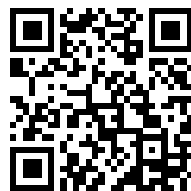

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

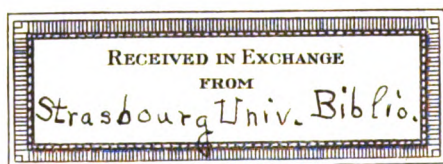
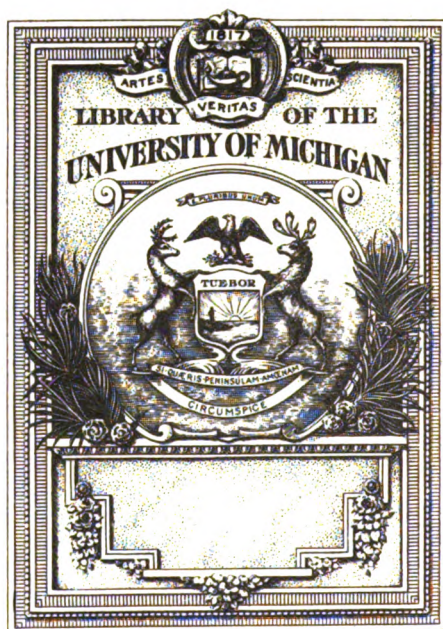
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 505609



L 1
3101
B2

FEB 10 1927

3101
.58
5^e ANNÉE
N° 1

1926
1^{er} NOVEMBRE

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

(Chèques postaux 3670, Strasbourg)

ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide : France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro : France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

		Pages
I.	CH. PFISTER La Faculté des Lettres de Strasbourg, La chaire de littérature grecque (suite)	1
II.	Chronique. <i>Statistique des examens de la Faculté</i> <i>Travaux récents soumis à la Faculté</i> (Doctorat d'État, p. 11, — Doctorat d'Université, p. 11, — Diplôme d'études supérieures, p. 11). <i>Concours de l'enseignement secondaire</i> <i>Echos divers</i> <i>Nécrologie: M. CAHEN</i>	10 13 13 14
III.	Initiation et méthodes. <i>Conseils aux étudiants d'histoire</i> par leurs professeurs	16
	A. GRENIER <i>Baccalauréat: Observations sur les explications de textes latins et français</i>	17
IV.	H. BAULIG <i>Exercices cartographiques</i> (suite)	23
V.	Concours et examens. 1. <i>Notes sur les auteurs des programmes.</i> J. POMMIER <i>Notes sur le Père Goriot</i> 2. <i>Sujets à traiter et textes à commenter</i> (Grec, p. 33, — Latin, p. 35, — Allemand, p. 36, — Anglais, p. 39, — Espagnol, p. 41, — Italien, p. 42, — Histoire ancienne, p. 43).	 32 32
VI.	 Revue bibliographique. 1. G. MAUGAIN, <i>Ronsard en Italie</i> 2. <i>Bibliothèque nationale et universitaire. Périodiques en cours, deuxième liste</i>	 45 47
VII.	Adresses utiles. Voir la couverture et les feuilles bleues.	

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN,
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

La Faculté des Lettres de Strasbourg (1810-1870)

La Chaire de Littérature grecque *)

(Suite)

Depuis le jour où la maladie terrassa Geoffroi Schweighaeuser jusqu'à sa mort, soit de 1829 à 1844, pendant 15 ans, il garda le titre de professeur de littérature grecque à la Faculté des Lettres et sa chaire fut occupée par des suppléants qui se succédèrent assez rapidement. Ce fut d'abord Jean-François Stiévenart, né à Commercy le 24 novembre 1794. Il quitta l'Ecole polytechnique où il avait été admis, pour l'Ecole normale (promotion de 1818), les sciences pour les lettres ¹⁾. Licencié ès-lettres, un hasard de nomination l'envoya comme professeur de rhétorique au collège royal de Strasbourg. Encouragé par les maîtres de la Faculté, il prépara ses thèses, soutint, le 14 août 1827, sous la présidence de M. Bautain, les 44 propositions de sa thèse latine : *De ingenuarum artium metaphysica* (23 p. in-4°) ²⁾; le 18 août suivant, sous la présidence de M. Hullin, sa thèse française : *Considérations sur les dieux d'Homère* (40 p. in-4°) ³⁾. Tout en s'occupant de sa thèse, il préparait une édition et une traduction des poésies lyriques d'Horace; le texte qu'il donna s'appuyait sur un codex du XI^e siècle qu'il avait trouvé à la bibliothèque de Sélestat, si riche en anciens manuscrits. Chaque ode était accompagnée d'une étude littéraire et historique élégante ⁴⁾. L'ouvrage attira l'attention sur lui; aussi la Faculté des Lettres lui demanda de suppléer Geoffroi Schweighaeuser : il

* Voir le *Bulletin* du 1^{er} mars, du 1^{er} avril et du 1^{er} mai 1926.

¹⁾ *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1859, I, p. IX.

²⁾ *Argentorati*, typis viduae Silbermann, 1827. Elle est dédiée à M. l'abbé Larivière, inspecteur de l'Académie de Strasbourg, « comme une dette et un témoignage de ma respectueuse amitié ».

³⁾ Strasbourg, de l'imprimerie de Mme Vve Silbermann, place St-Thomas, n° 3.

⁴⁾ *Poésies lyriques d'Horace*, traduction nouvelle, accompagnée d'études analytiques et du texte, collationné sur les meilleures éditions critiques et sur un manuscrit de l'onzième siècle (*sic*) non encore consulté. Paris, librairie classique de L. Hachette, 1 vol., in-8° de 479 p. Stiévenart a signalé lui-même ce volume et rendu compte de ses intentions dans le *Journal de la Société des Sciences, Agriculture et Arts du Bas-Rhin*, t. IV, pp. 249-290 (on y annonce que l'édition est en vente chez l'auteur, Grand'Rue n° 8). Cf. sur ce volume le rapport de M. Delcasso, alors professeur au lycée, *Journal de la société*, t. V, n° 3, p. 251.

accepta cette proposition tout en continuant au lycée sa classe de rhétorique. Nous avons signalé plus haut l'éloge qu'il prononça de Jean Schweighaeuser, le 11 mars 1830, à la séance générale de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, et ce fut comme un remerciement qu'il adressa au fils ¹⁾. Mais tout suppléant veut devenir titulaire, et quand la chaire de littérature grecque fut devenue vacante à la Faculté des Lettres de Dijon, Stiévenart posa sa candidature et fut nommé le 21 juin 1831. Il fit à Dijon une belle carrière : pendant vingt années, de 1840 à 1860, il fut le doyen de la Faculté et mourut à Paris le 19 mai 1860, peu de temps après avoir pris sa retraite. Il reste connu par ses éditions et traductions de Démosthène et d'Eschine, du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, de l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, des *Caractères* de Théophraste, de nombreux articles insérés dans les volumes des sociétés savantes ²⁾. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait nommé son correspondant.

Quelque mois après le départ de Stiévenart, le 3 mars 1832, un autre professeur du collège royal fut appelé à la suppléance de la chaire de grec, Marie-Nicolas-Joseph Caresme, né à Pont-à-Mousson le 22 août 1791. Pendant huit années il suppléa Geoffroi Schweighaeuser, tantôt se faisant lui-même suppléer au lycée, tantôt en menant de front les deux enseignements ³⁾; et sans doute ce surcroît d'occupation l'empêcha de faire ses thèses pendant longtemps. Ce n'est que le 26 décembre 1839 qu'il soutint, sous la présidence de Génin, sa thèse française : *Considérations sur Hésiode*. Il est vrai que cette thèse, dédiée à G. Schweighaeuser, le titulaire, pouvait passer alors pour fort longue : elle a 157 pages in-8° ⁴⁾. L'auteur, sans dédaigner l'érudition, s'applique surtout à faire ressortir les beautés de l'œuvre du poète grec. Pour être proclamé docteur, il restait à Caresme à faire sa thèse latine ; elle ne fut jamais écrite. Il mourut le 31 août 1840, à l'âge de 49 ans. Son successeur loua son zèle consciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs, son dévouement absolu : mais il déplora qu'au bout de trente ans d'études continues il n'ait pu recueillir le fruit de ses généreux efforts. « Déjà il avait subi avec distinction la première épreuve du doctorat ; déjà il avait mis la dernière main à sa dernière thèse et il touchait au moment

¹⁾ Cf. n° du 1er avril, p. 54.

²⁾ De nombreuses études de lui ont paru dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* dont il fut l'associé national, ainsi un *Parallèle du récit de la mort d'Hippolyte dans Euripide, Sénèque et Racine*, 1852, p. 44 ; *De la psychologie de Sénèque*, 1853, p. 86 ; *Hermias*, 1856, p. 261. Un plus grand nombre encore se trouve dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, ainsi *Examen de cinq comédies d'Aristophane, suivi d'un examen synoptique des pièces de ce poète*, 1848 ; *De la comédie grecque*, 1851 ; *Idée du théâtre de Ménandre*, 1853 (sans doute aussi un résultat du concours ouvert par l'Académie française en 1853, cf. infra) ; *Une comédie de Théocrite : étude sur la quinzième idylle intitulée : les Syracusaines*, 1859. Citons encore de lui : *Essai sur le poète comique Eupolis* ; *Une comédie de Cratinus*. Extrait de la *Revue de la Côte d'Or* ; *Une séance de l'Agora ou Démosthène à la tribune* ; *Orateurs et sophistes grecs*. Choix de harangues, d'éloges funèbres, de plaidoyers criminels et civils, de dissertations. Paris, 1862.

³⁾ Il passa dans la classe de rhétorique après le départ de Stiévenart, après avoir fait auparavant la classe de troisième.

⁴⁾ Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann.

d'obtenir le titre qu'il ambitionnait depuis si longtemps, lorsque l'impitoyable mort vint le frapper d'un coup violent et subit » ¹⁾).

Ce successeur qui a publié sa première leçon faite à la Faculté en novembre 1840 était Nicolas Olry, né à Epinal le 31 janvier 1804. Il était, lui, docteur depuis longtemps. Aussitôt sa licence conquise à la Faculté de Strasbourg, il avait passé le 17 août 1829, dont sa 25^e année, sa thèse française sous un titre imité de Rivarol : *Considérations sur l'universalité de la langue française* (24 p. in-4°) ²⁾; il attendit encore un an et demi pour la thèse latine (27 janvier 1831), qui est intitulée : *De stricta inter ingenuas artes et religiosam fidem connexione* ³⁾, où il se donne ces qualités : *in eadem Facultate jam licentiat, professoris munia obiens in collegio regio Argentorati, nec non Argentoratensis Academiae sodalis*. Il était « divisionnaire » au collège royal de Strasbourg et membre de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin. Mais, malgré son titre de docteur, il dut s'en aller à la rentrée de 1831 au collège de Mulhouse, en qualité de régent ; il fit imprimer dans cette ville, en 1832, un *Discours sur la nécessité des études classiques pour les hautes classes industrielles*, prononcé sans doute à une distribution des prix, revint au collège de Strasbourg comme professeur suppléant et fut chargé de la classe de quatrième en 1834-1835 ⁴⁾; puis il partit à la rentrée d'octobre pour le collège royal de Moulins, sans doute avec le titre d'agrégé ⁵⁾. Le 20 février 1838, nous le trouvons au collège de Metz. Il y publie une brochure : « *Coup d'œil sur les Facultés des Lettres* » ⁶⁾, où il indique les différences qui doivent exister entre les collèges royaux, qui sont des établissements d'initiation et de culture générale, et les Facultés qui ont pour mission de faire la science ; il félicite le Gouvernement d'avoir ajouté aux six anciennes Faculté des lettres : Paris, Strasbourg, Toulouse, Caen, Dijon et Toulouse, quatre Facultés nouvelles : Lyon, Bordeaux, Rennes et Montpellier, et il dédie sa brochure à « Monsieur Jouffroy, membre de l'Institut et de la Chambre des députés ». Il ne demeura que quelques mois à Metz et, en septembre 1838, il accepta les fonctions de secrétaire de l'Académie de Nancy, qui ne possédait à cette date d'autre établissement d'enseignement supérieur qu'une Ecole préparatoire de médecine. Mais à Nancy existait aussi une Société royale des sciences, lettres et arts, dont la fondation se rattachait au roi de Pologne Stanislas ; et Olry, qui aimait bien les

¹⁾ Olry, *Discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature grecque*, novembre 1840, 16 p., in-8°. Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann.

²⁾ Strasbourg, imprimerie de Mme Vve Silbermann.

³⁾ Argentorati, typis viduae Silbermann, 24 p., in-4°.

⁴⁾ Le 26 mai 1835, il lut à la séance publique de la Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin une ode intitulée *1789-1830*. Il y célèbre la Liberté reconquise à ces deux dates :

Reviens donc parmi nous, Déesse réverée,

Reviens, Liberté sainte, idole de nos cœurs !

Il fit imprimer ces vers à Moulins, 4 p., in-8°.

⁵⁾ Il prend ce titre sur sa traduction des *Néméennes*.

⁶⁾ 20 p., in-8°. Juillet 1838. Epinal, imprimerie de Gley.

honneurs académiques, y fut reçu dans l'espace de trois mois, d'abord comme associé, puis comme membre titulaire. Il y prononça son discours de réception le 21 mars 1839 sur le « beau idéal considéré comme principe des beaux-arts »¹⁾, où il reprit quelques-unes des conclusions de sa thèse latine, lut aux séances suivantes des vers, une traduction de l'Ode d'Horace, I, 3. *Sic te, diva potens Cypri*, un chant lyrique à la mémoire de Pellet, le poète d'Epinal célèbre dans la région, un chant lyrique en l'honneur de Gilbert²⁾. Mais ce secrétaire, qui aimait le grec, s'appliquait à comprendre Pindare et, en 1840, il publia à Paris une traduction des *Néméennes* avec des notes, des arguments, des études et le texte en regard³⁾. Il reçut pour ce travail les encouragements de Boissonade, Villemain, Victor Leclerc, Firmin Didot, Burnouf et Schweighaeuser, son ancien maître de Strasbourg ; c'est à Villemain, pair de France et secrétaire perpétuel de l'Académie française, qu'il dédia le volume. Il connaissait du reste les travaux allemands, ceux de Heyne, Hermann, Tafel, Böeckh, Dissen, d'autres encore, et ce volume attira l'attention sur lui. On avait gardé son souvenir à Strasbourg ; aussi à la mort de Caresme la Faculté des Lettres le réclama comme suppléant de Geoffroi Schweighaeuser. Nommé le 27 octobre 1840, il prononça en novembre sa leçon d'ouverture où il chercha de façon un peu vague à définir ce qu'est la littérature⁴⁾. Il pouvait espérer obtenir la chaire de Geoffroi Schweighaeuser ; mais il mourut quelques jours avant lui, le 21 février 1844.

Le nouveau titulaire de la chaire de littérature grecque, celui qui succéda aux deux Schweighaeuser, fut, comme les trois suppléants Stiévenart, Caresme et Olry, un Lorrain ; comme Olry, Faustin Colin était né à Epinal le 18 août 1802⁵⁾. Son père était principal du collège et sous sa direction l'enfant commença ses études d'abord à Epinal, puis à Dieuze. Il les acheva au lycée de Nancy, au moment où son père, disgracié pour avoir acclamé Napoléon pendant les Cent Jours, était envoyé à Pont-à-Mousson. Les débuts furent pénibles pour le fils. A dix-sept ans, il est nommé maître d'études au collège de Toul, puis envoyé dans une série de collèges comme régent provisoire dans diverses classes, à Phalsbourg (1819-

¹⁾ *Mémoires de la société royale des sciences, lettres et arts de Nancy*, 1859, p. L. Un tirage à part à la bibliothèque régionale et universitaire de Strasbourg, Bh. 100 364, porte la dédicace : « A Monsieur le baron Nau de Champlouis, ancien député et préfet des Vosges.

²⁾ *Mémoires de la Société ... de Nancy*, 1838, p. 351 et 355 ; 1839, p. 252.

³⁾ Paris, Firmin Didot frères, 1840, 1 vol., in-8°, XXX-202 p. Sur la couverture il prend le titre de « membre des Académies de Rouen, Metz, Nîmes, Dijon, Nancy, Orléans, Strasbourg, Versailles, etc. ». Cet etc. est amusant.

⁴⁾ Cf. supra, p. 10, n° 3. Signalons encore de lui un discours qu'il a du prononcer à l'une des nombreuses Académies dont il faisait partie. *De l'influence des lettres sur les institutions sociales au XVIII^e siècle*. 23 p., in-8°. Bibl. régionale et universitaire de Strasbourg, C. 147.415.

⁵⁾ Nous avons consulté le dossier de Faustin Colin aux Archives nationales. F. 17/c ; les dates que nous donnons diffèrent de celles qu'on trouve chez O. Berger-Levrault, *Annales des professeurs et des Académies alsaciennes*, p. 42.

1824), Verdun (1824-1826), Saint-Dié (1826-1831). Ayant réussi à passer la licence, il est nommé régent définitif et revient au collège de Verdun où il est chargé de la classe de rhétorique (1831-1832), puis occupe la même chaire au collège de « Mülhausen », ainsi qu'on disait encore alors (1832-1833). Il remporte des succès dans ses classes, si bien qu'on veut l'appeler dans un collège royal. Il est nommé un moment à Troyes où il ne se rend pas, et est chargé, de 1833 à 1835, de la rhétorique à Limoges. Mais Colin avait une grande force de volonté : il avait décidé qu'il serait agrégé des lettres, « agrégé des classes supérieures de lettres », comme on disait alors ; à force d'énergie, en consacrant au travail personnel tous les loisirs que lui laisse l'enseignement, il emporte le titre si envié en 1835, est envoyé, le 12 octobre 1835, au collège de Strasbourg où il occupe successivement les chaires de troisième, de seconde, et, après la mort de Caresme, qu'il a parfois suppléé, celle de rhétorique. A Strasbourg, il entre en relations avec les maîtres de la Faculté : il prépare ses thèses. Le 30 juillet 1836, il soutient, sous la présidence de Delcasso, sa thèse française : *Etudes sur les rapports entre l'éloquence écrite et l'éloquence parlée* (37 p. in-8°)¹⁾, où revient le vers de Marmontel :

L'éloquence est dans l'âme et non dans la parole.

le 25 mai 1837, sous la présidence du même : *Gorgias Platonis*²⁾, qui montre ses préférences pour le grec. Il travaille d'ailleurs à une traduction du plus difficile des auteurs, de Pindare, et quand la suppléance de Schweighaeuser fut vacante, après la mort subite de Caresme, il s'attendait à succéder à celui-ci à la Faculté. La nomination d'Olry lui fut une profonde déception. Quoi ! on allait chercher un secrétaire d'Académie à Nancy, alors qu'on avait sous la main un professeur du lycée, docteur ès-lettres et qui s'était adonné à l'étude du grec ? Mais Colin ne tarda pas à se ressaisir : il continua de travailler, mit la dernière main à sa traduction de Pindare, qu'il publia en 1841³⁾. Ce fut la première traduction complète en français du lyrique grec : Colin s'était initié à Strasbourg aux travaux allemands, comme Olry, et s'en est fortement inspiré⁴⁾. Mais il ne s'arrête point aux minuties de l'érudition. Chez lui, l'enthousiasme déborde ; et, comme l'écrit son successeur à la chaire de littératures anciennes : « Jamais traducteur ne fut plus plein de son original ; et à la verve dithyrambique qui d'un bout à l'autre passionne son introduction, on juge aisément que les transports et le beau feu du poète ont passé à son panégyriste »⁵⁾. Notons encore — et ceci fait honneur à l'homme — qu'il rendit pleine

¹⁾ Strasbourg, de l'imprimerie F. G. Levraut, rue des Juifs, n° 33.

²⁾ Argentorati, typis F.-G. Levraut, 1837, in-8°, 41 p.

³⁾ Pindare. Traduction complète. Olympiques. Pythiques. Néméennes, Isthmiques, fragments, avec discours préliminaire, arguments et notes. Strasbourg, imprimerie Silbermann, in-8°, 1841.

⁴⁾ Louis Spach (*Moderne Culturzustände im Elsass*, t. I, p. 142), après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, reprocha vivement à Colin de n'avoir pas cité les érudits allemands dont il s'était servi ; mais ce reproche nous paraît injuste. Spach, après 1871, voulait rabaisser tout ce que les Français avaient fait en Alsace.

⁵⁾ Antoine Campaux. *Eloge de M. Colin*, dans : *Séance annuelle de rentrée des Facultés*, 15 novembre 1865, p. 74-75.

justice à la traduction des *Néméennes* d'Olry. La Faculté lui fut reconnaissante et n'attendait qu'une occasion de s'attacher Colin. Quand, en 1842, après le grave incident de Ferrari, le doyen Delcasso se fut chargé de l'enseignement de la philosophie ¹⁾, la Faculté eut recours aux bons services de Colin pour assurer l'enseignement du latin (12 novembre 1842) ²⁾, et il s'en acquitta fort bien, tout en continuant sa classe de rhétorique. Mais quand, après la mort d'Olry, on l'appela comme chargé de cours de grec à la Faculté le 25 avril 1844; il renonça au lycée et, après une année de stage, il était nommé, le 24 juillet 1845 ³⁾, titulaire. A lui revenait le glorieux héritage des deux Schweighaëuser.

Il demeura professeur de grec pendant dix années, de 1845 à 1855. Et pendant ces dix ans, selon les expressions de M. Campaux, « il ne cessa de verser, sans compter, à un auditoire sympathique attiré et retenu par sa parole incisive et toujours pleine d'imprévu, les trésors longtemps amassés d'une verve et d'une érudition aussi inépuisables l'une que l'autre ». De cet enseignement il ne subsiste plus rien. Les auditeurs ou étudiants qui ont entendu ses leçons ont disparu. Les affiches indiquent les sujets des cours; les rapports annuels du doyen en donnent un bref résumé. Ainsi nous savons que l'année scolaire 1853-1854, « le professeur de littérature grecque a montré les merveilleux débuts de ce génie poétique dont l'enfance créa, comme en se jouant, l'Illiade et l'Odyssée. Une érudition ingénieuse, relevée par une verve originale, a fait saisir dans les textes d'Homère, d'Hésiode et de Pindare, l'alliance du beau moral et du beau littéraire » ⁴⁾. Colin a pourtant publié une de ses leçons ⁵⁾, non pas une leçon d'ouverture, mais, si j'ose dire, une leçon de fermeture; elle fut prononcée le 30 juillet 1849 — admirons cette date tardive dans l'année scolaire — elle résume pour les candidats à la licence et à l'agrégation les idées du professeur sur le *Phèdre* de Platon qui figurait aux programmes.

Nous n'avons pas à revenir sur l'incident qui opposa, en 1848, Colin à Lafite, nommé par le gouvernement de la République professeur de littérature française à la Faculté des Lettres; nous l'avons exposé ailleurs ⁶⁾. En 1851, le nom de Colin fut prononcé avec éloge sous la coupole du palais Mazarin. L'Académie française avait l'année précédente invité « les jeunes

¹⁾ Cf. notre étude sur *Laurent Delcasso* dans *Revue d'Alsace*, 1920, p. 422-424.

²⁾ Il recevait comme traitement la moitié disponible de la chaire de philosophie, l'abbé Bautain gardant le reste.

³⁾ Une double présentation devait être faite pour la chaire par la Faculté et le Conseil académique. La Faculté présenta en première ligne Colin, en seconde ligne Arnould qui suppléait alors Génin dans la chaire de littérature française; le Conseil académique, en première ligne Colin, en seconde ligne Hippeau qui suppléait Delcasso dans la chaire de littérature latine.

⁴⁾ Rapport du doyen Delcasso, *Séance annuelle de rentrée des Facultés*, novembre 1854, p. 28.

⁵⁾ *Du Phèdre de Platon*, 16 p., in-8°, Strasbourg, impr. Huder, rue des Veaux, 27.

⁶⁾ La chaire de littérature française de la Faculté des Lettres, dans la *Revue internationale de l'enseignement*, 1925.

lettrés à la contemplation laborieuse de quelque chef-d'œuvre lointain et moins connu de tous — ce sont les termes du programme — et avait mis au concours une traduction de Pindare complétée par une étude de toutes les questions qui se rattachent au poète. Colin ne pouvait manquer de prendre part à la lutte. Il remit sa première traduction sur le métier, chercha à pénétrer les secrets de l'esthétique de Pindare, se mit « en contemplation » devant ces chants lyriques. L'Académie française reçut quatorze mémoires ; à vrai dire, dans aucun elle ne trouva l'œuvre entière qu'elle demandait ; elle en retint toutefois quatre ; « l'auteur du premier est M. Faustin Colin, professeur de littérature grecque à la Faculté des Lettres de Strasbourg ; bien placé dans une chaire de la patrie de Brunck, et, comme ce célèbre helléniste, sachant admirer avec passion ce qu'il commente, il a refait pour ce concours un premier essai déjà publié et il a su tirer du travail une ardeur qui n'est pas sans force. Il a respecté son modèle » ¹⁾. Ainsi s'exprimait M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie, dans son rapport lu à la séance du 28 août 1851 et je suppose que ces compliments délicats ont réjoui le cœur du « courageux athlète » que la savante compagnie « couronnait avec estime ».

Dans l'été de 1855, Colin participa à la série des cours que la Faculté des Lettres fit à l'hôtel de ville et qui furent une manière d'événement littéraire. Il s'était, depuis quelque temps déjà, attaché à l'étude de la comédie grecque et il avait même fait imprimer un travail sur Ménandre et son époque ; mais il ne le publia point et se borna à le distribuer à quelques amis ²⁾, puisque venaient de paraître à ce sujet les ouvrages de Charles Benoît et de Guillaume Guizot ³⁾. Dans le cours de l'hôtel de ville, il rechercha les origines de la comédie grecque et il crut la trouver dans la comédie sicilienne, chez Epicharme, qui le premier aurait réuni dans une œuvre de penseur et d'artiste toutes les conditions de la comédie des honnêtes gens. Il développa cette thèse dans un joli volume sous ce titre : *Clef de l'histoire de la comédie grecque* ⁴⁾, mais il ne put point la faire triompher. Dans sa préface, il rappelle qu'à Strasbourg « on incline sans doute respectueusement le drapeau devant toute œuvre solide et loyale

¹⁾ *Recueil des discours, rapports et pièces diverses lus dans les séances de l'Académie française, 1850-1859, 1ère partie, p. 454-455.* Colin obtint une médaille de deux mille francs. Les trois auteurs couronnés après lui (médaille de mille francs) furent M. Dehèque, ancien agrégé de l'Université ; M. Albert-Henri-Constant Poyard et M. Fresse-Monval. Ces deux derniers ont publié leur traduction en 1853 et 1854 avec la mention : Couronné par l'Académie française. Il ne semble pas que Colin ait publié son mémoire ; il s'en est tenu à la traduction parue en 1841.

²⁾ Voir l'*Eloge de Colin* par A. Campaux. L'ouvrage n'est cité par aucune bibliographie.

³⁾ L'ouvrage de Charles Benoît, parut à Paris en 1854, celui de Guillaume Guizot en 1855. Ces deux ouvrages proviennent d'un concours ouvert par l'Académie française et dont Villemain rendit compte en août 1853. Nous supposons que Colin a été l'un des concurrents évincés et qu'à lui s'applique cette critique du rapporteur : « Les vers ont nui à la prose ; et la tâche que s'est imposée l'auteur de nous faire juger le style exquis de Ménandre par une version poétique de sa main a parfois trop démenti l'admiration qu'il exprimait pour son modèle ».

⁴⁾ Paris, chez M. Charbonnier, rue Rochechouart, 71, in-12° de 292 p.

qui vient d'Allemagne ; mais à Strasbourg, on aime aussi un livre net, vrai, vif, parce que l'on est Français d'éducation et d'affection ».

Le livre de Colin ne porte point de millésime ; mais l'auteur prend sur la couverture les titres de « professeur de littérature ancienne et doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg ». Un grand changement venait en effet de s'accomplir dans la Faculté. Le Doyen Delcasso, après la mort subite de Jacques Rinn, venait d'être nommé recteur de l'académie de Strasbourg ; il avait occupé la chaire de littérature latine. Le Gouvernement trouvait qu'à la Faculté des Lettres les chaires étaient trop nombreuses. Elles étaient au nombre de six : philosophie, histoire, littérature grecque, littérature latine, littérature française, littérature étrangère. Par une mesure de médiocre économie, — le traitement d'un professeur était de 4 à 5.000 francs ¹⁾ —, les deux chaires de littérature grecque et de littérature latine furent réunies en une seule : littérature ancienne, et Faustin Colin fut chargé à la fois du grec et du latin ²⁾.

Il en éprouva un peu d'amertume qu'il ne cacha point dans son premier rapport de doyen. Cette dignité, à laquelle il avait été élevé ³⁾ en remplacement de Delcasso, ne le consola pas de la diminution de sa Faculté. Désormais, il expliqua avec les étudiants les auteurs grecs pendant le semestre d'hiver, les auteurs latins pendant celui d'été ; il traita au cours public des sujets parallèles dans les deux littératures, par exemple l'Art dans la littérature pendant le siècle de Périclès et pendant le siècle d'Auguste. Trois années, il lut à la séance de rentrée son rapport décanal, en novembre 1856, 1857 et 1858 ; mais, inquiet au sujet de sa santé, il demanda sa mise à la retraite et l'obtint le 24 mai 1859 ; il n'était âgé que de 57 ans et avait 40 ans de service ⁴⁾. Il avait été nommé chevalier de

¹⁾ Il avait en plus 500 à 700 francs, provenant des droits de baccalauréat que les examinateurs se partageaient.

²⁾ Déjà en 1849, l'assemblée constituante avait voulu réunir en une seule les deux chaires de littérature latine et de littérature grecque. On invita alors la Faculté à choisir entre Colin et Delcasso ; ce projet causa un vif émoi. Les professeurs Cuvier, Bergmann, Lafite protestèrent avec énergie et il faut savoir gré à Lafite de s'être joint à ses collègues. Il rappelèrent que tant de fonctionnaires étaient jadis en congé et on va s'en prendre non à eux, mais à ceux qui ont toujours rempli leurs devoirs ! Colin écrivit de son côté : « L'assemblée n'a pas voulu frapper aucun professeur dans son rang, dans son titre, dans sa fonction, dans son droit reconnu et, je puis le dire, dans une propriété acquise par le travail de toute une vie. » Le projet de réduction fut alors abandonné.

³⁾ Il fut nommé doyen par décret du 1^{er} décembre 1855. L'évêque de Strasbourg, Mgr. Raess, était intervenu en sa faveur. La Faculté des lettres, disait-il, est réduite à cinq professeurs ; sur les cinq il y a trois protestants qui appartiennent en même temps au clergé de leur culte (Cuvier, Bergmann, Lafite). Il faut nommer un catholique et il recommande vivement Colin (l'autre catholique était Paul Janet).

⁴⁾ Voici la note du 15 mars 1859 par laquelle le chef de division du ministre de l'instruction publique appuie sa demande de mise en retraite. « M. Colin est le modèle des professeurs : il n'a jamais ni demandé ni obtenu de congé : c'est un helléniste distingué. L'Académie a couronné sa traduction de Pindare. Laborieux et sans ambition, il doit à lui-même ce qu'il est. Son désintéressement est des plus méritoires et on peut dire qu'il a poussé jusqu'à l'héroïsme le dévouement à sa famille. Le jour même où il accomplit sa 40^e année de service, il réclame une pension qu'il

la légion d'honneur en 1856; M. Rouland, ministre de l'Instruction publique, lui décerna dans une lettre très flatteuse le titre de professeur honoraire.

Colin garda sa résidence place d'Austerlitz, à Strasbourg, où il passait l'hiver avec ses livres, ses oiseaux, ses plantes exotiques et indigènes dont il avait rempli son modeste appartement; mais le printemps venu, il partait pour les Vosges ou la Forêt-Noire, s'installait sur le mont Sainte-Odile, à Gérardmer, aux abords du lac de Retournemer ou Longemer qui n'étaient pas encore envahis par les touristes. Il traduisait ses impressions de voyage en vers qu'il ne communiquait qu'avec une sorte de pudeur à ses amis. Il fut en 1861 l'un des fondateurs de la Société littéraire de Strasbourg, et, parfois, il y donnait lecture de poèmes¹⁾; mais il ne permit pas que ces vers fussent imprimés; et, après sa mort, Louis Spach les réclama pour le *Bulletin* de la Société²⁾. Cependant, un mal qu'il avait dissimulé et qui fut la cause de sa retraite prématurée, se déclara ouvertement à son retour d'une excursion dans la Forêt-Noire; l'opération à laquelle il fallut recourir ne le sauva point et il mourut le 4 juillet 1865, laissant derrière lui sa mère presque nonagénaire, dont il avait entouré la vieillesse de soins. Le service funèbre fut célébré le 6 juillet à l'église de la Madeleine et, au cimetière Saint-Urbain, le doyen Bergmann se fit l'interprète éloquent des regrets unanimes. *Le Courrier du Bas-Rhin* écrit, en rendant compte de cette cérémonie: « M. F. Colin emporte mieux encore que les souvenirs qui s'attachent d'ordinaire au littérateur et au savant, — l'amitié profonde et la reconnaissance de tous ceux qui furent ses collègues ou ses élèves »³⁾.

Faustin Colin fut le dernier professeur de littérature grecque de la Faculté; il devint le premier professeur de littérature ancienne et eut pour successeur dans cette chaire, après Cambouliu au nom méridional sonore, Antoine Campaux, qui prononça à la rentrée du mois de novembre 1865, en termes très élevés et très chaleureux, l'éloge de son prédécesseur.

Ch. PFISTER.

a gagnée par les travaux les plus recommandables. Il la réclame parce qu'il est à bout de forces: il n'a ni appui ni protecteur (je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu): mais les antécédents plaident pour lui.»

¹⁾ Dans la séance du 11 février 1862, il lut trois pièces de vers « La Châtelaine russe ou le premier progrès chez un peuple peu avancé. — Marceline, élégie, dans laquelle l'auteur fait sentir le danger d'une éducation hâtive. — Un père de famille chez les saltimbanques », dans la séance du 11 mars « M. Colin lit une pièce de vers dont le sujet est une visite faite par l'auteur dans la chambre que J. J. Rousseau occupa en 1765 dans l'île Saint-Pierre. » *Bulletin de la société littéraire*, t. I, p. 31 et 32.

²⁾ Dans l'éloge qu'il prononça dans la séance du 11 juillet 1865. *Bulletin*, t. III, p. 12-18. Cet éloge a aussi paru à part, in-12 de 12 p., typographie de G. Silbermann. Trois des pièces de Colin sont publiées dans la suite du volume, p. 161-172, dans l'ordre suivant: Visite à la chambre de J. J. Rousseau, avec la date de 1846. — Les Nains ou la jeune fille et la grand-mère: légende de l'Oberland bernois. — Education. Marceline. Élégie. On y donne aussi des fragments d'un récit en prose de Colin: « Une pêche aux truites au fond du Val d'Enfer. »

³⁾ N° du 7 juillet 1865.

CHRONIQUE

Examens de la Faculté des Lettres (1925—1926)

Statistique.

Doctorat d'Etat: Trois thèses agréées, non soutenues.

Doctorat d'Université: Une thèse agréée et soutenue.

Diplômes d'études supérieures:

	Examinés	Admis
Philosophie	3	3
Histoire et géographie	4	4
Lettres	6	6
Allemand	3	3
Anglais	1	1
Espagnol	2	2
	<u>19</u>	<u>19</u>

Licence ancien régime:

Allemand	1	1
Anglais	3	2
	<u>4</u>	<u>3</u>

Lettres:

	Examinés	Admis
Etudes grecques	18	6
Etudes latines	22	5
Littérature française	42	22
Littérature française du XIX ^e siècle	3	2
Littérature française classique	2	2
Littératures modernes comparées	3	2
Linguistique et grammaire comparée	1	1
Grammaire et philologie	15	7

Langues vivantes:

Etudes litt. classiques:

Allemand	15	7
Anglais	8	5
Italien	1	1

Littérature étrangère:

Allemand	13	8
Anglais	9	3
Italien	1	1
Espagnol	1	1
Russe	2	2

Philologie:

Allemand	25	15
Anglais	6	5
Italien	5	4
Slave	1	--

Certificats d'études supérieures:

Philosophie:

Histoire générale de la Philosophie	6	5
Psychologie	11	7
Philosophie générale et Logique	7	6
Morale et Sociologie	8	6

Histoire et Géographie:

Histoire ancienne	12	8
Histoire du moyen-âge	8	4
Histoire moderne et contemporaine	24	11
Histoire de l'Art	1	1
Histoire de la Musique	1	1
Géographie	8	8

Etudes pratiques :

	Examinés	Admis
Allemand	24	10
Anglais	4	1
Italien	6	3
Espagnol	2	1
Etudes anglaises modernes	1	1
Arabe littéral	1	1
Assyriologie	1	1
Total :	341	174

Mentions :

Très-bien	2
Bien	18
Assez bien	49
Passable	105
Total :	174

Baccalauréat.

	Examinés	Admis
1^{re} partie :		
Latin-grec	274	112
Latin-langues vivantes	487	225
Latin-sciences	184	74
2^e partie :		
Philosophie	567	250
Total :	1512	661

Mentions :

Bien	21
Assez bien	126
Passable	514
Total :	661

Travaux récents soumis à la Faculté

DOCTORAT D'ÉTAT

Le visa du Doyen et de M. le Recteur a été donné à trois thèses importantes qui sont à l'impression et seront sans doute soutenues dès le début de l'année prochaine.

DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

Le 29 mai, M. Ivor Arnold, de Bangor, chargé de cours à l'Université de Manchester, qui avait été deux années étudiant à notre Faculté, a obtenu, avec mention *très-honorable*, le titre de docteur d'Université.

Thèse. — Edition critique d'un poème français de la fin du XV^e siècle, *l'Apparition de Jean de Meun* par Honoré Bonet, Prieur de Salon. — (Publications de la Faculté des Lettres, Strasbourg.)

Proposition de la Faculté : *L'hiatus dans les documents littéraires du XIV^e siècle.*

Le jury était composé de MM. Pfister, président, Hœpffner, Schneegans et Fouché.

DIPLOME D'ÉTUDES SUPÉRIEURES

La Faculté des Lettres a fait passer 19 diplômes d'études supérieures au lieu de 12 l'année précédente. Nous indiquons les sujets des mémoires avec, s'il y a lieu, la mention obtenue par les candidats.

Philosophie

M. Hoo, candidat chinois, *Les transformations morales et sociales de la Chine depuis la révolution de 1911.*

- M. Heim Eugène, *L'intuition cartésienne*. (Mention assez bien.)
M. Junca Paulin, *La Morale de Descartes*.

Histoire et Géographie

- M. Pariset François, *L'œuvre Notre-Dame à Strasbourg de 1681 à 1789*. (Mention assez bien.)
Mlle Pinel, *La domesticité impériale d'Auguste aux Sévères*. (Mention assez bien.)
M. Woytt Gustave, *La douane épiscopale de Strasbourg*. (Mention assez bien.)
Mlle Zink Marie, *L'hydrographie des bassins fermés de l'ouest des Etats-Unis, d'après les travaux de l'U. S. Geological Survey*. (Mention assez bien.)

Lettres

- M. Allheily Alphonse, *Charles Guérin, poète lyrique*. (Mention assez bien.)
M. Bundgens Jean, *Bestus Rhenanus*. (Mention assez bien.)
M. Coppens Maurice, *Les caractères d'Héraclée et de Dejanire dans les Trachiniennes*. (Mention assez bien.)
M. Richard Henri, *Le problème moral dans la Nouvelle Héloïse de J.-J. Rousseau*.
M. Etienne Jean, *Le thème de la mort dans l'œuvre d'Anatole France*. (Mention assez bien.)
Mlle Vallette Anne-Marie, *Etude sur l'ouvrage de Benjamin Constant : de la religion considérée dans sa source, ses formes et son développement*. (Mention bien.)

Langues vivantes

Allemand.

- M. Coquin Louis, *L'œuvre du dramaturge G. Büchner dans ses rapports avec la littérature et la politique du temps*.
M. Milliot Gaston, *La formation du langage poétique de Stefan George*. (Mention assez bien.)
Mlle Schmidt Marthe, *La légende des Nibelungen et l'interprétation qu'elle a reçue dans la littérature et l'art allemands au début du XIX^e siècle*. (Mention assez bien.)

Anglais.

- Mlle Millray Janetta, de l'Université de Liverpool, *Chateaubriand, critique littéraire, examen oral sur la littérature anglaise*. (Mention assez bien.)

Espagnol.

- M. Blandet Abel, *Le thème de Bernardo del Carpio dans la littérature espagnole*. (Mention assez bien.)
M. Méjean René, *La culture du marquis de Santilane*. (Mention assez bien.)

Concours de l'enseignements secondaire

Les étudiants dont les noms suivent ont été admissibles ou reçus aux derniers concours.

Agrégation de Philosophie. — Reçu M. Cartier.

Agrégation d'Histoire et de Géographie. — MM. Hugonnot, Leuilliot, Mazin, Nicolas, ont été sous-admissibles. On été définitivement reçus : MM. Leuilliot (n° 2), Mazin (n° 5), Nicolas (n° 15).

Agrégation de Grammaire. — Reçu M. Holveck.

Agrégation d'Allemand. — Reçus MM. Milliot (du Centre d'études germaniques de Mayence), 1^{er} ; Minder, 2^e ; Kessler ; Bougeois (du centre de Mayence), ancien démobilisé, admissible de l'année précédente ; Mlle Schmidt ; Mlle Herkommer ; M. Cornu. — Un huitième étudiant de la Faculté, M. Bétemps, a été admissible.

Agrégation d'Italien. — Admissible : Mlle Marcel.

Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand dans les lycées et collèges. — Admissibles : M. Barrau, Mlles Chazelle, Darstein et Després. Mlle Chazelle a été reçue définitivement.

Même Certificat pour l'enseignement de l'Anglais. — Reçue Mlle Testard.

Echos divers

Inauguration de la plaque en mémoire de Jacques Flach

L'Université de Strasbourg, après avoir célébré les maîtres qui ont été, de 1809 à 1870, la gloire des anciennes Facultés de la ville, a voulu aussi rendre hommage à un Alsacien illustre, ancien étudiant de la Faculté de Droit, historien des institutions françaises du moyen-âge, professeur au Collège de France, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Une plaque de marbre rappelant ces titres de M. Jacques Flach a été apposée au Palais universitaire, près de l'entrée de notre Institut d'histoire du moyen-âge par les soins de M. Danis, directeur de l'Ecole d'architecture. Elle a été inaugurée avec solennité le jeudi, 10 juin, à 15 heures. Une assemblée nombreuse s'est réunie dans la Salle Pasteur. M. le Recteur Charléty a ouvert la séance par une courte allocution et a donné successivement la parole à M. Duquesne, doyen de la Faculté de Droit, et au doyen de la Faculté des Lettres, qui ont rappelé la carrière de Jacques Flach et célébré ses travaux historiques et juridiques. L'assemblée a défilé ensuite devant la plaque qui venait d'être dévoilée. Mme Jacques Flach, qui assistait à la cérémonie avec les membres de sa famille, a remis à M. le Recteur une somme de mille francs destinée à un étudiant de l'Université.

CONFÉRENCES DE MAI ET DE JUIN

14 mai, à l'Université, sous les auspices de la Faculté de Théologie catholique, conférence de M. Johannès Jørgensen sur *La personnalité de saint François d'Assise*.

31 mai, à l'Université, sous les auspices des Amis de l'Université, conférence de M. Firmin Roze sur ce sujet : *Pour comprendre l'attitude présente des Etats-Unis.*

11 juin, à l'Université, sous les auspices de l'Université, conférence de M. Jouguet sur *les Papyrus grecs littéraires.*

11 juin, dans les salons des Amis de l'Université, sous les auspices des Amis de l'Orient, conférence de M. Jouguet sur *La nationalité égyptienne jusqu'à l'Islam.*

17 juin, dans les salons des Amis de l'Université, sous les auspices des Amis de l'Orient, conférence de M. Silvain Lévy sur *La maison franco-japonaise de Tokio.*

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

M. Spenlé, professeur à la Faculté, directeur du centre d'études germaniques de Mayence, a été nommé chevalier de la légion d'honneur.

MM. Bloch, Collomp, Montet, Pons, professeurs à la Faculté, ont été nommés officiers de l'Instruction publique.

DON A UN INSTITUT DE LA FACULTÉ

L'Institut de Littératures modernes comparées vient d'être avisé par le Ministère hongrois de l'Instruction Publique, qu'il lui est ouvert un crédit de cinq millions de couronnes pour acquisition d'ouvrages intéressant les relations intellectuelles entre France et Hongrie.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET UNIVERSITAIRE DE STRASBOURG

Le *Journal officiel* du 25 et du 30 juillet 1926 a publié deux décrets, l'un relatif à l'organisation et au fonctionnement de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, l'autre fixant les cadres, les traitements, les conditions de recrutement et d'avancement et le régime disciplinaire du personnel de cet établissement ; il reclasse en outre ce personnel et l'incorpore dans les cadres généraux.

NÉCROLOGIE

MAURICE CAHEN.

Au moment où allait s'achever la dernière année scolaire, nous avons appris, avec un sentiment de tristesse profonde, la mort subite de notre ancien collègue, M. Maurice Cahen. Au début de l'année 1923, M. Maurice Cahen, qui enseignait alors à l'Université d'Upsal, en Suède, avait été appelé à la Faculté des Lettres de Strasbourg, pour occuper un poste vacant dans la section germanique. Il s'était révélé dès le premier jour comme un professeur d'une science et d'une autorité rares. Depuis vingt ans il poursuivait, de la façon la plus méthodique, des recherches qui l'avaient amené à embrasser l'ensemble des vieilles littératures et des

vieilles civilisations germaniques, tant scandinaves qu'allemandes ou anglo-saxonnes. Il appartenait à la brillante et forte école de linguistes sociologues, qui, à la suite et aux côtés de M. A. Meillet, ont prouvé que la France ne le cédait à aucun autre pays dans l'étude du développement des langues. Ses thèses de doctorat sur le vocabulaire religieux du vieux scandinave avaient renouvelé tout un domaine des études germaniques et apporté, sous une forme pleine à la fois d'élégance et de concision, des résultats profondément originaux. L'autorité de ce jeune savant était déjà très grande à l'étranger. Il eût été, s'il avait vécu, un des maîtres de la germanistique, non seulement en France, mais dans l'Europe entière, et son enseignement eût groupé autour de lui l'élite des étudiants germanistes. A Strasbourg, où il s'était donné à sa tâche professionnelle avec la conscience et la scrupuleuse probité qui le caractérisaient en toute circonstance, les étudiants d'agrégation et de licence avaient été conquis d'emblée par la solidité, la clarté et l'originalité de son enseignement. Dans nos réunions du samedi, qu'il s'agît d'histoire des religions ou de philologie, Maurice Cahen était un de ceux que nous avions le plus de plaisir à entendre, tant sa science était vaste, sa parole précise et son jugement pénétrant. C'est avec de vifs regrets que nous l'avions vu partir en 1925 pour Paris, où l'Ecole des Hautes Etudes avait tenu à se l'attacher. Mais nous nous réjouissions de penser que, dégagé des nombreuses tâches secondaires qui gênent si souvent la production scientifique des professeurs, il pourrait bientôt publier la suite de ses remarquables études sur la civilisation et les langues germaniques. Nous savions combien, au cours d'un long labeur, auquel il avait toujours associé de la façon la plus étroite Mme Maurice Cahen, il avait accumulé de notes, de plans et d'idées nouvelles. Nous fondions sur lui les plus belles espérances. Un brutal accident de grippe a brusquement mis fin, le 18 mai dernier, à une carrière qui s'annonçait si belle. Maurice Cahen n'avait que quarante-deux ans. La Faculté des Lettres de Strasbourg se sent profondément touchée par ce deuil inattendu, le second qui la frappe depuis sa reconstitution. Beaucoup d'entre nous perdent en lui un ami très cher. La noblesse de son caractère lui avait gagné non seulement l'estime, mais l'affection de tous ceux qui l'approchaient. Pour ses amis comme pour l'Université et pour la science française, sa mort est une perte qui sera chaque jour plus douloureusement ressentie.

Initiation et Méthodes

Conseils aux étudiants d'histoire

Les candidats à la licence d'histoire et géographie éprouvent parfois une certaine difficulté à fixer l'ordre de leurs différents certificats et à en organiser la préparation. Aucune règle générale ne peut être posée. C'est en fin de compte à chaque étudiant en particulier à régler son travail selon ses besoins propres et l'état de ses connaissances, en s'aidant, bien entendu, des avis des maîtres qui ont qualité pour le diriger. Quelques conseils d'ordre général ont été donnés dans le *Bulletin* du 1^{er} novembre 1923 et le Directeur d'Etudes en tient des tirages à part à la disposition des débutants. Nous ne voulons cette fois que mettre en garde les jeunes gens contre un abus qui s'est produit quelquefois.

Supposons un étudiant entré à l'Université immédiatement après son baccalauréat, c'est-à-dire sans la préparation supplémentaire — à notre gré extrêmement utile — que donne la Première Supérieure. Le plus souvent il évitera de se présenter à aucun certificat au cours de sa première année d'Enseignement Supérieur, consacrée par lui essentiellement à se mettre au courant de méthodes de travail nouvelles et à combler les lacunes les plus graves de ses connaissances générales. Il se présentera à son premier certificat — disons, pour fixer les idées et sans prétendre le moins du monde indiquer un ordre particulièrement recommandable, celui d'Histoire Ancienne — à la fin de son troisième semestre. S'il le conquiert, il jugera naturel d'en tenter un second — disons celui d'Histoire du Moyen Age — au bout du quatrième semestre. Cette méthode en effet, dans la plupart des cas, semble fort raisonnable ; à une condition toutefois : c'est que l'étudiant ait commencé dès le début de son 3^e semestre 1^o à se mettre en rapport avec les professeurs chargés de préparer le Certificat d'Histoire du Moyen Age ; 2^o à suivre les exercices pratiques indiqués par ces professeurs ; 3^o à préparer le programme spécial de ce certificat. Cela, sans préjudice des cours relatifs aux matières des Certificats non immédiatement visés, ou aux autres matières de culture générale que l'étudiant ne doit jamais complètement négliger (cf. *Bulletin* du 1^{er} novembre 1923, p. 7). En d'autres termes une préparation d'un semestre — c'est-à-dire, pratiquement, de quatre mois —, ne peut être considérée comme suffisante pour aucun certificat ; même si, grâce à un hasard d'examen, d'ailleurs rare, elle se trouvait conduire au succès, elle devrait néanmoins être tenue pour fâcheuse, comme ne rapportant au candidat aucun profit intellectuel. L'examen du certificat n'exige aucune espèce de « bachotage ». Il n'est nullement impossible, tout en se préparant plus immédiatement à des épreuves de fin de semestre, de commencer sérieusement l'étude des matières et des méthodes dont l'acquisition est nécessaire pour l'examen qui trouvera place au terme du semestre suivant.

Nous rappelons également aux étudiants d'histoire, et spécialement aux débutants, qu'ils doivent au début de l'année scolaire se mettre en

rapport avec le Directeur d'Etudes chargé, par ses collègues, de leur fournir les conseils d'ordre général. Le Directeur d'Etudes pour l'année scolaire 1926-1927 est M. Marc Bloch. Heures de réception : à l'Université, le vendredi de 8 h. 30 à 10 h. 30 et à domicile, sur rendez-vous.

**Les Professeurs d'Histoire et de Géographie
de la Faculté des Lettres.**

BACCALAURÉAT

Observations sur les explications de textes latins et français

La session de juillet du baccalauréat m'a fourni l'occasion d'interroger, tant en latin qu'en français, une centaine de candidats à la première partie du baccalauréat, A, B ou C. Conformément, je crois, à l'esprit des programmes, j'ai conçu à peu près de la même façon l'interrogatoire en latin et en français : explication d'un texte, c'est-à-dire la tâche imposée au candidat de montrer qu'il comprend le sens du texte, qu'il en saisit à peu près les nuances et qu'il se rend compte, au moins d'une façon générale, des rapports du texte en question avec la personnalité de l'écrivain, les circonstances dans lesquelles l'ouvrage fut composé et l'époque ou l'école littéraire à laquelle appartient l'auteur. Une telle explication suppose, d'une part, l'intelligence de la langue et, d'autre part, des connaissances historiques et littéraires. Ni pour le latin, ni pour le français on ne prétend exiger que cette intelligence et ces connaissances soient très approfondies. Mais il est une qualité au moins qui me semble indispensable, c'est la précision. Que les candidats au baccalauréat sachent peu de chose, soit, mais qu'ils sachent bien ce qu'ils savent et qu'ils ne témoignent pas de la fâcheuse habitude de se contenter de l'à peu près.

* * *

En ce qui concerne tout d'abord *l'explication latine*, j'ai constaté trop fréquemment que les candidats s'en tiennent à une traduction très approximative. Généralement ils connaissent au moins théoriquement leur grammaire. On voit qu'ils ont étudié leur syntaxe, mais on constate aussi qu'ils n'ont pas l'habitude d'appliquer aux textes les règles qu'ils ont apprises. Ils reconnaissent (sauf exception !) les modes et les temps, mais ils en aperçoivent mal la valeur et ne tiennent aucun compte du sens des temps dans la traduction. La liaison des phrases entre elles et même des propositions à l'intérieur de la phrase leur échappe le plus souvent. Qu'ils ignorent beaucoup de mots, on ne songera pas à leur en faire trop lourdement grief ; ce qui est plus grave est que même les mots connus ne représentent à leurs yeux qu'un sens extrêmement vague. Ils ont l'habitude du dictionnaire parcouru d'un œil trop exclusivement utilitaire ; ils ont vu varier le sens du mot latin ; ils ne se sont jamais demandé ni comment ni pourquoi. Ils n'ont notion ni de l'étymologie ni du sens propre ni des dérivations de sens. Nous avions — ou du moins la plupart

des professeurs — avaient autrefois entre les mains un fort bon livre, c'était le *Dictionnaire étymologique du latin*, de Bréal et Bailly. Tout n'y est pas sans doute parole d'évangile, mais à force d'entendre répéter, par exemple : « *reor, ratus sum*, calculer ; *ratio*, compte ; ... l'acception primitive se retrouve dans *pro rata parte* = à proportion... ; du sens de *calcul*, on est passé à celui de *prévoyance*, puis d'une façon générale à l'idée d'*ordre*, de *combinaison*, de *raison*... etc. », nous finissions nous-mêmes par prendre l'habitude de chercher dans notre dictionnaire le sens primitif et ses dérivés, c'est-à-dire que nous tentions au moins de faire logiquement le travail d'adaptation que, la plupart du temps, l'élève accomplit au hasard... Mais peut-être les nouveaux programmes ne laissent-ils plus au maître le temps d'imposer ses manies à ses élèves.

Voici une autre remarque plus importante. Un petit nombre de candidats, provenant surtout des petits collèges, ne savent pas faire le mot-à-mot. Lorsqu'on les presse, on se rend compte très nettement qu'ils n'ont jamais appris à prendre séparément chaque mot ou chaque expression latine pour y faire correspondre la traduction française. Ils se contentent de bouleverser la phrase latine, la plupart du temps au hasard, puis de vous débiter tout d'un trait une enfilade de mots français souvent dépourvus de sens et, dans les cas les plus heureux, n'ayant qu'un rapport approximatif au texte latin. Une telle méthode doit être absolument condamnée.

Je n'ignore pas qu'elle reproduit la méthode ordinairement employée en Allemagne. Chez nos voisins on lit les auteurs anciens ; chez nous on les explique, ou du moins on essaye de le faire. Je comprends l'emploi du procédé sommaire de la lecture accompagnée de traduction rapide avec des élèves très forts à qui l'on veut faire prendre connaissance de la matière traitée par l'écrivain latin. Et encore, s'il s'agit de dépouiller un texte, je préfère une traduction. Même avec les plus avancés de nos étudiants je ne crois pas une telle méthode profitable. A plus forte raison est-elle pernicieuse pour des élèves qui n'ont qu'une faible pratique du latin.

En effet, nous n'étudions plus le latin pour savoir ce qu'ont dit ou raconté les auteurs. Je dirai même : nous n'étudions plus le latin, depuis la suppression de la dissertation et du thème, pour savoir le latin. S'il nous fallait exiger de nos candidats au baccalauréat une connaissance de la langue telle que, plusieurs années après l'examen, le jeune homme soit encore en mesure de comprendre un texte à livre ouvert, à peine en recevriions-nous dix sur cent ; les 90 autres auraient complètement perdu toutes leurs années d'étude. L'étude du latin n'est pas une fin, elle n'est qu'un moyen, un moyen de développement intellectuel.

L'exercice de traduction, en particulier, a pour objet d'habituer les élèves à saisir une pensée étrangère et à l'exprimer en français. La valeur éducative éminente du latin tient à deux qualités sinon propres à cette langue, du moins particulièrement développées chez elle : la précision et la logique. Dans une phrase latine, les moindres mots ont leur sens propre et leur rôle. Il importe que l'élève saisisse très nettement le sens de chaque mot et le rôle qu'il tient dans la phrase. Il faut qu'il s'habitue à ne rien

laisser dans le vague. S'il se contente d'à peu près, c'est l'essentiel qui lui échappe. S'il prend l'habitude de ne comprendre qu'à demie, l'exercice de traduction loin d'être utile devient funeste. Il accoutume l'esprit à une intelligence partielle ; il le familiarise avec l'obscurité. La phrase française dont il habille un sens vaguement entrevu perd toute précision ; les mots français eux-mêmes n'ont plus pour l'élève qu'une signification flottante, leur agencement est lâche. A la logique d'une pensée vigoureusement articulée se substitue l'incohérence.

Quelle peut-être l'utilité d'un tel exercice ? On entrevoit à peu près ce qu'a voulu dire l'écrivain ancien, mais on laisse échapper la vigueur de la pensée, le relief et la couleur de l'expression. Or, c'est précisément l'effort pour saisir et pour rendre la force des mots et le nerf du discours qui aurait fait la valeur éducative de l'exercice. N'hésitons donc pas à traduire tout d'abord mot pour mot. Habittons l'élève ou l'étudiant à chercher pour chaque mot latin la traduction la plus exacte. C'est là que le maître doit intervenir avec obstination, forçant l'élève à chercher et à trouver. Et lorsque tout est clair dans la phrase latine, mots, syntaxe, et même ordre des mots, alors seulement on peut traduire d'une seule haleine par une phrase française qui devra encore être soigneusement examinée, en elle-même d'abord et dans sa qualité française puis dans son rapport avec le texte latin.

Une telle traduction sera lente, sans doute, elle sera pénible, pour le maître souvent qui devra intervenir sans cesse et pour l'élève de qui elle exigera un effort intense. C'est cet effort, cet effort seul qui lui sera profitable. Il lui apprendra à chercher toujours et en tout une intelligence complète et une précision sans défaillance, à saisir une réalité et à ne pas se payer de mots. A défaut de beaucoup de latin il lui apprendra un peu de français et des qualités d'esprit et de style qui passent pour éminemment françaises, la clarté et la logique.

Lorsqu'il voudra reposer l'attention des élèves et éveiller leur intérêt pour l'ensemble de l'œuvre dont on n'aura expliqué ainsi que des fragments, le maître pourra toujours donner lecture d'une traduction ; il fera sentir ainsi la qualité dramatique d'un épisode de T. Live ou d'un livre de César, ou la valeur romanesque d'un chant de Virgile. Il lui sera facile de relever alors des considérations littéraires ou historiques indispensables l'austérité de l'exégèse lexicologique et grammaticale.

* * *

L'explication française. — Les considérations que nous avons à présenter sur l'explication française correspondent dans leurs grandes lignes à celles qui concernent l'explication latine.

Les candidats possèdent en général une connaissance suffisante de l'histoire littéraire. Leur mémoire est même parfois admirable ; ils connaissent les dates principales, des noms, des faits en assez grand nombre. On les sent toujours disposés à vous réciter un chapitre d'un cours ou d'un manuel de littérature. Ne nous en plaignons pas ; il leur en restera quelque chose et, plus tard, peut-être le hasard des lectures leur permettra

t-il de remplir les cadres un peu vides qu'ils ont ainsi reçus au collège. En tout cas ils se rendent assez bien compte de la succession des écoles littéraires, des conflits d'idées, des variations de goût. Ces connaissances font grand honneur au talent pédagogique de leurs maîtres.

A quelques brillantes exceptions près, le plus vilain tour que l'on puisse jouer au candidat est de le maintenir strictement à l'explication et au commentaire précis du texte qui lui a été proposé. De même qu'en latin le candidat ne sait pas appliquer ses connaissances théoriques de grammaire à l'explication d'un texte, il éprouve, en français, grand embarras à utiliser ses connaissances d'histoire littéraire à l'interprétation d'une page d'un écrivain. Il sait fort bien que Chateaubriand fut le père du romantisme. Demandez-lui de vous montrer, dans une page des *Martyrs*, les traits romantiques, le voilà muet. Il ne saura pas davantage apercevoir le cliquetis des mots et la forme oratoire chez Corneille, les nuances sentimentales chez Racine, les traits plaisants et les jeux de scène de Molière. La littérature pour lui est une chose et les textes littéraires en sont une autre.

C'est qu'en effet, si invraisemblable que cela paraisse, le candidat ne comprend pas son texte français. Il le lit vite et il le lit mal, ne tenant compte ni de la ponctuation ni de l'agencement des phrases ni du sentiment qui les anime. De plus, le vrai sens d'un certain nombre de mots lui échappe. Ceux qui n'appartiennent pas au vocabulaire courant lui semblent à peu près inconnus ; beaucoup d'autres n'éveillent en lui qu'une idée vague ; il ne saisit pas leurs oppositions, les mots à effet, ceux qui sont transposés de leur sens ordinaire, ceux qui font image, ceux qui sont chargés d'une intention pathétique, les alliances de mots demeurent inaperçus. C'est faute de bien comprendre le français que la plupart des candidats ne saisissent pas plus l'esprit de Voltaire que la passion de Rousseau ou le pittoresque de Chateaubriand.

J'ai été vivement frappé de cette ignorance profonde du vocabulaire qui couvre comme d'un voile épais toute la valeur littéraire d'un texte. Les élèves devraient être habitués, me semble-t-il, à préparer un texte français à l'aide d'un dictionnaire, comme un texte étranger. Pour plus de la moitié d'entre eux en effet le français qui dépasse le français d'un portier d'hôtel est une langue étrangère.

Il ne faut évidemment pas se montrer exigeant en ce qui concerne l'histoire de la langue. Bon nombre de jeunes gens semblent du reste mieux comprendre la langue du XVII^e que celle du XIX^e siècle, sans avoir cependant une notion beaucoup plus nette du sens exact des mots à l'époque classique qu'à l'époque actuelle. Au fond, c'est tout un pour eux, ils ne voient pas grande différence entre la langue classique et la langue moderne. Si vous leur demandez leur goût, la plupart indiqueront nettement leur préférence pour un texte classique. C'est apparemment qu'ils se sentent plus à l'aise dans la sévérité classique, et que la variété et le pittoresque de la langue moderne les déconcertent. Mais ils ne se doutent pas de la richesse cachée de la langue classique ; les nuances leur en échappent

complètement. A plus forte raison n'ont-ils notion ni de l'ordonnance de la phrase ni du rythme des vers. Ils ne comprennent toujours que vaguement.

Il semble que les futurs bacheliers n'aient pas, au cours de leurs trois ou quatre dernières années d'étude, consacré un temps ni un effort suffisants à l'explication analytique des textes français.

Ils auraient besoin en somme qu'on leur fît cette analyse mot à mot avec la même attention que celle d'un texte latin, en partant du principe non pas que l'élève comprend le français, mais au contraire qu'il ne le comprend pas.

Je suis frappé également du peu de lecture de la grande majorité des candidats. « Qu'avez-vous lu de Corneille ? — Quelques passages du Cid — Et puis ? — Nous avons expliqué aussi un peu de Polyeucte. — Et de Racine ? — J'ai lu Andromaque ». Des autres pièces ils connaissent le titre, parfois le sujet, mais ne sont pas allés plus loin. Leur connaissance de Molière se réduit aussi à quelques passages de Tartufe ou du Misanthrope. Jamais ou presque jamais ils n'ont lu une pièce en entier. De tous les autres auteurs, ils ne connaissent que « les *Morceaux choisis* ». C'est là une réponse générale. Les *Morceaux choisis*, non pas les morceaux choisis d'un auteur, mais un recueil général embrassant toute la littérature. Des œuvres elles-mêmes aucune notion que par oui-dire. Il n'y a pas à s'étonner que des bribes de pièces et des morceaux choisis n'aient jamais sollicité bien vivement l'intérêt des jeunes gens et que la curiosité intellectuelle n'ait guère été éveillée chez eux. On dirait que les élèves n'ont plus de textes complets entre les mains. N'ont-ils plus de ces longues études pendant lesquelles on lisait en paix ; ou bien les livres sont-ils devenus trop chers ? Certains maîtres ne considéreraient-ils pas comme inutile pour leurs élèves la connaissance directe des œuvres et comme fâcheuse l'agitation intellectuelle ou sentimentale qu'elle pourrait provoquer chez eux ? Est-ce au contraire les jeunes gens à qui fait défaut la curiosité et le goût de la lecture ? Il est à craindre que des bacheliers qui n'ont lu ni Phèdre, ni Britannicus, ni les Femmes Savantes, ni Hernani, ni Ruy-Blas ne trouvent guère plus tard l'occasion de le faire. C'est là évidemment une lacune grave de leur culture générale.

Est-il excessif de demander qu'à côté du volume de *Morceaux choisis* qui peut servir aux explications approfondies de la classe, les élèves soient amenés à lire, chez eux, les principaux textes classiques. Il suffirait peut-être de les inviter à ces lectures et de les leur faciliter. La plupart ne semblent pas incapables de s'y intéresser. C'est en lisant du français, beaucoup de français, qu'ils arriveraient à bien comprendre leur langue et à contracter, au cours de leurs études, ce goût des choses de l'esprit qui n'a jamais fait défaut chez nous et qu'il ne faut pas laisser s'éteindre.

Mon impression, qui n'est d'ailleurs fondée que sur les résultats constatés au jour de l'examen, est que la plupart des candidats ont eu une éducation littéraire trop douce et trop terne. Il semble qu'ils n'aient pas été dressés avec assez d'énergie à l'analyse minutieuse des textes tant latins que français, qu'on ne leur ait pas imposé assez impérieusement

l'habitude d'une intelligence complète ni exigé d'eux assez fréquemment l'effort nécessaire pour y parvenir. Il semble aussi que l'enseignement littéraire n'ait consisté trop souvent qu'en des notions abstraites, dans l'ennui de noms à apprendre, de dates à retenir, de thèmes d'école trop strictement dépouillés de l'anecdote, du détail pittoresque, de la note vivante, luttes d'idées, sentiments, passions, satires et enthousiasmes qui ont animé autrefois les chefs-d'œuvre et dont l'évocation ne peut manquer de frapper et de séduire une jeune intelligence qui s'éveille.

* * *

Je me garderai de conclure ces observations par une note pessimiste. J'ai vu, surtout en A, quelques candidats brillants. Dans les trois séries, même en B nettement plus faible que les autres, surtout en latin, la majorité des candidats possèdent des connaissances littéraires passables. Très rares sont ceux qui n'ont pas travaillé ou qui n'ont absolument rien compris à leurs études. Je suis même frappé de la somme de travail que représentent, pour des esprits parfois un peu lents, les résultats honorables de la plupart des interrogations. Ce n'est en général ni le latin ni le français qui, à l'oral, ont perdu les candidats. Il est vrai que pour ces deux matières, l'écrit a déjà opéré une assez forte sélection. Presque toutes les infortunes de l'oral ont frappé ou bien ceux qui n'avaient été admis qu'avec des notes d'écrit insuffisantes, ou bien qui se sont montrés par trop inférieurs en quelque autre matière. Les notes très bonnes en latin ou en français capables de sauver un candidat en péril ou d'assurer une mention sont demeurées rares. J'en ai vu cependant quelques exemples. Mais ces notes devraient et pourraient aisément devenir plus nombreuses.

La plupart de nos bacheliers ne conserveront peut-être de leurs études littéraires que des souvenirs assez vagues. Peu importe, pourvu qu'ils en gardent une notion de l'art littéraire et une initiation à la vie intellectuelle. Nous voudrions surtout qu'ils en emportent la curiosité des œuvres et des livres et le goût de la lecture. Leurs années d'études classiques, en tout cas, ne leur auront pas été inutiles, s'ils y ont pris l'habitude d'une intelligence exacte de la pensée d'autrui et le souci de l'expression précise et nette pour leur propre pensée.

A. GRENIER.

EXERCICES CARTOGRAPHIQUES

Exercice 7

France 80 000^e, feuille 84 Mirecourt NW et SW.

Voir aussi : 200 000^e, f. 27.

1. Situer les deux quarts proposés : dans l'ensemble de la France ; par rapport aux bassins fluviaux (reconnaître les principales rivières).

2. (On ne considérera d'abord (nos 2-4) que la région située à l'W de la Meuse.) Reconnaître l'escarpement jalonné par Nogent-en-Bassigny (angle SW), Clefmont (3 d), Romain-sur-Meuse (3 c) ; le suivre aussi loin que possible vers le N. Cet escarpement, plus au N, s'appelle « côtes de Moselle ».

3. Montrer qu'il s'agit là d'une *cuesta* : pente générale du plateau (l'exprimer en 1 : 1000), direction du drainage (Rognon, Sueur), altitude et hauteur de l'escarpement, ses festons, les buttes-témoins, forme des vallées qui l'entaillent.

4. Reconnaître de même la plateforme d'Is-en-Bassigny (2 e) en la comparant à la précédente. Comment se termine-t-elle au N ? Comparer la résistance des couches qui couronnent les deux escarpements.

5. Rechercher, à l'E de la Meuse, les reliefs appartenant respectivement à chacune de ces plateformes.

6. Reconnaître et décrire, dans l'angle NW, une autre *cuesta* qui, plus au N, s'appelle « côtes de Meuse ».

7. La structure est la suivante (épaisseur approximative), de haut en bas :

- a) *Côtes de Meuse* : Rauracien (70 m.), calcaires coralligènes, durs, reposant sur : Oxfordien (150 m.), marnes et calcaires dans le haut, argiles dans le bas ;
- b) *Plateforme de Nogent* : Bathonien-Bajocien (180 m.), calcaires durs, généralement oolithiques, reposant sur : Lias supérieur (60 m.), marnes feuilletées et argiles ;
- c) *Plateforme d'Is* : Lias moyen (30 m.), calcaires assez minces reposant sur marnes.

8. *Coupe géologique* NW-SE (échelles : 80 000^e et 10 000^e ou 50 000^e et 5 000^e) passant par l'église de Leurville (1 a, b) et par le point 486 (3 km. S. de Bourmont, 4 c) ; prolonger de quelques km. de part et d'autre. De quels facteurs structuraux dépend : la hauteur des escarpements ; leur écartement ; leur direction ?

9. Faire, sur calque, un croquis sommaire, à petite échelle (200 000^e ou 500 000^e) sur lequel on marquera : en noir (ou en trait plein) les cours d'eau *conséquents* ; en bleu (ou en trait interrompu), les *subséquents* ; en rouge (ou en pointillé), les *obséquents*. Laisser de côté la Meuse en aval de Bourmont, ainsi que ses affluents de droite : les indiquer simplement au crayon.

10. Abondance des *vallées conséquentes sèches* : pourquoi ?
11. Les *dépressions subséquentes* sont-elles des vallées continues ?
12. Développement des *obséquents* et recul des fronts de *cuestas*.
13. La région à l'ESE de la plateforme d'Is est occupée par les marnes du Lias moyen et inférieur : c'est le *Bassigny* géographique : topographie, drainage.
14. La région boisée dans l'angle SE (5 d, e) est occupée par les grès du Lias inférieur reposant sur le Keuper marneux. Les têtes de vallées autour de Larivière ; comparer leurs pentes avec celles des affluents de la Meuse ; examiner le ruisseau qui traverse le Bois du Fresnoy et proposer une explication.
15. La *Meuse* (en aval de Bourmont) et le *Mouzon* : largeur et profondeur de leurs vallées, de l'amont à l'aval ; méandres encaissés, recoupés ; perte de la Meuse en aval de Bazoilles (4 b). Les méandres de la *rivière* sont-ils tout à fait normaux ? Examiner, à ce point de vue, d'autres rivières. Explications : captures ? structure ? changement de climat ?
16. [La Meuse et le Mouzon sont-ils adaptés à la structure ? Existe-t-il d'autres cas du même genre sur ces quarts ? Hypothèses ?]
17. *Géographie humaine*. Nature des sols sur les calcaires, les grès, les marnes. Extension des forêts. Quelles sont les régions les plus riches ?
18. *Habitat* : aggloméré ou dispersé ? Plan des villages ; leurs sites (essayer un classement). La nature du sol exerce-t-elle une influence sur le type d'occupation ?
19. Position des *routes* : Routes Nationales 35 et 74, voie romaine à l'E de cette dernière route. Position stratégique ; les « mont » ; Neufchâteau. Sens général de la circulation : la Lorraine comme lieu de passage.

Exercice 8

France 80 000^e, feuille 111 Avallon NE et SE.

Voir aussi : 200 000^e, f. 34.

1. *Situer* par rapport : aux régions géographiques ; aux bassins fluviaux.
2. Distinguer sommairement : un *plateau septentrional*, une dépression arquée de l'W au SE (*Terre-Plaine* et *Auzois*), un massif élevé au SW (le *Morvan*).
3. Le *plateau septentrional*. Montrer qu'il présente les caractères distinctifs d'une *cuesta* (pente de la surface supérieure, direction du drainage, largeur et profondeur des vallées conséquentes, festons de l'escarpement, buttes-témoins). Ce plateau est formé par le *Bathonien* (calcaire oolithique, marneux à la base) et la *Bajocien* (calcaire reposant sur les marnes du *Lias* supérieur). A la surface, dans l'angle NW, autour de Sarry, Châtel-Gérard, Etivy, existent des placages de marnes calloviennes et oxfordiennes.
4. Reconnaître, en avant du front de cette *cuesta* et à une altitude moindre, la *plateforme du Lias moyen* (calcaires sur marnes).
5. Suivre ces deux plateformes dans la partie E du quart SE et

décrire les reliefs correspondants, ou mieux les figurer sur un croquis sommaire (calque).

6. La dépression de la *Terre-Plaine* et de l'*Auxois* est occupée par les marnes et calcaires marneux du Lias moyen et inférieur. Sa signification morphologique.

7. Le *Morvan* est constitué par des terrains *métamorphiques* (gneiss et micaschistes) et cristallins (granite et granulite). La limite générale de ces terrains vers la *Terre-Plaine* (se marque-t-elle dans la topographie ? expliquer) dépasse légèrement le cours du Serein de la Motte-Ternant (bord S) à Vieux-Château (6-7 c) ; au delà, elle court, par Sainte-Magnance, vers l'W. Toutefois, les terrains du Morvan se poursuivent, dans la vallée du Serein, jusqu'à Guillon. De même, ils apparaissent dans la vallée de l'Armançon de Montigny (9 c) à Genay (8 b), ainsi que dans les vallées de ses affluents de gauche dans cette même région.

8. Les terrains *infra-liasiques* forment de nombreux placages à la surface du *Morvan*, sur les points hauts, entre le Serein et l'Argenteale : on les trouve même au Bois de la Pinarde (6, bord S). Ce sont des *argiles* vertes ou violettes entremêlées d'*arkoses* (grès grossiers à grains de quartz et à cristaux de feldspath peu ou point roulés), que recouvrent des *grès marins* puis des *calcaires*. [Examiner les questions suivantes : 1° signification morphologique de ces dépôts ; 2° leur ancienne extension ; 3° nature de la surface qui les porte.]

9. Coupe géologique (80 000^e et 10 000^e ou 50 000^e et 5 000^e) SSE-NNW passant par le G de Gênetois (8, bord S), 462, 400 (NW de Dompierre-en-Morvan), 304 (W de Forléans 7 c), Epoisses, télégraphe de Pizy (376), 350 (SE de Châtel-Girard). Ne pas essayer de figurer la structure du Morvan. Marquer des placages de Lias inférieur au Gênetois, au Chaluet, au Verinois, à la cote 400.

10. Les *vallées du Morvan* (les étangs sont artificiels). Suivre, de l'amont à l'aval, la vallée du Serein, en notant les variations de la pente en long, de la profondeur, de la largeur : proposer une explication ; la vérifier sur son affluent l'Argenteale. Les méandres du Serein (de la vallée, de la rivière) : comparer à l'amont de Montigny, entre ce point et Guillon, à l'aval de Guillon ; rapprocher de la conclusion précédente.

11. Le *réseau hydrographique* dans les trois régions principales (voir de préférence le 200 000^e oro-hydrographique).

12. L'*exploitation du sol* dans les trois régions : répartition des bois, prés, labours, vignes (celles-ci difficiles à distinguer sur les reports récents). [Modifications entre la première édition et la dernière révision, surtout dans la *Terre-Plaine* et l'*Auxois*.] Dans le *Morvan*, distinguer la partie à l'E de l'Argenteale. Toponymie intéressante, surtout dans le *Morvan*.

13. *Type d'occupation* dans les trois régions : ses rapports avec la nature du sol ? Que peut signifier l'expression *Terre-Plaine*, et par opposition à quoi ?

14. Les anciens *sites* d'établissements : les *oppida* (voir surtout dans l'*Auxois* ; rapport avec les *voies romaines* (voir au SE de Semur). Site et position de *Semur*.

15. Vallée de la Brenne-Armançon (quart NE, angle NE) : variations de largeur, méandres. Importance pour les communications. Alise-Sainte-Reine se trouve à 4 km. à l'E de Venarey (10 b).

Exercice 9

France 80 000e, feuille 29 Caen.

Voir aussi : 200 000e, f. 14 et cartes marines 5530, 890, 891, 5515, 869.

1. Situer.

2. Distinguer à l'aspect de la carte :

- a) dans l'angle SW, le *Bocage* ;
- b) le *Bessin* (la limite entre Bocage et Bessin passe près de Guéron, 4 km. S de Bayeux, Juaye, Bernières-Bocage, Longraye, Juvigny, Monts-en-Bessin) ;
- c) la *Plaine* ou *Campagne de Caen* (la limite entre Bessin et Campagne passe près de Commes 1 b, Marigny, Fontenailles, Ryes et se prolonge, avec moins de netteté, au SE) ;
- d) l'*Avant-Pays d'Auge* (plateau allant de Merville 7 c au N à Moul 8 e au S) ;
- e) la vallée de la Dives ou *Vallée d'Auge* ;
- f) le *Pays d'Auge* (mettre à part la vallée de la Touques).

Voir comment ces différentes unités se traduisent dans le relief, l'hydrographie, les formes d'exploitation, l'occupation humaine.

3. Structure (de bas en haut) :

- a) *Bocage* : schistes et grès primaires redressés et nivelés. *Permien* à peu près horizontal : sables siliceux à stratification croisée, avec galets de quartz et de quartzite.
- b) *Bessin* : *Lias* presque entièrement argileux ou marneux, avec seulement un banc mince de calcaire dur au sommet du Charmoutien ; *Bajocien* marno-calcaire, sauf le sommet qui est calcaire (oolithe blanche) ; *Bathonien*, dans le Bessin, marneux et argileux.
- c) *Campagne de Caen* : *Bathonien*, calcaire en bancs compacts, devenant argileux vers la base, surtout en approchant du Bessin.
- d, e) *Avant-Pays d'Auge* et *Vallée d'Auge* : *Callovien* argileux ; la Vallée d'Auge est couverte d'alluvions récentes.
- f) *Pays d'Auge* : *Oxfordien* argileux, couronné de calcaire oolithique et corallien. Au-dessus, terminant le Jurassique, argiles. *Cénomaniens* : calcaire glauconieux couvert d'argile à silex. Observer que cet étage est transgressif vers l'W : il en existe un lambeau en plein Bocage, au sommet du Mont-Pinçon (365 m.), à 30 km. au SW de Caen.

4. Faire sur calque un *croquis morphologique* rapide, à petite échelle (200 000e) où l'on indiquera : le pendage des couches (par des flèches), les contacts de terrains différents qui se traduisent dans le relief, les éléments conséquents, subséquents ... de l'hydrographie.

5. Faire une *coupe géologique* (80 000^e et 10 000^e, ou 50 000^e et 5 000^e) passant par Missy (3^e), Tourville, Verson, Caen, N de Cuverville, cote 66, Robehomme (cote 33), Brucourt, cotes 100, 120, Sud de Saint-Vast, Mont-Canisy (cotes 100, 101), S de Trouville, cote 140. Ne pas essayer de figurer la structure des terrains primaires et ne représenter que les horizons décrits ci-dessus.

6. Commenter le croquis et la coupe en distinguant ce qui s'explique et ce qui ne s'explique pas par la structure.

7. [Le plateau cénomanien, dans ses parties hautes, est couvert d'un manteau presque continu d'*argile à silex*. D'autre part, la notice de la carte géologique fait connaître que « des blocs énormes de grès d'un blanc grisâtre, très durs, ont été signalés [à l'E de l'embouchure de la Dives] au-dessus de Houlgate, vers 126 m. d'altitude ». On les croit thanétiens (Eocène inférieur). Bien que la carte géologique soit muette sur ce point, on admettra que les grès sont postérieurs à l'argile à silex. Origine et âge de l'argile à silex. Que devient la surface correspondante à l'W du Pays d'Auge ?]

8. Etudier les *vallées* (Aure, Seulles, Orne, Dives, Touques) au point de vue du profil transversal, de la largeur et de la profondeur. Comparer une vallée à elle-même et aux autres. Comparer en particulier Orne et Dives et proposer une explication.

9. Il existe, entre ces deux rivières, des placages étendus d'*alluvions anciennes* jusqu'à l'altitude 80 m. Noter leurs rapports avec les forêts.

10. Les plateaux, surtout la Plaine de Caen, sont, d'après la notice de la carte géologique, ordinairement couverts d'un « limon » fertile, légèrement [en réalité assez fortement] calcaire (*fauvet*), décalcifié au sommet (*rougeaut*), plus siliceux sur l'argile à silex. Ajouter : jaune, pulvérulent, tachant les doigts, sans stratification distincte, atteignant une épaisseur de plusieurs mètres, se rencontrant à toutes altitudes, sauf sur les alluvions récentes. Quel est le vrai nom de ce « limon », et son origine probable ?

11. *Vallées sèches* de la Plaine de Caen. Interpréter : structure ? évolution morphologique ? changement de climat ?

12. La *Vallée d'Auge* et ses dépendances. Forme des buttes qui parsèment le fond de la vallée et leur rapport avec un ancien cours de la Dives. Indices d'ennoyage récent : cours de la rivière, nature du fond ; stade atteint par le remblaiement. Comparer aux vallées voisines (à Oistreham, embouchure de l'Orne, le fond rocheux descend à -34 m. ; à Caen, on a trouvé dans le fond de la vallée, de bas en haut : lits de cailloux, tourbe avec silex néolithiques, tanguie, c'est-à-dire vase sableuse marine).

13. La *côte* (voir aussi les cartes marines). Etudier : *falaises* (les bords de plateaux à l'E de la Dives et à l'E de la Touques sont-ils, du bas jusqu'en haut, des falaises ?), *plateformes littorales* (pourquoi si larges au centre, absentes entre Dives et Touques ?), *plages* (rapport anormal en apparence des plages avec les plateformes entre la Seulles et l'Orne), *cordons littoraux* et *dunes* (rapport avec les embouchures : voir, à l'E de l'embouchure de l'Orne, le « filet de Graie »), « *bannes* » en avant des embouchures (comparer Orne et Seulles). Stade d'évolution de la côte.

14. Préciser les différences entre *bocage*, *campagne* et *marais* au point de vue de l'*habitat*, des *clôtures* et du *mode d'exploitation*. Dans quelle mesure le Pays d'Auge est-il un bocage (il existait encore une Forêt d'Auge aux IX^e et X^e siècles)? Même question pour le Bessin.

15. *Caen* (ville récente, date de l'époque de Guillaume le Conquérant). Sa position. Son site : concavité de méandre ; le château sur éperon isolé ; la ville sur cône de déjection ; le port sur l'Odon qui, autrefois, passait au pied du château.

16. *La vie maritime*. Aménagement du port de *Caen*.

Exercice 10

Feuille 141 Fontenay (topographique et géologique).

Voir aussi : 200 000^e, f. 21, et carte marine 156.

1. Situer.

2. Distinguer sur la carte topographique les quatre zones correspondant : au *Bocage*, à la *Plaine*, au *Marais*, à l'*Aunis*. Les décrire sommairement (altitude, relief, drainage, exploitation, habitat). Dire si les limites sont nettes.

3. Après avoir examiné la carte géologique (et consulté la notice), décrire les grands traits de la *structure* : massif ancien, bordure secondaire, terrains récents. Grouper les terrains par ensembles morphologiques. Décrire les contacts intéressants, indiquer le pendage, etc.

4. *Coupe géologique* (80 000^e et 10 000^e) NE-SW, passant par les points 118 (1 km. S de Marillet, angle NE de la feuille), 97 (le Breuil), 85 (à l'E de Saint-Michel-le-Cloucq), 40 (près Charzay), 26, Fontaines, Montreuil-sur-Mer, 34 (près la Chaignée), 27 (île Delle), 13 (Marans), 26 (Maraisilly), 17 (Nieul-sur-Mer).

5. La limite du Bocage et de la Plaine correspond-elle à celle des terrains primaires et secondaires ? Signification du dépôt A au NW de Fontenay-le-Comte ?

6. Extension de la *plateforme* d'érosion *posthercynienne* ? [Discuter l'attribution au Pliocène de l'arkose de Billy au NW de Mareuil (3a). Voir la notice, sous p^{4b} et sous 1^a. Noter que les anciennes éditions de la carte topographique indiquent un four à chaux sur la route à 3 km. au NW de Mareuil.]

7. *Réseau fluvial* du Bocage et de la Plaine : directions, stade d'évolution dans l'une et l'autre région.

8. *Géographie humaine* du Bocage et de la Plaine. Comparer l'*Aunis* (noter ici le pointillé, à ne pas confondre avec les prés).

9. Le *Marais*. Evolution géologique (voir, sur le 200 000^e, les fonds marins dans le Pertuis d'Antioche au S de l'île de Ré ; où chercher le *rivage initial* ? que sont les « îles » du Marais ? leurs alignements ?).

10. Processus de *comblement*. Le *bri*, vase marine à débris de coquillages, atteint 28 m. d'épaisseur au S de Chaillé (centre de la carte). L'amplitude des plus fortes *marées* atteint 6 m. 50 ; largeur de l'*estran* ; importance pour le phénomène du comblement. Rôle des *cordons littoraux* : embouchure du Lay : origine du sable ; le sable des dunes repose souvent sur le bri du Marais : expliquer. Position abritée.

11. Répercussion du phénomène sur l'évolution des vallées (voir notamment la région entre la Couture et la Claie (angle NW).

12. En bordure des hautes terres et dans les vallées à l'amont, le sol est ordinairement plus bas, quelquefois d'un mètre, que dans le reste du Marais : là se trouvent les « Marais mouillés ». Le bri y est souvent recouvert de tourbe. Expliquer. Noter l'extension de ces marais, autrefois occupés par des « communaux » (à qui appartenaient ces communaux ?) : Noter l'abondance des prés, la forme des fossés de drainage ; beaucoup d'arbres ; c'est le pays des laiteries coopératives.

13. Les « Marais desséchés » (voir le centre de la feuille). Procédés de mise en valeur : digues latérales ou « bots » (leur chronologie : voir la carte topographique, édition récente) : endiguement des rivières, « Ceinture des Hollandais », grands canaux rayonnants, écluses (ou « portes »), fossés (dessin du réseau), cultures (terres de labour ou prés ?), pas d'arbres, grandes fermes ou « cabanes ».

14. Autres observations sur la géographie humaine du Marais : marais salants, localisation des villages, des routes, etc.

15. La côte rocheuse : à l'W (Pointe du Rocher) ; au SE (à partir de la Pointe-Saint-Clément).

16. Les villes.

Exercice II

France 80 000^e, feuille 125 Beaune (topographique et géologique).

Voir aussi : 200 000^e, f. 41.

1. Situer.

2. Distinguer : dans l'angle SW, le bord du *Morvan* ; dans l'angle NW, l'extrémité de l'*Auxois* ; au centre, un plateau forestier, la *Montagne*, terminé à l'E par la *Côte* ; à l'E, la *plaine de la Saône*.

3. Le bord du *Morvan*. Les terrains anciens (granite et granulite) y affleurent au fond des vallées, mais sont recouverts dans les intervalles par les grès, arkoses et argiles du *Trias* que surmontent quelques placages de calcaires *liasiques*. — Altitude des points hauts : comparer à la *Montagne* voisine. Quelle est la région tectoniquement surélevée ? Expliquer. — Direction du drainage (le *Permien* d'Autun, terrain tendre, s'avance jusque dans l'angle SW de la feuille). — Décrire sommairement l'aspect du pays.

4. L'*Auxois*. Décrire sommairement, en se rappelant la feuille *Avalon* (exercice 8) : même structure. Noter la direction du drainage, vers l'Armançon et vers l'Ouche : proposer une explication.

5. La *Montagne*. Structure simplifiée, de bas en haut (épaisseurs approximatives) : *Lias supérieur*, marnes (30 m.) ; *Bajocien*, calcaire dur (50 m.) ; *Bathonien inférieur*, marnes et calcaires marneux (20 m.) ; *Bathonien supérieur*, calcaires compacts, marneux à la base (100 m.) ; *Callovien-Oxfordien*, calcaires marneux tendres (100 m.) ; *Rauracien*, calcaires durs (60 m.). — Faire un croquis tectonique au 200 000^e de la moitié septentrionale de la *Montagne* (au N du parallèle de Nuits), où l'on indiquera les *failles*, avec leur *regard* (dents) ; on peut admettre que les couches sont

horizontales. Numéroté ces failles de l'W à l'E, et signaler des exemples : de failles *en échelon*, de failles *en gradins*, de failles *de rejet variable*.

6. Distinguer les failles qui se marquent et celles qui ne se marquent pas dans la topographie : expliquer.

7. Distinguer la bande occidentale occupée par le Jurassique moyen (Bajocien, Bathonien) et la bande orientale occupée par le Jurassique supérieur (Callovien, Oxfordien, Rauracien). Différences dans le relief, l'hydrographie, le manteau végétal, l'occupation.

8. *La Côte*. Le tracé, le relief, les entailles (« combes »), la genèse. Le *talus bordier* (« puissant dépôt de cailloutis et sables calcaires, altérés et colorés en rouge », contenant des Mammifères du Pliocène supérieur) : son origine, sa forme (voir notamment les environs de Beaune, et comparer avec le Nord). Le vignoble. Les sources. Sites d'établissements, densité d'occupation.

9. *La plaine de la Saône*. *Structure* : le soubassement oligocène est presque complètement masqué par les « marnes » de la Bresse, (Pliocène inférieur), représentées ici principalement par des *sables siliceux*, et des *argiles ferrugineuses*, et exceptionnellement, sur la rive droite de la Saône, par des marnes. Distinguer les régions suivantes.

10. *La zone forestière*, sur sables et argiles décomposés : étangs (artificiels), Cîteaux.

11. *Le val de Saône* : le fond actuel (cultures ?), les terrasses (sites de villages : noter le plan de Labergement-lès-Seurre, 8 d, et comparer aux villages voisins) ; le bord de ces terrasses sur la rive droite : comparer aux méandres de la rivière et conclure.

12. *Les vallées de l'Ouche et de la Tille* (la « Plaine ») : suivre la vallée de l'Ouche de l'amont à l'aval : quelle singularité observez-vous ? Ces vallées étaient jadis très marécageuses et n'ont été conquises à la culture que par le drainage. [Mettre ces différents faits en rapport avec la conclusion du paragraphe précédent.]

13. *Les anciennes routes* : au pied de la côte au N de Nuits, reconnaître la voie antique, la route royale, le chemin de fer [comparer au pied oriental des Vosges]. Rapport des voies romaines avec la bande forestière de la plaine (7 a-d et 9-10 b-c).

H. BAULIG.

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes sur les auteurs des programmes

NOTES SUR LE PÈRE GORIOT

(Pour faire suite aux exercices d'explication qui ont eu lieu d'avril à juin 1926 dans la Conférence destinée aux candidats à la licence.)

I. — *Critique de texte* : *Doliban ou Caliban* ? — Peu après le début du second tiers du roman, Balzac retrace, suivant les « renseignements certains » que Rastignac aurait recueillis, la *biographie* de Goriot, dont il écrit entre autres : « Sorti de sa spécialité, ...il redevenait ...l'homme incapable de comprendre un raisonnement, insensible à tous les plaisirs de l'esprit, ...un de ces Dolibans parisiens, forts seulement en bêtise ». C'est du moins le texte de l'édition Furne (1843)¹⁾, p. 373.

Ce mot *Doliban* n'est-il pas singulier ? Reportons-nous aux éditions antérieures. Que nous consultions la *Revue de Paris* de 1834 (T. XII, p. 153) ; ou la 3^e éd. « revue et corrigée » (1835)²⁾ du roman, t. I, p. 260 ; ou la « nouvelle édition revue et corrigée » de 1839³⁾, p. 117, nous trouvons : « ...Un de ces *Calibans* parisiens qui ne sont forts qu'en bêtise ». C'est également le texte d'une édition ultérieure à celle de la *Comédie humaine*, comme celle de 1846. Comment ne pas penser que l'édition de 1843 présente sur ce point une coquille ?

M. Bouteron, dans son édition si autorisée et déjà classique⁴⁾, a suivi ce dernier texte. Il n'est pas de ceux qui esquivent les difficultés. On peut voir à la p. 527, dans sa note à la p. 312, l'explication que son érudition ingénieuse a donnée de *Doliban*. Toutefois nous croyons, et quand nous lui avons soumis notre avis il ne l'a pas absolument repoussé, que le mot *Caliban* est le bon, vu la force de la tradition qu'on vient d'établir, et le sens parfaitement satisfaisant qu'on obtient en l'adoptant.

II. — *Un modèle possible d'E. de Rastignac* : *Thiers*. — D'après E. de Mirecourt⁵⁾, Balzac appelait Thiers l'« illustre Gaudissart ». N'aurait-il pas songé aussi à cet homme politique, en imaginant, non seulement dans *le Père Goriot*, mais dans d'autres romans⁶⁾, la carrière de son Rastignac ? Les analogies suivantes conduiraient à penser qu'il en fut ainsi.

¹⁾ Edit. de *La Comédie humaine* (t. IX) : Œuvres complètes de M. de B., *Scènes de la Vie parisienne*, t. I. — Même texte dans l'éd. de 1857 (*Librairie nouvelle*), p. 106, dans celle de 1866.

²⁾ Werdet-Spachmann.

³⁾ Charpentier.

⁴⁾ *La Comédie humaine*, t. VI, Conard, 1912.

⁵⁾ *Thiers*, p. 18 n. 1. Il faudrait voir aussi la lettre publiée en 1840 par Balzac.

⁶⁾ On en trouvera l'indication dans le *Répertoire de la Comédie humaine* par Cerfberr et Christophe, p. 427-429.

Rastignac et Thiers naissent tous deux en 1797. Ils sont tous deux étudiants en droit, l'un à Aix, l'autre à Paris. Thiers, à son arrivée à Paris, n'était pas mieux logé que Rastignac chez Madame Vauquer. Le premier ne tarde pas à occuper le « délicieux hôtel de la place St-Georges »¹⁾, comme le second devient l'habitué de l'hôtel installé rue St-Georges par Nucingen pour Esther Gobseck. Au lendemain de juillet, Thiers et Rastignac sont tous deux sous-secrétaires d'Etat. Thiers entre au ministère des Travaux publics ; Rastignac l'imitera. Celui-ci se marie avec la fille de son ancienne maîtresse (Mme de Nucingen), Augusta ; Thiers avait épousé la fille de son amie (Mme Dosne), Elisa. On notera que Nucingen est un financier²⁾, comme Dosne.

Mais quelle n'est pas la magie de l'art, si pour désigner un parvenu de province, débarqué pauvre dans la capitale et finissant par posséder une fortune aussi considérable que suspecte, on nomme Rastignac avant Thiers ?

III. — *Balzac et Vigny*. — Rastignac, à la fin du Père Goriot, regarde Paris des hauteurs du Père-Lachaise. Mais Vigny précédemment, avait fait monter son lecteur sur la tour d'où se découvrait « Paris, le pivot de la France »³⁾. Et il lui avait dit :

« ...Partout où ton œil se hasarde,
Qu'il s'*attache* avec feu, comme l'œil du serpent
Qui *pompe* du regard ce qu'il suit en rampant ».

On saurait difficilement concevoir des vers plus mauvais. Qui sait pourtant s'ils n'ont pas mis Balzac sur la voie d'une image également empruntée à l'animalité ? « Ses yeux, écrit-il de Rastignac, s'*attachèrent* presque avidement ...là où vivait ce beau monde... Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en *pomper* le miel ».

Ce dernier verbe, si impropre chez Vigny, aurait suggéré le travail de l'abeille, qu'il définit assez exactement. Et le désir de jouir se serait substitué à celui de savoir.

J. POMMIER.

II. — Sujets à traiter et textes à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque

Pour le 20 novembre 1926.

Koinos conseille à Alexandre de ne pas conduire plus loin son armée.

Ἐπειδὴ αὐτός, ὦ Βασιλεῦ, οὐ κατὰ πρόσταγμα ἐθέλεις Μακεδόνων ἐξηγεῖσθαι, ἀλλὰ πείσας μὲν ἄξιν φῆς, πεισθεὶς δὲ οὐ βιάσεσθαι, οὐχ ὑπὲρ ἡμῶν τῶνδε ποιή-

¹⁾ Mirecourt, *op. cit.* 82.

²⁾ Alsacien, comme Humann, ministre des finances sous Louis-Philippe.

³⁾ On sait que « *Paris, Elévation* » avait paru à Paris, chez Gosselin, en 1831.

σομαι ἐγὼ τοὺς λόγους, οἳ καὶ προτιμώμενοι τῶν ἄλλων καὶ τὰ ἄθλα τῶν πόνων οἱ πολλοὶ ἤδη κεκομισμένοι καὶ τῷ κρατιστεύειν παρὰ τοὺς ἄλλους πρόθυμοί σοι ἐς πάντα ἐσμέν, ἀλλ' ὑπὲρ τῆς στρατιᾶς τῆς πολλῆς "Ὅσω . . . τοι πλείστα καὶ μέγιστα σοὶ τε ἡγουμένῳ καταπέπρακται καὶ τοῖς ἅμα σοι οἰκοθεν ὀρμηθεῖσι, τοσῶδε μᾶλλον τι εὐμφορὸν μοι δοκεῖ πέρας τι ἐπιθεῖναι τοῖς πόνοις καὶ κινδύνοις. Αὐτὸς γάρ τοι ὀρᾶς, ὅσοι μὲν Μακεδόνων τε καὶ Ἑλλήνων ἅμα σοι ὠρμήθημεν, ὅσοι δὲ ὑπολείμεθα· ὧν Θετταλοὺς μὲν ἀπὸ Βάκτρων εὐθὺς οὐ προθύμους ἔτι ἐς τοὺς πόνους αἰσθόμενος οἶκαδε, καλῶς ποιῶν, ἀπέπεμψας, τῶν δὲ ἄλλων Ἑλλήνων οἱ μὲν ἐν ταῖς πόλεσι ταῖς πρὸς σοῦ οἰκισθεῖσαις κατωκισμένοι οὐδὲ οὗτοι πάντῃ ἐκόντες μένουσιν· οἱ δὲ εὐμπονοῦντές τε ἔτι καὶ εὐκινδυνεύοντες, αὐτοὶ τε καὶ ἡ Μακεδονικὴ στρατιὰ, τοὺς μὲν ἐν ταῖς μάχαις ἀπολωλέκασιν, οἱ δὲ ἐκ τραυμάτων ἀπόμαχοι γεγενημένοι ἄλλοι ἄλλῃ τῆς Ἀσίας ὑπολείμενοι εἰσίν, οἱ πλείους δὲ νόσῳ ἀπολώλασιν, ὀλίγοι δὲ ἐκ πολλῶν ὑπολείπονται, καὶ οὔτε τοῖς σώμασιν ἔτι ὡσαύτως ἐρρωμένοι, ταῖς τε γνῶμας πολὺ ἔτι μᾶλλον προκεκμηκότες. Καὶ τοῦτοις εὐμπασιν πόθος μὲν γονέων ἐστίν, ὅσοις ἔτι σὺζονται, πόθος δὲ γυναικῶν καὶ παίδων, πόθος δὲ δὴ τῆς γῆς αὐτῆς τῆς οἰκείας, ἣν εὖν τῷ ἐκ σοῦ πορισθέντι σφίσιν κόσμῳ μεγάλοι τε ἀντὶ μικρῶν καὶ πλούσιοι ἐκ πενήτων ἀναστρέφοντες εὐγυνωστοὶ εἰσιν ἐπιδεῖν ποθοῦντες. Σὺ δὲ νῦν μὴ ἀγειν ἄκοντας· οὐδὲ γὰρ ὁμοίοις ἔτι χρῆσις ἐς τοὺς κινδύνους, οἷς τὸ ἐκούσιον ἐν τοῖς ἀγῶσιν ἀπέσται· ἐπανελθὼν δὲ αὐτὸς, εἰ δοκεῖ, ἐς τὴν οἰκείαν καὶ τὴν μητέρα τὴν σαυτοῦ ἰδὼν καὶ τὰ τῶν Ἑλλήνων καταστησάμενος καὶ τὰς νίκας ταύτας τὰς πολλὰς καὶ μεγάλας εἰς τὸν πατρίων οἶκον κομίσας οὕτω δὴ ἔξ ἀρχῆς ἄλλον στόλον στέλλεσθαι, εἰ μὲν βούλει, ἐπ' αὐτὰ ταῦτα τὰ πρὸς τὴν "Εὐ ψικισμένα Ἰνδῶν γένῃ, εἰ δὲ βούλει, ἐς τὸν Εὐξεινον πόντον, εἰ δὲ, ἐπὶ Καρχηδόνα καὶ τὰ ἐπέκεινα Καρχηδονίων τῆς Λιβύης. Ταῦτα δὲ σὸν ἤδη ἐξηγεῖσθαι. "Εφονταὶ δὲ σοι ἄλλοι Μακεδόνες καὶ ἄλλοι Ἕλληνες, νέοι τε ἀντὶ γερόντων καὶ ἀκμῆτες ἀντὶ κεκηκότων, καὶ οἷς τὰ τοῦ πολέμου διὰ τὸ ἀπείρατον ἐς τε τὸ παραυτίκα οὐφοβερά καὶ κατὰ τὴν τοῦ μέλλοντος ἐλπίδα ἐν σπουδῇ ἔσται· οὓς καὶ ταύτῃ ἔτι προθυμότερον ἀκολουθήσειν σοι εἰκός, ὀρῶντας τοὺς πρότερον εὐμπονῆσαντάς τε καὶ εὐκινδυνεύσαντάς ἐς τὰ σφέτερα ἦθη ἐπανεληλυθότας, πλουσίους τε ἀντὶ πενήτων καὶ ἀντὶ ἀφανῶν τῶν πάλαι εὐκλεεῖς.

Thème grec pour le 16 novembre

Julien a fréquenté successivement ces deux classes de sophistes. Ce furent les rhéteurs qui l'attirèrent d'abord. Quand on l'envoya étudier à Nicomédie, on lui fit promettre de ne pas suivre les cours de Libanius, dont l'enseignement semblait dangereux pour un chrétien. C'était précisément lui qu'il souhaitait le plus entendre, et il est probable que la défense qu'on lui en faisait rendait encore son désir plus vif. Il tint pourtant sa promesse, mais s'il n'assistait pas de sa personne aux leçons du célèbre rhéteur, il envoyait des gens pour les recueillir et les lisait avec passion, quand il était seul. Aussi Libanius se regardait-il comme un des maîtres de Julien, et il pouvait se rendre ce témoignage qu'il lui avait enseigné bien autre chose que l'art de parler ; on ne peut guère douter que ses discours tout pleins de paganisme n'aient souvent réveillé, dans cette âme pieuse et ouverte aux impressions du passé, le souvenir et le regret de l'ancien culte.

G. BOISSIER, *La fin du paganisme*, I, p. 97.

Thème grec pour le 14 décembre

La Rochefoucauld. *Réflexions diverses*, IV. De la conversation. Ce qui fait... On doit dire des choses.

Versions latines

Pour le 20 novembre 1926.

A (AGRÉGATION ET LICENCE CLASSIQUE)

Tite Live, livre I, préface, jusqu'à « *referre auctores* » (§ 7).

B (CERTIFICATS D'ÉTUDES LITTÉRAIRES CLASSIQUES)

Serment d'Hannibal.

Omnium his temporibus potentissimus rex Antiochus fuit. Hunc Hannibal tanta cupiditate incendit bellandi, ut usque a Rubro mari arma conatus sit inferre Italiae. Ad quem cum legati venissent Romani, qui de eius voluntate explorarent darentque operam consiliis clandestinis ut Hannibalem in suspicionem regi adducerent, tamquam ab ipsis corruptus alia atque antea sentiret, neque id frustra fecissent idque Hannibal comperisset, tempore dato adiit ad regem, eique cum multa de fide sua et odio in Romanos commemorasset, hoc adiunxit: « Pater meus, inquit, Hamilcar, puerulo me, utpote non amplius novem annos nato, in Hispaniam imperator proficiscens Carthagine, Iovi optimo maximo hostias immolavit. Quae divina res dum conficiebatur, quaesivit a me vellemne secum in castra proficisci. Id cum libenter accepissem atque ab eo petere coepissem ne dubitaret ducere, tum ille: « Faciam, inquit, si mihi fidem quam postulo dederis ». Simul me ad aram adduxit, apud quam sacrificare instituerat, eamque ceteris remotis tenentem iurare iussit numquam me in amicitia cum Romanis fore. Id ego iusiurandum patri datum usque ad hanc aetatem ita conservavi, ut nemini dubium esse debeat quin reliquo tempore eadem mente sim futurus ». ¹⁾

CORNELIUS NEPOS.

Thème latin

Pour le 5 décembre 1926.

Saint-Grégoire de Nazianze, contemplant la beauté du monde, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur. Il avait appris de Moïse que ce divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties; qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri et l'avait trouvé « parfaitement beau »; enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre

¹⁾ Texte donné au baccalauréat (juin 1926).

dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse¹⁾.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables ; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune fortune des empires.

BOSSUET, *Sermon sur le Providence.*

N. B. M. Vallette expliquera les Adelphe de Tèrence. L'édition dont il est recommandé aux étudiants de se servir de préférence pour leur usage personnel est celle de Philippe Fabia (Paris, Armand Colin).

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Version allemande

à remettre le 25 novembre à M. Spenlé.

Der Fuhrmann Henschel.

Es war ein Mann im Lande Uz, der hiess
Hiob. Derselbe war schlecht und recht.

I.

Hier ist eine Art der neuen Schicksalstragödie. Die andre wird verleiblicht in Ibsens Gespenstern. Von wenig zusammengesetzter Seele, triebmässigem Drängen preisgegeben : ein niederer, naiver Mensch. Hauptmann hat ihn gewählt, nicht bloss, weil sein Affekt die Hilflosen sucht. Sondern darum : weil sich an so einfachen Naturen der Gang der Welt unmittelbar spiegelt. Er wollte hier eine urbildliche, gradlinige Tragik. Er sagte sich (obschon zusammengesetzte und verfeinerte Geschöpfe für uns in andrer Hinsicht wertvoller sind) : je elementhafter die Gestalt, desto menschlich-allgemeiner ihr Glück und Elend. Henschel-Wilhelm gehört zum Durchschnitt, der die Welt erfüllt.

Er ist rasch gezeichnet : Er hat genug zu tun mit dem Nötigsten ; in derbe, niedere Berufsdinge verstrickt ; ohne Ausblicke. Die Tiefe hält ihn trotz äusseren Wohlstands ; (es ist ein feiner Zug, dass er vor dem borgenden Hauswirt Dienerinstinkte bewahrt). Er ist schwer, gutmütig und ernst. Körperlich ein Hüne, der Stärkste im Kreis. Ohne grob zu sein, fährt er dem Weib wie der Magd billigdenkend und verweisend über

¹⁾ Jusqu'ici pour les candidats à la licence. (Texte donné pour le certificat d'études latines, juin 1926)

den Mund. Wie Hiob schlecht und recht. Geht den geraden Weg, ohne viel Selbstsucht, und arbeitet. Aus der Tragödie des primitiven Menschen wächst die moderne Schicksalstragödie. Hauptmann zeigt, wie in das Dasein dieses Hünen etwas Dunkles greift. Der Hüne kann sich nicht wehren. Die grosse, schattige Hand unklammert ihn. Die wesentlichen Marksteine sind: er verliert die Frau, nimmt eine zweite, die betrügt ihn, er schneidet sich den Hals ab.

In dieser Schicksalstragödie ist keine sogenannte tragische Schuld: weder eigne, noch eines anderen, für den er büssen musste (wie Oswald Alving für seinen Vater). Der Fuhrmann hat seiner Frau versprochen, die Magd nach ihrem Tode nicht zu nehmen. Der Bruch dieses Versprechens ist eine Schuld weder in unseren Augen noch in Hauptmanns Augen. Höchstens in des Fuhrmanns Augen. Bei Wildenbruch geht ein Christoph Marlow zugrunde, weil Leonorens Vater ihn verflucht; der Alte hat's gerufen, der Himmel hat's gehört. Bei Hauptmann fragt der Held nach einer Ursache ... und gibt eine falsche Antwort. Eine Vorstellung drückt seine Seele und trägt zum Untergang bei. Gewiss also besteht ein Zusammenhang zwischen Wortbruch und Untergang: doch kein ethischer, bloss ein psychologischer. Dieser Ersatz des sittlichen Zusammenhanges durch den rein ursächlichen ist ein Gewinn des neuen Dramas.

Hauptmanns eigene Weltanschauung strahlt aus diesem Lebensausschnitt. Um es handgreiflich zu sagen: es ist hauptmännisch, dass der Fuhrmann nicht die Frau tötet, sondern sich. Die tiefe immanente Anständigkeit seiner Natur lässt den Henschel beide Seiten der Dinge fühlen.

Er fühlt das Schicksalsmässige. Nie ist die Ahnung vom unfreien Willen und vom blossen Ursachenzusammenhang erschütternder gestaltet worden, als an diesem Armen im Geiste; sein Verhalten gegen das Weib ruht in dem Satze: « Du kannst nischt derfier. » Noch um den Fuhrmann, in aller Primitivität, schwebt ein Schimmer des menschlichen Ernstes, welcher den Dichter umschwebt. Das ist ja das Zeichen, welches diesen Gerhart von allen lebenden Künstlern in Deutschland scheidet. Er ist nicht dem Grade nach von ihnen getrennt, sondern dem Wesen nach. Ja, es kann einem Skeptiker geschehn, dass er Renan liest und sich ertappt, wie der junge Galiläer die Züge Hauptmanns annimmt... Nicht umsonst wird er anders geliebt als ein grosser Künstler. Er kann uns zurückführen. Die Deutschen gaben der Welt die neue Politik, die neue Musik, die neue Philosophie. Wenn man die drei Werte betrachtet, Bismarck, Wagner, Nietzsche, und nach dem Gemeinsamen forscht, findet sich mancherlei von der Bestie. Am wenigsten in der Persönlichkeit des armen Nietzsche. Doch in der Theorie dieses magenkranken Mannes, der vor Schwäche umfiel und das Ideal der Starken aufstellte; der zerrüttet durch Schlafmittel war und ein tänzerisches Ideal aufstellte; der ein verzweifelt Kreischender war und sieghafte Ueberlegenheit kündete. Neben ihn tritt der Blut- und Eisenmann; daneben der sächsische Agitator. Sie sind nicht bloss von der Grösse ... etwa der Tassowelt und der Iphigeniensphäre: sondern sie sind von innerlicher Menschenkultur überhaupt getrennt. Dieser Gerhart

kann uns zurückführen. Er scheint ein Bürger derer, welche kommen werden. Der Florian Geyer ist das einzige beethovensche Werk unserer Tage. Nach den Irrtümern eines Jahrhunderts klang es hier zuerst wieder stark und mild und aus der Tiefe. Wie von fern, gedämpft, nur in Moll, tont ein Gesang, der doch am Ende aller Enden kommen muss : Seid umschlungen ! Wer diese Symphonie schrieb, der konnte auch das alltägliche Schicksal eines elenden Knechts so gross, ohne Weichheit innig, so wahr gestalten.

... Um die Summe zu ziehn : Schicksalstragödie, Tragödie eines primitiven Menschen. Der Lebensausschnitt zur Lebenssache geworden. Das Werk ist « objektiv » : dennoch wird Persönliches fühlbar ; Hauptmannsches Empfinden. Das Werk ist ein Gipfel in seiner Kunst ; doch nicht der Gipfel von Gerhart Hauptmanns Kunst.

Und alles in allem ist er hier, was er von Anbeginn war : unser Einziger.

Alfred Kerr, Gesammelte Schriften (*Die Welt im Drama*).

Thème allemand

A remettre à M. Ernest-H. Lévy le 9 décembre.

Dominique avait assez peu de goût pour la mer : il avait grandi, disait-il, au milieu de ses gémissements, et s'en souvenait avec déplaisir, comme d'une plainte amère ; c'était faute d'autres promenades plus riantes que nous avions adopté celle-ci. D'ailleurs, vu de la côte élevée que nous suivions, ce double horizon plat de la campagne et des flots devenait d'une grandeur saisissante à force d'être vide. Et puis, dans ce contraste du mouvement des vagues et de l'immobilité de la plaine, dans cette alternative de bateaux qui passent et de maisons qui demeurent, de la vie aventureuse et de la vie fixée, il y avait une intime analogie dont il devait être frappé plus que tout autre, et qu'il savourait secrètement, avec l'âcre jouissance propre aux voluptés d'esprit qui font souffrir. Le soir approchant, nous revenions au petit pas, par des chemins pierreux enclavés entre des champs fraîchement remués dont la terre était brune. Des alouettes d'automne se levaient à fleur de sol et fuyaient avec un dernier frisson de jour sur leurs ailes. Nous atteignions ainsi les vignes, l'air salé des côtes nous quittait. Une moiteur plus molle et plus tiède s'élevait du fond de la plaine. Bientôt après nous entrions dans l'ombre bleue des grands arbres, et le plus souvent le jour était fini quand nous mettions pied à terre au perron des Trembles.

La soirée nous réunissait de nouveau, en famille, dans un grand salon garni de meubles anciens, où l'heure monotone était marquée par une longue horloge, au timbre éclatant, dont la sonnerie retentissait jusque dans les chambres hautes. Il était impossible de se soustraire à ce bruit, qui nous réveillait la nuit, en plein sommeil, non plus qu'à la mesure battue bruyamment par le balancier, et quelquefois nous nous surprenions, Dominique et moi, écoutant sans mot dire, ce murmure sévère qui, de seconde en seconde, nous entraînait d'un jour dans un autre. Nous assis-

tions au coucher des enfants, dont la toilette de nuit se faisait, par indulgence, au salon, et que leur mère emportait tout enveloppés de blanc, les bras morts de sommeil et les yeux clos.

Eugène FROMENTIN, Dominique.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

Version à remettre à M. Pons ¹⁾

The famous Pigling.

Dear Coleridge,

It gives me great satisfaction to hear that the pig turned out so well: they are such interesting creatures at a certain age. What a pity such buds should blow out into the maturity of *rank* bacon! You had all some of the *crackling and brain sauce*. Did you remember to rub it with butter, and gently *dredge* it a little, just before the *crisis*? Di the eyes come away kindly with no Oedipean avulsion? Was the *crackling the colour of the ripe pomegranate*? Had you no complement of boiled neck of mutton before it, to *blunt the edge of delicate desire*? Did you *flesh maiden teeth in it*? Not that I sent the pig, or can form the remotest guess what *part* Owen colud play in the business. I never knew him give anything away in my life. He wolud not begin with strangers. I suspect the pig, after all, was meant for me; but at the unlucky juncture of time being absent, the present somehow went roud to Highgate. To confess an honest truth, a pig is one of those things which I could never think of sending away. *Teal, widgeon, snipes, barn-door fowls, ducks, gese* — your tame *villatic* things — *Welsh mutton, collars of brawn, sturgeon*, fresh or pickled, your *potted char*, Swiss cheeses, French pies, early grapes, *muscadines*, I impart as freely unto my friends as to myself. *The are but self extended*, but pardon me if I stop somewhere. Where the fine feeling of benevolence giveth a higher *smack than the sensual rarity*, there my friends (or any good man) may command me; but pigs are pigs, and I myself therein am nearest to myself. Nay, I should think it an affront, an undervaluing done to Nature who bestowed such a boon upon me, if in a *churlish mood* I parted with the precious gift. One of the bitterest pangs of remorse I ever felt was when a child — when my kind old aunt had strained her pocket-strings to bestow a sixpenny whole plum-cake upon me. In my way home through the Borough I met a venerable old man, not a mendicant, but therabouts; a look-beggar, not a verbal petitioner; and in the *coxcombry* of taught charity I gave away the cake to him. I walked on a little in all the pride of an Evangelical peacock, when of a sudden my old aunt's kindness crossed me; the sum it was to her; the pleasure she had a right to expect that I — not the old impostor — should take in eating her cake; the ingratitude by which, under the colour of a Christian virtue, I had *frustrated her cherished purpose*. I sobbed, wept, and took it to heart so grievously, that I think I never suffered the like; and I was right. It was a piece of *unfeeling hypocrisy*, and it proved a lesson to me ever after.

¹⁾ Texte donné à Strasbourg au certificat pratique d'anglais.

The cake has long been masticated, consigned to the *dunghill* with the ashes of that *unseasonable* pauper. But when Providence, who is better to us than all our aunts, gives me a pig, remembering my temptation and my fall, I shall endeavour to act towards it more in the spirit of the donor's purpose.

Yours (short of pig) to command in every thing.

Thème anglais (Licence)

pour le 20 octobre (à remettre à M. Pons)

Ce mauvais garçon, nommé Goupil, était le premier clerc de M. Crémère-Dionis, le notaire de Nemours. Malgré les antécédents d'une conduite presque crapuleuse, Dionis avait pris Goupil dans son étude, quand le séjour de Paris, où le clerc avait dissipé la succession de son père, fermier aisé qui le destinait au notariat, lui fut interdit par une complète indigence. En voyant Goupil, vous eussiez aussitôt compris qu'il se fût hâté de jouir de la vie ; car, pour obtenir des jouissances, il devait les payer cher. Malgré sa petite taille, le clerc avait, à vingt-sept ans, le buste développé comme peut l'être celui d'un homme de quarante ans. Des jambes grêles et courtes, une face large au teint brouillé comme un ciel avant l'orage et surmonté d'un front chauve, faisaient encore ressortir cette bizarre conformation. Aussi, son visage semblait-il appartenir à un bossu dont la bosse eût été en dedans. Une singularité de ce visage aigre et pâle confirmait l'existence de cette invisible gibbosité. Courbe et tordu comme celui de beaucoup de bossus, le nez se dirigeait de droite à gauche, au lieu de partager exactement la figure. La bouche, contractée aux deux coins, comme celle des Sardes, était toujours sur le qui-vive de l'ironie. La chevelure, rare et rous-sâtre, tombait par mèches plates et laissait voir le crâne par places. Les mains, grosses et mal emmanchées au bout de bras trop longs, étaient cro-chues et rarement propres. Goupil portait des souliers bons à jeter au coin d'une borne, et des bas en filotelle d'un noir rougeâtre ; son pantalon et son habit noirs, usés jusqu'à la corde et presque gras de crasse ; ses gilets piteux, dont quelques boutons manquaient de moules ; le vieux foulard qui lui servait de cravate, toute sa mise annonçait la cynique misère à laquelle ses passions le condamnaient.

Cet ensemble de choses sinistres était dominé par deux yeux de chèvre, une prunelle cerclée de jaune, à la fois lascifs et lâches. Personne n'était plus craint ni plus respecté que Goupil dans Nemours. Armé de prétentions que comportait sa laideur, il avait ce détestable esprit particulier à ceux qui se permettent tout, et l'employait à venger les mécomptes d'une jalousie permanente. Il rimait les couplets satiriques qui se chantent au carnaval, il organisait les charivaris, il faisait à lui seul le petit journal de la ville. Dionis, homme fin et faux, par cela même assez craintif, gardait Goupil autant par peur qu'à cause de son excessive intelligence et de sa connaissance profonde des intérêts du pays. Mais le patron se méfiait tant du clerc, qu'il régissait lui-même sa caisse, ne le logeait point chez lui, le tenait à distance, et ne lui confiait aucune affaire secrète ou délicate.

H. de Balzac.

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Version espagnole
pour le 18 novembre ¹⁾).

La Torre de Monterrey à la Luz de la Luna.

Torre de Monterrey, cuadrada torre,
que miras desfilan hombres y días,
tú me hablas del pasado y del futuro
Renacimiento.

De día el sol te dora y a sus rayos
se aduermen tus recuerdos vagarosos,
te enjalbega la Luna por las noches
y se despiertan.

Velas tú por el día, enajenada,
confundida en la luz que en sí te sume,
y en las oscuras noches te sumerges
en la inconciencia.

mas la Luna en unción dulce al tocarte
despiertas de la muerte y de la vida,
y en lo eterno te sueñas y revives
en tu hermosura.

¡ Cuántas noches, mi torre, no te he visto
a la unción de la Luna melancólica
despertar en mi pecho los recuerdos
de tras la vida !

De la Luna la unción por arte mágica
derrite la materia de las cosas
y su alma queda así flotante y libre,
libre en el sueño.

Renacer me he sentido a tu presencia,
Torre de Monterrey, cuando la Luna
de tus piedras los sueños libertaba
y ellas cedían.

Y un mundo inmaterial, todo de sueño,
de libertad, de amor, sin ley de piedra,
mundo de luz de luna confidente
soñar me hiciste.

Torre de Monterrey, dime, mi torre,
¿ tras de la Muerte el Sol brutal se oculta
o es la Luna, la Luna compasiva,
del sueño madre ?

¹⁾ Texte donné au concours d'agrégation de l'enseignement secondaire des jeunes filles, ordre des lettres, en juillet 1926.

¿ Es ley de piedra o libertad de ensueño
lo que al volver las almas a encontrarse
las unirá para formar la eterna
torre de gloria ?

Torre de Monterrey, soñada torre,
Que mis ensueños madurar has visto,
tú me hablas del pasado y del futuro
Renacimiento.

Miguel DE UNAMUNO.

Thème italien pour le 25 novembre
Le texte de Balzac imprimé plus haut (Anglais)

Version italienne
pour le 15 novembre ¹⁾.

Di Brancazio Malespini.

...Ora accadde, tra l'altre, che una volta... passato avendo la nave, e lungo Arno camminando, gli parve, dirimpetto sendo appunto alle forche, udire una voce che dicesse, come dire *Ora pro eo*; per lo che, fermatosi, girò gli occhi verso le forche, e veder gli parve sopra quelle tre o quattro, come direste uomini, ciondolare a guisa d' impiccati. Si che, stando in fra due, non sapeva che farse, perciò che, sendo un' ora il meno innanzi giorno, e l' aria fosca e senza lume di luna, non bene scorger poteva se quelle fussero ombre o cose vere; ma in quello mentre udi con sommessa voce un' altra volta dire: *Ora pro eo*; e gli parve vedere un certo che dimenare in cima della scala. Per la' qual cosa egli, ch'era animoso e sempre s'era fatto beffe di spiriti, di malie, d' incanti e di diavoli, fra sè disse: « Dunque sarò io così pusillanimo e vile, che io non mi chiarisca di questa cosa onde poi sempre abbia a sospettare e temere un' ombra vana ? » E questo detto, prese la via verso le forche, e camminando arditamente, là giunse in un tratto, e salì in sul pratello.

Era in quel tempo in Firenze una femmina pazza che si chiamava la Biliorsa, la quale, per disgrazia trovandosi la notte, come spesso era usata, fuor della città, e capitata quiv' intorno, vicino alla Giustizia, aveva colto per quei campi, sendo allora del mese d'agosto, forse dieci o dodici zucche: e come se fussero stati uomini, le aveva condotte a piè della scala delle forche: e a una a una su tirandole, le impiccava, facendo a un tratto il boia e quei che confortano. E avendole colte coi gambi quanto più lunghi aveva potuto, due o tre volte le faceva dare al legno, e le lasciava a quel modo appiccate dondolare, parendole fare un gioco bellissimo. E appunto, quando Brancazio era salito, voleva dare la pinta a una; ma si fermò, gridando a colui: « Aspetta, oh! aspetta, che io impiccherò anche te »; e per la fretta si lasciò cadere la zucca di mano, e cominciò a scender la scala, leggiera e destra come una gatta. Brancazio, udito la voce e sentito il colpo della zucca in terra, e veggendo colei scender sì furiosamente, fu

¹⁾ Texte donné au concours du certificat secondaire d'italien, en juillet 1926.

a un tratto da tanta e così fatta paura preso, stimandola forse il diavolo daddovero o la versiera, che gli mancarono subito le forze, fermandosegli e agghiacciandosegli per le vene il sangue; cotal che in terra cadde, come se propriamente fusse stato morto. La Biliorsa, poi che fu scesa la scala, volendo Brancazio così tramortito condur su per la scala come fatto aveva le zucche, le venne fallito il pensiero, perciocchè a gran pena muover lo poteva: onde, scintasi il grembiule, gli ne avvolse alla gola, e tanto lo tirò, che al primo scaglione lo condusse; e quivi lo lasciò legato, non se ne dando altra cura. E, poi che fornito ebbe d'impiccare l'altre zucche, se ne andò, come la guidava la fortuna o la sua pazzia, in altra parte.

Anton Francesco GRAZZINI.

HISTOIRE ANCIENNE
EPIGRAPHIE LATINE

Inscriptions de Lanuvium.

1. *Lanuvium*, C. I. L. XIV, 2088.

IMP · CAES · DIVI · TRAIANI
PART · F · DIVI · NERVAE · N ·
TRAIANVS · HADRIANVS · AVG
PONT · MAX · TRIB · POT · XX · COS · III · P · P
I · S · M · R · STATVAM · EX · DONIS · AVREIS
ET ARG · VETVSTATE · CORRVP·TIS
FIERI · ET · CONSECRARI · IVSSIT
EX · AVRI · P · III — ET ARG · P · CCVI =

2. *Ib.*, 2105.

A · CASTRICIVS · MYRIO
TALENTI · F · TR · MIL · PRAEF · EQ
ET · CLASSIS · MAG · COLLEG
LVPERCOR · ET CAPITOLINOR
ET MERCVRIAL · ET · PAGA
NOR · AVENTIN · XXVI VIR
I · SORTITIONIBVS
DIS · REDEMP·TIS

3. *Ib.*, 2107.

C · mevio · c · f · donato
iuniano consvli
proconsvli sicili
ae provinciae · pr ·
aedili q tori si
ciliae provinciae
cvra c / v / tatium
vnivers m pro
vinciae /// ae leg · avg
pi orcilic
 fei

4. *Ib.*, 2101.

imp · caes · l · septimio · severo · pio · pertinaci · avg · et imp · caes ·
 m. avrel · antonino · pio · felici · avg
 senat · popvlvsq · lanivinvs
 in · locvm · balnearvm · qvae · per · vetvstatem · in · vsv · esse desierant
 · thermas · ex · qvantitatibvs · qvae
 ex indvlgertia dominorvm
 nn · principvm · honorariarvm · svmmarvm · sacerdotiorvm · adqvisitae ·
 svnt · item · ex · vsvris ·
 c kalendari · ampliatis · locis · et · cellis: a · fvndamentis · ex ·
 strvxit · et · dedicavit

5. *Ib.* 2113.

m. avrel · avg · lib
 agilio · septentrio
 ni · pantomimo · svi
 temporis · primo · sacerdo
 ti · synhodi · Apollinis · pa
 rasito · alvmno · favstinae
 avg · prodvcto · ab imp m
 avrel · commodo · antoni
 no · pio · felice · avgvsto
 ornamentis decvriat
 decreto · ordinis · exornato
 et ablecto · in ter · ivvenes
 s · p · q · lanivinvs

6. *Ib.*, 2121.

m · valerio · m · f
 aed · dict
 praef · ivventvtis
 mvnicipes · compitenses veicorvm
 qvinque · qvov · specvs · millia
 passvs ∞ ∞ ∞ pvravit · refecit
 fistvlas · reposvit · balnea · virilia
 vtraqve et mvliebre de sva
 pecvnia refecit · popvlo · viscerati
 gladiatores · de dit · lvmina · lvdos
 i. s. m. r. solvs fecit

7. *Ib.*, 2139.

aqviliae · Cariceni · conivgi
 m · clvius · aqvilius · felix
 hortvlvs · sive · pomarivm · qvov
 est maceria cinctvm · long · p · cc
 lat · ped · xc · VIII ad hoc sepvchrvm
 pertinet

8. *Ann. Epig.*, 1910, 162.

recip
 alitatem
 am in meliore
 civitatem reci
 qvoqve annonae
 quam temporibvs tyran
 carvit ordo lavrentivm lavina
 tivm d n m q eivs devotissimvs

9. *Ann. Epig.*, 1908, 118.

q · a · / aidicio q · f · t · rebini
 q · f · aidile · moltatico

10. *Ann. Epig.*, 1908, 118^{bis}

hercvli · sancto
 et ivnoni sispiti
 sex · valerivs
 clav
 cesa · miles
 cho · VII · vi

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

GABRIEL MAUGAIN, *Ronsard en Italie*. In-16, de 344 pages. Paris, Les Belles Lettres, 1926 (Publication de la Faculté des Lettres de Strasbourg. Deuxième série. Fascicule 2).

Ronsard n'a jamais franchi les Alpes, mais son œuvre a été connue de bonne heure en Italie. Elle dut cet avantage aux nombreux Italiens qui faisaient retour en leur pays, après des séjours parfois longs en France, ou qui correspondaient, de Lyon ou de Paris, avec des compatriotes demeurés dans la Péninsule. Elle le dut surtout aux Français que des ambassades, des expéditions militaires, des missions politiques ou religieuses, des raisons d'études, de santé, de sécurité, ou bien la simple curiosité attirèrent, dans la deuxième moitié du XVI^e siècle, à Venise, à Padoue, à Rome et en d'autres villes d'Italie. Tel fut notamment Marc Antoine de Muret. Après avoir contribué à la formation de Ronsard, à Paris, il passa, on le sait, la plus grande partie de sa vie dans les trois villes nommées plus haut. Il y jouissait d'un très grand crédit dont profita Ronsard.

L'Eglise, malgré la méfiance qu'elle témoignait d'habitude aux écrivains étrangers, ne songea pas à fermer les portes de l'Italie aux œuvres de Ronsard : elle se rappelait son zèle à défendre les catholiques français contre les Huguenots. Les humanistes, de leur côté, surent gré au chef de la Pléiade d'avoir fondé une école aristocratique et savante ; ils admirèrent aussi en Ronsard le restaurateur heureux de l'ode antique. Enfin, les poètes et les musiciens alors obsédés par le désir de réaliser un accord intime entre la parole et la musique vocale (la seconde étant l'interprète intelligente de la première), furent frappés de l'insistance que met Ronsard à « mesurer ses vers à la lyre » et à les destiner au chant.

On ne se borna pas à vanter Ronsard en Italie, on l'imita. Gabriel Chiabrera, jeune Ligure admis, à Rome, dans l'intimité de Muret, s'inspira de Ronsard pour composer des *canzoni* graves, des *canzonette* badines, des éloges funèbres intitulés épitaphes. Il apprit auprès de lui selon quelle méthode et avec quels éléments il fallait composer ces poèmes. Il lui emprunta notamment des strophes jusqu'alors inconnues à l'Italie et dont les vers correspondent par leur nombre, leur mesure, leur variété, leur place, leur rimes aux combinaisons que Ronsard avait imposées à son école. Or, Chiabrera exerça une influence considérable en son pays ; on peut même saluer en lui le fondateur de la poésie lyrique italienne moderne. On le voit donc : à travers les œuvres de Chiabrera, Ronsard apparaît, en un sens, comme le rénovateur du Parnasse italien. Ajoutons que Chiabrera est un des tout premiers auteurs de livrets d'opéras. Or, son *Rapimento di Cefalo*, joué, à Florence, pour les fêtes du mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis, dérive, pour une bonne part, fond et forme, de Ronsard lui-même. C'est dire que le chef de la Pléiade contribua indirectement à la création d'un genre dont l'Italie s'enorgueillit à juste titre d'avoir doté le monde moderne.

Quand l'étoile de Ronsard cessa de briller en France, elle ne

s'éclipsa point chez nos voisins. En plein XVIII^e siècle, Ronsard trouva en Italie des lecteurs enthousiastes, des admirateurs qui ne craignirent pas de prendre sa défense contre ses propres compatriotes. Enfin, durant le dernier tiers du XIX^e siècle et de nos jours mêmes, il a été un objet d'études pour une élite qui, Carducci en tête, s'est appliquée à établir dans quelle mesure il a enrichi la poésie lyrique de nos voisins.

Telles sont les idées principales que M. Maugain s'est efforcé de mettre en lumière dans les six chapitres de son *Ronsard en Italie*. Ils sont respectivement intitulés : I. Ceux qui firent connaître Ronsard en Italie dans la deuxième moitié du XVI^e siècle ; II. Sous quels aspects on connut Ronsard en Italie de 1550 à 1630 ; III. L'influence de Ronsard sur l'ode légère et le mélodrame de Chiabrera ; IV. L'influence de Ronsard sur les canzoni héroïques et les épitaphes de Chiabrera ; V. Admirateurs, censeurs, héritiers de Ronsard, entre 1680 et la fin du XVIII^e siècle ; VI. Ronsard jugé par la critique italienne au XIX^e siècle et de nos jours. Puis viennent : 1) une conclusion, 2) un appendice où l'on a dressé la liste de quelques exemplaires anciens d'œuvres de Ronsard se trouvant, en Italie, dans les bibliothèques publiques, 3) une bibliographie, 4) un index des noms propres.

Le livre de M. Maugain apporte, il va sans dire, une notable contribution à l'histoire de la Pléiade : non seulement il montre l'influence exercée par le grand poète en Italie, mais il suit en ce pays nombre de protecteurs, d'obligés, de disciples, d'amis personnels de Ronsard et cherche comment ils ont pu y servir la gloire du maître. Ce livre intéresse aussi l'histoire de la civilisation italienne et celle des relations intellectuelles de la France et de l'Italie durant les quatre derniers siècles. En effet, pour mieux faire ressortir l'importance du rôle joué par Ronsard au delà des Alpes, l'auteur expose comment et pourquoi nombre d'écrivains français furent traités beaucoup moins bien par nos voisins. Pour expliquer le succès de Ronsard, il étudie, par exemple, comment les vers de ce poète répondaient à une aspiration des humanistes italiens et comblaient, à leurs yeux, une lacune. Enfin, notons-le : lire *Ronsard en Italie*, c'est procéder à une sorte de revue de la pensée italienne depuis 1550 jusqu'à 1926, puisque M. Maugain fait intervenir successivement des hommes comme Sperone Speroni, mort à la fin du XVI^e siècle et des représentants de la meilleure érudition et de la plus saine critique italienne contemporaine : Giosue Carducci, Francesco Flamini, Pietro Toldo, Arturo Farinelli, Ferdinando Neri, Cesare de Lollis. Une place est faite même à des ouvrages parus seulement il y a quelques mois : tel celui de M. Mannucci.

Bibliothèque Nationale et Universitaire

Périodiques en cours

DEUXIÈME LISTE ¹⁾

- Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften, Göttingen.
» der Heidelberger Akademie der Wissenschaften.
» der sächsischen Akademie der Wissenschaften.
Annaler (Geografiska).
Annales de Bretagne.
Annales de l'Université de Grenoble.
Annales de la Faculté de droit d'Aix.
» de la Faculté des lettres d'Aix.
» du Service des antiquités d'Egypte.
Anzeiger (Göttingische gelehrte).
Archiv für die gesamte Psychologie.
Archiv für Frankfurts Geschichte.
» » Religionswissenschaft.
» » Sozialwissenschaft.
» » Urkundenforschung.
» » Verwaltungsrecht.
Archiv (Neues) der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichte.
Archivio giuridico.
» storico lombardo.
Archivium romanicum.
Arkiv för nordisk filologi.
L'Arte.
Beihefte der Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft.
Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters.
Ben Jahuda, thesaurus linguae hebraicae.
Bibliografía general española.
Blätter für vergleichende Rechtswissenschaft.
Boghazkoï-Studien.
Bollettino della Società dantesca.
Bollettino delle pubblicazioni italiane.
Bulletin de l'Institut français d'archéologie du Caire.
» de l'Institut historique belge de Rome.
» de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève.
» de statistique et de législation comparée.
» de statistique suisse.
Bulletin of the New York public library.
» of the Panamerican union.
Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français.
Denkschriften der Akademie der Wissenschaften in Wien.

¹⁾ Cf. *Bulletin de la Faculté*, 1^{er} avril 1926, p. 268.

- Divus Thomas.
Enzyklopädie des Islam.
Folk Lore.
Forschungen (Indogermanische).
" (Romanische).
Germania.
Geschichtsblätter (Hansische).
Giornale degli economisti.
Hesperis.
Intermédiaire des chercheurs et des curieux.
Jahrbuch der deutschen Shakespearegesellschaft.
" der Goethe-Gesellschaft.
" der jüdisch-literarischen Gesellschaft.
" des deutschen archäologischen Instituts.
" für jüdische Volkskunde.
" (Schmoller's) für Gesetzgebung.
Jahrbücher (Bonner).
" für Nationalökonomie und Statistik.
" (Preussische).
Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien.
Jahresverzeichnis der an den deutschen Universitäten erschienenen
Schriften.
Journal (American) of Archaeology.
Journal asiatique.
" des économistes.
Journal (The economic).
Journal (Hibbert's).
Journal of English and Germanic philology.
" of Hellenic studies.
" of Roman studies.
" of the Royal Statistical Society of London.
Juristenzeitung (Deutsche).
" (Schweizerische).
Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.
Maandschrift van het centraal Bureau voor de Statistiek.
Mémoires de l'Académie des sciences, arts, belles-lettres, de Dijon.
" et documents pour la Société d'histoire de la Suisse romande.
Mitteilungen des historischen Vereins der Pfalz.
" des Instituts für österreichische Geschichtsforschung.
" zur Geschichte der Medizin und Naturwissenschaften.
Monatshefte für Rheinische Kirchengeschichte.
" (Sozialistische).
Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums.
Monde économique.
Museum (Rheinisches).
Philologus.
Philology (Classical).
Publications (Chaucer society).
" of the modern language Association of America.

Quartalsschrift (Theologische).

Quarterly (the French).

Review (Classical).

» (Jewish Quarterly).

» (Slavonic).

» (Yale).

Revue critique d'histoire et de littérature.

» d'assyriologie.

» d'histoire de la guerre mondiale.

» de droit international et de législation comparée.

» de droit maritime comparé.

» de musicologie.

» des sciences politiques.

» internationale des institutions économiques et sociales.

» (Nouvelle) théologique.

» numismatique.

» pédagogique.

» universitaire.

Rivista di Filologia.

» storica italiana.

Rundschau (Deutsche).

Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte.

» » » für Sozialpolitik.

Scientia.

Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften.

Statist (the).

Studien (Englische).

» (Schweizer) für Geschichtswissenschaft.

» und Darstellungen auf dem Gebiete der Geschichte.

» zur Geschichte des neueren Protestantismus.

Toung Pao.

Wochenschrift (Juristische).

» (Philologische).

Yearbook (The Statesman's).

Zeitschrift (Basler) für Geschichte und Altertumskunde.

» der Gesellschaft für Erdkunde.

» des Vereins für Volkskunde.

» für ägyptische Sprache.

» für angewandte Psychologie.

» für deutsche Mundarten.

» für die französische Sprache und Literatur.

» für vergleichende Rechtswissenschaft.

» für Völkerrecht.

» für Volkswirtschaft.

» (Geographische).

5^e ANNÉE
N° 2

3101
-B8

1926
1^{er} DÉCEMBRE

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
(Chèques postaux 3670, Strasbourg)
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide : France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro : France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

	Pages
I.	Les Instituts de la Faculté des Lettres.
A. JURET	<i>Institut de linguistique européenne et des langues orientales</i> 49
II.	Chronique.
	<i>Rentrée solennelle des Facultés</i> 51
	<i>Conférences de M. Leclère</i> 52
	<i>Société des Amis de l'Université</i> 52
III.	Initiation et méthodes.
A. OGUSE	<i>Bibliographie sommaire des études grecques</i> 53
A. BLEU	<i>Baccalauréat. Composition française (série D)</i> 60
IV.	Concours et examens.
	1. <i>Notes sur les auteurs des programmes</i> 61
A. GRENIER	Conseils pour la préparation du 1 ^{er} livre de Tite-Live.
	2. <i>Textes à traduire ou à commenter.</i>
	(Grec, p. 64, — Latin, p. 65, — Français, p. 66, — Litt. comparées, p. 66, — Allemand, p. 66, — Italien, p. 67, — Histoire ancienne, p. 70, — Histoire du moyen-âge, p. 68.)
	3. <i>Sujets donnés aux concours de l'enseignement secondaire (1926).</i>
	(Agrégation d'histoire et géographie, p. 72, — de philosophie, p. 72, — des lettres, p. 72, — de grammaire, p. 73, — des jeunes filles, p. 73, — d'anglais, p. 74.
	Certificat secondaire d'allemand, p. 75, — d'Italien, p. 76.)
	4. <i>Sujets donnés aux examens de la Faculté.</i>
	(Certificat d'études latines, p. 77, — Baccalauréat, p. 77.)
V.	Revue bibliographique.
	P. MÉDAN, <i>Métamorphoses d'Apulée</i> l. XI (P. VALLETTE) 78
	A. C. JURET, <i>Système de la syntaxe latine</i> (A. GRENIER) 79
	G. COHEN, <i>Le Livre de Conduite du Régisseur</i> pour le Mystère de la Passion 81
	<i>Bibliothèque Universitaire et Régionale. Quelques acquisitions récentes</i> 86

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Les Instituts de la Faculté des Lettres

Institut de linguistique indo-européenne et des langues orientales

Cet institut manque d'unité. La linguistique indo-européenne et les langues et littératures de l'Orient forment deux ensembles indépendants. La linguistique indo-européenne a certainement au moins autant de liens avec les langues occidentales qu'avec les langues orientales d'origine indo-européenne. De plus, le titre « langues et littératures orientales » est trop ambitieux : si l'on met à part la section des langues sémitiques et de l'égyptien¹⁾, l'institut ne contient qu'une vingtaine de volumes se rapportant à des langues orientales non indo-européennes. On aurait pu espérer que, sous la haute direction de M. Sylvain Lévi, on aurait commencé à combler les lacunes énormes. Les ressources ont manqué. Celui qui veut travailler à Strasbourg dans le domaine des langues de l'Extrême-Orient, doit donc aller à la bibliothèque nationale et universitaire, qui offre des ressources considérables. C'est seulement pour l'étude des langues sémitiques, de l'égyptien et des langues indo-européennes d'occident et d'orient que notre institut peut être utilisé.

Dans ce domaine, il est assez bien pourvu d'ouvrages portant sur des questions d'ensemble, d'exposés généraux, beaucoup moins bien d'ouvrages portant sur des questions de détail. Mais il ne doit pas être isolé des instituts qui, consacrés à l'étude spéciale des langues et littératures indo-européennes occidentales, le complètent sans faire double emploi : institut de langues slaves, institut des langues germaniques, institut des langues classiques (grec et latin), institut des langues romanes, sans compter les ressources qu'on peut trouver, pour les langues sémitiques, en particulier l'hébreu, aux Facultés de théologie et à la grande bibliothèque.

Jusqu'en 1919, les directeurs allemands de l'Institut, assez attentifs à se procurer les ouvrages allemands de leur spécialité, ont a peu près complètement négligé la production scientifique des autres pays, surtout de la France et de la Suisse romande. Ainsi des ouvrages qui ont renouvelé la linguistique, comme ceux de Ferd. de Saussure, de Meillet, de Grammont, manquaient totalement. Il va sans dire que la direction actuelle se garde bien de suivre un tel exemple et ne prend pour guide dans ses achats que l'intérêt des études. Malheureusement les ressources dont disposent les divers professeurs enseignant dans cet institut sont si modiques que bien souvent il faut remettre à des temps plus fortunés l'acquisition d'ouvrages de grande importance, surtout d'ouvrages étrangers.

¹⁾ Sur l'institut d'égyptologie, voir ce *Bulletin*, 1925—1926. p. 171.

Les ouvrages qui composent la bibliothèque de l'Institut ne proviennent pas tous d'achats, beaucoup sont dûs à la générosité de donateurs. Nous devons mentionner, avec une gratitude particulière, les ouvrages donnés par M. O. Wardrop, consul général de Grande-Bretagne à Strasbourg, et qui concernent particulièrement l'Inde ; de plus, la riche bibliothèque du célèbre linguiste Hübschmann, que sa veuve a léguée à notre Institut. Cette bibliothèque est tout particulièrement précieuse pour l'étude de l'iranien et de l'arménien.

Quant aux périodiques, avant la guerre il a été impossible de pourvoir l'Institut des principales revues allemandes : Kuhn's Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung, Beiträge de Bezzenger, Indogermanische Forschungen, Indogermanisches Jahrbuch, Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, etc. Naturellement les revues françaises manquaient. Depuis la guerre, faute de ressources, il a fallu renoncer à ces richesses ; actuellement, l'Institut a bien de la peine à continuer l'abonnement aux deux seules revues qui lui restent : Revue celtique, Mémoires de la Société de linguistique de Paris. Mais nous trouverons bientôt à la grande bibliothèque ce qui manque à la nôtre.

La bibliothèque de notre Institut se divise comme il suit :

1. Périodiques.
2. Linguistique générale : assez bon ensemble depuis l'époque de G. Curtius jusqu'à nos jours.
3. Histoire, ethnographie, mythologie : seulement quelques ouvrages importants.
4. Linguistique indo-européenne : exposés d'ensemble, tels que ceux de Brugmann, Meillet, etc., et un certain nombre d'ouvrages plus spéciaux.
5. Sanscrit : assez bonne collection ayant un catalogue spécial.
6. Iranien en général : ouvrages de Bartholomae, Darmesteter, Benfey, Justi, etc.
7. Vieux-perse : Zend-avesta ; Moyen-perse ; Persan ; Dialectes néo-iraniens.
8. Arménien : textes ; arméniologie : belle collection.
9. Langues classiques en général : exposés d'ensemble.
10. Grec : grec ancien, grec moderne.
11. Albanais : une dizaine d'ouvrages.
12. Latin : études de linguistique et quelques textes ayant un intérêt linguistique spécial.
13. Langues romanes : ouvrages d'ensemble.
14. Langues celtiques : quelques ouvrages d'ensemble.
15. Langues germaniques et langues slaves : quelques ouvrages d'ensemble.
16. Langues sémitiques avec une section spéciale pour l'hébreu et l'arabe.
17. Langue turque : quelques bons ouvrages.

A. JURET.

CHRONIQUE

RENTRÉE SOLENNELLE DES FACULTÉS

Lundi, 22 novembre, a eu lieu la rentrée solennelle des Facultés. M. Muller, doyen de la Faculté des Sciences, vice-président du Conseil de l'Université, a lu un compte-rendu des travaux de l'Université durant l'année 1925-1926. M. Braemer, professeur à la Faculté de Pharmacie a prononcé le discours d'usage. Des élèves du Conservatoire, appartenant à la classe d'ensemble, ont fait entendre divers morceaux au cours de la cérémonie.

La séance était présidée par M. le Recteur Charléty, directeur de l'enseignement en Alsace et en Lorraine. Nous détacherons tout d'abord de son discours le passage suivant relatif à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg : « Nous avons fait un appel aux pouvoirs locaux ; il a été entendu. Les Conseils généraux d'Alsace, les Chambres de Commerce ont voté à la Bibliothèque des sommes importantes, l'université lui a donné elle-même tout ce dont elle pouvait disposer sur ses ressources propres, non sans être contrainte de réduire ou d'ajourner d'autres dépenses pourtant bien utiles. Des particuliers enfin se sont joints à tous ces efforts. Au jour même où la Bibliothèque est promue à la dignité de Bibliothèque nationale, nous la remettons à son nouveau Conseil d'Administration avec la satisfaction d'avoir indiqué les remèdes à une situation difficile et d'en avoir commencé l'application. »

Parlant ensuite des sympathies qui nous viennent de l'étranger, M. Charléty ajoute : « Je sais plus d'un touchant témoignage de sympathie active et discrète que le futur historien de l'Université française ressuscitée devra reprendre quand, dans le tumulte actuel, on discernera mieux que la France n'a point, autant qu'elle l'imagine aux heures d'amertume, perdu d'amis résolus dont la fidélité ne se trouble pas. Qu'il me soit permis de citer du moins un de ces traits qui font image autant par leur éclat que par leur imprévu. « Je veux, me disait un Américain, je veux contribuer à vos travaux. Les hommes d'affaires, dont je suis (il est industriel), ne seraient pas ce qu'ils sont sans vos savants. Qu'arriverait-il le jour où les laboratoires de la pensée et de la recherche françaises seraient vides ? Cela est inimaginable. Ce serait la rapide consommation du monde moderne, du travail, de l'invention, de la recherche désintéressée dont nous vivons. J'ai le sentiment que nous leur devons quelque chose. » La conversation fut brève. Elle traduisait une pensée grave. « Dans la Société présente où les intérêts matériels manifestent tant d'exigences et souvent tant de prétentions, disait récemment le ministre de l'Instruction publique, la condition du intellectuel devient dramatique ; l'esprit défend avec peine le

domaine qu'il féconde.» Et mon interlocuteur me remit incontinent un chèque de 1.600 dollars, fondation de quatre prix, destinés à favoriser les travaux de notre corps enseignant; il s'engagea à renouveler pendant cinq ans cette contribution. Cet Américain, vous ne vous en étonnerez pas, est Alsacien par ses origines. C'est le président de la Fédération des Cercles d'Alliance française en Amérique, M. Albert Blum. Il n'est pas un de nos missionnaires scientifiques aux Etats-Unis qui n'ait connu la bienveillance de son accueil et l'activité de ses sympathies. J'imagine que son exemple sera contagieux.»

S'adressant enfin à M. Leclère, professeur à l'Université de Bruxelles, venu à Strasbourg pour faire des conférences à la Faculté des Lettres, M. le Recteur s'exprime ainsi :

« L'historien défunt que je suis ne peut se défendre, même habillé de ce costume qui interdit toute familiarité personnelle, d'exprimer sa joie de voir ici M. Leclère à la place qu'a occupée son illustre ami Pirenne. Encore ne veux-je rien dire, Monsieur, de ce que savent bien les professeurs français qui sont allés à Bruxelles, de la bonté de votre accueil, de la sincérité, de la simplicité sérieuse qui nous a tous séduits et que nous célébrons volontiers entre nous. De même, je ne mentionne qu'en passant votre énorme travail d'historien, votre œuvre de médiéviste et vos études critiques pour avoir le loisir de ne retenir, ici du moins et dans cette cérémonie, que le livre où l'Alsace tient une si grande place, où vous avez abordé le sujet le plus difficile et mis tant d'ordre et projeté tant de lumière sur le plus long des problèmes de l'histoire européenne. »

Ce livre est *La Question d'Occident*, ouvrage qui étudie des problèmes dont M. Charléty fait ressortir toute l'importance.

CONFÉRENCES DE M. LECLÈRE

M. L. Leclère, professeur à l'Université libre de Bruxelles, a fait au Palais de l'Université, dans la Salle Fustel-de-Coulanges, quatre conférences sur *Cent ans d'histoire de Belgique*. En voici le détail :

Mardi, 23 novembre : *Le Royaume des Pays-Bas (1814-1830)*.

Jeudi, 25 novembre : *La Révolution Belge (1830-1839)*.

Vendredi, 26 novembre : *La Belgique indépendante. Le Régime censitaire (1839-1893)*.

Lundi, 29 novembre : *La Belgique indépendante. Le Régime démocratique (1893-1914)*.

En outre, M. Leclère a fait, le 27 novembre, dans la salle de l'Institut d'histoire moderne, une conférence spécialement destinée aux étudiants d'histoire, sur le sujet suivant : *L'ultimatum allemand à la Belgique (1914) ; étude critique de textes*.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ

Une fois de plus, la Société des Amis de l'Université a témoigné son bienveillant intérêt à notre Faculté. Elle a accordé, cette année, à six de nos étudiants, des bourses dont le total s'élève à 9.000 francs.

Initiation et Méthodes

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE DES ÉTUDES GRECQUES.

On ne trouvera cités ici que des ouvrages assez généraux, aussi pourra-t-on être amené à désirer une information plus profonde sur tel point ou tel autre. On devra, dans ce cas, recourir à des livres plus étroitement spécialisés que ceux dont il sera fait mention ici et à des articles de revues ; pour savoir où trouver les renseignements souhaités, on consultera les indications bibliographiques contenues dans les ouvrages généraux et dans les divers instruments de travail bibliographique dont nous donnons ici une liste et qui sont les plus courants :

P. MASQUERAY, *Bibliographie pratique de la littérature grecque, des origines à la fin de l'époque romaine* (Paris, Klincksieck, 1914).

Ce livre se limite aux questions littéraires et critiques, dans l'ensemble ; cependant, il signale, dans ses 12 premières pages, outre les livres généraux de littérature, des grammaires, des études de dialectes, des traités de métrique, des lexiques et dictionnaires, des histoires grecques ; aux pages 12 sqq. on trouvera un précieux répertoire des ouvrages et des revues qui peuvent servir dans l'établissement d'une bibliographie.

(Sur ce dernier point, L. LAURAND, *Manuel des études grecques et latines* [Paris, Picard], fascicule VII, p. 856 sqq., donne des indications très utiles).

Pour se tenir au courant de ce qui paraît sur une question donnée, on se reportera aux revues philologiques (dont Masqueray et Laurand donnent des listes), spécialement à la *Revue de Philologie, d'Histoire et de Littérature anciennes* (Paris, Klincksieck, 1877 et années suivantes), qui donne assez régulièrement chaque année une *Revue des Revues : Bibliographie analytique des articles de périodiques relatifs à l'antiquité classique*, et une *Revue des comptes rendus d'ouvrages relatifs à l'antiquité classique*.

La *Revue de Philologie* comporte aussi un court bulletin bibliographique.

La *Revue des Etudes grecques* (Paris, Leroux) donne des comptes rendus d'ouvrages consacrés aux études helléniques (de l'antiquité à l'époque contemporaine), un *bulletin bibliographique* (dont la publication, interrompue, a été reprise en 1922), et une *liste des ouvrages déposés au bureau de la revue*.

La *Berliner Philologische Wochenschrift* (autrefois Berlin, Calvary ; actuellement Leipzig, Reissland ; le titre est variable, l'adjectif Berliner faisant défaut à certains tomes) donne des comptes rendus, des résumés de comptes rendus (en quelques mots), des listes d'ouvrages reçus.

Donnent aussi des comptes rendus le *Bulletin de la Société linguistique de Paris* (Paris, Champion), la *Revue des Etudes anciennes* (Bordeaux, Féret et Fils), la *Revue critique d'histoire et de littérature* (Paris, Leroux), etc. La majeure partie de ce qui se publie sur l'antiquité classique

(livres, articles de revues, comptes rendus), est signalée dans la *Bibliotheca philologica classica* (anciennement Berlin, Calvary; depuis 1897, Lipsiae, Reisland; trimestrielle). On trouvera, à des intervalles variables, dans les *Jahresberichte über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* de BURSIA — continués par KROLL — (actuellement Leipzig, Reisland; autrefois Berlin, Calvary), des comptes rendus de ce qui a paru de telle année à telle autre sur une question; il paraît quatre fascicules par an. C'est un instrument de travail de premier ordre.

Ces indications permettront aux étudiants de se renseigner avec autant d'abondance qu'ils pourront le souhaiter. Cependant, nous croyons devoir, sans y insister, leur signaler que — à côté des histoires littéraires, des grammaires, des dictionnaires généraux — il existe des études relatives à une époque de la littérature grecque, à un genre, à un moyen d'expression, à un auteur, et, en grammaire, à une catégorie de faits, à une période de l'histoire de la langue, à l'usage d'un auteur, ou d'une série de documents, enfin des index, lexiques et « concordances » d'auteurs¹⁾; il existe, pour cette dernière catégorie d'ouvrages, un répertoire, malheureusement vieux de vingt ans: H. SCHÖNE, *Repertorium Griechischer Wörterverzeichnisse und Speziallexika* (Leipzig, Teubner, 1907), et on en trouvera une liste sommaire dans la *Griechische Lexicographie* de L. COHN qui est annexée à la *Griechische Grammatik* de BRUGMANN-THUMB (cf. infra, aux pages 718 sqq.; il est d'ailleurs fréquent que les index et lexiques d'auteurs soient contenus dans des éditions (ainsi le *Lexicon Polybianum* de SCHWEIGHAEUSER, au volume VIII de son Polybe).

Enfin, les préfaces et appendices de certaines éditions constituent souvent des études de premier ordre. C'est le cas de l'introduction (1 volume) qui a été donnée par U. v. WILAMOWITZ-MÖLLENDORF à son édition de l'Héraclès d'Euripide (Berlin, Weidmann, 3^e édition, 1911).

Comment se servir de la présente bibliographie.

Parmi les livres que nous énumérons, les uns sont faits pour être étudiés et représentent l'ensemble minimum des connaissances d'un philologue débutant, les autres pour être consultés et maniés fréquemment. Nous ajouterons que, sans avoir la superstition de « vient de paraître », nous nous sommes efforcés de renvoyer toujours à la dernière édition d'un ouvrage, et conseillons aux étudiants de se reporter de préférence à celle-là; ils feront bien, d'ailleurs, s'il leur arrive d'utiliser un livre un peu ancien,

¹⁾ Exemples: PH.-E. LEGRAND: *La poésie alexandrine* (Paris, Payot 1924). — U. v. WILAMOWITZ-MÖLLENDORF: *Einleitung in die gr. Tragödie*² (Berlin, Weidmann, 1916). — E. NORDEN: *Die antike Kunstprosa*¹ (Leipzig, Teubner, 1923). — PH.-E. LEGRAND: *Étude sur Théocrite* (Paris, Fontemoing, 1898). — A. CUNY: *Le nombre dual en grec* (Paris, Klincksieck, 1906). — A. THUMB: *Die gr. Sprache im Zeitalter des Hellenismus* (Strassburg, Trübner, 1901). — K. MEISTERHANS: *Grammatik der attischen Inschriften*³ (édition revue par E. SCHWYZER), (Berlin, Weidmann, 1901). — D. B. MONRO: *A grammar of the Homeric dialect*² (Oxford, Clarendon Press, 1891). — A. GEHRING: *Index Homericus* (Lipsiae, Teubner, 1891). — H. EBELING: *Lexicum homericum* (Lipsiae, Teubner, 1880-1885). — H. DUNBAR: *A complete concordance to the Odyssey and the hymns of Homer* (Oxford, Clarendon Press, 1880).

mais indispensable (il en existe un bon nombre), de vérifier si, depuis son apparition, la science n'a pas progressé sur tel ou tel point dont il traite²⁾. Enfin, la variété des points de vue d'où l'on peut envisager les mêmes questions est assez grande pour qu'un livre unique l'épuise rarement ; il est souvent utile d'en consulter deux ou plusieurs³⁾.

I. Ouvrages encyclopédiques relatifs à l'antiquité classique.

Par ordre d'étendue et de rigueur scientifique croissantes, nous citerons :

L. LAURAND : *Manuel des études grecques et latines*. (Paris, Picard). Deux ou plusieurs éditions ont déjà paru des 7 premiers fascicules : I et IV, géographies, histoires, institutions grecques et romaines ; II et V, littératures grecque et latine ; III et VI, grammaires historiques, grecque et latine ; VII, métrique, sciences complémentaires, renseignements pratiques sur le travail philologique, les bibliothèques, etc. Un huitième fascicule contient les tables et l'appendice n° 1 traite des sciences dans l'antiquité.

Le *Manuel* de Laurand est l'œuvre d'un seul auteur ; il constitue un premier moyen d'information fort utile, mais on fera bien de ne pas s'y limiter et de consulter :

A. GERCKE et E. NORDEN : *Einleitung in die Altertumswissenschaft* (Leipzig, Teubner), dont les chapitres sont rédigés chacun par un spécialiste, et où le point de vue scientifique domine plus nettement. On notera d'ailleurs qu'il n'y a pas coïncidence parfaite entre les plans de ces deux ouvrages et que, pour utile qu'il soit, l'exposé de Kretschmer dans l'*Einleitung* (sous le titre « Sprache »), ne constitue pas comme les fascicules III et VI du *Manuel* une grammaire assez complète du grec et du latin, mais un ensemble de vues générales sur les méthodes et les principes de l'étude scientifique de ces langues.

L'*Einleitung* comprend trois volumes ; le premier et le second sont à leur troisième édition (1926 pour l'un, 1922 pour l'autre) ; le troisième à la seconde (1914) ; on y trouve les sections suivantes : I. Histoire de la philologie, méthodes, littératures grecque, romaine, chrétienne, langue, métrique grecque et romaine, épigraphies grecques et latines, paléographie et papyrologie ; II. Vie privée, numismatique, art grec, religion, sciences exactes ; III. Histoires, institutions grecques et romaines.

Bien qu'il porte le titre de « manuel », le volumineux *Handbuch der Altertumswissenschaft* d'IWAN MÜLLER (nouveau directeur : W. OTTO), (München, Beck), est plutôt une encyclopédie à classement méthodique. Il

²⁾ Ainsi les découvertes papyrologiques accroissent sans cesse le nombre des textes littéraires connus, et seules les histoires de la littérature les plus récentes sont au courant à cet égard (Les *Œuvres* de Sophocle, par exemple, n'étaient pour nous qu'un nom accompagné de misérables fragments, jusqu'en 1912, date où une partie importante du texte a été retrouvée).

³⁾ En matière de grammaire, par exemple, on demandera aux ouvrages descriptifs, comme celui de KÜHNERT-GERTH (cf. infra) des indications de fait détaillées, aux livres des linguistes, comme celui de BRUGMANN-THUMB (cf. infra) des rapprochements, des vues d'ensemble.

comprend un grand nombre de volumes dont chacun, œuvre d'un spécialiste, est soit remis au courant des progrès de la science par lui ou par un réviseur compétent, soit remplacé par un ouvrage entièrement nouveau lors des rééditions. Pour les questions controversées, les diverses opinions sont en général exposées et discutées. Le *Handbuch* n'est pas encore complet, mais il s'en faut d'assez peu ; certains volumes en sont à leur sixième édition.

Il existe une autre encyclopédie, où l'on a suivi l'ordre alphabétique, la *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, de PAULY-WISSOWA (Stuttgart, Metzler, depuis 1894), qui comprenait en 1924 dix-huit volumes (1^{re} série, commençant à la lettre A, 12 volumes ; 2^e série, commençant à la lettre R, 2 volumes ; un premier supplément va de Aba à Demokratia, un troisième de Aachen à Juglandem (ad), un quatrième de Abaeus à Ledon ; le supplément II contient les articles Herodes et Herodotos). Le Pauly-Wissowa est un instrument de travail indispensable.

Le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de DAREMBERG et SAGLIO (Paris, Hachette, 1877-1919), n'embrasse pas la même variété de sujets, puisqu'il laisse de côté la littérature et l'histoire ainsi que la géographie. Son premier volume a déjà 50 ans de date. L'illustration est souvent intéressante et les tables et index rendent l'emploi de l'ouvrage assez commode.

II. Littérature grecque.

Voir le manuel de LAURAND, l'*Einleitung* de GERCKE-NORDEN, et, dans le *Handbuch* d'IWAN MÜLLER, les trois volumes de W. v. CHRIST (révisés par W. SCHMID et O. STÄHLIN, 6^e édition, 1912, 1920, 1924), et les articles de la *Real-Encyclopädie* qui traitent des auteurs et des genres littéraires auxquels on s'intéresse.

On n'oubliera pas la grande *Histoire de la littérature grecque* d'A. et M. CROISET, où le souci de la forme et de la présentation élégante passe peut-être un peu trop avant celui d'une étude minutieuse des questions posées par chaque auteur (Paris, Fontemoing ; une 3^e édition a commencé de paraître en 1910). Il en existe un abrégé scolaire, le *Manuel de littérature grecque* (même éditeur [aujourd'hui Boccard, ancienne maison Fontemoing] ; plusieurs éditions).

Le volume VIII de la première section d'une vaste publication intitulée *Die Kultur der Gegenwart* (Leipzig, Teubner), contient un exposé de WILAMOWITZ : *Die Griechische Litteratur des Altertums* (3^e édition, 2^e tirage, 1924).

III. Langue grecque.

a) Histoire de la langue.

A. MEILLET, *Aperçu d'un ouvrage de langue grecque*² (Paris, Hachette, 1920), livre capital.

O. HOFFMANN, *Geschichte der Griechischen Sprache bis zum Ausgang der klassischen Zeit*² (Leipzig, Berlin, Göschen, 1916), plein de faits précis.

H. PERNOT, *D'Homère à nos jours* (Paris, Garnier, 1921), joint à une très rapide histoire de la langue et de l'écriture grecques une étude inté-

ressante et utile de la prononciation, de quelques phénomènes phonétiques, des photographies de sites, de documents archéologiques, épigraphiques et papyrologiques, de manuscrits médiévaux dont un appendice donne le commentaire.

On pourra consulter aussi les exposés sommaires de KRETSCHMER dans l'*Einleitung* de GERCKE-NORDEN, et de WACKERNAGEL dans le volume déjà signalé de *Die Kultur der Gegenwart*.

b) Grammaires.

a) Générales.

Il en existe un grand nombre, surtout parmi les ouvrages élémentaires. On peut employer celles d'E. RAGON (Paris, Poussielgue, nombreuses rééditions) et (surtout pour les formes) de A. CROISSET et J. PETIJEAN (Paris, Hachette, plusieurs rééditions).

La grammaire de KOCH, traduite par ROUFF² (Paris, Colin, sans date), est plus étendue.

La *Grammaire historique grecque* de LAURAND (*Manuel*, fasc. III), est recommandable surtout pour sa syntaxe.

A propos de O. RIEMANN et H. GOELZER, *Grammaire comparée du grec et du latin* (Paris, Colin, 1897-1901), on ne saurait mieux faire que de renvoyer à ce qui est dit dans le *Traité* de MEILLET et VENDRYÈS (cf. infra), pp. 18 sqq., sur l'inspiration des ouvrages qui prétendent comparer l'usage du grec et celui du latin.

On pourra négliger les explications linguistiques contenues dans les deux premiers volumes de l'ouvrage de R. KÜHNER : *Ausführliche Grammatik der griech. Sprache*³, 4 volumes, les deux premiers revus par F. BLASS, les deux autres par B. GERTH (Hanovre et Leipzig, Hahn, 1890-1904) ; mais on trouvera dans la partie intitulée *Elementar und Formenlehre* un répertoire de faits indispensable et, dans la seconde, (*Satzlehre*), une syntaxe à laquelle il faudra toujours recourir dans les cas difficiles.

Le point de vue linguistique domine dans la *Griechische Grammatik*⁴ de K. BRUGMANN (édition revue par A. THUMB, 1913), qui fait partie du *Handbuch* d'J. MÜLLER ; c'est un ouvrage sûr, qui mentionne les diverses opinions dans les cas litigieux ; la syntaxe y est traitée de façon telle qu'on peut en tirer de très précieuses idées sans cependant être dispensé de recourir pour certaines précisions, au livre de KÜHNER-GERTH.

L'explication linguistique est au premier plan également dans A. MEILLET-J. VENDRYÈS : *Traité de grammaire comparée des langues classiques* (Paris, Champion, 1924). Quelle que soit l'autorité des deux maîtres à qui nous devons cet ouvrage, il n'évite pas entièrement les erreurs de fait et on constate l'omission de certaines particularités importantes (de la langue homérique par exemple). Ce ne sont là, à vrai dire, que des détails, mais nous avons cru devoir mettre les étudiants en garde et leur signaler la nécessité de contrôler les affirmations du *Traité*.

β) Ouvrages consacrés spécialement à la phonétique et à la morphologie :

F. SOMMER, *Sprachgeschichtliche Erläuterungen für den griech-*

*schen Schulunterricht*²⁾ (Leipzig, Teubner, 1919), très rapide, peut servir d'initiation.

G. MEYER, *Griechische Grammatik*³ (Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1896), n'est plus au courant, mais cite une grande abondance de faits, en particulier d'exemples empruntés aux inscriptions.

H. HIRT, *Handbuch der griechischen Laut- und Formenlehre*⁴ (Heidelberg, Winter, 1912), est clair, mais les vues personnelles de l'auteur ne sont pas toutes acceptées.

γ) *Ouvrages consacrés uniquement à la syntaxe*¹⁾.

O. RIEMANN-C. CUCUEL-E. AUDOUIN, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*⁴ (Paris, Klincksieck, 1901), livre clair et précis, mais non pas complet (même sur certains points importants), rendra de grands services.

J. WACKERNAGEL a reproduit des leçons données par lui à l'Université de Bâle sur la syntaxe, dans deux volumes de *Vorlesungen über Syntax, mit besonderer Berücksichtigung von Griechisch, Lateinisch und Deutsch* (Basel, E. Birkhäuser und Cie, 1920 et 1924); on y trouvera des faits précis, souvent curieux, des rapprochements suggestifs, des vues d'ensemble, exposés avec verve, mais ce n'est pas un traité de syntaxe grecque et certains chapitres seulement de la syntaxe y sont examinés. Un ouvrage d'inspiration analogue et de peu d'étendue a été publié par F. SOMMER, *Vergleichende Syntax der Schulsprachen mit besonderer Berücksichtigung des Deutschen* (Leipzig, Teubner, 1925).

δ) *Dialectes grecs.*

On dispose de deux manuels excellents :

A THUMB, *Handbuch der griechischen Dialekte* (Heidelberg, Winter, 1909), étudie les dialectes aussi bien sous leur forme littéraire (intéressantes bibliographies) que sous l'aspect révélé par les inscriptions.

C. D. BUCK, *Introduction to the study of greek dialects* (Boston, New-York, Chicago, London, Gwinn and Co, 1910).

Il existe des ouvrages plus détaillés ; ceux, déjà anciens, de R. MEISTER et de O. HOFFMANN (tous deux inachevés, publiés à Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, l'un de 1881 à 1889 et l'autre de 1891 à 1898), sont encore utiles ; le seul ouvrage complet est :

F. BECHTEL, *Die griechischen Dialekte* (3 volumes, Berlin, Weidmann, 1921-1923).

On évitera de recourir à E. AUDOUIN, *Etude sommaire des dialectes grecs littéraires* (autres que l'attique), (Paris, Klincksieck, 1891).

c) *Accentuation.*

J. VENDRYÈS, *Traité d'accentuation grecque* (Paris, Klincksieck, 1904).

¹⁾ Une partie seulement des questions relatives à la proposition simple sont traitées dans les deux volumes parus (en 1900 et 1911 de la belle *Syntax of classical Greek, from Homer to Demosthenes* de B. L. GILDERSTEEVE et C. W. E. MILLER (New-York, Cincinnati, Chicago, American book Company).

d) *Dictionnaires.*

Le meilleur qui existe en français est le A. BAILLY (Paris, Hachette, plusieurs éditions).

En anglais : H. LIDDELL-R. SCOTT, *Greek-English Lexicon* (Oxford, Clarendon Press, 1901). Ce dictionnaire est réédité depuis 1925 par H. ST.-JONES ; l'ouvrage nouveau tient compte des textes récemment découverts, des inscriptions et des papyrus. Ce sera un instrument de travail dont la consultation s'imposera souvent. On avait commencé à publier en 1912, à Göttingen, chez Vandenhoeck et Ruprecht, une réédition du *Wörterbuch der griechischen Sprache* de F. PASSOW, due à W. CRÖNERT ; la guerre a arrêté cette entreprise et nous ignorons où elle en est ; comme le nouveau LIDDELL-SCOTT, le PASSOW-CRÖNERT ne se bornait pas aux textes littéraires.

On ne devra pas oublier le *Thesaurus linguae graecae* d'HENRI ESTIENNE, refondu au XIX^e siècle (9 volumes, Paris, Didot, 1831-1861).

(Il n'existe pas de bon dictionnaire Français-Grec, mais le *Lexique* de DÜBNER (Paris, Hachette, 1912) peut en tenir lieu.

Sur l'étymologie, on s'en rapportera à E. BOISACQ. *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes* (Paris, Klincksieck ; Heidelberg, Winter ; 1907—1917).

e) *Métrie.*

Outre les études consacrées à la métrique par les ouvrages de GERCKE-NORDEN, LAURAND, IWAN MÜLLER, la *Real-Encyclopädie* on peut employer :

L. HAVET, *Cours élémentaire de métrique grecque et latine* (Paris, Delagrave, 5^e édition au moins, 1914 ; Cours rédigé par L. DUVAU).

P. MASQUERAY, *Traité de métrique grecque* (Paris, Klincksieck, 1899).

On n'oubliera pas que les questions de métrique sont fort discutées (cf. sur ce point LAURAND, *Manuel* VII, pp. 773 et 785 sqq).

On trouvera cité fréquemment A. ROSSBACH et R. WESTPHAL, *Theorie der musischen Künste der Hellenen* (Leipzig, Teubner, 1885-1889).

CONCLUSION.

Les ouvrages que nous avons cités dans les sections II et III ont trait à la littérature et la langue grecques. Mais langue et littérature font partie du vaste ensemble de la civilisation et de l'histoire grecques ; on ne peut les en abstraire entièrement. Les ouvrages cités dans la section I traitent de l'histoire, de la vie matérielle, politique et sociale de la pensée philosophique et scientifique, des idées morales, des croyances religieuses et des arts dans les chapitres, articles, fascicules ou volumes qu'il sera facile de trouver et auxquels nous renvoyons.

(Nous nous proposons d'ailleurs de revenir prochainement sur cette partie de la bibliographie des études grecques.)

A. OGUSE.

BACCALAURÉAT

Composition française (Section D. — Juillet 1926. — Français)

Les épreuves du baccalauréat section D, pour la langue et la littérature françaises, semblent avoir dénoté, cette année, un progrès réel sur les années précédentes. Du moins, peut-on dire que la qualité des candidats déclarés admissibles était sensiblement supérieure, impression confirmée par les interrogations orales. Les connaissances sont plus précises ; la langue est meilleure ; *les germanismes se font beaucoup plus rares*. Toutefois, les résultats d'ensemble sont encore insuffisants.

Des trois sujets de dissertation, le premier surtout (héros cornélien) a été choisi ; puis, le troisième (la Mort et le Bûcheron). Un nombre infime de candidats a pris le second (le génie est une longue patience), lequel, beaucoup plus que les deux autres, faisait appel à la réflexion personnelle. Il y a, dans cette seule répartition, la preuve d'une tendance au moindre effort ou, si l'on veut, d'une préférence pour le moindre risque, ce qui serait assez légitime si l'on ne se croyait pas dispensé, par le fait même qu'on a pris le sujet supposé le plus facile, de tout travail d'analyse. Nous ne saurions trop signaler aux candidats le danger des sujets vastes, qu'ils ne savent pas délimiter. La *définition du héros cornélien* n'a été trop souvent qu'un prétexte à bavardage sur l'œuvre de Corneille, une sorte de réceptacle où ils ont déversé pêle-mêle leurs connaissances, *racontant* les tragédies de Corneille, parlant de sa biographie, de sa conception dramatique, le tout à tort et à travers, sans chercher en aucune façon à déterminer les caractères spécifiques du héros cornélien. Même erreur dans l'explication de La Fontaine : nulle précision ; on délaie, on met en prose les vers de La Fontaine, on paraphrase, on ne semble pas se douter que l'essentiel est l'explication *littérale* du texte. En général, le grand tort des candidats est de faire appel non à leur réflexion propre, mais à leur mémoire : celle-ci leur fournit des matériaux plus ou moins bruts et disparates, qu'il exploitent gauchement, comme si tous étaient bons à prendre, comme si l'on pouvait dissimuler sous des lambeaux de manuels son ignorance et l'indigence de sa pensée !

Sujets mal définis, développements tout faits, verbiage, escamotage, affirmations gratuites¹⁾, pour tout dire, manque de franchise dans la manière d'aborder le texte et de le traiter, tels sont encore, malgré les progrès signalés plus haut, les défauts saillants de ces dissertations, défauts d'autant plus graves qu'ils intéressent la droiture de l'esprit et du caractère. Ajoutons les erreurs de jugement, les contradictions ou les vérités de La Palisse, les incohérences et les non-sens même²⁾. L'orthographe, enfin, est toujours trop négligée.

Albert BLEU.

Professeur agrégé au Lycée français de Mayence.

¹⁾ Exemple : « L'expression *machine ronde* montre bien quelle était l'éducation de la classe pauvre à cette époque. La superstition leur faisait croire que la terre était une machine de forme sphérique et qui était actionnée par un mécanisme se trouvant à l'intérieur. »

²⁾ Exemples (qui se passent de commentaires) :

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes sur les auteurs des programmes

Lettres et Grammaire — Licence et Agrégation

Conseils pour la préparation du 1^{er} Livre de T.-Live

A. Préparation générale.

On trouvera dans Schanz, *Geschichte d. röm. Litteratur*, 2, 1 (1911), dans la collection des *Handbücher* d'Iw. v. Müller, vol. VIII — pp. 417-443 — ou dans Teuffel, mis à jour par Kroll et Schutsch (Teubner, 1910), t. II, pp. 120-133, les indications relatives à Tite-Live. Une préparation attentive se contentera de relever dans l'une ou l'autre de ces littératures les textes anciens sur lesquels repose notre connaissance de Tite-Live et de lire simplement l'exposé des problèmes soulevés par la critique moderne. On ne s'inquiétera pas de la copieuse bibliographie d'articles, de dissertations et de programmes qui, dans l'esprit d'un étudiant, n'aboutirait qu'à semer la confusion et à faire prendre pour essentiels des points qui ne sont que des détails.

Par contre, il est indispensable de lire attentivement et de relire l'*Essai sur Tite-Live* de Taine (Hachette, 1^{re} éd., 1856), en comprenant bien que cet ouvrage n'est pas seulement une étude sur Tite-Live, mais un exposé des idées de Taine sur la méthode historique et la philosophie de l'histoire. On pourra voir aussi : Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, pp. 199-251, Paris, 1874.

Il sera bon, en outre, de se faire une idée précise de ce que l'on croit savoir actuellement des débuts de Rome. Je recommande l'étude des premiers chapitres d'un manuel scolaire récent d'histoire romaine, par exemple de l'*Histoire romaine* de Bayet et Thouvenot (A. Colin, 1925), excellent résumé très bien illustré et muni d'une judicieuse bibliographie.

Connaissant ainsi Tite-Live et le sujet qu'il traite, on lira en entier le premier livre. Si, comme ce doit être le cas général, l'étudiant n'a pas du latin une pratique suffisante pour lire le texte même, il n'hésitera pas à se servir d'une traduction. Il importe, en effet, qu'il ait une vue d'ensemble du livre, qu'il le lise d'une traite, comme une œuvre littéraire, et qu'il

- a) « Quand Polyeucte se décide de mourir et quand il refuse d'abjurer au christianisme, il fait moins son devoir de chrétien. »
- b) « Pourquoi Cornelle choisissait-il le peuple romain comme celui qui devait lui fournir les héros ? Parce que les Romains occupent essentiellement l'histoire du temps où il choisit son sujet. »
- c) « Le Cid, qui est le fiancé du père de celui qui a outragé son père n'a pas de difficulté pour décider la vengeance de l'honneur de son père dans le sang du père de sa fiancée (*sic*). »

saisisse bien le caractère légendaire de l'exposé. Un excellent exercice est de confronter constamment la traduction et le texte latin. Le Tite-Live avec la traduction en français, publié en 1846 sous la direction de Nisard dans la grande collection des auteurs latins, peut rendre de précieux services. Nous en dirons autant de la traduction de Panckouke, revue depuis et rééditée dans la collection des « *Classiques Garnier* », ou d'une quelconque traduction.

Pour le texte, l'édition à la fois la plus pratique, la plus récente et la meilleure est celle d'Oxford : *Titi Livi ab urbe condita recognoverunt et adnotatione critica instruxerunt*, Robertus Seymour Conway et Carolus Flamstead Walters, T. I. Libri I-V. Oxford-Clarendon Press, 1914, édition purement critique et sans commentaire (prix : 4 sch.).

Les textes simplement critiques sont d'ailleurs nombreux ; il sera toujours facile et souvent profitable à l'étudiant de collationner le texte dont il dispose avec celui de l'édition d'Oxford. Pour l'explication, un commentaire est à peu près indispensable. Mais dans le commentaire, l'étudiant doit savoir choisir et se borner. Il ne pourra jamais tout dire ; l'explication ne sera pas d'autant meilleure qu'elle sera plus longue ; une idée, une intention doit commander et ordonner les diverses remarques historiques, littéraires et grammaticales, qui pourront être suggérées par le commentaire. Chacun doit se faire à soi-même son propre commentaire.

Le commentaire de Tite Live a pour base celui de l'édition *Drakenborch* (Stuttgart, 1820). Les notes, en latin, sont extrêmement développées. Pour le premier livre, elles surabondent de renseignement historiques et légendaires, qu'il faut connaître en substance, mais au milieu desquels on évitera de s'embarrasser.

On se servira utilement du *Glossarium Livianum* d'Ernesti, revu et complété par Th. Kreyssieg, Leipzig, 1827.

Plus sobre que Drakenborch est le Tite Live *in usum Delphini*, Londres, 1828, texte d'après l'édition de Rupert, notes *variorum* en latin, riches elles aussi en explications, surtout historiques.

Un bon index et un glossaire se trouve au t. XX et dernier.

Le T. Live de la collection Lemaire (Paris, 1846) peut rendre aussi de bons services.

Il faut connaître au moins l'édition de Drakenborch pour s'en servir au besoin. Mais on préférera et on se servira couramment d'une édition et d'un commentaire plus modernes.

La plus courante et la plus connue est celle de Weissenborn, revue par H.-J. Müller (Berlin, Weidmann). Le livre I, précédé d'une copieuse introduction, forme un volume à part (9^e édition, 1908).

Il est d'autres éditions commentées au premier livre, en particulier, qui peuvent être bonnes mais que je ne connais pas :

F. Luterbacher, *T. Livius für den Schulgebrauch erklärt*, vol. 1, L. I et II ; Teubner, 1885 ;

C. Haupt, *Livius-Kommentar für den Schulgebrauch* ; Teubner, 1891 (chaque livre est édité à part) ;

Rob. Novak, *T. Livii, lib. I, II. Scholarum in usum* ; Prague, 1890 ;

E. Cocchia, *T. Livio, libro I et II commentato*; Turin, 1887;

E.-B. Lease, *T. Livii, lib. I*; Boston, 1907, avec les notes en anglais et une importante étude sur la langue et le style.

Je regrette de ne pas connaître d'édition française du premier livre de T. Live et crois bien qu'il n'en existe pas.

En principe, tout texte peut servir et se prête à une collation facile avec une édition critique moderne; tout commentaire est bon, pourvu qu'il soit judicieusement utilisé. La seule chose essentielle est que chaque étudiant ait son texte. Dans les circonstances actuelles, je conseillerai, faute de mieux, d'acheter simplement le texte et traduction de la collection des classiques Garnier (9 fr. ou 9 fr. 50) et de consulter l'édition commentée Weissenborn-Müller que l'on trouvera dans toutes les bibliothèques.

Grammaire. — Pour l'étude grammaticale de T. Live, nous avons la bonne fortune de posséder en France le livre qui fait et mérite de faire autorité: O. Riemann, *Etude sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, 2^e édition, Paris, 1884. Il importe de s'en pénétrer, depuis l'introduction, qui montre comment l'histoire de la langue est le complément indispensable de l'histoire de la littérature, jusqu'à l'appendice: *des principales différences entre la syntaxe de T. Live et celle de Cicéron et de César*.

On trouve du reste un bon résumé des principaux faits indiqués dans le livre de Riemann, mais un résumé qui ne dispense pas d'étudier le livre lui-même, dans les petites éditions classiques des livres XXIII à XXV et XXVI à XXX de T. Live, par Homolle et Riemann (Hachette).

On pourra voir également les articles plus récents de R.-B. Steele: *The ablative absolute in Livy* (*American Journal of Philology*, XXIII (1900), pp. 295-312);

The nominatif of the perfect participle of deponents verbs in Livy, *ibid.*, XXIV, pp. 441-446;

Causal Clauses in Livy, *ibid.*, XXVII, pp. 46-58;

The gerunds and gerundive in Livy, *ibid.*, XXVIII, pp. 280-305.

(A suivre).

A. GRENIER.

II. — Textes à traduire ou à commenter

Version grecque

Pour le 22 décembre 1926.

Critique de l'engouement pour les Athlètes.

Εὐριπίδης ἐν τῷ πρώτῳ Αὐτολύκῳ λέγει ·

Κακῶν γὰρ ὄντων μυρίων καθ' Ἑλλάδα
οὐδὲν κακίον ἐστὶν ἀθλητῶν γένους.

Ἐμεψάμην δὲ καὶ τὸν Ἑλλήνων νόμον
οἳ τῶνδ' ἕκατι σύλλογον ποιούμενοι
τιμῶσ' ἀχρεῖον ἡδονῆς κάρτος χάριν.
Τί γὰρ παλαίσας εὖ, τί δ' ὑκύπους ἀνὴρ
ἢ δίσκον ἄρας ἢ γνάθον παίσας καλῶς
πόλει πατρὶς στέφανον ἤρκεσεν λαβῶν ;

Ἄνδρας μὲν οὖν χρὴν τοὺς σοφοὺς τε κάγαθούς
φύλλοις στέφεισθαι, χῶστις ἡγείται πόλει
κάλλιστα σώφρων καὶ δίκαιος ὦν ἀνὴρ,
ὅστις τε μύθοις ἔργ' ἀπαλλάσσει κακὰ
μάχας τ' ἀφαιρῶν καὶ στάσεις. Τοιαῦτα γὰρ
πόλει τε πάσι θ' Ἑλλήσιν καλὰ.

Ταῦτ' εἰληφεν ὁ Ἑυριπίδης ἐκ τῶν τοῦ Κολοφωνίου ἐλεγείων
Ξενοφάνους οὕτως εἰρηκότος ·

Ἄλλ' εἰ μὲν ταχυτῇτι ποδῶν νίκην τις ἄροίτο
ἢ πενταθλεύων ξνθα Διὸς τέμενος
πάρ Πίσαιο ῥοῆσ' ἐν Ὀλυμπίῃ, εἴτε παλαίων
ἢ καὶ πυκτοσύνην ἀλγινδέσσαν ἔχων,
εἴτε τὸ δεινὸν ἀέθλον δ' παγκράτιον καλέουσιν,
ἀστοῖσιν κ' εἴη κυδρότερος προσορὰν
καὶ κεν σίτησιν δημοσίων κτεάνων
ἐκ πόλεως καὶ δῶρον δ' οἱ κειμήλιον εἴη,
εἴτε καὶ ἵπποισιν, ταῦτά κε πάντα λάχοι,
οὐκ ἔων ἄξιος ὥσπερ ἐγώ. Ῥώμης γὰρ ἀμείνων
ἀνδρῶν ἢ δ' ἵππων ἡμετέρῃ σοφίῃ.
Ἄλλ' εἰκὴ μάλα τοῦτο νομίζεται, οὐδὲ δίκαιον
προκρίνειν ῥώμην τῆς αγαθῆς σοφίης.
Οὔτε γὰρ εἰ πύκτης ἀγαθὸς λαοῖσι μετεῖη
οὔτ' εἰ πενταθλεῖν οὔτε παλαισμοσύνην
οὐδὲ μὲν εἰ ταχυτῇτι ποδῶν, τόπερ ἐστὶ πρότιμον
ῥώμης ὅσος ἀνδρῶν ἔργ' ἐν ἀγῶνι πέλει

τοῦνεκεν ἂν δὴ μᾶλλον ἐν εὐνομίῃ πόλις εἴη.
 Σμικρὸν δ' ἂν τι πόλει χάρμα γένοιτ' ἐπὶ τῷ,
 εἰ τις ἀεθλεύων νικῶ Πίσσο παρ' ὄχθας ·
 οὐ γὰρ παίνει ταῦτα μυχοὺς πόλεως.

Thème latin (pour le 15 janvier 1927)

Tout le monde sait ce qui arriva au pilote *Thamus*. Son vaisseau étant un soir vers de certaines îles de la mer Egée, le vent cessa tout à fait. Tous les gens du vaisseau étaient bien éveillés, la plupart même passaient le temps à boire les uns avec les autres, lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venait des îles, et qui appelait *Thamus*. *Thamus* se laissa appeler deux fois sans répondre, mais à la troisième il répondit. La voix lui commanda que quand il serait arrivé à un certain lieu, il criât que le grand *Pan* était mort. Il n'y eut personne dans le navire qui ne fût saisi de frayeur et d'épouvante. On délibérait si *Thamus* devait obéir à la voix, mais *Thamus* conclut que si, quand ils seraient arrivés au lieu marqué, il faisait assez de vent pour passer outre, il ne fallait rien dire, mais que si un calme les arrêtait là, il fallait s'acquitter de l'ordre qu'il avait reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là, et aussitôt il se mit à crier de toute sa force que le grand *Pan* était mort. A peine avait-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'un grand nombre de personnes surprises et affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étaient dans le vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de temps jusqu'à Rome, et l'empereur *Tibère* ayant voulu voir *Thamus* lui-même, rassembla des gens savants dans la théologie païenne pour apprendre d'eux qui était ce grand *Pan*, et il fut conclu que c'était le fils de *Mercure* et de *Pénélope*.

FONTENELLE.

Versions latines (pour le 20 décembre 1926)

A (AGRÉGATION ET LICENCE CLASSIQUE)

Tite Live, I, préface, § 8 à 13.

B (CERTIFICATS D'ÉTUDES LITTÉRAIRES CLASSIQUES)

Et tempore in regia prodigium visu eventuale mirabile fuit : puero dormienti, cui *Servio Tullio* fuit nomen, caput arsisse ferunt multorum in conspectu. Plurimo igitur clamore inde ad tantae rei miraculum orto excitos reges, et cum quidam familiarium aquam ad restinguendum ferret, ab regina retentum, sedatoque eam tumultu moveri vetuisse puerum, donec sua sponte experrectus esset. Mox cum somno et flammam abisset. Tum abducto in secretum viro *Tanaquil* « viden tu puerum hunc », inquit, « quem tam humili cultu educamus ? scire licet hunc lumen quondam rebus nostris dubiis futurum praesidiumque regiae adflictae ; proinde materiam ingentis publice privatimque decoris omni indulgentia nostra nutriamus ». Inde puerum liberum loco coeptum haberi erudiri que artibus, quibus ingenia ad magnae fortunae cultum excitantur. Evenit facile, quod diis cordi esset : juvenis evasit vere indolis regiae, nec, cum quaereretur gener

Tarquinio, quisquam Romanae iuventutis ulla arte conferri potuit, filiam-
que ei suam rex despondit ¹⁾).

TITE-LIVE I, 39.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Dissertation française (licence)

Montrer la place qu'occupe la *Deffense et Illustration de la Langue française* dans l'évolution du classicisme.

LITTÉRATURES MODERNES COMPARÉES

Dissertation française

(à remettre à M. H. Tronchon le 21 décembre)

« Les milieux... n'agissent-ils point sur nous par réaction autant que par action ? »

(Paul Bourget, *Essais de Psychologie Contemporaine*, éd. in-8°, p. 334).

Expliquer et commenter, du point de vue littéraire surtout, et spécialement à propos d'influences étrangères.

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Version allemande

(A remettre à M. Vermeil le 23 décembre.)

Goethe war, ein Sechziger, im Fühlen und im Geist, ja selbst im Stile der Welt des Ostens zugewandert, doch nicht wie ein Wunschwoller, dem ihre Magie in Büchern und Bildnissen eingeprägt wurde, wie ehemals die italische, vielmehr wie ein Nachtwandler, unbekannt mit dem Ziel. Mit einer Unbefangenheit, wie sie, nach solcher Kultur des Bewusstseins, nur eine zweite Jugend erklärt, entwickelt er in sich völlig zwecklos, völlig schön, zwischen 60 und 65 alle Grundzüge eines östlichen Dichters.

Das Erste ist: sich endlich wieder rein als Dichter zu fühlen, der neben verringerten Pflichten und sehr verengten Interessen an Forschung und Kritik nur noch dem Einzigen, was seine Waffe und sein Schmuck zeitlebens war: dem Worte huldigen mag. In den tiefen Gedanken über Dichtkunst, die er nun in «Shakespeare und kein Ende» niederlegt, weist er auf das Wort als das wahre Mittel, durch das allein der Dichter sein Gefühl den Hörern übertrage. Doch wie er solche Theorie noch eben aus dem wachsenden Wunsche nach Mitteilung, dem engeren Anschluss an die Welt schöpft, wie er, befreit von Theorien, endlich gegenwärtig wird: so strebt er wieder mit seiner Stimme vorwärts zu dringen, und weil er es erstrebt, muss es ihm glücken.

Es ist die Heiterkeit der Seele, die singen will, und wieder ist es Gesang, der solche Heiterkeiten steigern muss. Im Osten liegt dies alles vorgebildet, in jenen Teilen des Ostens, die, von uralter Weisheit schwer, doch nicht gedrückt von brahmanischer Stille, ein weltbewegtes Leben führen, weil sie das positivere Bekenntnis Mohammeds befreite. Spruch-

¹⁾ Texte donné au certificat d'études littéraires classiques (juin 1926).

weisheit ist dort zu Hause, wo Weisheit sich in Sprüchen aufzulösen alt und jung genug ist, dort lebt Gesang, wo sich ein durchgekämpftes Volk in festen Grenzen seines Lebens freut, dort hängen die Waffen über dem Teppich, und der Diwan der Feldherrn und der Diwan der Wesire und der Diwan der Gelehrten versammeln sich auf bunten weichen Polstern, ohne an Schwungkraft Leibes oder Geistes zu verlieren. Reife ist das Zeichen von Arabien nach den Jahrhunderten seiner Kriege und Siege, Reife das Zeichen Goethes auf dem Scheitelpunkte eines durchkämpften Lebens. Dieser Länder Atem muss er in sich fühlen, noch eh' er ihre Bücher aufschlug.

Emil LUDWIG, *Goethe, III, 142-144.*

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Version italienne (pour le 9 décembre ¹⁾)

Un dono celeste.

L'istinto io dico, quel divino, occulto,
Non mai fallace e sempre vivo istinto,
Che con tacito cenno imperioso
Ciò che nuoce insegnando, et ciò che giova,
Dirittamente il bruto alla verace
Sua natural felicità conduce.
Ciò che ieri gli piacque, anco domani
Gli piacerà. De' suoi pochi desiri
Il termine sta fisso, e ciò ch' ei trova
Il suo bisogno a satisfar bastante,
Sempre buon lo ritrova, e sempre bello :
Fortunato, che l'arte ei non conosce
Funesta e ria di fabbricar sventure,
L'orribil arte di crear le brame :
Fortunato, che docile la terra,
E liberal gli partorisce il cibo,
Nè col rastro gli è d'uopo e coll'aratro
Piagar sudando alla ritrosa il seno,
Nè della vite spremere i funesti
Dolci veleni ad ammorzar sua sete.
E fortunato ancor, che contro i nemi,
Contro il furor de' verni, e l'aspro morso
Dell'algente aquilon, nè vestimento
Indossar gli è mestieri, nè la fiamma
Ricerca di Vulcano entro la selce,
E de' lor rami dispogliar le piante.
A lui spontanee l'erbe, e senza l'uopo

¹⁾ Au Professorat des Ecoles normales (2^e partie, 1926, *Lettres, Langues vivantes*), ce texte a été donné comme version italienne, avec une petite coupure: Quando a darle — Enosigéo.

Di chimico tormento la segreta
Lor medica virtù fan manifesta.
A lui la pioggia, il vento e la procella
Del lor muto appressar mandano il segno,
Perchè cauto ne scampi, o se n' allegri ;
E a lui la terra (meraviglia a dirsi !)
I suoi profondi scuotimenti avvisa.
Quando a darle travaglio alza il tridente
L'irato Enosigéo. Fuggendo allora
Atterrito per tutta la campagna,
Con fioche voci e cou lunghi lamenti
All'ignaro mortal predice e grida
Il vicin crollo della madre antica,
Ed accorto fa lui del suo periglio,
Dell'uom non meno che di sè pietoso.

V. MONTI, *Il Frometeo*.

Thème italien pour le 16 décembre
Voir p. 74, le texte de V. Hugo

Conférence d'histoire du moyen-âge. — Textes relatifs aux institutions capétiennes

1. **Prestation d'hommages au comte de Flandre (Galbert de Bruges, *Histoire du meurtre de Charles le Bon*, éd. Pirenne, p. 89, c. 55 et 56).**

Ac deinceps per totum reliquum diei tempus hominia fecerunt consuli illi qui feodati fuerant prius a Karolo comite piissimo, suscipientes nunc similiter feoda sua et officia et quaecumque obtinuerant ante jure et legitime.

[56] Septimo idus aprilis, feria quinta, iterum hominia facta sunt comiti, quae hoc ordine suae fidei et securitatis termino consummata sunt. Primum hominia fecerunt ita : comes requisivit, si integre vellet homo suus fieri, et ille respondit : Volo, et junctis manibus, amplexatus a manibus comitis, osculo confederati sunt. Secundo loco fidem dedit is qui hominum fecerat prolocutori comitis in iis verbis : « Spondeo in fide mea me fidelem fore amodo comiti Willelmo, et sibi hominum integraliter contra omnes observaturum fide bona et sine dolo » ; idemque super reliquias sanctorum tertio loco juravit. Deinde virgula, quam manu consul tenebat, investituras donavit eis omnibus qui hoc pacto securitatem et hominum simulque juramentum fecerunt.

2. **Philippe Auguste confirme les coutumes de la commune de Noyon (Delaborde, *Recueil des actes de Philippe Auguste*, t. I, n° 43).**

In nomine sancte et individue Trinitatis, Amen. Philippus Dei gratia Francorum rex. Noverint universi presentes pariter et futuri quod commu-

nionem Noviomensem, quam avus noster instituit et cum consuetudinibus suis confirmavit et postmodum pater noster eam manutenuit, nos patrum nostrorum inherentes vestigiis, eandem communionem cum consuetudinibus suis concedimus et confirmamus. Consuetudines autem hee sunt.

1. Pro quacumque commonitione quam fecerint, sive pro banno, sive pro fossato vel firmatione ville, neque episcopus neque castellanus habent ibi aliquid justicie vel implacitationis, sed cujuscumque sint ordinis hii qui ad eundum ordinem vel ministerium pertinent, vinum vel tale aliquid ab eis accipient.

2. Omnes qui in civitate domos habent preter clericos et milites, debent excubias et adjutorum civitatis et consuetudines communionis.

3. Si commonitio facta fuerit et quispiam remanserit, vel quia claudus est, vel infirmus, vel ita pauper ut pro custodienda familia sua, uxore scilicet vel parvulis in infirmitate positis, domi eum oporteat remanere, vel si minutus fuerit, seque nescisse commonitionem jurare voluerit, nulla culpa tenebitur.

4. Quodcumque adjudicaverint jurati, extra civitatem non poterunt protrahi aut invitari.

5. Si judex comprehenderit panifices quia pravum fecerint panem, et illi inde placitare voluerint, si fuerint convicti juxta legem qua vixerint, cum amissione panis emendabunt. Si vero placitare noluerint, panes tantum amittent.

6. Si frumentum vel quelibet annona emitur et non mensuratur, sextariatum inde non dabitur. Mensurari autem debet quod emitur juxta rectam mensuram civitatis.

7. Si quis vulneraverit vel occiderit quemquam intra communionem, jurati facient vindictam. Forifectura erit episcopi et castellani sicut prius.

8. Si quis vult esse in communione, non recipiatur ab aliquo solo, sed presentibus juratis, et pecunia quam dederit sub eorum testimonio accipiatur, et in communes utilitates civitatis, non in proprias alicujus expendatur.

9. Si quis deprehenderit latronem in domo sua, etiam servientem suum, que sua sunt recipiat, latronem vero judici tradat.

10. Si episcopus implacitaverit aliquem de communione pro aliqua forifectura vel pro banno, non poterit convinci vel appellari per aliquem servientem ejus, nisi alium approbatorem adduxerit, qui si defuerit, sacramento se purgabit.

11. Nullus, absente clamatore, nisi injuria coram scabinis vel juratis fuerit ostensa, respondere habebit.

12. Qui in via sanctorum fuerint, vidue etiam que filios non habent adultos et arma ferentes, et puelle sine advocato, nullas debent consuetudines.

13. Si quis terram vel domum in vadimonio posuerit vel aliquid aliud, et determinato tempore non redemerit, ille qui vadimonium habet, si voluerit illud assignare sibi et ad se trahere, judices et scabinos illuc adducat, et, si post infra quindecim dies redemptum non fuerit, perpetuo sibi jure possideat et iudicibus octo denarios, scabinis quator exsolvat.

14. Si quis terram vel domum vel quamlibet tenuituram, presente

adversario suo nec contradicente, per annum et diem tenuerit, postea sine contradictione possidebit.

15. Mercatum quod ad octo denarios non ascenderit theloneum non habebit.

16. De cera quam quocumque sabbato accipiet castellanus, ne jam ultra accipiat consulimus.

17. Falsas mensuras penitus aboleri iudicamus.

Que omnia ut perpetuam stabilitatem obtineant, presentem paginam sigilli nostri auctoritate ac regii nominis karactere inferius annotato precepimus confirmari. Actum apud Fontem Bliaudi, anno incarnati Verbi M^o C^o octogesimo primo, regni nostri anno tercio, astantibus in palatio nostro quorum nomina supposita sunt et signa. Signum comitis Theobaldi, dapiferi nostri. Signum Guidonis buticularii. Signum Mathei camerarii. Signum Radulphi constabularii.

Data per manum Hugonis cancellarii.

3. Diplôme de Louis VII pour les boulangers de Pontoise (Luchaire, *Catalogue des actes de Louis VII*, p. 419, n^o 463).

In nomine, etc. Ego Ludovicus, Dei gracia Francorum rex. Notum facimus universis presentibus et futuris nos concessisse bolengariis Pontisare quod nullus in villa faciat panem ad vendendum, nec molendinarius, nec fullo, nisi talis homo qui sit legitimus bolengarius et qui propria manu sciat facere panem et album et bisum. Hac autem de causa constitutum est quod unusquisque eorum, in vindemiis, dabit nobis unum modium vini, et in cellarium regis illud tradet tale vinum quod sit bonum et legitimum. Et si serviens noster pronunciarit vinum non esse legale, ipse qui dabit vinum legitimum in fide sua asseverabit et sic absolutus redeat. Qui autem interabit in hoc officium potabit bolengarios et singulis dabit gastellum unius oboli. Et ille quietum habebit ministerium qui de reddendo vino nostro submonebit alios. Pro voluntate vero nostra providebimus eis magistrum, cui respondeant, et pro quo justicient se, et pro nullo alio, neque pro populo, neque pro serviente aliquo, salvis redditibus prepositure nostre et salvo jure Anscufi de Senortio. Quod ut ratum, etc.

Actum Parisius anno Domini M^o C^o LXII^o. Data per manum Hugonis cancellarii.

HISTOIRE ANCIENNE EPIGRAPHIE LATINE

ARICIA

1. C. I. L. XIV, 2165

ANICIO · ACHILIO GLABRI
ONI FAVSTO · CLARIS
SIMO VIRO QVAESTORI
CANDIDATO · PRAETORI
TUTILARI · COMITIS IN
TRA CONSISTORIUM

2. IB., 2169

CN · DVPILIVS CN · F ·
HOR · TR · MIL · IN LEG
FLAM · MART · Q · AED ·
DICTAT · ARICIAE
CN · DVPILIVS · M · F
HOR · PATER

TERTIO PRAEFECTO VR
BI VTRIVSQUE INPE
RII IVDICII SVBLIMITA
TO PRAEFECTO PRAETO
RIO ITALIAE AFRICE ET
INLYRICI QVOD ET PRAE
SENTIBVS GLORIAE ET
FVTVRIS INTCITAMEN
TO AD VIRTVTEM FORE RO
GANTIBUS ARICINIS
QVI BENEFICIIS ET RE
MEDIIS EIVSDEM AMPL
ISSIMI VIRI AB INTORA
BILIBVS NECESSITATI
BVS FVERANT VINDICA
TI OB PRAESTITA CIRCA
SE BENEFICIA ORDO
ET CIVES STATVAM
CONLOCAVERVNT .

M . DVPILIVS CN . F .
HOR . FRATER
MVLVIA L . F . MATER
MARTIA M . F . VXOR
DVPILIA . CN L . HILARA L
CN . DVPILIVS CN . L . SECVND . L
CN . DVPILIVS CN . L . EPAPHROD . L
IN . F . P . XVI IN . A . P . XIIX

3. *IB.*, 2213

DIANAE
NEMORES I VESTAE
SACRVM. DICT.
INP . NERVA TRAIANO AVG
GERMANICO III COS PRAEF
EIVS T . VOLTEDIO MAMILIANO
QVAESTORIB
L CAECILIO VRSO II M . LVCRETIO
SABINO II AEDILIB Q VIBENNA QUIETO
TI LAVDIO . MAGNO .
P . CORNELIVS . TROPHIMVS . PISTOR
ROMANIENSIS . EX . REG . XIII . IDEM . CVR
VICI QVADRATI . ET . LANIA . C . F . THIONOE
EIVS VOTVM LIBENS SOLVERVNT

4. *IB.*, 2255, Albano.

IMP . CAES . L . SEPT . SEVER . PII . PERT . AVG . ET . IMP . CAES
M . AVREL . ANT . PII . FELIC . AVG . PARTH . MAX . BRITANN
MAX . P . P . ET IVLIAE . AVG . MATR . AVG . N . ET . SENAT ET PA
TRIAE . ET . CASTR . MINERV . AVG . SACR . DASIMIVS
FIRMIN . CORN . LEG . ET AVR . VICTORIN . ACTAR .
CVM . IMM . LIBR . ET . EXACTIS . VOT . M . F .

5. *IB.*, 2258.

VICTORIAE AETER
D . N . IMP . CAS . MARC .
AVRELI
PII FELIC . AVG . PONTIF
MAXIMI TRIB . POT . II
COS III P . P . DIVI SEVE
RI NEPOTIS
LEG II PARTHICA
ANTONINIANA . P .
F . F . AET . DEVOTA NV
MINI IVS

6. *IB.*, 2258.

VICTORIAE . REDVCIS . DD . NN .
.....
PII FELICIS AVG . ET .
LIAE SE AVG .
IVGI D . N . MILITES LEG . II
PARTH . P F . F
AET . Q . M . C OCLATINIO AD
VENTO COS QVORVM NOMI
NA . CVM . TRIBVS . ET PATRI
IIS INSERTA SVNT . DEVO
TI NVMINI MAIESTATI
QVE EORVM . D . X . K . AVG . PERE
GRINO . ET AEMILIANO . IN . HIS
J ET EVOK . AVGG . NN . CVRA . AGE
TE POMPON . IVLIANO . R . LEG EIVS

7. ANN. *EPIGR.*, 1913, 219, Al-

[bano.

PARTH P FF ET DEVOT
INI MARESTATIQUE'
RVM DEDICANTE CL
VANO PRAEF · LEG SS
DOS FEBR FVLVIII AE
IANO II ET AEIO AQVILINO

8. ANN. *EPIGR.*, 1912, 92, Genzano.

DIIS MANIB
L ANTONIO IONICO
SODALI IVVENVM
COLLEG MART SALVT
ET QVINQ · COLLEG · LOT
NEMORENSIVM QVINQ
CORNELIA THALLVSA
CONIVG SUO BEN MER · F
ET SIBI CVM QVO VIX A · XXX

III. — Sujets donnés aux concours de l'Enseignement secondaire 1926

AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

Histoire ancienne

La défense militaire de l'Empire romain, de la mort de Septime Sévère à l'avènement de Dioclétien.

Histoire du Moyen Age

Les invasions anglo-saxonnes et scandinaves, du Ve au Xe siècle. Caractères et conséquences : germanisation de la Grande-Bretagne et fondation du duché de Normandie.

Histoire moderne et contemporaine

La politique extérieure de l'Angleterre, depuis l'avènement d'Edouard VII jusqu'au 3 août 1914.

Géographie

Les Alpes françaises : étude physique.

AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

Première composition sur un sujet tiré du programme des lycées

Les philosophes, les moralistes, les poètes ont souvent opposé l'Homme à la Nature. Quel est le sens, ou quels sont les sens de cette opposition, et quelle en est la valeur ?

Deuxième composition sur un sujet tiré du programme des lycées

Quelle vous paraît être la manière la plus satisfaisante de définir et de classer les phénomènes affectifs ?

Composition d'histoire de la philosophie

L'idée générale de vertu (*ἀρετή*) et les différentes sortes de vertu dans la doctrine morale d'Aristote.

AGRÉGATION DES LETTRES

Composition française

On a souvent insisté sur ce caractère de perfection qui fait l'unité du théâtre de Racine et imprime à toutes ses tragédies cette sorte de « res-

semblance » que notait déjà La Bruyère dans une page fameuse. Plus complexe, mais plus pénétrant est, semble-t-il, le jugement qu'en portait Sainte-Beuve dans le dernier livre de son *Port-Royal* : « Sans sortir un seul instant de l'originalité distincte qu'il portait et cachait en ses œuvres harmonieuses », Racine, dit-il, « marcha toujours, variant ses progrès ».

Vous montrerez comment se marquent, de *Bérénice* à *Mithridate* et à *Phèdre*, en même temps que la parenté de ces chefs-d'œuvre, la diversité et le progrès dont parle Sainte-Beuve.

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

Composition française

« Il y a en moi littérairement parlant, écrivait Flaubert, deux bons-hommes distincts, un qui est épris de *gueulades*, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase... ; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut... » (*Correspondance*, 16 janvier 1852).

Cette double tendance, qui sert à expliquer d'habitude la différence des sujets traités successivement par Flaubert, ne peut-elle se retrouver dans le seul roman de *Salammbô*, et en particulier se vérifier dans les chapitres de *Moloch* et du *Défilé de la Hache* ?

AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

ORDRE DES LETTRES

Composition sur un sujet de morale ou d'éducation

Expliquer et discuter, tant au point de vue psychologique et moral qu'au point de vue pédagogique, cette page d'un penseur contemporain :

« Il faut considérer ces petits hommes, qui sont de petits hommes déjà si l'on sait bien voir, plus pressés de se hausser que de se changer. Poésie et grâce en chacun. Mais ici comme ailleurs ne raturez pas témérairement. A la place de ce que vous effacez, vous n'avez rien à mettre, songez-y bien. Exercez-vous donc sur cette idée, familière à tous les artistes, qu'il faut faire avec ce qu'on a. Chacun de ces petits hommes ne peut faire qu'avec ce qu'il a. Ne détruisez pas, mais élevez... Tout peut servir pourvu que ce soit naturel et non emprunté... Conservez donc ces différences de nature, ces belles variétés, qui sont tout mal en apparence, et en réalité toute richesse. Au lieu de récriminer, constater et s'assurer. Car tout ce qui est inférieur est matière ; mais c'est la forme qu'il faut trouver, comme ces génies rustiques qui sculptent les montagnes. »

ORDRE DES SCIENCES

Épreuve commune aux deux sections (Sciences mathématiques et sciences physiques et naturelles)

Composition sur un sujet de morale ou d'éducation

L'idéal de l'enseignement scientifique n'est-il pas d'éviter de faire naître chez ceux qui le reçoivent « cette impression de science définitive et morte que donne l'enseignement dogmatique des lois et des faits » et de les

familiariser avec « la notion de l'effort vivant et continu que fait la science pour s'adapter aux réalités extérieures, pour constituer, à partir de principes ou d'hypothèses que l'esprit décrète en se laissant guider par l'induction expérimentale, l'édifice harmonieux de notre représentation » ?

AGRÉGATION D'ANGLAIS

Thème anglais

Jardin abandonné.

Ce jardin ainsi livré à lui-même depuis un demi-siècle était devenu extraordinaire et charmant. Les passants d'il y a quarante ans s'arrêtaient dans cette rue pour le contempler. Plus d'un songeur à cette époque a laissé bien des fois ses yeux et sa pensée pénétrer indiscrètement à travers les barreaux de l'antique grille cadénassée, tordue, branlante, scellée à deux piliers verdis et moussus.

Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moïsiées, quelques treillages décolorés par le temps pourrissant sur le mur, du reste plus d'allées ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient, aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi ; ce qui rampe sur la terre était allé trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui se traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines, s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus... Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale ; c'est-à-dire quelque chose qui est impenétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

En floréal cet énorme buisson, libre derrière sa grille et dans ses quatre murs, secouant au vent sa prodigieuse chevelure verte, semait sur la terre humide, sur les statues frustes, sur le perron croulant du pavillon et jusque sur le pavé de la rue déserte, les fleurs en étoiles, la rosée en perles, la fécondité, la beauté, la vie, la joie, les parfums. A midi mille papillons blancs s'y réfugiaient, et c'était un spectacle divin de voir là tourbillonner en flocons dans l'ombre cette neige vivante de l'été. Là, dans ces gaies ténèbres de la verdure, une foule de voix innocentes parlaient doucement à l'âme. Le soir une vapeur de rêverie se dégageait du jardin et l'enveloppait ; un linceul de brume, une tristesse céleste et calme le couvraient ; l'odeur si enivrante des chèvrefeuilles et des liserons en sortait de toute part comme un poison exquis et subtil ; on entendait les derniers appels des grimpereaux et des bergeronnettes s'assoupissant sous les branchages...

La mort des anciens propriétaires, une révolution qui avait passé, l'écroulement des antiques fortunes, l'absence, l'oubli, quarante ans d'abandon et de viduité avaient suffi pour ramener dans ce lieu privilégié les

fougères, les bouillons-blancs, les ciguës, les hautes herbes, les grandes plantes gaufrées aux larges feuilles de drap vert pâle, les lézards, les scarabées, les insectes inquiets et rapides, pour faire sortir des profondeurs de la terre et reparaitre entre ces quatre murs je ne sais quelle grandeur sauvage et farouche.

Victor HUGO, *Les Misérables*.

Dissertation française

Le Mal et les Puissances du Mal dans le docteur Faustus et la Tempête.

Dissertation anglaise

How far is Stuart Mill's doctrine of liberty an enlargement of the principles contained in Milton's *Areopagitica*?

**CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ALLEMANDE
DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES**

Composition en langue allemande

«Setzt man, wie man in jedem Goethischen Drama muss, äussere und innere Handlung als künstlerisch gleich, so gibt es nicht eine ganz undramatische Stelle im Faust, keine, die nicht zur Sache gehört und triebkräftig, vorwärtsdeutend wirkt.» — Inwiefern lässt sich dieses Urteil auf den ersten Faust anwenden?

Composition française

«La littérature dans les siècles appelés classiques, perd en originalité ce qu'elle gagne en correction.» (Mme de Staël). — Dans quelle mesure ce jugement s'applique-t-il à la littérature classique allemande?

Version allemande

Sturm- und Drangperiode.

Die geschichtliche Stellung der Sturm- und Drangperiode zu den grossen Bestrebungen des deutschen Aufklärungszeitalters ist genau dieselbe wie die geschichtliche Stellung Rousseaus zu Voltaire und zu den französischen Encyklopädisten.

Wie in Rousseau, so auch in der deutschen Sturm- und Drangperiode das heisse Hungern und Dürsten nach tieferer Gemütsinnerlichkeit und das zornmütige Ankämpfen gegen Alles, was in Leben, Sitte und Denkart, in Wissenschaft und Dichtung, diesem Verlangen nach Natur und Freiheit sich hindernd entgegenstellt; und wie in Rousseau, so auch in der deutschen Sturm- und Drangperiode zugleich dieselbe Verzerrung dieser tieferen Innerlichkeit in die eitelste Gefühlssophistik, welche oft wieder verwirrte und gefährdete, was durch die Siege der Aufklärung für immer gelöst und errungen schien.

Aus der verrotteten Gegenwart und Wirklichkeit sollte der Mensch wieder zurückkehren zu dem verlorenen Paradies seines unverlierbar ange-

borenen Naturzustandes. Aus der herzschnürenden Enge der herrschenden Aufklärungsbildung sollte der Mensch sich wieder erheben und erlösen zum unverbrüchlichen Idealismus des Herzens, zur unverkümmerten Erfassung und Erfüllung seiner vollen und ganzen, reinen und ursprünglichen Menschennatur. Doch zunächst trat nur die eine Einseitigkeit an die Stelle der anderen. Die Jahre der Sturm- und Drangperiode sind die Fliegeljahre der deutschen Bildung; und zwar um so ungebärdiger, je mehr die Enge und Stille des Daseins Phantasie und Gemüt ganz auf sich selbst wies, je mehr bei der Erstorbenheit aller öffentlichen Dinge jedes Gegengewicht einer bedeutenden Wirklichkeit fehlte. Man träumte den holden Traum, auch das Leben poetisch leben zu dürfen, und man verstand unter dieser Poesie des Lebens nur die Eingebungen und Gelüste ungebundener Gemütswillkür. Man wollte die Philisterhaftigkeit bekämpfen; und man verfiel in die trübe Phantastik.

Treffend hat man die Sturm- und Drangperiode das deutsche Gegenbild der französischen Revolution genannt. Es ist ungeschichtlich, wenn man die Sturm- und Drangperiode nur als Abfall von der Höhe der bereits errungenen Bildung, nur als bedauerliche Trübung der grossen Aufklärungsziele des achtzehnten Jahrhunderts betrachtet. Die winterliche Eisdecke der alten Satzungen brach; überall Verjüngung und Erlösung, Frühlingsluft, Phantasie und Jugendfrische. Aber es war eine Frage auf Leben und Tod, ob sich der gährende Most klären, ob der Kern des neuen gesteigerten und vertieften Lebensideals die trübenden Schlacken von sich abstossen, ob sich der herbe unversöhnte Zwiespalt zwischen Ideal und Leben, zwischen Herz und Welt, zu innerer Versöhnung und Selbstbefriedigung, zu Ruhe und Gleichgewicht befreien werde.

Hettner.

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ITALIENNE
DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

Composition française sur une question générale de morale ou de littérature

Madame de Staël a dit que la littérature italienne « porte le caractère d'une vieille civilisation qui, dans l'origine, était païenne ». Discuter cette opinion.

Composition en langue italienne

« Il teatro moderno sghignazza, o deride, o minaccia: esso ci dà lo spasimo doloroso del riso, non la diffusa giocondità che appaga insieme la ragione e i sensi. L'arte nostra è piena di sgomenti. Forse, rifatto il mondo, ritroveremo ancora la serena ilarità delle scene goldoniane. Oggi ci affatichiamo invano a conseguirla... »

Giuseppe Giacosa.

IV. — Sujets donnés aux examens de la Faculté

CERTIFICAT D'ÉTUDES LATINES

Version

La source du Clitumne.

Vidistine aliquando Clitumnum fontem? Si nondum (et puto nondum, alioqui narrasses mihi), vide: quem ego (paenitet tarditatis), proxime vidi. Modicus collis assurgit, antiqua cupressu nemorosus et opacus. Hunc subter fons exit, et exprimitur pluribus venis, sed imparibus; eluctatusque quem facit gurgitem, lato gremio patescit purus et vitreus, ut numerare jactas stipes et relucens calculos possis. Inde non loci devexitate, sed ipsa sua copia et quasi pondere impellitur. Fons adhuc, et jam amplissimum flumen, atque etiam navium patiens; quas obvias quoque et contrario nisu in diversa tendentes transmittit et perfert; adeo validus, ut illa, qua properat ipse, quanquam per solum planum, remis non adjuvetur, idem aegerrime remis contisque superetur adversus. Jucundum utrumque per jocum ludumque fluitantibus, ut flexerint cursum, laborem otio, otium labore variare. Ripae fraxino multa, multa populo vestiuntur, quas perspicuus amnis, velut mersas, viridi imagine adnumerat. Rigor aquae certaverit nivibus, nec color cedit. Adjacet templum priscum et religiosum. Stat Clitumnus ipse amictus ornatusque praetexta. Praesens numen atque etiam fatidicum indicant sortes. Sparsa sunt circa sacella complura, totidemque dii: sua cuique veneratio, suum nomen.

PLINE LE JEUNE, Epist., 8, 8.

BACCALAURÉAT (JUILLET 1926). — DEUXIÈME PARTIE: PHILOSOPHIE

Dissertation philosophique

Trois sujets au choix: I. L'expérimentation en psychologie. — II. Le sentiment de l'effort; ses caractères et ses causes. — III. La sensation et la perception; leur différences et leurs rapports.

Sciences physiques

Question de cours au choix: I. Notions très élémentaires sur les propriétés des courants alternatifs. Transformateurs. — II. Oscillations électriques. Principe de la télégraphie sans fil. — III. Décharge à travers les gaz. Rayons cathodiques.

Sciences naturelles

Trois sujets au choix: I. Structure, composition chimique et accroissement des os. — II. Pistil, carpelles et ovules. — III. Maladies que les animaux domestiques peuvent transmettre à l'homme.

BACCALAURÉAT (JUILLET 1926). — SÉRIES A, B, C, D.

Composition française

Trois sujets au choix: I. Définir le héros Cornélien. — II. Commenter cette parole d'un philosophe: «Le génie est une longue patience.» — III. Expliquer cette fable de La Fontaine: *La Mort et le Bâcheron*.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

APULÉE, *MÉTAMORPHOSES*, livre XI. Texte latin revu et publié d'après les travaux les plus récents, avec un commentaire critique et explicatif et une introduction, par Pierre MÉDAN. Paris, Hachette, 1925. 1 vol. in-8° de XXXI - 87 pages.

Une édition explicative des *Métamorphoses* d'Apulée répondrait à un pressant besoin. Depuis celle de Hildebrand (1842), où l'on trouve un peu pêle-mêle du bon, du médiocre et du pire, il n'en a paru aucune. On pouvait donc espérer que la publication du livre XI comblerait partiellement et provisoirement cette lacune. Espoir trompeur et déception. L'ouvrage de M. Médan n'a rien d'une édition scientifique, même sans prétentions à l'originalité. La notice sur la tradition manuscrite et la critique du texte reste, malgré le papillon rectificatif épinglé en première page, un résumé incomplet, inexact et confus, j'allais dire de la préface de Helm en tête des *Florides* : mais à peine cette préface semble-t-elle avoir été lue. Le mieux à faire est de considérer cette partie du travail comme inexistante, et de s'en tenir à l'exposé de Helm, complété par les articles de Lowe (*Classical Quarterly*, 1920) et de Robertson (*ibid.* 1924). Quant au reste de l'introduction et au commentaire, qu'il s'agisse de la composition de l'*Ane d'Or*, de la langue d'Apulée, du culte d'Isis et de ses mystères, il est rare que notre exégète sorte du vague et de l'à peu près pour entrer dans le vif du sujet. Sa facilité à adopter, sans toujours les reproduire avec précision, des solutions toutes faites, n'a d'égale que sa résignation à tenir les problèmes pour insolubles. Dirai-je qu'il se fait illusion en croyant ne présenter que l'état actuel des questions ? En fait, son travail n'est pas au courant. On s'étonne, pour ne citer qu'un exemple, de ne voir nulle mention, dans la bibliographie, des *Mysterienreligionen* de Reitzenstein. Quant à Loisy, *Les mystères païens et le mystère chrétien*, s'il le connaît, il ne semble guère en avoir tiré parti. Dans les notes enfin, on trouvera, à côté d'éclaircissements utiles, beaucoup de remarques ou oiseuses ou, pour dire le moins, surprenantes. La hâte et la négligence s'y trahissent d'ailleurs à des indices un peu inquiétants. Cf. 13, 5 (p. 36 s.), où deux notes, sans rapport entre elles sont amalgamées en un réjouissant coq à l'âne ; 19, 1 (p. 49), où un développement sur les *mysteria maiora* et les *mysteria minora* s'applique à un texte où il est parlé non de *mysteria*, mais de *ministerium priuata*, ce qui n'est plus du tout la même chose.

N'insistons pas et concluons. Le livre XI des *Métamorphoses* a son intérêt propre ; sur les idées religieuses et les mystères au temps de l'Empire romain, qui, depuis quelques années, sont l'objet d'une si vive curiosité et provoquent de si nombreuses recherches, c'est un document de première importance. On pourra juger commode, en attendant mieux, d'en lire, imprimé à part, un texte amélioré en un ou deux passages par une heureuse conjecture, ou surtout par un retour justifié à la leçon du manuscrit (ainsi,

ch. 21, 7 *elicare*, que Beroald et Helm ont malencontreusement corrigé en *eligere*). Et du commentaire même on pourra tirer quelque profit, à condition de le consulter avec plus d'esprit critique que l'auteur n'en a mis à le composer.

Paul VALLETTE.

Une nouvelle SYNTAXE LATINE

A. C. JURET, *Système de la Syntaxe Latine*, Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc. 34, in 8°, 428 p. — Paris, Les Belles-Lettres, 1926 (prix: 40 fr.)

Ce livre est véritablement nouveau. Nous avons en France une excellente syntaxe dogmatique et suffisamment historique, celle de Riemann. On compte, en Allemagne, plusieurs syntaxes historiques bien faites. Celle-ci est surtout une syntaxe descriptive et, si l'on veut, philosophique. Ce n'est pas des formes grammaticales que part M. Juret; c'est de la pensée elle-même. Il en analyse les nuances, puis il classe et étudie les moyens d'expression que la langue latine met au service de la pensée. La grammaire se trouve ainsi exposée en fonction de la psychologie. Et l'on voit apparaître, décomposé dans ses éléments constitutifs, tout l'ensemble du système latin. C'est un beau et bon livre; non seulement original, mais fortement pensé, très logiquement agencé et présenté avec une richesse d'exemples véritablement instructive.

Cette nouvelle et savante Syntaxe latine est dédiée à l'éminent philologue qui, bien à tort et seulement dans les milieux non avertis, passe pour l'irréconciliable ennemi du latin, « à l'auteur de la *Pensée et la Langue*, M. Ferdinand Brunot ». Cette dédicace, à elle seule, vaut tout un Avant-propos et montre clairement ce qu'a voulu M. Juret. Son idée est d'indiquer comment, à Rome, les types syntaxiques résultent de l'union réalisée en un certain milieu social et à une époque déterminée entre les concepts essentiels à toute pensée humaine et les formes de la tradition latine.

Qu'on ne s'attende pas cependant chez lui à de la dissertation historico-littéraire. Comparatiste éprouvé et phonéticien, M. Juret est un grammairien sévère. C'est en elle-même qu'il étudie la langue latine et non dans les circonstances qui en ont déterminé le développement. Comme en phonétique et en morphologie, il est en syntaxe plus d'un trait qui ne peut s'expliquer par le latin historique et qui représente la survivance d'un système disparu — tel le locatif. Ces survivances ne cessent pas d'être actives dans la langue. Elles sont étudiées dans leur évolution latine, au même titre et sur le même plan que les autres faits latins. Mais c'est à la langue littéraire surtout et à celle de la belle époque, depuis Plaute jusqu'à Tacite que s'applique M. Juret. Lui reprochera-t-on de l'avoir prise comme un tout, d'avoir fait porter son analyse sur le moment où la pensée latine se trouve la plus riche et la plus subtilement nuancée? Autant vaudrait lui faire un grief d'avoir loyalement accepté toutes les difficultés de la tâche qu'il s'était imposée. On admirera au contraire la sûreté de sa connaissance du latin et le sens extrêmement délicat qu'il possède de toutes les nuances

exprimées par la langue littéraire. La logique abstraite devient entre ses mains un admirable instrument d'analyse grammaticale.

De la complexité du sujet découle la complexité au moins apparente du plan... it is a long long way... Mais tout s'éclaire lorsqu'on en a saisi les grandes lignes, bien indiquées d'ailleurs dans une brève introduction et une table des matières développée suivie d'un bon index des mots et des constructions. Les faits de pensée et par conséquent de syntaxe se groupent, indique M. Juret, en trois catégories. Tout d'abord l'expression de l'affirmation dont l'étude constitue la première partie du livre : affirmation synthétique dans laquelle le sujet n'est pas distingué du prédicat : exclamation, impératif, phrases à verbe impersonnel, etc. — et affirmation analytique dans laquelle le sujet est posé à part du prédicat. Ou bien le verbe est employé comme prédicat et nous voyons se succéder en une série de chapitres toute la syntaxe du verbe, voix, modes, temps, non pas sans doute sous ces titres qui paraîtraient trop purement formels, mais sous l'indication des nuances que représentent les voix, les modes et les temps : aspect de l'*imperfectum*, aspect du parfait ou achevé, aspect perfectif (aboutissement), mode de l'affirmation d'une non réalité (subjonctif)... Les deux autres parties du livre traitent des déterminations de l'affirmation, représentées soit au moyen de mots, soit au moyen de propositions. On y trouve classés et étudiés séparément par une abondante série d'exemples, parmi lesquels on salue au passage bien des vieilles connaissances, tous les différents moyens d'expression dont disposait le latin littéraire. « L'observation et l'analyse des faits multiples et complexes conduisent », dit M. Juret dans son *Introduction* (p. 9), « à des hypothèses ou formules générales visant à définir les types étudiés. Puis on cherche si telle formule proposée s'applique à tous les cas et seulement aux cas qui rentrent dans tel type à définir ; et l'on modifie les formules jusqu'à ce qu'elles atteignent cet idéal. Enfin on analyse et compare les formules particulières pour y chercher ce qui les coordonne et les systématise. Cela suppose que dans la diversité des faits changeants et individuels il y a des traits qui se retrouvent à peu près identiques dans un nombre indéfini d'exemples et constituent des types : que la réalité ne présente pas une poussière de particularités individuelles sans parenté reconnaissable, mais qu'il y a des aspects de la réalité qui se répètent à peu près identiquement dans la multiplicité ».

Les grammairiens formés à la vieille école se trouveront peut-être un peu dépayés dans cette philosophie et cette nomenclature nouvelle. Mais une fois cassée la coque verte qui enveloppe la châtaigne, ils se trouveront payés de leur peine et éprouveront pleine satisfaction à ce livre d'une forte originalité, d'une pensée solide et d'une profonde érudition, qui pousse ses qualités à l'extrême et qui réalise pleinement ce qu'a voulu l'auteur. Ils s'intéresseront aussi à voir l'influence de M. Brunot, le maître de l'histoire de la langue française, s'exercer sur l'étude du latin et la renouveler par l'intermédiaire d'un disciple un peu inattendu, mais à l'esprit vigoureux et qui est parvenu à réaliser une œuvre vivante, nuancée et pleine du suc des réalités psychologiques.

A. GRENIER.

Le Livre de Conduite du Régisseur pour le Mystère de la Passion¹⁾

L'usage n'est point de parler de ses propres ouvrages et il a fallu l'amicale insistance de mon collègue Maugain ainsi que mon vif désir de garder le contact avec notre chère Faculté des Lettres de Strasbourg pour me décider à cette *Selbstanzeige*, destinée au *Bulletin*.

Dans un livre datant déjà de vingt ans, intitulé *Histoire de la Mise en scène dans le Théâtre religieux français du Moyen âge* (Paris, 1906, in-8°), depuis longtemps épuisé²⁾, mais dont une seconde édition, corrigée et augmentée, paraît, ces jours-ci, à la Librairie Champion, j'avais tenté de décrire, d'après tous les documents conservés, les conditions matérielles et morales de la scène médiévale, salle et décors, costumes et machinerie, diction et mimique des acteurs, travail du *fatiste* ou auteur, esprit et mœurs des spectateurs; ceci, d'abord au stade le plus reculé et le plus primitif, celui du drame liturgique joué dans l'église (XI^e, XII^e siècles), ensuite au stade intermédiaire, celui du drame semi-liturgique, qui abandonne le latin pour la langue vulgaire et l'église pour le parvis (XIII^e siècle), enfin au stade d'épanouissement des grandes *Passions* cycliques sur la place publique (XIV^e, XV^e, XVI^e siècles).

Toutefois, à cette construction systématique avait manqué le document essentiel. Poursuivant, à travers les archives et les bibliothèques, l'enquête dont j'avais donné les conclusions provisoires, je m'étais rendu, en 1913, à Mons, en Belgique, dans l'espoir d'y retrouver un texte de Mystère signalé, dès 1869, par Léopold Devillers au 4^e fascicule de ses *Analectes montois*. L'archiviste y avait vu, dans le dépôt confié à ses soins, un manuscrit entièrement mutilé, n'indiquant sommairement, disait-il, que « le rôle de chaque acteur, la mise en scène, les changements de décors, de costumes etc. ». C'était assez pour piquer ma curiosité, sinon la sienne. Aussi quelle ne fut pas ma déception, lors de ma première visite aux Archives de l'État et à la Bibliothèque de la ville de Mons, de me heurter à l'inévitable réponse, qui vous accueillera toujours, dans tous les dépôts, jeunes chercheurs : « Nous n'avons rien ». Toutefois, en l'absence du Conservateur en chef, son subordonné complaisant, après m'avoir mis entre les mains un Catalogue, où il y avait des mentions comme celles-ci : « Manuscrit écrit en langue gauloise ! », consenti à m'ouvrir de vieilles armoires, d'où je ne tardai pas à dégager, des moisissures et des plâtras où ils étaient ensevelis, des cahiers de papier recouverts de parchemin racorni et jauni. Quelle ne fut pas ma surprise en les ouvrant ! En grandes

¹⁾ Cf. *Le Livre de Conduite du Régisseur et le Compte des Dépenses pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501, publiés pour la première fois et précédés d'une Introduction*, Strasbourg, Istra, 1925, in 8° (PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG).

²⁾ On n'en trouvait plus qu'une traduction allemande due au Dr. C. Bauer et publiée en 1907, chez W. Klinkhardt à Leipzig : *Geschichte der Inszenierung im geistlichen Schauspiele des Mittelalters in Frankreich*.

lettres gothiques apparaissaient des noms de personnages : DIEU, EVE, ADAM ; à côté, un gribouillage où l'on pouvait, en le considérant avec attention, déchiffrer un nom picard, celui de l'acteur ; en dessous, deux lignes courtes sans liaison entre elles, mais suivies d'un chiffre romain indiquant le nombre d'octosyllabes à réciter, enfin, en lignes longues couvrant la page entière ou massées dans les marges, les didascalies les plus minutieuses, se rapportant aux décors, aux gestes, à la diction, aux allées et venues. Alors je compris que j'étais en présence d'un document unique dans l'histoire de notre ancien théâtre et peut-être de tous les théâtres, d'un livre de scène, celui que, contemplant le mémoire d'un de ses lointains prédécesseurs, Grémier qualifia devant moi : *le livre de Conduite du Régisseur*.

Retournant ensuite aux archives, aidé cette fois par feu Gonzalès Decamps, j'eus la bonne fortune de retrouver un gros cahier couvert d'une fine écriture de comptable et intitulé *Despenses de la Passion*. L'identité des noms d'acteurs et de personnages mentionnés dans l'un et l'autre document garantissait que tous deux se rapportaient à la même représentation solennelle, celle de juillet 1501, qui, pendant huit jours, mit en rumeur la cour, la ville et les champs.

L'exemple à imiter et à surpasser était celui qu'avait donné, un an auparavant, la cité d'Amiens ; c'est à elle, que les Montois empruntèrent le manuscrit, comme c'est à Chauny, à ceux de Chauny en Picardie, jongleurs nés, « grands jaseurs et beaulx bailleurs de baillivernes », selon maître François Rabelais, qu'ils demandèrent leurs machinistes ou *fainctiers*.

Arrivés dès le 2 mai, ceux-ci, Jehan et Guillaume de la Chièrre, se mirent à l'ouvrage et, tandis que les joueurs se faisaient *recoler* en de nombreuses répétitions ou *recors*, et que déjà l'on s'était mis à la construction des *échafauds* sur l'immense Grand'Place de Mons, ils répartissaient les emplois entre leurs acolytes. Ceux qui présidaient aux pièces d'artifice et à la manœuvre des canons de l'Enfer, destinés à faire beaux *tonnoires* à la Descente de Jésus aux Limbes, n'étaient pas moins de dix-sept, sous la direction de Me Jehan du Faÿt. On ne dit pas combien étaient les *deputez aux secrets* du Déluge, lesquels, du haut du Paradis, adossé à la Maison d'Allemagne, manœuvraient les *thorignons*, treuils, poulies et tonneaux servant à noyer, à point nommé, le « plateau » sous les eaux envahissantes et mortelles. D'autres élevaient Jésus sur des plates-formes, au moment de l'Ascension, ou présentaient, en temps utile, le *corps feint*, rempli de sang, destiné à l'assassinat d'Abel, à la Décollation de Saint Jean Baptiste ou à la pendaison de Judas, dont « les tripes saillent hors » pour laisser échapper une âme-oiseau, trop noire pour passer par la bouche qui a baisé le Fils de Dieu.

A tous ces machinistes d'occasion, sinon à leurs chefs, il fallait des petits mémoires que nous n'avons pas malheureusement et que notre texte intitule *billets d'advertence*.

Le relevé des sommes payées aux entrepreneurs, avec le détail des poutres, soles, lambourdes et sommiers qu'ils ont livrés, permet de se rendre compte des vastes dimensions de l'amphithéâtre en gradins, qui, du milieu

de la place ou *grand Markiet*, s'élevait jusqu'au premier étage de l'Hôtel de Ville, en laissant les fenêtres à découvert pour permettre à Messieurs les échevins, à Mesdemoiselles les Chanoinesses de Sainte Waudru et à Madame la Baillive de contempler l'illustre spectacle sans se commettre avec la foule, fût-ce avec celle des spectateurs à trois sols, privilégiés installés en dessous d'eux sur les *ghalleries du hault hourt*. Au bas, debouts ou assis sur des bancs, sont les assistants du parterre, qui, pour pénétrer dans le *parcq* (d'où notre « parquet ») n'ont dû déboursier que 12 deniers. En sont exclus de crainte d'accident les *anciennes gens debilles* et les *femmes enchainées* et, de crainte de braillements, les petits enfants non accompagnés, en dessous de douze ans. Ils se pressent jusqu'aux draperies rouges qui masquent les « dessous » de l'immense échafaud de quelque cinquante mètres de long et de quelque vingt mètres de profondeur qui supporte les décors.

Ceux-ci s'alignent entre deux *maitresses pièces*, qui sont comme les deux piliers latéraux de l'édifice scénique, l'Enfer et le Paradis : le premier, à droite du spectateur, mais à gauche (côté néfaste) de Dieu ; le second, à gauche du spectateur, mais à droite (côté faste) du Tout-Puissant. Sur ces deux praticables a porté le plus gros effort des décorateurs, ceci pour des raisons techniques, non moins qu'en vue de l'effet dramatique et artistique.

Au centre du *Paradis celestiel*, en effet, est assis, comme dans le volet de l'Adoration de l'Agneau des frères van Eyck, en l'église de Saint-Bavon à Gand, un souverain Père, en robe de pourpre bordée d'hermine, tiare sur la tête, les pieds sur un *passet*. Matérialisant, grossièrement sans doute, une grandiose conception dantesque, les neuf ordres d'anges, statuettes en bois sculpté fixées sur une immense roue, tournent autour de lui pour exalter sa louange. En face, à l'autre extrémité, d'autres anges, ceux-là déchus, et cruellement roués, virant autour d'un Lucifer enchaîné sur le donjon de sa forteresse, fournissent aux premiers une réplique grotesque et menaçante, où les cris des damnés remplacent les suaves harmonies des sphères. Ces misérables bouillent dans la chaudière qu'on aperçoit à travers la Gueule ouverte du *Crapault d'Enfer*, imitée du Léviathan de la Bible.

Entre l'Enfer et le Paradis sont alignées les autres *mansions* : le Lac Tibériade, le Mont Thabor, le Temple de Jérusalem avec son Pinacle, ainsi que les 70 lieux que postule le *Livre de Conduite*, qu'on supposerait rangés les uns à côté des autres en vertu des principes de la mise en scène simultanée qui est celle de cette époque, en scénologie, comme en peinture et en sculpture. Mais comment les faire tenir ensemble sur le *hourt*, si spacieux qu'on le suppose. Ici intervient, comme correctif, le changement d'affectation, qui muera le Mont de la Transfiguration, en Mont des Oliviers, en Calvaire, en Hôtellerie d'Emmaüs, ou le logis d'Adam en celui de Marie.

Pour le Calvaire, dont personne n'a remarqué l'absence dans la miniature de Cailleau (pl. V), ce qui prouve combien elle est incomplète, inexacte ou stylisée, aucune difficulté. Les trois Croix le désigneront à suffisance au spectateur le plus illettré, mais il n'en va pas de même pour le logis d'Adam. L'instruiront à cet égard les écriteaux ou pancartes, dont on a révoqué en doute l'existence pour le théâtre Shakespearien, mais qu'attestent, à toute évidence, les 48 sous payés :

A Sr Jehan Portier, prebtre, pour avoir fait 98 briefvés de grosse lettre es Lieux sur le Hourt.

Et maintenant, la scène construite, les *mansions* érigées, maçonnées, par crainte du feu, quand il s'agit de l'Enfer, ou constituées par toiles peintes marouflées sur des châssis de bois, il ne reste plus qu'à la couvrir de terre et de gazon pour masquer les trappes, destinées aux apparitions ou aux disparitions, conduisant aux *fosscries* ou dessous et pour atténuer le bruit du piétinement, et à y faire mouvoir, guidée par le bâton exercé des *superintendants du jeu*, une foule d'acteurs amateurs assez inexpérimentés. Ils sont 150 pour remplir 350 rôles ; c'est dire que quelques-uns en tiendront plusieurs, mais d'autres au contraire de ces rôles en une pièce où le héros,

Enfant au premier acte est barbon au dernier ont dû être dédoublés, le personnage de *Marie nouvelle née* ne pouvant être confié comme celui de *Marie* à XIV ans à la fille *Jorge de la Nerle*. J'ajoute que l'actrice est l'exception et que, constatation un peu troublante, le rôle d'*Eve* est confié à Colin Riffart et celui de la coquette *Madeleine* à la toilette de laquelle on nous fait assister, à Jehan Maisnard, prêtre et chanoine de Saint-Germain de Mons.

De l'incompétence de ces novices témoigne assez la minutie des rubriques, qui disent la concordance des gestes et des vers et règlent, non les entrées et les sorties, car celui qui ne parle point se borne à aller s'asseoir *en son siege*, mais les attaques et les mouvements. En voici un exemple qui ne laisse pas d'être plaisant :

Lors s'en va LUCIFER en Paradis terrestre en fourme de serpent. Et est à noter que le personnage de Lucifer ne se bouge d'Enfer, jasoit qu'il [quoi qu'il] ait dit cy dessus ; mais est ung aultre personnage qui fait le serpent et doit aller à EVE pour ce que LUCIFER ne seroit point assez à temps mis en fourme de serpent.

Fourni pour la plus grande gloire de Dieu, le service de chacun était bénévole et gratuit, mais toutefois on était nourri, soit à l'occasion d'un repas sur la scène, comme les Noces de Cana, soit dans l'entr'acte, qui sépare la *Matinée* de l'*Après-Disner*, soit après, et ce sont alors des mangeries et des beuveries dignes du pinceau de l'école flamande. Dieu le Père lui-même ne s'en abstient point, puisque le compte prévoit gravement :

A Dieu le Pere, ce dit jour, au souper en sa maison, outre viande, donné un pot de vin de V sous.

C'est même à l'occasion de ces ripailles que les *Despenses de la Passion* nous font apercevoir les joueurs groupés en compagnie, *Cqmpagnie infernalle*, *Lucifer* et ses 16 accolytes, que ne fréquentent pas celle de Dieu et ses Anges, celle de Jésus et ses douze Apôtres. Si les premiers, en effet, boivent « A la Clef », les autres cantonnent plutôt à la digne auberge du Griffon.

Sur les spectateurs nous avons moins de renseignements, bien que le tableau des recettes permette de tracer la courbe de leur curiosité et de leur affluence, accrue le Dimanche de la foule des forains, venus des plus lointaines parties de l'ancienne Picardie. Ce n'est pas, en effet, une des

données les moins curieuses qu'apportent nos documents que l'invitation adressée aux gens de Saint-Quentin, d'Amiens et de Chauny, villes appartenant, comme Tournai d'ailleurs, aux domaines du Roi de France. Qu'est-ce à dire ? si ce n'est que le substrat linguistique picard, la communauté de lointaines origines ethniques, l'identité, qui date de loin aussi, d'intérêts économiques, ont été des facteurs plus décisifs que les frontières mobiles de la politique, mais, constatation non moins intéressante et non moins importante, ce n'est pas le patois picard qui est le truchement de cette unité, c'est la langue littéraire du grand pays limitrophe du Hainaut, le français. C'est en français que récitent ces ouvriers et artisans montois, quoique ce ne soit point là le parler quotidien de leurs foyers ; c'est une *Passion* française, celle de Greban, revue et corsée par le scientifique docteur Jehan Michel, tourangeau, dont ils font retentir aux oreilles de leurs compatriotes, les interminables discours théologiques, les intermèdes comiques, les gracieux lais et rondeaux, soulignés par les accords des harpes et rebecs, orgues et violes, ou l'aigre son des buccines et des trompettes. Terre d'élection de la musique et de la poésie que ce Hainaut, puisqu'y sont nés Dufay¹⁾ et Josquin des Prés, dont Luther disait : « Les musiciens font ce qu'ils peuvent des notes, Josquin seul en fait ce qu'il veut », et, par ailleurs, Jehan Lemaire de Belges ou Bavay, authentique précurseur de Ronsard et de la Renaissance.

Voilà quelques-unes des conclusions que l'on peut tirer de l'étude des documents montois récemment découverts. Peut-être suffiront-elles à montrer leur intérêt et à inspirer à mes auditeurs de l'an dernier, qui auront pas j'espère, tout à fait oublié leur ancien maître, l'envie d'en découvrir de pareils²⁾. Rien n'est plus facile, car en cette matière, pour reprendre, en l'altérant un peu, un mot célèbre : « Le hasard n'est qu'une longue patience ».

Gustave COHEN,

Maître de conférences à la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.

¹⁾ Le musicologue belge Ch. van den Borren vient de consacrer un livre à *Guillaume Dufay. Son importance dans l'évolution de la Musique au XV^e siècle* Bruxelles, Hayez, 1926, en-8°. J'en profite pour signaler une autre publication prochaine du même auteur, concernant l'Alsace : *Le Manuscrit musical M 222 C 22 de la Bibliothèque de Strasbourg (XV^e siècle) brûlé en 1870 et reconstitué d'après une copie partielle d'Edmond de Coussemaker*.

²⁾ Je me permets de signaler, à ce propos, d'après le numéro de janvier-février 1926 du *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, la découverte en Espagne par le professeur Ad. Hämel, de Wurzburg, d'un manuscrit de Clément Marot, le seul connu et qu'il compte publier.

Bibliothèque universitaire

Quelques acquisitions récentes
(Du 15 mai au 15 novembre 1926)

B (PHILOSOPHIE. PÉDAGOGIE)

- 131.549 **Vinet** (Alex.), *Famille, éducation, instruction*. Recueil d'articles, discours..., publiés par Ph. Bridel. Lausanne (Payot), 1925, in-8°, 660 p.
- 131.344 **Ranulf** (Svend), *Der elastische Satz vom Widerspruch*. Kiøbenhavn (Nordisk forlag), 1924, in-8°, 222 p.
- 131.568 **Labax** (Emile), *La philosophie dans l'Afrique du Nord et l'histoire de l'esprit africain*. Paris (Alcan), 1922, in 8°, 53 p.
- 131.598 **Bila** (Constantin), *La croyance à la magie au XVIII^e siècle en France, dans les contes, romans et traités*. Paris (Gamber), 1925, in-8°, 158-pages.
- 131.592 **Rasmussen** (S. V.), *The philosophy of Sir William Hamilton*. Copenhagen (Levin et Munksgaard), 1925, in-8°, 176 p.
- 131.595 **Morgan** (C. Lloyd), *Life, mind and Spirit*. Lond. (Williams and Norgate), 1926, in-8°, 313 p.
- 134.508 **Prato** (G.), *Il Piemonte e gli effetti della guerra sulla sua vita economica e sociale*. [Storia economica e sociale della guerra mondiale]. Bari (Laterza), 1925, in-8°, 241 p.
- 134.509 **Mortara** (G.), *La salute pubblica in Italia durante e dopo la guerra* [ib.], 1925, in-8°, 577 p.
- 134.506 **Chapus** (S.), *Histoire de Madagascar*. Tananarive (L. M. S.), in-8°, 78 p.
- 131.623 **Fillich** (Paul), *Das System der Wissenschaften*. Göttingen, in-8°, 1923.

Bh (BEAUX-ARTS)

- 1968 **Schreiber** (W. L.), *Holz- und Metallschnitte aus der öffentl. Bibliothek zu St-Petersburg*. Strasbourg (Heitz), 1925, in-2° (Einblattdrucke des fünfzehnten Jahrh. 57).
- 1909 **Id.**, *Graphische Blätter des XV. Jahrh. in der Landesbibliothek Wolfenbüttel* (Ib. 58).
- 16.440 **Rodocanachi** (E.), *Histoire de Rome. Une cour princière au Vatican pendant la Renaissance. Sixte IV, Innocent VIII, Alexandre VI, Borgia, 1471-1503*. Paris (Hachette), [1925], in-4°, 315 p.
- 16.434 **Droz** (E.) et **Thibault** (G.), *Poètes et musiciens du XV^e siècle*. Paris (1924), in-4°, 86 p.
- 16.441 **Simpson** (Percy) et **Bell** (C. F.), *Designs by Inigo Sones for masks and plays at court*. A. descriptive catalogue of drawings for scenery. Oxford, 1924, in-4°, VIII 158 p. + 51 pl. (print. for the Walpole and Malone society at the University press).

116.769 **Séailles** (G.), *L'origine et les destinées de l'art*. Paris (Alcan), 1925, in-8°, 159 p.

16.444 **Courby** (F.) et **Picard** (C.), *Recherches archéologiques à Stratos d'Arcananie*. Paris, 1924, in-4°, 120 p. + 19 pl. (Bibliot. des Ecoles françaises d'Athènes et Rome).

16.445 **Byvanck** (A. W.), *Les principaux manuscrits à peinture de la Bibliothèque royale des Pays-Bas et du Musée Meermannowestreenianum de La Haye*. Paris, 1924, in-4°, 157 p. + 67 pl.

500.155 IX **Bulard** (M.), *Description des revêtements peints à sujets religieux. Exploration archéologique de Délos, IX*. Paris (De Boccard), 1926, in-4°, 226 p. + 26 pl.

116.779 **Manwaring** (Elizab. W.), *Italian landscape in eighteenth century England. A study chiefly of the influence of Claude Lorrain and Salvator Rosa*. New-York (Oxford, Univ.-Press), 1925, in-8°, 243 p. + 24 pl.

116.790 **Franzen** (J.), *Les comédiens français en Hollande aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris, in-8°, 1925.

C (PHILOLOGIE)

500.118 *Papyri Osloenses. I Magical papyri edited by S. Eitrem*. (Acad. des Sciences et Lettres d'Oslo). Oslo, 1925, in-8°.

150.908 **Pistis Sophia**, *Ein gnostisches Originalwerk des dritten Jahrh. aus dem koptischen übersetzt...* herausg. v. Carl Schmidt. Leipzig (Hinrichs), 1925, in-8°, XCI + 308 p.

500.005 **Burger** (A.), *Les mots de la famille πρῶν en grec ancien*. (Bibl. Ec. Htes Et., fasc. 246.). Paris, 1925, in-8°, 90 p.

Kurilowicz (J.), *Traces de la place du ton en gothique* (ib., fasc. 244). Paris, 1925, in-8°, 37 p.

13.572 **Wessely** (Carl), *Studien zur Palaeographie u. Papyruskunde. XXIII. Griechisch-ägypt. Offenbarungszauber. Seine Methoden vom Theodor Hopfer*, 1924.

150.910 **Ungnad** (Arthur), *Das Wesen des Ursemitischen. Eine Sprachgeschichtlich-psychologische Untersuchung* (Mit einem Anhang: Zur Entstehung u. Gesch. der Zahlbegriffe). Lpz., (Pfeiffer), 1925, in-8°, 30 p.

500.141 **Coptica**, *Consilio et impensis Instituti Rask-Oerstediani edita. II. Pistis Sophia*, hsg. von Carl Schmidt. Hauniae (Gyldendal), 1925, in-8°.

150.917 **Hertel** (J.), *Die Himmelstore im Veda u. im Awesta*. Leipzig (Haessel), 1924, in-8°, 68 p. (*Indo-iranische Quellen u. Forschungen*, II).

150.916 **Bartholomae** (Chr.), *Zarathustia's Leben u. Leher*. Akademische Rede. Heidelberg (Winter), 1924, in-8°, 19 p. (*Kultur u. Sprache*, IV).

150.913 **Hemelrijk** (J.), *Penia en Ploutos*, Proefschrift... Utrecht. Amsterdam (Blikman et Sartorius), 1925, in-8°, 152 p.

150.914 **Hondius** (Jacob J. L.), *Novae inscriptiones atticae. Specimen litterarium inaugurale*. Lugduni Batavorum (Sythoff), 1925, in-8°, 142 p.

(A suivre.)

Les Classiques Gedalge

COURS DE GÉOGRAPHIE

par R. Blanchard & D. Faucher

NOUVELLES LECTURES

par Rogie, Bornecque & Coupin

MÉTHODE DE COMPOSITION FRANÇAISE

par Ringot & Souchier

LA LANGUE FRANÇAISE PAR LA DICTÉE

par Dessaint, H. & M. Douillet & Ringot

HISTOIRE DE FRANCE

par Perron & Lomont

ALBUMS EN COULEURS POUR LES TOUT PETITS

par Maggie Salzedo

LA POÈMERAIE

poésies choisies pour les Enfants
par Armand Got

LES VOCABULAIRES FOURNIER

universellement appréciés.

**méritent de retenir
votre attention**

Pour recevoir nos services de Publicité, adressez votre carte de visite (en indiquant, si possible, le cours que vous professez) à la **Librairie Gedalge**, 75, Rue des S.^{ts} Pères. **Paris**

3101
BS
5^e ANNÉE
N^o 3

1927
1^{er} JANVIER

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISSANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

**A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG**
(Chèques postaux 3670, Strasbourg)
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide : France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro : France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

	Pages
I. P. COLLOMP	89
II.	
La Papyrologie	89
Chronique.	
<i>Réunions du samedi</i> (Histoire sociale, p. 99, — Histoire littéraire, p. 100, — Histoire des religions, p. 100, — Linguistique, Orientalisme et Archéologie, p. 102).	
<i>Dons de livres à l'Institut de langues et littératures slaves</i>	103
<i>Amicale des étudiants en Lettres</i>	107
<i>Doctorat d'Etat</i>	108
<i>Avis aux candidats aux agrégations des lettres et de grammaires</i>	108
III.	
Concours et examens.	
1. <i>Notes sur les auteurs des programmes.</i>	
A. GRENIER Conseils pour la préparation du 1 ^{er} livre de Tite-Live (suite)	109
2. <i>Textes à traduire ou à commenter.</i>	
(Grec, p. 111, — Latin, p. 112, — Français, p. 112, — Allemand, p. 113, — Anglais, p. 113, — Espagnol, p. 115, — Italien, p. 116, — Histoire ancienne, p. 117, — Histoire du moyen-âge, p. 119.)	
IV.	
Revue bibliographique.	
A. GRENIER O. RIEMANN, <i>Syntaxe latine</i>	121
A. ERNOUT <i>Morphologie historique du latin</i>	122
E. HOEPFFNER HENNIG BRINKMANN, <i>Geschichte der lateinischen Liebesdichtung im Mittelalter</i>	122
Même auteur, <i>Entstehungsgeschichte des Minnesangs</i>	125
<i>Bibliothèque nationale et universitaire, quelques acquisitions récentes</i>	125

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

LA PAPHYROLOGIE

§ 1. — On se propose ici de donner une définition de la Papyrologie, un aperçu des services qu'elle a déjà rendus, des tâches qui lui incombent, et une bibliographie classée en vue d'une première orientation.

§ 2. — Le public non spécialisé, ainsi que le futur spécialiste à titre d'initiation, peuvent utiliser plusieurs exposés dont certains sont des conférences ou œuvres de vulgarisation :

- U. Wilcken. *Die griechischen Papyrusurkunden*. 1897.
Erman und Krebs. *Aus den Papyrus der Kgl. Museen*. 1899.
L. Mitteis. *Aus den griechischen Papyrusurkunden*. 1900.
Bidez. *Les découvertes récentes de Papyrus*. *Bibliogr. moderne*. 1900.
O. Schulthess. *Aus neueren Papyrusfunden*. *Neue Zürch. Zeitung*. 1901.
F. Staehelin. *Neuere Papyrusfunde*. 1901.
U. Wilcken. *Der heutige Stand der Papyrusforschung*. *N. Jahrb. f. d. kl. Alt.* 1901.
N. Hohlwein. *Les Papyrus grecs d'Égypte*. *Bibliogr. Moderne*. 1906.
M. Zech. *La papyrologie grecque et ses progrès*. *Acad. Roy. d'archéol. de Belgique. Bulletin* N° 5. 1907.
N. Hohlwein. *Les papyrus grecs et l'Égypte province romaine*. *Revue générale*. 1908.
A. S. Hunt. *Papyri and Papyrology*. *Journ. of Egypt. Archaeology*, I, 1914, p. 81.
Wessely. *Aus der Welt der Papyri*. 1914.
A. Calderini. *La primavera di una scienza nuova*. Supplément à *Ægyptus*. *Série de vulgarisation, section gréco-romaine*, N° 1, 1921.
W. Schubart. *Vom Werdegang der Papyruskunde*. *Orientalische Literaturzeitung*, XXVII, 1924, col. 564.
W. Schubart. *Papyruskunde*, dans : Gercke-Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*³, t. I, 9, p. 27-68.
M. Hombert. *La Papyrologie*. *Revue de l'Université de Bruxelles*, XXXI, 1925/26, N° 2, p. 167.

Le présent exposé ne prétend ni les critiquer ni les recommencer ni les remplacer. Il diffère quelque peu de ceux que l'on a pu voir soit par la disposition, soit par le but visé en quelques-uns de ses paragraphes.

§ 3. — Définir la papyrologie est d'autant moins superflu que l'on a pu parfois, et non sans quelques arguments valables, au moins à certains égards, en contester le droit à l'existence comme discipline spéciale et séparée, en raison des points de contact qu'elle a, nombreux et incon-

testables, avec presque toutes les disciplines qui constituent la science de l'antiquité. On a soutenu de plus que la papyrologie manque totalement d'unité, et n'est que la réunion arbitraire de disciplines hétérogènes, dont chacune du reste ne saurait être construite avec les seules données des papyrus : ce dernier point est d'ailleurs incontestable.

L'existence et l'unité d'une discipline sont justifiées par l'existence et l'unité de son objet. La papyrologie, d'après son nom même, est la science des papyrus comme la minéralogie est la science des minéraux et la numismatique celle des monnaies. Mais n'étant pas la science botanique du papyrus — science à qui l'unité ne saurait manquer —, mais du papyrus comme matière à écrire, la science des textes écrits sur papyrus, les difficultés commencent.

§ 4. — On peut soutenir qu'il importe assez peu, pour l'étude d'un texte, qu'il nous soit transmis sur une matière ou sur une autre. La papyrologie s'est fondée au moment où l'on a découvert des papyrus qui nous livrent des textes parfois de tout point pareils à ceux qui faisaient depuis longtemps l'objet de la philologie. Si le hasard avait voulu que pendant très longtemps aucune monnaie de bronze n'eût été connue, l'apparition des premières monnaies de bronze retrouvées aurait peut-être provoqué, de la part de certains esprits aventureux, la création d'une chalcologie. Et l'on aurait sans doute aussi contesté à cette « science » le droit à une existence séparée, en dehors de la numismatique. On aurait eu raison, car il n'y a pas de différence d'essence entre des monnaies frappées sur or, bronze, argent, ni non plus aucune raison d'étudier les unes loin des autres et sans les autres. On applique le même raisonnement à la papyrologie : l'étude d'un texte de Platon ou d'Aristote relève de la philologie, et non pas successivement d'une papyrologie et d'une « pergamenologie », suivant la matière qui porte le dit texte.

§ 5. — Les protestations contre la création d'une chalcologie auraient encore été plus violentes et plus justifiées si, la découverte des premières pièces de bronze coïncidant avec celle des premiers diptyques militaires sur bronze, la chalcologie avait prétendu monopoliser en une seule discipline l'étude des monnaies et celle des dits diplômes. Etant donné le contenu des papyrus, qui va des œuvres littéraires aux comptes de ménage en passant par les pièces administratives, les lois, les quittances, les actes notariés et les lettres familières, on oppose à la papyrologie la même objection : chacune de ces catégories de documents doit relever en réalité d'une discipline spéciale. .

§ 6. — Mais de plus l'unité de matière n'existe même pas et la papyrologie est infidèle même à son nom. Elle s'occupe des ostraka et des tablettes de bois, étiquettes de momies, ou matériel scolaire, et l'on publie dans les recueils de papyrus les textes sur parchemin découverts avec les papyrus.

§ 7. — Enfin, on fait valoir que les papyrus sont couverts de textes en langues très diverses : égyptien (hiéroglyphique, démotique, copte), araméen, méroïtique, grec, latin, pehlvi, arabe, gothique même. Cette objection est, il est vrai, la plus facile à résoudre. Il s'agit de papyrologie grecque, ou plutôt, si la supériorité numérique des papyrus grecs sur les latins n'avait

fait adopter cette expression inexacte, de papyrologie gréco-latine. L'unité de la civilisation gréco-romaine comme objet d'étude justifie la réunion des textes grecs et latins, — auxquels il faut d'ailleurs joindre les textes coptes et démotiques. On verra plus loin que la situation de la papyrologie gréco-latine en face de la philologie classique n'est pas la même que celle d'une papyrologie égyptienne en face de l'égyptologie, et que la spécialisation se justifie mieux.

§ 8. — En présence de ces objections l'existence et l'unité de la papyrologie gréco-latine ne seront justifiées que si la documentation sur papyrus — bois et ostraka — sur laquelle elle repose peut être caractérisée par une particularité commune. Et l'on en voit pas d'autre que la suivante. La documentation papyrologique nous a été conservée — grâce à un ensemble de circonstances spécifiquement égyptiennes — bien qu'elle fût écrite sur un matériel périssable, partiellement non destiné à la conservation, les textes eux-mêmes étant partiellement non destinés à la transmission; dans les autres pays que l'Egypte ces derniers textes ont en règle générale péri, ainsi d'ailleurs que tout le matériel périssable conservé en Egypte. Il faut cependant faire une exception depuis les textes d'Awroman: ils sont sur parchemin et pourtant relèveraient de la papyrologie. Il faut aussi noter a) que le lien de la papyrologie à l'Egypte est tout « physique » ou climatique; la papyrologie aurait été asiatique si l'Asie avait eu le climat égyptien; b) qu'en fait l'Egypte confère à la papyrologie une unité tout artificielle et extérieure.

§ 9. — On voit peut-être ainsi s'établir le droit à l'existence de la papyrologie comme partie relativement indépendante et relativement une de la science de l'antiquité classique. Elle est l'étude de la dite antiquité faite: 1° avec des documents contemporains, matériellement contemporains, et non transmis par tradition, — ce qui l'oppose à la philologie des manuscrits; 2° avec des documents conservés indépendamment de tout choix et de toute volonté de conservation, ce qui l'oppose à l'épigraphie. Le premier de ces deux caractères justifie sa situation par rapport à la science de l'antiquité classique en opposition avec ce que serait la distinction d'une papyrologie égyptienne en face de l'égyptologie: l'égyptologie, qui ne connaît pas de tradition manuscrite médiévale, a travaillé dès le principe avec des documents contemporains des périodes étudiées, entre lesquels il y a beaucoup moins lieu de distinguer. Le deuxième caractère explique pourquoi la papyrologie, infidèle à son nom lorsqu'elle s'occupe d'ostraka, de tablettes de bois ou de fragments de parchemin, reste en ce faisant fidèle à son esprit et à sa tâche, ce matériel étant, comme les papyrus, conservé sans choix et sans dessein arrêté.

Il faut préciser, en ce qui concerne les papyrus littéraires, qu'en les comprenant dans la catégorie des documents matériellement contemporains de l'antiquité on ne veut pas dire que nous possédions des papyrus écrits à l'époque même où vivait l'auteur du texte. Un papyrus de Sophocle écrit au III^e s. avant J. C. est pour l'étude de Sophocle un document transmis, à peu près comme un manuscrit du Moyen Age; mais il est un document *contemporain* pour l'étude littéraire du III^e s. avant J. C. De même en un certain sens les papyrus littéraires étaient bien

destinés à la conservation : il n'en est pas moins vrai que la conservation des textes par les papyrus s'oppose à leur conservation par les manuscrits médiévaux en ce sens que cette dernière dépend au moins en partie, quant à son extension, d'un choix plus ou moins volontaire, alors que la première est due, une fois du moins les copies exécutées, au hasard des circonstances, ne dépend en rien des fluctuations du goût ou de l'intérêt attaché dans la suite des âges aux œuvres de telle ou telle catégorie.

§ 10. — On voit également comment l'existence de la papyrologie est justifiée par la nouveauté des renseignements qu'elle apporte à la connaissance de l'antiquité gréco-latine. Ces renseignements nouveaux peuvent être classés en quatre groupes qui, à l'intérieur de la discipline papyrologique générale, relèvent de quatre « études » plus spécialisées.

a) Auparavant la paléographie grecque s'ouvrait pratiquement, comme la latine, vers le Ve s. après J. C. Actuellement elle s'ouvre au IV^e s. avant, puisque le plus ancien papyrus daté est de 311 avant J. C. Et la paléographie latine s'ouvre au I^{er} s. de notre ère. Mais ce n'est pas seulement une extension chronologique du terrain d'observation. Les manuscrits ne faisaient connaître que des écritures stylisées en vue de la librairie. Les papyrus ont révélé ce qu'étaient les écritures cursives employées dans les affaires et la vie de tous les jours.

b) La philologie classique apprend des papyrus quel était l'aspect matériel des instruments du travail intellectuel chez les anciens. L'histoire du livre antique commence pour nous maintenant au quatrième siècle avant J. C. avec le papyrus de Timothée. Elle est en mesure désormais de décrire — d'une façon encore bien incertaine — l'évolution du volumen et l'apparition du codex. Elle commence à savoir ce qu'étaient les éditions savantes et les copies privées. L'histoire des textes commence elle aussi plusieurs siècles plus tôt qu'autrefois et déjà les théories philologiques en sont très influencées (V. *Martin*) ; tandis que l'on a commencé aussi, par voie de statistiques, à observer les vicissitudes de la tradition, et comment et par suite de quelles préoccupations ou goûts tels textes étaient multipliés alors que l'on négligeait les autres.

c) La linguistique trouve dans les papyrus des documents nombreux et sincères sur le grec hellénistique, depuis la langue des chancelleries d'Etat (déjà connue par l'épigraphie) ou notariales jusques au parler des gens les plus illettrés. Deissmann a montré ce que l'on pouvait en tirer pour l'interprétation de certains textes — en l'espèce ceux des débuts du christianisme.

d) Quant à l'histoire, et tout particulièrement l'histoire administrative, économique, sociale, ethnographique, juridique, elle reçoit des papyrus une documentation très riche. Les pièces originales conservées permettent une connaissance concrète de l'administration, de la justice, des finances lagides et impériales. On sait maintenant quel aspect avaient les contrats privés ou notariés, les quittances. On sait aussi comment une lettre était disposée, pliée et scellée, comment les proches, les amis ou les hommes d'affaires correspondaient entre eux : c'est-à-dire que la vie privée et publique en Egypte lagide et romaine est connue — ou sera connue — mieux qu'en n'importe quel autre pays du monde antique.

§ 11. — On s'aperçoit à cette division que, si l'on peut légitimement maintenir l'unité de la papyrologie au sens où l'ont fait ici les §§ 8 et 9, la thèse opposée comporte pourtant une grande part de vérité. Vu la parenté chronologique, géographique, circonstancielle des documents les plus divers, il est souhaitable que le papyrologue s'intéresse à la fois aux quatre divisions de sa discipline énumérées par le § 10. La linguistique ne saurait éliminer les renseignements que peuvent lui donner les graphies des textes littéraires sur la prononciation hellénistique. Le juriste ne perdra rien à connaître la paléographie et l'historien de la littérature devra parfois dater ses copies d'après les actes au verso desquels on les a transcrites. Mais l'histoire des banques ptolémaïques et celle de l'accentuation des textes littéraires ont peu de points de contact ; et l'on peut examiner l'évolution de l'écriture sans s'occuper très spécialement de l'organisation de l'armée romaine ou des cultes dynastiques. A cet égard la papyrologie peut apparaître d'une façon assez légitime comme une collection de disciplines hétérogènes. Et inversement chacune de ces disciplines ne saurait être isolée dans son domaine exclusivement papyrologique. La paléographie des papyrus ne doit pas plus être séparée de celle des inscriptions que de celle des manuscrits du Moyen Age. La linguistique s'est longtemps appelée : grammaire *comparée*. La philologie des papyrus littéraires a pour intérêt de compléter les efforts de la philologie générale. Enfin, il serait absurde de faire l'histoire avec les papyrus en s'interdisant l'emploi de tout document parvenu jusques à nous sur une autre matière. Il y a, par exemple, des enteuxeis d'Asylie épigraphiques absolument comparables à des enteuxeis sur papyrus ; elles-mêmes ont été sûrement d'abord rédigées sur des papyrus — que le hasard aurait pu conserver.

§ 12. — Le papyrus a été employé partout. Mais presque partout il a péri, à l'exception de rares feuillets conservés dans les bibliothèques et de langue latine plus souvent que grecque.

Cf. M. Ihm. *Die lateinischen Papyri. Zentralbl. f. Bibl.-Wesen.* XVI, 1899, p. 351 s.

Thompson. *Handbook*.

Jouguet. *P. Latins*, voir ici § 25.

Il a été conservé à Herculaneum où l'éruption de 70, tout en créant les conditions voulues pour la protection contre l'humidité, a causé la brusque interruption de vie qui est la meilleure condition de préservation. Le climat sec réalise dans presque toute l'Egypte, — sauf dans le delta et, ailleurs, aux niveaux que l'inondation du Nil atteint — la première de ces deux conditions. La seconde est réalisée au moins en certaines régions où le désert a gagné.

On a donc des chances de trouver des papyrus :

A. *Lieux habités*. — a) Dans les *κομπλα* ou *κομπῶνες* antiques, amas de décombres ; on y jetait les vieux papiers avec le reste. Le climat les y conserve : mais ce sont souvent des débris.

b) dans les maisons : même lorsque la vie de l'agglomération a continué, elles en contiennent souvent. Construites en briques crues, elles

ne sont pas de très longue durée; on les abandonne, elles s'écroulent à demi sur les objets oubliés; on bâtit par dessus. Sous l'agglomération moderne et à côté — heureusement pour les fouilles — subsistent cinq ou six étages ou plus de maisons ruinées dont le contenu — papyrus compris — est préservé par les couches supérieures tel qu'il était quand ces maisons furent abandonnées.

c) En quelques régions du Fayoum, conquises pour l'agriculture et maintenues en état par de grands travaux publics, le déclin général de l'Egypte et de l'empire, au III^e s. après J.-C., a causé l'interruption de l'entretien et, par suite, une diminution de la population; de nombreux villages sont abandonnés, et le sable les envahit. L'exode étant assez rapide des papyrus sont restés: ce sont les meilleurs. — C'est un phénomène parallèle à celui qui s'est passé dans le Turkestan chinois où « plusieurs villes... ont été englouties par des vagues de sable du désert de Gobi »; ce qui nous vaut, en cette région aussi, la préservation d'un grand nombre de manuscrits.

Cf. P. Alfarc. *Les Ecritures manichéennes*, I. 1918, p. 129 s.

B. *Cimetières*. — a) Dans le carton des sarcophages. Les momies sont parfois enfermées dans des sarcophages de carton. Ce carton est fait avec des papyrus de rebut, simplement collés les uns sur les autres, et sans que l'écriture, d'ordinaire, en souffre.

b) Dans les momies. Enfin les papyrus hors d'usage sont également employés à remplir les corps momifiés de certains animaux sacrés: tels les crocodiles.

§ 13. — Les papyrus ont été trouvés par hasard avant d'être l'objet de fouilles scientifiques. Ces premières trouvailles sont sans doute moins dramatiques dans la réalité que dans la légende dont certaines sont entourées. Il est rare qu'on trouve un livre dans un tombeau et sans exemple que « le mort le serre dans sa main crispée ». — Les indigènes ont dû, de tout temps, trouver beaucoup de papyrus en exploitant les villages et les tas de décombres antiques où les détritits finissent par se transformer en une poussière nitreuse, le sebakh, très réputée comme engrais. Quand cette transformation n'est pas achevée on a l'afg — non plus poudre impalpable, mais amas hétérogène de débris, paille — et papyrus...

En 1778 les indigènes vendirent à un marchand européen un papyrus qui fut édité en 1788 par Nicolas Schow. Quelques dizaines d'années plus tard, on enregistre encore quelques découvertes, de pièces surtout ptolémaïques. En 1877, les chercheurs de sebakh font d'importantes découvertes à Arsinoë: le retentissement qu'elles eurent fit que l'on autorisa « le plus capable des marchands de Gizeh à fouiller à Dimeh ». C'est la période des fouilles intentionnelles, mais commerciales, qui s'ouvre. La période des fouilles scientifiques s'ouvrira en 1889/90 à Gourob avec Flinders Petrie. Depuis on peut noter les fouilles de

1895/96, Hogarth Grenfell et Hunt à Karanis et Bacchias.

1896/97, Grenfell et Hunt à Oxyrynchus.

1898/99, Grenfell et Hunt à Evhémerie, Théadelphie, Philoteris.

1899/00, Grenfell et Hunt à Tebtunis.

1901/02 et 02/03, Grenfell et Hunt à Hibeh.

1901, Jouguet et Lefebvre à Ghoran.

1902, Jouguet et Lefebvre à Magdôla.

1902/03 et 03/04, Jouguet et Lefebvre à Tehneh.

1906, Rubensohn à Eléphantine.

Mais les musées et collections d'Europe et d'Amérique continuent à s'enrichir par les achats faits aux marchands d'antiquités. Il n'est pas possible de supprimer les fouilles non scientifiques, et c'est un grand malheur, car elles sont menées sans méthode et sans précaution, si bien que non seulement elles bouleversent les sites dont il serait instructif d'étudier la stratigraphie, mais encore les papyrus mêmes qu'elles atteignent risquent d'être maltraités ou dispersés entre les marchands. Si bien que les documents d'un même dossier — les archives de Zénon par exemple — peuvent être disséminés dans plusieurs musées. Il arrive même que les fragments d'un même document soient dispersés en plusieurs collections.

§ 14. — L'étude scientifique doit être précédée pour certains documents d'une manipulation préliminaire. Certaines pièces, actes, lettres, ont été trouvées encore roulées et scellées (quelques-uns des P. Eléphantine p. ex.) — Quant aux documents employés à la fabrication des cartonages, il faut d'abord les libérer. La feuille de carton est recouverte d'un enduit de plâtre recouvert lui-même d'inscriptions peintes et illustrées. On est obligé de sacrifier les peintures, après en avoir pris copie ou photographie lorsque, ce qui n'est pas très fréquent, elles ont une valeur documentaire. La feuille de carton est placée sur un plan incliné de verre et arrosée d'eau chaude et d'acide acétique, ou mieux d'acide lactique. La peinture, le plâtre et la colle sont emportés. Les feuilles de papyrus sont alors séparées à l'aide de pinces et de lames de bois, puis déposées sur des feuilles de buvard pour y sécher. Le meilleur moyen de les conserver ensuite est de les placer entre deux plaques de verre maintenues sur les bords par une bande de fort papier collée. Mais il y a grand intérêt à procéder au déchiffrement auparavant. Car les traits de l'écriture, qui ne sont pas toujours bien conservés, peuvent souvent se confondre avec des taches du papyrus ou des ombres provenant du relief des fibres. Le meilleur moyen d'éliminer de la lecture ces traits parasites est de faire varier la direction de l'éclairage au moyen d'une petite glace de poche : procédé que des lames de verre peuvent gêner.

§ 15. — Ainsi qu'on l'a vu, la papyrologie est un assemblage de plusieurs disciplines partiellement hétérogènes. Aussi les instruments de travail sont-ils souvent spécialisés. Il existe cependant une introduction générale où il est traité des textes littéraires aussi bien que des papiers d'affaires, de la philologie comme de l'histoire.

W. Schubart. *Einführung in die Papyruskunde*. 1918.

On y trouvera p. 14-15 l'indication des collections et p. 489 celle des principales éditions. Ces indications peuvent être complétées avec les répertoires suivants, également non spécialisés :

N. Hohlwein. *La Papyrologie grecque. Bibliographie raisonnée*. 1905. *Extrait du Musée Belge*, t. VI-IX.

Viereck. *Bursians Jahresberichte*. 98 (1898); 102 (1899); 131 (1906), et *Byzantinische Zeitschrift*, 1902-1906.

Archiv für Papyrusforschung. t. I (1901) à VIII 1 et 2 (1926). Les publications de documents sont analysées et critiquées par U. Wilcken, les textes littéraires par Crönert, les textes chrétiens par C. Schmidt.

P. Jouguet. *Chronique des Papyrus*. *Revue des Etudes Anciennes*. III, 1901, p. 359 s.; V, 1903, p. 139 s. et VII, 1905, p. 165 s. et p. 259 s.

F. Mayence. *Les Papyrus Egyptiens*. *Musée Belge*. V, 1901, p. 319, VI, 1902, p. 59.

N. Hohlwein. *Bulletin Papyrologique*. *Musée Belge*. VI, 1902, p. 190; VII, 1903, p. 278.

Seymour de Ricci. *Bulletin Papyrologique*. *Revue des Etudes grecques*. XIV, XV, XVI, XVIII, XXXVI, XXXVII, XXXVIII. Ce dernier Bulletin allant jusqu'en 1924.

Kenyon. *Egypt Exploration Fund. Archaeological Report*.

H. J. Bell. *Graeco-roman Egypt*, dans : *Journal of Egyptian Archaeology*. I, 1914, p. 129; II, 1915, p. 95; III, 1916, p. 129; VI, 1920, p. 119; VII, 1921, p. 87; VIII, 1922, p. 83; IX, 1923, p. 96; X, 1924, p. 147; XI, 1925, p. 84.

Christian Egypt, dans la même revue :

S. Gaselee. I, p. 47; II, p. 24; III, p. 50.

W. E. Crum. IV, p. 47; V, p. 201.

de Lacy o' Leary. VIII, p. 174; IX, p. 226; X, p. 324; XI, p. 320.

C. Wessely. *Literatur der Papyruskunde*, dans : *Studien zur Paläographie und Papyruskunde*. I, 1901, pour 1899-1900; II, 1902, pour 1901-02; IV, 1905, pour 1902-03; XIII, 1913, pour 1905-12; XVII, 1917, pour 1913-17.

Ægyptus. *Rivista Italiana di Egittologia e di Papirologia*. Publie non seulement une *Bibliographia metodica di Egittologia e di Papirologia* (t. I, 1920, p. 111, 253, 393; t. II, 1921, p. 119, 233, 373; t. III, 1922 p. 115, 234, 263; t. IV, 1923, p. 91, 227, 344; t. V, 1924, p. 113, 281; t. VI, 1925, p. 341), mais encore des listes de *Testi recentemente pubblicati*, avec reproduction intégrale de certains d'entre eux, et même des *Aggiunte e Correzioni a pubblicazioni di Papirologia e di Egittologia*.

W. Schubart. *Papyrusforschung*, dans : *Sokrates*, t. LXXV (1921), p. 141-166; t. LXXXVI (1922), p. 181-194. (= *Jahresb. des philol. Vereins*. t. XLVII-XLVIII.)

Les corrections aux textes non littéraires sont d'ailleurs enregistrées dans l'ouvrage de

F. Preisigke. *Berichtigungsliste der griechischen Papyrusurkunden aus Aegypten*. I, II, 1913; III, 1922.

On trouve aussi des renseignements généraux sur l'ensemble de la papyrologie dans des instruments de travail qui ne lui sont pas exclusivement consacrés. On cite seulement ici la *Revue des CR.*, publiée par la *Revue de philologie*, et les *Bibliothecae Philologicae classicae* de Bursian.

§ 16. — La paléographie des papyrus a été traitée dès 1898 dans un

livre qu'on a profit encore à lire, d'autant plus qu'il est illustré de planches excellentes.

F. Kenyon. *The Palaeography of greek Papyri*. 1898.

On a regretté que l'auteur ait étudié séparément les papyrus littéraires et les non-littéraires. Il est certain que la classification paléographique des écritures ne peut être faite d'après le contenu des textes. On lui a reproché aussi de contester tout rapport entre la paléographie des papyrus et celle des inscriptions, alors qu'il saute aux yeux au contraire non seulement que toutes deux ont une même origine, mais aussi que les plus anciens papyrus sont encore très proches du type épigraphique. Cette étroite ressemblance des premiers papyrus avec les types épigraphiques et l'air « embarrassé » de cette écriture de la fin du IV^e s. constituent même l'une des énigmes de l'histoire de l'écriture. A la fin du IV^e s. il y avait longtemps que l'on écrivait le grec ; — assez longtemps pour que l'écriture sur papyrus eût pu devenir aisée d'aspect, et pour que son évolution, dont on sait qu'elle est rapide et suivant des lignes opposées à celles où évolue l'écriture sur pierre, eût pu la rendre extrêmement différente de cette dernière.

Ce type de l'ancienne écriture sur papyrus est étudié au moyen d'agrandissements photographiques par

A. Jacob. *Le tracé de la plus ancienne écriture onciale*. Ann. Ecole pr. H. E. S. S. H. Ph. 1906.

Les quelques pages de cette brochure pourraient bien contenir la méthode qu'il convient d'appliquer à la paléographie des papyrus. A Jacob utilise en effet ses agrandissements pour examiner non seulement la *forme*, mais le *ductus* des lettres, c'est-à-dire l'ordre de succession dans lequel sont tracés les traits. Le ductus révèle ainsi les mouvements de la main de l'écrivain, le geste qu'il doit faire : et c'est l'étude de ce geste qui peut révéler le comment et le pourquoi de l'évolution de l'écriture. En tenant compte de la loi du moindre effort et de ses applications ici : remplacement des angles par les courbes, ligatures, traits parasites, dus à ce que le calame après avoir tracé un trait constitutif de la lettre ne quitte pas le papier tandis qu'il se porte au point de départ du trait constitutif suivant, on peut expliquer souvent pourquoi de deux formes du même signe séparées dans le temps par de longues années et complètement différentes la seconde n'est cependant que la continuation directe de la première. On pourrait constituer ainsi une « graphologie » — c'est-à-dire une science exacte et précise, et qui n'aurait rien de commun avec l'ensemble de constatations brutes et d'affirmations gratuites que certains livres présentent sous ce nom.

§ 17. — La paléographie des papyrus n'est certainement pas le seul terrain d'observation propice à la constitution d'une telle science ; mais elle est probablement l'un des plus favorables, étant donnée la nature des pièces qu'elle met à notre disposition. Les manuscrits du M. A. font généralement connaître des écritures stylisées, voulues, constituées en vue de copies destinées à la conservation, auxquelles on donne par conséquent le plus possible de lisibilité ou de beauté, ou des deux à la fois. Elles nous

met. donc en présence ordinairement de styles successifs séparés par des réformes où le choix et la finalité ont eu leur grande part. Les pièces papyrologiques sont souvent des pièces éphémères par destination et que les auteurs ont tracées avec l'écriture qui venait spontanément sous leur plume. C'est donc surtout la causalité qui y dirige l'évolution. Et comme ces pièces sont très souvent datées on peut espérer reconstituer et expliquer la dite évolution avec une grande précision chronologique. De fait, et quoique l'exposé théorique des lois directrices ne soit peut-être encore fait que dans les pages papyrologiques de

A. Mentz. *Geschichte der griechisch-römischen Schrift*. 1920,

la reconstitution est faite — pour la cursive — suffisamment pour que les maîtres de la papyrologie — un Grenfell ou un Hunt par exemple — aient pu parfois dater à dix ans près une pièce en cursive qui ne donne pas elle-même sa date.

§ 18. — Bien qu'en une beaucoup moindre mesure, pour les raisons qu'expose le paragraphe précédent, les lois que l'examen de la cursive révèle valent aussi pour la calligraphie. Surtout on doit concevoir comme probable l'action de la cursive et de la calligraphie l'une sur l'autre. C'est en partie pour cette double raison que l'on peut tenter un classement chronologique des diverses écritures calligraphiques — et donc des manuscrits — souvent non datées, où les textes des auteurs sont conservés sur papyrus. Bien plus il n'y a pas de raison *a priori* pour séparer absolument, encore que leurs principes propres d'évolution soient ontologiquement différents, l'étude et l'histoire de l'écriture au calame et l'étude et l'histoire de l'écriture sur pierre. Peut-être que des formes de cette dernière, dont l'apparition serait inexplicable d'après les lois de la paléographie épigraphique, s'expliqueraient par l'adoption de formes qui se seraient constituées dans l'écriture au calame. Il est même possible que projetées dans le passé ces considérations apportent quelques lumières au problème des origines de l'écriture grecque. — Enfin, c'est une question de savoir si la minuscule classique est à considérer comme une stylisation de la cursive minuscule byzantine des papyrus d'Egypte, ou de celle de Constantinople — à nous inconnue d'ailleurs — comme le veut

T. W. Allen. *The origin of the greek minuscule Hand*. *Journal of Hellenic Studies*. XL, 1920, 1-21.

§ 19. — On dispose pour s'initier aux diverses cursives ou calligraphies des papyrus d'un recueil de fac-similés :

W. Schubart. *Papyri graecae Berolinenses*. 1911. (*Tabulae in usum scholarum*, édit. par Lietzmann.

De plus l'écriture des papyrus est étudiée aussi dans :

V. Gardthausen. *Griechische Paläographie*². II, 1913.

avec des reproductions et des tables de caractères et ligatures ; et dans :

E. Maunde Thompson. *An Introduction to greek and latin Palaeography*. 1912, avec un grand nombre de fac-similés utiles.

(A suivre.)

PAUL COLLOMP.

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Histoire sociale (20 novembre 1926)

M. Marc Bloch communique la circulaire du *Comité français des Etudes Historiques* relative au Congrès d'historiens qui doit se tenir à Paris en avril prochain. Après un échange de vues, il est décidé que le Comité sera prié d'indiquer le plan d'organisation du Congrès tel qu'il le conçoit. Les historiens strasbourgeois sont par dessus tout désireux d'éviter cette dispersion excessive des communications qui a nui à tant de réunions de cette sorte. Une fois reçue la réponse du Comité, et en s'inspirant d'elle, ils comptent proposer quelques grands sujets de discussion propres à être mis à l'ordre du jour du Congrès et capables de grouper autour d'eux les communications. La question sera donc reprise à la prochaine séance.

M. Cavaignac rend compte du livre de HEICHELHEIM, *Die auswärtige Bevölkerung im Ptolemäerreich* : ouvrage très bref, mais qui contient des données statistiques dont M. Cavaignac fait ressortir l'intérêt. MM. Perdrizet et Collomp indiquent quelques autres éléments (documents archéologiques ou culturels, signalements physiques) aptes à jeter quelque lumière sur cet important problème.

M. Marc Bloch rend compte des ouvrages de G. DES MAREZ, *Le problème de la colonisation franque et du régime agraire dans la Basse-Belgique*, et Thérèse SCLAFERT, *Le Haut-Dauphiné au Moyen Age*.

Ce sont, l'un comme l'autre, des travaux remarquables. On trouvera, dans le livre de DES MAREZ un récit clair, cohérent et vraisemblable de l'avancée des Francs et surtout une étude extrêmement neuve et pénétrante du régime agraire. La méthode est tout à fait intéressante. M. Des Marez connaît à la fois les textes, les fouilles et le terrain ; il est historien du droit ; il a utilisé très intelligemment les plans parcellaires.

M. Marc Bloch présente néanmoins quelques objections : importance, à son gré, excessive accordée, dans la recherche des causes, au facteur proprement géographique (formes du terrain, répartition des points d'eau) ; tendance à négliger, pour les aspects extérieurs de la vie rurale (habitat, forme des champs), l'étude, beaucoup plus instructive, des coutumes agraires... Mais l'histoire agraire est une discipline qui se fonde ; aucun ouvrage ne peut pour l'instant, dans ce domaine, prétendre à des résultats certains.

Mlle SCLAFERT a écrit sur le Haut-Dauphiné pendant les quatre derniers siècles du moyen âge un livre vivant, plein d'observations cu-

rieuses et nouvelles. Malheureusement elle l'a conçu, moins comme une contribution à l'histoire économique ou sociale, que comme une monographie de géographie humaine; elle a été ainsi conduite à laisser en dehors de sa recherche toute une série de phénomènes importants, l'organisation des seigneuries par exemple. Ces lacunes, dans un ouvrage qui, par ailleurs, témoigne de si belles qualités, mettent en lumière, une fois de plus, les graves inconvénients qui résultent, en France, pour les études d'histoire économique, de leur manque d'organisation.

Histoire littéraire (27 novembre 1926)

MM. Leclère, de l'Université de Bruxelles, et Blondheim, de Johns Hopkins University (Baltimore), assistent à la séance.

M. Cavaignac rend compte de la récente édition des *Lettres* de Platon éditée par la collection Budé. Après avoir rendu hommage au soin et à l'élégance de la traduction, il exprime le regret que l'auteur ait adopté la thèse de l'inauthenticité de la plupart de ces lettres. Elles nous montrent évidemment un Platon qui n'est pas celui auquel sont habitués les philologues et les philosophes, mais, depuis la contre-attaque de Grote, presque tous les historiens, même les plus habituellement sceptiques, n'hésitent pas à utiliser, comme documents authentiques, au moins les lettres 13, 2, 3, 7 et 8.

M. E. Hoepffner étudie les deux publications de Hennig Brinkman, dont il est rendu compte plus loin dans le présent *Bulletin*. Prennent part à la discussion MM. Pons, Tonnelat, H.-E. Lévy, Maugain, Tronchon, Fouché.

M. G. Maugain rend compte de l'Anthologie de la Critique Italienne publiée par MM. Trabalza, Allodoli, Trompeo. On trouvera plus loin les réflexions que lui suggère cet ouvrage. Quelques observations sont présentées à ce sujet par MM. Fouché et van Tieghem, professeur au Lycée Kléber.

M. H. Tronchon rend compte de l'ouvrage de Mlle Marietta Martin: *Un aventurier littéraire sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, le Dr Koreff (1783-1831)*, Paris, Champion, 1925 Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée, tome 20): biographie nourrie et vivante d'un personnage équivoque mais curieux, qui en Allemagne, en Autriche, en Italie, en France, à plusieurs reprises, vit des choses et des gens fort divers. L'ouvrage est intéressant et bien fait, mais donne moins qu'on n'eût pu attendre sur le rôle possible de Koreff comme intermédiaire franco-allemand.

M. H. Tronchon étudie ensuite l'intéressante brochure de M. Albert Schinz: *Dadaïsme, Poignée de Documents (1918-1921)*, parue dans la collection du Smith College Studies in Modern Languages (V, 1). C'est, en quelques pages amusées et précises, l'histoire de cette brève convulsion littéraire, de ses origines, mêlées, jusqu'à ses résultats, encore un peu indistincts.

Histoire des Religions (4 décembre).

Les trouvailles de Glozel près de Vichy (Allier).

M. Grenier analyse les publications du Dr Morlet sur les trouvailles de Glozel. On sait les hypothèses auxquelles ont donné lieu ces découvertes. Les uns veulent y voir un établissement néolithique et reportent à

35 siècles avant notre ère les tablettes de terre pur cuite couvertes d'écriture qu'on a recueillies. Les autres reconnaissent dans tout ce mobilier l'attirail de quelque sorcier gallo-romain et datent les tablettes des années 250 à 300 de notre ère.

M. Grenier examine les objets de pierre, les statuettes d'argile et les poteries issues des fouilles. Aucun exemplaire ne lui paraît bien typique d'une époque déterminée. Il indique et M. Forrer confirme son observation, que des haches de pierre polie se trouvent fréquemment à l'époque gallo-romaine, probablement employées comme talismans. Quand aux statuettes anthropomorphes, aux vases « à tête de mort », ou marqués d'une étoile, ils semblent des accessoires des pratiques magiques, bien plutôt que des monuments de l'époque néolithique. La prétendue tombe néolithique n'est évidemment qu'un four de verrier comme l'établit une étude récente de M. Franchet. Le voisinage d'un four de verrier et d'objets magiques semble devoir s'expliquer par le rôle que jouerait le verre dans la magie.

M. Grenier transcrit au tableau quatre des tablettes écrites publiées dans le 2^e fascicule du Dr Morlet. Grâce à l'alphabet qui lui a été communiqué par M. Jullian et qui est en substance un alphabet cursif latin, il déchiffre ces tablettes et y trouve des formules qui se rapprochent de celles des tablettes de défixion (*tabellae defixionis*) publiées par M. Audollent. M. Piganiol fait observer que les signes traduits par une même lettre sont souvent fort différents ce qui est absolument contraire à l'usage de la cursive telle que nous la connaissons à Pompéi par exemple. M. Grenier reconnaît que nous ne sommes pas à Pompéi, ni au 1^{er} siècle de notre ère et qu'il ne s'agit pas d'inscriptions sur des tablettes à écrire ou même du plomb, mais sur de la terre glaise avant cuisson. C'est là évidemment de la vilaine cursive, mais cependant de la cursive bien reconnaissable, du mauvais latin, mais bien du latin, ce qui tranche aussi nettement que possible la question de la date des trouvailles de Glozel. Quant aux tablettes du fascicule 3, M. Grenier indique qu'il n'arrive pas à les déchiffrer et soupçonne quelque supercherie.

La vie religieuse en U. R. S. S.

M. Tesnière, qui, chargé de mission par le Ministère de l'Instruction Publique, vient de passer ses vacances en Russie, rend compte de ses impressions sur la vie religieuse dans ce pays. Après s'être excusé d'aborder ainsi à la légère, et en n'utilisant que de trop rapides observations personnelles, un sujet qui demanderait une étude approfondie et documentée, M. Tesnière marque que le bolchévisme n'est pas seulement, comme il peut apparaître, vu de France, une orientation politique, mais un mouvement idéologique d'ensemble, une conception générale du monde et de la vie : les dogmes fondamentaux en sont l'athéisme, la négation de la survie de l'âme, le matérialisme. Au nom de cette doctrine radicalement antireligieuse, les Soviëts sont entrés en conflit avec l'orthodoxie. D'une part ils ont désorganisé l'église orthodoxe en favorisant la formation d'un clergé rallié « constitutionnel » (église vivante ou rénovée) opposé au clergé conservateur « réfractaire », et l'affaiblissement résultant de ce schisme attire en Russie une nuée de missionnaires de toutes sectes accourus pour

revendiquer leur juste part d'une curée qu'ils escomptent prochaine. Parmi ces missionnaires, les jésuites n'enregistrent guère de succès, tandis que les méthodistes font, surtout dans les campagnes, des progrès assez marqués pour que les Soviets s'en inquiètent. En même temps qu'ils jetaient le trouble au sein de l'église orthodoxe, les Soviets organisaient d'autre part l'enseignement méthodique et rationnel de l'athéisme. C'est la première fois que des gouvernants se risquent à fonder un système d'instruction publique officielle sur une doctrine aussi radicale. Il y a là une innovation dont il est superflu de souligner l'intérêt et qui marquera une date dans l'histoire religieuse de l'humanité. La propagande antireligieuse, organisée à grands frais par les Soviets, commence à faire sentir ses résultats. Le terrain était d'ailleurs propice, dans une Russie qui avait produit des moines comme Raspoutine. Dès maintenant, un certain nombre d'adultes et la quasi-totalité des jeunes gens qui ont reçu l'enseignement soviétique se sont détachés des croyances religieuses et professent une morale civique qui s'appuie essentiellement sur le sentiment de la dignité humaine. Cette morale ne semble d'ailleurs point, si l'on en juge par le taux élevé de la criminalité, avoir encore acquis sur la jeunesse l'empire puissant des vieilles morales religieuses. Et pourtant, le bolchévisme lui-même, tout radical qu'il soit, n'est peut-être au fond qu'une nouvelle forme de la religion : en lui on observe trop souvent la rigidité des dogmes, l'intolérance fanatique des points de vue et l'arbitraire de la foi.

Linguistique Orientalisme et Archéologie (11 décembre)

M. Cavaignac présente deux manuels récents : Meissner, *Babylonien und Assyrien*, II ; — *Cambridge Ancient History*, t. IV : *The Persian Empire and the West*.

Il présente ensuite l'ouvrage de MM. Ebeling, Weidner et Meissner : *Die Inschriften der altassyrischen Könige*. Le volume paru s'arrête au XIII^e siècle avant J. C. On en attend un autre, qui ira jusqu'en 1100. Pour montrer l'utilité de ce recueil, il suffit de rappeler que les textes assyriens archaïques, se sont multipliés depuis huit ans dans la proportion de 10 à 122.

Enfin, M. C. présente les *Forschungen* de E. Forrer, 2 fascicules parus. La plupart des études sont relatives à la détermination géographique de noms relevés dans les textes hittites. Deux sont à part :

1^o Une étude sur la chronologie. Une éclipse signalée à Boghaz-keui a pu être identifiée avec celle du 8 mars 1335, d'où résultent plusieurs précisions chronologiques. M. Forrer revient à ce propos sur la mention des noms égyptiens Birhurubia et Dahamunheka dans un texte hittite : les noms de Tutanchamon ont été appliqués, dit-il, par le scribe hittite, à Aménophi sIV et à sa veuve.

2^o Une étude sur le mot *pippid*, qui apparaît dans un texte hittite isolé au lieu de *kuidkuid*, « tout ce qui ». Il ressort du rapprochement avec les inscriptions de Sardes que cette forme vient du lydien.

M. Oguse présente quelques observations sur la langue homérique. La scansion *κατα μοιραν* signalée par Meillet-Vendryès. *Traité de gram-*

maire comparée des langues classiques comme unique (pour le vers Π 367) se rencontre encore en θ 496, κ 16, μ 35. V. Bérard dans son *Introduction à l'Odyssée* corrige à tort Αἰόλου que l'on remplace d'ordinaire par Αἰόλοο en Αἰόλλου; l'orthographe ενιμεγαροισι de certains manuscrits présente, quoi qu'il en dise, un intérêt linguistique. Les conclusions qu'il tire de la lecture de l'article de Meillet *Sur une édition linguistique d'Homère* (où l'auteur exprime l'hypothèse difficilement admissible que l'on a pu anciennement écrire ε pour εε et ο pour οο) sont excessives et il est faux que jamais, à époque ancienne, ε ait noté η.

M. Ginsburger signale un ouvrage publié par Arthur Ungnad et ayant pour titre : *Das Wesen des Ursemitischen. Eine sprachgeschichtlich-psychologische Untersuchung. [Mit einem Anhang : Zur Entstehung und Geschichte der Zahlbegriffe.]* A l'encontre de ce qu'on admet généralement, U. prétend que ce n'est pas dans l'idiome arabe, mais dans la langue accadienne qu'on trouve les plus anciens éléments des langues sémitiques. Ces éléments étaient, à l'origine, l'élément substantif et l'élément déterminatif. Pour exprimer le terme *régner* on disait : Roi moi. Plus tard on créa des formes verbales, auxquelles on ajouta des particules afin de distinguer les personnes. Les cas sont désignés par l'adjonction de terminaisons au substantif. Ces terminaisons expriment la direction vers laquelle (Acc.), d'où (Nomin.) et près de laquelle (Gén.) une action est accomplie. Primitivement les Sémites ne comptaient que jusqu'à deux. Le pluriel était exprimé par le nombre *trois* d'abord et ensuite par des termes comme *troupeau* ou *cercle*.

M. G. observe qu'il ne s'agit là, en substance, que d'hypothèses, mais comme l'une ou l'autre de ces hypothèses pourra être confirmée par des découvertes ultérieures, l'ouvrage en question n'est pas dénué de toute valeur.

DONS DE LIVRES A L'INSTITUT DE LANGUES ET LITTÉRATURES SLAVES

Au cours de la mission qu'il a accomplie pendant ses vacances en Russie, M. Tesnière, professeur de langues et littératures slaves, a sollicité et recueilli, auprès de différentes sociétés savantes, de diverses institutions scientifiques et d'un certain nombre de particuliers de Léninegrad et de Moscou, d'importants dons de livres d'étude en faveur de l'Institut de Langues et Littératures slaves qu'il dirige à notre Université. Ces volumes, dont le nombre total s'élève à plus de 1.600, représentant une valeur d'environ 75.000 francs au cours du change, viennent combler une des plus graves lacunes qui subsistaient encore naguère dans la bibliothèque de l'Institut de Langues et Littératures slaves : le rayon russe, dont le développement normal avait été considérablement gêné jusqu'ici par l'absence de relations intellectuelles suivies avec la Russie, voit son effectif de livres plus que doublé et se trouve ainsi remis d'emblée au pair de la production scientifique. On en jugera d'ailleurs d'après l'énumération sommaire qui suit.

Léninegrad.

L'Académie des Sciences s'est montrée envers nous d'une généro-

sité sans bornes. On sait que cette illustre société savante, jalouse de perpétuer une tradition deux fois centenaire dont elle a le droit de s'enorgueillir, ne recule devant aucun sacrifice dès qu'il s'agit de travailler à la diffusion de la science en Russie et dans le monde entier. On ne saurait trop louer le désintéressement et la libéralité avec lesquels elle dote de ses admirables collections de livres les travailleurs de bonne volonté. Elle a invité M. Tesnière à puiser largement dans ses magasins, et elle nous a accordé une grande partie des publications de sa deuxième section, consacrée à la langue et à la littérature russes, nous constituant par là à elle seule un fond de plus de 600 volumes, parmi lesquels on notera : les 22 fascicules parus de son *Dictionnaire*, la collection à peu près complète de ses *Bulletins* (*Izvestja*, 97 vol.) et de son *Recueil* (*Sbornik*, 107 volumes), l'*Encyclopédie de la Philologie slave*, les 9 volumes des *Recherches sur la langue russe*, les 9 volumes des *Monuments de la langue vieux slave*, une grande partie (132 vol.) du *Recueil de la Société historique*, les 20 volumes parus de son *Dictionnaire biographique de la Russie*, la collection des *Papiers et Lettres de Pierre le Grand*, l'édition académique des œuvres de Lomonosov, de Catherine II, de Deržavine, de Čulkov, de Karamzine, de Griboïédov, de Pouchkine, de Boratynski, de Lermontov, de Veselovski, etc., etc.

La Commission archéographique, qui jouit au sein de l'Académie des Sciences d'une certaine autonomie, nous a fait don de tous les tomes disponibles de sa précieuse collection des vieilles *Annales russes* (*Letopisi*), de ses *Ménologes* (*Četji Minéi*), de bon nombre de *Vies des Saints* et d'ouvrages de littérature religieuse ancienne, etc.

De même la Maison de Pouchkine, qui groupe à l'intérieur de l'Académie des Sciences tous les travailleurs spécialisés dans l'étude de la littérature russe, nous a remis ses belles publications sur Pouchkine, son époque et les décembristes.

Mentionnons également le Musée Tolstoï, rattaché lui aussi à l'Académie, et qui nous a fait cadeau de ses éditions, telles que sa précieuse *Bibliographie Tolstoïenne*, etc.

Enfin la Bibliothèque de l'Académie a bien voulu nous faire tenir un exemplaire de toutes les œuvres et tirages à part disponibles du regretté A. A. Šakhmatov, qui sont déposés et conservés dans une salle spécialement affectée à la mémoire du grand linguiste.

Parmi les académiciens et les membres et collaborateurs de l'Académie des Sciences qui ont concouru le plus directement à la réalisation de ce don magnifique, nous devons un hommage particulier de reconnaissance à M. le président A. P. Karpinski, à Mme E. A. Tolmačova, qui, polyglotte prestigieuse et organisatrice de premier ordre, est une des chevilles ouvrières de l'Académie, à M. Fersman, qui, en l'absence du secrétaire perpétuel, M. Serge d'Oldenbourg, s'est montré le plus accueillant et le plus bienveillant des secrétaires, à MM. S. F. Platonov, Družinine, Mozdalevsi, P. M. Ustimovič, B. N. Molas, V. J. Bogučarski, Bogdanovič, à Mme N. Pilkina, etc., etc.

Sur la bienveillante intervention de son actif président, M. N. J. Marr, l'Académie de Culture matérielle nous a fait, elle aussi, bénéficier

de ses largesses. Nous lui sommes en particulier redevables de ses *Bulletins* (*Izvestja*) et de la précieuse série des 99 *Bulletins de la Commission archéologique*.

D'autre part, la Bibliothèque de l'Université de Léninegrad, que dirige avec compétence M. P. Gorčinski, nous a fait remettre, sur la prière de M. Deržavine, doyen de la Faculté de Linguistique et de Culture matérielle, un fort beau lot de livres, parmi lesquels nous distinguerons surtout les *Mémoires* (*Zapiski*) de l'*Institut historico-philologique* (57 vol.). L'Institut de Recherches et le Cabinet de Bibliologie de la même Université nous ont également remis la collection de leurs publications.

De son côté le Musée Russe, représenté par MM. N. P. Čerepnine secrétaire, et N. P. Syčov, conservateur-adjoint, et par Mme Luther, nous fait don d'un superbe ensemble de volumes magnifiquement illustrés ayant trait à l'ethnographie et à l'iconographie russes.

A la Société de Littérature russe ancienne, M. Tesnière a rencontré l'accueil le plus affable, tant auprès de M. S. F. Platonov, président, qu'auprès du secrétaire général M. V. V. Maïkov. Grâce à eux, notre bibliothèque slave se trouve pourvue, entre autres choses, de 15 magnifiques volumes de la série des *Monuments de la Littérature ancienne*, reproduisant des textes vieux russes en fac-similé avec illustrations.

La Société de Géographie a bien voulu, sur l'aimable intervention de son président, M. le général Šokalski, nous faire remettre un certain nombre de volumes de ses *Mémoires* et de ses *Bulletins*, sans oublier ses précieux recueils de chansons populaires russes.

L'Institut d'Histoire des Arts nous a fait don, à la demande de son président, M. F. I. Šmidt, de la série de ses très intéressantes publications sur l'histoire littéraire russe, et la maison d'édition « Academia » a bien voulu compléter notre collection en nous faisant tenir gracieusement celles de ces publications dont l'Institut d'Histoire des Arts ne dispose pas lui-même.

Le Bureau central de Chorographie nous a fait remettre la série complète de ses *Bulletins* ainsi que tous les numéros encore en magasin de sa revue *La Chorographie*.

La Bibliothèque Publique de Léninegrad a tenu à enrichir elle aussi notre fonds russe. Sur l'initiative de ses directeurs MM. N. J. Marr et Deržavine et de son secrétaire scientifique M. E. V. Bank et grâce aux recherches patientes de M. André Laronde, bibliothécaire, elle a pu trouver dans son fonds d'échange et nous remettre gracieusement un certain nombre de volumes fondamentaux de bibliographie introuvables sur le marché.

Nous sommes également redevables de quelques publications au Comité de Popularisation des Editions artistiques.

Enfin, parmi les nombreux donateurs particuliers qui ont bien voulu répondre à nos vœux en nous remettant leurs publications, mentionnons surtout MM. P. A. Lavrov, N. P. Likhačov, V. M. Istrin, B. M. Ljapunov, académiciens, MM. Obnorski, A. A. Olševski, Iljinski, A. Laronde, B. V. Tomaševski, Ancyferov, L. V. Ščerba, Toropov, A. A. Izmaïlov, M. N. Kri-faïev, Mmes A. V. Mézières et B. P. Kazanovič, MM. M. A. Jakovljév, F. I. Šmidt, Larine, Izvekov, Kaplan, S. A. Sovetov et S. S. Sovetov.

Notons enfin que la Maison des Editions de l'Etat (Gosizdat) nous a laissé choisir librement, parmi son vieux stock de livres d'occasion, les volumes dont notre Institut de Langues et Littératures slaves avait le besoin le plus urgent, et qu'elle nous les a cédés avec un rabais considérable.

Moscou.

La Société d'Histoire et d'Antiquités russes, que préside avec autorité M. M. K. Ljubavski, a marqué son désir d'honorer l'Université de Strasbourg en invitant M. Tesnière à assister officiellement à sa séance du mardi 26 octobre. Au cours de cette séance, elle nous a fait don de tous les volumes de ses précieuses *Conférences (Čtenja)* susceptibles d'intéresser notre Institut de Langues et Littératures slaves, et c'est là un geste qui doit réjouir tout particulièrement ceux de nos slavistes qui désirent se spécialiser dans le domaine de l'histoire russe.

Sur les instructions de M. P. V. Zenkovič, agissant au nom de la Direction scientifique du Ministère de l'Instruction Publique de l'U. R. S. S. (Glavnauk), Mme S. V. Čertorogova, a bien voulu nous remettre, au nom de l'Institut de Recherches scientifiques sur les Civilisations nationales des Peuples de l'Orient, dont elle est bibliothécaire, un magnifique lot de livres, entre autres les publications de la Société archéologique de Moscou, les *Antiquités de la Commission slave*, les *Travaux des Congrès archéologiques* et les éditions spéciales du comte Uvarov.

Nous devons à la générosité de la Bibliothèque Lénine (ancien Musée Roumiantzev), où M. Tesnière a trouvé l'accueil le plus chaudement cordial, tant auprès du secrétaire scientifique, M. N. F. Gorelin, qu'auprès de M. A. K. Vinogradov, bibliothécaire en chef de la section slave, la superbe collection des *Comptes rendus* et des *Publications du Musée Roumiantzev*.

M. N. F. Janicki, le jeune et actif directeur du Palais central du Livre, nous a remis la collection à peu près complète des *Annales du Livre (Knižnaja Letopis)* depuis l'année 1914. Cette publication, qui enregistre sans exception tous les livres qui paraissent en Russie, est un outil bibliographique de premier ordre et qui sera vivement apprécié par tous les étudiants de slave.

De son côté, la Direction centrale des Archives (Centroarchiv) nous a fait don de toutes ses publications littéraires et historiques, dont la plupart sont basées sur des dépouillements d'archives inaccessibles jusqu'à la Révolution et renouvellent ainsi plus d'une question.

Nous avons également reçu de fort beaux dons de M. Sakuline, au nom de la Société des Amateurs de Littérature russe, dont il est le président, de M. P. S. Kogan, au nom de l'Académie des Sciences de l'Art qu'il dirige, de M. Gusev, au nom du Musée Tostoï, et de M. Leitneker, au nom de la Société Čekhov.

Comme à Léninegrad, un certain nombre de particuliers, nous ont remis gracieusement leurs œuvres. Ce sont MM. Sobolevski et M. N. Speranski, académiciens, A. Jasinski, D. N. Jegorov, A. K. Vinogradov, Sakuline, P. S. Kogan, A. E. Gruzinski, Ušakov, N. K. Piksarov et N. F. Gorelin.

L'Institut de Langues et Littératures slaves tient à exprimer ici publiquement sa profonde gratitude à tous les donateurs, tant institutions que particuliers, qui viennent d'être nommés. Grâce à eux, notre bibliothèque russe se trouve prendre d'un seul coup un développement que les modestes ressources de nos séminaires ne lui eussent permis d'atteindre qu'au bout de longues années, et cette circonstance ne peut manquer d'exercer l'influence la plus heureuse sur le développement des études russes dans notre pays. La Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg s'associe tout entière aux remerciements auxquels ont droit ceux dont la généreuse libéralité nous a permis de réaliser un progrès à la fois aussi rapide et aussi considérable.

Qu'il nous soit permis, pour terminer, d'adresser aussi nos remerciements à toutes les personnes dont le concours a contribué à faciliter le transport de nos livres de Russie à Strasbourg. Nous devons une reconnaissance particulière à M. J. Herbette, ambassadeur de France à Moscou, dont les démarches nous ont permis d'éviter un certain nombre de formalités compliquées et nous ont ainsi été du plus grand secours.

Nous tenons à remercier également les collaborateurs de M. Herbette, M. L. Kieffer, attaché à l'Ambassade de France à Moscou, Mlle E. Morlens, directrice de l'Asile français de Léningrad, Mlle A. Michel, Mlle Despréaux, directrice des cours de la Mission laïque française à Moscou, M. A. Martel, les autorités soviétiques du Glavnauk, où l'aide de M. Grünberg nous fut particulièrement précieuse, de la douane, etc., et enfin la compagnie de navigation Worms, qui a tenu à assurer à titre gracieux le transport de nos dix caisses de livres de Léningrad à Rouen.

AMICALE DES ÉTUDIANTS EN LETTRES

L'Amicale a tenu le 1^{er} décembre son Assemblée Générale du début de l'année scolaire.

Parmi les nombreuses questions traitées il semble utile de relever les points suivants.

L'Amicale désire, tout d'abord, multiplier les réunions d'Etudiants, et, en second lieu, elle entend s'engager dans une voie proprement corporative. De concert avec l'Association Fédérative Générale des Etudiants, elle étudiera tous les problèmes qui auront trait aux Facultés des Lettres et aux études ; elle examinera toutes les propositions qui lui seraient faite afin de pouvoir soumettre un rapport complet sur la situation et les desiderata des Etudiants en Lettres au Congrès des Etudiants de France, qui se tiendra à Strasbourg, au mois d'avril prochain.

Nous espérons trouver un appui bienveillant auprès de nos professeurs, pour aider, dans l'étude de ces nombreuses questions, le nouveau comité qui se compose comme suit :

Président : *M. A. Ricklin* ;

Vice-Présidents : *Mlle Sigrist* et *M. Fourier* ;

Secrétaire Général : *M. Hossenlopp* ;

Secrétaires Adjoints : *MM. Jacquel* et *Georger* ;

Trésorier : *M. Hartz* ;

Membres : MM. Bonnieux et Wenger.

Délégués au Comité de l'A. F. G. : Mlle Sigrist, MM. Ricklin, Bonnieux, Jaquel.

(Note du Bureau de l'Amicale.)

DOCTORAT D'ÉTAT

Le 11 décembre, M. Gaston Zeller, agrégé d'histoire et géographie, professeur au Lycée Fustel de Coulanges, a soutenu devant la Faculté des Lettres de Strasbourg, ses thèses pour le doctorat ès-lettres.

Thèse principale. — La réunion de Metz à la France. L'Occupation.

Thèse complémentaire. — A la place de cette thèse, M. Zeller, ancien mobilisé, a été autorisé à présenter des *Documents d'histoire messine*, publiés précédemment dans l'*Annuaire de la Société lorraine d'histoire et d'archéologie de Metz*. Il les a fait réimprimer.

Le jury était composé de M. Pfister, président, MM. Champeaux, Bloch, Febvre, Kiener, Pariset.

M. Zeller a été reçu avec la mention *très honorable*.

Le 20 décembre, M. Flottes Pierre, agrégé d'histoire et géographie, professeur au Lycée de Rochefort, a soutenu, devant la Faculté des Lettres de Strasbourg, ses thèses pour le doctorat ès-lettres.

Thèse principale. — La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny.

Thèse complémentaire. — Influence de Vigny sur Leconte de Lisle.

Le jury était composé de MM. Pfister, F. Baldensperger, Gillot, Pariset, Schneegans, Tronchon.

M. Flottes a été reçu avec la mention *très honorable*.

Le *Bulletin* publiera des comptes rendus de ces thèses.

AVIS AUX CANDIDATS AUX AGRÉGATIONS DES LETTRES ET DE GRAMMAIRE.

Note rectificative.

Modifier ainsi le programme des auteurs français de ces deux agrégations, à l'art. Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme* :

Au lieu de « Chapitres 12 et 13 du livre V », lire « Chapitre 12 (Deux perspectives de la nature) et 14 (Instinct de la Patrie) du livre V ».

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Notes sur les auteurs des programmes

Lettres et Grammaire — Licence et Agrégation

Conseils pour la préparation du 1^{er} Livre de T. Live¹⁾

B. Préparation particulière du 1^{er} Livre.

Le 1^{er} livre de T. Live, considéré dans son ensemble, pose un problème de littérature générale : Que représentent ces récits ? Quelle en est l'origine ? Quel degré de créance convient-il de leur accorder ?

Prenez l'*Histoire romaine* de Rollin (1740), qui a eu en France de nombreuses éditions (la dernière que je connaisse est celle de 1833, enrichie d'une notice sur Rollin par M. Andrieux de l'Académie française). C'est une paraphrase, d'ailleurs agréable, de Tite-Live. Voir l'*Avant-Propos* : « Je n'ai pas besoin d'avertir ... que les années qui ont précédé la fondation de Rome et celles même qui l'ont suivie pendant un espace de temps assez considérable contiennent quelques événements dépourvus de toute vraisemblance et qui ont plus l'air de récits fabuleux, inventés à plaisir que de faits historiques fondés sur de fidèles mémoires... Ces sortes de fables ne donnent aucune atteinte à la vérité des faits parmi lesquels elles sont mêlées et ne doivent pas rendre suspect ni douteux le fond même de l'histoire... » C'est presque la même note que nous trouvons en tête de la grosse *Histoire des Romains* de V. Duruy, t. I, p. 1 (note) Paris, 1879.

La critique et le scepticisme commencent à la fin du XVII^e siècle, en Hollande. L'exemple est donné par les *Animadversiones historicae* de Perizonius (Amsterdam 1685). C'est sous son influence que douze ans plus tard Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique*, daube sur les incohérences et contradictions de quelques épisodes de la plus ancienne histoire romaine. Ce courant de critique « libertine » d'origine hollandaise se trouve continué par Pouilly : *Dissertation sur l'incertitude des quatre premiers siècles de Rome*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, 1729, et surtout par L. de Beaufort, réfugié français en Hollande, qui publie à Utrecht, en 1738, sa *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*.

« Bayle est son maître en tout et complètement ; le scepticisme est l'âme de son ouvrage, il ne veut que nier et détruire... », dit de lui Niebuhr (*Hist. rom.*, trad. Golbéry, Préface, p. XII).

Il y a là la matière d'un chapitre d'histoire littéraire qui n'a pas encore été fait que je sache et qui pourrait présenter de l'intérêt.

Le romantisme a marqué d'une empreinte profonde la critique des

¹⁾ Voir *Bulletin* du 1^{er} décembre 1926, p. 61.

sources de l'histoire romaine. Il faut connaître Niebuhr et sa théorie des vieux chants épiques des Romains, origine des légendes recueillies par l'histoire. On consultera donc l'*Histoire romaine de Niebuhr, traduite de l'allemand* par A. de Golbéry (1830); en particulier, t. I, p. 192 sq.; 205-215 (Tarpeia); 228-229; 236-242; 359-360; t. II, p. 54 sq.

Ces idées ont été brillamment représentées en France depuis l'*Histoire romaine* de Michelet, datée de 1828 (4^e édition 1866), jusqu'à J. J. Ampère, auteur fort estimable de *L'Histoire romaine à Rome*, 1862-1864. C'est, peut-on dire, surtout du premier de ces deux livres, l'histoire romaine romantique, vivante, colorée, d'une érudition qui ne s'étale pas, mais qui apparaît fort estimable.

A l'influence de Niebuhr s'ajoute chez Michelet celle de la philosophie de Vico. V. Cousin avait engagé Michelet à traduire la *Scienza Nuova* de Vico (1725), en même temps qu'il engageait Quinet à traduire l'ouvrage de Herder sur la *Philosophie de l'histoire de l'humanité*. Il faut lire au moins l'introduction de l'*Histoire romaine* de Michelet pour se rendre compte du bouillonnement d'idées et de l'enthousiasme un peu sibyllin qui provoquent chez lui, d'une part, le romantisme de Niebuhr et, d'autre part, les aperçus philosophiques de Vico. La traduction de la *Vita Nuova* par Michelet a paru en 1827 sous le titre de *Principes de la Philosophie de l'histoire*. On comparera l'ampleur de ces aperçus au rationalisme de l'*Essai sur Tite-Live* de Taine.

Quant à la théorie des chants épiques des Romains on la rapprochera de l'hypothèse identique qui a prévalu jusqu'à ces temps derniers pour expliquer l'origine des épopées du moyen âge, en France aussi bien qu'en Allemagne. Cette théorie d'origine romantique est aujourd'hui périmée. Il est indispensable pour en juger et pour arriver à se faire une idée des sources probables de l'histoire romaine de se reporter aux quatre volumes de J. Bédier, *Les Légendes épiques* (1^{re} éd. 1908-1910; 2^e éd. 1914-1921). Voir en particulier au t. III, p. 200 sq., l'exposé historique des théories anciennes et toute la fin du t. IV, p. 339 sq.: *S'il est vrai que les chansons de geste sont d'origine germanique. — L'histoire dans les chansons de geste. — Les légendes localisées.* — Pour l'épopée allemande, voir le livre récent de E. Tonnellat, *La Chanson des Nibelungen*, partic. chap. VIII-XI (*Publications de Strasbourg*, fasc. 30, 1926).

En ce qui concerne la valeur historique des légendes romaines le débat continue. Il est ardent surtout en Italie. On trouvera les deux thèses opposées dans deux histoires récentes: Ettore Pais, *Storia di Roma*, t. 1 et 2, 1898, et *Storia critica di Roma*, vol. I, part. 1 et 2, 1913, thèse critique et négative. Graetano de Sanctis, *Storia dei Romani*, I, 1908, thèse conservatrice. Un petit livre de polémique tout récent représente avec vigueur la « réaction conservatrice »: Corrado Babagallo, *Il problema delle origini di Roma da Vico a noi*, Milan, 1926.

Pour ceux qui ne lisent pas l'italien, nous nous permettons de les renvoyer à deux articles: *L'histoire des origines de Rome d'après les derniers travaux italiens* dans le *Journal des Savants*, nov. et déc. 1908 et aux articles de Sanctis dans le même *Journal des Savants*, 1909.

(A suivre.)

A. GRENIER.

II. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOGIE CLASSIQUE

Version grecque pour le 22 janvier 1927.

Que l'homme doit répondre par la sérénité de son âme à la splendeur de la nature.

Ἄγαμαι δὲ καὶ τοῦ Διογένης, δς τὸν ἐν Λακεδαίμονι ξένον ὁρῶν παρασκευαζόμενον εἰς ἑορτήν τινα καὶ φιλοτιμούμενον · « Ἀνὴρ δ' » εἶπεν « ἀγαθὸς οὐ πᾶσαν ἡμέραν ἑορτὴν ἡγεῖται ; » Καὶ πᾶν γε λαμπρὰν, εἰ σωφρονοῦμεν. Ἰερὸν γὰρ ἀγιώτατον ὁ κόσμος ἐστὶ καὶ θεοπρεπέστατον · εἰς δὲ τοῦτον ὁ ἄνθρωπος εἰσάγεται διὰ τῆς γενέσεως οὐ χειροκμητῶν οὐδ' ἀκινήτων ἀγαλμάτων θεατῆς, ἀλλ' οἷα νοῦς θεῖος αἰσθητὰ νοητῶν μιμήματα, φησὶν ὁ Πλάτων, ἐμφυτον ἀρχὴν ζωῆς ἔχοντα καὶ κινήσεως ἔφηνεν, ἥλιον καὶ σελήνην καὶ ἄστρα καὶ ποταμούς νέον ὕδωρ ἐξιέντας αἰεὶ καὶ γῆν φυτοῖς τε καὶ ζῷοις τροφὰς ἀναπέμπουσιν · ὦν τὸν βίον μύησιν ὄντα καὶ τελετὴν τελειοτάτην εὐθυμίας δεῖ μεστὸν εἶναι καὶ γῆθους · οὐχ ὥσπερ οἱ πολλοὶ Κρόνια καὶ Διδασία καὶ Παναθήναια καὶ τοιαύτας ἄλλας ἡμέρας περιμένουσιν, ἔν' ἡσθῶσι καὶ ἀναπέμψωσιν ὠνητὸν γέλωτα, μίμοις καὶ ὀρχησταῖς μισθοὺς τελέσαντες. Εἶτ' ἐκεῖ μὲν εὐφημοὶ καθήμεθα κοσμίως · οὐδεὶς γὰρ ὀδύρεται μουσόμενος οὐδὲ θρηγεῖ Πύθια θεώμενος ἢ πίνων ἐν Κρονίοις · ἃς δ' ὁ θεὸς ἡμῖν ἑορτὰς χορηγεῖ καὶ μυσταγωγεῖ κατασχόνουσι, ἐν ὀδυρμοῖς τὰ πολλὰ καὶ βαρυθυμίας καὶ μερίμναις ἐπιπόνους διατρίβοντες. Καὶ τῶν μὴν ὀργάνων χαίρουσι τοῖς ἐπιτερπέεσσι ἡχοδοῖσι καὶ τῶν ὀρνέων τοῖς ᾄδουσι, καὶ τὰ παίζοντα καὶ σκιρτῶντα τῶν ζῶων ἡδέως ὀρώσι, καὶ τούναντίον ψυρομένοις καὶ βρυχομένοις καὶ σκυθρωπαῖς ἀνιῶνται · τὸν δ' ἑαυτῶν βίον ἀμειδῆ καὶ κατηφῆ καὶ τοῖς ἀτερπεστάτοις καὶ πάθει καὶ πράγμασι καὶ φροντίσι μὴδὲν πέρας ἔχουσιν πιεζόμενον αἰεὶ καὶ συνθλιβόμενον ὀρώντες, οὐχ ὅπως αὐτοὶ μὲν ἑαυτοῖς ἀναπνοὴν τινα καὶ ῥαστώνην πορίζουσι ποθεν, ἀλλ' οὐδ' ἑτέρων παρακαλούντων προσδέχονται λόγον, ψι χρώμενοι καὶ τοῖς παροῦσιν ἀμέμπτως συνοίσοντα καὶ τῶν γεγονότων εὐχαρίστως μνημονεύουσιν, καὶ πρὸς τὸ λοιπὸν ἡλεων τὴν ἐλπίδα καὶ παιδρὰν ἔχοντες ἀδεῶς καὶ ἀνυπόπτως προσδέξουσιν.

Les étudiants qui commencent le grec cette année pourront remplacer cette version par la suivante :

Le devoir de l'orateur et le devoir des citoyens.

Ἡδὴ τοίνυν τινὸς ἤκουσα καὶ τοιοῦτόν τι λέγοντος, ὡς ἄρα ἐγὼ λέγω μὲν αἰεὶ τὰ βέλτιστα, ἔστι δ' οὐδὲν ἄλλ' ἢ λόγοι τὰ παρ' ἐμοῦ, δεῖ δ' ἔργων τῇ πόλει καὶ πράξεώς τινος. Ἐγὼ δ' ὡς ἔχω περὶ τούτων λέξω πρὸς ὑμᾶς καὶ οὐκ ἀποκρύψομαι. Οὐδ' εἶναι νομίζω τοῦ συμβουλευόντος ὑμῖν ἔργον οὐδὲν πλὴν εἰπεῖν τὰ βέλτιστα. Καὶ τοῦθ' ὅτι τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον ῥαδίως οἶμαι δεῖξιν. Ἰστε γὰρ δήπου τοῦθ', ὅτι Τιμόθεός ποτ' ἐκεῖνος ἐν ὑμῖν ἐδημηγόρησεν ὡς δεῖ βοηθεῖν καὶ τοὺς ἑυβοέας σῶζειν, ὅτε Θηβαῖοι κατεδουλοῦντ' αὐτούς, καὶ λέγων εἶπεν οὕτω πως · « Εἰπέ μοι, βουλευέσθε, » ἔφη, « Θηβαίους ἔχοντες ἐν νήσῳ, τί χρῆσεσθε καὶ τί δεῖ ποιεῖν ; Οὐκ ἐμπλήσετε τὴν θάλατταν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τριήρων ; Οὐκ ἀναστάντες ἤδη πορεύεσθε εἰς τὸν Πειραιᾶ ; Οὐ καθέλξετε τὰς ναὺς ; » Οὐκοῦν εἶπε μὲν ταῦτα ὁ

Τιμόθεος, ἐποιήσατε δ' ὑμεῖς ἕκ δὲ τούτων ἀμφοτέρων τὸ πρᾶγμα ἐπράχθη. Εἰ δ' ὁ μὲν εἶπεν ὡς οἶόν τε τὰ ἄριστα, ὥσπερ εἶπεν, ὑμεῖς δ' ἀπερραθυμήσατε καὶ μηδὲν ὑπηκούσατε, ἄρ' ἂν ἦν γεγονός τι τῶν τότε συμβάντων τῇ πόλει; Οὐχ οἶόν τε. Οὕτω τοίνυν καὶ περὶ ὧν ἂν ἐγὼ λέγω νυνὶ καὶ περὶ ὧν ἂν ὁ δέϊνα εἴπῃ, τὰ μὲν ἔργα παρ' ὑμῶν αὐτῶν ζητεῖτε, τὰ δὲ βέλτιστα ἐπιστήμη λέγειν παρὰ τοῦ παριόντος.

Thème grec pour le 13 janvier 1927

Démosthène.

Philippe ne le dissimulait pas : il reconnaissait que Démosthène pouvait plus que lui, et il avait coutume de dire que les harangues de cet orateur renversaient les entreprises des rois et que sa rhétorique était l'arsenal d'Athènes... Il disait qu'en vain on députait des ambassadeurs pour résister à Démosthène, aux assemblées où il se trouvait, vu qu'ils n'y pouvaient servir leurs maîtres qu'en s'accommodant à ses opinions ; que la valeur pouvait combattre la force et avoir l'avantage sur le nombre ; mais qu'il était également impossible au nombre, à la force et à la valeur d'ériger de trophée contre l'éloquence de Démosthène.

Pour avoir ce Démosthène en son pouvoir, ce Philippe offrit aux Athéniens la ville d'Amphipolis ; et il ne faut point s'en étonner, puisque par cet échange il mettait en danger celle d'Athènes, et qu'il assurait toutes celles de son royaume. Il estimait un homme plus que vingt mille hommes, parce qu'il savait qu'un homme est quelquefois l'esprit et la force d'un Etat et que celui-ci, selon la relation que lui en avait faite Antipater, tout nu et désarmé qu'il était, sans vaisseaux, sans soldats et sans argent, combattant seulement avec des lois, des ordonnances et des paroles, attaquait la Macédoine de tous côtés, investissait les meilleures places, et rendait inutiles ses plus puissantes armées.

BALZAC, *De la grande éloquence.*

Versions latines

pour le 1^{er} février 1927

A. (AGRÉGATION)

Lucrèce, I, 763-797 (Denique quattuor — funditus omnes) (Réfutation de la doctrine d'Empédocle).

B. (CERTIFICAT D'ÉTUDES LITTÉRAIRES CLASSIQUES)

César, *Guerre des Gaules*, VI, 13, 1 à 7 (In omni Gallia.... communicatur.)

C. (CERTIFICAT D'ÉTUDES LATINES)

Pline, *Ep.* 8, 8 (Bulletin, 1^{er} décembre 1926, p. 77) (à remettre à M. Grenier).

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Composition française

(A remettre le 12 janvier 1927 à M. Pommier.)

Le lyrisme dans le rôle d'Antistius (*Le Prêtre de Némé*).

Composition françaises

pour les agrégations de l'enseignement féminin, de grammaire et des lettres.

(A remettre à M. H. Tronchon.)

Surtout d'après les trois chapitres des *Caractères* inscrits aux programmes, commenter ce jugement de Sainte-Beuve (*Nouveaux Lundis*. L. I.):

« La Bruyère aurait été, s'il l'eût voulu, un excellent auteur de nouvelles ou de romans. »

Thème allemand (à remettre à M. Leroux avant le 24 janvier)

La tragédie moderne.

Une simple question est à résoudre. La voici !

La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue ; — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique ?

Grâce au ciel, le vieux trépied des unités sur lequel s'asseyait Melpomène, assez gauchement quelquefois, n'a plus aujourd'hui que la seule base solide que l'on ne puisse lui ôter : l'unité d'intérêt dans l'action. On sourit de pitié quand on lit dans un de nos écrivains : Le spectateur n'est que trois heures à la comédie ; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. Car autant eût valu dire : « Le lecteur ne met que quatre heures à lire tel poème ou tel roman ; il ne faut donc pas que son action dure plus de quatre heures. » Cette phrase résume toutes les erreurs qui naquirent de la première. Mais il ne suffit pas de s'être affranchi de ces entraves pesantes ; il faut encore effacer l'esprit étroit étroit qui les a créées.

Considérez d'abord que, dans le système qui vient de s'éteindre, toute tragédie était une catastrophe et un dénoûment d'une action déjà mûre au lever du rideau, qui ne tenait plus qu'à un fil et n'avait plus qu'à tomber. De là est venu ce défaut qui vous frappe, ainsi que tous les étrangers, dans les tragédies françaises : cette parcimonie de scènes et de développements, ces faux retardements, et puis tout d'un coup cette hâte d'en finir, mêlée à cette crainte que l'on sent presque partout de manquer d'étoffe pour remplir le cadre de cinq actes. Loin de diminuer mon estime pour tous les hommes qui ont suivi ce système, cette considération l'augmente ; car il a fallu à chaque tragédie, une sorte de tour d'adresse prodigieux, et une foule de ruses pour déguiser la misère à laquelle ils se condamnaient ; c'était chercher à employer et à étendre pour se couvrir le dernier lambeau d'une pourpre gaspillée et perdue.

A. DE VIGNY, Préface d'*Othello*.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

Version

Almswomen.

At Quincey's moat the squandering village ends
And there in the almshouse dwell the dearest friends

Of all the village, two old dames that cling
As close as any trueloves in the spring.
Long, long ago they passed three-score-and-ten,
And in this doll's house lived together then;
All things they have in common being so poor,
And their one fear, Death's shadow at the door.
Each sundown makes them mournful, each sunrise
Brings back the brightness in their failing eyes.
How happy go the rich fair-weather days
When on the roadside folk stare in amaze
At such a honeycomb of fruit and flowers
As mellows round their threshold; what long hours
They gloat upon their steeping hollyhocks,
Bee's balsams, feathery southernwood and stocks,
Fiery dragons' - mouths, great mallow leaves
For salves, and lemon plants in bushy sheaves,
Shagged Esau's Hands with five green finger-tips!
Such old sweet names are ever on their lips.
As pleased as little children where these grow
In cobbled pattens and worn gowns they go,
Proud of their wisdom when on gooseberry shoots
They stuck egg-shells to fright from coming fruits
The brisk-billed rascals; waiting still to see
Their neighbour owls saunter from tree to tree
Or in the hushing half-light mouse the lane
Long-winged and lordly. But when those hours wane
Indoors they ponder, scared by the harsh storm
Whose pelting saracens on the window swarm,
And listen for the mail to clatter past
And church clock's deep bay withering on the blast;
They feed the fire that flings a freakish light
On pictured kings and queens grotesquely bright,
Platters and pitchers, faded calendars
And graceful hour-glass trim with lavenders.
Many a time they kiss and cry, and pray,
Both may be summoned on the selfsame day,
And wiseman linnet tinkling in his cage
End too with them the friendship of old age,
And all together leave their treasured room
Some bell-like evening when the May's in bloom.

Edmund BLUNDEN.

(*The Mercury Book*, Williams & Norgate, 1926.)

Dissertation

A study of *Measure for Measure* in its connection with other Shakespeare plays, mostly of the same period.

Dissertations pour le 1^{er} Semestre (agrégation) pour M. Pons

A. — Dissertation française.

En quoi l'esprit moderne a-t-il élargi ou modifié l'inspiration des écrivains ou artistes animaliers ?

B. — Dissertation anglaise.

Try and discriminate how far the love of animals and a genuine feeling for nature may be compatible with allegory.

Licence (Certificat de littérature) pour M. Pons

1. Try and give a personal interpretation of the character of Hamlet.
2. Astrophel and Stella as a love poem.
3. How would you define Tennyson's « Princess » as a poem and work of art ?

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Version espagnole ¹⁾

A la imperial Toledo, gloriosa y antigua ciudad de España, tan gloriosa que la Reina á quien hacen corte los serafines la ennobleció con visitalla, dejando por testigo la piedra donde puso sus plantas, — a quien la fey piadosa religion de sus católicos ciudadanos devotamente reverencia —, y tan antigua que la soberbia del Romano Imperio no la juzgó por indigna de ser asiento de su silla las veces que sus Príncipes vinieron á España, llegó una mujer llamada Elena — á cuyo nacimiento y principios les espera más agradable lugar —, en el tiempo que la Primavera anda tan liberal von los campos que á ninguno deja quejoso ni mal vestido, aunque en las galas que les reparte hace de unos á otros diferencia notable; mujer de buena cara y pocos años, que es la principal hermosura; tan sutil de ingenio, que era su corazón la recámara de la Mentira donde hallaba siempre el vestido y traje más á su propósito convenientes. Persona era ella que se pasara diez años sin decir una verdad: y lo que más se le ha de estimar es que nunca la echaba menos; y vivía muy contenta y consolada sin sus visitas. Cierta que mentía con mucho aseo y limpieza, y que salía una bernardina de su boca cubierta de pies á cabeza con tantas galas que se llevaba los oídos de los que la escuchaban, sin poderse defender los más severos y rigurosos ánimos. Decía ella muchas veces que aquello era todo buen natural, y tan copioso que en una hora que ella se recogiese con su pensamiento echaba una tela que le duraba todo el año; y era tan casera y hacendosa la buena señora que nunca salía del telar. Bastara muy bien á dar provisión de esta mercadería, quedándole la casa llena, á todos los poetas de Castilla, con haber tantos que se pudieran hacer á sus tiempos sacas dellos para Vizcaya, atento á ser tierra que no los lleva y que para tenellos es fuerza que los traiga de fuera del Reino.

Salas Barbadillo.

¹⁾ Donnée au Professorat des Ecoles normales (2^e partie, 1926, Lettres-Langues vivantes).

Version italienne.

Vincenzo Gioberti a Silvio Pellico.

Brusselle, 5 di novembre 1842.

Se tu fossi men grande o io avessi più proporzione colla tua grandezza, non oserei, senza chiederti licenza, favellar teco pubblicamente, e quasi fare a fidanza colla tua fama. E pregandoti di tal favore, non mi affiderei di ottenerlo; essendo tu modestissimo, e solo fra' tuoi coetanei ignorando quanto giovi ad altri il poter chiamarsi tuo amico. Ma i nomi dei tuoi pari, godendo anticipato il plauso degli a venire, non possono rifiutare i carichi indivisi da tal privilegio a pro dei presenti; e niuno fra questi può essere più escusato nel prevalersene di chi ebbe teco un' affettuosa dimestichezza. Cóncedi adunque ad un vecchio amico il dir di te poche parole per alleviare il cordoglio di una lunga assenza, e onorarsi della tua amicizia e unire al tuo il suo nome.

Poche vite sono così belle e in tanta varietà di fortuna così concordi, come la tua. Tu provasti gli estremi casi della lieta sorte e dell'avversa, ma in tal vicenda, serbasti intatta e costante la bontà dell'animo, la moderazione degli affetti e la generosità dei sentimenti. Quella squisita ed alta delicatezza di sentire che il cielo ti ha data, si manifestò nella tua vita sotto tre aspetti diversi, secondo che l'applicasti successivamente alle lettere, alla patria, alla religione, che sono i maggiori beni dei mortali e i tre amori che regnano in te, e ti resero felice o infelicissimo.

Avendo incominciato il tuo corso mortale colla poesia, lo proseguisti col martirio patrio, e ora lo compì colla carità santificata dalla religione. La quale aggiunge splendore agli allori del giovine poeta e all'eroico supplizio del cittadino; perché le gioie e i dolori della terra acquistano una nuova grandezza quando sono conditi e sublimati dagli affetti del cielo. E in chi questo beneficio della fede dovea meglio avverarsi che in te? Qual è l'infelice che possa vantarsi, dicendo: io ho sofferto più di Silvio Pellico? E la Provvidenza che con un consiglio pieno di misericordia avvelenò il fiore di tua giovinezza invidiato e freschissimo, non s'è quasi obbligata a ristorarti, rendendo placida et tranquilla la tua età provetta? La quale sarà come un soave e quieto crepuscolo che, sottentrando a un mattino ridente et ad un meriggio tempestoso, annunzierà l'aurora più splendida e serena di un giorno che non avrà fine.

Dalla lettera dedicatoria del « Primato civile e morale degli Italiani ».

Thème italien

pour le 13 janvier ¹⁾.

La Belle au Bois dormant.

Le jeune prince, à ce discours, se sentit tout de feu; il crut, sans balancer, qu'il mettrait fin à une si belle aventure; et, poussé par l'amour

¹⁾ Texte donné au concours du certificat secondaire d'italien, en juillet 1928.

et par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qu'il en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces et ces épines s'écartèrent d'eux-mêmes pour le laisser passer. Il marcha vers le château, qu'il voyait au bout d'une grande avenue ; et, ce qui le surprit un peu, il vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il ne laissa pas de continuer son chemin : un prince jeune et amoureux est toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte. C'était un silence affreux ; l'image de la mort s'y présentait partout ; ce n'étaient que des corps étendus d'hommes et d'animaux qui paraissaient morts. Il reconnut bien pourtant, aux nez bourgeonnés et à la face vermeille des suisses, qu'ils n'étaient qu'endormis ; et leurs tasses, où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant.

Il passe dans une grande cour pavée de marbre ; il entre dans la salle des gardes, qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule et ronflant de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de gentilshommes et de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entra dans une chambre toute dorée et il vit, sur un lit dont les rideaux étaient ouverts, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans et dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux et de divin. Il s'approcha en tremblant et en admirant, et se mit à genoux auprès d'elle.

Alors, comme la fin de l'enchantement était venue, la princesse s'éveilla ; et le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre : « Est-ce vous, mon prince ? lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. »

Ch. PERRAULT, Contes.

HISTOIRE ANCIENNE

EPIGRAPHIE LATINE

AGER ALBANUS

1. *C. I. L.* 2255, Albano.

IMP · CAES · L · SEPT · SEVER · PII · PERT · AVG · ET · IMP · CAES
M · AVREL · ANT · PII · FELIC · AVG · PARTH · MAX · BRITANN
MAX · P · P · ET IVLIAE · AVG · MATR · AVG · N · ET SENAT · ET PA
TRIAE · ET · CASTR · MINERV · AVG · SACR · DASIMIVS
FIRMIN · CORN · LEG · ET AVR · VICTORIN · ACTAR ·
CVM · IMM · LIBR · ET EXACTIS · VOT · M · F ·

2. *IB.*, 2257. Voie Appienne.

VICTORIAE AETER	LEG · II · PARTHICA
D · N · IMP · CAES · MARC	ANTONINIANA · P ·
AVRELI	F · F · AET · DEVOTA · NV
PII · FELIC · AVG · PONTIF	MINI IVS
MAXIMI TRIB · POT · II	
COS III · P · P · DIVI SEVE	
RI NEPOTIS	

3. *IB.*, 2258, Rome.

VICTORIAE · REDVCIS · DD ·

[NN

PII · FELICIS · AVG · ET · . . .

LIAE SE AVG . . .

IVGI D · N · MILITES · LEG · II

PARTH P · F · F ·

AET · Q · M · C OCLATINIO · AD

VENTO · COS · QUORVM NOMI

NA CVM · TRIBVS · ET · PATRI

IS INSERTA · SVNT · DEVO

TI · NVMINI · MAIESTATI

QVE EORVM · D · X · K · AVG ·

[PERE

GRINO · ET · AEMILIANO · IN ·

[HIS

ET EVOK · AVGG NN CVRA

[· AGE

NTE POMPON · IVLIANO · R ·

[LEG EIVS

4. *IB.*, 2264, Albano.

L · MEMMIVS · C · F · GAL · Q

[· TR · PL

FRVMENTI · CVRATOR · EX ·

[S · C

PRAEFECTVS · LEG · XXVI ·

[ET · VII

LVCAE · AD · AGROS · DIVI-

[DVNDOS

PONTIFEX · ALBANVS

MEMMIA · FILIA TESTAMENTO

SVO FIERI IVSSIT

5. *IB.*, 2269.

AEL · MARCELLO

MIL · LEG · II P QVI VI

X ANN XLVII M

D MIL ANN XXVI M

ET VALERIO ALV

MNO QVI VIX AN IIII

CLAUDIA FIRMINA

CONIVX ET HERES

ET AEL FIRMINVS FILI

VS B M F

6. *IB.*, 2278.

D M

R A

NDR

RARI

G II PAR

IC AETER

G III AST PO

S QVI VIXI

T ANNOS

XXXII MIL

7. *IB.*, 2279.

D M

AVR AVL

ZANO MIL

LEG II PAR

QVI VIX AN

XLI MIL · AN

XX · > VI PRI

POST · B · M · F · C

8. *IB.*, 2283.

D M

AVRELIVS

DASSIVS · MILIT

AVIT · IN LEG II PART

ANTONINIAN · AE · PI

FL · ANNIS · XVIII EX C

SA · MISS · HON · M · EX LEG

SS · VIX ANNIS L · M · III

D · XXVI · FEC · M M

ORIE AVRELI

SEVER · DD · LMS

HERES EIVS B M F

9. *IB.*, 2287.

D M

T · FLAVIVS · QVITINVS

EQ · SING · AVG · LECTVS

EX · EXERCITY · RAETICO

EX · ALA · FLAVIA PIA FIDELIS

MILIARIA STIPENDIO

RVM SEXS VIXIT ANNIS

XXXVI PVBLIVS CRESCENS

ET CLAUDIVS PATERNVS

HEREDES BENEMERENTI

POSVERVNT.

Conférence d'histoire du moyen-âge. — Textes relatifs aux institutions capétiennes

(Suite.)

4. Affranchissement de la Garenne Saint-Denis: novembre 1248.

A. Original perdu.

B. Copie du XIII^e siècle, Cartulaire blanc de S. Denis, Arch. Nat. LL 1157, fol. 493.

a) J. DOUBLET, *Histoire de l'abbaye de S. Denys en France*, 1625, p. 907.

INDIQ.: BRÉQUIGNY, *Table chronologique*, t. VI, p. 161, d'après a; J. CORDEY, *Catalogue des actes... passés sous l'abbatiat de Guillaume de Massouris* (dans *Troisièmes Mélanges d'Histoire du Moyen Age*, Université de Paris, Bibl. de la Fac. des Lettres, XVIII) n° 120, d'après B et a.

De libertate et manumissione hominum nostorum de Garenna.

Universis presentes litteras inspecturis, Guillermus abbas beati Dyonisii in Francia eiusque loci conventus salutem in Domino. Notum facimus quod nos, attendentes periculum animarum quorundam hominum nostrorum de corpore tum in matrimoniis contrahendis, tum in excommunicationibus quibus plurimi eorum erant ligati et possunt in posterum ligari, cum non solum annum canonem ratione servitutis nostre debitum, verum et semetipsos ecclesie nostre subtrahebant furtive et possunt se subtrahere in posterum, communicato bonorum uirorum consilio, homines nostros de corpore de uillis nostris in Garenna, scilicet de Villa Nova, de Gineuillari, de Asneriis, de Columbibus, de Curua Via et de Putellis, in eisdem uillis tempore libertatis istius concessisse mansionarios, uxores eorum et heredes de propriis corporibus egressos et in posterum egressuros, manumissimus et manumittimus intuitu pietatis, et ab omni obnoxietate servitutis qua nobis antea tenebantur, uidelicet forismaritagio, capitagio, manumortua et ab omni alio genere servitutis quocumque nomine censeatur in perpetuum absoluiimus et eosdem libertati donamus, salvo omni alio iure nostro et aliis ecclesie nostre consuetudinibus. Non remittimus tamen eis reuerentiam et alia obsequia que ratione patronatus a manumissis manumissoribus ius exigit exhiberi. Ad hoc nichilominus est sciendum quod, si quis hominum predictorum post hanc libertatem eis concessam uxorem duxerit de nostra familia, iuxta antiquam consuetudinem ecclesie nostre nobis adiuratur subeundo condicionem uxoris concessae libertatis privilegion non obstante. In eisdem quoque hominibus utriusque sexus omnimodam iusticiam quam habemus in nostris aliis hominibus libertati donatis seu liberis retinemus, concedentes nichilominus eisdem hominibus utriusque sexus quod sint immunes in uilla Beati Dyonisii a prestatione omnis botagii, omnis calceie et illius thelonei tantummodo quod solet solvi pro uendicione ouorum et caseorum, quamdiu erunt mansionarii in predictis uillis de Garenna, aliis theloneis et aliis consue-

tudinibus nobis saluis et soluendis ab eisdem in uilla Beati Dyonisii prouut soluunt nobis in predica uilla Beati Dyonisii alii homines de aliis uillis nostris libertati donatis. Volumus insuper de consensu eorum ut in dictis uillis de Garennâ soluentur nobis foragia uini a mercatoribus tabernariis, ita tamen ut de singulis doliis ultra sex denarios soluere minime tenebuntur. Solis autem supradictis hominibus, uxoribus et heredibus eorum utriusque sexus ubicumque se transferent predictam concedimus libertatem, aliosque homines nostros et feminas ab hac libertate penitus excludentes. Sciendum est uerq̃ quod dicti homines propter istam libertatem dederunt nobis et ecclesie nostre mille et septingentas libras parisiensium ad emendos ecclesie nostre redditus et augmentum. In cuius rei testimonium et futuris temporibus perpetuam memoriam presentem paginam eisdem hominibus et eorum heredibus tradidimus sigillorum nostrorum munimine confirmatam.

Actum anno Domini m̄ cc̄ xlviij̄ mense Novembri.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

O. RIEMANN, SYNTAXE LATINE, *d'après les principes de la grammaire historique*, 7^e édition revue par A. Ernout. Paris, Klincksieck, 1927 (prix : 36 fr.).

Les étudiants connaissent la *Syntaxe latine* de Riemann, « la Loi et les Prophètes », nous disaient autrefois nos maîtres, qu'il s'agit de la dissertation latine, du thème ou de la version. Depuis 1886, date de la première édition, l'autorité du livre n'a pas faibli.

La plupart des prétendues règles de la syntaxe prêtent, on le sait, à la discussion. L'étudiant ne peut donc plus se contenter des exposés purement dogmatiques des grammaires scolaires et, d'autre part, il lui faut pouvoir trouver rapidement la norme du bon usage de l'époque classique avec l'indication des nuances diverses exprimées par les divergences à cette norme et des habitudes des principaux écrivains. C'est ce que donne excellemment la syntaxe de Riemann, sous une forme peut-être un peu rébarbative au premier abord, mais qui devient vite familière et dont, à l'usage, on en vient à admirer la netteté et la parfaite sûreté. Riemann fut non seulement un grammairien de premier ordre, mais un admirable professeur dont l'enseignement correspond toujours parfaitement aux connaissances que l'on exige des candidats à la licence et même à l'agrégation. Nous ne saurions trop recommander ce livre à ceux qui ne le connaissent pas encore, étudiants sortant du lycée ou même professeurs formés à une autre école que la nôtre.

Le succès même de cette *Syntaxe latine* lui a valu d'être toujours tenue au courant. La 3^e édition, en 1894, avait été entièrement revue et en partie refondue par l'abbé Lejay — le latiniste complet — comme l'appelait L. Havet. Les éditions suivantes ont été de même retouchées ça et là par le même savant. C'est M. Ernout qui, pour la septième édition, a repris le travail de Riemann et de Lejay. Cette édition, nous avertit-il, « ne diffère des précédentes que par des modifications de détail... On s'est appliqué à dégager davantage les caractères essentiels de la syntaxe latine : par exemple l'opposition des modes : indicatif, mode du réel, et subjonctif, mode du possible et de l'irréel et de développer le côté historique de l'exposé, soit pour montrer l'origine d'une construction, soit pour en esquisser l'évolution au cours du développement de la langue. On a mis en lumière la liberté et la souplesse de la syntaxe latine que fausse ou dissimule souvent la rigueur excessive des règles attribuées — parfois abusivement — à l'usage exclusif de Cicéron ou de César ».

M. Ernout est un linguiste qui possède à un haut degré le sens du développement historique de la langue. La syntaxe devient donc avec lui de moins en moins dogmatique, de plus en plus exactement descriptive. C'est bien là le sens dans lequel ont progressé, depuis quarante ans, les études grammaticales.

Une bibliographie, réduite sans doute à l'essentiel et ne comprenant que les ouvrages d'ensemble, mais complètement renouvelée, rendra de bons services. Elle peut servir de point de départ pour tout étudiant qui voudra se spécialiser dans les études de syntaxe latine. Nous n'y ajouterons que le *Système de la Syntaxe latine*¹⁾, de notre collègue A Juret, qui a paru trop tard pour que M. Ernout pût le signaler.

A. ERNOUT, MORPHOLOGIE HISTORIQUE DU LATIN, nouvelle édition, Paris, Klincksieck, 1927 (prix : 24 fr.).

Cet excellent petit livre avait paru peu avant la guerre et avait été presque immédiatement traduit en allemand (Heidelberg, Winter, 1913). Il était devenu presque introuvable. La librairie Klincksieck a bien fait de le réimprimer. Elle l'a fait sans changement essentiel, mais avec d'importantes améliorations de la rédaction, en corrigeant quelques affirmations peu sûres et en le faisant bénéficier de l'exposé des découvertes de ces dix dernières années. C'est donc une édition revue et soigneusement mise au courant.

Comme la *Syntaxe* de Riemann, et au même titre qu'elle, cette *Morphologie* est un de ces livres qui doit remplacer pour l'étudiant ses grammaires élémentaires du lycée. Elle a été faite spécialement pour lui. « Son but est de substituer à l'exposé empirique et incohérent des faits de déclinaison et de conjugaison, une classification plus rationnelle ». Elle examine donc l'évolution des faits morphologiques depuis l'apparition du latin dans l'histoire jusqu'à la période romane. Elle fait appel aux documents archaïques aussi bien qu'à ceux du latin de basse époque. Sans être proprement comparative, elle n'hésite pas à faire appel au témoignage des langues indo-européennes et, en particulier, du grec, toutes les fois qu'il pouvait dissiper l'obscurité des faits latins. Elle le fait d'ailleurs avec discrétion : ce n'est qu'une introduction, une introduction timide à la grammaire comparée dont M. Meillet touche quelques mots fort intéressants dans l'*Avant-Propos*. Pour ce qui concerne le latin, les candidats aussi bien à l'agrégation qu'à la licence, feront bien d'avoir de ce livre la connaissance approfondie qu'assure une pratique constante.

A. GRENIER.

HENNIG BRINKMANN, *Geschichte der lateinischen Liebesdichtung im Mittelalter*, Halle, Niemeyer, 1925, 8°, VIII + 110 p. — Du même auteur : *Entstehungsgeschichte des Minnesangs*, Halle, Niemeyer, 1928, XII + 172 p.

Ces deux études, auxquelles il convient d'ajouter encore les *Anfänge lateinischer Liebesdichtung im Mittelalter*, du même auteur (*Neophilologus*, IX, 1924), forment un tout. Après beaucoup d'autres, M. Brinkmann cherche à déterminer l'origine de la poésie lyrique provençale et allemande, origine qu'il découvre dans la poésie latine médiévale. Celle-ci étant encore assez mal connue, l'auteur commence par la présenter aux lecteurs. Dans ses premiers écrits, il en fait le tour et en dresse le bilan.

¹⁾ Voir ci-dessus, p. 65-67.

M. Brinkmann trouve la première manifestation de la poésie d'amour dans l'épître poétique (*Freundschaftsepistel*), cultivée au XI^e siècle par les clercs de l'époque, où des éléments chrétiens, empruntés surtout au *Cantique des Cantiques*, se mêlent à des éléments païens, dus en première ligne à Ovide. Quelques silhouettes de poètes, dessinées d'un rapide crayon, émergent de la masse anonyme : Hugues d'Orléans, Abélard, son élève Hilaire, Mathieu de Vendôme... Au XII^e siècle apparaît la nouvelle poésie des *clerici vagantes*, les véritables créateurs de la poésie lyrique moderne. Là, nous avons déjà les principaux thèmes des troubadours et du Minnesang ; là aussi, on rencontre déjà les genres lyriques de la poésie courtoise, jusqu'à la chanson de femme et la pastourelle, et même certaines particularités de la poésie vulgaire, comme l'introduction « printanière » (*Natureingang*) ou la description schématique de la beauté féminine. Ceci n'est pas tout à fait nouveau, mais en groupant les traits, jusqu'ici épars, en un tableau d'ensemble, l'auteur fournit un répertoire commode, dont une excellente table facilite la consultation ; il révèle en même temps la richesse et la variété étonnantes de cette poésie.

Malgré le caractère descriptif et analytique qu'il a voulu donner à ses premières études, M. Brinkmann ne peut s'empêcher d'y dépasser quelquefois le cadre qu'il s'était tracé et de rechercher les éléments constitutifs de cette production littéraire. Il les trouve presque toujours dans la tradition latine de l'Eglise ou des écoles. Des hymnes, par exemple, proviennent l'introduction « printanière » et le refrain. D'autres motifs viennent d'Ovide. Là seulement où ses sources savantes l'abandonnent, l'auteur se décide à admettre quelque tradition populaire, empruntée à ce qu'on appelle aujourd'hui « la chanson collective » d'une époque antérieure. Il y a dans tout cela, à côté de choses fort justes, une bonne part d'arbitraire et des hypothèses quelque peu aventureuses.

Mais c'est surtout dans son dernier travail que M. Brinkmann donne des précisions souvent inquiétantes. Dans la poésie des troubadours, il distingue entre *Minnedienst* et *Minnelied*. Il entend par le premier la forme spéciale du service féodal donnée par les troubadours à l'amour courtois et qui passait pour une de leurs créations les plus originales. Tel n'est pas l'avis de M. Brinkmann. Pour lui, le *Minnedienst* est issu de l'épître poétique du XI^e siècle, cultivée dans les écoles d'Angers et implantée dans le Midi de la France, en passant sans doute par l'Angleterre. Immédiatement des objections s'élèvent. Pourquoi précisément Angers ? N'y avait-il pas encore d'autres foyers littéraires où l'on cultivait la poésie épistolaire ? Pourquoi ce passage par l'Angleterre où l'on ne découvre, semble-t-il, aucune trace de cette « tradition angevine » ? Rien d'ailleurs dans ses rapports avec le Midi de la France ne vient justifier l'hypothèse d'une influence si profonde que la cour anglaise aurait exercée à cette époque sur les centres courtois de langue d'oc. Enfin, est-il vraiment nécessaire de remonter à une source littéraire ? N'est-il pas infiniment plus probable que les milieux aristocratiques provençaux où naquit la poésie nouvelle ont simplement calqué la forme du service d'amour sur le type du service féodal qui dominait toute leur vie ?

Il faudrait, pour étayer cette thèse, apporter des concordances pro-

bantes entre les deux littératures. Or, celles de M. Brinkmann ne le sont guère. Bernard de Ventadour a pu assurer sa dame d'un amour éternel sans recourir à un texte latin, et Cercamon pouvait trouver, sans modèle latin, la comparaison de l'amour avec une maladie. Quelquefois même les rapprochements allégués sont faux. Le poète latin qui demande à son amie de ne pas montrer sa lettre à autrui dit tout autre chose que le troubadour qui promet une discrétion absolue; et quand Pierre Vidal déclare qu'en voyant sa dame, il croit voir Dieu, il exprime un sentiment très différent de celui d'Hildebert qui compare sa dame à une déesse. D'ailleurs, ces thèmes qu'ont-ils affaire au *Minnedienst*? Cet élément païen que nous venons de rencontrer chez Hildebert et qu'on retrouve dans toute cette poésie latine manque presque tout à fait dans la poésie courtoise. Celle-ci, d'autre part, possède bon nombre de motifs qu'ignore la poésie latine (les *lauzengier* et les *merker*, le *senhal*, etc.). Ce sont là des différences trop sensibles pour pouvoir être passées sous silence. M. Brinkmann n'en dit rien.

L'autre élément de la poésie courtoise, le *Minnelied* (M. Brinkmann entend par là les thèmes, les formes et les genres poétiques du lyrisme courtois), notre auteur croit pouvoir le faire dériver presque entièrement de la chanson des *vagantes*. Mais ici encore, les rapprochements signalés sont loin d'être tous décisifs. Fallait-il vraiment que les clercs eussent d'abord interpellé leurs *socii* et *sodales*, pour que Guillaume de Poitiers eût l'idée de s'adresser à son tour aux *companhos*, Marcabru aux *soudadiers*? Et le terme, si éminemment caractéristique pour les troubadours, de *joï* et *jauzir* ne se confond point du tout avec le *gaudium*, *congaudere* des poètes latins. Nous croyons volontiers que le *planh* (la complainte) se rattache au *planctus*, le *joc* partit aux disputationes scolaires. Il y a sans aucun doute des éléments latins dans la chanson de croisade, et même dans la pastourelle (voir aussi l'étude récente de M. Delboulle, *Les Origines de la Pastourelle*, Mém. de l'Acad. roy. de Belgique, Lettres, 2^e série, t. XX, 1926). Mais dans la *canzo*, dans le *sirventes*, dans la *tenzo*, l'action de la poésie latine apparaît bien moins nettement: elle y a certainement été beaucoup plus faible. Or, ce sont là précisément les genres principaux de la vieille poésie provençale.

On sait depuis longtemps que le genre poétique qui se rattache le plus à la tradition latine, c'est le «salut d'amour»; il est l'imitation directe de l'épître amoureuse latine du XI^e siècle. Puisque cette dernière a été, d'après M. Brinkmann, le point de départ même de la poésie courtoise, on s'attend à voir figurer le salut d'amour parmi les plus anciennes productions de la poésie vulgaire. En réalité, il y a solution de continuité. En France aussi bien qu'en Allemagne, le «salut» n'apparaît pas avant la deuxième moitié du XII^e siècle. M. Brinkmann a bien vu la difficulté. Il appelle à son secours le hasard qui aurait fait périr les textes de l'époque antérieure. Argument étrange sous la plume d'un savant qui par ailleurs se dresse avec une énergie farouche, et non sans raison, contre les hypothèses fondées sur une littérature perdue, antérieure à nos textes! Mais soyons bon prince et rendons M. Brinkmann attentif à ce que les premières chansons provençales sont déjà accompagnées quelquefois d'un

envoi indiquant la personne à laquelle l'auteur adresse son œuvre. Ne serait-ce pas une indication d'un rapport possible entre l'épître d'amour et la chanson courtoise ?

Que la poésie latine, l'ancienne et la médiévale, ait exercé sur la poésie vulgaire une action profonde, personne aujourd'hui ne voudra le nier. Les troubadours n'étaient pas des illettrés. Encore ne faut-il rien exagérer. Si un ancêtre de Guillaume de Poitiers s'était constitué une bibliothèque importante dont nous ne connaissons d'ailleurs pas le contenu, il n'est pas dit que son descendant y ait fait de fortes études ; ce n'est qu'en le confondant avec Guiraut de Bornelh, le plus savant des troubadours, que M. Brinkmann peut faire passer Cercamon pour un grand clerc de son époque. Certes, la thèse de notre auteur contient une bonne part de vérité, mais il ne faut pas vouloir la pousser trop loin et ramener tout à la poésie latine. D'autres facteurs ont également joué. M. Brinkmann ne les nie pas tout à fait, mais il s'efforce de réduire leur importance ou de les écarter complètement.

Pour le Minnesang allemand, il s'évertue de même à en éliminer toute influence romane, pour y substituer partout la source latine. Et là encore, il force la note pour arriver à ses fins. Ainsi il préfère rattacher les vers : *mich dünket winter unde snē — schöne bluomen unde klē*, au latin : *Quamvis bruma gelu labentia flumina sistat, affluit hic vernis undique deliciis*, malgré toute la distance qui les sépare, plutôt qu'au célèbre passage de Bernard de Ventadour : *flor blanca, vermeill' e groia mi par la freidura*, dont le texte allemand est visiblement la traduction (cf. *mich dünket winter et mi par la freidura*). Pour écarter l'influence de Folquet de Marseille sur le poète allemand Hausen, il fait entendre que le troubadour, mort en 1231, est apparemment plus jeune que le Minnesänger qui écrivit entre 1171 et 1190. Mais un coup d'œil dans l'édition de Folquet par M. Stronski lui aurait appris que Folquet chanta, lui aussi, entre 1175 et 1190, avant son entrée au couvent et son épiscopat. Par conséquent, rien n'empêche que Hausen ne l'ait connu et imité.

On voit le défaut principal du livre de M. Brinkmann. Il veut trop prouver. Non content de démontrer très justement l'influence considérable de la poésie latine médiévale sur les poésies vulgaires, il veut tout ramener à cette source unique. Il ne tient pas assez compte ni des autres facteurs qui entrent en ligne de compte, ni des données chronologiques qui ont pourtant aussi leur importance. Le problème est plus complexe qu'il n'apparaît ici.

E. HEPFFNER.

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisition récentes
(Du 15 mai au 15 novembre 1926)

Cd (LITTÉRATURES MODERNES)

170.296 **Allenspach** (Max), *Flaubert : La tentation de St-Antoine. Eine literaraesthetische Untersuchung*. Diss. Zurich. Braunfels (Mehl), 1923, in-8°, 109 p.

170.224 **Löhner** (F.), *Ein altprovenzalischer Traktat aus dem 14. Jharh. über die heilige Messe*. Diss. Fribourg (Suisse). Einsiedeln (Benziger), 1924, in-8°, 67 p.

500.012 **Kleiner** (Mathilde), *Zur Entwicklung der Futur-Umschreibung Werden mit dem Infinitiv*. Berkeley, Univ. of California Press, 1925, in-8°, 101 p. (Publicat. Univ. Californie, XII, 1).

500.012 **Whipple** (T. K.), *Martial and the English epigramm from Sir Thomas Wyatt to Ben Jonson*. Ib., 1925, in-8°, 333 p. (Publicat. Univ. Californie, X, 4).

170.321 **Hessen** (Josef van), *Nicolaus Lenau u. das junge Deutschland*. Proefschrift von Groningen. S'Gravenhage (Vomer), 1925, in-8°, 85 p.

170.309 **Hills** (E. C.), **Ford** (J. D.), **Sigueira Coutinho** (J.), *A Portuguese grammar*. Boston (Heathand), 1925, in-8°, 393 p.

170.320. **Bezzola** (Reto R.), *Contributo alla storia degli gallicismi italiani nei primi secoli* (750-1300). Diss. Zurich (Seldwyla), in-8°, 92 p.

170.275 **Aebischer** (Paul), *Sur l'origine et la formation des noms de famille dans le canton de Fribourg*. Thèse. Genève (Olschki), 1923, in-8°, 112 pages.

170.473 *La chanson de Sainte Foi d'Agen*. Poème provençal du XI^e siècle, édité d'après le manuscrit de Leide, avec fac-similé, traduction, notes et glossaire, par **Ant. Thomas**. (Classiques français du moyen âge, 45). Paris (Champion), 1925, in-16, 87 p.

500.012 **La Cruz** (Ramon de), *Ocho sainetes ineditos*, editados... por Charles Emil Kany. Univ. of California Publications in modern philology. Vol. 13. Berkeley, 1925.

170.476 **Gilbert de Montreuil**, *La continuation de Perceval*, éditée par Mary William. (Classiques français du moyen âge, n. 50). Paris (Champion), 1925, in-16.

170.480 **Rallo** (Eino), *Das Spukschloss, eine stoffgeschichtliche Untersuchung der englischen Schreckromantik* (en finlandais). Diss. Helsingfors, 1925, XXIII + 468 p.

170.479 **Solstrand** (Vainö), *Schwedische Silbenverlängerung mit besonderer Berücksichtigung der Sprache in Aland u. Upland*. Diss. Helsingfors, 1924, 116 p.

170.478 *Vie de Saint Eustache en vers français du moyen âge*. Edition critique par Holger Petersen. Thèse. Helsingfors (Soc. de littér. finnoise), 1925, in-8°, 240 p.

500.129 b **Guy** (Henry), *Clément Marot et son école* (Bibl. littér. de la Renaissance, N. S., XII). Paris, 1926, in-8°, 337 p.

170.474 **Rutebeuf**, *Le miracle de Théophile*, miracle du XIII^e siècle. (Class. français du moyen âge, n. 49). Paris (Champion), 1925, in-16, 40 p.

500.137 *Le Chansonnier d'Arras*, reproduction et phototypie. Introduction par A. Jeanroy. (Société des anciens textes français, n. 73). Paris, 1925, 64 p. in-2°.

170.518 **Lange** (Petronella J. de), *Samuel Butler critic and philosopher* (Proefschrift... Univ. van Amsterdam). Amsterdam (Thieme), 1925, in-8°, 162 p.

170.517 **Teerink** (H.), *The history of John Bull, for the first time faithfully reissued, from the original pamphlets, 1712...* (Proefschrift... Univ. van Amsterdam). Amsterdam (Paris), 1925, in-8°, 250 p.

170.516 **Bekker** (W. G.), *An historical and critical review of Samuel Butler's literary work.* (Proefschrift... Univ. Amsterdam), Rotterdam (Nijgh), 1925, in-8°, 254 p.

D (HISTOIRE)

500.187 *Collection de textes pour servir à l'histoire de Provence.* I. Recueil des actes des comtes de Provence appartenant à la maison de Barcelone. Alphonse II et Raimond Bérenger V, par Fernand Benoit. I et II, 1915.

191.661 *Die Grosse Politik der Europäischen Kabinette, 1871-1914. Sammlung der diplomatischen Akten des Auswärtigen Amtes.* Berlin (Deutsche Verlagsgesellsch.), 1922-25, 29 vol. in-8°.

500.474 **Strong** (William Duncan), *The Uhle pottery collections from Ancon.* (Univ. of California publicat. in American archaeology, 21), 1925, in-8°, 55 p. + 9 pl.

500.151 **Cathelineau** (Léonce), *Département de la Vienne. Cahiers de doléances de la Sénéchaussée de Civray.* Niort, 1925, in-8°, 395 p. (Collect. des documents inédits sur la Révolution, 73).

191.662 **Güntert** (Hermann), *Der arische Weltkönig u. Heiland.* Halle (Niemeyer), 1923, in-8°, 439 p.

Dc 257 *De Marken van Drente, Groningen, Overijsel en Gelderland.* (Geschiedkundige Atlas van Nederland, Kaart 6). S'Gravenhage, 1920-25.

191.670 **Chmelar** (Josef), *Les parts politiques en Tchécoslovaquie.* Prague (éditions Orbis), 1925, in-8°, 114 p.

191.665 *Honen the Buddhist saint.* His. life and teaching. Translation, historical introduction... by Harper H. Coates et Ryugakn Ishizuka. Kioto, 1925, in-8°, 955 p.

191.677 **Wildhagen** (A.), *Das Erwachen des Nationalbewusstseins in Niedersachsen nach dem 30 jähr. Kriege.* Inaug. Diss. Köln. Essen, 1924, in-8°, 61 pages.

191.676 **Troeltsch** (E.), *Deutscher Geist u. Westeuropa.* Gesammelte Aufsätze. Hrsg. von H. Baron, Tübingen (Mohr), 1925, in-8°, 268 p.

191.675 **Id.**, *Spektator-Briefe. Aufsätze über die deutsche Revolution u. die Weltpolitik 1918-22.* Tübingen, 1924, in-8°, 321 p.

27.438 a *Monumenta Germaniae Historica. Script. rer. germ. N. S.*, in-8°, III. *Chronica Johannis Vitodurani*, ed. F. Baethgen, 1924, Berlin (Weidmann).

500.172 **Salvini** (J.), *Le chartrier de la Durbelière* (Archives hist. du Poitou, 45), Poitiers, 1926, in-8°, 276 p.

500.476 **Nostrand** (John J. van), *The imperial domains of Africa pro-consularis.* An epigraphical study. Univ. of California Publiat., vol. 14, n. 1. Berkeley, 1925, in-8°, 88 p.

500.474 **Kroeber** (A.), *Archaic culture horizons in the valley of Mexico.* Archaeology and Ethnology American publicat., vol., 17, n. 7. Berkeley, 1925, in-8°, 34 p.

191.706 **Vermeil** (M. E.), *L'empire allemand (1871-1900) (Histoire du monde, XII bis).* Paris (De Boccard), 1926, in-8°, 262 p.

191.707 **Krause** (F. E. A.), *Geschichte Ostasiens*, 3 volumes, Göttingue (Vandenhoeck), 1925, in-8°, 400 + 488 + 82 pl.

- 191.708 **Moret** (A.), *Le Nil et la civilisation égyptienne* (collection Berr), Paris, Renaissance du livre, 1926, in-8°, 573 p.
- 191.722 **Morris** (Rolf), *La Hollande et les Hollandais aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Paris (Champion), 1925, in-8°, 278 p.
- 191.666 *Mélanges d'histoire du moyen âge offerts à M. F. Lot*. Paris (Champion), 1925, in-8°, 765 p.
- 191.741 **Walters** (M.), *Le peuple letton*. Riga (Valters), 1926, in-8°, 407 pages.
- 191.730 **Chapman** (Conrad), *Michel Paléologue, restaurateur de l'Empire byzantin (1261-1282)*. Paris (Figuière), 1926, in-8°, 204 p.

F (DROIT)

- 500.174 **Manning** (William R.), *Diplomatic correspondence of the United States concerning the independence of the latin-american nations*. I. New-York (Oxford Univ. Press), 1925.
- 155.438 **Guzman** (Jesus), *Las relaciones diplomaticas de Mexico con Sud-America*. Archivio histor. diplomat. Mexicano, n. 17, 1925, in-8°, 171 p.
- 155.439 **Stuart** (Graham H.), *The governmental system of Peru*. Published by the Carnegie Institution. Washington, 1925, in-8°, 156 p.
- 155.437 **Andrae** (Paul), *Andrae and his invention of the proportional representative method*. Translated from the danish by Vaughn Meisling. Philadelphie, 1926, in-8°, 116 p.
- 155.576 **Mackay** (R. A.), *The unreformed Senate of Canada*. Diss. Oxford Univ. Press, 1926, in-8°, 284 p.
- 155.486 **Poreisme** (J.), et **Vauthier** (M.), *La législation et l'administration allemandes en Belgique*. Paris (Presses universitaires), 1925, in-8°, 284 p. (Public. de Soc. Carnegie).
- 155.485 **Renouvin** (P.), *L'organisation gouvernementale française pendant la guerre*. (Ib.), 1925, in-8°, 185 p.
- 155.484 **Rivière** (Jean), *Le problème de l'Eglise et l'Etat au temps de Philippe le Bel*. Etude de théologie positive. (*Spicilegium sacrum Lovaniense*, fasc. 8). Louvain. Paris (Champion), 1926, in-8°, 499 p.
- 155.483 **Ralston** (J. H.), *The law and procedure of international tribunals*. Stanford (Univ. Press), 1926, in-8°, 512 p.
- 155.482 **La Pena y Reyes** (A.), *El Baron alleyre de Cyprey y el Bano de las Delicias*. (Coleccion de documentos). Archivio histor. diplomatico mexicano, num. 18. Mexico, 1926, in-8°, 87 p.
- 155.481 **Murray** (R. W.), *The delinquent child...* diss., Washington (Catholic Univ.), 1926, in-8°, 116 p.

LF
3101
.B8

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

(Chèques postaux 3670, Strasbourg)

ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide : France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro : France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

	Pages
I. P. COLLOMP	129
II.	136
	137
	137
III.	138
P. FOUCHÉ	140
A. PITOU	143
IV. M. CAHEN	143
V.	151
	151
A. GRENIER	163
	164
	166
VI.	166
A. GRENIER	166
G. MAUGAIN	166
	167

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN,
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

LA PAPHYROLOGIE

(suite)¹⁾

§ 20. — Il est naturel, vu le petit nombre de papyrus latins retrouvés, que la paléographie latine ait tiré moins de profit que la paléographie grecque des découvertes papyrologiques. Celles-ci fournissent cependant une très considérable contribution à notre connaissance de la cursive latine, connue par ailleurs grâce à des graffiti, à des tablettes de plomb ou de cire. On consultera les pages consacrées à ce sujet de E. Maunde Thompson et

H. Bartlett van Hoesen. *Roman Cursive Writing*. 1915,

qui fournit à la fois un répertoire énorme de textes, avec des tables de caractères, malheureusement pas de fac-similés de textes suivis, et une bibliographie abondante.

§ 21. — Les avantages que la philologie peut trouver à la connaissance de ce qu'était le livre ancien n'ont pas besoin d'être démontrés.

Les découvertes papyrologiques qui ont mis sous nos yeux des exemplaires authentiques du livre ancien éclairent pour nous, en nous faisant connaître le matériel qui a porté pendant l'antiquité les textes et la pensée, les conditions du travail intellectuel chez les anciens et celles de la fixation et transmission des textes.

Il est traité — en tenant compte du matériel papyrologique — du livre antique dans les ouvrages suivants :

V. Gardthausen. *Griechische Paläographie* ², I. 1911.

Th. Birt. *Abriss des antiken Buchwesens*. (*Hdbch* de I. v. Müller, I, 5, p. 245 s.) 1913.

W. Schubart. *Das Buch bei den Griechen und Römern*. 1907. 2^e éd. 1915.

On consultera aussi l'*Einführung* de W. Schubart et divers articles, *Buch, Biblos, Buchhandel, Commentarii* de la *Realenzyklopädie* de Pauly-Wissowa.

§ 22. — La « matière à écrire » des anciens était surtout connue avant les découvertes par la description de Pline, XIII, 70 s. Mais cette description est obscure, soit en raison de fautes de copistes qui la mutilent, soit parce que Pline exprime avec trop de concision des renseignements qu'il a lui-même incomplètement compris, même lue avec l'aide de la traduction que

K. Dziatzko. *Untersuchungen über ausgewählte Kapitel des antiken Buchwesens*. 1900, p. 58

a mise en face de son édition du passage.

¹⁾ Voir le *Bulletin* du 1^{er} janvier.

Les papyrus retrouvés ne nous renseignent pas directement sur la plante elle-même, sa culture ; on doit encore sur ces points avoir recours à Théophraste *Hist. Plantarum*. IV, 8, 3. Hérodote II. 92. — ou bien examiner directement les papyrus encore vivants — en Sicile, par exemple. On a supposé sans doute que la plante utilisée en Egypte était une variété plus fine, différenciée par la culture, et disparue précisément faute de soins quand l'utilisation cessa : la plante sicilienne fournit cependant un « papier » assez analogue à l'antique : un prospectus de l'entreprise qui le fabrique, avec échantillon, était joint au N° de novembre de *Egyptus*, VI, 1925. — Mais sur la fabrication et la structure des feuilles elles-mêmes on a maintenant leur propre témoignage. L'essentiel est que la feuille de papyrus est formée d'une double couche d'étroites bandes assemblées sans colle, les bandes d'une couche étant perpendiculaires à celles de l'autre. Une des faces est destinée à recevoir l'écriture : il y a donc un recto de la feuille blanche : ce qui est important pour dater les textes au cas d'opisthographie. La question recto-verso est d'ailleurs compliquée et controversée. Quant aux formats on ne peut rien dire de précis.

§ 23. — Pendant toute l'antiquité gréco-latine c'est le volumen [ou βιβλος] de papyrus qui a été l'instrument littéraire par excellence. Il est connu par certaines descriptions ou allusions des auteurs. Il est aussi connu — pas toujours complètement, puisque l'umbilicus n'y paraît pas — par les monuments figurés où Th. Birt a pris la matière de son livre : *Die Buchrolle in der Kunst*. 1907. Les papyrus n'ont pas fourni de volumen complet. Ils n'apporteront que difficilement la solution définitive à la question du grand et du petit rouleau. Cette question est très importante parce qu'elle est liée à celle de l'origine de la division en « livres » des ouvrages anciens. On a soutenu qu'à l'origine un ouvrage, quelle qu'en fût la longueur, était copié sur un unique volumen, sans aucune séparation. Le système était très incommode et l'on devrait à la Bibliothèque d'Alexandrie et à Callimaque, dont on connaît le mot célèbre sur le μέγα βιβλίον, l'introduction d'un rouleau normal, du βιβλος (= volumen) type dont la capacité aurait déterminé la longueur du βιβλος (= livre au sens de division de l'ouvrage). La question a été très débattue, en particulier par Birt et son école. On peut lire :

E. Sprockhoff, *De libri, voluminis, βιβλου sive βιβλίου vocabulorum apud Gellium Ciceronem Athenaeum usurpatione*. 1908.

A. Schumrick, *Observationes ad rem librariam pertinentes*. 1909.

H. Landwehr, *Studien über das antike Buchwesen. Archiv für lateinische Lexicographie*. VI. 1889, p. 219.

et il suffit d'ouvrir une introduction à l'Ancien Testament pour comprendre — par analogie — l'importance qu'elle peut avoir.

Mais si les papyrus ne peuvent guère l'éclairer ils sont plus instructifs sur un autre point : la substitution du codex au rouleau. Sur ce point aussi on utilise le témoignage des monuments figurés :

V. Schultze, *Rolle und Codex. Greifswalder Studien Hermann Cremer dargestellt*. 1895, p. 147.

Mais il est imprécis à cause des archaïsmes toujours possibles. On peut se fier davantage sans doute aux statistiques des trouvailles. Il en

résulterait que l'usage littéraire du codex est assuré dès le II^e ou peut-être le I^{er} s. après J.-C. ; qu'au III^e s. le codex fait concurrence au rouleau, et l'emporte numériquement au IV^e s. Il résulte aussi des exemplaires trouvés que le codex subit l'influence de son prédécesseur le rouleau (codices non épistographiques — écriture prise dans la reliure — colonnes). On peut enfin observer un artifice de reliure (fil dans une gaine de parchemin).

§ 24. — Les papyrus éclairent plus encore la disposition du texte dans le livre. La disposition des lignes dans le sens de l'axe du volumen roulé, qui n'est pas inconnue pour les pièces d'archives en particulier à basse époque, est probablement sans exemple pour les textes littéraires. Ils sont disposés en colonnes, l'écriture perpendiculaire à l'axe du volumen roulé. La librairie alexandrine de bonne époque donnait à ses colonnes la plus grande régularité : les vers épiques ou tragiques occupent chacun une ligne, pour la prose les lignes ont à peu près le même nombre de lettres dans un même manuscrit. Mais ce nombre varie beaucoup. Les chiffres extrêmes réunis par Clark, *Descent of manuscripts*, p. 43, vont de 9-12 à 70-80 lettres à la ligne ! Et il n'est peut-être pas sûr qu'il soit légitime de parler d'une longueur moyenne normale — ou d'un maximum ordinaire — de 35 lettres, correspondant à la longueur moyenne du vers hexamètre. On note enfin une tendance à diviser la poésie lyrique par unités métriques. — S'il faut en croire le papyrus de Timothée la régularité était inconnue encore au IV^e s. : mais il se peut que ce papyrus ne soit qu'une copie privée.

Il est encore plus instructif de constater l'emploi de la *scriptio continua*, source de tant de fautes de texte, et les essais de ponctuation accentuation et division qui pouvaient remédier à ce mal : des blancs, la paragraphè, trait horizontal sous la ligne où est une division de sens, et la célèbre *coronis* du Timothée, signe en forme d'oiseau destiné, sans doute, à marquer une grande division du poème. On constate que les papyrus ne sont pas très rigoureux dans l'emploi de ces procédés.

Quelques papyrus, P. Oxy. V, p. 11 s., VI, p. 149 contiennent même quelques signes critiques du système des philologues alexandrins. Ailleurs ce sont des scholies.

§ 25. — Les papyrus littéraires, dont on trouvera la liste dans l'*Einführung* de Schubart, et chez Oldfather (ici § 26), n'ont pas seulement rendu à la philologie une certaine quantité de textes nouveaux, Aristote, Sophocle, Ménandre, Hérodas, etc... Ils ont également soulevé, en rendant des textes d'auteurs conservés, de graves problèmes d'histoire des textes et de critique textuelle. Antérieurs parfois de plus de 1000 ans aux manuscrits médiévaux qui ont conservé les mêmes textes les papyrus ont, dans l'ensemble, assuré l'excellence de la tradition médiévale. Ce n'est pas à elle que sont imputables la plupart des fautes : les papyrus, de valeur très inégale, depuis l'édition savante jusques à la copie privée, les contiennent souvent déjà. Mais surtout les papyrus ont un texte qui, par rapport aux diverses recensions entre lesquelles on partage les manuscrits médiévaux, est presque toujours très composite. « Aucun papyrus ne reproduit exactement le texte d'aucune famille déterminée des manuscrits

médiévaux. » On en a conclu que les diverses branches de la tradition médiévale ne peuvent être autre chose que des combinaisons diverses des mêmes éléments fournis par la tradition manuscrite antique. Et les recensions antiques elles-mêmes étaient établies par choix. Ces vues ont été exposées par :

Victor Martin. *Les manuscrits antiques des classiques grecs et la méthode philologique*. (1918) 1919.

— *Les papyrus et le texte du Nouveau Testament*. *Revue de Théologie et de Philosophie*. 1919, p. 43-72.

Il en tire cette conclusion que la critique textuelle, bien loin de viser à la reconstitution mécanique des textes basée sur le classement des manuscrits, doit procéder, comme au bon vieux temps, par éclectisme et conjecture. C'est un art... Il ne s'agit plus de reconstituer l'archétype hypothétique unique des textes médiévaux : d'autant que si même l'on y arrivait il resterait encore à juger du choix qu'il a fait des leçons antiques. Cette tendance est d'autant plus intéressante qu'elle est en apparence diamétralement opposée à celle qu'on trouve chez

Dom H. Quentin. *Mémoire sur l'Etablissement du texte de la vulgate*. 1922.

— *Essais de Critique Textuelle (Ecdotique)*. 1926.

Dom Quentin veut, au contraire, établir une « règle de fer », dont l'application, soustraite à toute influence subjective, doit amener mathématiquement à l'archétype. Car — et c'est pourquoi les théories de D. Quentin et de V. Martin, s'appliquant à deux moments ou à deux tâches différentes de la critique textuelle, sont peut-être moins inconciliables au fond qu'en apparence — D. Quentin, qui n'avait pas à s'occuper des papyrus à propos de la vulgate, se propose expressément de retrouver d'abord non pas l'original, mais l'archétype des manuscrits connus. C'est à partir de l'archétype que commence la tâche de correction qui doit mener à l'original. C'est là qu'interviendraient les papyrus, pour les auteurs pour lesquels ils existent. — Mais on pourrait se demander s'il n'y a pas lieu d'utiliser leur témoignage pour éliminer les variantes qu'ils attestent du nombre de celles qui sont significatives pour l'établissement du stemma d'après la « règle de fer » de Dom Quentin.

On consultera sur ce sujet deux articles du *Journal of Hellenic Studies*. 1919 :

F. Kenyon. *Greek Papyri and their contribution to classical Literature*.

B. P. Grenfell. *The value of Papyri for the textual criticism of extant greek Authors*.

Il faut noter ici que les papyrus du *pro Caelio* s'accordent alternativement avec les deux familles de manuscrits médiévaux de ce texte, à la manière des papyrus grecs. Cf. P. Jouguet, art. cité ici § 26, p. 50.

§ 26. — Les papyrus littéraires fournissent encore des renseignements d'un autre ordre qui donnent la transition toute naturelle entre la papyrologie philologique et la papyrologie historico-juridique. Ils nous renseignent sur les lectures de la population hellénistique et gréco-latine de l'Egypte et sur la transmission des textes et de la culture. C'est un fait que la littérature antique ne nous est parvenue que très partiellement. On voudrait savoir tout au moins comment et pourquoi le choix fut fait des

auteurs conservés, s'il fut purement fortuit, s'il eut des causes précises et quelles causes, jusques à quelle époque chaque auteur ou chaque catégorie de textes a été lue et copiée. Il y a d'autres moyens de le savoir que les papyrus : les citations, par exemple, et de le conjecturer : les hypothèses, entre autres sur le rôle de l'école ou des changements lents ou brusques de goûts et de besoins intellectuels. Les statistiques des trouvailles sont une épreuve des hypothèses. Sans doute, on ne doit pas oublier que le hasard est pour beaucoup dans la constitution de nos collections, que des siècles d'incurie ont sûrement fait disparaître une masse de textes qui échappe à tout calcul même très approximatif ; que les sites explorés ne sont nullement comparables, telle bourgade qui possédait une étude d'agoranome dont les archives inondent nos musées pouvant bien avoir été tout à fait indifférente aux lettres classiques ; que le grand centre de la culture intellectuelle, Alexandrie, est situé dans une région où les conditions de conservation ne sont pas réalisées. On objecterait encore avec raison aux comparaisons chronologiques que tel siècle qui paraît pauvre en papyrus littéraires l'est, pour une raison ou pour une autre, en papyrus de toutes sortes. De nouvelles fouilles pourront atténuer un peu quelques-uns de ces obstacles ; d'autres peuvent être en partie neutralisés par d'opportunes corrections de calcul. Il reste que les papyrus littéraires sont maintenant assez nombreux pour que de prudentes déductions aient des chances d'arriver à des résultats sérieux.

Le point de départ de toute étude de cet ordre est naturellement à chercher dans les listes de papyrus littéraires données par exemple par Schubart, *Einführung*. Le travail a déjà été fait d'une façon très intéressante et avec toutes sortes de statistiques et de tableaux par :

C. H. Oldfather. *The greek literary Texts of Greco-roman Egypt. A Study in history of civilisation (Univ. of Wisconsin-Studies in the social science and history. IX), 1923.*

Les statistiques de Oldfather ont été peu de temps après utilisées par E. Cavaignac, *Sur l'attribution des fragments de papyrus* [article à paraître dans la Revue de l'Égypte ancienne],

dont le point de vue est quelque peu différent. Il s'agit, vu les pourcentages déjà réalisés d'auteurs connus, de préciser les chances que l'on a, lorsqu'un papyrus livre un texte littéraire anonyme, pour que ce texte soit ou non d'un auteur déjà représenté par ailleurs dans la tradition manuscrite. Les chances pour un auteur nouveau sont assez faibles : 1 contre 28 si le fragment est d'époque ancienne.

L'étude de Oldfather repose sur une collection de 1167 papyrus. Il s'attache à définir le rôle de l'école et accepte, un peu hâtivement peut-être, que tout texte littéraire copié au verso d'un document est d'origine scolaire, — à quoi il faut ajouter tous les textes sur ostraka ou tablettes. Il est conduit à conclure que c'est aux programmes scolaires que l'on doit la conservation de *Ménandre* et d'autres encore... Ce sont les auteurs scolaires qui sont aussi les plus populaires — et les autres ont en grand nombre disparu. Ce résultat du moins était assez prévu. Il n'est pas davantage étonnant qu'*Homère*, l'auteur « classique » par excellence, soit aussi le plus représenté dans les papyrus, et l'*Illiade* beaucoup plus que l'*Odyssée*.

Il n'est pas étonnant non plus que *Cicéron* soit le mieux représenté parmi les auteurs latins. Mais les textes latins sont rares, « à la fois moins nombreux et plus mauvais » que les grecs. Les fragments scolaires « ne donnent pas une haute ni une claire idée de la culture des professeurs et des élèves égyptiens ». Le latin était en Égypte surtout une langue d'usage pratique, celle de l'armée. On ne peut pas attendre beaucoup de textes latins ni espérer d'eux autant de renseignements que des textes grecs. On s'orientera sur tout ce qui concerne les papyrus latins à l'aide de :

P. Jouguet. *Les Papyrus latins d'Égypte*. *Revue des Etudes Latines*, III. 1925, p. 35-50.

§ 27. — C'est encore à mi-chemin entre la papyrologie philologique et la papyrologie historico-juridique qu'il faut placer l'apport linguistique et grammatical de la papyrologie. D'autant plus que si la grammaire est plus proche de la philologie que de l'histoire et du droit c'est par contre plutôt aux documents qu'aux textes littéraires qu'elle emprunte les faits sur lesquels elle établit ses théories. On connaissait en effet avant les papyrus le latin et le grec littéraires et les linguistes se sont souvent plaints d'être contraints de travailler, pour ces deux langues comme pour bien d'autres, sur des données en partie artificielles, des textes fortement stylisés. Le neuf que les papyrus apportent au linguiste, ce sont les parlers de tous les jours : langue de l'administration — déjà connue par les inscriptions, mais ici plus complètement représentée ; langue des affaires, et langue de la vie journalière, telle qu'elle était employée — ou tout au moins familièrement écrite — par les milieux les plus divers et même les plus humbles. Ici, c'est un avantage tout particulièrement sensible que d'avoir des textes que l'on n'a pas choisis pour les conserver, qui n'étaient même pas écrits pour être conservés, tels que les lettres.

Le philologue ne sort pas les mains vides d'une étude de ces documents. Quoique très stylisées les langues littéraires ne perdent jamais absolument le contact avec le parler et évoluent avec lui. Et tous les textes littéraires ne sont pas en langue littéraire. En grec il existe un texte, le Nouveau Testament, et dans des conditions autres, les Septante, qui reçoivent de l'investigation papyrologique une très vive lumière. Deissmann l'a bien démontré.

Le livre essentiel pour l'étude de la grammaire des papyrus est :

E. Mayser. *Grammatik der griech. Papyri aus der Ptolemäerzeit mit Einschluss der gleichzeitigen Ostraka und der in Ägypten verfassten Inschriften. Laut- und Wortlehre*. 1906. *Syntaxe*. 1926

qui contient une bibliographie abondante à laquelle il suffit ici de renvoyer. — Un dictionnaire des Papyrus, œuvre de :

F. Preisigke. *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden mit Einschluss der griech. Inschriften, Aufschriften, Ostraka, Mumien-schilder, usw. aus Ägypten*. Selbstverlag des Herausgebers
est en cours de publication.

Il faut noter ici que nulle part peut être les arguments exposés au début de cette étude contre l'unité et l'indépendance de la papyrologie ne sautent aux yeux avec plus d'évidence qu'en ce qui concerne la grammaire. Il n'y a pas une grammaire des papyrus, parce qu'il n'y a pas une

langue des papyrus spécialement faite pour être écrite sur cette matière. Il y a la *κοινή* d'Égypte, et il s'agit en réalité d'une grammaire de la *κοινή* égyptienne entre le IV^e s. avant et le VIII^e s. après J. C. Mais la papyrologie — avec les ostraka et tablettes — et l'aide de l'épigraphie — est la principale — à certains égards la seule — « fournisseuse » des faits. Seulement, ainsi que le remarque Mayser, p. XIV, elle ne les trouve que dans les documents : les papyrus littéraires ne lui donnent rien, si ce n'est que leurs graphies éclairent à l'occasion sur l'orthographe et la phonétique des temps où ils furent écrits, — et non de l'époque où le texte fut composé.

Aussi doit-on poursuivre l'étude de la « langue des papyrus » en constant contact avec l'étude générale de la *κοινή*. La bibliographie donnée de ce point de vue devrait être très abondante. Mais elle n'est pas spécialement papyrologique.

§ 28. — De même que la grammaire des papyrus est en réalité l'exploitation des données fournies par les papyrus et ostraka — et pour certaines questions par eux seuls — pour l'histoire de la *κοινή* égyptienne et par extension de la langue grecque en général, de même la papyrologie historico-juridique est l'exploitation des données papyrologiques — et spécialement de données qui ne peuvent être fournies que par les ostraka et les papyrus — pour l'histoire de l'Égypte gréco-romaine et par extension du monde et de la culture dits classiques. Il est clair qu'elle ne peut s'isoler de l'« histoire » ; clair aussi qu'elle lui apporte une documentation bien à elle et, sur certaines classes de faits, à elle seule.

Cette documentation tirée des pièces grecques doit évidemment être complétée par les documents démotiques. Comme les grecs, ils nous apportent des actes, des pièces administratives, des textes à demi historiques comme la prétendue chronique démotique publiée par :

W. Spiegelberg. *Die sogenannte demotische Chronik des Pap. 215 der Bibliothèque Nationale zu Paris, nebst den auf der Rückseite des Papyrus stehenden Texte*, 1915 (*Demotische Studien*, hrsg. v. W. Spiegelberg, Heft VII).

quelquefois même des décrets de prêtres, comparables à ceux que l'on trouve sur la pierre, comme celui qui est publié par W. Spiegelberg, dans le Catalogue général du Musée du Caire : *Die demotischen Denkmäler*. I. *Die demotischen Inschriften*. II. *Die demotischen Papyrus*. Les principales publications de papyrus démotiques sont :

W. Spiegelberg. *Demotische Papyrus aus den Kgl. Museen zu Berlin*. 1902.
— *Die demotischen Papyrus der Strassburger Bibliothek*. 1902.

L. L. Griffith. *Catalogue of the demotic Papyri in the J. Ryland Library*. 1909.

H. Sottas. *Papyrus démotiques de Lille*. I. 1921.

(A suivre.)

P. COLLOMP.

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Histoire des religions (15 janvier 1927)

M. Alfarcic présente plusieurs publications récentes qui se rattachent à l'étude des origines du christianisme.

Voici d'abord un gros ouvrage de M. E. Jacquier sur les *Actes des Apôtres*, comprenant une introduction de 308 pages, une traduction et un commentaire détaillé de 762 pages, ainsi que divers « excursus » (Paris, Gabalda, 1925). L'information en est très ample et très sûre. Mais elle se trouve mise au service de thèses périmées. Elle tend surtout à sauvegarder la valeur historique du récit. M. Jacquier est bien obligé de reconnaître que les *Actes* ne donnent, en ce qui concerne Paul, ni les incidents les plus marquants, ni les doctrines les plus caractéristiques dont parlent ses Epîtres. Il l'explique en disant que l'auteur, vivant près de l'Apôtre, ne connaissait pas les lettres adressées par lui à des destinataires lointains. Le désaccord n'en subsiste pas moins. Comment admettre d'ailleurs qu'un familier de Paul, faisant l'histoire de son apostolat, en aurait ignoré les épisodes les plus saillants et les idées maîtresses ?

Beaucoup plus détachés de la tradition sont les deux fascicules de la Collection *Christianisme* dans lesquels M. Delafosse nous donne l'*Epître aux Romains* et la *1^{re} aux Corinthiens* traduites en français avec introduction et commentaire (Paris, Rieder, 1926). A en croire l'auteur, chacun de ces écrits contiendrait sans doute quelques textes pauliniens, mais en chacun aussi seraient intervenues des additions marcionites, qui en constitueraient la substance, et des gloses catholiques, destinées à la mettre d'accord avec l'orthodoxie. L'hypothèse, bien fragile, soulève maintes difficultés ! Elle n'en a pas moins le mérite d'attirer l'attention sur la structure interne des Epîtres de Paul qui reste encore bien mystérieuse.

Non moins aventureux, par endroits, est le tableau de la *Littérature chrétienne primitive* esquissé, dans la même collection, par M. van den Bergh van Eysinga (Paris, Rieder, 1926). Mais il a l'avantage de grouper systématiquement tous les écrits antérieurs à Irénée, soit canoniques, soit étrangers au Canon, qu'on sépare d'ordinaire très arbitrairement.

M. Arthur Drews, qui s'est fait le protagoniste ardent de la théorie mythique du Christ, en expose l'histoire dans un livre assez court mais très dense, où il passe en revue, en les analysant, tous les travaux de quelque importance qui s'en sont inspirés (*Die Leugnung der Geschichtlichkeit Jesu in Vergangenheit und Gegenwart*, Jena, Diederich, 1926). Quelque idée que l'on se fasse sur le fond du débat, l'on ne peut que gagner à le lire, à cause de la documentation qu'il apporte sur ce problème capital.

Sous le titre de *Influence de Saint François d'Assise sur la civilisation italienne*, l'éditeur Ernest Leroux publie, à Paris, les conférences tenues, en 1926, à la Sorbonne, sous le patronage de l'Union intellectuelle

franco-italienne, par MM. Paul Sabatier (*L'actualité de la figure de François*), Al. Masseron (*Assise de S. François*), H. Hauvette (*Dante et S. François*), H. Focillon (*S. François et la peinture italienne au XIII^e et au XIV^e siècle*), E. Gilson (*S. François et la pensée médiévale*), Ed. Jordan (*Les premiers franciscains et la France*). M. Mauguain présente ce recueil et aussi un article de M. Pio Rajna sur *S. Francesco d'Assisi e gli spiriti cavallereschi* (N. *Antologia*, 18 octobre 1926).

Cet article et la conférence de M. Jordan sont l'occasion, pour M. Paul Sabatier, de donner d'intéressantes explications sur la mère de François d'Assise, sur la connaissance que le saint avait de la langue française, sur l'opinion qu'il professait relativement à la science, sur la division de ses disciples en conventuels et en observants, sur diverses publications auxquelles le centenaire a donné lieu.

M. Ginsburger rend compte d'une thèse récente sur les rapports entre la Septante et le texte masorétique de l'Ancien Testament. L'auteur de cette thèse est Franz Wutz, professeur d'exégèse biblique à l'Académie de philosophie et de théologie d'Eichstätt. Il la connaît, pour la première fois, en 1923, au Congrès des Orientalistes, puis en plusieurs articles de Revues et notamment dans deux ouvrages particuliers qui ont pour titres : 1^o *Die Transkriptionen von der Septuaginta bis zu Hieronymus* et 2^o *Die Psalmen textkritisch untersucht*.

W. prétend que la Septante n'a pas été traduite, comme on l'admet généralement, sur un original écrit en caractères hébreux, mais sur un texte hébreu transcrit en caractères grecs. Des traces de cette transcription existent encore dans la Bibliothèque du Vatican, dans les écrits de Flavius Josèphe, d'Origène, d'Eusèbe, d'Epiphane, d'Aquila, de Symmachus, de Théodotion et surtout dans la Septante elle-même. Enfin, M. G. cite un passage de la *Mischnah* qui semble également prouver que les rabbins du premier siècle après J. C. avaient encore connaissance d'un texte de l'A. T. transcrit en caractères grecs. Un grand nombre de faits relevés par W. s'expliquent d'une manière logique et naturelle en admettant que les traducteurs ont travaillé sur une transcription ; quelques-uns prouvent même que le texte hébreu a été influencé par un texte transcrit en grec. Pourtant, le dernier mot n'est pas encore dit sur cette question intéressante et importante ; ce qui est sûr, c'est que tous ceux qui, dorénavant, s'occuperont d'exégèse biblique, auront à tenir compte des travaux de Franz Wutz.

CERTIFICAT DE GÉOGRAPHIE.

Rectifier comme suit le *Livret-Guide de l'Étudiant*, p. 47 (programme du *certificat de géographie*)

1^o Géographie physique générale. — 2^o La France. — *3^o Les Alpes, la Suisse, l'Allemagne, la Belgique, les Pays-Bas, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Autriche. — *4^o L'Amérique du Sud.

RECTORAT DE STRASBOURG

M. S. Charléty, directeur de l'enseignement en Alsace et en Lorraine, est nommé recteur de l'Académie de Paris.

Initiation et Méthodes

CONSEILS POUR L'EXPLICATION D'UN TEXTE LITTÉRAIRE

Les conseils qui suivent valent pour tous les textes en vers ou en prose, exception faite de ceux qui sont tirés d'une œuvre dramatique.

Le commentaire comprend deux parties, l'une consacrée aux idées et aux sentiments exprimés par le texte, et l'autre à la forme qu'ils revêtent.

I. Commentaire de fond. — 1° — Il doit débiter par l'analyse littéraire du passage. On évitera soigneusement de confondre analyse et paraphrase. Cette dernière, simple développement du texte — pour ne pas dire méchante amplification —, doit être absolument évitée. L'analyse littéraire n'est pas un délayage, mais un travail de décomposition qui consiste à découvrir la charpente du morceau. Quelle est l'idée principale qui dirige tout le reste ? Quelles sont les idées secondaires, s'il y en a ? Quel est leur rapport avec l'idée principale ? Etc., etc. Ce qui est dit des idées vaut ainsi des sentiments. L'écueil est de se noyer sans les détails. On ne dégagera que l'essentiel, la rédaction sera brève et ne dépassera pas quelques lignes —, ce qui ne veut pas dire qu'elle sera dépourvue de toute valeur littéraire. Il faut viser à une sorte de *raccourci*.

2° — Il faut ensuite *localiser* les idées et les sentiments dégagés par l'analyse. Cette localisation peut se faire d'une double manière : a) dans le *temps* : dans quelles circonstances cette page a-t-elle été écrite ? On cherchera à savoir quel est l'événement ou le personnage qui en a été l'inspirateur ; b) dans l'*œuvre*, particulière ou totale de l'auteur : on se rendra ainsi compte si ce dernier a varié.

3° — C'est ensuite le tour de l'*explication*. Pourquoi ses idées et ces sentiments, et non pas d'autres ? Cela revient à l'étude des sources. On utilisera pour cela : a) l'*histoire générale* de l'époque où l'auteur a vécu : on voit ainsi s'il est original ou s'il a pris à d'autres les idées et les sentiments qu'il exprime ; b) la *biographie* de l'auteur : questions de race, de famille, d'éducation, de genre de vie, etc.

4° — Enfin on *appréciera* ces idées ou ces sentiments, ou si l'on veut, on en notera les conséquences et les effets. On pourra se demander : a) ce qu'ont pensé les contemporains ; b) ce qui en est résulté et c) ce qu'on en pense soi-même : c'est dans ce jugement qu'on laissera apparaître sa personnalité.

II. Commentaire de forme. — Là aussi il faut distinguer plusieurs parties.

1° — Avant tout, il faut se débarrasser des questions purement grammaticales, pour n'avoir à s'occuper ensuite que des questions d'art et de style. On considérera la langue sans relation aucune avec les idées ou les sentiments qu'elle sert à traduire, et simplement comme un outil linguistique. C'est ce qu'on peut appeler le *commentaire philologique* ou *grammatical*. L'examen portera sur l'*orthographe*, la *phonétique*, la *mor-*

phologie, la *syntaxe* et le *lexique*. De plus, on tiendra compte des principes suivants :

a) Ne signaler que les faits de langue *étrangers à l'usage actuel*. On fera pourtant exception, si c'est nécessaire, pour ceux qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire du français.

b) Noter et expliquer par l'histoire antérieure de la langue les faits *communs* à l'auteur et à son époque.

c) Signaler à part les faits *particuliers* à la langue de l'auteur, qu'il s'agisse d'archaïsmes ou de véritables innovations.

Il est évident que plus on recule dans le passé, plus le commentaire *philologique* devient important, la langue différant de plus en plus de celle d'aujourd'hui. Pour un auteur du XIX^e siècle, au contraire, il peut être des plus réduits et même devenir tout à fait inutile.

2° — On passera ensuite à l'étude de la *composition*. Les idées et les sentiments dont on a montré la suite logique dans l'analyse littéraire, dans quel ordre se présentent-ils réellement chez l'auteur ? Leur enchaînement est-il naturel, ou au contraire y a-t-il de la confusion et la page est-elle mal organisée ? Il faut d'ailleurs distinguer entre logique et logique : la logique du sentiment n'est pas celle de la raison, ni la logique de la poésie celle du raisonnement. On se gardera de croire que la logique brutale du syllogisme soit la seule : supprimant toute activité de l'imagination, elle peut n'être rien moins qu'artistique.

3° — Parmi les ressources que lui offre la *grammaire* et le *lexique*, chaque auteur fait un choix de tours et de mots qui le caractérise et qui constitue son style. C'est ce *style* qu'il convient d'examiner à son tour avec autant de finesse que le commentaire grammatical a demandé de connaissances précises. Ici plus que jamais il importe de savoir goûter et sentir. Cette condition supprimée, le commentaire est vicié par la base.

L'auteur se laisse plus ou moins consciemment guider dans son choix par l'un ou l'autre de ces deux principes, ou par les deux à la fois. Ou bien le mot n'est pour lui qu'un *signe* et la phrase qu'un *groupe de signes* destinés à l'idée ou le sentiment : le style n'a alors d'autre valeur que celle d'une traduction ; ou bien il conçoit les mots et les phrases comme susceptibles d'une beauté formelle, d'ordre spécialement acoustique, et il les considère comme des *éléments* ou des *combinaisons sonores*. Ces deux principes déterminent la division du commentaire de style.

a) *Les mots et les phrases considérés en tant que traduction de l'idée ou du sentiment.*

Le caractère de cette traduction va dépendre du tempérament même de l'auteur. L'élément sensitif, sensible ou pensant peut dominer chez tel ou tel : ce sont alors les qualités intellectuelles, émotives ou sensorielles qui domineront dans son style.

Il est d'ordinaire inutile d'insister sur les qualités intellectuelles de première nécessité, telles que la propriété des termes, la clarté, la netteté, etc. Mais une faute contre la propriété des termes, par exemple, sera relevée. On insistera de même, s'il y a lieu, sur l'absence des qualités émotives et sensorielles qui peut donner au style quelque chose de l'élégance volontairement nue de la géométrie et produire parfois une véritable sensation artistique.

On procédera ainsi : au fur et à mesure de lectures minutieuses et plusieurs fois répétées, on notera tous les procédés de style. D'eux-mêmes ils s'organiseront autour d'une ou plusieurs formules générales. Dans la rédaction, on suivra l'ordre inverse. La formule générale sera mise en tête et suivie de l'énumération des divers procédés qui donnent sa couleur au style. On n'oubliera pas de citer des exemples à l'appui.

On trouvera de précieuses indications et d'excellentes analyses de style dans le livre de M. Gustave Lanson : *L'Art de la Prose*, Paris, Librairie des Annales.

b) *Les mots considérés comme éléments ou combinaisons sonores.*

La valeur musicale du style dépend du rythme et du timbre des phonèmes.

L'étude du *rythme* a une très grande importance quand il s'agit de vers ; mais il y a aussi de la prose admirablement rythmée, celle de Bossuet, de J.-J. Rousseau et de Chateaubriand, par exemple. Dans les vers on étudiera successivement les mesurés, le mètre et la rime, les trois éléments essentiels du rythme de la poésie.

Pour l'emploi que l'on peut faire des *sonorités* vocaliques ou consonantiques, et pour tout ce qui concerne le rythme des vers, on consultera avec fruit les deux ouvrages de M. Maurice Grammont : *Petit traité de versification française*, Paris, Colin, et *Le Vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*, Paris, Champion. Le livre de M. Lanson cité plus haut, contient aussi des détails très intéressants sur le rythme de la prose.

Enfin, en guise de *conclusion*, on résumera ce qu'il y a de caractéristique dans la page étudiée, soit au point de vue des idées et des sentiments, soit au point de vue de la forme.

P. FOUCHE.

BACCALAURÉAT A. B. C

Observations sur les compositions françaises (Juillet 1926)

Les trois sujets de composition française proposés aux candidats au baccalauréat (juillet 1926) étaient les suivants : 1° Définition du héros cornélien ; 2° Commentaire de la pensée : « Le génie est une longue patience » ; 3° Explication d'une fable de La Fontaine (*La Mort et le Bûcheron*).

On pouvait prévoir que la grande majorité des candidats choisirait le premier sujet, qui, pensaient-ils, leur ferait courir le moins de risques. Corneille est en effet l'un des auteurs les plus étudiés, les plus expliqués en classe : dès la Troisième, les élèves apprennent par cœur de longues tirades du Cid et d'Horace ; ils ont pu voir représenter ces tragédies ; ils ont en tout cas disserté sur l'héroïsme cornélien, les luttes de la raison et de la passion, le pouvoir de la volonté ; ils ont à leur disposition un certain nombre de formules célèbres, de clichés rassurants : « Corneille peint les hommes tels qu'ils devraient être... Son théâtre est une école de grandeur d'âme », etc. Les candidats avisés qui entendent mettre tous les atouts dans leur jeu avaient même certainement confié à leur mémoire exercée des plans entiers de dissertations. Faut-il dès lors s'étonner que

le nombre des compositions sur ce sujet ait été considérable, et que les copies se soient signalées surtout par la plus fastidieuse banalité ? Ne parlons pas des bévues ou confusions ordinaires, qui parfois vinrent égayer l'uniforme grisaille des développements. Tel candidat, qui sans doute avait consacré les huit derniers jours de l'année scolaire à l'étude de l'histoire romaine, et qui brouillait un peu les noms propres, a transformé Sévère en Nerva ; celui-ci a obstinément confondu Auguste et Cinna, et celui-là a fait de Célimène la maîtresse de Rodrigue. Plus grave peut-être que ces lapsus a été la méprise sur le sens du mot « héros ». Dans la même dissertation, on a vu souvent ce terme pris tantôt dans la signification de « personnage principal de la pièce », tantôt dans celle de « personnage extraordinaire et d'un caractère sublime ». Ce défaut de définition précise, c'est-à-dire de méthode, a nui à certains candidats qui d'ailleurs paraissaient connaître très convenablement le théâtre de Corneille. Toutefois, en général, on a noté peu d'erreurs, soit sur les faits, soit sur leur interprétation. Mais sans cesse, et cela va sans dire, on a vu reparaitre les mêmes exemples ; le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte ont été mis abondamment à contribution : les deux premières tragédies surtout, car Polyeucte semble avoir inspiré à certains une sorte d'horreur sacrée. Aussi a-t-on su bon gré aux candidats qui ont prouvé qu'ils avaient lu d'autres pièces que les quatre grands chefs-d'œuvre, et en particulier Nicomède. Quelques-uns ne connaissent que deux tragédies de Corneille, et voulant étoffer leur dissertation, ont cru bon de démontrer que les personnages de Racine ne ressemblent pas à ceux de Corneille, et après avoir analysé le Cid et Horace, ils ont exposé le sujet d'Andromaque et celui de Britannicus. Les auteurs de ces copies n'ont pas eu à se louer de s'être avisés de cette sorte de digression, ou plutôt de cette tentative de « remplissage ». Peu d'originalité donc dans le choix des matériaux, et tout aussi peu dans la mise en œuvre. Rares sont les dissertations véritablement « composées » ; chacune des idées est bien casée dans un compartiment distinct, mais le plus souvent rien ne les relie ; aucune ne domine les autres. En somme, ces dissertations se réduisent pour la plupart à des séries de formules toutes faites, entrecoupées de citations parfois trop longues, parfois peu pertinentes ou même inexactes.

Le second sujet a tenté peu de candidats. Les quelques copies qu'il a fournies sont maigres et dénuées d'intérêt. D'abord, leurs auteurs n'ont pas songé à se demander quel pouvait bien être ce « philosophe » qui avait déclaré que « le génie n'est pas autre chose qu'une longue aptitude à la patience ». Et faute d'avoir pensé à Buffon, et d'avoir remarqué que, définissant ici le génie, l'auteur des *Epoques de la Nature*, tout comme lorsqu'il définit le style dans le *Discours* fameux, a malgré lui en vue les investigations et les écrits d'ordre scientifique, faute de s'être rappelés que c'était bien ainsi que l'entendait Pasteur lorsqu'il reprenait pour son compte la parole de Buffon, les candidats, le plus souvent, n'ont guère fait autre chose que plaider en faveur des droits méconnus de l'imagination. Signalons, sans insister, le contre-sens complet relevé dans plusieurs copies ; il consiste à retrouver dans la maxime de Buffon une analogie avec la pensée de Vigny, pour qui l'homme de génie est voué à la souffrance, à la « patience », au sens fort et primitif du mot. Ce n'est pas la première fois

que nous constatons cette tentative de jouer sur les significations d'un mot, et, à la faveur de cette prestidigitation, de substituer à un sujet mal connu un autre sujet étudié et traité en classe ; l'an dernier déjà, quand on avait demandé aux candidats de montrer que « la langue d'un pays est, à elle seule, toute son histoire », certains avaient remplacé le terme « langue » par celui de « littérature ». C'était un nouvel énoncé, et un tout autre sujet. Il n'est pas sûr que ces substitutions soient le fait d'une rouerie consciente ; elles dénotent en tout cas de bien fâcheuses habitudes d'esprit.

Le troisième sujet était une explication de texte. Il s'agissait de la fable de La Fontaine : la Mort et le Bûcheron. Il ne semble pas, que dans cet exercice, les candidats aient réalisé depuis l'an dernier de notables progrès. Il faut reconnaître pourtant qu'on s'est efforcé en général de « composer » l'explication, de ne pas se contenter d'une série incohérente de brèves remarques accolées à une liste de mots. Mais la fable même, le plus souvent, n'a pas été bien comprise. D'abord (et sans doute dans la louable intention d'établir un plan), les candidats, on peut dire en masse, ont adopté le cadre passe-partout que fournit la célèbre définition : « Une ample comédie à cent actes divers... ». A toute force, on a voulu dans ce récit reconnaître un drame, avec exposition, péripéties, nœud, dénouement. C'était se condamner, en cherchant ce qui n'était pas dans la fable, à ne point voir ce qui y était. Non seulement la méthode d'explication, à de rares exceptions près, fut mauvaise, mais très souvent aussi le texte même a été mal interprété. Le mot « ramée » a été parfois entendu comme « une poussière de brindilles, de bourgeons, etc. ». Un contre-sens plus grave a été relevé dans un bon nombre de copies à propos du membre de phrase : « Tu ne tarderas guère », qui, a-t-on dit, signifie : « Tu ne tarderas pas à venir me retrouver, je ne tarderai pas à mourir ». Aussi bien, la morale de la fable a rarement été saisie. Son caractère profondément épicurien, cet amour désespéré de la vie qu'elle exprime avant tout ont été méconnus. Plusieurs n'ont vu dans cet appel à la Mort, suivi d'un prompt repentir, qu'une première forme de l'invocation : « Je te salue, ô Mort libératrice... ». La rétractation du bûcheron a dès lors passé inaperçue. D'autres, remarquant avec raison le pathétique concentré qui immortalise le tableau des misères de la vie rustique à cette époque, ont exagéré la force et la portée des « revendications sociales » de La Fontaine.

Les résultats ont donc été médiocres, en général. Le style, dans les meilleures copies, laisse à désirer : on a l'impression que les candidats se sont hâtés d'étaler toutes leurs connaissances (certains d'entre eux n'ont même pu achever leur copie et ont remis leur brouillon) ; il semble qu'ils aient été préoccupés par l'idée de « faire long », et d'en imposer ainsi par la masse de leur dissertation. Il faudrait pourtant qu'ils reconnaissent que ce qu'on leur demande, c'est moins l'abondance des idées que leur justesse, leur clarté, leur logique ordonnance ; moins la richesse des exemples que leur heureux choix, moins l'apparente facilité de l'expression que la propriété des termes. Quelques copies très courtes, mais très pleines, ont pu être fort bien notées.

A. PITOU.

Morphologie du verbe allemand.¹⁾

INTRODUCTION.

Etudier la morphologie du verbe allemand, c'est expliquer le développement des formes verbales depuis les origines de la langue jusqu'au système de la conjugaison actuelle.

L'explication d'une forme quelconque de la langue moderne n'est possible que si, de proche en proche, on remonte jusqu'à la forme la plus anciennement attestée.

Si l'on ne considère que l'allemand proprement dit, les formes les plus anciennement attestées datent du VIII^e siècle (gloses) : nous pouvons donc suivre le développement de l'allemand pendant douze siècles.

Ce développement s'est poursuivi de façon continue et régulière, c'est-à-dire à des vitesses variables, mais toujours sans mutations brusques. Toutefois, pour la commodité de l'exposé grammatical, on distingue, depuis J. Grimm, trois périodes dans le développement de l'allemand :

1^o la période du *vieux-haut-allemand* jusque vers la fin du XI^e siècle;

2^e la période du *moyen-haut-allemand* jusque vers la fin du XV^e siècle;

3^o la période moderne.

Il est important de se souvenir que ce morcellement du développement ne répond aucunement à la réalité. Les limites sont aussi flottantes qu'arbitraires : la division n'a que le but pratique de simplifier l'exposé en considérant séparément les innovations réalisées à des époques assez distantes l'une de l'autre.

L'explication des formes allemandes les plus anciennes n'est possible dans bien des cas que si on les compare aux formes correspondantes des autres dialectes germaniques.

Les dialectes les plus voisins sont ceux du *germanique occidental*, groupe dont l'allemand fait aussi partie :

a) le *vieux-saxon* qui est du *vieux-bas-allemand*. C'est l'ancêtre du « *plattdeutsch* », qui en dérive par l'intermédiaire du *moyen-bas-allemand* ;

b) l'*anglo-saxon* ou *vieil-anglais* ;

c) le *frison*.

A côté du *germanique occidental*, le *germanique septentrional*, qui comprend les langues scandinaves, fournit à l'occasion des indications précieuses. Il comprend deux groupes de dialectes : *oriental* (danois et suédois)

¹⁾ Le cours que nous publions ici a été professé en 1924 par notre regretté collègue Maurice Cahen, à la Faculté des Lettres de Strasbourg, devant les candidats à la licence d'allemand. Le départ de Maurice Cahen pour l'École des Hautes-Études, puis sa mort subite, l'ont empêché de donner à ce cours une forme définitive et de le compléter par quelques développements qu'il jugeait nécessaires. Mais, même inachevées, ces notes rendront aux étudiants d'allemand les plus grands services. Elles présentent, sous une forme remarquablement lucide, une excellente mise au point de l'état actuel des connaissances sur la morphologie du verbe allemand.

et *occidental* (norvégien et islandais). On cite généralement sous le nom de *vieux-norrois* les formes les plus anciennes des dialectes occidentaux.

Reste enfin le *germanique oriental* représenté par le *gotique*. Le gotique est la clé de la grammaire de tous les dialectes germaniques, à cause de la date ancienne où il est attesté. Tandis que l'allemand — le plus anciennement attesté du groupe occidental — n'est connu que depuis le VIII^e siècle, que le scandinave littéraire n'est attesté qu'à partir du XII^e siècle, le gotique est admirablement connu sous sa forme du IV^e siècle, grâce à la Bible d'Ulfila. — On sera donc obligé de citer ici du gotique. Mais il faudra se souvenir que le gotique n'est à aucun degré la forme la plus ancienne de l'allemand. C'est un dialecte complètement différent, seul représentant de l'état du germanique au IV^e siècle de notre ère.

Nous nous contenterons généralement de décrire le développement des formes verbales depuis l'état gotique jusqu'à l'état actuel. Mais pour expliquer l'origine même de ces formes, il faudrait remonter plus haut.

Les trois groupes de dialectes, attestés à l'époque historique, représentent chacun un développement spécial à partir d'un seul et même état plus ancien. On appelle *germanique commun* (ou *protogermanique*) la langue d'où sont sortis les trois groupes du germanique. Cette langue n'est pas attestée¹⁾ : on la connaît surtout par les formes restituées par la comparaison et la concordance des formes observées dans les différents dialectes germaniques les plus anciens.

C'est par l'intermédiaire du germanique commun que l'allemand et les autres langues germaniques continuent l'indo-européen. L'indo-européen n'est pas davantage attesté que le germanique commun : c'est le système des concordances qui existent entre les diverses langues indo-européennes. — L'indo-européen reste naturellement en dehors de notre domaine. Mais il sera nécessaire d'indiquer brièvement dans quelle mesure le germanique, particulièrement l'allemand, continue l'état indo-européen ou au contraire a innové.

Le temps restreint dont je dispose m'obligera à ne donner dans ce cours qu'un exposé rapide des résultats les plus certains. Pour les discussions ou pour les détails, je renverrai à des livres faciles à consulter. Voici une liste des ouvrages généraux sur chacun des états de langue que nous avons envisagés :

1^o INDO-EUROPÉEN :

- K. Brugmann. *Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Strasb. 1904.
A. Meillet. *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*. 6^e édit., Paris, 1924.

2^o GERMANIQUE COMMUN :

- W. Streitberg. *Urgermanische Grammatik*. Heidelberg, 1900.
Fr. Kluge. *Urgermanisch (Vorgeschichte der altgermanischen Dialekte)*.

¹⁾ Toutefois les formes attestées dans les plus anciennes inscriptions runiques scandinaves ou dans les mots empruntés par le finnois sont presque du germanique commun.

- 3^e édit., Strasb. 1913 (*Grundriss der germanischen Philologie*², n° 2).
A. Meillet. *Caractères généraux des langues germaniques*. 2^e édit., Paris, 1923.
R. C. Boer. *Oergermaansch Handboek*. Haarlem, 1918.

3^o GOTIQUE :

- W. Streitberg. *Gotisches Elementarbuch*. 3^e-4^e éd., Heidelberg, 1910.
F. Kluge. *Die Elemente des Gotischen (Eine erste Einführung in die deutsche Sprachwissenschaft)*. Strasb. 1911 (*Grundriss der germanischen Philologie*², n° 1).
W. Braune. *Gotische Grammatik*. 9^e éd., Halle, 1920.

4^o VIEUX-HAUT-ALLEMAND :

- W. Braune. *Althochdeutsche Grammatik*. 3^e-4^e éd., Halle, 1911.
Jos. Mansion. *Althochdeutsches Lesebuch für Anfänger*. Heidelberg, 1912.
Georg Baesecke. *Einführung in das Althochdeutsche*. München, 1918.

5^o MOYEN-HAUT-ALLEMAND :

- H. Paul. *Mittelhochdeutsche Grammatik*. 8^e éd., Halle, 1911.
Victor Michels. *Mittelhochdeutsches Elementarbuch*, 3^e-4^e éd., Heidelberg, 1921.

6^o ALLEMAND MODERNE :

- H. Paul. *Deutsche Grammatik*. Band II, Teil III : Flexionslehre.

Enfin, pour terminer, voici quelques ouvrages d'ensemble où l'on trouvera l'exposé plus ou moins détaillé de la morphologie du verbe :
Henri Lichtenberger. *Histoire de la langue allemande*. Paris, 1895.
Victor Henry. *Précis de grammaire comparée de l'allemand et de l'anglais*. 2^e éd., Paris, 1906.
W. Wilmanns. *Deutsche Grammatik*. Dritte Abteilung : Flexion, 1. Hälfte : Verbum. 1^{re}-2^e éd., Strasb., 1906.
Otto Behaghel. *Geschichte der deutschen Sprache*. 4^e éd., Strasb., 1916. (*Grundriss der germanischen Philologie*², n° 3.)

* * *

STRUCTURE DU SYSTÈME VERBAL.

La conjugaison germanique est caractérisée par la cohérence et la simplicité de sa structure.

Tout verbe a deux thèmes, un thème de présent et un thème de préterit ; il a en outre un participe passé à valeur intransitive ou passive.

Quand on connaît ces trois formes, on sait conjuguer tout le verbe, c'est-à-dire que l'on est en état de reconstruire toutes les autres formes.

Du *présent* on tire un indicatif, un subjonctif, un impératif, un participe, un infinitif.

Du thème du *prétérit* on tire un indicatif et un subjonctif.

Prenons pour exemple deux verbes :

got. <i>leiwa</i> « je prête » — <i>laiw</i> « j'ai prêté », plur. <i>lihwa</i> « nous avons prêté » — <i>lihans</i> « prêté ».	v. h. a. <i>lthan</i> — <i>lêh</i> , <i>liwum</i> — <i>giliwan</i> .
got. <i>salbo</i> « j'oins » — <i>salboda</i> « j'ai oint » — <i>salboþs</i> « oint ».	v. h. a. <i>salbôm</i> — <i>salbôta</i> — <i>gisalbôt</i> .

On peut développer immédiatement tout le groupe du présent et du
prétérit.

I.

Groupe du présent (thème *leih-*)

indicatif :	got. <i>leiwa</i> « je prête ».	v. h. a. <i>lthu</i>
subjonctif :	<i>leihau</i> « que je prête ».	<i>lthe</i>
impératif :	<i>leih</i> « prête »	<i>lih</i>
participe :	<i>leihands</i> « prêtant ».	<i>lihanti</i>
infinitif :	<i>leihvan</i> « prêter ».	<i>lēhan</i>

Groupe du prétérit (thème *laish-*)

lih-

indicatif :	got. <i>laish</i> « j'ai prêté ».	v. h. a. <i>lêh</i>
	plur. <i>lihwa</i> « nous avons prêté ».	
subjonctif :	<i>lihjau</i> « que j'aie prêté ».	<i>liwum</i>

II.

Groupe du présent

indicatif :	got. <i>salbô</i>	v. h. a. <i>salbôm</i>
subjonctif :	<i>salbô</i>	<i>salbo</i>
impératif :	<i>salbô</i>	<i>salbo</i>
participe :	<i>salbônds</i>	<i>salbônti</i>
infinitif :	<i>salbôn</i>	<i>salbôn</i>

Groupe du prétérit

indicatif :	got. <i>salbôda</i>	v. h. a. <i>salbôta</i>
subjonctif :	<i>salbôlêdjau</i>	<i>salbôti</i> .

Cette structure cohérente, ordonnée sur trois formes fondamentales,
a son équivalent dans d'autres langues indo-européennes. En latin, par
exemple, si l'on connaît les formes : *dico* — *dixi* — *dictus*, on peut recons-
tituer toutes les autres formes :

dico : *dīcam* (futur), *dīcēbam* (impératif);
dixi : *dīxerō* (futur antérieur), *dīxeram* (plus-que-parfait).

Mais il suffit de considérer la morphologie compliquée du verbe
grec pour constater que le système germanique s'écarte considérablement
du système indo-européen. Il faut noter trois différences essentielles.

1. Le germanique a réduit en un système cohérent la conjugaison indo-européenne, qui était un ensemble de formes autonomes.

Le système verbal de l'indo-européen se composait d'un nombre non limité de thèmes verbaux rattachés immédiatement à la racine verbale. Tous ces thèmes étaient des formations autonomes, c'est-à-dire indépendantes les unes des autres. D'une même racine on pouvait tirer plusieurs présents : par exemple, la racine **leik** « laisser, rester » pouvait fournir le thème du présent qu'on trouve dans le grec *λείπω*, got. *leiha*, ou le présent à nasale infixée qu'on a dans le latin *linquo*. Aucune forme de présent ne permet de prévoir s'il existe un aoriste ou un parfait, ni quelle est la forme de cet aoriste ou de ce parfait.

L'innovation germanique consiste à grouper toutes les formes autour de deux thèmes fondamentaux qui sont dans un rapport déterminé.

2. Le germanique a éliminé un nombre important de catégories verbales ¹⁾.

Le verbe exprime une action, un procès. Or, les procès peuvent être envisagés de manières différentes : il résulte de là que les formes verbales peuvent exprimer des catégories diverses.

L'indo-européen connaissait quatre catégories verbales : le temps, l'aspect, le mode, la voix.

TEMPS. L'indo-européen n'avait de formes grammaticales que pour deux moments, le présent et le passé. Pas d'expression pour le futur.

ASPECT. Cette catégorie embrasse tout ce qui est relatif à la durée et au degré d'achèvement des procès indiqués par le verbe. Par exemple, le grec distingue :

l'aspect *duratif* : *λείπω* « je suis en train de laisser » et *ἔλειπον* « j'étais en train de laisser » ;

l'aspect *momentané* (l'événement a lieu à un moment donné) : *ἔλιπον* « j'ai laissé » (simple fait historique). Cet aspect est exprimé en grec par l'aoriste.

l'aspect *achevé*, exprimé par le parfait. On indiquait par le parfait que le résultat du procès indiqué par le verbe était atteint : *ἔλειπον* « j'ai laissé » = « j'ai accompli l'action de laisser ».

On oppose généralement, comme en slave, le *perfectif* et l'*imperfectif*.

MODE. Cette catégorie indique l'attitude du sujet parlant par rapport au procès indiqué par le verbe.

L'indo-européen distinguait :

l'*indicatif*, qui servait à énoncer le procès ;

le *subjonctif*, qui servait à exprimer la volonté ;

l'*optatif*, qui servait à exprimer une possibilité ou un désir ;

l'*impératif*, qui servait à exprimer le commandement.

VOIX. Cette catégorie se rapporte au rôle du sujet par rapport au verbe. L'indo-européen distinguait :

la voix *active*, qui exprime un procès auquel le sujet n'est pas particulièrement intéressé ;

¹⁾ Cf. Meillet. *Sur les caractères du verbe* (dans : *Linguistique historique et linguistique générale*. Paris 1921), p. 175 sqq.

la voix *moyenne*, qui exprime un procès auquel le sujet a un intérêt propre.

L'innovation la plus importante du germanique a été l'élimination totale de la catégorie de l'aspect. Le verbe germanique n'exprime jamais (par une forme simple) que le procès envisagé dure ou est achevé : il exprime seulement que l'action a lieu dans le présent ou dans le passé. *Toute la conjugaison est dominée par l'opposition du présent et du passé.*

Pour l'expression des modes, le germanique a perdu la distinction entre le subjonctif et l'optatif. Il n'a plus qu'une forme qui répond à l'optatif indo-européen pour les désinences, mais au subjonctif indo-européen pour le sens.

Le germanique a de bonne heure éliminé la voix moyenne. Elle subsiste encore en gotique au présent. Mais il n'en reste pas de traces en allemand.

3. Par suite de l'élimination de l'aspect, le germanique a employé certaines formes verbales dans un sens nouveau.

En indo-européen les catégories du temps et de l'aspect s'exprimaient par des procédés différents. Les catégories de l'aspect s'exprimaient au moyen de thèmes verbaux, celles du temps au moyen de désinences. Par exemple en grec, trois thèmes différents :

λείπω aspect duratif
ἐλπιον aspect momentané
ἐλείπον aspect perfectif,

correspondent aux trois aspects différents. Mais le thème du duratif λει- peut fournir un présent ou un passé (imparfait) selon les désinences employées :

λείπω « je suis en train de laisser »
hom. ἐλπιον (= ἐλείπον) « j'étais en train de laisser ».

En germanique les désinences forment uniquement les modes. Et les thèmes marquent l'opposition non plus de temps, mais d'aspect. Par exemple, le contraste :

got. *leiwa* — *laiw*
v.h.a. *lihu* — *lêh*

continue bien pour la forme le contraste indo-européen :

grec λείπω — [ἐ]λείπον,

mais le sens a complètement changé. Le présent germanique a un thème de duratif, mais le sens du présent. Le prétérit germanique a un thème de parfait, mais le sens du passé.

VERBES FORTS ET VERBES FAIBLES.

Le système rigide dont nous venons d'indiquer les traits originaux s'applique à tous les verbes allemands de conjugaison normale, aussi bien aux verbes forts qu'aux verbes faibles. Que recouvre cette distinction de verbes forts et faibles qui domine la conjugaison allemande ?

Il n'y a pas lieu de s'arrêter aux termes mêmes de « forts » et de « faibles ». On les emploie par habitude et par commodité, mais il faut rappeler qu'ils ne signifient rien. Inventés par Jacob Grimm, ils datent de l'époque romantique où l'on s'imaginait que le langage était un organisme vivant. « Forts » étaient les verbes qui avaient en eux la force de tirer tous les thèmes de leur propre racine sans avoir recours à un suffixe. Les autres, qui n'avaient pas cette force, étaient réputés « faibles ».

Quelle réalité linguistique répond à cette distinction ?

Du point de vue moderne, les verbes forts sont des verbes dont le prétérit est formé, sans suffixe, par simple changement de vocalisme radical. Les verbes faibles au contraire ont un prétérit caractérisé par un suffixe à dentale. Ce point de vue moderne est celui du germanique le plus ancien :

got.	<i>leiwa</i>	—	<i>laih</i>
v. h. a.	<i>lhan</i>	—	<i>lêh</i>
all.	<i>leihen</i>	—	<i>lieh</i>
got.	<i>salbôn</i>	—	<i>salbôda</i>
v. h. a.	<i>salbôn</i>	—	<i>salbôta</i>
all.	<i>salben</i>	—	<i>salbte.</i>

Comment s'explique la création de ces deux types ? C'est une innovation du germanique dont l'indo-européen a fourni les éléments premiers.

Nous avons vu plus haut que la conjugaison indo-européenne se composait d'une série de thèmes autonomes.

Pour ne parler que des thèmes du présent,

1° les uns étaient directement tirés du radical verbal : par exemple, le thème *λεῖπω*, got. *leiwa*, tiré du radical **leik-* ;

2° les autres étaient dérivés secondairement, à l'aide d'un suffixe, d'un mot préexistant, soit d'un substantif, soit d'un verbe : par exemple, *ονομεν* — (*ὄνομα*) donne *ὄνομαίvw* ; got. *namin-* (*namo*) « nom » donne *namnja* « je nomme » ; skr. *vartati* « il tourne » donne *vartáyati* « il fait tourner » ; got. (*fra*)*uirpan* « périr » donne (*fra*)*wardjan* (qui montre par *d* au lieu de *p* que le ton était sur le suffixe) « faire périr ».

En d'autres termes, il y avait en indo-européen des formes radicales et des formes dérivées.

Les thèmes radicaux ont fourni au germanique le point de départ de la conjugaison forte, les thèmes dérivés celui de la conjugaison faible.

L'indo-européen n'a fourni que le point de départ. Tout le reste est une innovation du germanique. L'essentiel de cette innovation consiste à avoir bâti sur les thèmes du présent indo-européen deux systèmes cohérents de formes verbales : présent-prétérit et passé participe.

Pour les thèmes radicaux, le germanique a fabriqué son système original au moyen de formes qui existaient en indo-européen. Le thème du parfait indo-européen a été régulièrement associé pour l'expression du passé au thème du présent. Ainsi s'est formée la conjugaison forte, dont l'alternance vocalique reflète par conséquent un état indo-européen.

Pour les thèmes dérivés, le germanique a dû créer de toutes pièces une forme de prétérit. Les thèmes verbaux indo-européens étant toujours

indépendants les uns des autres, un verbe dérivé ne comportait jamais qu'un thème qui était un thème de présent.

Nous venons d'examiner la structure du verbe et la répartition des verbes en deux conjugaisons distinctes. Ce sont les deux points de vue qui guideront notre exposé.

Nous étudierons dans des chapitres différents :

I. Le groupe du présent ;

II. Le groupe du prétérit ;

III. Les noms verbaux ;

en examinant chaque fois séparément la conjugaison forte et la conjugaison faible ; d'abord le thème, puis la désinence.

Enfin dans deux derniers chapitres, nous étudierons :

IV. Les conjugaisons anormales ;

V. Les périphrases verbales.

(A suivre.)

Maurice CAHEN.

CONCOURS ET EXAMENS

Notes sur les auteurs des programmes Lettres et Grammaire — Licence et Agrégation

Conseils pour la préparation du 1^{er} Livre de T.-Live (suite) ¹⁾

Etudes de quelques légendes.

La légende d'Enée. — On comparera la brièveté de l'exposé de Tite-Live (chap. I et II) avec les développements qu'a reçus la légende dans l'*Enéide*. Mais si l'on veut se rendre compte de la tradition antique sur ce point, c'est à la longue et érudite dissertation de Denys d'Halicarnasse qu'il faudra recourir (chap. 45-65). « Je vais examiner avec soin et en détail, dit Denys, l'histoire de l'arrivée d'Enée en Italie, parce que parmi les écrivains les uns l'ont ignorée, tandis que d'autres l'ont rapportée de façons diverses. Je suivrai les histoires tant grecques que romaines les plus dignes de foi. » Cet exposé de Denys fournira un exemple à la fois de la naïveté et de la complexité de la tradition légendaire antique.

A Rome, la légende avait été accueillie par Varron et par Caton. Un drame d'Accius : *Aeneadae sive Decius*, montre qu'au 1^{er} siècle avant notre ère la famille des Decii, entre autres, prétendait déjà se rattacher à des origines troyennes (cf. Ribbeck, *Tragicorum latinorum reliquiae*, p. 351). Ennius et avant lui Naevius avaient dû contribuer à populariser à Rome la légende d'Enée. L'origine, d'après les indications de Denys, en remonte certainement aux historiens et aux poètes de Sicile.

Après avoir consulté Denys d'Halicarnasse on lira l'étude de G. Boissier sur la légende d'Enée dans les *Nouvelles promenades archéologiques*, *Horace et Virgile*, 1886, p. 127, 170. Cette étude est faite d'après l'ouvrage de J. Hild, *La légende d'Enée avant Virgile*.

Pour plus amples renseignements et seulement pour une étude spéciale du sujet (superflue pour la préparation scolaire du texte de T. Live) nous renverrons à E. Pais, *Storia di Roma*, p. 157-187, ou *Storia critica di Roma*, p. 231-262 (Le développement est à peu près identique dans les deux éditions), ou à G. de Sanctis, *Storia dei Romani*, p. 195 sq., qui, l'un et l'autre, donnent la bibliographie.

Autant qu'il est permis d'affirmer en matière aussi conjecturale, il semble que les faits suivants aient pu donner naissance à la légende :

1^o La mention du nom d'Enée par Homère.

2^o La coïncidence du nom d'*Aineia* porté par une ville de Macédoine qui dès le VI^e siècle, comme le montrent ses monnaies, s'était avisée d'adopter Enée comme fondateur.

¹⁾ Voir les *Bulletins* du 1^{er} Décembre, p. 61 et du 1^{er} Janvier, p. 109.

3° L'existence, bien mise en lumière par Denys, d'un culte d'Aphrodite Aénéade répandu des côtes d'Épire à la Sicile. Ce fait révoqué en doute par M. de Sanctis, semble bien avoir l'importance que, d'après Preller, lui prêtent Hild et Boissier. Mais on ignore l'origine de ce surnom d'Aénéade ; peut-être vient-il de quelque héros d'origine phénicienne ou préhellénique associé à Aphrodite.

4° Le mythe semble avoir été popularisé en Sicile et en Grèce par le poète Stésichore, puis recueilli par l'historiographie sicilienne.

5° La forme sous laquelle il nous est parvenu résulte d'une contamination avec les mythes attachés au sanctuaire fédéral important de Lavinium.

La légende d'Enée représenterait donc un mythe géographique grec contaminé des mythes religieux d'un vieux sanctuaire latin. On saisit nettement au chap. 3 les artifices par lesquelles l'annalistique romaine et, à sa suite, Tite-Live, cherchent à accorder la légende d'Enée avec les légendes d'Albe et la chronologie de la guerre de Troie avec la date traditionnelle de la fondation de Rome.

La légende de Romulus. — Cette légende est traitée par Tite-Live avec plus de développement que celle d'Enée. Néanmoins c'est encore chez Denys et chez Plutarque (*Romulus*) qu'il faut en chercher les détails.

Le nom de Romulus lui-même paraît bien dérivé de *Roma*, mais à une époque ancienne où le suffixe *-ulus* n'aurait pas encore eu la valeur diminutive. Il semble une formation italienne (*Caeculus*, *Siculus*, *Rutilus*) et non grecque. L'hypothèse de W. Schulze (*Lateinische Eigennamen* dans les *Abhandlungen* de Göttingue, 1904, p. 579) sur l'origine étrusque de ce nom et le rapport du nom de *Romulus* avec celui de la gens *Romilius* n'est pas prouvée.

Les historiens de Sicile, de leur côté, semblent avoir imaginé pour Rome un fondateur du nom de *Romos*. C'est probablement le héros de la fable grecque qui, malgré la différence de quantité et de la voyelle de la syllabe initiale, est devenu le *Remus* de la légende latine. Il n'est pas évident, malgré l'autorité de Mommsen, que la dualité des fondateurs soit le symbole du partage de l'autorité entre les deux consuls ou de l'admission au consulat des plébeiens aussi bien que des patriciens. Le rôle des deux frères est en effet trop inégal. On n'en lira pas moins avec fruit l'article de Mommsen : *Die Remuslegende* dans *Hermes*, 1881, p. 1-23 = *Gesammelte Schriften*, IV, p. 1-22.

Il n'est pas évident non plus que la légende de la naissance des deux frères, de leur exposition, de la louve nourricière et de la punition d'Amulius, soit une transposition de l'histoire de la nymphe Tyro qui faisait le sujet d'une tragédie de Sophocle. Cette hypothèse a été développée par Soltau, *Die Romuluslegende* dans *Archiv für Religionswissenschaft*, 1909, et résumée dans le livre du même auteur, *Die Anfänge der römischen Geschichtsschreibung*, 1909, p. 35. La légende de Tyro, d'après le drame de Sophocle, aurait été adaptée aux fondateurs de Rome par Naevius dans sa tragédie *Alimonium Romuli et Remi*. Tyro, aimée de Poseidon, devient mère de Pelias et de Neleus que Salmoneus fait exposer et qui auraient été sauvés par une chienne. Mais pourquoi aurait-on appliqué cette fable à la naissance de Romulus si la légende locale n'en avait pas, elle-même fourni

l'occasion. En réalité, des récits de ce genre se rencontrent dans le folklore de tous les pays. — Voir le *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling.

Le fait, récemment reconnu, que la statue de bronze de la Louve du Capitole, se trouvait dans l'antiquité sur le Capitole et qu'elle est bien une œuvre de la première moitié du Ve siècle, paraît indiquer que la légende de la Louve nourricière remonte à Rome aux débuts de la République. On ne manquera pas de lire sur ce sujet le récent travail de M. Carcopino, *La louve du Capitole* dans *Bullet. de l'Assoc. Guillaume Budé*, juillet, octobre 1924 et janv. 1925 (particulièrement ce dernier article. Le travail a été édité en brochure à part. Les Belles-Lettres, 1925.). Les jumeaux symboliseraient, pour M. Carcopino, l'union à Rome des peuples latin et sabin.

On retiendra que la légende de Romulus doit avoir son origine dans le folklore indigène où le loup pouvait tenir une place importante. On pensera aux mythes auxquels purent donner naissance les rites des Lupercus, le lieu sacré du Lupercal sur le Palatin, peut-être la source du Palatin (cf. Jullian, *Rev. Et. anciennes*, 1925, p. 40 et 140). Romulus paraît représenter l'épouyme latin, à côté de Romos-Remus, l'époque inventé par les Grecs.

La légende, populaire dès le Ve siècle, aurait reçu des développements divers suggérés — d'une part par les événements historiques du Ve au III^e siècle (Latins et Sabins — dualité consulaire — Lois Liciniennes de 367 ouvrant le consulat à la plèbe — état romano-campanien des environs de l'an 300) — et d'autre part par les légendes grecques analogues (fable de Tyro). Elle devrait sa forme définitive aux premiers poètes latins Naevius et Ennius.

Le sens littéraire de Niebuhr ne se trouvait pas en défaut, en signalant la valeur dramatique des légendes romaines. Cette couleur poétique vient non pas d'une poésie populaire primitive, comme le supposait Niebuhr, mais de l'épopée romaine et des tragédies nationales des poètes de l'époque républicaine. Quant aux légendes elles-mêmes, elles ont été formées du mélange des traditions locales, folklore et mythes indigènes avec les fables explicatives imaginées par les poètes et historiens grecs de Sicile.

C'est de cet ensemble confus et divers que T. Live s'est appliqué à donner un tableau sommaire et à peu près cohérent.

A. GRENIER.

II. — Textes à traduire ou à commenter

Version grecque

pour le 21 février 1927

Un philosophe païen expose ses idées sur le culte extérieur

Ἀγάλματα... καὶ βωμοὺς καὶ πυρὸς ἀσβέστου φυλακὴν καὶ πάντα ἀπλῶς τὰ τοιαῦτα σύμβολα οἱ πατέρες ἔθεντο τῆς παρουσίας τῶν θεῶν, οὐχ ἵνα ἐκεῖνα θεοὺς νομίσωμεν, ἀλλ' ἵνα δι' αὐτῶν τοὺς θεοὺς θεραπεύσωμεν. Ἐπειδὴ γὰρ ἡμᾶς, ὄντας ἐν σώματι, σωματικὰς ἔδει ποιεῖσθαι τοῖς θεοῖς καὶ τὰς λατρείας, ἀσώματοι δὲ εἰσιν αὐτοί, πρῶτα μὲν ἔδειξαν ἡμῖν ἀγάλματα τὸ δεύτερον ἀπὸ τοῦ πρώτου τῶν θεῶν

γένος περί πάντα τὸν οὐρανὸν κύκλῳ περιφερόμενον. Δυναμένης δὲ οὐδὲ τούτοις ἀποδίδοσθαι τῆς θεραπείας σωματικῶς (ἀπροσδεῆ γὰρ ἐστὶ φύσει), τρίτον ἐπὶ γῆς ἔξευρέθη γένος ἀγαλμάτων, εἰς δ' τὰς θεραπείας ἐκτελοῦντες ἑαυτοῖς εὐμενεῖς τοὺς θεοὺς καταστήσομεν. Ὡς περὶ οἱ τῶν βασιλέων θεραπεύοντες εἰκόνας, οὐθὲν δεομένων, ὁμοῦς ἐφέλκονται τὴν εὐνοίαν εἰς ἑαυτούς, οὕτως καὶ οἱ θεῶν θεραπεύοντες τὰ ἀγάλματα, δεομένων οὐθὲν τῶν θεῶν, ὁμοῦς πείθουσιν αὐτοὺς ἐπαμύνειν σφίσι καὶ κήδεσθαι. Δείγμα γὰρ ἐστὶν τῆς ὡς ἀληθῶς οὐσιότητος ἡ περὶ τὰ δυνατὰ προθυμία, καὶ ὁ ταύτην πληρῶν εὐδολον ὅτι καὶ μειζόνως ἐκείνην ἀποδώσει, ὁ δὲ τῶν δυνατῶν ὀλιγωρῶν, εἴτα προσποιούμενος τῶν ἀδυνάτων ὀρέγεσθαι, δηλὸς ἐστὶν οὐκ ἐκεῖνα μεταδιώκων, ἀλλὰ ταῦτα παρορῶν. Οὐδὲ γὰρ, εἰ μηδενὸς ὁ θεὸς δέϊται, διὰ τοῦτο οὐδὲν αὐτῷ προσιστέον. Οὐδὲ γὰρ τῆς διὰ λόγων εὐφημίας δέϊται. Τί οὖν; Εὐλογον αὐτὸν ἀποστερεῖσαι καὶ ταύτης; Οὐδαμῶς. Οὐκ ἄρα οὐδὲ τῆς διὰ τῶν ἔργων εἰς αὐτὸν γιγνομένης τιμῆς, ἥς ἐνομοθέτησαν οὐκ ἐνιαυτοὶ τρεῖς οὐδὲ τρισχίλιοι, πᾶς δὲ ὁ προλαβὼν αἰὼν ἐν πᾶσι τοῖς τῆς γῆς ἔθνεσιν. Ἀφορῶντες οὖν εἰς τὰ τῶν θεῶν ἀγάλματα, μήτοι νομίζωμεν αὐτὰ λίθους εἶναι μῆτε ξύλα, μὴδὲ μέντοι τοὺς θεοὺς αὐτοὺς εἶναι ταῦτα. Καὶ γὰρ οὐδὲ τὰς βασιλικὰς εἰκόνας ξύλα καὶ λίθον καὶ χαλκὸν λέγομεν, οὐ μὴν οὐδὲ αὐτοὺς τοὺς βασιλέας, ἀλλὰ εἰκόνας βασιλέων. Ὅστις οὖν ἐστὶ φιλοβασιλεὺς, ἡδέως ὁρᾷ τὴν τοῦ βασιλέως εἰκόνα. οὐκοῦν καὶ ὅστις φιλόθεος, ἡδέως εἰς τὰ τῶν θεῶν ἀγάλματα καὶ τὰς εἰκόνας ἀποβλέπει, σεβόμενος ἅμα καὶ φρίττων ἔξ ἀφανοῦς ὀρῶντας εἰς αὐτὸν τοὺς θεοὺς.

Les étudiants qui commencent le grec cette année pourront remplacer cette version par la suivante :

Eloge funèbre de Léosthènes et de ses soldats.

Ἀπλούστατον οὖν ἡγοῦμαι τὰν ἐν τῷ πολέμῳ διεξελθεῖν ἀρετὴν, καὶ ὡς πολλῶν ἀγαθῶν αἵτιοι γεγέννηται τῇ πατρίδι καὶ τοῖς ἄλλοις Ἕλλησιν. Ἀρξομαι δὲ πρῶτον ἀπὸ τοῦ στρατηγοῦ· καὶ γὰρ δίκαιον. Λεωσθένης γὰρ ὁρῶν τὴν Ἑλλάδα πάσαν τεταπεινωμένην καὶ ἐπιτηχίαν, κατεφθαρμένην ὑπὸ τῶν δωροδοκούντων παρὰ Φιλίππου καὶ Αλεξάνδρου κατὰ τῶν πατρίδων τῶν αὐτῶν, καὶ τὴν μὲν πόλιν ἡμῶν δεομένην ἀνδρός, τὴν δ' Ἑλλάδα πάσαν πόλεως ἥτις προστῆναι δυνήσεται τῆς ἡγεμονίας, ἐπέδωκεν ἑαυτὸν μὲν τῇ πατρίδι, τὴν δὲ πόλιν τοῖς Ἕλλησιν εἰς τὴν ἐλευθερίαν· καὶ ξενικὴν μὲν δύναμιν συστησάμενος, τῆς δὲ πολιτικῆς ἡγεμονίας καταστάς τοὺς πρῶτους ἀντιταξαμένους τῇ τῶν Ἑλλήνων ἐλευθερίᾳ Βοιωτοὺς καὶ Μακεδόνας καὶ Ἐυβοέας καὶ τοὺς ἄλλους συμμάχους αὐτῶν ἐνίκησε μαχόμενος ἐν τῇ Βοιωτίᾳ. Ἐντεῦθεν δ' ἐλθὼν εἰς Πύλας καὶ καταλαβὼν τὰς παρόδους δι' ὧν καὶ πρότερον ἐπὶ τοὺς Ἕλληνας οἱ βάρβαροι ἐπορεύθησαν, τῆς μὲν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα πορείας Ἀντίπατρον ἐκώλυσε, αὐτὸν δὲ καταλαβὼν ἐν τοῖς τόποις τούτοις καὶ μάχῃ νικήσας ἐπολιόρκει κατακλείσας εἰς Λαμίαν. Θετταλοὺς δὲ καὶ Φωκέας καὶ Αἰτωλοὺς καὶ τοὺς ἄλλους ἅπαντας τοὺς ἐν τῷ τόπῳ συμμάχους ἐποίησας, καὶ ὦν Φίλιππος καὶ Ἀλέξανδρος ἀκόντων ἡγούμενοι ἐσεμνύνοντο, τούτων Λεωσθένης ἐκόντων τὴν ἡγεμονίαν ἔλαβεν. Συνέβη δ' αὐτῷ τῶν μὲν πραγμάτων ὧν προεῖλετο κρατῆσαι, τῆς δὲ εἰμαρμένης οὐκ ἦν περιγενέσθαι. Δίκαιον δ' ἐστὶν μὴ μόνον ὧν ἔπραξεν Λεωσθένης ἀεὶ χάριν ἔχειν αὐτῷ πρῶτῳ ἀλλὰ καὶ τῆς ὕστερον γενομένης μάχης μετὰ τὸν ἐκείνου θάνατον, καὶ τῶν ἄλλων ἀγαθῶν τῶν ἐν τῇ στρατείᾳ ταύτῃ συμβάντων τοῖς Ἕλλησιν· ἐπὶ γὰρ τοῖς ὑπὸ Λεωσθέους τεθείσιν θεμελίοις οἰκοδομοῦσιν οἱ νῦν τὰς ὕστερον πρόξεις.

Thème latin (pour le 1^{er} mars 1927)

De tous les rois que les Romains attaquèrent, Mithridate seul se défendit avec courage, et les mit en péril.

La situation de ses Etats était admirable pour leur faire la guerre. Ils touchaient au pays inaccessible du Caucase rempli de nations féroces dont on pouvait se servir ; de là ils s'étendaient sur la mer du Pont : Mithridate la couvrait de ses vaisseaux, et allait continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes ; l'Asie était ouverte à ses invasions ; il était riche, parce que ses villes sur le Pont Euxin faisaient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles.

Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts ; il forma des légions où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes.

D'un autre côté, Rome, travaillée par ses dissensions civiles, occupée de maux plus pressants, négligea les affaires d'Asie, et laissa Mithridate suivre ses victoires ou respirer après ses défaites.

Rien n'avait plus perdu la plupart des rois que le désir manifeste qu'ils témoignaient de la paix : ils avaient détourné par là tous les autres peuples de partager avec eux un péril, dont ils voulaient tant sortir eux-mêmes. Mais Mithridate fit d'abord sentir à toute la terre qu'il était l'ennemi des Romains, et qu'il le serait toujours.

Enfin, les villes de Grèce et d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissait tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelait à la liberté.

Cette disposition des choses produisit trois grandes guerres, qui forment un des beaux morceaux de l'histoire romaine.

MONTESQUIEU.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Programme de M. Gillot, pendant le premier trimestre 1927 :

Agrégation de Grammaire et de Lettres : Molière, J.-J. Rousseau.

Licence : Cours : Histoire du Classicisme. — Les origines.

Histoire du théâtre classique. — Explication de Corneille.

Questions proposées : Importance du principe d'autorité dans la doctrine classique.

Marquer la place qu'occupe la *Défense et Illustration* de Du Bellay dans l'évolution du classicisme.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

Thème anglais

En novembre vint le brouillard qui enferme chaque chose avec elle-même ; la plaine est séparée de la montagne, le fleuve de la rive, l'arbre de l'arbre frère, confident, l'été, de ses murmures. L'air opaque endort les sons ; rien ne bouge, rien ne parle, dans le cloître blanc du brouillard ; toute créature se croit seule, tâte l'espace aveugle et sourd. Le bouleau est une forme grêle qui s'élance et retombe, chaste, frissonnante, désolée, dérobant sa tristesse sous l'éploiement de sa chevelure d'or. Le sapin s'étage dans la blancheur qui le décolore, l'allège, l'aplanit jusqu'à n'être plus

qu'un flottant souvenir de lui-même, une ombre. Dans la forêt, les troncs de hêtres ondulent sans relief, lisses, flexueux comme les longues herbes des fonds de rivière, et les branches s'avancent, se cherchent de près et ne se trouvent pas, rameaux à tâtons, sensibles, minces, marqués de toutes les cicatrices de leurs feuilles tombées, parés tristement de celles que le brouillard lustre et lisse et qui tomberont demain. Pas une aujourd'hui ne bouge ; tout s'arrête, tout cède à cette torpeur, à ce néant. Le soir vient sans qu'on ait entendu remuer une aile, sans qu'une rougeur ait indiqué le couchant ; simplement, la lumière se résout dans le brouillard, cède, elle aussi, et voici la nuit où tout s'efface, où c'est à peine si une lanterne dans le spongieux espace diffuse une sphère de poudroyante pâleur. Nul bruit que cette eau ne rabatte et ne mouille ; nulle odeur que n'étouffe son toucher lourd et mou dans la narine.

Et lentement, au cœur de la nuit déserte, le froid pénètre la grande nébuleuse, la condense en fourrure de gel. Atome par atome, se compose un blanc prodige ; la plus petite herbe comme la dernière brindille à la pointe du peuplier est une antenne, captant le miracle épars ; le squelette de la carotte sauvage ou du fenouil se change en un lustre fait de mille cristaux ; chaque feuille est bordée d'une cheville de givre aux soies hérissées, le bouleau devient une fontaine enchantée, le hêtre une cathédrale de cuivre et de neige pour les sylphes. Quand le matin paraît, morose et sans rayon, la féerie peu à peu se révèle au sein du brouillard toujours immobile. On voit un monde sans ciel, sans horizon, dissous à demi, où reposent dans un calme mortuaire des végétations de diamant. Deux jours, trois jours le brouillard persiste sans un mouvement, sans un pli qui le ride et chaque nuit, de nouveau, il se congèle, épaississant cette toison d'aiguilles dont il brode et rebrode le moindre fétu, allongeant les houppes blanches, les milliards d'étamines de sa froide floraison. Dans la forêt, les grandes palmes givrées des hêtres s'entrecroisent, se suspendent à travers les hauteurs bleuâtres que l'absence de ciel rend plus hautes ; la futaie semble un fragment d'un autre monde, incorruptible et solennel, à jamais fixé hors de la vie.

Si le brouillard pour un jour s'évapore, et que le ciel reparaisse, l'azur est changé : c'est celui d'une sphère plus lointaine, d'un éther plus calme et plus clair ; c'est une couleur éternelle, impassible et nerve où les frondaisons de givre se ramifient dans un accord si reposé, avec une douceur tellement immatérielle que l'on croit pénétrer du regard dans la béatitude. Le soleil oblique illumine et caresse l'immense merveille en la détruisant ; avant le soir elle a passé comme un rêve.

Camille Mayran, *Hiver* (1926).

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Thème espagnol

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, chap. XVII : « Le comte ne se sentait pas de joie »... « Non, mille fois non. »

Version espagnole

Calderon, *El Magico Prodigioso*, v. 260 : « Yo soy, pues saberlo quieres »... v. 292 : « ... convertirlos hoy en vegolados favoritos. »

Version italienne pour le 10 février

Dante a Campaldino.

In quella battaglia, Dante quanto più fortemente potè, s' aoperò; e perseguitando gli sparti e fugitivi nimici, pochissimi scampare poterono le loro mani vittoriose; e con quello impeto, Bibiena e più altre castella del contado d'Arezzo acquistorono. In questi fatti occupati per due dì, si dilungorono dal luogo della prima battaglia. Il terzo dì, ritornati dove erano state le crudeli offese, infra i nimici molti de' loro trovarono morti. In uno medesimo tempo adunque mescolata la vittoriosa letizia col dolore de' perduti amici, gravemente sopportando il danno, ch' del parente e chi dell' amico, si consolavano e riconciliavano insieme, dolendosi del caso di chi era finito. Poi per alquanto tempo discredutisi insieme, ed in gran parte mitigato il dolore con la gloriosa morte, e consolati della vittoria, si dirizzarono al provvedere delle sepulture, massimamente d'alcuni più scelti e nobili cittadini. Per questo occupati nel ritrovare i corpi, Dante per più tempo avea cerco del suo caro compagno, che per più ricevute ferite era spogliato della mortale vita; finalmente venendo dove il corpo giaceva, subito quegli, che era lacerato e ferito, o risuscitato o non morto ch' ei fusse m' è incerto: ma che innanzi a Dante si levò in piè, e simile a vivo, m' è per fama certissimo. Dante fuori di sua speranza vedendolo rizzare, di meraviglia pieno, quasi tutto tremò, e per buon pezzo perdè la favella, infino che, favellando, il ferito gli disse: « Ferma l'animo, e lascia ire ogni sospetto, però ch' non senza cagione sono per speciale grazia mandato da un lume dell' universo, solo per narrare a te quello infra le due vite ho in questi tre dì veduto; sì che ferma lo ingegno, e recati a memoria ciò ch' io ti dirò, però che per te è ordinato che il mio veduto segreto sia manifesto all' umana generazione ». Dante, udito questo, in sè riavuto, pose il terrore, e cominciò a parlare, e disse: « E' mi fia ben caro ogni tuo dire; ma se non t' è grave, satisfami prima di tuo stato, acciò ch' io intenda che grazia t'abbia questi tre dì, con tante ferite mortali, senza nutrimento o sussidio, conservato con tanto valore ». Rispose lui: « Assai mi pesa non potere in tutto soddisfare alla tua domanda, e volentieri mi ti aprirei tutto, potendo; ma piglia da me quel ch' io posso, che più non m' è lecito promettere. »

Matteo PALMIERI.

Commentaire philologique

Traduire le passage suivant de Benedetto Buonmattei. Faire des remarques philologiques sur les mots en italiques.

Nasce una curiosa quistione, molto disputata ogni giorno, ma *per* ancora non decisa: se le lingue si *debbono* imparar dagli scrittori o dal popolo. E *benché* molti *sogliono presto presto* rispondere con quel sic volet usus d'Orazio, a me la risposta non *quadra*, perché il poeta dice che l'uso è padrone assoluto delle favelle, ma e' non dice se quell'uso si *debba* cavar dagli scritti, o dalle bocche di *que' che* parlano, che appunto è quel che da noi si domanda.

A me pare adunque che, per bene apprendere una lingua, sien necessari non meno gli scrittori, che il popolo, né questo *meno di* quelli; ma

siccome io piglio per popolo, non la sola feccia della plebe, ma il corpo tutto della *cittadinanza* unita insieme : così per iscrittori intendo, non ogni vano compositor di leggende, ma quelli che scrivono regolarmente e intendono la proprietà della lingua. *Questi e quegli*, dico, sono *al parer mio* necessari per bene apprenderla, perché il popol è quel che forma le lingue e le sue regole, almeno materialmente, e gli scrittori son que' che le raccolgono e stabiliscono. E se la grammatica non è altro che una scienza di parlar per uso, potremo dire che quest' uso si debba prender dal popolo, come da autore e padrone, e la scienza si convenga pigliar dagli scrittori, come da maestri e interpreti.

Ma forse che questo è un poco lasciarsi intendere ; dico perciò che nelle lingue si *considerano* principalmente cinque cose : i corpi de' vocaboli, le passioni o gli accidenti di essi, i modi dell' *accoppiarli* insieme, le forme del dire e la pronunzia.

I vocabili sono o naturali, cioè originari di quella lingua dov' e' si parlano, o sono traslati, o forestieri, o composti. I naturali stim ch' e' *bisogni* prendergli dond' e' sono, perché molti se ne forman dal popolo *tutto di*, che ancora non sono stati registrati dagli scrittori ; e molti se ne trovano negli scrittori, che già sono andati in dimenticanza del popolo. A tal che il *volersi restringere* superstiziosamente a questi solo, o solo a quelli, non sarebbe altro che un *privarsi a bella posta* di buona parte di significanti vocaboli.

Thème italien pour le 17 février

Déjà, dorant les mâts, le rayon de l'aurore
Se joue avec les flots que sa pourpre colore ;
La vague, qui s'éveille au souffle frais du jour,
En sillons écumeux se creuse tour à tour ;
Et le vaisseau, serrant la voile mieux remplie,
Vole, et rase de près la côté d'Italie.
Harold s'éveille ; il voit grandir dans le lointain
Les contours azurés de l'horizon romain ;
Il voit sortir grondant, du lit fangeux du Tibre,
Un flot qui semble enfin bouillonner d'être libre,
Et Soracte, dressant son sommet dans les airs,
Seul se montrer debout où tomba l'univers.
Plus loin, sur les confins de cette antique Europe,
Dans cet Eden du monde où languit Parthénopée,
Comme un phare éternel sur les mers allumé,
Son regard voit fumer le Vésuve enflammé :
Semblable au feu lointain d'un mourant incendie,
Sa flamme, dans le jour un moment assoupie,
Lance, au retour des nuits, des gerbes de clartés ;
La mer rougit des feux dans son sein reflétés,
Et les vents, agitant ce panache sublime,
Comme un pilier en feu d'un temple qui s'abîme,
Font pencher sur Pæstum, jusqu'à l'aube des jours,
La colonne de feu qui s'écroule toujours.
A la sombre lueur de cet immense phare,

Harold longe les bords où frémit le Ténare ;
 Où l'Elysée antique, en un désert changé,
 Etalant les débris de son sol ravagé,
 Du céleste séjour dont il offrait l'image
 Semble avoir conservé les astres sans nuage.
 Mais là, près de la tombe où le grand cygne dort,
 Le vaisseau tout à coup tourne sa poupe au bord.
 Fuyant de vague en vague, Harold, avec tristesse,
 Voit sous les flots brillants la rive qui s'abaisse ;
 Bientôt son œil confond l'Océan et les cieux ;
 Et ces bords immortels, disparus à ses yeux,
 Semblent s'évanouir en de vagues nuages,
 Comme un nom qui se perd dans le lointain des âges.

LAMARTINE.

Thème italien pour le 3 mars

Le texte de Camille Mayran publié plus haut.

LANGUE ET LITTÉRATURE RUSSES

Version russe

(à remettre à M. Tesnière le 17 février)

Лѣтъ пять тому назадъ, осенью, на дорогѣ изъ Москвы въ Тулу, пришлось мнѣ просидѣть почти цѣлый день въ почтовомъ домѣ, за недостаткомъ лошадей. Я возвращался съ охоты и имѣлъ неосторожность отправить свою тройку впередъ. Смотритель, человѣкъ уже старый, угрюмый, съ волосами, нависшими надъ самымъ носомъ, съ маленькими заспанными глазами, на всѣ мои жалобы и просьбы отвѣчалъ отрывистымъ ворчаньемъ, въ сердцахъ хлопалъ дверью, какъ-будто самъ проклиналъ свою должность, и, выходя на крыльцо, бранилъ ямщиковъ, которые медленно брели по грязи съ пудовыми дугами на рукахъ, или сидѣли на лавкѣ, позѣвывая и почесываясь, и не обращали особеннаго вниманія на гнѣвные восклицанія своего начальника. Я раза три уже принимался пить чай, нѣсколько разъ напрасно пытался заснуть, прочелъ всѣ надписи на окнахъ и на стѣнахъ : скука меня томила страшная. Съ холоднымъ и безнадежнымъ отчаянiемъ глядѣлъ я на приподнятыя оглобли своего тарантаса, какъ вдругъ зазвенѣлъ колокольчикъ, и небольшая телѣга, запряженная тройкой измученныхъ лошадей, остановилась передъ крыльцомъ. Приѣзжій соскочилъ съ телѣги и съ крикомъ : „живѣе лошадей!“ вошелъ въ комнату. Пока онъ, съ обычнымъ, страннымъ изумленiемъ, выслушивалъ отвѣтъ смотрителя, что лошадей-де нѣту, я успѣлъ, со всѣмъ жаднымъ любопытствомъ скользящаго человѣка, окинуть взоромъ съ ногъ до головы моего новаго товарища. На видъ ему было лѣтъ подъ тридцать... Одѣтъ онъ былъ забубеннымъ помѣщикомъ, посѣтителемъ конныхъ ярмарокъ, въ пестрый, довольно засаленный архалукъ, полинявшiй шелковый галстухъ лилового цвѣта, жилетъ съ мѣдными пуговками и сѣрые панталоны, съ

огромными раструбами, изъ-подъ которыхъ едва выглядывали кончики нечищенныхъ сапоговъ. Отъ него сильно несло табакомъ и водкой; на красныхъ и толстыхъ его пальцахъ, почти закрытыхъ рукавами архалука, виднѣлись серебряныя и тульскія кольца. Такія фигуры встрѣчаются на Руси не дюжинами, а сотнями; знакомство съ ними, надобно правду сказать, не доставляетъ никакого удовольствія; но, не смотря на предубѣжденіе, съ которымъ я глядѣлъ на пріѣзжаго, я не могъ не замѣтить безнечно добраго и страстнаго выраженія его лица.

I. S. TOURGUANÉV.

HISTOIRE ANCIENNE

EPIGRAPHIE LATINE

Textes récemment découverts

1. Formies, *Notizie degli Scavi*, 1926, 313.

C · CLODIO · HILARO
BISELLIARIO
CVI · ORDO · CONSCRIPT
ORNAMENTA · DECVR · DEDIT
QVOD · IS · IOB · HONOR · BISELLI
HS XXV · REIP · OBTVLERIT · EX QVIB
FAMILIA · GLAD · EX POSTVLATV
VNIVERSOR · PER · IPSVM · EDITA · EST
AD CVIVS IMPENSAS · INSVPER
VNIVERSA · PLEBS · ADAMPLIANDVM
MVNERIS · EIVS · FAMAM
OPTVLIT · INSVPER HS XXV · N
ORDO AVGVSTAL · PEC · SVA
OB CVIVS DEDIC PAVIT IN CAPITOL
PANE ET VINO PROMISCVE POSITO
ET DEDIT SPORTVLAS
DEC · AVGVST · REGAL · SINGXQVINOS
L · D · D · D ·

2-3. *Ib.*, 305, Marino.

ETIVS GALLVS
COOPTALVS
IONIO SILVANO
SERIO AVGVVRINO CO
P · R · C · ANN · DCCCC
XVII · COS
ARTIO · GAVI
IN LOCVM · CHRYSIMI · LICINIANI
UTYCHIANVS · CVPRE
IN LOCVM QVARTIONIS · GAVIANI
LVCIDVS VETT

4. Antioche de Pisidie, *Transactions of the American Philological Association*, LV, 1924.

[l · antistio l · ? fil]
GAL · RVSTICO COS
LEG · IMP · CAES · [domi
tiani] AVG ·
PRO · PR · PROVINCIA RV
CAPP · GALAT · PONTI · PISID ·
PAPHL · ARM · MIN · LYCA · PRAEF ·
AER · SAT · PROCOS · PROVINC ·
[HISP ·

ET . BAETIC . LEG . DIVI VESP . ET .
[DIVI TITI
ET IMP . CAESARIS [DOMITIANI]
[AVG .
GERMANICI] LEG . VIII AVG .
[CVRA
TORI VIARVM . AVRELIAE ET CORNE
LIAE . ADLECTO INTER . PRAETO-
[RIOS
A DIVO VESPASIANO ET DIVO TITO
DONIS . MILITARIBVS . DONATO AB
[IISDEM
CORONA . MVRALI . COR . VALLARI
CORONA . AVREA . VEXILLIS III .
HASTIS . PVRIS . III . TRIB . MIL .
[LEG . II
[a]VG . X VIR . STLTIBVS . IVDI-
[CAND .
[P]ATRONO COLONIAE . QVOD
[IND]VSTRIE . PROSPEXIT . ANNON .

Deuxième colonne.

L . ANTISTIVS RVSTICVS LEG .
IMP . CA[ES]ARIS DOMITIANI .
AVG . GERM . PRO PR DICIT
CVM II VIR ET DECVRION
SPLENDIDISSIM COL ANT
SCRIPSERINT MIHI PROPTER
HIEMIS ASPERITATEM AN
NONAM FRUMENTI EX
ARSISSE PETIERINTQUE VT
PLEPS COPIAM EMENDI HABERET
B . F . OMNES QVI ANT COL AVT
COLONI AVT INCOLAE SVNT

PROFITEANTVR APVD II VIROS COL
ANTIOCHENSIS INTRA TRI
CENSIMVM DIEM QVAM
HOC EDICTVM MEVM PRO
POSITVM FVERIT QVANTVM
QVISQVE ET QVO LOCO FRV
MENTI HABEAT ET QVAN
TVM IN SEMEN AVT IN
CIBARIA ANNVA FAMILIAE
SVAE DEDVCAT ET RELIQVI
OMNIA FRUMENTI COPIAM
EMPTORIBVS COL ANTIOCHENS
FACIAT . VENDENDI AVTEM
TEMPVS CONSTITVS IN K AVG
PRIMAS . QVOD SI QVIS NON
PARVERIT SCIAT ME QVID
QVID CONTRA EDICTVM ME
VM RETENTVM FVERIT
IN COMMISSVM VINDICA
TVRVM DELATORIBVS PRAE
MI NOMINE OCTAVA POR
TIONE CONSTITVTA . CVM
AVTEM ADFIRMATVR MIHI ANTE
HANC HIBERNAE ASPERITATIS PER
SEVERANTIAM OCTONIS ET
NOVENIS ASSIBVS MODIVM FRV
MENTI IN COLONIA FVISSE
ET INIQVISSIMVM SIT FAMEM
CIVIVM SUORVM PRAEDAE CVI
QVAM ESSE EXCEDERE SING
X SING MODIOS PRETIVM
FRUMENTI VETO

Troisième colonne

TIBERIA . PLATEA .

CONFÉRENCE D'HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE. TEXTES RELATIFS AUX INSTITUTIONS
CAPÉTIENNES

5. *Ordonnance de Philippe-Auguste concernant la Dime Saladine*
[1188, fin mars, Paris].

(DELABORDE, *Recueil des actes de Philippe-Auguste*, t. I, N° 229.)

1. His imprimis constitutum est de decimis quod omnes illi crucem non habentes, quicumque sint, decimam ad minus dabunt hoc anno de omnibus mobilibus suis et de omnibus redditibus, exceptis illis qui sunt Cisterciensis ordinis, et ordinis Carthusiensis, et ordinis Fontis Ebrardi, et exceptis Leprosis, quantum ad suum pertinet proprium.

2. In nullas communias mittet aliquis manum, nisi ille dominus, cujus ipsa communia fuerit; quale tamen jus in aliqua communiarum habebat prius aliquis tale habebit.

3. Qui alicujus terre magnam justitiam habet ejusdem terre decimam habebit. Et sciendum quod qui decimas sunt daturi, de toto mobili suo et redditibus decimas dabunt, non exceptis inde prius debitis suis; immo, post donationem decime, de residuo poterunt sua debita solvere.

4. Universi laici, tam milites quam alii, prestito juramento sub anathemate, clerici excommunicatione astricti, suas dabunt decimas.

5. Miles crucem non habens domino suo crucem habenti, ei cujus erit homo ligius, dabit decimam de suo proprio mobili et de feudo quem ab ipso tenebit. Si autem ab eo nullum tenebit feudum, de suo proprio mobili decimam domino suo ligio dabit; singulis vero a quibus tenebit, decimam de suis feudis dabit; et si nullum dominum ligium habebit, ei in cujus feudo manserit levans et cubans dabit decimam de suo proprio mobili.

6. Si quis, terram suam decimans, res alterius quam illius quem debet decimare invenerit in terra sua, et ille cujus res fuerint illas esse suas legitime monstrare poterit, decimans non poterit eas retinere.

7. Miles crucem habens qui sit heres legitimus, filius vel gener militis crucem non habentis vel alicujus vidue, habebit decimam patris vel matris sue.

8. In res archiepiscoporum seu episcoporum seu capitulorum seu ecclesiarum que ab eis movent in capite, non mittet aliquis manum nisi archiepiscopi, episcopi, capitula et ecclesie que ab eis movent. Si episcopi, colligent inde decimas et eos dabunt quibus dare debuerint.

9. Quicumque crucem habens qui dare talliam vel decimam et eas dare noluerit, ab illo capiatur cui suam debet talliam vel decimam, ut inde suam faciat voluntatem; qui eum ceperit, propter hoc non poterit excommunicari. Qui devote et legitime et sine coactione decimam suam dederit a Deo remunerationem accipiet.

6. — *Haute et Basse Justice d'après Beaumanoir* (Philippe de BEAUMANOIR, *Coutumes de Beauvaisis*, éd. Salmon, t. II, p. 340-347).

§ 1642. L'en doit savoir que tuit cas de crime quel qu'il soient dont l'en puet et doit perdre vie qui en est atains et condamnés, apartiennent a haute justice, excepté le larron; car tout soit il ainsi que li larres pour son larrecin perde la vie, nepourquant larrecins n'est pas de haute justice. Mes tuit autre cas vilain le sont, si comme murtre, traison, homicide, et esforcement de fame, essileur de biens par feu ou par estreper les par nuit, et tuit li cas qui chieent en gage de bataille, et faus monnoier et tuit li consentant et tuit li pourchaçant: et tuit tel fet ce sont cas de haute justice. Donc quant aucuns teus cas avient, la connoissance et la justice doit estre a celi qui la haute justice doit estre; et la connoissance des larrecins et de tous autres mesfes es queus il n'a nul peril de perdre vie demeure a celi a qui la basse justice appartient...

§ 1643. Aussi comme nous avons dit liquel cas de crime doivent estre justicié par celi qui a la haute justice, aussi sont il aucun exploit qui doivent estre leur par la reson de la haute justice, si comme tuit li bien de ceus qui sont ataint d'aucun des cas dessus dis. Mes c'est a entendre li bien qui sont en sa haute justice, car chascuns qui a haute justice en sa

terre en doit porter ce qui en sa terre est trouvé des biens qui furent a tous maufeteurs.

§ 1644. Les choses trouvees et les espaves lesqueles n'ont point de suite, et ce qui vient de bastars au seigneur par la reson de ce qu'il n'ont point de lignage, et ce qui eschiet des gens estranges quant nus du lignage ne se tret avant, toutes teus choses doivent estre au seigneur qui a la haute justice et nient a celi qui a la basse, s'il ne la gaaigne par longue teneure ou parce qu'il li fu donné par privilege, si comme il est en plusieurs lieux que li seigneur otroierent a aucunes eglises tous teus espois, tout fust ce qu'il retenissent la haute justice en ce qu'il donnoient..

§ 1647. Trives brisies et aseurement brisié sont bien cas de haute justice et pour ce doivent eles estre donnees quant eles sont requises et li aseurement fet par ceus qui ont haute justice et non par ceus qui ont la basse. Et puis que cil qui n'ont fors la basse justice ne pueent contraindre a donner trives ne fere fere aseurement, donques ne doivent il pas avoir les connoissances des enfreintures qui en nessent..

§ 1653. Les justices de pluseurs seigneurs sont entremellees et enclavees les unes dedans les autres et cil qui sont establi a garder les justices ne pueent par aucune fois aler garder leur justices qu'il ne passent par mi autre justice...

III. — Sujets donnés aux examens de la Faculté (1926)

CERTIFICAT DE GRAMMAIRE ET PHILOGIE

A. Commentaire.

πεπυσμένη μὲν, ὡς ἀπείκασαι, πάρει
πρόημα τοῦμόν· ὡς δ' ἐγὼ θυμοφθορῷ
μήτ' ἐκμάθοις παθοῦσα, νῦν δ' ἀπειρος εἶ.

Sophocle Trachin. 141-143.

1° Faire toutes les remarques que comporte l'accentuation de ce texte. Et montrer si les règles d'accentuation grecque appliquées en ce texte sont conformes aux règles de l'accentuation latine ou en différent. — 2° Prenant comme point de départ les exemples de parfait et d'aoriste contenus dans le texte, faire un exposé général de la constitution phonétique et du rôle morphologique de ces deux temps en grec. — 3° Comment s'analysent les composés ἀπείκασαι, πάρει, θυμοφθορῷ, ἐκμάθοις?

B. Texte d'ancien français.

Jofroiz li mareschaus de Champaigne chevaucha devant et les conduist; et chevaucha très qu'a une cité qui Cariople est apelee, si vit que leur cheval estoient lassé de ce qu'il avoient toute nuit chevauchié; et entra en la cité, et les fist herbergier bien endroit eure de midi. Et donnerent leur chevaus a mangier; et il meismes mangierent ce qu'il porent trouver, et ce fu pou... Johannis li rois de Blaquie les ot toute jour seüz a toute sa route. Et quant il fu nuiz, cil qui estoient en la cité si s'armerent tuit et s'en oissirent fors. Jofroiz fist l'avant-garde, et cil firent

lariere-garde qui le jour l'avoient faite. Ainsi chevauchierent toute nuit et l'endemain a grant doute et a grant paine.

(Villehardouin.)

1^o Traduire en français moderne. — 2^o Expliquer l'origine et la formation des mots suivants: tres que — midi — meïsmes — oissirent — riere garde. — 3^o Quels sont, dans ce texte, les mots d'origine germanique? Quels sont les traits phonétiques qui dénotent leur origine? — 4^o Expliquer la formation et l'évolution ultérieure des trois parfaits: *conduist*, *mit*, *flst*.

C. Texte français moderne.

Britannicus, I, 2. Couplet de *Burrhus*, depuis « De quoi vous plaignez-vous, Madame? » jusqu'à « la dépouille d'un maître », puis, depuis « Qu'importe que César » jusqu'à « tout-puissant? ».

1^o Présenter les remarques de vocabulaire, de syntaxe et de style que comporte la langue de ce passage comparée à l'usage actuel. — 2^o Examiner les effets qu'ont exercés dans ce morceau sur la langue de Racine les lois et les nécessités de la versification. — 3^o Indiquer la qualité des rimes.

BACCALAURÉAT

Version grecque

La conduite des Athéniens est inexcusable

Εἰ οἱ Ἕλληνες ἔροινθ' ὑμᾶς · „Ἄνδρες Ἀθηναῖοι, πέμπεθ' ὡς ἡμᾶς ἐκάστοτε πρέσβεις, καὶ λέγεθ' ὡς ἐπιβουλεύει Φίλιππος ἡμῖν καὶ πᾶσι τοῖς Ἕλλησιν, καὶ ὡς φυλάττεσθαι δεῖ τὸν ἄνθρωπον, καὶ παντὰ τὰ τοιαυτά;“ ἀνάγκη φάσκεν καὶ ὁμολογεῖν · ποιοῦμεν γὰρ ταῦτα. „Εἰτ', ὦ πάντων ἀνθρώπων φαυλότατοι, δέκα μῆνας ἀπογενομένου τάνθρωπου καὶ νόσῳ καὶ χειμῶνι καὶ πολέμοις ἀποληφθέντος, ὥστε μὴ ἂν δύνασθαι ἐπανελθεῖν οἴκαδε, οὔτε τὴν Εὐβοίαν ἡλευθερώσατε οὔτε τῶν ὑμετέρων αὐτῶν οὐδὲν ἐκομίσασθε · ἀλλ' ἐκεῖνος μὲν, ὑμῶν οἶκοι μενόντων, σχολὴν ἀγόντων, ὑγιαίνοντων“ — εἰ δὴ τοὺς τὰ τοιαῦτα ποιοῦντας ὑγιαίνειν φήσαιεν — „δὺ' ἐν Εὐβοίᾳ κατέστησε τυράννους . . ., ὑμεῖς δ' οὐδὲ ταῦτ' ἀπελύσασθε, εἰ μὴδὲν ἄλλ' ἐβούλεσθε, ἀλλ' εἰλάκατε · ἀφέσταθε δῆλον ὅτι αὐτῷ καὶ φανερόν πεποιήκατε, ὅτι, οὐδ' ἂν δεκάκις ἀποθάνη, οὐδὲν μάλλον κινήσεσθε. Τί οὖν πρεσβεύετε καὶ κατηγορεῖτε καὶ πράγμαθ' ἡμῖν παρέχετε;“ Ἄν ταῦτα λέγωσιν, τί ἐροῦμεν ἢ τί φήσομεν, Ἀθηναῖοι; ἐγὼ μὲν γὰρ οὐχ ὀρώ.

Version allemande.

Friedrich der Grosse als Kind.

Es war ein freudeleeres Leben im Königsschloss zu Berlin, als Friedrich heranwuchs, so arm an Liebe und Sonnenschein, wie in wenig Bürgerhäusern jener rauhen Zeit. Man darf zweifeln, ob der König, sein Vater, oder die Königin grössere Schuld an der Zerrüttung des Familienlebens hatten, beide nur durch Fehler ihres Naturells, welche in den un-aufhörlichen Reibungen des Hauses immer grösser wurden. Der König, ein wunderlicher Tyrann, mit weichem Herzen, aber einer rohen Heftigkeit, der mit dem Stocke Liebe und Vertrauen erzwingen wollte; die Königin dagegen, keine bedeutende Frau, von kälterem Herzen, mit einem starken Gefühl ihrer fürstlichen Würde, dabei mit vieler Neigung zur Intrigue,

ohne Vorsicht und Schweigsamkeit. Beide hatten den besten Willen und gaben sich ehrliche Mühe, ihre Kinder zu tüchtigen und guten Menschen zu machen, aber beide störten unverständig das gesunde Aufleben der Kinderseele.

G. FREYTAG.

Thème allemand.

L'enfance d'un roi.

Il semble que l'enfance d'un futur roi devrait être plus heureuse que celle d'un fils de bourgeois. On raconte pourtant que le prince à qui ses concitoyens devaient un jour donner le nom de Frédéric le Grand eut à souffrir souvent, dans ses jeunes années, du caractère violent et brutal de son père. Le roi se conduisait à son égard comme un véritable tyran et n'hésitait même pas à lui donner des coups de canne à la moindre faute. Il est naturel que l'enfant n'ait jamais montré au roi la confiance qui est d'ordinaire celle d'un fils envers son père et que la vie de la famille royale ait été constamment troublée par des scènes pénibles. La reine aurait dû chercher à attendrir le cœur de son époux ; mais c'était une femme peu intelligente qui s'intéressait plus aux intrigues de cour qu'à l'éducation de ses enfants. Si le jeune Frédéric a eu une jeunesse malheureuse et privée de toute joie, c'est autant la faute de la reine que celle du roi.

Thème anglais.

Ce que nous montre cette simple anecdote, notre propre observation sans doute ou bien nous l'a déjà suggéré, ou bien nous permettra de le confirmer quelque jour. Les rêves les plus étranges et les plus effrayants, bien loin d'être, comme on l'a cru autrefois, l'annonce des malheurs qui nous menacent, sont évidemment, dans la plupart des cas, les produits du travail de l'esprit sur de petits faits très inoffensifs. Quelqu'un vient-il vous réveiller en vous saisissant le poignet ? Vous pouvez rêver, par exemple, qu'on vous coupe la main, et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, vous imaginerez toutes les circonstances qui précèdent et expliquent votre sensation. En réalité, si les rêves révèlent quelque chose, ce sont nos pensées, nos craintes, nos désirs secrets, et c'est en nous que sont les dangers dont parfois ils nous parlent.

Version anglaise.

It was about noon. I sat beneath the shade of an ash-tree ; I was not at work, for the weather was particularly hot, and I felt but little inclination to make any exertion. Leaning my back against the tree, I was not long in falling into a slumber. I particularly remember that slumber of mine, for it was about the sweetest that I ever enjoyed ; how long I continued in it I do not know. I could almost have wished that it had lasted to the present time. All of sudden it appeared to me that a voice cried in my ear : « Danger ! Danger ! » Nothing seemingly could be more distinct than the words which I heard ; an uneasy sensation came over me, which I strove to get rid of, and at last I succeeded, for I awoke. A girl was standing opposite to me, with a little dog beside her. « Ha ! said I, was it you that cried danger ? What danger is there ? — Danger ! There is no danger, she answered, what danger should there be ? I called to my dog, but his name is not Danger ; it is Stranger. »

BIBLIOGRAPHIE

COURS D'HISTOIRE CH. GUIGNEBERT : *Orient et Grèce* par A. Moret, Professeur au Collège de France et P. Cloché, Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

— *Histoire Romaine*, par J. Bayet et R. Thouvenot, Professeur agrégés de l'Université — Paris, Librairie Armand Colin, 1925.

Ce sont deux petits manuels destinés à l'enseignement secondaire, rédigés conformément aux programmes des classes de sixième et de cinquième, mais qui représentent des livres du maître tout autant que de l'élève. Ils sont excellemment rédigés, sobrement et nettement, mais cependant sans sécheresse et ont le grand mérite d'être parfaitement au courant des découvertes les plus récentes. Ce mérite est tout particulièrement appréciable pour l'Orient et l'Égypte et le nom de M. Moret garantit la haute valeur de l'exposé. Les non-spécialistes de cette histoire, quel que soit leur âge — et quand nous parlons de non-spécialistes nous pensons à nos étudiants, même à ceux d'histoire, qui ont besoin d'une base précise pour leurs études ultérieures — les non-spécialistes, auront grand intérêt à trouver un résumé aussi clair de l'ensemble des connaissances aujourd'hui acquises. Nous en dirons autant de l'histoire de la Grèce et de celle de Rome qui se sont singulièrement, sinon transformées du moins élargies depuis ces vingt dernières années. Nous tenons à exprimer aussi l'admiration que mérite l'illustration extrêmement soignée et fort bien choisie de ces excellents manuels. Décidément, avec des livres qui parlent si bien non seulement à l'intelligence, mais aux yeux, il devient impardonnable de n'avoir pas une notion précise de l'histoire des peuples anciens. De tels manuels sont appelés à rendre de grands services à tous.

A. GRENIER.

Ciro TRABALZA, Ettore ALLODOLI, Pietro Paolo TROMPEO, *Esempi di Analisi letteraria raccolti per gl' Istituti medi superiori*. 3 vol. in-8° de pp. 446, 375, 443. Torino, G. B. Paravia e C., 1926.

Les auteurs de cette anthologie se sont fait connaître antérieurement par des travaux d'un tout autre genre. Mais laissant provisoirement la poursuite des recherches érudites, ils ont voulu mettre leur expérience et leur bon goût au service d'une nouvelle publication, utile elle aussi et très digne de louanges. Ils réunissent, sous le nom d'*Esempi di Analisi letteraria*, un choix de pages empruntées à leurs confrères en critique.

Le titre même de l'ouvrage en dit les intentions. On ne s'y montre pas curieux de la fortune des œuvres, de leurs sources, des circonstances où elles virent le jour. On se préoccupe seulement d'en faire comprendre et apprécier le contenu jugé en lui-même. En vue de cette fin, on cueille ici et là dans les livres, les articles, les préfaces de maint critique italien de nos jours. Un des caractères propres à l'entreprise est, en effet, semble-t-il, de donner la parole, non pas certes exclusivement, mais de préférence à des hommes encore vivants ou morts depuis peu. Ainsi apparaît au lec-

teur comment l'Italie actuelle juge les principaux prosateurs et poètes de sa littérature.

On pourrait signaler quelques lacunes. Les trois auteurs sont les premiers à le reconnaître, mais, disent-ils, « nous n'avons pas toujours trouvé la page digne d'être lue. »

Le contenu des trois volumes est indiqué par leurs sous-titres : I. *Da San Francesco alla fine del trecento* ; II. *Da Leon Battista Alberti a Giambattista Vico* ; III *Dall' Arcadia ai giorni nostri*.

L'ouvrage se termine par une cinquantaine de pages révélant une intention curieuse. Après avoir expliqué pas à pas aux jeunes Italiens les mérites des principaux écrivains de leur riche littérature, on a l'idée d'introduire les lecteurs dans une sorte de galerie des plus grands poètes du monde. « Ils y retrouveront Dante, Manzoni, Leopardi, mais dans un *nobile castello*, où n'ont plus place les divisions chronologiques et topographiques. Ils les retrouveront en compagnie d'Homère, de Virgile, de Cervantès, de Shakespeare, de Racine, de Goethe. Ce sont les poètes de l'*altissimo canto*, les voix où l'humanité se reconnaît elle-même, transfigurée dans une lumière idéale, les noms qu'elle prononce quand elle exalte en elle-même sa propre puissance créatrice. » On notera en passant le prestige que Racine continue à garder en Italie.

L'*Antologia della nostra critica letteraria moderna* de Luigi Morandi, L'*Antologia della critica e dell' erudizione* de Francesco Flamini ont rendu et rendront encore des services appréciables. Mais les *Esempi* ont été recueillis par MM. Trabalza, Allodoli, Trompeo avec des intentions assez différentes. Aussi, même les personnes cultivées qui possèdent les deux premiers ouvrages auraient-elles avantage à faire bon accueil sur leurs rayons à cette nouvelle anthologie vivante et riche.

Gabriel MAUGAIN.

Bibliothèque nationale et universitaire

Quelques acquisitions récentes

(Du 15 mai au 15 novembre 1926)

G (ÉCONOMIE POLITIQUE)

134.445 *Gouvernement général de Madagascar. Annuaire général*, 1926. Tananarive (Impr. Offic.), 1926, in-8°, 661 p.

134.444 **Gemähling** (Paul), *Statistiques choisies et annotées*. Paris (Sirey), 1926, in-8°, 150 p.

134.446 **Galpin** (W F.), *The grain supply of England during the napoleonic period*. Thesis. New-York (Mac Millan), 1925, in-8°, 305 p.

134.440 **Courtsault** (Paul), *La vie économique à Bordeaux pendant la guerre*. (Public. Dotation Carnegie), Paris, 1925, in-8°, 99 p.

134.439 **Bloch** (Camille), *Bibliographie méthodique de l'histoire économique et sociale de la France pendant la guerre*. (Public. Dotation Carnegie). Paris, 1925, in-8°, 919 p.

134.441 **Pinot** (Pierre), *Le contrôle du ravitaillement de la population civile*. (Hist. écon. et sociale de la guerre mondiale). (Publication Dotation Carnegie). Paris, 1925, in-8°, 317 p.

452 *Madagascar*, 17 cartes (Service géographique), 1925.

134.482 **Hermendingen** (Ernst von), *Demokratie oder Bolschewismus*. Lenzburg, 1926, in-8°, 20 p.

134.473 **Dencker** (Kurt), *Die Hauptschriften von Direktoren der Britisch-Ostindischen Kompagnie in der Zeit des Merkantilismus*. Diss... Köln. Gelsenkirchen (Münstermann), 1925, in-8°, 75 p.

134.466 **Pöhler** (Therese), *K. H. Heydenreich (1764-1801) u. das Problem der weiblichen Bildung*. Diss... Köln. Paderborn (Tüshaus), 1925, in-8°, 65 p.

134.457 **Buddensieg** (H.), *Die Kultur des deutschen Proletariates im Zeitalter des Frühkapitalismus u. ihre Bedeutung für die Kulturidee des Sozialismus*. Lauenburg (Saal), 1923, in-8°, 178 p.

134.458 **Weber** (Max), *Gesammelte Aufsätze zur Sociologie u. Sozialpolitik*. Tübingen (Mohr), 1921, in-8°, 518 p.

134.459 **Meinecke** (F.), *Die Idee der Staatsräson in der neueren Geschichte*, Munich (Oldenbourg), 1924, in-8°, 543 p.

H (SCIENCES)

14.693 **Wickersheimer** (E.), *La pierre de St. Paul, les langues et les yeux de serpent de l'île de Malte*. (Bull. dell' Ist. italiano dell' arte sanitaria, XXII, 1923.) Rome.

152.403 **Meunier** (L.), *Histoire de la Médecine, depuis ses origines jusqu'à nos jours*. (Paris Le Français), 1924, in-8°, 642 p.

152.404 **Wickersheimer** (E.), *Note sur le liber de medicinis expertis attribué à Galien*. (Bull. Soc. fr. d'hist. méd. XVII, Nos 1-2), 1923.

I f III f **Le Meilleur** (M. V. J.), *La panique* (thèse méd. Bordeaux), 1919-20, in-8°, 39 p.

I IV **Harmand** (G. G.), *Troubles psychiques dans l'encéphalo-myélite épidémique* (ib.), 1920.

153.216 **Heernu** (S.), *Pédiatrie. Analyses des articles parus dans les revues belges et étrangères*. Bruxelles (Lebègue), 1926, in-8°.

M (ALSATIQUES)

123.175 **Munier-Solain** (J.), *Le cardinal Collier. Lettres et prophéties de Marie-Thérèse. L'embûche autrichienne. Compléments aux leçons données en Sorbonne*. Paris (Payot), 1918, in-8°, 238 p.

39.684 **Weymann** (Ch.), *Une ville d'Alsace du Moyen Age, Thann*. Paris (Edit. Artistiques), in-4°, 418 p., 1924.

123.333 **Fruttmann** (Alph.), *Kirchengeschichte des Elsasses*. Ein kurzes Handbuch. 2^e éd. Kehl (Eckmann), 1925, in-8°, 461 p.

36.874 *Regesten der Bischöfe von Strassburg*. II. 1 fasc. 1202-1244. Innsbrück, 1924.

123.339 **Brossard** (Séb. de), *Canticum Eucharisticum pro pace facta anno 1697...* Strasbourg (Le Roux), 1925, in-4°, 117 p.

123.337 **Laufenburger** (H.), *L'industrie sidérurgique de la Lorraine désannexée et la France*. Strasbourg (Imp. franç.), 1924, in-8°, 251 p.

123.344 **Eisenmenger** (G.), *La Lorraine au travail*. Paris (Roger), sans date, in-8°, 266 p.

123.349 **Pfleger** (Lucien), *La congrégation des sœurs du très-saint Sauveur, dites sœurs de Niederbronn*. Trad. Riehl. Lille-Paris (Desclée), 1925, in-8°, 622 p.

123.350 **Boyé** (Pierre), *Le roi Stanislas grand-père, 1725-1766*. Recueil de lettres. Nancy (Berger-Levrault), 1922, in-8°, 158 p.

123.567 **Stadler** (Edouard), *Elsass-Lothringen* (Schriften zur polit. Bildung, v Reihe, Grenzlande, Heft 3). Langensalza (Beyer), 1926, in-8°, 56 p.

39.785 **Hell** (Lucien), *Der Engelspfeiler im Strassburger Münster*. Freiburg i. Br., Urban-Verlag, 1926, in-4°, 27 p., 42 pl.

123.564 **Treitz** (J.), *M.-F. Korum, Bischof von Trier, 1840-1921, ein Leben u. Zeitbild*. München-Rom (Theatiner-Verlag), 1925, in-8°, 426 p.

123.354 **Pfleger** (Lucien), *Der Strassburger Münsterprediger Simon Ferdinand Mühe (1788-1865)*. Colmar (Alsatia), 1925, in-8°, 255 p.

123.356 **Forrer** (R.), *Les éléphants, hippopotames et l'homme de l'Alsace quaternaire*. Colmar (Decker), 1925, in-8°, 201 p.

123.546 **Townroe** (B.-S.), *A wayfarer in Alsace, with 18 illustrations*. Lond. (Methuen), 1926, in-8°, 211 p.

123.546 **Walter** (T.), *Das Largetal. Historisch-topographische Skizzen zugleich ein Wanderbüchlein nach dem Trouée de Belfort*. Guebwiller (Alsatia), in-8°, 1925, 78 p.

123.556 **Bronner** (Fritz), *Die Verfassungsbestrebungen des Landes-ausschusses*. Heidelberg, 1926.

123.561 **Borries** (Emil v.), *Wimpfeling u. Murner im Kampf um die ältere Geschichte des Elsass*. Ein Beitrag zur Charaktergeschichte des deutschen Frühhumanismus. (Schriften des Wissensch. Instituts der Els.-Lothr. im Reich). Heidelberg (Winter), 1926, in-8°, 272 p.



**Installez
votre Salle de Bain,
votre Cuisine,
à l'ÉLECTRICITÉ.**

**Demandez notre Brochure:
CHAUFFAGE PAR ACCUMULATION.**

ELECTRICITE DE STRASBOURG S. A.

1, rue du 22-Novembre — Téléphones 9.47, 9.48.

Les bons produits

**UGMA
LORiot
LE PAYSAN**

sont un régal pour chacun.

En vente dans les bons magasins d'alimentation.

Confitures UGMA

Chocolats LORiot

Fruits confits UGMA

Bonbons LORiot

Fruits au sirop UGMA

Potages UGMA

Conserves de légumes UGMA

Farines UGMA

Tomates LE PAYSAN

Flocons d'avoine UGMA

**Etablissements Ungemach
Société Alsacienne d'Alimentation UGMA
Strasbourg.**

5^e ANNÉE
N^o 5

LF
3101
.B8

MAR 22 1927

1927
1^{er} MARS

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
(Chèques postaux 3670, Strasbourg)
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide: France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro: France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

	Pages
I. P. COLLOMP	171
II.	
Chronique.	
Réunions du Samedi.	
(Linguistique, Orientalisme et Archéologie, p. 179,	
— Histoire littéraire, p. 182, — Histoire des Religions	
p. 184).	
III.	
Initiation et méthodes.	
H. BAULIG	187
Notes pour le dessinateur	
IV.	
Examens et concours.	
1. Textes à traduire ou à commenter.	
(Grec, p. 194, — Latin, p. 195, — Allemand, p. 197, —	
Italien, p. 199, — Français, p. 197).	
2. Sujets donnés aux examens de la Faculté.	
Baccalauréat (Italien, p. 201, — Espagnol, p. 202).	
3. Sujets donnés aux concours de l'enseignement secondaire.	
(Agrég. de grammaire, p. 203, — Agrég. d'allemand,	
p. 204, — Agrég. de l'ens. secondaire des jeunes filles,	
p. 204, —).	
V.	
Revue bibliographique.	
E. HOPFFNER	
KURT GLASER, <i>Altfranzösisches Lesebuch des späten</i>	
<i>Mittelalters</i>	205
G. COHEN, <i>Histoire de la mise en scène dans le théâtre</i>	
<i>religieux du Moyen Age</i>	205
G. MAUGAIN	
M. MAZZIOTTI, <i>Napoleone terzo e l'Italia</i>	206
G. NATALI, <i>Idee, Costumi, Uomini del settecento</i>	207
A. GALLETI, <i>Poeti, poesia e storia</i>	207
L. DE ANNA, <i>Traductions de Molière</i>	207
A. BERTUCCIOLI, <i>Le dernier jour d'un condamné</i> , avec	
introd. et notes	207
A. BERTUCCIOLI, <i>Pierre Loti</i>	207
<i>Bibliothèque nationale et universitaire. Quelques acqui-</i>	
<i>sitions récentes</i>	208

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN,
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

LA PAPYROLOGIE

(Fin)

§ 29. — L'introduction générale de Schubart plus haut citée peut naturellement servir d'introduction à cette partie historico-juridique de la papyrologie. Elle a été précédée de quelques années par un grand Manuel en quatre volumes.

L. Mitteis et U. Wilcken. *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde. I. Historischer Teil von U. Wilcken* : 1. *Grundzüge* ; 2. *Chrestomathie. II. Juristischer Teil von L. Mitteis* : 1. *Grundzüge* ; 2. *Chrestomathie*. 1912.

Ce grand ouvrage restera longtemps fondamental. On peut regretter que les Chrestomathies ne soient guère appropriées à une première initiation. Les notes y sont si rares qu'elles ne permettent pas une lecture facile des pièces à qui n'a pas déjà reçu une préparation assez sérieuse, et n'a pas la pratique des langues techniques des documents.

Pour acquérir cette pratique, il est bon d'avoir constamment recours à F. Preisigke. *Fachwörter des öffentlichen Verwaltungsdienstes Aegyptens in den griechischen Papyrusurkunden der ptolemäisch-römischen Zeit*. 1915.

et, pour l'époque romaine seulement, à

N. Hohlwein. *L'Egypte romaine. Recueil des termes techniques relatifs aux institutions politiques et administratives de l'Egypte romaine, suivi d'un choix de textes papyrologiques*. 1912.

Ce dernier ouvrage se compose 1^o d'une abondante bibliographie ; 2^o d'un exposé systématique de l'organisation politique administrative et juridique de l'Egypte romaine ; 3^o d'un lexique encyclopédique, avec renvois aux sources et aux travaux, des termes techniques ; 4^o d'un lexique des termes relatifs à l'armée : ces termes sont donnés en latin et accompagnés de leurs traductions grecques avec indication des textes qui les fournissent ; 5^o d'un lexique, conçu sur le même type, des termes latins dont les institutions de l'Egypte romaine fournissent les équivalents grecs ; 6^o et 7^o de listes de termes français et grecs avec renvois aux pages de l'ouvrage ; 8^o d'un recueil de textes choisis.

Pour une orientation plus rapide on peut employer

F. Preisigke. *Antikes Leben nach den griechischen Papyrus*. 1916.

§ 30. — L'histoire politique n'est pas sans doute celle que les découvertes papyrologiques ont le plus favorisée. Les renseignements directs sur les événements du temps sont rares et « l'anonyme de Gourob » (= Wilcken.

¹⁾ Voir le *Bulletin*, 1^{er} janvier et 1^{er} février 1927.

Chr. I.) doit peut-être au fait qu'il est seul de son espèce une partie de sa célébrité. Mais on peut tirer de certaines pièces des renseignements indirects. Il y a des lettres privées qui font allusion à des révoltes de Thébaidé, des pétitions qui font allusion aux services du demandeur dans les guerres étrangères. Et d'un autre côté la chronologie de la dynastie est éclairée par les dates très développées des actes passés entre les particuliers. L'histoire politique ne peut plus ignorer les papyrus. On s'en convaincra par l'usage des travaux suivants :

M. Strack. *Die Dynastie der Ptolemäer*. 1897.

Ce livre ancien reste un instrument de travail très commode, non seulement par l'appendice où les inscriptions lagides utiles au sujet sont rassemblées, mais encore par le tableau chronologique des Lagides qu'on y donne accompagné de recherches justificatives et d'éclaircissements sur la famille royale et sur les principes de la domination ptolémaïque en Egypte.

Bouché-Leclercq. *Histoire des Lagides*. I^{er} vol. 1903 ; II^e 1904 ; III^e 1906 ; IV^e 1907.

dont les deux premiers volumes sont consacrés à l'exposé historique proprement dit, les deux derniers réservés à l'étude de l'administration, des institutions, de la civilisation. Il y est fait le plus large emploi des papyrus.

Il vient de paraître une brève et lumineuse synthèse de tout ce que nous savons de l'Egypte lagide dans le livre suivant :

P. Jouguet. *L'Impérialisme Macédonien et l'hellénisation de l'Orient*. Collection : *L'évolution de l'Humanité*. N^o 15, 1926.

Pour l'époque romaine,

Milne. *A history of Egypt under the roman Rule*. 1898,

servira d'orientation, mais vu la date ne peut faire état que des premières découvertes. Il faut avoir recours aux travaux de détail que font connaître les diverses bibliographies indiquées au § 15.

Enfin une histoire toute récente de l'Egypte depuis Alexandre jusques à la conquête arabe est due à un papyrologue.

W. Schubart. *Aegypten von Alexander dem Grossen bis auf Mohammed*.

La chronologie des premiers Lagides vient d'être étudiée par :

K. S. Beloch. *Zur Chronologie der ersten Ptolemäer*. *Archiv f. Papyrusforschung*. VII. 1924, p. 161-171, et VIII. [1926], p. 1-10.

Le second article de K. S. Beloch répond en partie au mémoire suivant :

Ernst Meyer. *Untersuchungen zur Chronologie der ersten Ptolemäer auf Grund der Papyri*. (Zweites Beiheft zum *Archiv f. Papyrusforschung*.) 1925.

§ 31. — Les *praescripts* des actes qui renseignent sur la chronologie de la maison royale renseignent aussi sur les cultes dynastiques, culte d'Alexandre et culte des Ptolémées, car la date est donnée au moyen des sacerdoces éponymes. Mais les documents les plus divers peuvent aussi contribuer à la connaissance de ces cultes, et d'une façon plus générale

à celle des cultes, temples, clergés de l'Égypte gréco-romaine. Non seulement la religion est en Égypte comme ailleurs mêlée à toute la vie, mais encore et surtout les Lagides ont eu nécessairement une politique religieuse en raison de la grande influence que possédait le clergé national égyptien. L'importance du dit clergé n'était d'ailleurs pas exclusivement d'ordre spirituel. On sait que les temples avaient de grandes propriétés, qu'ils étaient mêlés par divers monopoles à la vie industrielle du pays. Les préoccupations financières ont tenu la plus grande place dans l'esprit des Lagides : elles aussi les conduisaient à s'occuper de la religion, pour en régler par leurs ordonnances et tourner à leur profit tout l'élément temporel. Les historiens antiques ne peuvent être sur tous ces points que très sommaires. Les inscriptions elles-mêmes ne donnent que sporadiquement des lumières et tout le mécanisme de l'organisation et de la pratique journalière ne peut être reconstitué que par les papyrus. Sur toute la question des cultes en Égypte hellénistique :

W. Otto. *Priester und Tempel im hellenistischen Aegypten*. 1905,

a réuni à peu près tout ce que l'on pouvait savoir à cette date. Il n'est pas paru depuis d'ouvrage d'ensemble aussi général, mais naturellement beaucoup de papyrus et de travaux de détail intéressant la question ont été publiés.

§ 32. — L'apport des papyrus pour la connaissance de l'administration générale est tout aussi neuf et du même ordre. Les historiens anciens ne sont pas toujours disposés à développer beaucoup leurs descriptions des administrations, et leur attention est parfois limitée aux organes centraux. Lorsqu'ils incorporent à leur texte des actes administratifs, *prostigmata* ou rapports de subordonnés, on peut souvent craindre qu'ils n'aient déformé les originaux. Les inscriptions ne provoquent pas la même crainte : mais on n'a pas sans doute gravé sur la pierre des spécimens de tous les actes de tous les fonctionnaires. Les papyrus peuvent avoir au contraire conservé n'importe quoi, même le plus infime. On y trouve aussi bien un *prostigma* royal qu'un rapport sur les jours du mois où l'huile a manqué dans un gymnase ; aussi bien le « journal » du préfet d'Égypte que la quittance d'un douanier constatant le paiement de la taxe d'usage pour le passage d'un âne avec sa charge ; aussi bien le procès-verbal des séances d'une *βουλή* municipale qu'un ordre aux autorités locales d'avoir à s'occuper des repas d'un fonctionnaire en tournée. En un mot, on y voit fonctionner le mécanisme administratif et agir le personnel même le plus subalterne, et l'on peut y prendre l'idée la plus concrète de leurs pièces de service puisqu'on en a souvent les originaux.

On trouvera des exposés d'ensemble chez Bouché-Leclercq et U. Wilcken, *Grundzüge*. Les études spéciales sont naturellement innombrables. On signalera seulement ici les trois ouvrages d'ensemble sur les institutions militaires.

J. Lesquier. *Les Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*. 1911.

— *L'Armée romaine d'Égypte d'Auguste à Dioclétien*. 1918 (*Mém. Inst. Fr. d'Arch. orientale*. XLI).

J. Maspero. *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*. 1912.

§ 33. — Les études juridiques ont pris en papyrologie un développement très considérable. Dès 1900 a paru :

O. Gradenwitz. *Einführung in die Papyruskunde. I. Heft. Erklärung ausgewählter Urkunden nebst einem Kontrarindex und einer Tafel in Lichtdruck.* 1900.

Ce livre, dont la deuxième partie n'a jamais paru, n'est pas, comme le ferait supposer le titre mal choisi qu'il porte, une introduction générale à la papyrologie comme celle de Schubart. Bien que le premier chapitre en soit intitulé : *Zur Theorie der Entzifferung*, il est essentiellement consacré aux documents juridiques et même en principe aux seuls contrats. Il est naturellement vieilli en plusieurs de ses parties, et ne présente pas un tableau d'ensemble de la science juridique des papyrus. On peut demander ce tableau aux *Grundzüge et Chrestomathie* de Mitteis, et mieux encore peut-être à deux livres plus récents :

Modica. *Introduzione allo studio della Papirologia giuridica.* 1914.

P. M. Meyer. *Juristische Papyri. Erklärung von Urkunden zur Einführung in die juristische Papyruskunde.* 1920.

Les « juristische Papyri » sont essentiellement une chrestomathie. Mais elle est si méthodiquement classée et pourvue d'explications souvent si nettes qu'elle peut servir de manuel des institutions juridiques lagides et romaines basé sur l'analyse diplomatique et l'analyse de contenu des documents. Chaque classe de documents est étudiée dans une introduction, et chaque pièce est accompagnée elle-même d'une introduction et de notes où il est tenu compte, beaucoup plus que chez Mitteis, des ignorances naturelles aux commençants. Une très abondante bibliographie permet de pousser l'étude beaucoup plus loin.

Il est impossible de ne pas mentionner ici l'ouvrage célèbre de

L. Mitteis. *Reichsrecht und Volksrecht.* 1891.

Il y est certes question de bien d'autres choses que des papyrus, mais les papyrus y sont souvent appelés à élucider les problèmes traités, tant en ce qui concerne la diffusion du droit grec en Egypte qu'en ce qui concerne les influences mutuelles du dit droit, des conceptions orientales et du droit romain.

Le papyrologue qui se propose de s'initier aux questions juridiques si vastes et si complexes que soulèvent les papyrus ne peut se dispenser de recourir aux revues techniques de droit et particulièrement à la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung*.

où paraissent une foule d'articles papyrologiques.

La *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft* contient des *Juristische Papyrus-Berichte* dus à P. M. Meyer.

§ 34. — L'intérêt des papyrus pour les sciences juridiques, pour l'histoire des droits grec et romain est sans doute mis en lumière dans l'ouvrage suivant que je n'ai pu voir :

de Francisci. *La papirologia nel sistema di studi di storia giuridica*. 1920.
(*Prolusione al corso di Papirologia giuridica presso la R. Università di Roma, tenuta dal pr. d. F. per l'anno 1919/20.*)

Il est d'ailleurs aisé de se rendre compte de tout ce que les papyrus apportent de neuf au juriste. Ils ont complété la connaissance des lois grecques en général, et peut-être inauguré celle des lois grecques d'Égypte en particulier. L'influence d'Athènes et même de la législation solonienne sur la législation alexandrine serait peut-être encore ignorée sans les *Dikaionomata* du P. Hal. 1 ; de même que c'est à des papyrus que l'on doit des ordres royaux, des édits d'empereurs ou de préfets sur l'organisation juridique de l'Égypte royaume grec, puis province romaine. La connaissance de cette organisation, des tribunaux, de leur compétence, de la procédure suivie, quoique elle soit encore imparfaite, est cependant arrivée à d'appréciables résultats, qu'elle n'aurait jamais atteints si l'Égypte n'avait préservé des procès verbaux d'audience et des plaintes de toute sorte, en originaux, souvent apostillées de l'autorité qui les a reçues. Les résultats sont, pour la période ptolémaïque, rassemblés chez

A. Semeka. *Ptolemäisches Prozessrecht*. I, 1913.

Ce n'est pas seulement le procès que les papyrus éclairent. Ils ont rendu en grand nombre les actes où les affaires étaient consignées, actes publics ou privés, de forme égyptienne ou grecque, ou mixte. L'Égypte est sans aucun doute la province du monde antique où l'on connaît le mieux l'organisation du notariat et le formulaire des actes. Pour une vue d'ensemble sur ce dernier sujet le mieux est d'avoir recours à Mitteis, *Grundzüge* et aux *Juristische Papyri* de P. M. Meyer.

§ 35. — L'esquisse qu'on a tenté de tracer ici des apports nouveaux et des tâches de la papyrologie fait sans doute apparaître assez clairement ce qu'il y a de juste dans la pensée de ceux qui n'en font qu'un assemblage de disciplines indépendantes, et qui lui refusent le droit à l'isolement absolu, auquel d'ailleurs aucun papyrologue n'a jamais prétendu. On espère qu'elle a fait apparaître inversement aussi l'indépendance relative et l'unité réelle qu'on ne peut lui contester. Elle étudie des documents nouveaux, et nouveaux de la même nouveauté : des documents conservés sans choix et sans volonté de conservation, qu'ils soient littéraires ou historico-économico-juridiques ou — ils le sont tous de diverses façons — linguistiques. On a aussi fait allusion aux §§ 8 et 10 d) à ce fait qu'elle est une en tant que contribution à la connaissance de l'Égypte à la période gréco-romaine. De ce point de vue tous les documents qu'elle apporte servent à la même recherche, l'histoire ethnographique et culturelle de l'Égypte entre la fin du IV^e s. avant et le VIII^e s. après J. C. Et c'est ce qui justifie la place qui lui est faite, à côté des études d'Égyptologie pharaonique et hiéroglyphique, aussi bien dans la revue italienne *Egyptus* que dans la *Revue de l'Égypte ancienne*. On s'arrêtera quelque peu pour finir sur cette dernière considération, en notant que la papyrologie gréco-latine doit s'annexer ici les papyrus coptes qui représentent le réveil de la

nationalité et la fin du monde classique, et pour l'époque ptolémaïque les papyrus démotiques.

Le grand problème de cette période gréco-romaine est celui que pose la coexistence sur le même sol et l'influence réciproque de plusieurs races et de plusieurs civilisations. Le peuple égyptien — produit peut-être dès l'origine d'un mélange — a reçu de tout temps l'apport des peuples voisins : Lybiens, Ethiopiens, Sémites dès l'époque Hyksos, Perses, Hébreux à l'époque perse et plus tard ; Grecs de toute provenance avec Alexandre et les Lagides, Italiotes et Romains. Il a subi depuis la conquête perse plusieurs dominations étrangères et l'influence des civilisations auxquelles elles appartenaient. Comment a-t-il réagi sous toutes ces poussées ou tous ces chocs ? Qu'a-t-il accepté, éliminé, absorbé, dénaturé, assimilé de tous ces apports ? Sur cette question les textes narratifs ne sont pas bien explicites, et le matériel épigraphique et archéologique — qui en tout état de cause serait au moins quantitativement complété par les papyrus — ne donne pas en réalité de renseignements sur tous les faits — faits d'ordre privé, journalier, domestique — que les papyrus éclairent.

La question ethnographique et anthropologique elle-même ne reste pas sans réponse papyrologique. On suit dans les documents aussi bien les vicissitudes de l'onomastique que la biographie d'un grand nombre d'étrangers qui conservent longtemps leur ethnique. On est renseigné sur leurs unions entre eux ou avec les indigènes et l'on voit se former les foyers composites où le père est étranger et la femme égyptienne ou vice versa. Il n'est pas jusques aux caractères somatiques des indigènes, étrangers et métis qu'on ne puisse espérer éclairer avec la papyrologie puisque des pièces nombreuses donnent des signalements. Et ces signalements, s'ils sont forcément beaucoup moins précis que les mensurations pratiquées sur les momies, ont en revanche sur certaines d'entre elles cet avantage qu'ils ne sont pas anonymes, mais donnés pour des individus dont on connaît l'ethnique.

Pour l'onomastique, on dispose d'un répertoire :

F. Preisigke. *Namenbuch enthaltend alle griechischen, lateinischen, ägyptischen... Menschnennamen, soweit sie in griechischen Urkunden Aegyptens sich vorfinden.* 1922.

et l'on citera les travaux de :

W. Spiegelberg. *Aegyptische und griechische Eigennamen aus Mumienetiketten der römischen Kaiserzeit, auf Grund von grossenteils unveröffentlichten Material gesammelt und erläutert. [Demot. Studien, I.]* 1901.

Griffith, dans l'édition citée au § 28 des Papyrus démotiques de la Bibliothèque J. Ryland.

Crönert. *Zu den Eigennamen der Papyri und Ostraka (Studien zur Paläographie und Papyruskunde, éd. par Wessely, t. II, 1902, p. 36) ;*

quant aux signalements le livre fondamental sur la question, et qui contient, avec quelques résultats, à peu près tout le matériel que l'on peut souhaiter, est :

Alessandra Caldara. *I connotati personati nei documenti d'Egitto dell'età greca e romana*. 1924.

Enfin un livre récent :

F. Heichelheim. *Die auswärtige Bevölkerung im Ptolemäerreich*. *Klio*. Beiheft XVIII (N. F. Beih. V.) 1925 ;

étudie en détail la présence, la provenance et la situation des étrangers dans le royaume lagide.

Avec la juxtaposition de ces groupes et races somatiquement différentes, il faut signaler encore une autre répartition de la population qui, dépendant en quelque mesure de la première, ne coïncide cependant sûrement pas avec elle : la répartition en classes politiques et culturelles. Politiques car les envahisseurs ont tout naturellement pris dans le pays la première place, au-dessus des indigènes, et le principe antique de la personnalité du droit en faisait facilement des groupes à part, — culturelle parce qu'ils apportaient non seulement leur droit, mais leurs coutumes, leurs idées religieuses, leurs goûts mêmes.

Or, on a d'autant plus de chance de surprendre et les détails de cette stratigraphie sociale, et ceux du mécanisme par lequel les groupes divers ont réagi l'un sur l'autre que l'on peut mieux connaître la pratique de la vie domestique et journalière. Les papyrus qui fournissent le stemma d'une famille mixte et où l'on voit que la mère égyptienne introduit pour ses filles les noms égyptiens dans un milieu grec, ceux au contraire où l'on assiste aux heurts — quelquesfois très concrets — des Grecs et des indigènes, ceux qui révèlent l'existence de petits sanctuaires domestiques de dieux étrangers ; les contrats avec leurs stipulations et leurs formules où l'esprit grec et l'esprit oriental se combattent ou se combinent, et dans le classement historique desquels on peut chercher, comme l'a fait Waszynski, le reflet de l'évolution économique et sociale ; les lettres familiales où les préoccupations et les sentiments sont écrits — en un mot toute cette documentation de première main et sincère remplace pour nous par des données précises les généralités vagues ou les principes d'application inconnue que l'on peut trouver chez les historiens. On verra ce que la papyrologie peut en tirer en lisant.

P. Jouguet. *Les Lagides et les indigènes égyptiens*, dans : *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, II, p. 419.

Et l'on n'oubliera pas que les papyrus littéraires eux-mêmes doivent être joints, pour l'étude historique de l'Egypte gréco-romaine, aux documents. Car ils attestent ce que lisaient les Grecs, et plus tard ce que lisaient les Latins d'Egypte. Avec le gymnase et dans le gymnase la littérature grecque est un moyen de conservation — et pour nous un signe certain de conservation — de la conscience ethnique et culturelle grecque. Et les essais informes du tardif poète d'Aphrodito ne sont pas plus à négliger à titre de témoignage historique que l'apparition du copte dans la « littérature » et les documents.

§ 36. — Ainsi, s'il est tout à fait légitime qu'un philologue ou un historien ou un juriste ne prenne à la papyrologie qu'une partie limitée

de ce qu'elle peut donner, celle qui concerne la spécialité qu'il représente, on conçoit tout aussi bien une étude complète de tous les documents de toute espèce faite d'un point de vue historique. Cette étude comprendrait la papyrologie dans tout son ensemble et ne saurait manquer d'unité. Il est vrai qu'ainsi on ne tiendrait qu'incomplètement compte de l'apport des papyrus littéraires. Il est également vrai qu'elle serait assez mal nommée, comme ayant à tenir compte de bien d'autres choses que des papyrus, à moins qu'on ne réduise — mais la délimitation serait assez artificielle — la papyrologie ainsi conçue au rôle de science auxiliaire de l'histoire et, parce qu'une seule contrée a laissé des papyrus, une seule époque des papyrus grecs et latins qui sont, comme on l'a vu aux §§ 7 et 9, l'objet propre de la papyrologie telle qu'elle s'est en fait constituée, exactement de science auxiliaire de l'histoire d'Egypte à la période gréco-romaine¹⁾.

Strasbourg, le 5 juillet 1928.

Paul COLLOMP.

¹⁾ C'est un devoir de reconnaissance pour l'auteur de dire ici que, outre tout ce qu'il doit à M. P. Jouguet, plusieurs idées du présent exposé lui ont été suggérées par l'enseignement de M. D. Serruys. Mais il est à peine besoin d'ajouter que ni M. Serruys, ni M. Jouguet ne sauraient être en quoi que ce soit responsables d'aucune théorie ci-dessus énoncée.

CHRONIQUE

Réunions du Samedi

Linguistique, Orientalisme et Archéologie (22 janvier 1927)

M. Cavaignac rend compte de divers articles de M. le professeur Kent, de l'Université de Pennsylvanie, surtout des plus récents, sur *The baffled Hercules from Sparta* (1921) et sur *The old Persian Cuneiform Inscr. of Artaxerxes II and Artaxerxes III* (1924). Dans le premier, l'auteur étudie une tête d'Hercule trouvée à Sparte, et, tirant parti de certains détails (l'expression irritée du regard), évoque, comme sujet de l'œuvre, le combat où Hercule fut blessé par les fils d'Hippocon. Dans le second article, M. K. fait des réserves sur les sévérités de M. Meillet à l'égard des « incorrections » et de la « barbarie » des inscriptions des derniers Achéménides.

M. C. rend compte aussi du mémoire de M. Théo Bauer, *Die Ostkanaander* (1926). L'auteur combat la théorie courante sur la grande vague « amorite » qui, au 3^e millénaire, aurait submergé la Mésopotamie et la Syrie. Il s'attache surtout à une étude minutieuse des noms propres « amorites » qui apparaissent dans la Chaldée et à Chana à partir de 2000 environ. Ces noms constituant généralement de courtes propositions, il estime pouvoir en tirer une esquisse de la grammaire de ce dialecte sémitique particulier. Pour lui, ces noms proviennent d'une couche de population qui surgit d'abord dans la Chaldée du Sud et sur le Tigre, et s'empare ensuite de Babylone et de Chana, sans avoir rien à voir avec les Amurru de la Syrie. Pourquoi l'idée de l'Ouest s'est-elle attachée au souvenir d'hommes qui venaient du Nord-Est ? L'auteur a proposé, pour résoudre la difficulté, des explications sur lesquelles M. C. formule d'expresses réserves. Il reste du mémoire une étude détaillée et solide du dialecte que M. Bauer appelle le « Cananéen oriental ».

M. Grenier présente divers ouvrages récents :

R. Montandon, *Bibliographie générale des travaux paléthnologiques et archéologiques*, France, t. III, Anjou, Berry, Bretagne, Maine, Orléanais, Poitou, Touraine (Paris, Leroux), ouvrage désormais indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie provinciale pour les époques préhistoriques et gallo-romaine.

Ephemeris Dacoromana, *Annuario della Scuola romana di Roma*, t. 1-3, 1923, 1924, 1925 (Rome, Libreria di Scienze et Lettere, Piazza Madonna 19-20), splendide publication de la jeune école roumaine de Rome, dirigée par le savant bien connu qu'est M. Vasile Parvan. La valeur du contenu répond à la présentation. Très variés, les articles qui composent ces volumes vont depuis la préhistoire (très bonne étude sur l'extension le long du Danube de la civilisation italienne du 1^{er} âge du fer), jusqu'à

la littérature moderne (*L'Espagne et le Portugal, dans la vision des romantiques italiens*). Ils embrassent l'archéologie classique (*fouilles de Tyras, sur la Mer Noire — études sur Fidènes et Aricie*), l'épigraphie, particulièrement l'épigraphie thraco-romaine (deux très longs articles sur les *Thraces dans les inscriptions de Rome* et sur les *Illyriens dans l'Italie impériale*), l'histoire de l'art antique et médiéval, le byzantinisme..., etc. Tous ces articles sont écrits en italien. L'Ecole roumaine de Rome prépare à la Roumanie une génération de savants qui promet de lui faire grand honneur.

Ettore Pais, *Storia di Roma*, 3^e édition, vol. I, *Le fonti, l'età mitica*. Vol. II, *l'età regia* — (Casa editrice « Optima », Roma, 1926). — Il s'agit bien d'une 3^e édition du grand ouvrage, désormais classique, de l'illustre savant italien. La première avait paru en 1898 ; la seconde en 1913, sous le titre *Storia critica di Roma*. La *storia critica* différait surtout de la *Storia* tout court, en ce que, à la critique de la tradition, reproduite à peu près intégralement, elle ajoutait des chapitres de reconstruction. La 3^e édition, redevenue simplement *Storia* n'est que la réédition, simplement mise au courant, de la deuxième. La pensée du maître, en somme, n'a pas varié depuis trente ans. Sa méthode de critique intégrale a désormais cause gagnée, comme le montre le succès du livre.

Lorsqu'il s'agit de reconstruire l'histoire primitive de Rome, M. Pais, malgré sa critique, en revient toujours aux éléments que lui fournit la tradition ancienne. Pour ce qui est des faits historiques et de la chronologie, ces éléments lui paraissent offrir une base plus solide que les diverses disciplines nouvelles : archéologie, ethnologie, linguistique, etc. Ces sciences auxiliaires, déclare-t-il, posent de nouveaux problèmes plutôt qu'elles n'apportent la solution des anciens. Sans doute. Et cependant ce sont elles qui ont favorisé les progrès indéniables réalisés depuis un demi siècle. Loin de supprimer la critique elles la supposent, mais elles fournissent à l'histoire un élément positif de réalité qui permet un classement des indications transmises par l'antiquité. On ne saurait désormais ignorer ni la critique, telle que la pratique M. Pais, ni les recherches archéologiques et linguistiques dont il sait d'ailleurs fort bien, lui-même, tirer profit.

M. Montet présente les ouvrages suivants :

Contenau, *La civilisation phénicienne*, Paris, 1926. — Les fouilles pratiquées en Syrie depuis que ce pays a été placé sous le mandat français ont complètement renouvelé notre connaissance de l'ancienne Phénicie. On peut tirer beaucoup également des sources cunéiformes et égyptiennes. M. Contenau n'a presque pas utilisé ces dernières. Cependant le papyrus de la collection Golenischeff qui relate le voyage d'Ounamon sur la côte de Syrie nous montre avec un grand luxe de détails pittoresques comment les Egyptiens et les Syriens pratiquaient le commerce, et les Annales de Thoutmès III sont un véritable inventaire de ce que produisait la Syrie au milieu du II^e millénaire. A ces textes il faut joindre les peintures et bas reliefs des temples et des tombeaux qui montrent des collec-

tions d'objets d'art exécutés en Syrie et rapportés en Egypte par les armées égyptiennes ou présentés pacifiquement par des tributaires ou des commerçants. Il est fort instructif de comparer ces représentations avec les originaux plus anciens qui ont été trouvés à Byblos. M. Contenau, comme on l'a fait déjà remarquer, a une tendance à escamoter le terme de phénicien sous le terme nouveau de syro-hittite. En réalité, la Phénicie n'était pas une simple succession de ports pourvus d'une étroite banlieue. Les rois de Byblos étaient maîtres des immenses forêts qui couvraient les pentes occidentales du Liban, et ce sont ces états phéniciens qui ont répandu la civilisation dans toute la Syrie.

Kuentz, *L'oie du Nil dans l'antique Egypte*, Lyon, 1926. M. Kuentz identifie avec le *chenalopez aegyptiaca* un oiseau de basse-cour fréquemment représenté dans les bas-reliefs égyptiens de toutes les époques. Son nom était *smon*. Les Egyptiens l'appréciaient au point de vue culinaire et aussi pour l'agrément de sa société. Les chasseurs le dressaient à servir d'appelant. Il a même été élevé au rang d'oiseau divin, comme le faucon ou le milan. Le centre de son culte était Hermopolis, mais au Nouvel Empire Amon devenu roi des dieux absorba le dieu Smon, et l'on vit le grand dieu de Thèbes figuré non seulement sous la forme d'un homme ou d'un bélier, mais encore d'un *chenalopez*. A ce double titre d'oiseau recherché et sacré il était très employé dans les rites funèbres et religieux. Cette intéressante monographie est très joliment et abondamment illustrée.

Spiegelberg, *Demotische Grammatik*, Heidelberg, 1925. Cet ouvrage est destiné à remplacer la grammaire démotique de Brugsch, parue en 1855. Il est fait sur le plan de la grammaire d'Erman et expose tout ce que l'on sait actuellement sur cette phase récente du nouvel égyptien. On ne peut y faire que deux critiques. Un tableau des signes démotiques eût été bien utile et le livre serait plus agréable à consulter s'il était imprimé au lieu d'être autographié.

Erman et Grapow, *Wörterbuch der aegyptischen Sprache*, Leipzig, 1926. Nous avons signalé ici même l'apparition du premier fascicule. Le second l'a suivi de près. Ce dictionnaire formera un riche répertoire de mots, mais les auteurs ne se sont pour ainsi dire pas préoccupés de rattacher ensemble les mots qui font partie d'une même racine. Pour chaque article on a séparé avec soin les différents emplois d'un mot : transitif ou intransitif ; suivi d'un nom de chose ou d'un nom de personne ; de telle ou telle préposition ; mais les sens sont presque toujours mal classés. Enfin ce dictionnaire est bien loin d'être exempt de fautes : *pr r-t* qui veut dire « domaine entouré d'une clôture » est traduit par « tombeau ». Les noms d'animaux et de plantes ont été négligés, comme déjà dans le premier fascicule : L'oiseau *u33-t* est le canard siffleur ; l'animal  *b3* un bélier, non un bouc ; l'oiseau , un échassier, n'a rien à faire avec le *vukukópax* ;  *b3* est une espèce d'orge et non un fruit.

M. Juret présente dix articles du Prof. Kent (Université de Pennsylvania) sur divers sujets de linguistique, surtout latine. Il insiste sur l'in-

térêt spécial des articles relatifs à l'accentuation latine, à la lecture des vers latins et à l'emploi du latin comme langue internationale. Il signale, du même auteur, un joli petit volume intitulé *Language and Philology* et qui expose la structure de la langue anglaise de manière à faire ressortir ce que cette langue doit au grec, au latin et aux langues issues du latin.

Histoire littéraire (5 février)

A propos de la traduction de l'Iphigénie en Tauride d'Euripide qui a paru dans le tome IV de l'édition publiée sous le patronage de la Société Guillaume Budé, M. Oguse présente quelques observations.

Cette traduction décevra les lecteurs épris d'exactitude ; elle s'écarte volontiers du texte, là-même où le sens du grec n'est pas douteux : En effet, il est malaisé d'admettre que « Artémis la réclame », soit équivalent à « tu dois le sacrifice » 24, « écueils rapprochés » à « écueils qui se rapprochent » 124, « c'est bien, raconte-moi comment... » à « reviens donc à ce point : comment... » 256, « je pensais amplement aux hommes de ma race » 346, « mari » à « premier compagnon de lit » 524, « mais, ô grande dieux, pourquoi ? » à « dans quelle intention ? », « tout en toi dit ta noble origine » à « tu descends d'une race noble » 609, « ô grec » à « ô malheureux » 628, « vis heureux » à « vis » 699 — etc.

Ceux qui seraient tentés de chercher une compensation, à cette imprécision dans la pureté et la beauté de la forme devront y renoncer. Le traducteur, qui s'est imposé d'employer continuellement le vers blanc de six ou de douze pieds, s'est laissé entraîner à user des licences poétiques (encor, athénien compté pour quatre pieds, inversions forcées « à d'autres il appartient de les égorger » 40), des chevilles (nombreux exemples), mais n'a pas évité les allitérations les plus fâcheuses (cf. 85 sqq., 72), les prosaïsmes (il nomme Iphigénie « le plus beau produit de l'année » 20-21, et parle d'« indigènes » 108), les impropriétés (Artémis qui m'avait échangée contre une biche 783 ; il faut entendre « remplacée par »), les truismes (les braves, en effet, n'ont pas peur du danger 114 ; il faut lire : « affrontent les épreuves ») ; en note au moins un vers faux (ô Phoïbos, dans quel piège encore m'as-tu mené), et des inadvertances (ver 17 omis ; vers 686 Pylade écrit pour Oreste, en un passage où le texte ne porte d'ailleurs nul nom propre).

Il est donc permis de dire que l'Iphigénie en Tauride attend encore une traduction et que la dernière en date ne marque pas un progrès.

Dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* (avril-septembre 1925), M. Marc Bloch a publié une étude nourrie de nombreux faits intéressants sur *La vie d'outre-tombe du roi Salomon*. M. Maugain fait l'analyse de cet important travail, dont il montre en particulier l'utilité pour le commentaire du *Paradis* de Dante, chant X, vers 112 suiv.

M. Marc Bloch présente trois anthologies récentes du latin médiéval : S. Gaseler, *An anthology of Mediaeval latin*, Londres 1925 ; K. P. Harrington, *Mediaeval Latin*, Boston 1925 ; Charles H. Berson, *A Primer of*

Mediaeval latin, Chicago 1925. L'apparition simultanée de ces trois recueils — et d'autres de même sorte — est un symptôme curieux de l'intérêt qui s'attache aujourd'hui à la littérature médiévale en langue latine, trop longtemps négligée au profit des littératures dites « populaires » en langues nationales. Les trois anthologies citées diffèrent par plusieurs caractères. Celle de Gaseler, la plus mince, par son volume, est aussi celle qui embrasse la période chronologique la plus vaste, puisque, en dépit de son titre de « médiévale », s'ouvrant par des inscriptions de Pompéi, elle va jusqu'au XIX^e, et même jusqu'au XX^e siècles (1916 !); Harrington étend le moyen-âge jusqu'à Milton; Berson le maintient dans les limites habituelles. Ces deux derniers auteurs nous offrent chacun un choix heureusement composé de morceaux intéressants, souvent fort agréables ou même beaux, toujours bien représentatifs. Ils ont tous deux — à la différence de Gaseler — fait précéder leur anthologie d'une petite introduction philologique. Mais n'est-ce pas une grave erreur que de parler, du point de vue de la langue, d'un latin médiéval ? et peut-on donner des règles communs, pour ne citer que quelques exemples, au latin tout pénétré de vulgarismes de Grégoire de Tours, au latin d'humaniste de Jean de Salisbury, au latin de thème de tant de chroniqueurs ? M. Marc Bloch signale à ce propos le manuel commode de H. P. V. Nunn, *An Introduction to Ecclesiastical Latin*, Cambridge, 1922.

Preennent part à la discussion MM. Juret, Tronchon, Maugain, Koszul, Fouché, Pons.

M. H. Tronchon rend compte du volume de M. G. Maugain dont s'est récemment enrichie la collection des publications de notre Faculté : *Ronsard en Italie*.

Après une brève analyse, M. T. résume les résultats essentiels : périodes nécessaires de notoriété et d'influence, espacées mais fort intéressantes chacune prise à part. D'abord popularité progressive et flatteuse en un pays dont la France pourtant subit alors l'emprise ; et M. Maugain ajoute bien des traits curieux au tableau de la vie intellectuelle dans l'Italie du XVI^e siècle. Puis, après une période de quasi-indifférence, action morale, assez vivement combattue, mais plus féconde qu'on ne croit, puisque Ronsard fait alors un vrai disciple, un disciple discret, longtemps insoupçonné, en la personne de Chiabrera. Ensuite des années d'oubli (en France, Ronsard est moins bien partagé encore) malgré l'estime de Redi et quelques autres. Mais si le romantisme italien lui-même est moins favorable que le nôtre à la mémoire de Ronsard — et M. Maugain en donne très finement les raisons — la sympathie et l'admiration de l'un des plus grands poètes et critiques de l'Italie contemporaine, Carducci, est pour lui une belle revanche.

M. H. Tronchon précise et loue la méthode sagace, objective, prudente, à laquelle cet ouvrage doit d'être à la fois sûr et vivant : recherche et explication des faits par eux-mêmes, mesure dans l'appréciation, qui marque avec soin le départ entre « certitudes » et « hypothèses », érudition alerte qui fait de cette promenade, fort bien ordonnée, à travers trois

siècles de vie italienne en des cités grandes ou petites, un voyage littéraire du plus vif intérêt.

Histoire des religions (samedi 12 février)

M. A Grenier donne un résumé succinct d'un livre que M. G. H. Luquet vient de publier sur *L'art et la religion des hommes fossiles* (Paris, Masson, 1926, in-8°, 230 p., 119 fig.).

M. Luquet est un psychologue. Bien au courant des faits et des trouvailles de l'époque quaternaire, il les étudie en pur psychologue.

On appréciera tout particulièrement la sobre précision de l'exposé. C'est en eux-mêmes bien plus que dans l'ethnographie comparative que M. Luquet en cherche une interprétation. Ses idées ne valent pas seulement pour l'art paléolithique, mais pour l'origine de l'art en général. On retiendra sa distinction entre le réalisme visuel et le réalisme intellectuel dans l'art figuré. On ne pourra à l'avenir manquer de tenir compte de son intervention dans la grande querelle entre les partisans de l'art pour l'art et ceux de la signification magique de l'art des primitifs. Bien des figures ne décèlent aucune intention magique. Il faut admettre qu'elles répondent purement et simplement à la satisfaction du sentiment esthétique. D'autres semblent bien des figures d'envoûtement. L'art figuré a pu prendre en certains cas une signification magique, mais il ne semble pas l'avoir eue originellement.

Comment l'art figuré a-t-il pu prendre naissance ? M. Luquet reconnaît dans les monuments paléolithiques le développement et le perfectionnement de figures d'abord tracées au hasard, ou dues à la nature, dans lesquelles l'homme a reconnu, puis accentué une ressemblance qui l'avait frappé. On a ainsi un art figuré non décoratif et un art décoratif non figuré, dus, l'un et l'autre, au sens esthétique inhérent à la nature humaine et tel qu'il se manifeste chez les enfants, dont M. Luquet a étudié autrefois les premiers essais artistiques.

La religion des hommes fossiles est étudiée suivant la même méthode d'analyse qui ne s'écarte pas des monuments eux-mêmes. Les sépultures paléolithiques révèlent un culte des morts incontestable. Mais quel culte ? Il s'agit surtout, semble-t-il, d'empêcher le mort de revenir. Le soin n'en témoigne pas moins de la croyance à une survie. Les monuments permettent-ils une conclusion touchant l'idée que les hommes fossiles pouvaient se faire de la divinité ? Il ne le semble pas car les scènes que l'on a interprétées comme des scènes de culte ne sont probablement dues qu'à une juxtaposition fortuite de dessins d'époques différentes. On peut reconnaître cependant les processions devant des figures d'animaux monstrueux, des danses probablement cultuelles et certainement des déguisements en animaux qui, dérivés sans doute d'une ruse de chasse, ont fini par prendre une valeur religieuse. Pas de théories dans ce livre, mais des faits sobrement exposés et une série de fines analyses qui s'imposeront, nous semble-t-il, à la paléothnologie.

Les conclusions, reprochera-t-on peut-être à M. Luquet, sont peu développées et se réduisent en fait à fort peu de choses ou à des choses

très simples — trop simples — plaisir esthétique, sentiment religieux, dont on trouvera une subtile analyse, p. 205-207. Les documents permettent-ils beaucoup plus ? On appréciera au contraire cette sobriété voulue et strictement scientifique, qui fait un contraste, heureux, à notre sens, avec l'abus des théories hypothétiques auquel ont déjà donné lieu les mêmes sujets.

M. Causse montre l'intérêt que présente la traduction anglaise d'un livre danois de M. Johs. Pedersen, publié en 1920 : *Israel. Its life and culture* (London, Oxford University press, 1926, 578 p.).

L'auteur, professeur de philologie sémitique à l'Université de Copenhague, était déjà connu par un ouvrage très remarqué : *Der Eid bei den Semiten*.

Le titre du livre semblerait indiquer une histoire sociale du peuple d'Israël. En réalité, ne relèvent vraiment de l'histoire sociale que les chapitres de l'introduction (p. 1 à 96). Ces chapitres étudient : Canaan avant l'immigration des Israélites ; la formation d'Israël ; la tribu, la cité, l'ordre social ; la famille, la maison patriarcale et le peuple ; la formation de la famille ; la propriété familiale.

Cette introduction est suivie d'une série de monographies, où sont définis certains concepts caractéristiques de la mentalité israélite et certains principes de l'organisation sociale. Ces monographies sont groupées en deux parties. La première porte sur *L'âme, ses pouvoirs et ses facultés*. Elle étudie d'abord la notion d'âme et la psychologie et l'anthropologie hébraïques primitives. Une deuxième étude est consacrée à la notion de bénédiction, une troisième aux notions d'honneur et de honte, une quatrième au nom, qui est à proprement parler l'âme dans son intégralité, avec sa bénédiction et son honneur. La deuxième partie est intitulée : *La vie commune et ses lois*. On y étudie successivement : les notions de paix et d'alliance, de paix et de salut, de justice et de vérité, les règles pour le maintien de la justice, les relations entre le péché et la malédiction. Le dernier chapitre est consacré au monde de la vie et de la mort, dont la conception se trouve déterminée par le conflit entre vie et mort, entre terre fertile et chaos, entre bénédiction et malédiction.

L'auteur a appliqué, avec beaucoup de pénétration et de hardiesse les méthodes des anthropologues et des sociologues à l'étude de l'Ancien Testament. Ses analyses, à la fois très rigoureuses et fortement originales, doivent nous amener sur plus d'un point à reviser l'interprétation de certains concepts très primitifs et très réalistes de la mentalité hébraïque que les théologiens se représentent trop souvent sous la lumière de la piété chrétienne et d'une philosophie spiritualiste.

Dans l'ensemble, le livre est très clairement et vigoureusement écrit ; il se lit avec grand intérêt ; et il est appelé à rendre les plus grands services pour une nouvelle orientation des études bibliques.

Pourtant sur plus d'un point il y a des réserves à faire. Par endroits la construction est un peu systématique et artificielle, et d'autre part, l'évolution de la mentalité d'Israël, à travers les longs siècles de son histoire, n'est pas toujours suffisamment mise en lumière.

Le docteur Eugène Gelma, présente un livre récent de M. Pierre

Janet, professeur de psychologie au Collège de France (*De l'angoisse à l'extase. Etudes sur les croyances et les sentiments, un délire religieux*. Paris, Alcan, 1926, in-8°, 527 p.).

Il s'agit de l'histoire d'une mystique, observée, non pas dans un milieu religieux, mais à l'hospice de la Salpêtrière. Cette femme, qui appartenait à une famille de bourgeoisie moyenne, et dont l'éducation a été bien soignée, a quitté les siens à l'âge de 19 ans pour se consacrer à la charité. Elle mena, en réalité, durant 24 ans, une vie errante de vagabondage qui lui valut plusieurs condamnations et, finalement, un séjour dans un service d'aliénés. On remarqua chez elle plusieurs particularités : stigmatisations que Janet a étudiées d'une façon très objective, marche sautillante sur la pointe des pieds due à une contracture d'ordre organique, séries d'états alternants, dont on peut caractériser ainsi les phases : *équilibre, tentation, angoisse, sécheresse, extase, consolation et retour à l'équilibre*, l'état normal. On peut trouver, dans la biographie de cette malade des éléments qui permettent d'établir des analogies frappantes avec la vie de certaines mystiques très connues qui ont pris place dans l'hagiographie : tares héréditaires, d'ordre névropathique, vésanique, cardiaque ; extrême dévouement, en Dieu, pour le prochain et inaffectivité parentale ; aptitude au dessin ; graphorrhée ; mort dans des conditions pénibles.

Le Dr E. Gelma se propose de faire, au sujet des rapports du délire avec la croyance religieuse, une seconde étude, qui est, d'ailleurs, l'objet d'une partie importante de ce livre.

Initiation et Méthodes

NOTES POUR LE DESSINATEUR.

Les notes qui suivent, simples recettes de métier, s'adressent principalement aux géographes : mais elles peuvent rendre aussi quelques services à tous ceux, archéologues, historiens de l'art, etc., qui ont à établir eux-mêmes ou à faire établir des dessins destinés à l'impression. De tous les procédés photo-mécaniques de reproduction, on n'a considéré ici que la *photogravure* ou *zincogravure*, procédé qui, partant d'un dessin au trait en noir sur blanc, aboutit par simple réduction photographique à un « zinc » en relief susceptible d'être tiré au milieu d'une composition typographique. Ce procédé est le plus simple et le meilleur marché de tous, et l'on estime que, le dessin étant fourni prêt à la reproduction, l'établissement du zinc ne coûte guère plus cher qu'une composition typographique d'étendue égale. Quant au tirage et au papier, les frais sont évidemment les mêmes.

Etablissement du dessin. — Le dessin original, on l'a dit, est ordinairement réduit photographiquement avant d'être transporté sur zinc. Cette réduction, jusqu'à une certaine limite, variable selon les cas, est avantageuse, car elle fait disparaître les menues imperfections du dessin, tout en lui donnant plus de vigueur. Le rapport de réduction peut varier dans des limites très larges, depuis la reproduction en grandeur naturelle jusqu'à la réduction au 1:6 et même moins. Mais il faut de toute nécessité que ce rapport soit arrêté à l'avance, ainsi que le format du zinc, car de là dépendent les dimensions à donner au dessin, l'abondance des détails, la force des traits, la grosseur des écritures, etc. Pour une réduction excessive, le dessin devient confus, les écritures peu lisibles, et le trait, trop maigre, risque d'être mangé à la gravure. Il faut une certaine expérience pour apprécier au sentiment la réduction maximum qu'un dessin donné peut supporter. Aussi est-il préférable de suivre la marche inverse, en partant d'une figure imprimée analogue à celle qu'on désire exécuter et jugée satisfaisante¹). On mesurera aussi exactement que possible sur cette figure l'épaisseur des traits, la hauteur des écritures, etc., en s'aidant d'une règle millimétrée posée à plat sur le papier et d'une loupe : on appréciera ainsi facilement le 5^e et même le 10^e de millimètre. Ces chiffres, multipliés par l'inverse du rapport de réduction, indiquent les dimensions à donner

¹ Pour ce qui est des cartes et coupes, on pourra s'inspirer des figures contenues dans la traduction, par Emm. de Margerie, de *La Face de la Terre* d'Ed. Suess : ces figures, exécutées en grande majorité pour l'édition française, reproduisent souvent en noir des dessins en couleurs. On verra comment il est possible, par un usage habile des grisés, de traduire la couleur d'une manière à la fois simple et expressive.

sur le dessin aux différents traits, écritures, etc... On apprécie en même temps la densité de détails admissibles sans surcharge.

Le dessin original doit être établi en noir sur blanc : les demi-teintes au crayon ou au lavis sont donc exclues.

Papier. — Le papier doit être d'un blanc très pur, exempt de jaune, tirant plutôt sur le bleu. Il peut être lisse ou grenu, mais toujours très bien collé.

Les *papiers lisses* donnent des traits purs, fermes, réguliers, un peu secs : ils conviennent aux cartes, plans, coupes, et généralement à tous dessins d'un caractère géométrique. On peut employer de bon papier écolier, ou mieux du bristol, ou enfin du papier de Rives — ce dernier très beau, très fin, mais très cher.

Les *papiers grenus* (genre Whatman) donnent un trait irrégulier, moins continu, plus exposé à la morsure de l'acide, mais plus expressif : ils conviennent aux croquis à main levée de paysages, monuments, etc. Ils exigent, toutes choses égales d'ailleurs, un trait plus fort que les papiers lisses.

Si le dessin est établi sur *papier calque* (voir ci-après), celui-ci doit être incolore ou bleuté (azuré), mais non jaune ou vert.

Le papier peut être fixé sur une planche à dessin avec des punaises : mais il est inutile de l'y coller, le lavis était exclu. On éprouve parfois une certaine difficulté à maintenir à plat le papier qui a été roulé : le mieux est de le rouler à l'envers et de la garder ainsi jusqu'au moment de s'en servir.

Crayons. — Le dessin à photographier ne devant porter que des traits parfaitement noirs sur un fond parfaitement blanc, l'usage du crayon de graphite est à éviter, à moins que les traits de plume ne puissent recouvrir exactement les traits de crayon, ce qui est assez difficile à réaliser. On peut, il est vrai, effacer les traits de crayon après les avoir repassés à l'encre : mais la gomme altère plus ou moins la pureté des lignes. Il vaut donc mieux ou dessiner légèrement au crayon bleu (le bleu ne venant pas en photographie), ou décalquer la minute directement à l'encre (voir ci-après).

Les crayons de graphite seront donc, en principe, réservés pour l'établissement des minutes. Il y a intérêt, à la longue, à prendre des crayons des meilleures marques, car ils s'usent peu, ne cassent guère, et donnent un trait parfaitement égal. On en choisira de deux ou trois numéros différents, en se guidant sur les principes suivants : 1^o à papier lisse, crayon tendre ; à papier grenu, crayon dur ; 2^o tracer : au crayon dur les traits qui doivent rester ; au crayon tendre, ceux qui doivent disparaître. La mine doit être largement dégagée (sur un centimètre environ) et affilée (en tournant) sur un papier de verre très fin.

Le *portemine* de bureau (longueur : 15 cm.) est commode en ce qu'il épargne la peine de tailler les crayons ; il permet d'user les bouts jusqu'au dernier centimètre ou presque. Il doit être choisi du calibre convenable, car le diamètre des mines varie avec le numéro.

Encre. — La seule encre à employer est l'*encre de Chine* : on en trouve d'excellente, liquide, dans le commerce, mais toutes les marques ne

se valent pas, à beaucoup près. Le trait d'encre doit être parfaitement noir (et non grisâtre) et brillant ; remarquer que les traits trop fins sont presque inévitablement gris, car l'encre y manque d'épaisseur ; raison de plus pour dessiner plutôt gros et réduire assez fortement. L'encre liquide ne se conserve pas indéfiniment ; elle s'évapore et dépose. Il faut donc l'acheter, ou du moins conserver en très petits flacons, que l'on tient soigneusement bouchés. S'il devient nécessaire de la diluer, employer de l'eau de pluie ou distillée.

L'encre s'efface au *grattoir* : il existe des grattoirs à deux tranchants de courbure différente, ce qui permet d'attaquer une surface plus ou moins grande. S'il s'agit de faire disparaître une partie étendue du dessin, on peut frotter avec le doigt et de la *ponce* en poudre. Après le grattage, pour éviter que le papier ne boive, on y passe une couche de gomme arabique claire, on sèche au buvard, puis on lisse avec un coupe-papier en interposant une feuille de papier. Au lieu de gratter, on peut aussi couvrir de gouache épaisse les traits à faire disparaître : la gouache une fois sèche, on dessine très bien par-dessus. En se servant d'un pinceau très fin, on arrive à couvrir un trait sans toucher aux traits voisins. La gouache, étant à base de plomb, brunit à la longue sous l'action des vapeurs sulfureuses de l'atmosphère.

Tirelignes et plumes. — Le *tireligne* sert à tracer les lignes droites. On le charge d'encre au moyen d'une plume métallique ou d'une allumette taillée en biseau. Quand on a à tracer une série de lignes de même force, il faut évidemment éviter de toucher à la vie de réglage pour recharger le tireligne : on se contente, s'il s'encrasse, de passer de temps en temps un petit bout de papier entre les branches. Il existe des tirelignes à ressort dont on peut écarter les branches, puis les ramener exactement à leur position première. Le tireligne doit être tenu constamment très propre, lavé dès que l'encre ne coule plus librement, essuyé à fond (se servir d'un petit morceau de linge fin ou mieux de peau très douce) et rechargé. On construit des tirelignes pour le tracé des courbes irrégulières, courbes de niveau par exemple, dont les branches sont coudées et pivotent librement autour d'un axe contenu dans le manche, de sorte que, si celui-ci est tenu verticalement, les branches le suivent en se plaçant toujours dans la position convenable. Cet instrument m'a paru d'un maniement assez délicat.

Les lignes irrégulières, ainsi que les écritures, se font à la *plume*. Les plumes à dessin doivent être traitées avec ménagement, tenues toujours très propres, essuyées fréquemment avec un linge fin ou une peau douce. La plume doit travailler d'aplomb, en descendant, la concavité tournée vers l'avant, et non de biais ni surtout en remontant. Le porte-plume doit être assez gros pour ne pas donner la crampe. Il est ordinairement commode, pour un même dessin, d'employer des plumes de grosseur différente ; il faut éviter cependant les plumes d'une finesse extrême, car alors le trait, presque inévitablement, est gris.

Règles et compas. — Les *parallèles* se tracent : 1^o soit, comme il est dit dans les traités de géométrie, avec une équerre qu'on fait glisser le long d'une règle maintenue immobile ; 2^o soit avec une *règle à parallèles*, instrument composé de deux règles articulées ensemble au moyen de deux

bielles, de telle sorte qu'elles restent toujours parallèles entre elles. Si les parallèles doivent, en outre, être uniformément espacées (hachures), on emploie une règle (ou équerre) à hachures, dont la partie mobile se déplace à chaque fois d'une même distance, d'ailleurs réglable à volonté. Le point délicat est d'assurer d'une part l'immobilité de la partie fixe, de l'autre l'équidistance des traits.

La branche du compas qui porte le tireligne doit être pliée de telle sorte que celui-ci soit vertical. Pour tracer les cercles de très grand rayon, on emploie le compas à verge, constitué par une latte sur laquelle peuvent coulisser le pivot d'une part, le crayon (ou tireligne) de l'autre.

Transport. — On a souvent besoin de copier un dessin sans modifier ses dimensions. La photographie fournit une solution très précise, mais souvent coûteuse, qui, d'ailleurs ne permet que la reproduction intégrale du dessin. Le pantographe (voir ci-après) fournit une autre solution, car il permet la reproduction à égalité aussi bien que l'agrandissement ou la réduction. On peut aussi calquer à la vitre, en employant un papier mince, à condition que le papier de l'original lui-même ne soit pas trop épais¹⁾. La vitre peut être placée obliquement sur une table et éclairée en dessous, comme un pupitre à retouche, par un miroir ou une lumière artificielle. On peut aussi transporter le dessin au moyen du papier carbone bleu : mais ce papier donne un trait gras et l'on peut le remplacer avantageusement par de la mine de plomb (graphite) en poudre dont on frotte le dos de l'original ou d'un papier pelure interposé : le trait s'efface aisément. Se servir, pour repasser le dessin, d'un crayon de dureté moyenne.

On peut enfin, et c'est le procédé le plus ordinaire, employer le papier calque. Il en existe de trois sortes au moins. Le papier pelure est assez mince pour devenir translucide : il prend bien le crayon et l'encre, mais il est souvent insuffisamment collé et peu résistant au grattage. Le papier calque ordinaire est rendu translucide au moyen d'une sorte de vernis, de sorte qu'il refuse ordinairement l'encre. On remédie à cet inconvénient en saupoudrant très légèrement de papier de talc en poudre et frottant avec la paume de la main ou un linge très doux pendant quelques instants pour faire disparaître toute trace de talc ; l'effet de ce traitement ne dure que quelque temps, et il faut le renouveler au besoin. Certains dessinateurs mêlent à leur encre de Chine une petite quantité de fiel de bœuf (se vend tout préparé en petits flacons). Ce papier calque est toujours plus ou moins coloré : il faut le prendre azuré et rejeter les autres couleurs. Il existe enfin un papier calque très brillant, très transparent et à peu près incolore : il prend assez mal le crayon et la plume y glisse avec une facilité un peu déconcertante au début ; mais le trait d'encre y est très ferme et très noir, de sorte qu'il supporte de fortes réductions. L'encre s'y efface aisément, trop aisément même car elle a une tendance à s'écailler : aussi les dessins sur ce papier doivent-ils être maniés avec précaution et protégés contre le frottement. Talquer comme il a été dit plus haut.

¹⁾ On peut rendre l'original transparent en l'imbibant de benzine, qui s'évapore rapidement, sans, paraît-il, laisser de traces.

Réduction. — La *photographie* permet la réduction exacte des dessins, mais ce procédé n'est pas toujours applicable, notamment lorsqu'il s'agit de modifier le dessin en le réduisant.

Le *compas de réduction* facilite la réduction (ou l'agrandissement) proportionnelle de longueurs données, par exemple des divisions d'une droite ; mais son utilité ne va guère au delà.

Le procédé laborieux des *carreaux* peut être remplacé avantageusement par le *pantographe*, qui permet à la fois, mais non, bien entendu, avec la même précision, la réduction, la reproduction à égalité et l'agrandissement. Les pantographes de précision sont des instruments coûteux : ils comportent une suspension qui permet aux branches de se déplacer librement sans frotter sur la table, et une graduation soignée, permettant un réglage rigoureux des branches. Quand ces conditions sont remplies, la précision des résultats ne dépend plus que de l'habileté de l'opérateur.

On peut employer enfin, mais plutôt pour la réduction, la *chambre claire*, prisme à réflexion totale qui permet d'apercevoir en même temps, sur le papier, l'image de l'objet à reproduire et le crayon avec lequel on la suit. Des lentilles de foyer différent, fournies avec l'instrument, permettent de « fixer » l'image sur le papier, c'est-à-dire de la rendre à peu près indépendante des déplacements de l'œil. Les résultats ne sauraient être très précis : néanmoins on peut préférer la chambre claire à un pantographe médiocre. Mais la chambre claire est utile surtout pour le dessin d'après nature des paysages, des monuments, etc., car, à la différence des objectifs photographiques, elle est totalement exempte de déformations optiques et fournit sans dépenses des images fidèles de grand format.

Dessin d'après photographie. — On peut désirer transformer une photographie de paysage, de monument, etc., en un dessin au trait propre à être reproduit en photogravure. Après avoir dessiné sur la photographie, on détruit l'argent de l'image par l'un des procédés suivants. 1° L'image mouillée est plongée dans : Eau, 1000 ; hyposulfite de soude, 50 ; ferricyanure de potassium, 5 jusqu'à disparition complète. Ce mélange ne se conserve pas. On lave ensuite abondamment. — 2° L'épreuve mouillée est plongée dans : Eau, 100 ; bichlorure de cuivre, 15 jusqu'à ce qu'elle paraisse complètement blanche. Laver. Fixer ensuite dans : Eau, 100 ; hyposulfite de soude, 15. Laver abondamment. Opérer à une lumière atténuée.

Les épreuves peuvent être tirées sur papier à noircissement direct (mais alors il faut fixer *sans virer*) ou sur papier à développement. On dessine soit au crayon (prendre un papier mat), soit à l'encre de Chine (sur papier mat ou brillant). L'épreuve ne doit pas être tirée trop foncée, sinon le papier reste gris dans les parties les plus sombres.

Écritures. — Les écritures constituent l'une des parties les plus importantes du travail de dessin. De l'emploi des caractères divers : classique, bâton, etc. ; — droit, penché, voire renversé ; — majuscule, minuscule ; de leurs dimensions, de leurs combinaisons dépendent pour une bonne part la lisibilité et l'agrément de la figure. En ce qui concerne notamment les cartes, certaines conventions tendent à s'établir, et il est bon de s'y conformer autant que possible. Par exemple, les noms se rapportant à la géographie physique sont en italiques ; les noms se rappor-

tant à la géographie humaine, en romain. Les écritures demandent donc à être traitées soigneusement : or, elles sont souvent négligées, au point que tel dessin, passable par ailleurs, est gâté par une lettre informe ou mal disposée. Il faut dire que la lettre est la partie la plus difficile de l'art du dessinateur, si bien que les grands services cartographiques publics ne trouvent pas dans l'industrie les « belles mains » qu'ils réclament et doivent les former dans leurs propres écoles.

On peut, et c'est ce qu'on fait souvent, confier les écritures à un dessinateur professionnel, à condition de le guider de très près. Le mieux est de porter les écritures, à la place qu'elles doivent occuper et dans la forme convenable, sur un calque superposé au dessin. Il faut, naturellement avoir eu soin de réserver la place nécessaire aux écritures et au besoin d'interrompre les traits. Les professionnels préfèrent d'ordinaire, une fois leur tracé établi au crayon bleu, mettre la lettre avant de repasser le trait à l'encre.

Lorsque le dessin ne doit porter que des lettres ou chiffres isolés employés comme signes de renvoi, on peut coller sur le dessin des caractères découpés dans un texte imprimé, qu'il faut choisir aussi net que possible, et tiré de préférence sur papier couché. Ce procédé donne d'excellents résultats, mais son usage est assez limité, car on ne peut guère songer à composer de cette manière des mots un peu longs.

Les architectes, pour écrire les titres de leurs plans, emploient parfois des vignettes en celluloid découpé : il existe même une plume spéciale permettant de tracer directement les lettres à l'encre. Les résultats donnés par ce procédé m'ont paru grossiers ; et d'ailleurs ces caractères sont de dimensions trop grandes pour l'usage ordinaire. Peut-être serait-il préférable d'employer des caractères en zinc découpé : il en existe, majuscules, minuscules et chiffres, en différentes grandeurs à partir de 3 mm. Ces vignettes servent alors à tracer, au crayon, les contours de la lettre, qui sont ensuite repassés à l'encre. La difficulté est d'assurer l'alignement et l'espacement des caractères.

On voit de plus en plus fréquemment intervenir, surtout dans les figures schématiques, des écritures « tapées » à la machine (employer un ruban noir et non violet).

On peut enfin se risquer à dessiner soi-même la lettre. Le caractère classique, avec pleins et déliés, est très difficile. Mais un amateur peut, avec un peu d'adresse et passablement d'exercice, obtenir des résultats acceptables avec la lettre « bâton » qui, droite ou penchée, majuscule ou minuscule, fournit une certaine variété de caractères. On commencera donc par s'exercer à calquer d'abord des modèles un peu gros, en commençant par les lettres les plus simples, puis on les copiera sans calquer.

Il est nécessaire, pour régler l'écriture, de tracer des parallèles indiquant la hauteur du corps des lettres, la longueur des hampes et au besoin celle des jambages. Les dessinateurs emploient à cet effet une « fourchette » en métal dont les pointes laissent une trace suffisamment visible sur le papier. On peut employer aussi une feuille de celluloid en forme de rectangle allongé, que l'on perce de trois (ou quatre) trous d'aiguille à l'écartement convenable, sur une même verticale : engageant alors

la pointe du crayon (bleu) successivement dans chacun de ces trous, on fait glisser le celluloïd de gauche à droite suivant le bord d'une règle. Ce guide peut porter, sur des verticales distinctes, des trous à écartements différents.

Il est bon également de tracer (à la pointe sèche ou au crayon bleu) des verticales ou des obliques correspondant à l'inclinaison de l'écriture. On peut aussi se contenter de tracer ces directrices sur le bord supérieur d'une carte de visite, que l'on place horizontalement immédiatement au-dessous du mot à écrire.

Il va de soi que, si le dessin est sur papier calque, toutes ces lignes auxiliaires peuvent être tracées une fois pour toutes sur un papier (millimétré de préférence) qu'on place sous le dessin et qu'on amène à la position convenable. On peut même décalquer les lettres d'un alphabet tracé lui-même sur papier calque.

Grisés. — Les figurés divers tels que lignes parallèles ou croisées, pointillés, etc., peuvent être ajoutés en surcharge sur le cliché une fois établi. Les photgraveurs disposent à cet effet de réseaux variés qu'ils appliquent sur telle partie du zinc qu'on désire. Ce procédé, qui est peu coûteux, manque un peu de finesse et la délimitation des grisés divers n'est pas toujours parfaite. Il n'est tout à fait recommandable que pour certains pointillés très fins qu'on ne pourrait produire à la main et qui, vus à distance, font l'effet d'une teinte plate.

Papier Gillet. — Ce papier porte un gaufrage qui imite le gain de la pierre lithographique. On y dessine avec un crayon de graphite ou Conté : les traits et les teintes plates mêmes se résolvent en une série de points distincts plus ou moins gros qui peuvent être reproduits photographiquement comme un dessin au trait. On obtient par ce procédé, et très facilement, des effets de modelé intéressants, mais l'image est toujours grise. C'est ainsi qu'on reproduit fréquemment les figures de fossiles : mais la photographie directe de l'objet tend à remplacer tous les autres procédés.

H. BAULIG.

CONCOURS ET EXAMENS

I. — Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque
pour le 21 Mars 1927.

Plainte d'Ajao.

Ὁ μὲν σφαγεὺς ἔστηκεν ἡ τομώτατος
γένοιτ' ἄν, εἰ τῷ καὶ λογίζεσθαι σχολή,
δώρον μὲν ἀνδρὸς Ἑκτορος, ἔνων ἐμοὶ
μάλιστα μισηθέντος, ἐχθίστου θ' ὄρν·
πέπηγε δ' ἐν γῇ πολεμίᾳ τῇ Τρωάδι
σιδηροβρῶτι θηγάνῃ νηκονῆς·
ἔπηξα δ' αὐτόν· εὖ περιστείλας ἐγώ,
εὐνούστατον τῷδ' ἀνδρὶ διὰ τάχους θανεῖν.
Ὀβτω μὲν εὐσκευοῦμεν· ἕκ δὲ τῶνδ' ἐμοὶ
σὺ πρῶτος, ὦ Ζεῦ, καὶ γὰρ εἰκός, ἄρκεσον.
Αἰτήσομαι δέ σ' οὐ μακρὸν γέρας λαχεῖν·
πέμψον τιν' ἡμῖν ἄγγελον, κακὴν φάτιν
Τεύκρῳ φέροντα, πρῶτος ὥς με βαστάσῃ,
πεπτῶτα τῷδε περὶ νεορράντῳ εἴφει,
καὶ μὴ, πρὸς ἐχθρῶν του κατοπτευθεὶς πάρος
βιφθῶ κυσὶ πρόβλητος οἴωνοῖς θ' ἔλωρ.

Καλῶ δ' ἄρωγούς τὰς αἰεὶ τε παρθένους
αἰεὶ θ' ὀρώσας πάντα τὰν βροτοῖς πάθῃ
σεμνάς Ἑριννὺς τανύποδας, μαθεῖν ἐμέ
πρὸς τῶν Ἀτρειδῶν ὥς διόλλυμαι τέλας·
καὶ σφας κακοὺς κἀκίστας καὶ πανωλέθρους
Ξυναρπάσειαν. Ὡσπερ εἰσορῶς ἐμέ
αὐτοσφαγῇ πίπτοντα, τὼς αὐτοσφαγεῖς
πρὸς τῶν φιλίστων ἐκγόνων ὀλοῖατο.
Ἦτ' ὦ ταχεῖαι ποῖνιμοὶ τ' Ἑριννύες,
γεύεσθε, μὴ φείδεσθε, πανδήμου στρατοῦ.
Σὺ δ', ὦ τὸν αἰπὺν οὐρανὸν διφρηλατῶν,
Ἦλιε, πατρῴαν τὴν ἐμὴν δταν χθόνα
ἰδῇς, ἐπισχῶν χρυσόνωντον ἡνίαν
ἄγγελον ἄτας τὰς ἐμὰς μόρον τ' ἐμόν
γέροντι πατρί, τῇ τε δυστήνῃ τροφῇ,
ἧ που τέλαινα, τήνδ' δταν κλύῃ φάτιν
ῆσει μέγαν κωκυτὸν ἐν πάσῃ πόλει.

Ἄλλ' οὐδὲν ἔργον ταῦτα θρηνεῖσθαι μάτην,
 ἀλλ' ἀρκτέον τὸ πρᾶγμα σὺν τάχει τινί.
 ὦ Θάνατε, Θάνατε, νῦν μ' ἐπίσκεψαι μολῶν.
 καίτοι σέ μὲν κάκει προσαιδῆσω ξυνών.
 Σὲ δ', ὦ φαεννῆς ἡμέρας τὸ νῦν σέλας,
 καὶ τὸν διφρευτήν Ἥλιον προσέννεπαι,
 πανύστατον δῆ, κοῦ ποτ' αὖθις ὕστερον.

 Τὰ δ' ἄλλ' ἐν Ἄιδου τοῖς κάτω μυθήσομαι.

Les étudiants qui commencent le grec cette année pourront remplacer cette version par la suivante.

Athènes et la Démocratie.

Ὅρατε δὲ κάκειν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι πολλοὺς ὑμεῖς πολέμους πεπολεμήκατε καὶ πρὸς δημοκρατίας καὶ πρὸς ὀλιγαρχίας. Καὶ τοῦτο μὲν ἴστε καὶ αὐτοί· ἀλλ' ὑπὲρ ὧν πρὸς ἑκατέρους ἔσθ' ὑμῖν ὁ πόλεμος, τοῦτ' ἴσως ὑμῶν οὐδεὶς λογίζεται. Ὑπὲρ τίνων οὖν ἐστίν; Πρὸς μὲν τοὺς δήμους ἢ περὶ τῶν ἰδίων ἐγκλημάτων, οὐ δυνήθοντων δημοσίᾳ διαλύσασθαι ταῦτα, ἢ περὶ γῆς μέρους ἢ δρῶν ἢ φιλονεικίας ἢ τῆς ἡγεμονίας. Πρὸς δὲ τὰς ὀλιγαρχίας ὑπὲρ μὲν τούτων οὐδενός, ὑπὲρ δὲ τῆς πολιτείας καὶ τῆς ἐλευθερίας. Ὡςτ' ἔγωγ' οὐκ ἂν ὀκνήσαιμι εἰπεῖν μᾶλλον ἡγεῖσθαι συμφέρειν δημοκρατουμένους τοὺς Ἕλληνας ἅπαντας πολεμεῖν ὑμῖν, ἢ ὀλιγαρχουμένους φίλους εἶναι. Πρὸς μὲν γὰρ ἐλευθέρους ὄντας οὐ χαλεπῶς ἂν εἰρήνην ὑμᾶς ποιήσασθαι νομίζω ὅπότε βουλευθείητε· πρὸς δ' ὀλιγαρχουμένους οὐδὲ τὴν φιλίαν ἀσφαλῆ νομίζω· οὐ γὰρ ἔσθ' ὅπως ὀλίγοι πολλοῖς καὶ ζητοῦντες ἄρχειν τοῖς μετ' ἰσηγορίας ζῆν ἡρημένοις εὖνοι γένοιντ' ἂν. Θαυμάζω δ' εἰ μηδεὶς ὑμῶν ἡγείται Χίων ὀλιγαρχουμένων καὶ Μυτιληναίων καὶ νυνὶ Ῥοδίων καὶ πάντων ἀνθρώπων ὀλίγου δέω λέγειν εἰς ταύτην τὴν δουλείαν ὑπαγομένων συγκινδυνεύειν τὴν πῆρ' ἡμῖν πολιτείαν, μηδὲ λογίζεται τοῦτο, ὅτι οὐκ ἔστιν ὅπως, εἰ δι' ὀλιγαρχίας ἅπαντα συστήσεται, τὸν παρ' ἡμῖν δῆμον ἐάσουσιν. Ἰσασι γὰρ οὐδένας ἄλλους πάλιν εἰς ἐλευθερίαν τὰ πράγματ' ἂν ἐξάγοντας. Ὅθεν δὴ κακὸν αὐτοῖς ἂν τι γενέσθαι προσδοκῶσι, τοῦτ' ἀνελεῖν βουλήσονται. — Τοὺς μὲν οὖν ἄλλους τοὺς ἀδικοῦντάς τινας αὐτῶν τῶν κακῶς πεπονθότων ἐχθροὺς ἡγεῖσθαι χρή· τοὺς δὲ τὰς πολιτείας καταλύοντας καὶ μεθιστάντας εἰς ὀλιγαρχίαν κοινούς ἐχθροὺς παραινῶ νομίζειν ἀπάντων τῶν ἐλευθερίας ἐπιθυμούντων.

Thème grec pour le 17 mars

Molière, *Don Juan*, acte IV, scène 4: Don Luis, « Hélas ! que nous sommes peu — Croyez-vous. »

Versions latines

pour le 21 mars.

A. (Agrégation et licence classique).

Ergo ille tenuis orator, modo sit elegans, nec in faciendis uerbis erit audax et in transferendis uerecundus et parcus in priscis reliquisque ornamentis et uerborum et sententiarum demissior; translatione fortasse crebrior, qua frequentissime sermo omnis utitur non modo urbanorum sed

etiam rusticorum : si quidem est eorum gemmare uites, sctire agros, lactes esse segetes, luxuriosa frumenta. Nihil horum parum audacter, sed aut simile est illi unde transferas, aut si res surum nullum habet nomen, docendi causa sumptum, non ludendi uidetur. Hoc ornamento liberius paulo quam ceteris utetur hic summissus, nec tam lincenter tamen, quam si genere dicendi uteretur amplissimo ; itaque illud indecorum, quod quale sit ex decore debet intellegi, hic quoque apparet, cum uerbum aliquod altius transfertur idque in oratione humili ponitur quod idem in alia deceret. Illam autem concinnitatem, quae uerborum collocationem illuminat iis luminibus quae Graeci quasi aliquos gestus orationis οὐκ ἔχοντα appellant, quod idem uerbum ab iis etiam in sententiarum ornamenta transfertur, adhibet quidem hic subtilis, quem, nisi quod solum, cetero qui recte quidam uocant Atticum, sed paulo parcius ; nam sic ut in epularum apparatu a magnificentia recedens non se parcum solum sed etiam elegantem uideri uolet, et eliget quibus utatur ; sunt enim pleraque apta huius ipsius oratoris, de quo loquor, parsimoniae¹⁾. Nam illa de quibus ante dixi huic acuto fugienda sunt : paria paribus relata et similiter conclusa eodemque pacto cadentia et immutatione litterae quasi quaesitae uenustates, ne elaborata concinnitas et quoddam aucupium delectationis manifesto deprehensum appareat ; itemque si quae uerborum iterationes contentionem aliquam et clamorem requirent, erunt ab hac summissione orationis alienae ; ceteris promiscue poterit uti.

Cicéron, *Orator*, 81-85.

B. (Certificat d'études littéraires classiques.)

Mort de Clodius.

Milo cum in senatu fuisset eo die, quoad senatus est dimissus, domum venit, calceos et vestimenta mutavit, paulisper, dum se uxor, ut fit, comparat, commoratus est, dein profectus id temporis, cum iam Clodius, siquidem eo die Romam venturus erat, redire potuisset. Obuiam fit ei Clodius expeditus, in equo, nulla raeda, nullis impedimentis, nullis Graecis comitibus, ut solebat, sine uxore, quod numquam fere, cum hic insidiator, qui iter illud ad caedem faciendam apparasset, cum uxore ueheretur in raeda, paenulatus, magno et impedito et muliebri ac delicato ancillarum puerorumque comitatu. Fit obuiam Clodio ante fundum eius hora fere undecima aut non multo secus. Statim complures cum telis in hunc faciunt de loco superiore impetum aduersi, raedarium occidunt. Cum autem hic de raeda reiecta paenula desiluisset seque acri animo defenderet, illi, qui erant cum Clodio, gladiis eductis partim recurrere ad raedam, ut a tergo Milonem adorirentur, partim, quod hunc iam interfectum putarent, cadere incipiunt eius servos, qui post erant ; ex quibus qui animo fideli in dominum et praesenti fuerunt, partim occisi sunt, partim, cum ad raedam pugnari viderent, domino succurrere prohiberentur, Milonem occisum et ex ipso Clodio audirent et re vera putarent, fecerunt id servi Milonis (dicam enim aperte non derivandi criminis causa, sed ut factum est) nec imperante nec sciente nec praesente domino, quod suos quisque servos in tali re facere uoluisset.

Cicéron, *Pro Milone*, 28-29.

¹⁾ Jusqu'ici pour les candidats à la licence.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Dissertation de licence, à remettre à M. Schneegans le 10 mars.

Expliquer le Sonnet III des Regrets (n'étant comme je suis encor exercité) dans lequel J. du Bellay résume et juge son œuvre du poète (éd. Chamard II, p. 54).

Les candidats du dehors pourront remettre la dissertation dans le courant du mois de mars.

LITTÉRATURES COMPARÉES

Dissertation française (licence)

à remettre à M. H. Tronchon le 31 mars.

En août 1891, Taine écrivant à sa fille, lui déconseillait la lecture de Verlaine, des lyriques anglais contemporains, de ceux qui s'appelaient en France les décadents, et de nos meilleurs romanciers de l'heure, les Goncourt, Daudet, M. Paul Bourget, pourtant son disciple. « Tout cela, dirait-il, est décidément malade... Ils omettent la moitié de l'art... Il y a toujours deux parties dans une œuvre, l'une sensible, qui saute aux yeux, qui consiste dans l'expression vive, familière, véhémence, de la sensation personnelle, et momentanée; l'autre, intellectuelle, qui consiste dans une idée générale et d'ensemble, dans un plan rigoureux, dans la coordination logique de tous les éléments, de tous les effets, en vue d'un effet total et final... Ils passeront comme une mode; jamais artiste n'a subsisté que par la réunion des deux facultés, et la seconde est encore plus essentielle que la première, si l'on veut durer et être compris. » (*Correspondance*, tome IV, p. 327).

Qu'en pensez-vous, d'après vos souvenirs des auteurs que Taine indique, d'autres aussi, de Taine lui-même? Et en quoi sa théorie vous paraît être fondée, ou non?

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Version allemande

à remettre à M. Ernest H. Lévy, pour le 17 mars

Der Mann mit der gebrochenen Nase.

Man fühlt, was Rodin anregte, diesen Kopf zu formen, den Kopf eines alternden, hässlichen Mannes, dessen gebrochene Nase den gequälten Ausdruck des Gesichtes noch verstärken half; es war die Fülle von Leben, die in diesen Zügen versammelt war; es war der Umstand, dass es auf diesem Gesichte gar keine symmetrischen Flächen gab, dass nichts sich wiederholte, dass keine Stelle leer geblieben war, stumm oder gleichgültig. Dieses Gesicht war nicht vom Leben berührt worden, es war um und um davon angetan, als hätte eine unerbittliche Hand es in das Schicksal hineingehalten, wie in die Wirbel eines waschenden, nagenden Wassers. Wenn man diese Maske in Händen hält und dreht, ist man überrascht über den fortwährenden Wechsel der Profile, von denen keines zufällig ist, ratend oder unbestimmt. Es gibt an diesem Kopf keine Linie, keine Ueberschneidung, keinen Kontur, den Rodin nicht gesehen und gewollt hätte. Man glaubt zu fühlen, wie einige von diesen Furchen früher kamen, andere später, wie zwischen dem und jenem Riss, der durch die Züge geht, Jahre liegen, bange Jahre, man weiss, dass von den Zeichen dieses Gesichtes einige langsam eingeschrieben wurden, gleichsam zögernd, dass

andere erst leise vorgezeichnet waren und von einer Gewohnheit oder einem Gedanken, der immer wieder kam, nachgezogen wurden und man erkennt jene scharfen Scharfen, die in einer Nacht entstanden sein mussten, wie vom Schnabel eines Vogels hineingehackt in die tiefe weiche Stirne eines Schlaflosen. Man muss sich mühsam erinnern, dass alles das auf dem Raume eines Gesichtes steht, so viel schweres, namenloses Leben erhebt sich aus diesem Werke. Legt man die Maske vor sich nieder, so meint man auf der Höhe eines Turmes zu stehen und auf ein unebenes Land herabzusehen, über dessen wirre Wege viele Völker gezogen sind. Und hebt man sie wieder auf, so hält man ein Ding, das man schön nennen muss um seiner Vollendung willen. Aber nicht aus der unvergleichlichen Durchbildung allein ergibt sich diese Schönheit. Sie entsteht aus der Empfindung des Gleichgewichts, des Ausgleichs aller dieser bewegten Flächen untereinander, aus der Erkenntnis dessen, dass alle diese Erregungsmomente in dem Dinge selbst ausschwingen und zu Ende gehen. War man eben noch ergriffen von der vielstimmigen Qual dieses Angesichtes, so fühlt man gleich darauf, dass keine Anklage davon ausgeht. Es wendet sich nicht an die Welt; es scheint seine Gerechtigkeit in sich zu tragen, die Aussöhnung aller seiner Widersprüche und eine Geduld, gross genug für alle seine Schwere.

Rainer Maria Rilke, *Auguste Rodin*.

Thème allemand

MM. de Goncourt, pour leur part, ont apporté une sensation nouvelle de la nature. C'est là leur trait caractéristique. Ils ne sentent pas comme on a senti avant eux. Ils ont des nerfs d'une délicatesse excessive, qui décuplent les moindres impressions. Ce qu'ils ont vu, ils le rendent en peinture, en musique, vibrant, éclatant, plein d'une vie personnelle. Un paysage n'est plus une description; sous les mots, les objets naissent; tout se reconstruit. Il y a, entre les lignes, une continuelle évocation, un mirage qui lève devant le lecteur la réalité des images. Et même la réalité est ici dépassée; la passion des deux écrivains la laisse frissonnante d'une fièvre d'art. Ils donnent à la vérité un peu de leur émotion nerveuse. Les moindres détails s'animent comme d'un tremblement intérieur. Les pages deviennent de véritables créatures, toutes penchées de leur outrage à vivre. Aussi la science d'écrire se trouve-t-elle transposée; les romanciers tiennent un pinceau, un ciseau, ou bien encore ils jouent de quelque instrument. Le but à atteindre n'est plus de conter, de mettre des idées ou des faits au bout les uns des autres, mais de rendre chaque objet qu'on présente au lecteur, dans son dessin, sa couleur, son odeur, l'ensemble complet de son existence. De là, une magie extraordinaire, une intensité de rendu inconnue jusqu'ici, une méthode qui tient du spectacle et qui fait toucher du doigt toutes les matérialités du récit. On dirait la nature racontée par deux voyants, animée, exaltée, les cailloux ayant des sentiments d'êtres vivants, les personnages donnant de leur tristesse ou de leur joie aux horizons. L'œuvre entière devenait une sorte de vaste névrose. C'est de la vérité exacte ressentie et peinte par des artistes malades de leur art.

...Je ne connais dans aucune langue un style plus personnel, une évocation plus heureuse des choses et des êtres. Sans doute on peut leur reprocher parfois un peu de maniérisme; dans leur recherche continuelle de l'expression neuve et précise, il n'est pas étonnant que la phrase, de temps à autre, s'entortille et perde de sa santé robuste. Mais quels bonheurs d'expressions! et comme presque toujours la phrase a la couleur du ciel dont elle parle, l'odeur de la fleur qu'elle nomme! MM. de Goncourt arrivent à ce prodige de rendu par des renversements de tournures, des adjectifs mis à la place de substantifs, des procédés à eux qui sont la marque inoubliable de leur facture. Eux seuls, à cette heure, ont ces dessous de phrase où persiste l'impression des objets. Ils peignent jusqu'aux plus fugitives tiédeurs qui courent sur la peau; ils notent d'une façon définitive, en trois coups de plume, les paysages les plus compliqués, une averse qui tombe, une rue encombrée de passants, un atelier de peintre plein jusqu'aux solives de bibelots. Tout ce qui est entré dans leurs yeux s'y anime et y prend de leur émotion. De là ce style vécu, amusant comme un album qu'on feuillette, tout chaud de la flamme qui court dans ses membres, et dont on peut dire qu'il est la langue inventée pour traduire un monde de sensations nouvellement découvertes.

Emile ZOLA (Les romanciers naturalistes).

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Version italienne (pour le 10 mars)

Lettre de Lapo Mazzei à Francesco Datini.

Firenze, 24 giugno 1391.

Di poi ch' io tornai a Firenze con le vostre lettere, ho tardato fare alcuna risposta, perchè mi sentiva l'animo torbido pe' fatti di Francesco di Matteo, e per altro; e estettava qualche di, ove avesse la mente quieta e riposata, come or mi truovo. E voi sapete che nell'acqua torbida non si cognosce nulla. E lasciando stare ora quanto dite dell'esser meco un di tutto, e come v'è malagevole lo scrivere a me, e dello amichevole e buono animo ch'avete verso me; chè d'ogni cosa parleremo altra volta, come che Iddio ho pregato et priego ve ne renda per merito di tutto, poi non sono in stato da potervi meritar io; solo vi dirò alcuna cosa, per mostrarvi che da cuore io v'amo, et intendo questa vostra onesta amistà mantenere insino a morte.

Francesco, io non considerai mai lo stato vostro delle cento volte l'una, ch'io ho fatto poi che della vostra casa mi parti; e a cammino, e nel mio letto, e nel mio studio quando più solitario sono stata; e sopra ciò mi constringe la carità dire il vero, el quale mi pare sia la più cara cosa fra gli amici: e farò con voi, come fo spesso qui con un altro, che m'ha dato l'essere, dopo il padre mio, che è de' più cari uomini che chiudano le nostre mura.

Io avea bene udito da voi, per lettera, delle vostre angoscie e degl'impacci avete delle cose del mondo: ma vedutole con l'occhio, sono molti più ch'io no stimava; avendo riguardo alla noia della casa che fab-

bricate, de' fondachi ch' avete in lontani paesi, de' conviti, delle ragioni avete a saldare, e altre cose, che mi paiono tante e di tante maniere fuor di nicissità, ch' io ho veduto che non v' è possibile potervi celare una ora dal mondo e da' lacci suoi. E avendovi Iddio sì ripieno di grazie delle cose terrene, et datovi mille avvisi, perchè ve n' avveggiate; siete forse presso a sessant' anni, libero da pensieri de' figliuoli, e vorrete astettare a ravvedervi quando sarete al capezzale, et sarà aperta la stanga della morte? Vedeste la donna vostra, pochi di fa, presso al punto abbiamo a venir noi; che fu sufficiente bastone a farvi ricogliere le sarte di tanti pensieri, in quanti vivete de' fatti del mondo.

E però, conchiudendo, vorrei che v' avvedeste di regare a termine molti vostri fatti, che voi stesso dite sono isquadernati; e ancora più presto poteste far fine a più murare; e delle vostre ricchezze e entrate fare limosine con vostra mano; e che queste ricchezze, voi ne faceste quella stima se ne dee fare, cioè averle come se no l' aveste, e non porvi sì su a giacere il cuore vostro, che voi ne dimentichiate Iddio, che v' ha dato ogni cosa: chè vedete, che ogni cosa avete a lasciare; et la ruota volge per voi come per gli altri, che tutto di vedete morire e cadere. Non dico vi facciate frate o prete; ma dico diate modo al vostro vivere: che quel ch' è di Cesare date a Cesare, quel ch' è di Dio a Dio; cioè parte della settimana o del dì a Dio, parte a' parenti e agli amici, nelle cose oneste che appartengono a mercatanti; che pare a me vi sia molto richiestò. Più non dico, ch' io non saprei ristar con voi. Priegovi bene, questi miei pensieri fedeli e pieni d'amore siano segreti; e siano tagliate tra noi tutte le lusinghe che s'usano nelle lettere. E allora vedrò esser vostro amico quando mi scriverete come a Simone fareste, il quale io vi raccomando.

Solo restava dire de' fatti di Niccolao Martini, per cui io ho fatto e farò come per voi proprio, poi che così volete. S' egli avesse un pelo che pensasse di me altro che tutto suo bene, egli errerebbe: ma Iddio vede i cuori; et Lui priego mostri a voi e a lui il mio. Ma oltra 'l possibile, niuno è tenuto. E pur domane debbo fare per lui alcuna operazione: e senza più dire, credo crediate io non fosse mai lieto, se le cose andassono male, e io avesse potuto far fare la pace; la quale io temo Niccolao proprio non abbi isconcia, per voler credere pure a sè, e non a chi l'ama più che non pensa. Ma più savi di lui hanno errato ne' loro fatti! — Il dì di San Giovanni, 24 di giugno. *Lapo Mazzei* vostro.

COMMENTAIRE PHILOLOGIQUE

Della giustizia di Trajano.

Faire le commentaire philologique du passage suivant écrit vers la fin du XIII^e siècle:

Traiano fu imperadore molto giusto, ed essendo uno di salito a cavallo per andare alla battaglia colla cavalleria sua, una femmina venne e preseli l'un piede e, piangendo molto teneramente domandavalo e richiedevalo che li facesse diritto di coloro, che l'aveano morto uno suo figliuolo, il quale era giustissimo, senza cagione. E quegli rispuose e disse: « Io ti sodisfarò quando io reddirò ». E quella disse: « E se tu non riedi? » E que'

rispose: « E s'io non reggio, e ti sodisfarà il successore mio ». E quella disse: « E io come il so? e pognamo ch'elli lo faccia, a te che fia se quell'altro farà bene? tu mi se'debitore, e secondo l'opere tu sarai giudicato: frode è non volere reddere quello che l'uomo dee; l'altrui giustizia non libera te, e ben sarà al successore tuo s'elli liberrà sè medesimo ». Per queste parole mosso, l'imperadore scese da cavallo e fece la giustizia e consolò la vedova, e poscia salì a cavallo, e andò alla battaglia e sconfisse li nimici.

Thème italien pour le 24 mars

Texte de Zola imprimé plus haut.

Composition

Sujet à traiter, au choix, en italien ou en français. Expliquez ce jugement de F. de Sanctis sur l'auteur du *Morgante*: « Ti dà un mondo rimpiccinuto, fatto borghese: gli eroi sono scesi dal piedistallo, hanno perduta la loro aureola, e ti camminano innanzi semplici mortali. »

II. — Sujets donnés aux examens de la Faculté

BACCALAURÉAT

Version italienne

Grandeggiavano in un giardino sopra tutti gli altri fiori i garofani e certe rose incarnatine, e schernivano certe mammolette viole che stavansi sotto all'erba, sicchè a pena erano vedute. Noi siamo, dicevano i primi, di così lieto e vario colore, che ogni uomo e ogni donna, venendo in questo luogo a passeggiare, ci pongono gli occhi addosso, e pare che non sieno mai sazi di rimirarci. E noi, dicevano le seconde, non solamente siamo ammirate e colte con grandissima affezione dalle giovani, le quali se ne adornano il seno; ma le nostre foglie spicciolate gittano fuori un'acqua, che col suo gratissimo odore riempie tutta l'aria d'intorno. Io non so di che si possa vantare la viola, che a pena ha tanta grazia di odore che si senta al fiuto, e non ha colore nè vistoso, nè vivo come il nostro. O nobilissimi fiori, rispose la violetta gentile, ognuno ha sue qualità da natura. Voi siete fatti per essere ornamento più manifesto e più mirabile agli occhi delle genti; e io per fornire quest'umile e minuta erbetta che ho qui d'intorno, è per dar grazia e varietà a questo verde che da ogni lato mi circonda.

G. GOZZI.

Thème italien

Jeunes gens, allez-vous promener dans ce jardin. Fixez les yeux sur ces fleurs: œillets aux couleurs gaies et variées, roses dont l'agréable parfum remplit l'air tout à l'entour, humbles violettes menues qu'on voit à peine, car elles se tiennent sous l'herbe. Vous admirerez les unes et les

autres sans être jamais rassasiés. Cueillez les premières et les secondes : elles vous fourniront un ornement qui semblera admirable aux yeux des gens. Mais ne méprisez pas la violette, ô mes chers amis : elle ne peut vanter des couleurs vives et voyantes comme les ceilletons et les roses ; je dirai mieux : son parfum est tel qu'on ne peut le sentir qu'en le flairant. Mais elle a, elle aussi, ses qualités : la nature l'a faite pour donner de la grâce et de la variété au vert dont cette fleur gracieuse est entourée de toutes parts.

Version espagnole.

Los malos poetas.

¿ Qué se ha de decir de los malos poetas sino que son la idiotez y la ignorancia del mundo ? ¿ Qué es ver á uno de éstos, quando quiere decir un soneto á otros que le rodean, las salvas que les hace, diciendo : vuestras mercedes escuchen un sonetillo que anoche á cierta ocasion hice, que, á mi parecer, aunque no vale nada, tiene un no sé qué de bonito ? Y en esto tuerce los labios, pone en arco las cejas, se rasca la faltriquera, y de entre otros mil papeles mugrientos, y medio rotos, donde queda otro millar de sonetos, saca el que quiere relatar, y al fin le dice con tono melifluo y alfenicado : si acaso los que le escuchan, de socarrones ó de ignorantes no se le alaban, dice : ó vuestras mercedes non han entendido el soneto ó yo ne lo he sabido decir, y así será bien recitarle otra vez. y que vuestras mercedes le presten más atención, porque en verdad que el soneto lo merece ; y vuelve como primero á recitarle con nuevos ademanes y nuevas pausas.

CERVANTES.

Thème espagnol

C'est dans une de ses *Nouvelles exemplaires* que Cervantès raconte l'histoire d'un fou plein de bon sens, le licenciado Vidriera, qui répondait avec une extrême finesse à toutes les questions, même les plus difficiles et les plus embarrassantes qu'on pouvait lui poser. A un étudiant qui lui demandait un jour ce qu'il pensait des poètes et s'il les estimait beaucoup, il lui répondit qu'il avait la plus grande admiration pour la poésie, mais que, par contre, il n'avait aucun respect pour les poètes. Il donnait à cela comme raison qu'il est très difficile, sinon impossible, de trouver de bons poètes. Quant aux mauvais poètes, ils n'étaient, à son avis, que la bêtise et l'ignorance personnifiées. « Ils passent, disait-il, le meilleur de leur temps à médire de ceux qui sont mieux doués qu'eux, à importuner leurs amis et les gens qui les entourent, en voulant leur lire et leur relire avec force simagrées leurs vers médiocres et leur faire goûter, à tout prix, tel ou tel méchant petit sonnet qu'ils viennent de composer ».

III. — Sujets donnés aux concours de l'Enseignement secondaire (1926)

AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

Etude grammaticale d'un texte grec et d'un texte latin.

Texte grec.

Ἀλκμήνα δ' ἐσάκουσε βοᾶς καὶ ἐπέγρετο πρῶτα ·
« Ἀνσταθ', Ἀμφιτρύων · ἐμέ γάρ δέος ἴσχει ὀκνηρόν ·
ἄνστα, μὴδὲ πόδεσσι τεοῖς ὑπὸ σάνδαλα θείης.
Οὐκ ἄφεις, παῖδων δ' νεώτερος ὅσσον αὐτεῖ;
ἢ οὐ νοεῖς, ὅτι νυκτὸς ἄνωγί που, οἱ δέ τε τοῖχοι
πάντες ἀριφραδέες καθαρὰς ἀπερ ἡριγενείας;
Ἔστι τί μοι κατὰ δῶμα νεώτερον, ἔστι, φίλ' ἀνδρῶν. »
Ἦς φάθ'. Ὁ δ' ἔξ εὐνᾶς ἀλόχῃ κατέβαινε πιθήσας
Ἀμφιλαφῆς δ' ἄρα παστὰς ἐνεπλήσθη πᾶλιν ὄρφνας.
Δμῶας δὴ τότε' αὖσεν ὕπνον βαρὺν ἐκφυσῶντας ·
« Οἴσετε πῶρ ὅτι θάσσον ἀπ' ἐσχαρεῶνος ἐλόντες. »

THÉOCRITE, *Héraclès enfant*, 34 sqq., édition Legrand.

Etudier dans ce texte :

1° Au point de vue de la forme, les mots suivants : πρῶτα (vers 1), ἴσχει (v. 2), οἴσετε et θάσσον (v. 11) ; — 2° Au point de vue des formes et de la syntaxe, le troisième vers où certains éditeurs, Fritzsche, Cholmeley, etc., lisent avec quelques manuscrits, πόδεσσιν ἑοῖς et, au lieu de θείης, écrivent θείης ; — 3° Les emplois du génitif.

Texte latin.

Cleæreta, Philaenium.

Cl. Nequeon ego ted interdictis facere mansuetam meis?
an ita tu es animata, ut qui sis matris expers imperi?
Ph. Ubi piem pietatem¹⁾, si istoc more moratam tibi
postulem placere, mater, me quo pacto praecipis?
Cl. Neque quae recte faciunt culpo, neque quae delinquant amo.
An decorum est adversari meis te praeceptis? Ph. Quid est?
Cl. Hocceine est pietatem¹⁾ colere, imperium matri minuire?
Ego te volui castigare, tu mi accusatrix ades.
Ph. Neque edepol te accuso, neque id me facere fas existimo;
verum ego meas queror fortunas, cum illo quem amo prohibeor.
Cl. Satis dicacula es amatrix. Ph. Mater, is quaestust mihi.
Asinaire, III, 1, édition Havet.

Etudier dans ce texte :

1° Les formes du verbe *esse* ; — 2° Les relatifs et les conjonctions de subordination (formes et syntaxe) ; — 3° Les emplois de l'accusatif.

N. B. — Il est inutile de donner la traduction des textes proposés.

¹⁾ *pietatem* mss., Ritschl, Ussing: *Pietatem* Leo, Havet.

AGRÉGATION D'ALLEMAND

Dissertation française.

Pourquoi le thème de Faust a-t-il attiré les écrivains du *Sturm und Drang*, y compris le jeune Goethe? Comment l'ont-ils interprété et mis en œuvre?

Dissertation allemande.

Aufklärung, Klassizismus und Romantik in den religiösen und ethischen Anschauungen Schleiermachers.

AGRÉGATION DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

Version allemande.

Meine rheinische Heimat.

Ich soll etwas von mir selber erzählen, gleichsam in den Spiegel schauen, und, wie ich mich darin sehe, ehrlich beichten — es fällt mir schwer. Denn so ein einfaches Frauenleben, das am liebsten zwischen den Wänden des eigenen engumgrenzten Heimes dahinfließt, was kann das wohl an reichen Bildern zeigen? Also von mir möchte ich nicht reden, wohl aber von dem, was meinem Herzen teuer ist: von meiner Heimat. Ich sehe in den Spiegel...: da fließt klar und leis die liebe Mosel! Wie ein blaues Band schlingt sie sich grünen Bergen eng um die Füße, im schwärzlichen Schiefergestein wachsen Reben, Stock bei Stock, dicht gesetzt, wie im Plattland die Kartoffeln. Weisse Städtchen hüben und drüben, in denen der Frühling früher und goldener einzieht als anderswo, in denen lila Flieder in Bündeln über bunte Gnadenbilder hängt und tiefbrauner Goldlack¹⁾ und rote Nelken. Alles Farbe, alles Duft. Und hinter den lachenden Rebenhügeln tauchen die runden Eifelkuppen auf, steil führen die Pfade hinan. Die Ebereschen²⁾, die den Chausseerand säumen, lassen weisse Mooszipfel im rauhen Regenwind flattern, ernste Maare³⁾ ruhen schweigend im vulkanischen Bett, endlose Wälder schlagen die dunklen Wogen um einsame Dörfer, verlorene Heiden träumen im blendenden Sonnenglanz. Jungfräuliches Land noch, das im Dornröschenschlaf des erlösenden Kusses harrt — weltenfern, weltenweit das rührige Leben. Nur Kirchenglocken dröhnen durch die Stille, und der herbe Eifelwind trägt diesen einzigen Klang hierhin und dorthin, überallhin. Die Glocke mit der mächtigsten Stimme hängt zu Trier. Ich habe mir just den schönsten Winkel der ganzen schönen Rheinlande zum Geborenwerden ausgesucht. In Trier stand meine Wiege, sie schaukelte im Takt mit den frommen Kirchenglocken, ich schlummerte süß bei deren Schall. Und wenn ich heute so ganz still für mich sitze, dann glaube ich oft die Glocken des uralten, heiligen Römertrier zu hören, wie sie voll und sonor über die uralte und doch jugendschöne Mosel schwingen und in den

¹⁾ Giroflée.

²⁾ Sorbier.

³⁾ — Gebirgssee.

Eifelbergen verhallen. Ich höre sie, wo ich auch bin ; ihr Klang kommt mir nicht aus den Ohren. Immer wieder rufen sie mich, Jahr um Jahr ; ich glaube, sie läuten mir auch bis zum Ende.

CLARA VIEBIG.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

KURT GLASER, *Allfranzösisches Lesebuch des späteren Mittelalters*. Halle, Max Niemeyer, 1926, XII + 208 p.

On est quelque peu étonné de voir figurer dans un recueil de textes qui doit embrasser les derniers siècles du moyen âge, des auteurs comme Clément Marot, Rabelais, Calvin et Marguerite de Navarre. Il aurait mieux valu s'arrêter plus tôt et consacrer une place d'autant plus large aux auteurs vraiment médiévaux qui sont ici quelquefois bien sommairement représentés et dont quelques-uns brillent même par une absence complète. Pourquoi ne pas avoir donné de Froissart ses jolis souvenirs de jeunesse de l'*Espinette amoureuse*, l'amusant *Dit du Florin* ou le *Débat du Cheval et du Lévrier*, d'Eustache Deschamps quelques-unes de ses ballades personnelles, si pleines de vie et de verve, ou telle scène réaliste du *Miroir de Mariage* ? Alain Chartier méritait mieux et plus que seulement une page du *Curial* ; son *Quadriloge invectif* est une œuvre autrement puissante. Entre les chroniques de Froissart et de Commines, il y avait de la place pour celles de George Chastellain et de Monstrelet. Les poètes bourguignons, les grands rhétoriciens ne devraient pas être tout à fait absents, même si nous ne goûtons plus leurs pénibles élucubrations ; l'absence de Jean Lemaire de Belges est une grave lacune. Le volume ne donne, par conséquent, qu'un tableau assez incomplet de la vie littéraire des XIV^e et XV^e siècles. Mais au moins les principaux genres sont tous représentés. L'auteur a notamment accordé — et il a bien fait — une large place aux deux créations principales de cet « automne du moyen âge » : aux œuvres en prose et à la production dramatique. Ici encore, nous cherchons, il est vrai, vainement le nom d'Arnoul Greban.

Les textes sont correctement reproduits, presque toujours d'après les éditions les plus récentes. Pour les chansons populaires, il fallait citer Th. Gérold, *Chansons populaires des XV^e et XVI^e siècles*, et du même auteur : *Le Manuscrit de Bayeux*, éditions qui ont l'avantage de donner aussi la composition musicale de ces pièces ; pour Commines, l'édition récente de J. Calmette (*Classiques de l'histoire de France*) ; pour la *Farce du Cuvier*, celle de la *Bibliotheca Romanica* (1924). Un glossaire, établi avec soin, et quelques notes facilitant la lecture des textes. Comme première orientation et comme illustration des derniers chapitres de la littérature française du moyen âge, le volume pourra rendre des services.

E. HCEFFNER.

Gustave COHEN, *Histoire de la Mise en Scène dans le Théâtre religieux du Moyen Age*. Nouv. édit., revue et augmentée. Paris, Champion, 1926, LVI + 332 p., in-8°.

Dans sa plus grande partie, ce volume est la reproduction anastatique de la première édition, telle qu'elle avait paru en 1906. Mais vingt

ans ont passé depuis, vingt ans de recherches fructueuses et de découvertes nouvelles; parmi ces dernières, notamment le *Livre de Conduite de la Passion de Mons*, trouvé par M. Cohen lui-même et publié dans la Série bleue des publications de notre Faculté (voir ci-dessus, p. 81-85). Une nouvelle mise au point s'imposait donc. L'auteur la réalise dans un ample Avant-Propos, où, suivant page pour page le texte primitif, il consigne tous les renseignements recueillis dans l'intervalle. Ce sont surtout des indications bibliographiques très complètes et très précieuses. Par-ci, par-là, mais combien rares, heureusement, des modifications devenues nécessaires. Enfin, une foule de notions complémentaires, des discussions plus ou moins longues, qui, tout en les confirmant, enrichissent et étoffent en même temps les données antérieures. C'est dans cette nouvelle édition, qui donne exactement l'état actuel de nos connaissances sur la mise en scène du théâtre médiéval, qu'il faudra désormais consulter cet important ouvrage.

E. HÖPFFNER.

Livres italiens

En janvier 1873, la presse de Milan ouvrit une souscription en vue de réunir la somme nécessaire à l'érection d'un monument en l'honneur de Napoléon III. L'initiative obtint un complet succès dans le royaume tout entier et auprès de toutes les classes de la population. Le Conseil municipal de Milan jugea équitable d'associer le souvenir de l'armée française à celui de l'empereur: Napoléon III serait représenté à cheval et saluant les Milanais; deux bas-reliefs évoqueraient le souvenir, l'un de la victoire de Magenta, l'autre de l'entrée des troupes libératrices dans la capitale lombarde; de grandes tables de bronze porteraient, gravés, les noms des Français tombés pour l'indépendance italienne. Barzaghi, le sculpteur choisi pour réaliser ce projet, dépassa toutes les espérances.

Mais la mauvaise fortune s'acharna contre son œuvre. En vain le Conseil municipal arrêta-t-il que le monument serait érigé dans le parc qui s'étend devant l'Arco della Pace. En vain la Società di S. Martino e di Solferino, constatant que cette décision restait sans effet, essaya-t-elle, de se faire céder le monument, pour le placer sur les champs de bataille dont elle portait le nom. La statue équestre de Napoléon resta et se trouve encore dans la cour du palais de l'ancien sénat. Les bas-reliefs, les grandes tables de bronze gisent dans un hangar voisin du castello Sforza. Depuis cinquante ans, les partis politiques se sont acharnés contre l'infortuné monument et l'ont empêché d'avoir un sort plus glorieux.

Tels sont les faits que M. le sénateur M. Mazziotti rappelle d'abord dans son volume in-8° de 363 pages paru, en 1925, à Milan (Società ed. Unitas) et intitulé *Napoleone III e l'Italia, studio critico*. C'est un plaidoyer courageux, éloquent et documenté où, retraçant l'histoire de Napoléon III en quinze chapitres, l'auteur s'attache surtout, mais non exclusivement à mettre en lumière le rôle de l'empereur envers l'Italie. Aucune raison valable, d'après lui, ne s'oppose à ce que ce monument rappelle ouverte-

ment à tous la campagne de 1859 et l'importance qu'elle a eue pour les destinées de l'Italie.

Quiconque s'intéresse au settecento italien connaît le livre de M. Giulio Natali, *Idee, costumi, uomini del settecento, studii e saggi letterarii*, Torino, 1916. C'est un recueil de solides études se recommandant toutes par leur riche documentation et leur limpidité. Aussi l'ouvrage s'est-il fait lire et son auteur a-t-il dû en donner, voici quelques mois, une seconde édition. Elle ne reproduit pas intégralement la première. M. Natali a distrait et mis en réserve bon nombre de pages qui contribueront à former la substance d'un prochain volume intitulé *Studii su la letteratura italiana nell' età napoleonica*. Il a substitué à ces pages les morceaux suivans : *L'eredità del Rinascimento in Arcadia?*, *L'idea del principato italiano prima di V. Gioberti*, *Pietro Metastasio*, *Un giornale ideato da C. Goldoni*, *Un marchese teologo et filologo ospite del Casanova (marchese Mosca di Pesaro)*, *F. B. De Felice e gli enciclopedisti italiani del secolo XVIII*, *Un onorato avventuriero e poligrafo trentino (C. A. Pilato)*, *Un gentiluomo patriotta e cosmopolita del secolo XVIII (G. Gorani)*, *Il « brutto autore del Bello » (G. Spalletti)*, *Giovanni Meli*. En rédigeant ces études, M. Natali se faisait, pour ainsi dire, la main, en vue d'écrire un livre d'ensemble sur la littérature italienne du XVIII^e siècle. Nul n'est mieux désigné que lui pour une telle entreprise, dont nous espérons pouvoir prochainement enregistrer le légitime succès.

M. Alfredo Galletti, qui, après Carducci et Pascoli, occupe, à l'Université de Bologne, la chaire de littérature italienne, a réuni dans un volume in-16 de 343 pages (*Poeti, poesia e storia*, Milano, edizioni Risorgimento, 1926), neuf études où se manifestent une fois de plus les qualités propres à ce maître : vaste érudition, vues profondes, exposition claire et agréable. On lira avec plaisir et profit ces pages qui traitent, tour à tour, les sujets suivans : *Dante e il Milton*, *Dal Seicento barocco al Settecento razionalista*, *Giacomo Leopardi e Alfredo De Vigny*, *Nicolò Tommaseo poeta*, *Giacomo Zanella*, *Arrigo Boito e il sua Re Orso*, *La poesia di Arturo Graf*, *La comicità plautina*, *La letteratura italiana nella cultura europea*.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler (*Bulletin*, 1925-1926, p. 243) deux collections d'auteurs étrangers publiées en Italie, l'une par la maison Paravia, l'autre par la maison Sansoni. On le sait : les écrivains français n'y sont pas oubliés. Ils tiennent aussi une place importante dans une 3^e collection. Elle paraît à Florence, chez Felice Le Monnier. Nous en avons sous les yeux deux spécimens : Molière, *La scuola delle mogli*, seguida de *La critica della scuola della mogli*, traduzione integrale, introduzione, note, analisi, biografia e bibliografia a cura di Luigi de Anna, — Victor Hugo, *Le dernier jour d'un condamné*, con introduzione e note di A. Bertúccioli.

Le même Bertúccioli, professeur à l'Accademia navale de Livourne, vient de publier, à Milan, chez les éditeurs Treves, un petit volume in-16 de 139 pages, intitulé *Pierre Loti, vita e opere*.

Gabriel MAUGAIN.

Bibliothèque universitaire

Quelques acquisitions récentes

(du 15 novembre 1926 au 15 janvier 1927).

A (BIBLIOGRAPHIE, COLLECTIONS)

500.094 **Mondain** (G.), *Raketaka*. Tableau de mœurs féminines malgaches, dressé à l'aide de proverbes et de fady. (Publicat. Fac. des Lettres d'Alger, LXI.) Paris, 1925, in-8°, 135 p.

Doucet (Roger), *Etude sur le gouvernement de François Ier dans ses rapports avec le Parlement de Paris (1525-7)*. (Ib., II^e série, tome I.)

500.407 **Heinertz** (N. Otto), *Eine Lautverschiebungstheorie* (Acta Univ. Lundensis, N. S., XX, n° 6). Lund., 1924, in-8°, 84 p.

500.407 **Sköld** (Hannes), *Die ossetischen Lehnwörter im Ungarischen*. Lunds Universitets Arsskrift, N. F., Lund, 1924, in-8°, 114 p.

12.768 **Polain** (Louis), *Marques des imprimeurs et libraires en France au XV^e siècle*. Paris, Droz, 1926, in-4°.

111.911 **Solmi** (A.), *Sulla persistenza della scuola di Pavia nel medio-evo*. Milan (Hoeppli), 1925, in-8°, 22 p.

111.951 **Laurent Vibert** par un groupe de ses amis. Lyon (Audin), 1926, in-8°, 252 p. + 7 pl.

12.772 *Contributi alla storia dell' Università di Pavia*. Pubblicati nell' XI centenario dell' Ateneo. Pavie (tip. Coper), 1925, in-8°, 529 p.

500.431 **Nicomachus of Gerasa**, *Introduction to Arithmetica*, translated by M. Luther d'Ooge. *Studies Univ. of Michigan*. Humanistic series, XVI.

500.311 **Mackay** (E.), *Report on the excavation of the A cemetery at Kish, I* (Field Museum of natural history, Anthropology I), Chicago, 1925, in-4°.

D (HISTOIRE)

191.728 *Der Deutsche und das Rheingebiet*. Von G. Aubin, G. Baesecke, J. Ficker, etc. Halle (Buchhandl. des Waisenhauses), 1926, in-8°, 223 p.

191.690 **Sargent** (Rachel L.), *The size of the slave population at Athens during the first and fourth cent. b. C.* Thesis Univ. of Illinois, 1923, in-8°, 136 p. (*Univ. of Illinois studies in the Social sciences*, XII, 293).

191.689 *La Pologne contemporaine*. Varsovie [Agence polonaise], 1925, in-8°, 88 p.

191.740 **Schmalenbach** (H.), *Das Mittelalter. Sein Begriff u. Wesen*. Leipzig (Quelle et Meyer), 1926, in-8°, 157 p. (*Wissenschaft u. Bildung*, 226).

156.101 **Just** (Les), *Franz von Lassaulx. Ein Stück rheinischer Lebens- u. Bildungsgeschichte im Zeitalter der grossen Revolution und Napoleons*. [Studien zur rheinischen Geschichte. 12]. Bonn, 1926, in-8°, 286 p.

191.750 **Fordham** (H. G.), *Notes on the itineraries, road-books and road-maps of France*. Southampton, 1926, in-8°, 23 p. + 3 pl.

27.942 **Bell** (H. C.), **Parker** (D. W.), *Guide to British West Indian Archive materials in London and the Islands, for the history of the United States*. Washington (Carnegie Inst.), 1926, in-8°, 435 p.

191.751 **Volwiler** (A.), *George Croghan and the Westward movement*

1741-1782. Thèse Univ. de Pennsylvanie. Cleveland (Clark), 1926, in-8°, 370 p.

27.943 **Hardy** (G.), *L'âme marocaine d'après la littérature française*. Paris (Larose), 1926, in-8°, 173 p.

500.474 **Gifford** (E.W.), *Californian anthropometry* (Archaeology and Ethnology, vol. 22, n° 2). Berkeley, 1926, in-8°, 74 p.

500.187 **Sauve** (F.), *Obituaire de l'église cathédrale d'Apt*. Monaco, Paris, 1926, in-8°, 95 p. (Collection de textes pour servir à l'histoire de Provence. V).

Gérin-Ricard (H. de), *Actes concernant les vicomtes de Marseille et leurs descendants*. Ib. 1926, in-8°, 327 p. (Ib. IV.).

191.680 **Moreno** (J.), *Archivo histor. diplom. Mexicano*, num. 16. *Diario de un escribiente de Legacion* (1833-6). Mexico, 1925, in-8°, 286 p.

500.221 **Steiner** (G.), *Der Bruch der schweizerischen Neutralität im Jahre 1813*. Bâle (Helbing) 1924, in-4°, 127 p.

191.722 **Murris** (R.), *La Hollande et les Hollandais au XVII^e et au XVIII^e siècles vus par les Français*. Thèse Amsterdam. Paris (Champion), 1925, in-8°, 279 p.

191.744 **Clarek** (R.E.), *The effect of social forces upon religious rites and ceremonies*. Thèse Philadelphie. Univ. of Pennsylvania (124), in-8°, 81 p.

500.474²² **Gifford** (E. W.) et **Schenck** (W. E.), *Archaeology of the Southern San Joaquin Valley California*. (Univ. of California publicat. in Amer. archaeol., XXIII, 1.), Berkeley, 1926, in-8°, 122 p.

191.726 **Pearse Harland** (J.), *Prehistoric Aigina. A history of the Island in the Bronze age*. Thèse Princeton, Paris (Champion), 1925, in-8°, 120 p.

500.226 **Schnyder** (W.), *Die Bevölkerung der Stadt und Landschaft Zürich vom 14. bis 17. Jahrhundert* (Schweizer Studien zur Geschichtswiss., XIV, 1), Zurich, 1926, in-8°, 131 p.

500.147 **Nithard**, *Histoire des fils de Louis le Pieux*, éditée et traduite par P. Lauer. (Halphen, *Classiques de l'histoire de France*, VII), Paris, 1926, in-8°, 172 p.

191.742 *Bibliotheca Leodiensis. I. Pendant l'émigration*. Lettres de Liégeois (1794-1801), publiées par J. Brassinne, 1926, Liège, in-8°.

500.146 **Petrus Vallium Sarnali** (Pierre des Vaux de Cernay), *Hystoria Albigensis*, publiée par P. Guébin et E. Lyon, I. (Soc. de l'Hist. de France, n° 297), 1926.

191.729 **Smogorzewski** (C.), *La politique polonaise de la France. Déclarations d'hommes d'Etats, savants...* Paris (Gebethner et Wolff) 1296, in-8°, 119 p.

191.739 **Poincaré** (R.), *Au service de la France*. Paris (Plon), 1926, 2 vol., in-8°, 391 + 426 p.

191.736 **Robespierre** (Maximilien et Augustin), *Correspondance* recueillie et publiée par G. Michon. Paris (Alcan), 1926, in-8°, 334 p.

191.748 **Driault** (E.) et **Lhéritier** (M.), *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours. V. La Grèce et la Grande guerre*. Paris (Presses Univ.), 1926, in-8°, 568 p.

27.941 **Jochelson** (W.), *Archaeological investigations in the Aleutian Islands*. Washington (Carnegie institution), 1925, in-4°, 145 p.

27.934 *Dictionnaire topographique du département du Cher*. Paris, 1926, in-4°, 420 p. (publiée par R. Latouche).

191.747 **Kallen** (G.), *Josef Görres und der deutsche Idealismus*. Festvortrag bei der Reichsgründungsfeier der Westfäl. Wülhelms-Universität. Munster (Aschenendorff), 1926, in-8°, 48 p.

191.748 *El Congreso de Panama y algunos proyectos de Union hispano-americana*. Prologo de A. de la Peña y Reyes. Mexico (Secretario de Relaciones exteriores), 1926, in-8°, 262 p. (Archivo histor. diplom. mexicano, 19).

27.945 **Kranzbühler** (E.), *Sankt Martin in Worms*. Zur Geschichte des Stifts. Darmstadt (Selbstverl.), 1926, in-4°, 47 p., X pl. (Wormmatia, I).

191.753 **Reisse** (R.), *Die weltanschauliche Entwicklung des jungen J. Görres 1776-1806*. (Breslauer Studien z. hist. Theol., VI). Breslau (Müller), 1926, in-8°, 140 p.

191.735 **Witschi** (R.), *Friedrich der Grosse und Bern*. Berne (Haupt), 1926, in-8°, 226 p.

191.743 **Perrotta** (P. C.), *The claims of the United States against the kingdom of Naples*. Thèse. Washington, 1926, in-8°, 120 p.

E (THEOLOGIE)

171.406 **Koyré** (Alex.), *L'idée de Dieu dans la philosophie de St-Anselme*. Paris (Leroux), 1923, in-8°, 245 p.

171.407 **Tollinton** (R.), *Clement of Alexandria, a study in christian liberalism*. I-II. Lond. (Williams et Norgate), 1914, in-8°, 366 + 339 p.

14.364 **Heinsius** (W.), *Krisen katholischer Frömmigkeit u. Konversionen zum Protestantismus*. (Philosophische Forschungen, hsg. v. Karl Jaspers, H. 2). Berlin (Springer), 1925, in-8°, 141 p.

171.411 **Hellemann** (Alfred), *Chronologia probabiliter vera historiae Judaicae et Israeliticae gentis ab Abrahamo ad Christum computata*. Hafniae (Athène), 1925, in-8°, 140 p.

500.156 **Herrmann** (J.), *Ezechiel*, übersetzt und erklärt. Leipzig, 1924, in-8°, 304 p. (Kommentar zum Alten Testament, XI).

171.464 **Barry** (Mary F.), *The vocabulary of the moral-ascetical works of Saint Ambrose*. A study in latin lexicography. Diss. Washington Catholic Univ., 1926, in-8°, 287 p.

171.463 **Dickinson** (F. W. A.), *The use of the optative mood in the works of St John Chrysostom*. Ib., 1926, in-8°, 179 p.

171.462 **Kilker** (A.), *Extreme unction*. Ib., 1926, in-8°, 431 p.

171.465 **Burrows** (Mälar), *The literary relations of Ezekiel*. Diss. Yale Univ. New Haven, 1925, in-8°, 105 p.

171.455 **Renaudet** (A.), *Erasmus, sa pensée religieuse et son action d'après sa correspondance*. Paris (Alcan), 1926, in-8°, 136 p.

171.456 **Stachnik** (R.), *Die Bildung des Westklerus im Frankenreiche von Karl Martell bis auf Ludwig den Frommen*. Paderborn (Schöningh), 1926, in-8°, 103 p.

171.423 **Paquay** (J.), *L'organisation chrétienne en Tongrie, I. Paganisme et christianisme en Tongrie*. Tongres (Collée), 1920, in-8°, 76 p.

G (ÉCONOMIE)

134.258 **Stefani** (Alberto de), *La legislazione economica della guerra* (Fondat. Carnegie). Bari (Laterzo), 1926, in-8°, 544 p.

134.545 **Homborg** (Octave), *Le financier dans la cité*. Paris (Grasset), 1926, in-8°, 243 p.

134.533 **Casaurano** (J. M. Puig), *De nuestro Mexico cosas sociales y aspectos politicos*. Mexico, 1926, in-8°, 193 p.

134.535 **Holland** (Leicester B.), *Traffic ways about France in the dark ages* (500-1150). Thèse Univ. de Pennsylv. Allentown (Ray Haas), 1919, in-8°, 99 p.

134.541 *Statistical summary of economic conditions of Italy*. Milan, 1919, in-8°, 244 p.

14.415 *Statistica della emigrazione italiana per l'estero negli anni 1918-20*. Rome, 1925, in-8°, 179 p.

10.527 *Censimento della popolazione del regno d'Italia al 1° dicembre 1921*. (Provveditorato generale dello stato, 1926, in-8°).

134.498 **Halsey** (F. M.), et **Sherwell** (G. B.), *Investments in latin America*. III Chile. Washington Government print. off., 1926, in-8°, 85 p.

134.560 **Levainville** (J.), *Rouen pendant la guerre*. (Dotation Carnegie). Paris (Presses Univ.), 1926, in-8°, 61 p.

134.544 **Ter Veen** (H. N.), *De Haarlemmermeer als kolonisatiegebied*. proeve einer sociaa-geographische monographie. Groningue (Noordhoff), 1925, in-8°, 254 p.

134.553 **Nielson** (P. R.), *Financial history of the United States*. Diss. Washington, Cath. Univ., 1926, in-8°, 107 p.

134.556 **Lhéritier** (M.), *Tours et la guerre*. (Dotation Carnegie), 1926, in-8°, 71 p.

134.555 **Oppenheimer** (F.), *System der Soziologie*. Iéna (Fisher, 1922-6), 5 vol., in-8°.

134.550 **Jéze** (G.), *Le coût de la guerre pour la France*. (Dotation Carnegie), Paris, in-8, 229 p.



**Installez
votre Salle de Bain,
votre Cuisine,
à l'ÉLECTRICITÉ.**

**Demandez notre Brochure:
CHAUFFAGE PAR ACCUMULATION.**

ELECTRICITE DE STRASBOURG S.A.

1, rue du 22-Novembre — Téléphones 9.47, 9.48.

Les bons produits

**UGMA
LORiot
LE PAYSAN**

sont un régal pour chacun.

En vente dans les bons magasins d'alimentation.

Confitures UGMA

Chocolats LORiot

Fruits confits UGMA

Bonbons LORiot

Fruits au sirop UGMA

Potages UGMA

Conserves de légumes UGMA

Farines UGMA

Tomates LE PAYSAN

Flocons d'avoine UGMA

**Etablissements Ungemach
Société Alsacienne d'Alimentation UGMA
Strasbourg.**

5^e ANNÉE
N^o 6

3101
38

1927
1^{er} AVRIL

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

(Chèques postaux 3670, Strasbourg)

ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide : France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro : France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

	Pages
I. Les Archives et Bibliothèques de l'Alsace et de la Lorraine.	
P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, <i>La Bibliothèque publique de Metz</i> . . .	213
II. Chronique.	
<i>Réunions du Samedi.</i>	
(Linguistique, Orientalisme et Archéologie, p. 219, — Histoire littéraire, p. 223, — Histoire des Religions p. 225.)	
<i>Les Conférences de M. Lascelles Abercrombie</i>	226
<i>Le départ de Sir Oliver Wardrop</i>	226
<i>Rectorat de Strasbourg</i>	227
III. M. CAHEN Morphologie du verbe allemand (suite)	228
IV. Concours et Examens.	
<i>Textes à traduire et à commenter.</i>	
(Grec, p. 241, — Latin, p. 242, — Français, p. 244, — Anglais, p. 244, — Italien, p. 246, — Histoire ancienne, p. 248.)	
V. Revue bibliographique.	
A. GRENIER L. A. CONSTANS, <i>Guerre des Gaules de César</i>	249
A. JURET P. MÉDAN, <i>La latinité d'Apulée</i>	251
A. KOSZUL H. W. FOWLER, <i>A Dictionary of Modern English Usage</i>	252
<i>Bibliothèque nationale et universitaire. Quelques acqui-</i> <i>sitions récentes</i>	254

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN,
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Les Archives et Bibliothèques de l'Alsace et de la Lorraine

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE METZ

La bibliothèque municipale est située près de l'hôtel de ville ; elle occupe l'ancien couvent des petits Carmes ou Carmes déchaussés, à l'angle de la rue du chanoine Colin et de la rue de la Bibliothèque. Le public y est admis tous les jours ouvrables, sauf du 16 juillet au 15 août, de neuf heures à midi et de deux heures à cinq heures du soir. Son annexe, la bibliothèque populaire, est ouverte le matin aux mêmes heures et dans la journée, de quatre heures à sept heures du soir.

Historique ¹⁾. — La bibliothèque, comme il est arrivé dans la plupart des villes France, doit son origine aux confiscations de l'époque révolutionnaire, qui atteignirent le mobilier et les livres des dix-neuf établissements religieux de Metz supprimés en 1790 ²⁾. Ainsi se constitua son fonds primitif d'environ 20.000 volumes et 700 manuscrits, auquel furent ajoutés par la suite les bibliothèques de l'ordre des avocats au parlement de Metz, de la Société royale des sciences et des arts, après l'abolition de ces corps et association, puis des lots de livres faisant partie des mobiliers saisis dans les maisons des émigrés, en particulier la bibliothèque de l'évêque de Metz fugitif, le cardinal de Montmorency-Laval. Plus tard, les collections de livres et de manuscrits dévolues à la nation s'accrurent encore, lorsqu'on transporta à Metz les épaves des bibliothèques abbatiales et conventuelles situées dans le département de la Moselle hors du district de Metz, afin de les soustraire au vandalisme ou à un abandon non moins déplorable, auxquels les administrations de district étaient hors d'état de porter remède.

Au début, livres et manuscrits attribués à l'Etat furent entassés dans les bâtiments de l'ancienne intendance des Trois-Evêchés, qui est aujourd'hui la préfecture de la Moselle. De là on les transporta vers 1796, en vue de terminer leur classement dans de meilleures conditions et d'en dresser un inventaire, au palais du gouvernement qui est le palais de justice actuel,

¹⁾ On trouvera un bon résumé de la formation et de la consistance de la Bibliothèque de Metz dans un chapitre rédigé par LARUE et intitulé : *Die Städtischen Archive und die Stadtbibliothek* de l'ouvrage : *Lothringen und seine Hauptstadt*, Metz, 1913. — Auparavant CHABERT dans *Metz ancien et moderne* (1890), p. 190-203, avait donné un historique assez documenté du même établissement.

²⁾ La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Arnould aurait compris à elle seule 15.000 volumes.

et on les installa au second étage du bâtiment. On prit en outre la précaution de confier la garde et le soin des livres à un bibliothécaire départemental, D.-L. Bardou-Duhamel ¹⁾ qui fut chargé de les tenir à la disposition de l'école centrale de la Moselle, ouverte le 1^{er} messidor an IV (19 juin 1796), aux termes de la loi du 3 brumaire précédent (25 octobre 1795). L'école était logée dans le couvent des Petits-Carmes à l'emplacement de la bibliothèque actuelle et les livres nécessaires aux professeurs et aux élèves furent sous la surveillance de Bardou-Duhamel retirés du palais du gouvernement et transportés dans l'église conventuelle des Petits-Carmes ²⁾, qui sert au logement actuel des livres de la ville, de sorte que la collection de l'école centrale de la Moselle s'est trouvée former le noyau de la bibliothèque publique de Metz.

Lors de la suppression de l'école centrale par la loi du 11 floréal an X (1^{er} mai 1802), les scellés furent placés sur la bibliothèque ³⁾ et le conservateur privé de son emploi, le 27 messidor an XI (16 juillet 1803), Bardou-Duhamel ne devait le reprendre qu'en 1805 et sous les ordres du bibliothécaire en chef de la ville de Metz, le comte de Jaubert. Auparavant les livres avaient subi une nouvelle affectation, ils avaient été cédés par l'Etat à la ville de Metz en vertu de l'arrêté consulaire du 8 pluviôse an XI (28 janvier 1803), qui prescrivait aux préfets d'effectuer la remise des bibliothèques des écoles centrales aux municipalités des villes, où ces écoles avaient été en exercice. Ce changement de possesseur entraîna la réunion en un seul dépôt, celui des Petits-Carmes, des livres jusque-là partagés entre le second étage du palais du gouvernement et l'église désaffectée de l'ancien couvent, où se trouvaient déjà classés, nous l'avons vu, les volumes à l'usage de l'école centrale. Désormais, c'est la ville de Metz qui, conformément à l'arrêté consulaire précité, assumera l'obligation de conserver les livres en lieu sûr, de les maintenir en bon ordre et qui rémunérera le fonctionnaire appelé à les cataloguer et à les communiquer aux lecteurs. Le premier de ces conservateurs fut le comte Louis de Jaubert ⁴⁾, officier d'artillerie sous l'ancien régime, alors émigré, rentré et amnistié : c'était un homme fort instruit qui joignait à des connaissances très étendues un goût sûr et une bonne pratique du dessin. Nommé le 26 mai 1804, et demeuré en charge jusqu'à sa mort, il eut pour successeur Holandre ⁵⁾, qui resta en fonctions de 1823 à 1840. La bibliothèque fut ensuite admii-

¹⁾ D.-L. Bardou-Duhamel (1734-1811), élu membre de l'Académie de Metz en 1778, publia différents mémoires dans le recueil publié par ce corps savant. — En 1771, il travailla au classement des archives de la ville de Metz (Arch. comm. n° 718).

²⁾ L'église a été bâtie au XVII^e siècle; son vaisseau mesure 24 mètres de longueur, 16 mètres de largeur au transept et 15 mètres de hauteur.

³⁾ Cf. *L'Ecole centrale de la Moselle*, par Paul CHEVREUX (La Révolution française, t. 67, p. 292-318).

⁴⁾ L. de Jaubert (1764-1823) était capitaine en second d'artillerie, lorsqu'il émigra en 1791; il ne revint en France qu'en 1804 et fit imprimer à Metz de 1804 à 1809 le *Tableau historique des costumes, des mœurs et des usages des principaux peuples de l'antiquité et du moyen âge* en 7 vol. in-8° et 7 cahiers in-fol. oblong.

⁵⁾ J.-J. Holandre (1778-1857), est surtout connu par ses travaux d'histoire naturelle et de botanique.

nistrée par Joseph Clercx ¹⁾, de 1840 à 1863, puis, successivement, par Gustave-Adolphe de Malherbe ²⁾, en 1863 et 1864, par Victor Jacob ³⁾ et Auguste Lorrain ⁴⁾ ensemble de 1864 à 1871, par Lorrain seul de 1871 à 1873. Pendant l'annexion de Metz à l'Allemagne se succédèrent en qualité de bibliothécaire Schuster ⁵⁾ de 1874 à 1887, avec Charles-Henri Burtin comme sous-bibliothécaire; un Allemand, Alfred, de 1887 à 1898; l'abbé Paulus, de 1898 à 1906; enfin un second Allemand, Kunz von Brunn, dit von Kaufungen, de 1908 à 1918.

Metz redevenue française, la bibliothèque et les musées municipaux, partageant un sort commun, furent confiés, en 1920, à un conservateur unique, Messin d'origine et de naissance, M. Roger Clément, docteur en droit, que sa thèse sur un sujet d'histoire et de législation spécial à sa ville natale, avait fait connaître avantageusement des lettrés à Paris et aussi de ceux de la région lorraine. Il s'assura la collaboration d'un personnel d'élite, où il faut mettre hors de pair un bibliothécaire très expérimenté, M. Elie Fleur, déjà attaché à son établissement bien avant la dernière guerre, mais que ses sentiments français vaillamment accusés en avaient fait mettre à l'écart, après sept années de service, en 1910, par l'administration allemande, quoi qu'il se fût très loyalement acquitté de sa tâche, et avec une application des plus mal récompensées. Il est l'auteur d'une savante table des mémoires de l'Académie de Metz, publiée en 1908, et de plusieurs autres travaux historiques ou scientifiques qu'ont recueillis des revues et annuaires de sociétés messines.

Ces éclaircissements donnés sur l'origine et le passé de la bibliothèque ainsi que sur ses administrateurs successifs, on examinera ensuite les quatre départements entre lesquels elle est divisée: 1° la bibliothèque principale d'instruction ou savante, qui fournit des documents aux chercheurs réunis dans la salle de travail; — 2° la bibliothèque populaire, son annexe, accessible à tous, qui possède une salle de lecture et un bureau de prêt: on y consulte les journaux, les revues, les grands répertoires; on y emprunte des romans, des ouvrages de vulgarisation élémentaire; — 3° le cabinet des manuscrits; — 4° le dépôt des archives anciennes de la ville.

I. — La bibliothèque principale.

Sa consistance. — Ouverte au public le 3 novembre 1811, elle contenait, d'après une statistique officielle de l'année suivante, un total de 22.000 volumes. C'est ce qui restait de la masse d'ouvrages rassemblée au

¹⁾ J. Clercx (1801-1875), entra à la bibliothèque en 1827. Il est l'auteur de divers mémoires publiés par les sociétés savantes de Metz.

²⁾ G.-A. de Malherbe (1802-1864), ancien officier d'état-major.

³⁾ J.-V. Jacob (1826-1904), avocat, a donné des travaux à des revues de Sociétés locales.

⁴⁾ C.-F.-A. Lorrain (1827-1873), ancien professeur, devint sous-bibliothécaire en 1863.

⁵⁾ A. Schuster (1835-1908), professeur de mathématiques et de physique, a publié des mémoires scientifiques relatifs à ces diverses disciplines.

palais du gouvernement ¹⁾, après que d'importants prélèvements eurent été effectués, l'Etat étant alors seul maître des livres confisqués et ne les ayant pas encore mis à la disposition de la ville de Metz. Le premier abandon de livres eut lieu comme utiles au clergé, dès le rétablissement du culte catholique en 1802 : près de quatre mille volumes choisis dans la bibliothèque de l'ancienne école centrale furent retirés de l'église des Petits-Carmes et transportés soit à l'évêché, soit au grand séminaire. D'autres lots d'ouvrages furent distraits de leur dépôt au fur et à mesure des restitutions dont bénéficièrent certains émigrés rentrés et amnistiés. Le lycée, créé en remplacement de l'école centrale en 1804, fut encore gratifié de quelques centaines de volumes. Le plus regrettable de ces prélèvements, — et la plupart des écrivains messins, qui ont été amenés à en parler, ne le font pas sans quelque amertume, — fut l'envoi à Paris, au profit de la bibliothèque nationale « quia nominor leo », en novembre 1802, de seize magnifiques manuscrits, dont onze provenaient du trésor de la cathédrale de Metz. « C'étaient, dit Auguste Prost ²⁾, onze évangélistes aussi précieux « par leur antiquité et le luxe de leur exécution que par la richesse de leurs « couvertures ornées de pièces d'orfèvreries, d'ivoires sculptés et de pierres « précieuses, une bible, deux missels, un livre d'heures et une copie ancienne « de divers traités de Saint Augustin » ³⁾. Ces manuscrits allèrent ainsi rejoindre sur les tablettes de la bibliothèque nationale la Bible et les Heures de Charles-le-Chauve, données au ministre Colbert par le chapitre de la cathédrale de Metz, le premier manuscrit en 1675 et l'autre l'année suivante.

Tous ces amoindrissements des deux dépôts de livres, avant leur réunion dans l'église des Petits-Carmes, réduisirent, dit-on, le nombre des volumes de 30.000 à 24.000 au commencement de 1803, puis à 22.000 plus tard. Mais à partir de la première statistique officielle, celle de 1812, on remarque désormais dans les états de recensement de la bibliothèque une progression continue du nombre des volumes. En 1878, le bibliothécaire Schuster estimait que le total donné à l'origine devait être presque doublé et déclarait qu'on comptait alors dans son établissement 43.000 volumes, en assimilant à des livres les brochures et les plaquettes. Plus tard, M. Elie Fleur, en 1908, dans son introduction à la *Table des mémoires de l'Académie de Metz* (p. 39), jugeait manifestement exagérées les estimations, que don-

¹⁾ D'après la *Statistique* de COLCHEN (an XI), la bibliothèque départementale était composée de plus de 60.000 volumes (p. 28).

²⁾ *Notice sur les Manuscrits de Metz* (Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements, tome V), p. IX et X.

³⁾ La liste de ces manuscrits a été donnée en tête du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Metz* en 1856, par CLERCX et reproduite dans le *Cabinet des manuscrits* de Léopold DELISLE en 1868. Un amateur lorrain, M. l'abbé Weber, a fait reproduire en phototypie les principales miniatures et les reliures d'ivoire ou orfèvreries qui ornaient plusieurs de ces vénérables monuments de l'ancienne liturgie messine, parmi lesquels figure au premier rang le célèbre sacramentaire de Drogon, évêque de Metz de 826 à 855. Ces admirables spécimens, dit encore M. Omont, dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1913, p. 165, sont accompagnés d'un texte explicatif dans l'album de M. WEBER sous le titre de : *Einbanddecken, Elfenbeintafeln. Miniaturen, Schriftproben aus Metzser liturgischen Handschriften. I. Jetzige Pariser Handschriften* (Metz et Strasbourg, 1913, gr. in-4^e, VII-59 pages et 120 planches).

naient certains ouvrages, et écrivait que le nombre des livres était approximativement de 65.000. Aujourd'hui, après les dons considérables généreusement faits par des éditeurs parisiens, par la bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris, depuis 1920, après les larges concessions de livres octroyées par le Ministère de l'Instruction publique, et, compte tenu des achats annuels que permet l'emploi des crédits alloués par la ville de Metz, on admettra comme bien près de la réalité le nombre de cent mille volumes indiqué dans l'*Index generalis* de 1925.

A côté des accroissements réguliers d'autrefois, il faut rappeler ici les dons ou legs importants attribués à la bibliothèque par des particuliers à différentes époques, tels que ceux de la veuve du général Poncelet en 1869, du docteur Warin en 1871, du bibliothécaire Lorrain en 1873, du baron de Salis¹⁾ en 1900, de V. Jacob en 1904. La collection du baron de Salis, léguée par sa veuve à la ville de Metz, en 1892 et incorporée à la bibliothèque en 1900, ne comprenait pas moins de 129 manuscrits, 60 incunables, 2.500 estampes²⁾ et 4.000 volumes, presque tous fort estimables.

Des acquisitions extraordinaires d'ouvrages rares eurent encore lieu, lors de la vente de certaines collections particulières réputées parmi les bibliophiles messins et lorrains. C'est ainsi que la bibliothèque s'enrichit de manuscrits et de livres précieux en 1833 à la vente du baron Marchant, amateur très éclairé d'imprimés rares et de manuscrits ; en 1847 et 1849 à la vente du comte Emmery, qui se trouvait détenteur d'une partie des archives anciennes de la ville de Metz ; en 1858, à la fameuse vente Noël de Nancy ; en 1885, à la vente du bibliophile messin Chartener ; en 1924, à la dernière vente de livres lorrains de la plus grande rareté, celle du bibliophile nancéen Langlard.

La bibliothèque publique bénéficierait encore d'une source précieuse d'accroissements, si d'une part les sociétés littéraires de Metz, telles que l'Académie de cette ville, qui possède une très nombreuse collection commencée en 1819 des mémoires et travaux des principales sociétés savantes de France et de l'étranger, les déposait à la bibliothèque publique, les rendant ainsi accessibles à tous les travailleurs, et si d'autre part le personnel de cet établissement avait les moyens de se prêter à de pareilles incorporations, qui ont été réalisées dans tant de villes de province, à Dijon et Nancy par exemple, au grand avantage de tous les participants.

Faut-il ajouter que quiconque voudrait avoir une impression d'ensemble de la consistance de la bibliothèque de Metz et de ses ressources bibliographiques devrait tenir compte des quarante-huit années d'annexion à l'Allemagne qui expliquent les lacunes considérables que l'on remarque parmi les ouvrages français, imprimés pendant cette période, comme alors

¹⁾ Louis Numa, baron de Salis, né le 27 janvier 1803 au château d'Escalotte (Nord), mort le 2 octobre 1880, à Beaumais, près Sarrelouis, avait rassemblé depuis 1835 une importante collection de manuscrits et de chartes, provenant en partie des ventes des collections Gianfilippi, de Vérone, en 1843 et Tarbé, de Sens en 1849. Voir une note de Léopold DELISLE dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1884, p. 560.

²⁾ Les estampes provenant des legs Salis, Migette, Jacob, et d'autres dons sont placées dans un meuble du dépôt des livres.

la prépondérance prise par les ouvrages allemands, surtout à l'époque où fut imposé à la ville un bibliothécaire prussien, qui resta dix années en fonctions et ne fut relevé de son poste qu'en 1918 par la victoire française? Alors on se vantait d'avoir fait entrer dans les collections de la bibliothèque vingt mille livres allemands sur les cent mille que l'on attribuait pompeusement à l'ensemble de l'établissement.

Les catalogues généraux. — A l'origine, les ouvrages furent inscrits dans des registres in-folio répartis en deux séries, la première consacrée à un catalogue par ordre de matières, la seconde à un catalogue alphabétique par noms d'auteurs.

Actuellement la recherche des livres sur les dix-huit rayonnages élevés contre les parois de l'église des Petits-Carmes a lieu au moyen de trois catalogues sur fiches, le premier dans l'ordre alphabétique des matières, le second, suivant les noms des auteurs rangés alphabétiquement, le troisième dans l'ordre de placement des livres ou topographique.

Ajoutons, pour être complet, qu'il existe un catalogue imprimé des ouvrages modernes¹⁾, c'est-à-dire par convention postérieurs presque sans exception, à 1829, dans lequel les titres des ouvrages ont été reproduits avec leurs cotes en regard. Le classement des livres observé dans ce catalogue est systématique, ce qui rend parfois assez malaisée la recherche des ouvrages, malgré l'aide de la table des matières qui se trouve en tête de chacun des deux volumes du catalogue. La distribution adoptée des livres de la bibliothèque vise surtout à être pratique et ce but ne semble avoir été cherché qu'au préjudice de la clarté et des usages suivis dans le classement des bibliothèques. Le catalogue s'arrête au 1^{er} novembre 1913.

Les reliures. — Avant de passer à des études séparées des livres et des manuscrits, nous dirons un mot de leur commun habillement. Beaucoup de volumes sont protégés par de très riches reliures, et un mémoire leur a été consacré dans le 19^e volume (1907) de l'annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraines par le Dr Westendorp, sous le titre suivant : *Die künstlerischen Bucheinbände der Metzzer Bibliothek, vom 14. bis 18. Jahrhundert*. Cinquante-cinq images des plus remarquables reliures complètent cet intéressant travail.

(A suivre.)

P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

¹⁾ *Catalogue des ouvrages modernes de la bibliothèque municipale de Metz. 1^{re} et 2^{me} partie. 2 vol. in-8° Metz, Even, 1914.*

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Linguistique, Orientalisme et Archéologie.

19 février 1927

M. Juret présente les publications suivantes :

1^o Le dernier numéro de la revue américaine *Language* et une monographie de M. R. Kent sur la *Critique textuelle dans les inscriptions*, travail très utile publié par la même revue.

2^o P. Médan, *La latinité d'Apulée dans les Métamorphoses*. Hachette, 1926. Voir le compte rendu ci-dessous à la partie bibliographique.

3^o Manu Leumann, *Lateinische Lautlehre*, 1^{re} partie de la *Lateinische Grammatik*, publiée autrefois par Stolz-Schmalz dans le *Handbuch* d'Iwan von Müller et maintenant, *völlig neu bearbeitet*, par M. Leumann pour la Phonétique et la Morphologie et par J. B. Hofmann pour la Syntaxe et la Stylistique (chez C. H. Beck à Munich, 1296). Manuel utile et généralement assez au courant des travaux publiés sur les diverses questions. Sauf quelques omissions dont il ne faut pas lui faire grand grief, à cause de la difficulté de la tâche, l'auteur a exposé les faits reconnus et les principales opinions émises à leur sujet ; n'ayant pas fait de la phonétique l'objet principal de ses travaux, il ne semble pas avoir fourni de contribution personnelle à l'examen et à la solution des problèmes énumérés. Son exposé des opinions d'autrui aurait évidemment gagné à être plus fidèle ; on est étonné de constater combien parfois la pensée qu'il résume se trouve travestie dans son exposé ; les opinions de Juret ont eu souvent cette malchance. Ainsi p. 82 on lui reproche à tort d'avoir raisonné comme s'il avait cru que la 1^{re} syllabe de *tibicen* était brève ; p. 86 note, on trouve invraisemblable l'affirmation de Juret que *f* et *s* auraient eu un timbre moyen ; or, Juret, à l'endroit visé, ne fait que présenter les affirmations de Quintilien et des grammairiens anciens qu'il cite. P. 101, on reproche à Juret de ne voir dans l'abrégement des iambes, p. ex. *bēnē* < **bēnā*, qu'une licence poétique dans les mètres iambiques et trochaïques !! P. 104, « Juret MSL, 20, 139, a tort de considérer comme phonétiques les formes *iānctus*, *sānctus*, etc., et comme analogiques les formes *jūnctus*, *sānctus* etc. ». Or, Juret à l'endroit cité ne parle pas du tout de la quantité des voyelles dans les formes citées. Si M. Leumann s'intéresse à l'opinion de Juret sur cette question, qu'il veuille bien lire le *Manuel de phonétique latine*, p. 201-202. Les inexactitudes de ce genre sont nombreuses, elles diminuent la confiance dans les renseignements fournis et nuisent ainsi à l'utilité du répertoire qu'est la *Lateinische Lautlehre*. Il est regrettable aussi, mais bien moins grave, que M. Leumann attribue à Meillet-Vendryes ou à Lenchantin ce qui est de Juret, p. ex., *figura*, p. 219.

Il serait facile de relever dans l'exposé un certain nombre de faiblesses et d'erreurs. Il paraît outrecaidant de traiter de « méprise » la scansion *dūellum* chez Ennius et Horace, de même de traiter de « *schulmeisterliche Willkür* » l'enseignement des grammairiens anciens sur l'accentuation d'*ādeo*. En revanche, c'est un fantaisie étrange que de prendre pour étrusque l'accentuation *Céthēgus*, *Cāmillus* que Quintilien cite comme non latine ; il ne s'agit que du nominatif, c'est donc l'accentuation grecque qui est en question : Κέθηγος, Κάμιλλος. M. Leumann semble ignorer que *panna* a été trouvé à Graufesenque, attesté au 1^{er} siècle après J.-Chr. et donc ne peut continuer *patina*.

Sur l'accentuation latine M. Leumann, après avoir résumé assez exactement les opinions diverses, conclut que la vraisemblance est pour celle qui y voit un ton mélodique et non énergique. Etant donné les préjugés qui règnent en Allemagne sur cette question, il a fallu à l'auteur un certain courage et une certaine indépendance d'esprit pour parler ainsi :

Dans un exposé d'ensemble on attendrait un plan bien ordonné s'inspirant d'idées générales tirées de l'analyse des faits. Le livre de M. Leumann se passe d'idées générales et les rares passages où l'auteur rencontre des conceptions de ce genre ne prouvent pas qu'il les comprenne et en voie la portée. Ce manque n'est sans doute pas très grave, ce qui l'est davantage c'est le manque d'ordre dans l'exposé. L'exposé est divisé en deux parties : les continuations de l'indo-européen en latin, les changements latins ; mais dans le détail on mêle continuellement, et nécessairement le plus souvent, les deux points de vue. La disposition des faits n'étant pas tirée de leur analyse, mais vaguement dirigée par des considérations superficielles, la marche suivie dans l'exposé ressemble fort à l'arbitraire, au désordre.

4^o Dott. Mario Barone, *Studi sul significato fondamentale dell' accusativo e sulla teoria localistica*, 140 p., in-8°. Rome 1926. — Selon cette étude, l'accusatif a un sens fondamental, c'est-à-dire tel qu'il ait été unique à l'origine et que tous les autres emplois de ce cas en soient dérivés. Ce sens est celui du mouvement vers un lieu : en effet ce sens est concret, donc ne dépasse pas les possibilités de la mentalité humaine primitive, de plus on en peut dériver facilement le concept d'objet grammatical et tous les autres emplois. Au contraire le concept d'objet : *je loue Paul*, est abstrait et grammatical, donc dépasse la capacité de la mentalité primitive. Malheureusement l'auteur se contente d'affirmer sans preuve cette incapacité de la mentalité primitive et la facilité pour une telle mentalité de tirer d'une représentation purement concrète et locale le concept abstrait et grammatical d'objet. En examinant la théorie localiste, l'auteur montre avec raison que les concepts du sujet, de datif et de génitif, étant purement abstraits, n'ont pas leur origine dans une représentation locale. Si la mentalité primitive était incapable d'abstractions de ce genre, comme M. Barone l'a supposé pour l'accusatif d'objet, il faudrait donc admettre l'hypothèse au moins étrange d'une période ancienne où l'homme parlait un langage où il n'y avait ni sujet, ni objet, ni datif, ni rien de grammatical.

M. Pons soumet quelques suggestions relatives à une interprétation possible du « lilliputien », c'est-à-dire de la demi-douzaine de phrases que Swift met dans la bouche des minuscules personnages qu'il représente au Livre I de *Gulliver*. Ce langage fabriqué de toutes pièces par Swift, en dépit de son caractère essentiellement facétieux, ne doit pas être considéré comme un simple « baragouin » d'enfants où le choc amusant des syllabes est purement fortuit, ni même comme une sorte de Turc de Mohère, tantôt d'une complète transparence et tantôt d'un cryptisme complet et délicieusement absurde. Le lilliputien de Swift est non seulement une langue imaginaire, mais une langue de « voyage imaginaire », et, comme tel, se rattache à toute une tradition représentée déjà de manière éclatante par le « langage des antipodes », le lanternois et l'utopien, où triomphe tour à tour Panurge au Chap. IX du Second Livre de Rabelais, — et par l'« Australien » du *Jacques Sadeur* de Gabriel de Foigny, pour ne rien dire des idiomes (plus ou moins apparentés à ceux-là) des Utopiens de Thomas More, des Solaires de Campanella, des Sévarambes de Vairasse, ni de la langue musicale des Sélénien de Cyrano, dont l'idée sera reprise par Samuel Butler dans *Ereuchon*.

C'est Rabelais et Foigny qui ont avant Swift, donné le plus abondant développement à ce thème linguistique du récit imaginaire; Rabelais, en construisant des phrases complètes qui semblent se correspondre suffisamment pour se servir de traduction approximative les unes aux autres (à travers les treize langues successivement employées), Foigny en établissant avec un soin méticuleux de logicien les principes essentiels d'une syntaxe et d'une morphologie. La clef des trois « baragouins » de Rabelais, n'est, de l'aveu de Clouzot (Ed. Abel Lefranc), pas encore trouvée; quant à l'australien de Foigny, il est trop complètement « anatomisé » devant nous pour comporter aucun secret. Swift connaissait aussi bien *Jacques Sadeur* que *Pantagruel*, et il a été si souvent préoccupé par les questions lexicologiques et syntaxiques qu'il est légitime de penser qu'il a dû réfléchir longuement sur ces deux modèles avant de les utiliser à sa façon. Il était d'autre part possédé de la manie du jeu de mots, de la passion du calembour multilingue, comme en témoignent ses épîtres « anglo-lat. » à l'adresse de son docte et jovial ami Sheridan; il aimait aussi à déformer plaisamment les mots pour leur donner une valeur plus intime ou piquante ou puérile, ainsi qu'il apparaît à chaque page de son *Journal à Stella*. Mais dans le 1^{er} livre de *Gulliver*, il nous livre son « chef-d'œuvre » de compagnon linguiste, d'artisan consciencieux et appliqué. Des mots comme « Lilliput » établissent — Prof. Morley l'a montré de façon définitive — le lien avec le « little language » du *Journal*, mais la manière anagrammatique que Morley se plaît à reconnaître dans trop de mots n'est pas d'un grand secours pour l'explication des « fragments » proprement dits de cet amusant *corpus*. Il est besoin, là aussi, de découvrir, comme pour les trois discours mystérieux de *Pantagruel*, une « clef », un « procédé cryptographique » (Clouzot). Peut-être trouve-t-on l'indication dans la forme même qu'a pu prendre en l'esprit de Swift le souvenir à la fois de Rabelais et de Foigny: ne disposant pas, comme Rabelais, pour ses discours polyglottes d'une documentation immédiate et commode sous les traits d'autant de maître de langues (étudiants étrangers à Paris) que le sujet l'exigeait, plus désireux, d'autre part, que Foigny de sortir de l'abstrait et de donner des fragments organiques et vivants, Swift semble avoir adopté un système mixte, et combiné l'idée du polyglottisme avec celle du baragouin méthodique, le résultat étant la création d'une langue factice

à base variable et multilingue, mais dotée d'une syntaxe vraisemblable à la manière de l'australien de Foigny.

Il est impossible ici, dans ces notes rapides, de distinguer les étapes par lesquelles M. Pons est parvenu à établir progressivement les principes fondamentaux et à isoler ensuite pour chaque phrase les radicaux importants, constituant la clef de l'ensemble. Qu'il suffise d'indiquer que parmi les langues utilisées par Swift figurent vraisemblablement: le français, et particulièrement celui de Rabelais, le grec, l'espagnol, parfois aussi peut-être l'italien ou le portugais, le latin et même l'arabe dont Swift savait quelques mots. La morphologie anglaise pour ce qui est du procédé de composition, semble aussi jouer un rôle considérable.

Les résultats auxquels est parvenu M. Pons n'ont rien, certes, d'absolu et ne constituent même souvent que des hypothèses, bien que, par contre, les articulations essentielles lui semblent assez nettement établies et justifiées quelquefois d'une manière décisive par le contexte. Le *Hekinah degul* prononcé trois fois par le premier Lilliputien, parvenant à la hauteur de la bouche de Gulliver couché et maintenu à terre par des liens, puis clamé par toute la foule émerveillée lorsque Gulliver avale d'une gorgée d'énormes tonneaux de vin est très vraisemblablement une construction rabelaisienne: Hé qu'il a grande la gueule, Hé qu'i(l) [n'] a de gueule. Le même substantif apparaît sous une forme légèrement modifiée (par un procédé analogue à celui de Foigny) dans l'ordre apporté par le héraut du roi, de relâcher les liens immobilisant la tête de Gulliver *Langro dehul san*, qui signifie presque sûrement: que sa tête soit laissée plus libre. 'Dehul' signifie ici 'tête' au lieu de bouche, gueule, visage. 'San' peut être un gén. du pr. pers. 'sa' ou un subj. du verbe être, et 'langro' semble presque inévitablement suggéré par le grec λαγγδζω, relâcher, détendre. Au moment où les Gullivériens se croyant menacés par les mouvements d'impatience de Gulliver (qui les ont d'abord fait fuir en une folle panique) reviennent à l'assaut contre lui et vont décharger contre lui les flèches de leurs arcs, ils poussent ce cri de guerre *Tolgo phonac*, dont le grec semble encore avoir inspiré les éléments essentiels: courage, tuons-le. ('Phonac' est, à coup sûr, dérivé de φονεύω, et 'tolgo' peut fort bien contenir le radical τολ- de τολμᾶω, oser, avoir la hardiesse de, à moins qu'il ne rappelle, ainsi que le suggèrent MM. Koszul et Alfarc, le *Tolle crucifige*. Lorsque Gulliver, après avoir ingurgité une quantité surprenante de liquide, se débarrasse des tonneaux qu'il a vidés en les lançant en l'air pour qu'ils retombent loin de lui, la foule lilliputienne s'écrie *Borach mivola* et se disperse avec épouvante. 'Borach' fait songer inévitablement à l'espagnol 'borracho' qui signifie ivrogne, grand buveur, et Swift ayant pensé au castillan pour le premier mot a pu également lui emprunter le second: *volar*, exploser, voler en éclats, le tout signifiant peut-être: 'attention, l'ivrogne va exploser', ou tout au moins, le formidable buveur va faire voler en l'air ses ustensiles. La phrase la plus longue, qui, par bonheur, est commentée par Swift est la suivante: *Lumos kelmin pesso desmar lon Emposo*, et signifie, selon l'auteur: promettre la paix par serment à l'Empereur (de Lilliput) et à son peuple. Deux mots sont immédiatement identifiés: '*pesso*', paix, et '*Emposo*', empire. Là encore c'est l'espagnol, ou le portugais, qui inspire les sonorités ou les désinences. L'espagnol a pu suggérer encore '*desmar*' (semblable comme son à '*deslomar*', '*desmanar*' etc.), mot composite, semble-t-il, formé peut-être de la première syllabe de *des-pues* et d'une syllabe anglaise ou écossaise '*mare*', le tout signifiant: en outre, et d'autre

part, et aussi. 'Kelmin' servirait de contre-partie à 'desmar lon Emposo' et pourrait signifier 'et avec lui, d'une part' si l'on décompose ainsi le mot: κ - (de kal), *al*, article espagnol ou arabe, μίϋ, pronom personnel homérique. 'Lumos' devrait donc être le verbe, et signifier: jurer, s'engager par serment, ce que le radical de *Abw* modifié par la négation à labio-nasale, de type grec (ou arabe) 'mos' suffirait à justifier. Le procédé de composition d'une pareille phrase serait tout à fait en harmonie avec la manie de déformation linguistique propre à Swift, telle qu'elle se manifeste en cent autres circonstances. Les autres expressions lilliputiennes se ramèneraient aussi à un type semblable. Swift, qui établit avec un infini scrupule les moindres détails de son récit — même les plus futiles, — aurait ainsi mis son application méthodique au service de son humoristique et cependant sérieuse fantaisie.

RECTORAT DE STRASBOURG

Par décrets du 8 et du 13 mars, M. Pfister, doyen de la Faculté des Lettres, a été nommé recteur de l'Académie de Strasbourg, directeur du service de l'Instruction publique en Alsace et en Lorraine.

Histoire littéraire (samedi 12 mars 1927)

M. Alfarc montre l'intérêt que présente le récent travail de M. Causse sur *Les plus vieux chants de la Bible* (*Etud. d'hist. et de philos. relig. publ. par la Fac. de théol. protest. de l'Univ. de Strasb.*, n° 14). Réagissant contre la tendance de nombreux critiques, notamment de Wellhausen, l'auteur s'attache à établir que beaucoup de poésies bibliques sont bien plus anciennes qu'on n'a cru. Tandis que trop souvent on se borne à en étudier la forme littéraire, il en recherche l'origine et les explique par les traditions sociales des milieux où elles ont paru. En reconstituant leur histoire, il se trouve donc conduit à esquisser celle de la société israélite elle-même. C'est ainsi qu'il étudie tour à tour « la poésie populaire primitive », « la poésie lyrique nationale aux temps des juges et des premiers rois », « les anciens sanctuaires et les origines de la poésie cultuelle », « la civilisation royale et son influence sur l'évolution littéraire ». Il s'arrête à l'époque du prophétisme, où les chants commencent de prendre, sous l'influence de l'idéal nouveau, un caractère plus personnel.

M. H. Tronchon rend compte du *Renan et Strasbourg* publié par M. J. Pommier (collection des Etudes d'Histoire et de Philosophie religieuses, Faculté de théologie protestante de Strasbourg: Paris, Alcan, 1926). Ce volume est le troisième que M. Pommier consacre à Renan, après une série d'articles qui ont marqué. Il recherche la littérature comparée autant que l'exégèse. Il suit les rapports de Renan avec cette Ecole de Strasbourg dont il a dit grand bien toujours, et beaucoup profité: renseigné par elle, notamment, sur nombre de travaux allemands où il s'est parfois dispensé d'aller voir lui-même. Grâce à une connaissance intime des textes renaniens, à une étude minutieuse de l'Ancien Testament, des Evangiles, et de leurs principaux commentateurs, et non sans être retourné une

fois encore aux manuscrits de Renan, aux livres de sa main, M. Pommier établit ce que Renan a pu devoir à chacun des théologiens strasbourgeois avec qui il est resté longtemps en relations, Bergmann, Reuss, Colani, et Réville, qui fait corps avec eux. Renan leur a dû souvent des obligations précises, ainsi qu'à l'école hollandaise avec qui lui sert de lien Réville, devenu pasteur à Amsterdam. Parfois, il résiste à leurs avis. On le voit se tenir à des idées qu'il leur a prises, même après qu'ils les ont abandonnées. L'auteur n'hésite donc pas à noter les faiblesses d'un grand esprit, avec qui nous le sentons familier. Les pièces justificatives qui suivent cette étude, pleine et forte, en accentuent l'intérêt. Quiconque abordera Ernest Renan, exégète — et comment s'en abstraire ? — se devra de la connaître. Il ne saurait être indifférent que Strasbourg, où Renan sans doute n'est jamais venu, ait eu son rôle dans l'épanouissement d'une vie intellectuelle aussi riche et colorée.

M. Koszul présente deux ouvrages qui peuvent attirer l'attention des « compatriotes ».

L'un est une thèse hollandaise : J. F. Bense, *Anglo-Dutch Relations from the earliest times to the death of William the Third* (Nijhoff, The Hague, 1925). L'auteur a conçu son travail comme une introduction historique à un dictionnaire des emprunts de l'anglais au hollandais, qu'il prépare. Et malheureusement il a travaillé en philologue plutôt qu'en historien. Les faits qu'il a pu recueillir dans des ouvrages de très inégale valeur, et sans chercher à s'approcher des sources, sont classés bien mécaniquement. Beaucoup de vétilles encombrant des pages où les « relations » vraiment importantes n'apparaissent guère. Une simple liste, dressée à l'aide du *Dictionary of National Biography*, des auteurs anglais qui sont connus pour avoir fait un séjour en Hollande, laisse échapper des cas flagrants et intéressants d'influence, comme celui de Dekker. Et même — ce qui est plus grave pour un lexicologue — M. B. oublie parfois que le mot *Dutch* a longtemps désigné l'allemand et non le hollandais, d'où des confusions et des erreurs surprenantes (p. 94). Néanmoins le livre, pourvu d'un index monumental qui occupe le tiers du volume, peut être utile à consulter.

L'autre travail est bien aussi, dans l'ensemble, négatif : F. W. Stokoc, *German Influence in the English Romantic Period 1788-1818* (Cambridge University, 1926). Mais là la faute en est beaucoup moins à l'auteur. Il apporte même quelques données positives très précieuses, comme lorsqu'il découvre l'original (dans Tieck) d'une ballade de Coleridge. Mais dans l'ensemble, il rendra surtout service par sa sévère mise au point des thèses, allemandes et parfois américaines, qui ont (avec une exagération dont le comique est bien souligné par l'auteur) voulu voir des influences allemandes précises et profondes chez les grands poètes romantiques anglais. M. Stokoc donne ici une utile leçon de méthode et de bon sens à tous ceux qui veulent manier la baguette des sourciers. Et sa bibliographie abondante (à laquelle manquent pourtant plusieurs dissertations allemandes et les articles de notre *Revue de Littérature comparée*) sera très précieuse. On regrettera peut-être qu'il n'ait pas donné tout ce que son titre laissait

attendre, puisqu'il néglige les influences philosophiques et critiques (notamment sur Coleridge) et celle des « romans terrifiants ». Son essai de dépouillement, au point de vue qui l'intéresse, des revues anglaises et des livres (traductions, grammaires, etc.) du temps est aussi très imparfait. Sans doute y a-t-il là l'amorce d'un travail qui bientôt sera repris.

Histoire des religions (samedi 19 mars 1927)

M. le Dr Gelma montre, en une nouvelle communication, comment le Dr Pierre Janet s'est trouvé amené, tout particulièrement par son étude du cas de Madeleine, à se représenter, d'une façon positive et précise, soit la croyance religieuse, soit le délire mystique. (Cf. *Bulletin*, 1^{er} mars, pp. 185-186).

La croyance peut être soit « asséritive », soit « réfléchie ». En sa première forme, elle provient d'une affirmation où la raison n'a pas de part. Lorsqu'elle se porte non sur les autres, mais sur le sujet lui-même, elle fait prendre les hallucinations pour la réalité. Elle s'observe chez l'enfant et dans l'humanité prélogique de Lévy-Bruhl. — La croyance réfléchie, au contraire, par le fait même qu'elle apparaît après réflexion, se fonde sur la perception du réel, sur les relations des objets. Elle est faite de l'équilibre des tendances contraires et des sentiments opposés.

Quant au délire, il faut le distinguer nettement de l'erreur. Il peut survenir dans les états obsédants et c'est ce qui arrive par exemple chez Madeleine. Mais il ne se confond pas avec l'obsession elle-même. Il offre tous les caractères de la croyance asséritive et on ne peut l'en distinguer qu'avec beaucoup de peine. Le Dr Gelma insiste sur ce dernier point. Il montre, au contraire, que le délire mystique se distingue profondément de la croyance réfléchie.

M. Ginsburger présente ensuite un livre d'Aimé Pallière (*Le sanctuaire inconnu*, Paris, Rieder, 1926), où l'auteur, un catholique lyonnais, raconte comment il est passé du christianisme traditionnel au judaïsme. Il relève dans ce récit une erreur fondamentale, à propos du judaïsme moderne en général, et des Juifs de France en particulier. Il n'est pas vrai que la forme du sacerdoce collectif soit propre au judaïsme de la dispersion. Les Juifs ne prétendent pas être meilleurs que les autres et n'ont d'autre idéal que de collaborer avec leurs concitoyens au progrès de la science et de l'humanité.

M. Ginsburger dit aussi quelques mots d'une publication récente de Paul Fiebig (*Jesu Bergpredigt, Rabbinische Texte zum Verständnis der Bergpredigt, ins Deutsche übersetzt, in ihren Ursprachen dargeboten und mit Erläuterungen und Lesarten versehen* (Göttingen, Vandenhœck und Ruprecht). Il dit l'intérêt que cette étude présente pour l'histoire du judaïsme et du christianisme primitif. Mais il exprime son regret de voir l'auteur se borner à juxtaposer les textes, au lieu d'en dégager les tendances, qui souvent ne sont pas parallèles mais opposées.

M. Cavaignac analyse rapidement un travail de A. Götze, publié dans les *Mitteilungen der vorderasiat.-ägypt. Gesellschaft*, (XXIX, 1925, Heft 1). Nous avons là une autobiographie du roi hittite Hattusil (c. 1336-1256 av. J.-C.), avec transcription, traduction, commentaire grammatical et vocabulaire. M. Cavaignac fait ressortir l'intérêt du document au triple point de vue de la linguistique, de l'histoire politique en général et plus particulièrement de l'histoire religieuse. Il insiste sur l'importance, attestée par ce document, du culte d'Istar ou de la divinité hittite qui lui est assimilée. Il suggère des rapprochements possibles avec la déesse qui se trouve représentée sur certains monuments (à Iasili-Kaja, par exemple), et se demande si le mythe de Tammouz n'aurait pas servi de trait d'union.

LES CONFÉRENCES DE M. LASCELLES ABERCROMBIE

La dernière semaine du mois de février restera dans le souvenir de tous ceux qui, à Strasbourg, et même aux environs, aiment la langue et la littérature anglaises.

M. Lascelles Abercrombie, professeur à l'Université de Leeds, est venu, sous l'égide de l'Office National des Universités de Paris, donner ici quelques conférences, comme il l'avait fait précédemment à la Sorbonne. Il a bien voulu nous faire la part relativement large, puisqu'il a parlé dans notre ville cinq fois en moins d'une semaine, — une fois de moins seulement qu'à Paris en quinze jours. Un public nombreux et chaleureux l'a suivi. Au Club Anglais il a décrit les conditions générales qui expliquent le renouveau du théâtre anglais d'aujourd'hui. A l'Institut d'Etudes Anglaises il a commenté trois œuvres de Wordsworth, Milton et Shakespeare, qui se trouvent inscrites au programme d'agrégation. Enfin à la Salle Fustel de Coulanges, il a présenté les plus importants poètes anglais contemporains, et il en a lu, avec un accent très prenant, quelques extraits caractéristiques. La netteté de sa parole, la clarté de ses exposés, ont été très appréciées par ses auditeurs.

Sans doute, sa modestie l'empêchait de citer et de commenter son œuvre propre de poète ; et son désir de se rendre facilement intelligible au plus grand nombre lui interdisait de nous présenter les aspects les plus originaux de sa critique. Mais les curieux iront d'autant plus volontiers aux livres de M. Abercrombie, si pleins de choses belles et profondes, qu'ils auront eu le grand plaisir de le voir et l'entendre lui-même.

Une fois de plus l'idée d'un échange de professeurs aura fait ses preuves, et nous souhaitons qu'elle se réalise souvent encore parmi nous.

LE DÉPART DE SIR OLIVER WARDROP

Le consul général de Sa Majesté Britannique à Strasbourg, admis à faire valoir ses droits à la retraite, vient de quitter notre ville.

Depuis six ans, Sir Oliver Wardrop n'a cessé de témoigner à notre Université l'intérêt le plus généreux et le plus délicat. Non seulement il a fait don, à la Bibliothèque, du *Times* quotidien et de son supplément littéraire, et à l'Institut des Etudes anglaises, d'une soixantaine de volumes

qu'il ne possédait pas encore ; mais encore, par sa présence régulière à nos solennités universitaires, par la présidence d'honneur du Club Anglais qu'il avait acceptée, surtout peut-être par son assiduité à suivre les réunions du samedi de la Faculté des Lettres, et par la part qu'il sut prendre, forçant son exquise modestie, à quelques-unes de ces discussions, Sir Wardrop s'était fait complètement des nôtres.

L'Université, notre Faculté en particulier, garderont un souvenir reconnaissant et respectueux de l'homme dont la culture, la distinction, et l'évidente sympathie pour l'Alsace et pour la France, représentaient si bien à Strasbourg ce que nous aimons le plus en Angleterre.

Nos meilleurs vœux l'accompagnent, lui et les siens, dans sa retraite. Et nous nous réjouissons en pensant qu'il se propose de nous revenir le plus souvent possible.

Morphologie du verbe allemand¹⁾

PRÉSENT. INDICATIF. — VERBES FORTS.

Formation du thème.

Les thèmes de présent en indo-européen.

Nous avons vu que toute racine indo-européenne pouvait fournir plusieurs thèmes de présent.

Par exemple, à la racine i.-e. **leikw-* se rattachent deux thèmes de présent : un thème paroxyton à vocalisme *e* de la racine attesté par gr. λείπω, got. *leiwa* et un thème à nasale infixée attestée par lat. *linguo*.

À côté des ces deux types de thèmes on pourrait en citer bien d'autres encore. Il y avait par exemple :

des présents en **-je-*, comme lat. *spec-iō*, *cap-iō*, gr. ἔζομαι (= **seb-yo-mai*)

des présents en **-ne-*, comme gr. πίνω « je bois », lat. *le-nō* « j'enduis » (supin *litum*).

On pourrait allonger la liste des types d'environ neuf formations. M. Meillet, dans son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* (pp. 177-193) en énumère douze régulières.

Les thèmes de présent des verbes forts germaniques

(Type normal).

L'innovation caractéristique du germanique est d'avoir généralisé le type indo-européen qu'on trouve dans λείπω = *leiwa* à l'exclusion de tous les autres types.

Du point de vue indo-européen, le présent du verbe fort germanique est un *type thématique* (c'est-à-dire terminé par la voyelle *e* alternant avec *o*, laquelle voyelle est dite thématique) à vocalisme radical en *e* et avec ton sur la racine.

Exemple : on tire du radical i.-e. **leikw-* un thème de présent thématique **léikwe-*. Dans ce thème la voyelle thématique est soit *e* (2^e. 3^e pers. sg., 2^e pers. plur.), soit *o* (1^{re} pers. sg., 1^e. 3^e pers. plur.). Cette alternance apparaît clairement dans

gr.	got.	v. h. a.
λείπ - ω	<i>leih - a</i>	<i>lih - u</i>
— - ει - ς	— - <i>i - s</i>	— - <i>i - s</i>
— - ει	— - <i>i - þ</i>	— - <i>i - t</i>
— - ο - μεν	— - <i>a - m</i>	— - <i>a - mēs</i>
— - ε - τε	— - <i>i - þ</i>	— - <i>e - t</i> (difficile à expliquer)
— - ο - ντι	— - <i>a - nd</i>	— - <i>a - nt</i>

¹ Voir le *Bulletin* du 1^{er} février.

On dit que le thème i.-e. **léikwe* est au degré *e* parce que la racine présente le vocalisme *e*. Comme tout élément morphologique indo-européen, le radical peut apparaître sous trois formes:

degré <i>e</i> :	* <i>léikwe</i>	λείπω
degré <i>o</i> :	* <i>loikw-</i>	λέλοιπα
degré zéro:	* <i>likw-</i>	ἐ-λιπον

Il faut remarquer qu'il y a un rapport direct entre la place du ton et le degré vocalique. Les degrés *e* et *o* supposent le ton sur le radical. Il n'y a degré zéro que si le radical n'est pas accentué.

Il existe une seconde forme de présent thématique: la voyelle thématique porte le ton et la racine est au degré zéro.

On a face à face:

a) ton sur le radical — degré *e*:

type paroxyton,

ex. **déik-*: got. *teihan* «montrer» = lat. *dīcō* (de *deicō*) «je dis»

b) ton sur la voyelle thématique — degré zéro du radical;

type oxyton

ex. **dik-*: v. norv. *tega* «montrer», cf. skr. *diçditi*.

En germanique¹⁾ et particulièrement en allemand, le type normal est le type paroxyton. Mais il y a encore des restes du type oxyton, cf. *infra*.²⁾

Restes des anciens types indo-européens.

L'ancien type des présents thématiques radicaux est donc devenu le type normal du présent des verbes forts. Il subsiste toutefois des traces d'autres formations.³⁾ Je ne citerai des exemples que de trois types:

1. formes à suffixe *-je-*,

2. formes à suffixe *-ne-*,

3. formes à nasale infixée.

1. SUFFIXE *-je-*. — Il y a des formes à suffixe *-je-* en nombre appréciable. Le vieux haut allemand en a, pour sa part, dix.⁴⁾ Le suffixe est reconnaissable aux accidents que le *-je-* provoque sur la voyelle radicale (*Umlaut*) et sur la consonne précédente (gémination: *bitten*, *liggen*; affrication: *sitzen*).

Ils se répartissent en deux groupes:

La plupart sont des verbes à vocalisme radical germanique en *-a-* comme:

v. h. a. *heffen* «lever» (gémination), m. h. a. *hēven*, *hēben*, got. *hafjan*.
cf. lat. *capit* «je prends».

v. h. a. *skēphen* «schaffen, schöpfen» (affrication), m. h. a. *schēpfen*, got. *skapjan*.

v. h. a. *swerien* «schwören», m. h. a. *swērn* (*swērgen*).

v. h. a. **intseffen* «merken», m. h. a. *entsēben* «wahrnehmen».
cf. lat. *sapiō*.

¹⁾ Cf. Kluge, *Urgerm.* § 161.

Streitberg, *Urgerm. Gram.*, p. 290 sqq.

²⁾ *ā* au lieu de *eu* dans v. h. a. *lūchan* «schliessen», *sūfan* «säufen», *sūgan* «saugen».

³⁾ Cf. Streitberg, *ibid.*

Kluge, *Urgerm.* § 165.

⁴⁾ Cf. Kluge, *ibid.* § 164.

Braune, *Ahd. Gram.* § 327.

Les trois verbes suivants ont le radical *e*:

v. h. a. *bitten*, m. h. a. *bīten* — got. *bīdjan* « demander ».

cf. lat. *fidō*, gr. *πίθω*.

v. h. a. *liggen*, m. h. a. *līgen* « liegen » — got. *līgan*.

v. h. a. *sitzen*, m. h. a. *sīzen* — got. *sitan*, germ. **sitjan*.

cf. gr. *ἕζομαι*.

2. SUFFIXE *-ne-*. Dans le thème de présent en *-ne-*,¹⁾ le suffixe, n'étant que la forme du présent, devait disparaître aux autres temps (cf. lat. *sperno*, *contemno*, gr. *δοκῶ*, *πίνω*, etc.).

C'est encore le cas en germanique pour le got. *frathnan* « demander » (racine **prek-*) qui fait au prétérit *frah*.

En allemand, on en a un seul exemple: v. h. a. *backan* en regard de *buoh-buochum-gibachan*. De même en m. h. a. *backen* - *buoh* - *buochen* - *gibachen*. La forme du présent *backan* s'explique par la présence d'un suffixe < **baknan*. Par analogie, à date ancienne, le consonantisme du prétérit a été étendu au présent; à date récente, celui du présent a été étendu au reste de la flexion.

Ex.: m. h. a. *gewānen* - *geuuo* - *geuuoogen* - *gewagen* « erwähnen ». — En vieux-haut allemand, le présent **giwahan* est remplacé par un verbe faible de la classe I: *giwahanen* (type **vahnian*) qui n'a pas de prétérit. On voit dans cet infinitif une formation en *-njo-* (cf. Paul, *Deutsche Grammatik*, Bd. II, Teil III, p. 236) et Kluge, *Urgermanisch*, § 165).

Dans les autres verbes, le suffixe *-ne-* est devenu un élément du radical et s'est maintenu au prétérit et au participe passé.

Ex.: v. h. a. *spurnan* - *spurnu* - **sparn* - *spurnum*, *gisurnan* « treten, mit dem Fusse stossen ». — cf. lat. *sper-no*, *sprēui*.

v. h. a. *kinan* - *kein* - *gikinan* « keimen » en face du substantif *ki-mo* « keimen ».

3. NASALE INFIXÉE. — Cette formation, très répandue en indo-européen, a été généralement ramenée au type courant.²⁾

Elle n'est plus représentée qu'en gotique par le verbe *standan* où l'infixe disparaît au prétérit *stōþ*, *stōþum*. En vieux haut allemand, la flexion régulière est *stantan*, *stuont*, *gistantan*.

Toutefois, il y a quelques formes de prétérit sans *-n-* dans les vieilles sources: *arstuat*, *forstuotun*, *gistuot*.³⁾

Dans quelques verbes, l'étymologie montre que l'*n* qui maintenant fait partie du radical était autrefois l'élément formatif du présent. Par exemple, v. h. a. *chlimban* « klimmen », cf. v. n. *klīfa*; v. h. a. *swintan* « verschwinden », cf. v. h. a. *sicid* « ruina ».

AUTRES FORMATIONS. — On voit que la plupart des thèmes de présent en *-ne-* ou à nasale suffixée ont perdu leur caractère de formations spéciales au présent. C'est ce qui est arrivé pour toutes les autres formations du présent indo-européen.⁴⁾ L'élément qui caractérisait le thème du présent a été généralisé

¹⁾ cf. Streitberg, *Urgerm. Gram.* § 201, Kluge, *Urgerm.* § 162.

²⁾ cf. Streitberg, *Urgerm. Gram.* § 203, Kluge, *Urgerm.* § 163.

³⁾ cf. Braune, *Ahd. Gram.* § 346. A. 5.

⁴⁾ cf. Kluge, *Urgerm.* § 165.

et étendu à toute la flexion. L'étude de ces thèmes ne regarde pas la morphologie; c'est l'affaire de l'étymologie.

L'extension du type indo-européen thématique à vocalisme radical en *e* et ton sur cet *e* explique l'aspect de la plupart des présents allemands.

Considérons successivement le vocalisme et le consonantisme des présents des verbes forts.

VOCALISME DU PRÉSENT DANS LES VERBES A ALTERNANCE. — Mettons de côté les verbes qui, en gotique, forment leur prétérît par redoublement. Les autres verbes forts, qui forment leur prétérît par alternance vocalique, se rangent en six séries d'alternances.

Sur ces six séries, les cinq premières ont un présent dont le vocalisme est *e*, conformément à la règle de formation du présent thématique indo-européen.

Dans la série I, la diphtongue i.-e. *ei* (cf. *λείπω*) est représentée en germanique par *ī* (got. *ei*, v. h. a. m. h. a. *ī*) devenu aujourd'hui *ei*. Ex.: got. *steigan*, v. h. a. *stigan*, m. h. a. *stigen*, n. h. a. *steigen*.

Dans la série II, la diphtongue i.-e. *eu* (cf. *πεύθομαι*, *ἐλεύσομαι*) est représentée en gotique par *iu*, en v. h. a. par *iu* devant *j*, *u*, par *eo*, *io*, *ie* devant *a*, *e*, *o*, en m. h. a. par *ie* (diphtongue), monophthongué en *i* en n. h. a.¹⁾ Ex.: got. *biudan*, v. h. a. *beotan* (*biutu*), m. h. a. *bieten*, n. h. a. *bieten*.

Les trois verbes v. h. a. *lūchan* « schliessen », *sūfan* « saufen » et *sūgan* « saugen », qui sont classés dans cette série (à cause du prétérît et du participe passé), appartiennent, on l'a vu, à une variété de présent légèrement différente (type oxyton à degré zéro : *ū* au lieu de *eu*).

Dans les séries III, IV, V, le degré *e* du vocalisme radical est particulièrement clair du fait de l'absence de toute sonante (cf. gr. *νέμω*). Dans les séries IV et V, aucun accident n'altère la voyelle indo-européenne qui reste *ē* en allemand (fermée en *i* en gotique, sauf devant *h* ou *r*). Ex.: Série IV. got. *niman*, v. h. a. *nēman*, m. h. a. *nēmen*, n. h. a. *nehmen*. — Série V. got. *giban*, v. h. a. *gēban*, m. h. a. *gēben*, n. h. a. *geben*. — Dans la série III, il y a deux traitements de la voyelle i.-e. *e*. Elle est représentée par *i* devant *mm* (cf. *swimman*), *nn* (cf. *rinnan*) *m*, *n* + consonne (cf. *klimban*, *bintan*), — par *ē* devant *rr* (cf. *wērran* « verwirren »), *ll* (cf. *bēllen* « bellen »), *l*, *r* + consonne (cf. *gēllan*, *stērbān*). Ex.: III a. got. *bindan*, v. h. a. *bintan*, m. h. a. *binden*. — III b. got. *hilpan* (*waītran*), v. h. a. *hēlfan*, m. h. a. *helfen*.

Les trois verbes *bitten*, *liggen*, *sitzen* qui font partie de la série V ont au présent le vocalisme *i* à cause du suffixe *-je-* qui sert à former le thème (cf. *supra*).

La série VI a le vocalisme *a*. Mais du point de vue indo-européen, les formes dont elle se compose sont d'origines diverses²⁾. Nous en reparlerons à propos du prétérît.

Rappelons qu'un certain nombre de verbes de cette série sont d'anciens thèmes de présent en *-je-*. Cf. les 4 verbes cités plus haut: v. h. a. *heffen*, *skephen*, *swerien*, **intseffen* (m. h. a. *entsēben*).

¹⁾ L'abréviation n. h. a. désigne l'allemand littéraire moderne (*Schriftsprache*).

²⁾ Cf. Meillet, *Car. gén.* p. 135. — Streitberg, *Urgerm. Gram.* § 102. — V. Henry, *Gram. comp.*, § 184.

PRÉSENT DES VERBES FORTS

	i. - e.	got.	v. h. a.	m. h. a.	n. h. a.
I.	*ei } λείπω }	ei [= i] steigan	i stigan	i stigen	ei steigen
II.	*eu } πεύθομαι }	iu biudan	{ iu eo, io, ie beotan	ie bieten	ie [= i] bieten
			û (3 verbes)	û	au
III a.	*e }	i bindan	i + mm + nn + m, n + cons. bintan	i binden	i binden
III b.	*e }	i ai + r hilpan (icatrpan)	ē + rr + ll + r, l, + cons. helfan	ē helfen	e helfen
IV.	*e }	i niman	ē nēman	ē nēmen	e nehmen
V.	*e }	i giban	ē i (3 verbes) gēban	ē i gēben	e i geben
VI.	*	a faran	a faran ē (4 verbes)	a varn	a fahren

CONSONANTISME TYPIQUE DU PRÉSENT. — Nous avons vu qu'en indo-européen, le thème du présent thématique avait le ton sur le radical (cf. *léik^{ue}-). Cette intonation explique la qualité particulière de la consonne qui suit en germanique la voyelle radicale.

Toutes les fois que dans le thème indo-européen cette consonne était une occlusive sourde, soit

i. - e. *p, t, k, k^w,

elle est représentée en germanique par la spirante sourde correspondante

germ. f, þ, x, x^w

qui a donné

v. h. a. f, d, h, h.¹⁾

De même, la spirante sourde i. - e. s est représentée par germ. s, v. h. a. s. En d'autres termes, les anciennes sourdes indo-européennes sont repré-

¹⁾ germ. h^w > v. h. a. h (Braune. *Ahd. Gram.*, § 109, A. 2).

sentées par des sourdes germaniques, conformément à la règle générale de la mutation consonantique. Or, c'est ce qui a lieu dans les cas où le ton hérité de l'indo-européen tombait sur la syllabe radicale. Quand au contraire le ton indo-européen ne frappait pas la syllabe radicale, les spirantes germaniques

*f, þ, x, x^w, s,

se sont sonorisées entre deux éléments sonores, soit

germ. ð, d, ʀ, w, z,

représentées en

v. h. a. par b, t, g, w, r.

C'est ce qu'on appelle la loi de Verner. Elle explique l'alternance consonantique des verbes forts, c'est-à-dire le fait qu'un assez grand nombre de ces verbes ont au présent de l'indicatif et au prétérit singulier une consonne différente de celle du prétérit pluriel. On y reviendra pour l'étude du prétérit. Provisoirement qu'il suffise de constater que dans un certain nombre de verbes *la consonne*

got. f, þ, h, h^w, s,

v. h. a. f, d, h, h^w, s,

qui, dans le thème du présent, suit la voyelle radicale s'explique par l'intonation du thème du présent thématique en indo-européen.

Exemples :

v. h. a. f, got. f = i. - e. p

III b. v. h. a. *hwoërfan* « sich wenden », m. h. a. *wërven* « sich bewegen, werben » (généralement *wërben*) [prét. plur. *hwiurbum*, *iurben*].

VI. v. h. a. *heffen* « heben », m. h. a. *hēven*, puis *hēben* [prét. plur. *huobum* m. h. a. *huoben*], got. *hafjan*. Cf. lat. *capio* « je prends ».

v. h. a. **intseffen* « merken », attesté par m. h. a. *entsēven*, plus tard, *entsēben* [prét. plur. *insuabun*, m. h. a. *entsuoben*].

v. h. a. d, got. þ = i. e. t.

I. v. h. a. *lidan* « leiden », m. h. a. *liden* [prét. plur. *litum*, *liten*].

v. h. a. *snidan* « schneiden », m. h. a. *sniden* [prét. plur. *snitum*, *sniten*].

v. h. a. *mīdan* « meiden », m. h. a. *mīden* [prét. plur. *mitum*, *miten*].

II. v. h. a. *siodan* « sieden », m. h. a. *sieden* [prét. plur. *sutum*, *suten*].

III a. v. h. a. *findan* « finden », m. h. a. *vinden* [prét. plur. *funtum*].

III b. v. h. a. *wērdan* « werden », m. h. a. *wērden* [prét. plur. *wurtum*, *wurten*].

v. h. a. *quēdan* « sprechen » [prét. plur. *qudtun*].

v. h. a. h, got. h = i. - e. k.

I. v. h. a. *dihan* « gedeihen », m. h. a. *dihen* [prét. plur. *digum*, *digen*].

v. h. a. *rihan* « aufreihen », m. h. a. *rihen* « heften » [prét. plur. *rigum*, *rigen*].

v. h. a. *zihan* « zeihen », m. h. a. *zihen* [prét. plur. *zigum*, *zigen*] got. *ga-teihan* « anzeigen », cf. *dīcō* (deicō).

v. h. a. *wihan* « kämpfen » [part. passé *giwigan*].

II. v. h. a. *ziohan* « ziehen », m. h. a. *ziehen* [prét. plur. *zugum*, *zugen*] got. *tiuhan*.

III b. v. h. a. *swēlhan* « verschlingen », m. h. a. *swēlhen* (aussi *swēlgen*) [prét. plur. *swulgum*, *swulgen*].

v. h. a. *h*, got. *h* = i. - e. *kw*.

- I. v. h. a. *lihan*, m. h. a. *lihen* « *leihen* » [prét. plur. *liurum*, mais m. h. a. *lihen*], got. *leiþvan*.
 V. v. h. a. *sēhan* « *sehen* », m. h. a. *sēhen* [cf. part. passé v. h. a. *gisēican*], got. *saihran*.

v. h. a. *s*, got. *s* = i. - e. *s*.

- I. v. h. a. *rīsan* « *fallen* », m. h. a. *risen* [prét. plur. *rirum*, *rirn*].
 II. v. h. a. *kiosan* « *wählen* », m. h. a. *kiesen* [prét. plur. *kurum*, *kurn*].
 v. h. a. *friosan* « *frieren* », m. h. a. *riesen* [prét. plur. *frurum*, *crurn*].
 v. h. a. *fir-liosan* « *verlieren* », *verliesen* [prét. plur. *fir-lurum*, *verlurn*], got. *fra-liusan*.
 V. v. h. a. *lēsan* « *lesen* », m. h. a. *lēsen* [prét. plur. *lārum*, *lāren*], got. *lisan*.
 v. h. a. *ginēsan* « *davon kommen, gerettet werden* », m. h. a. *genēsen*.
 [prét. plur. *ginārum*, *gendren*], *ga-nisan*.
 v. h. a. *wēsan* « *sein* », m. h. a. *wēsen* [prét. plur. *wārum*, *wāren*], got. *wisan*.
 v. h. a. *jēsan*, *gēsan* « *gähren* », m. h. a. *jēsen* [prét. plur. m. h. a. *jāren*].
 v. h. a. *krēsan* « *kriechen* ».

ALTÉRATION ANALOGIQUE DU CONSONANTISME. ¹⁾

Ce consonantisme primitif qui continuait un état indo-européen s'est maintenu assez bien. Toutefois l'analogie a modifié l'aspect d'un certain nombre des verbes cités. L'une des tendances les plus générales du langage est d'unifier le paradigme en formant tous les temps à l'aide du même radical. Aussi a-t-on cherché à supprimer l'alternance consonantique en généralisant soit la consonne du présent, soit celle du prétérît pluriel. *Un certain nombre de présents ont été modifiés par l'extension de la consonne du prétérît pluriel.*

L'analogie a commencé très tôt, dès la période du vieux haut allemand. ²⁾ Par exemple, dans les verbes *heffen* « *heben* », *swēlhan* « *verschlucken* », (*h*)*wērfan* « *sich wenden* » ; à côté de ces formes régulières, on trouve déjà le consonantisme de l'allemand moderne *heben*, *swēlgan*, *wērfan*, par analogie du prétérît pluriel *huobum*, *swulgum*, (*h*)*ourbum*. En moyen haut allemand, on trouve encore les deux formes ; la forme analogique est pourtant la plus fréquente :

m. h. a. *hēben* (plus ancien *hēven*)
swēlhen (aussi *swēlgen*)
wērrēn (généralement *wērbēn*).

Les formes en *s* se sont maintenues très longtemps. L'introduction de *r* dans *frieren*, *verlieren*, *gähren* (*jēsen*) est de l'allemand moderne. Le verbe *erkiesen* garde encore la forme ancienne.

ALTÉRATIONS DU VOCALISME DE LA SYLLABE RADICALE.

On a vu plus haut que la voyelle thématique du présent apparaissait sous deux formes, i. - e. *e* ou *o* > germ. *i* ou *a*. La flexion présentait les alternances suivantes :

¹⁾ Cf. Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.* § 324.

²⁾ Cf. Braune, *Ahd. Gram.* § 328, A. 1.

got. -a, v. h. a. u < -ô

i - e.	got.	v. h. a.
*léikw - o	leiħv - a	lih - u
*léikw - e	— i - s	— i - s
*léikw - e -	— i - þ	— i - t
*léikw - o -	— a - m	a - mēs
*léikw - e -	— i - þ	[et]
*léikw - o -	— - a - nd	a - nt.

Il apparaît qu'à la 1^{re} personne du singulier, la voyelle thématique (allongée sous la forme i - e. *-ô, cf. gr. λειπ-ω, lat. *linguô*) est devenue vieux haut allemand -u.

A la 2^e et à la 3^e personnes du singulier, la voyelle thématique i - e. *-e- est devenue normalement -i-. A la 2^e personne du pluriel, le vieux haut allemand a innové, le gotique garde la voyelle thématique indo-européenne.

Sous la forme u et i, qu'elle a prise en vieux haut allemand, **la voyelle thématique a altéré la voyelle radicale**. Nous allons considérer ces altérations :

- 1) celles causées par u,
- 2) celles causées par i.

Altérations causées par u.

Seule, la voyelle ē est altéré par un u de la syllabe suivante.

En vieux haut allemand (et en vieux saxon) un ē devient i devant un u de la syllabe suivante ¹⁾.

Il s'ensuit que les verbes forts des séries IIIb, IV, V dont le vocalisme normal est ē ont un i à la 1^{re} personne du singulier.

	v. h. a.	m. h. a.
IIIb	hilfu	hîlf(e)
IV	nimu	nîm(e)
V	gibu	gîb(e)

Cette altération est régulière en vieux haut allemand et très courante en moyen haut allemand.

Toutefois, dès la période du moyen haut allemand, l'analogie tend à rétablir la voyelle normale (celle de l'infinitif : *helfen*, *nēmen*, *gēben*).

Cette tendance est plus forte au Nord qu'au Sud.

Au Sud, en *oberdeutsch*, les formes de la 1^{re} personne du singulier en i se sont conservées jusqu'aujourd'hui (*ich gib*, *nim*, *triff*) ²⁾.

Au Nord, en *mitteldeutsch*, on commence dès le XII^e siècle à réintroduire la voyelle ē. ³⁾ Les formes nouvelles du *mitteldeutsch* sont passées dans l'allemand littéraire.

Altérations causées par i.

Presque toutes les voyelles et toutes les diphtongues ont changé de timbre devant un i de la syllabe suivante. C'est cette altération qu'on appelle *Umlaut*. ⁴⁾

¹⁾ Cf. Braune, *Ahd. Gram.* § 30c.

²⁾ Cf. Weinhold, *Mhd. Gram.* § 346.

³⁾ Cf. Michels, *Mhd. Elem.*, § 271, Anm. 4.

⁴⁾ Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 51.

Les voyelles *ē*, *a* - *d*, *ô*, *û* et les diphtongues *ou*, *uo* qui se rencontraient dans les thèmes de présent des verbes forts ont subi les altérations suivantes :

<i>ē</i> > <i>i</i> : III - V	: <i>hēlfan</i> , <i>nēman</i> , <i>gēban</i>
<i>a</i> > <i>e</i> : VI; red.	: <i>faran</i> , <i>haltan</i>
<i>d</i> > <i>æ</i> : red.	: <i>rdān</i>
<i>ô</i> > <i>æ</i> : red.	: <i>stōgan</i>
<i>û</i> > <i>iu</i> : II	: <i>sūfan</i>
<i>ou</i> > <i>ōu</i> : red.	: <i>loufan</i>
<i>uo</i> > <i>ūe</i> : red.	: <i>ruofan</i> .

Ces altérations ne sont ni également anciennes ni générales.

La plus ancienne et la plus générale est l'altération de *ē* > *i*. Elle est antérieure au vieux haut allemand¹⁾ et ne souffre pas d'exception. (C'est l'altération que Grimm appelait *Brechung* parce que, partant du gotique, il croyait que *i* de *niman* était le son le plus ancien). Tous les verbes des séries III - V ont donc régulièrement *i* à la 2^e et à la 3^e personnes du singulier, sauf exceptions examinées plus bas.

	v. h. a.	m. h. a.
<i>hēlfan</i>	<i>hīlfis</i> <i>hīlfit</i>	<i>hīlfe(s)t</i> <i>hīlft</i>
<i>nēman</i>	<i>nimis</i> <i>nimit</i>	<i>nimes(t)</i> <i>nimet</i>
<i>gēban</i>	<i>gibis</i> <i>gibit</i>	<i>gibes(t)</i> <i>gibet</i>

L'altération *a* > *e* date de 750 environ, elle est généralisée au IX^e siècle.²⁾ C'est l'*Umlaut* le plus répandu : tous les *a* dans les verbes de la série VI et dans les anciens verbes à redoublement sont altérés, sauf en *oberdeutsch* devant quelques consonnes ou groupes consonantiques, par exemple *hh* < germ. *k* : *slahit* et *l* + consonne : *haltis*³⁾

<i>faran</i>	<i>fēris</i> <i>fērit</i>	<i>vērs(t)</i> <i>vērt.</i>
--------------	------------------------------	--------------------------------

L'altération de *a* et de *e* est tout à fait régulière. En allemand moderne, la 2^e et la 3^e personnes du singulier des verbes forts des séries III a, IV, V, VI et des verbes qui avaient anciennement le redoublement avec *a* bref (type *hallen*) est caractérisée par l'*Umlaut* : *nimmst*, *hilfst*, *gibst*, *fährst*, *hältst*. Sauf des cas très spéciaux, les formes sans *Umlaut* sont étrangères à la langue littéraire.

Il n'en est pas de même des autres voyelles : des longues *d*, *ô*, *û* et de la diphtongue *ou* qui se trouvaient dans les anciens verbes à redoublement.

L'altération de ces éléments vocaliques date certainement de la période du vieux haut allemand, mais elle n'est pas encore notée systématiquement dans les textes. D'autre part, il ne semble pas, au témoignage du moyen haut allemand, que le phénomène ait été aussi général que pour *ē* et *a*. Pour chaque voyelle

¹⁾ Cf. *ibid.*, § 30

²⁾ Cf. Braune, *Ahd. Gram.*, § 27.

³⁾ Cf. les formes modernes non altérées de *fallen* et *halten* (Paul, *D. Gram.*, II, 241, Ann. 2).

Aujourd'hui, l'analogie a fait triompher le *a* en alémanique, dans une grande partie du bavarois et dans le franconien méridional (Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 282).

un certain nombre de consonnes empêchent l'altération et l'*oberdeutsch* ¹⁾ semble particulièrement hostile à l'extension des timbres palatalisés dans les verbes, soit que dans les verbes forts l'altération n'ait jamais eu lieu, soit que la voyelle radicale de l'infinitif ait été réintroduite par analogie. Par exemple, pour les anciens verbes à redoublement à voyelle longue, on trouve en *oberdeutsch* des formes à voyelles non altérées à côté des formes normales attestées ailleurs :

		obd.
<i>slāfen</i>	<i>slæfest</i>	<i>slāfest</i>
	<i>slæfet</i>	<i>slāfet</i>
<i>stōgen</i>	<i>stægest</i>	<i>stōget</i>
	<i>stæget</i>	<i>stōget</i> .

Dans les mêmes séries, cette incertitude se retrouve dans la langue moderne.

Le moyen haut allemand avait 4 verbes en *a* : *blāsen*, *brāten*, *rāten*, *slāfen* (le 5^e *bāgen* « zanken » est sorti de l'usage au XIV^e siècle).

a est normal dans *blasen*, *schlafen*, mais on trouve des formes en *a* dans la littérature (surtout *schlafest*, *schlafft*). ²⁾

Pour *braten*, *raten* on trouve souvent : ³⁾

{ <i>bratest</i>	à côté de	<i>brätst</i>
{ <i>bratet</i>		<i>brät</i>
{ <i>ratest</i>		<i>rätst</i>
{ <i>ratet</i>		<i>rät</i> .

Il n'y a qu'un verbe en *ô* : m. h. a. *stōgen*. En allemand moderne, les formes sans *Umlaut* ne sont pas rares. ⁴⁾

u. — Il s'agit des verbes de la série II à degré vocalique zéro. Le moyen haut allemand avait *lūchan*, *sūgan*, *sūfan*. L'allemand moderne a perdu *lūchan*, mais gagné *schnauben*.

ûu : *saufen*

au : *saugen*, *schnauben*.

Mais à côté de *säufst*, *sauft* n'est pas rare. ⁵⁾

Les formes sans *Umlaut* sont *oberdeutsch*. — Le besoin de distinguer le primitif du causatif a influencé le choix. Pour *saugen* (: *sāugen*) on a choisi *saugt* qui se distingue de *sāugt*. Pour *saufen* (*ersāufen*), on a généralisé *sāuft* qui ne risquait pas de se confondre avec *ersāuft*. — On ne sait pas si *schnauben* est primitivement faible ou fort.

Deux verbes avaient en moyen haut allemand *ou* : *houwen* et *loufen*. ⁶⁾

ûu : *laufen*

au : *hauen*.

Laufen n'a jamais eu l'*Umlaut* en *oberdeutsch* (pas d'altération devant une consonne labiale). Les formes *laufst*, *lauft* sont restées fréquentes jusqu'au XVIII^e siècle.

¹⁾ Cf. Paul, *D. Gram.*, II. Teil, § 119.

²⁾ Cf. Paul, *ibid.*, II, p. 243, Anm. 4.

³⁾ Cf. Paul, *ibid.*, p. 240, 2.

⁴⁾ Cf. Paul, *ibid.* p. 241 et 245, Anm. 7.

⁵⁾ Cf. Paul, *ibid.*, p. 211, Anm. 5; p. 209.

⁶⁾ Cf. Paul, *ibid.*, II, 241, 245.

Hauen ne devait pas avoir l'altération.¹⁾ Mais on l'y a introduite par analogie: elle était fréquente au début de la période de l'allemand moderne puis elle a disparu.

Réintroduction de la voyelle non altérée.

Pour les verbes forts dont le radical est *a*, *o*, *au*, le flottement que manifeste la langue moderne entre la voyelle altérée et la voyelle non altérée ne surprend pas. C'est la généralisation (pour des raisons plus ou moins claires) d'une forme de l'*oberdeutsch*.

Il n'en est pas de même des verbes dont la voyelle radicale est *e*. La règle *e* > *i* étant absolue, les cas où l'allemand moderne a un *e* ne sauraient constituer de véritables exceptions.

Ces exceptions apparentes se répartissent en deux groupes. Il s'agit:

1° ou bien de verbes qui forment groupe avec un verbe causatif correspondant,

2° ou bien de verbes isolés.

Primitifs-causatifs. Il existait en vieux haut allemand et même en moyen haut allemand deux séries de verbes parallèles tirés de la même racine, les uns faibles, les autres forts, qui ne se distinguaient que par le timbre de la voyelle radicale et par le sens: le verbe fort était généralement intransitif, le verbe faible transitif.

- III. b. m. h. a. *quëllan* « quellen » — n. h. a. *quellen* « quellen machen ».
m. h. a. *smëlzen* « schmelzen » — m. h. a. *smélzen* « liquéfacer ».
m. h. a. *swëllen* « schwellen » — m. h. a. *swöllen* « schwellen machen »,
m. h. a. *verderben* « zu Grunde gehen » — m. h. a. *verderben* « zu Grunde richten ».
- IV. m. h. a. *scrëcken* « schrecken » — m. h. a. *scrêcken*.
m. h. a. *lëschen* « erlöschen » [intransitif] — m. h. a. *lêschen* « löschen » [transitif].

Dans la série forte, *ë* était un son ouvert, dans l'autre *e* était un son plus fermé. Les deux sons étaient encore distincts au XIII^e siècle, mais ils se confondirent à la fin du moyen âge. Il en résulta que les deux séries ne se distinguaient plus que par le sens. Il arriva alors que, par confusion, la forme faible (de sens transitif) fut employée au sens intransitif, c'est-à-dire comme verbe fort.

C'est cette confusion qui explique les formes faibles comme *quellt*, *schmelzt*, *schwicelt*, *schreckt*, *löscht* au sens intransitif.²⁾

Le manque d'*Umlaut* provient, en dernière analyse, de l'introduction d'un verbe étranger dans le paradigme du présent.

Verbes isolés. En dehors de ces cas spéciaux, un certain nombre de verbes forts (non flanqués de causatifs) ont perdu l'*Umlaut* aux 2^e et 3^e personnes du singulier, parce qu'ils tendent à devenir faibles.

Les uns sont passés entièrement dans la conjugaison faible et il ne reste qu'une trace très légère de leur ancienne flexion. Par exemple, *pflügen* (cf. part. passé *gepflogen* dans un sens spécial), *rächen* (cf. *gerochen* à côté de *gerächt*).³⁾

¹⁾ Cf. Paul, *ibid.*, II, § 118: *auw* n'a pas l'inflexion, tandis que *aw* l'a.

²⁾ Paul, *D. Gram.* p. 219; p. 221. Anm. 7; p. 224, Anm. 2; p. 227.

³⁾ Paul, *ibid.*, pp. 229-30.

D'autres verbes ne sont devenus faibles qu'au présent. Par exemple *gebären, gären.*¹⁾

Extension irrégulière de l'inflexion.

Si de façon générale la tendance analogique qui unifie les paradigmes a restreint l'action de l'*Umlaut*, il faut signaler quelques cas où l'on constate une extension curieuse de l'inflexion.

Il existe par exemple des parlers, dans le Palatinat et en Westphalie, où l'inflexion a débordé sur les verbes faibles;²⁾ on y trouve

ich <i>mach</i>	—	du <i>mächat</i>	—	er <i>mächt</i>
— <i>sag</i>	—	— <i>sägst</i>	—	— <i>sägt</i>

Parmi les formes de la langue littéraire, il faut citer les formes *kömmst, kömmt* (de *kommen*), qui se trouvent dans beaucoup de textes classiques.

Dans *kommen* la voyelle radicale actuelle est le résultat d'un accident. En vieux haut allemand le verbe *quēman* était de la série IV et faisait au présent

<i>quimu</i>	>	m. h. a. <i>kume</i>
<i>quimis</i>	>	<i>kumest</i>
<i>quimīt</i>	>	<i>kumet</i>
<i>quēmamēs</i>	>	<i>komen</i>
<i>quēmet</i>	>	<i>komet</i>
<i>quēmant</i>	>	<i>koment</i>

V. h. a. *ui* > m. h. a. *u*

uē > m. h. a. *o*.

Le vocalisme actuel *o* est le résultat de l'extension analogique du vocalisme du pluriel. En moyen haut allemand, on ne trouve jamais de formes infléchies pour la bonne raison que *u* représentait le développement de l'ancienne voyelle infléchie à l'époque où l'*i* avait exercé son action.

Les formes infléchies qui apparaissent au XVI^e siècle sont purement *analogiques* des verbes forts où l'inflexion était normale.

Il s'agit donc d'un cas analogue à celui des formes infléchies de *hauen* signalées plus haut.

LA FRACTURE (« *Brechung* »).

Il faut enfin signaler parmi les altérations essentielles du vocalisme radical du thème du présent l'altération connue sous le nom de « fracture » et qui atteint les verbes de la série II (germ. - *iu* - : type got. *biudan*).

En germanique (sauf en gotique) la voyelle radicale *u* ne garde son timbre que si la syllabe suivante a une voyelle *i* ou *u* : par exemple i.-e. **sunūs*, got. *sunus*, v. h. a. *sunu*; i.-e. **suhti* -, v. h. a. *suht*.

Devant *a, e, o* de la syllabe suivante, la voyelle radicale *u* devient *o*.³⁾ On aura par exemple *butum* « wir boten », mais *gibotan*.

De même pour la diphtongue *iu*. En gotique elle garde son timbre quel que soit le vocalisme de la désinence. Mais en allemand, le timbre de la diphtongue dépend de celui de la désinence. La diphtongue apparaît sous la forme *iu* devant *i* et *u*, sous la forme *io* devant *a, e, o*.⁴⁾

¹⁾ Paul, *ibid.*, p. 224, 231.

²⁾ Behaghel, *Gesch. d. d. Spr.*, p. 282.

³⁾ Braune, *Ahd. Gram.*, § 32.

⁴⁾ Braune. *ibid.*, § 52.

Les verbes forts de la série II auront donc au singulier un vocalisme différent de celui du pluriel.

i. - e.	got.	v. h. a.	m. h. a.
dēuko-	tiuha	ztuhu	ziuhe
— e -	tiuhis	ztuhis	ziuhes
— e -	tiuhip	ztuhit	ziuhet
— o -	tiuham	ziohemēs	ziehen
— e -	tiuhip	ziohet	ziehet
— o -	tiuhand	ziohent	ziehent

On a donc eu dès l'origine le contraste: sing. *iu* ∼ plur. *io*,
m. h. a. *iu* (= *ü*) ∼ *ie*,
fin du moyen âge *eu* ∼ *ie* (= *i*).

Au début de l'allemand moderne, le contraste: singulier *eu* ∼ plur. *ie* subsiste intégralement en *oberdeutsch*:

Hans Sachs: *ich zeuch*
du zeuchst
er zeucht.

En moyen allemand, où la 1^{ère} personne du singulier a reçu de bonne heure (dès le XII^e siècle) un vocalisme analogue (cf. plus haut, altération par *u*), le contraste est limité à l'opposition des 2^e et 3^e personnes du singulier aux 1^{ère} sg., 1^{ère} 2^e et 3^e du pluriel.

Peu à peu, le vocalisme du pluriel est réintroduit au singulier,¹⁾ on tend à uniformiser le vocalisme du présent *-ie-*. Mais le mouvement est très lent.

Gottsched admet comme normales les formes analogiques en *-ie-*, mais ne condamne pas celles en *-eu-*. Toutefois à partir de cette époque, les formes en *eu* perdent du terrain:

1. Elles sont reléguées dans le style poétique ou archaïque;
2. Le nombre des verbes d'où on les tire devient de plus en plus restreint.

C'est *bießen* qui a le mieux résisté.

Voici les verbes qui ont encore des formes en *-eu-* aux XVIII^e et XIX^e siècles:²⁾

<i>bieten</i>	—	<i>beutst</i>	—	<i>beut</i> (<i>ver-</i> , <i>ge-</i>)
<i>ver-driessen</i>	—	<i>verdreusst</i>		
<i>fliehen</i>	—	<i>fleuchst, fleucht</i>		
<i>fliessen</i>	—	<i>fleusst</i>		
<i>giessen</i>	—	<i>geusst</i>		
<i>kriechen</i>	—	<i>kreucht</i>		
<i>lügen</i>	—	<i>leugst</i>		
<i>ge-niessen</i>	—	<i>geneust</i>		
<i>ent-schliessen</i>	—	(impératif: <i>schleuss</i>)		
<i>ziehen</i>	—	(impératif: <i>zeuch</i>).		

(A suivre.)

Maurice CAHEN.

¹⁾ Cf. Paul, *D. Gram.* II, p. 208.

²⁾ Cf. Paul, *D. Gram.* II, p. 210, Anm. 3.

CONCOURS ET EXAMENS

Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque

pour le 30 Avril 1927.

Sur le style de Thucydide.

Ἀνάγκη δὲ καὶ τὰ λεγόμενα ὑπὲρ αὐτοῦ τισιν ἑξετάσαι δι' ὀλίγων, ἵνα μὴ δὲν παρεικέναι δοκῶ. Ὅτι μὲν οὖν οὐτ' εἰς τοὺς πολιτικούς ἀγῶνας ἐπιτήδειός ἐστιν οὐτ' εἰς τὰς ὁμιλίας τὰς ἰδιωτικὰς οὗτος ὁ χαρακτήρ, ἀπαντες ὁμολογήσουσιν οἱ μὴ διεφθαρμένοι τὴν διάνοιαν ἄλλ' ἐν τῷ κατὰ φύσιν τὰς αἰσθήσεις ἔχοντες. Ἐπιχειροῦσι δὲ τινες οὐκ ἂδοξοι σοφισταὶ λέγειν ὅτι τοῖς μὲν πρὸς τὰς ὀχλικὰς ἐντεύξεις παρεσκευασμένοις καὶ τὰ δίκαια λέγουσιν οὐκ ἐστὶν ἐπιτήδειος οὗτος ὁ χαρακτήρ, τοῖς δὲ τὰς ἱστορικὰς πραγματείας ἐκφέρουσιν, αἷς μεγαλοπρεπείας τε δεῖ καὶ σεμνολογίας καὶ καταπλήξεως, παντὸς μάλιστα προσήκει ταύτην ἀσκεῖν τὴν φράσιν τὴν γλωττηματικὴν τε καὶ ἀπηρχαιωμένην καὶ τροπικὴν καὶ ἑλληλαγμένην τῶν ἐν ἔθει σχηματῶν ἐπὶ τὸ ξένον καὶ περιττόν. Οὐ γὰρ ἀγοραῖοις ἀνθρώποις οὐδ' ἐπιδιφροῖς ἡ χειροτέχναις οὐδὲ τοῖς ἄλλοις οἱ μὴ μετέσχον ἀγωγῆς ἐλευθερίῳ ταύτας κατασκευάζεσθαι τὰς γραφάς, ἀλλ' ἀνδράσι διὰ τῶν ἐγκυκλίων μαθημάτων ἐπὶ ῥητορικὴν τε καὶ φιλοσοφίαν ἐληλυθόσιν, οἷς οὐδὲν φανήσεται τούτων ξένον. Ἦδη δὲ τινες ἐπεχείρησαν λέγειν ὡς οὐ τῶν μεθ' ἑαυτὸν ἐσομένων στοχαζόμενος ὁ συγγραφεὺς οὕτως ἔγραψε τὰς ἱστορίας, ἀλλὰ τῶν καθ' ἑαυτὸν ὄντων, οἷς ἦν ἡ διδλεκτος γνῶριμος

Πρὸς μὲν οὖν τοὺς οἰομένους μόνων εἶναι τῶν εὐπαιδευτῶν ἀναγνῶναι τε καὶ συνεῖναι τὴν Θουκυδίδου διδλεκτον ταῦτα λέγειν ἔχω, ὅτι τὸ τοῦ πράγματος ἀναγκαῖόν τε καὶ χρήσιμον ἀπασιν (οὐδὲν γὰρ ἀν ἀναγκαιότερον γένοιτο οὐδὲ πολυωφελέστερον) ἀναιροῦσιν ἐκ τοῦ κοινοῦ βίου, ὀλίγων παντάπασιν ἀνθρώπων οὕτω ποιοῦντες, ὥσπερ ἐν ταῖς ὀλιγαρχουμέναις ἡ τυραννουμέναις πόλεσιν· εὐαρίθμητοι γὰρ τινὲς εἰσιν οἱοὶ πάντα τὰ Θουκυδίδου συμβαλεῖν, καὶ οὐδ' οὗτοι χωρὶς ἐξηγήσεως γραμματικῆς ἔνια. Πρὸς δὲ τοὺς ἐπὶ τὸν ἀρχαῖον βίον ἀναφέροντας τὴν Θουκυδίδου διδλεκτον ὡς δὴ τοῖς τότε ἀνθρώποις οὖσαν συνήθη, βραχὺς ἀπόχρη μοι λόγος καὶ σαφής, ὅτι πολλῶν γενομένων Ἀθήνησι κατὰ τὸν Πελοποννησιακὸν πόλεμον ῥητόρων τε καὶ φιλοσόφων οὐδεὶς αὐτῶν κέχρηται ταύτῃ τῇ διαλέκτῳ. Ἐκ δὴ τούτων ἀπάντων δῆλός ἐστιν ἀνὴρ πρῶτος ἐπιτετηδευκὺς ταύτην τὴν ἑρμηνείαν ἵνα διαλλάξῃ τοὺς ἄλλους συγγραφεῖς.

Les étudiants de première année pourront borner leur traduction au premier paragraphe.

Versions latines (pour le 10 mai)

A. (AGRÉGATION)

Cicéron à son frère Quintus, gouverneur d'Asie.

Quodsi te sors Afris aut Hispanis aut Gallis praefecisset, immanibus ac barbaris nationibus, tamen esset humanitatis tuae consulere eorum commodis et utilitati salutique servire; cum vero ei generi hominum praesimus, non modo in quo ipsa sit, sed etiam a quo ad alios pervenisse putetur humanitas, certe iis eam potissimum tribuere debemus, a quibus accepimus. Quare praeter communem fidem, quae omnibus debetur, praeterea nos isti hominum generi praecipue debere videmur, ut, quorum praeceptis sumus eruditi, apud eos ipsos, quod ab iis didicerimus, velimus expromere.

Atque ille quidem princeps ingenii et doctrinae, Plato, tum denique fore beatas res publicas putavit, si aut docti et sapientes homines eas regere coepissent, aut ii, qui regerent, omne suum studium in doctrina et sapientia conlocassent. Hanc coniunctionem videlicet potestatis et sapientiae saluti censuit civitatibus esse posse. Quod fortasse aliquando universae rei publicae nostrae, nunc quidem profecto isti provinciae contigit, ut is in ea summam potestatem haberet, cui in doctrina, cui in virtute atque humanitate percipienda plurimum a pueritia studii fuisset et temporis. Quare cura, ut hic annus, qui ad laborem tuum accessit, idem ad salutem Asiae prorogatus esse videatur. Quoniam in te retinendo fuit Asia felicius quam nos in deducendo, perfice, ut laetitia provinciae desiderium nostrum leniatur. Etenim, si in promerendo, ut tibi tanti honores haberentur, quanti haud scio an nemini, fuisti omnium diligentissimus, multo maiorem in his honoribus tuendis adhibere diligentiam debes. Equidem de isto genere honorum quid sentirem, scripsi ad te ante. Semper eos putavi, si vulgares essent, viles, si temporis causa constituerentur, leves; si vero, id quod ita factum est, meritis tuis tribulentur, existimabam multam tibi in his honoribus tuendis operam esse ponendam. Quare, quoniam in istis urbibus cum summo imperio et potestate versaris, in quibus tuas virtutes consecratas et in deorum numero conlocatas vides, in omnibus rebus, quas statues, quas decernes, quas ages, quid tantis hominum opinionibus, tantis de te iudiciis, tantis honoribus debeas, cogitabis. Id autem erit eius modi, ut consulas omnibus, ut modeare incommodis hominum, provideas salutem, ut te parentem Asiae et dici et haberi velis.

Ad Quintum fratrem, I, 1, 27-31.

B. (CERTIFICAT D'ÉTUDES LITTÉRAIRES CLASSIQUES)

La plus belle victoire est celle qu'on remporte sur soi-même.

Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes; sed tamen ea vicisti, quae et naturam et condicionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, quae non ferro et viribus debilitari frangique possit. Animum vincere, iracundiam cohibere, victoriae temperare; adversarium nobilitate, ingenio, virtute praestantem non modo extollere iacentem, sed

etiam amplificare eius pristinam dignitatem, haec qui facit, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum deo iudico. Itaque bellicae tuae laudes celebrabuntur illae quidem non solum nostris, sed paene omnium gentium litteris atque linguis, nec ulla umquam aetas de tuis laudibus conticescet; sed tamen eius modi res nescio quo modo, etiam cum leguntur, obstrepi clamore militum videntur et tubarum sono. At vero cum aliquid clementer, mansuete, iuste, moderate, sapienter factum, in iracundia praesertim, quae est inimica consilio, et in victoria, quae natura insolens et superba est, audimus aut legimus, quo studio incendimur non modo in gestis rebus, sed etiam in fictis, ut eos saepe, quos numquam vidimus, diligamus! Te vero, quem praesentem intuemur, cuius mentem sensusque et os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum rei publicae fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus, quibus studiis prosequemur, qua benevolentia complectemur! *)

Cicéron, *Pro Marcello*, 3, 8-10.

C. (CERTIFICAT D'ÉTUDES LATINES)

(à remettre à M. Grenier)

Une caverne de brigands.

Mons horridus, silvestribusque frondibus umbrosus, et inprimis altus fuit. Hujus per obliqua devexa, qua saxis asperrimis, et ob id inaccessis, cingitur, convalles lacunosae cavaeque nimium, spinetis aggeratae, et quaquaversus repositae, naturalem tutelam praebentes ambiebant. De summo vertice fons affluens bullis ingentibus scaturibat, perque prona delapsus evomebat undas argenteas: jamque rivulis pluribus dispersus, ac valles illas agminibus stagnantibus irrigans, in modum stipati maris, vel ignavi fluminis cuncta colibebat. Insurgit speluncae, qua margines montanae desinunt, turris ardua, caula firma, solidis cratibus, ovili stabulatione commoda, porrectis undique lateribus. Ante fores exigui tramites, vice structi parietis, attenduntur. Ea tu, bono certe meo periculo, latronum dixeris atria. Nec juxta quicquam quam parva casula cannulis temere contexta: quo speculatores e numero latronum sorte ducti noctibus excubabant *).

Apulée (*Métamorphoses*, Lib. IV).

Thème latin pour avril *)

De la mémoire.

Un talent si merveilleux et si nécessaire est en même temps un présent de la nature et le fruit du travail. Il tient quelque chose de l'une et de l'autre. Il doit son origine et sa naissance à la nature, sa perfection à l'art, qui ne met pas en nous les qualités qui nous manquent absolument, mais qui fait croître et fortifie par la culture celles dont nous avons déjà d'heureux commencements.

*) Texte donné pour le certificat d'études littéraires classiques (févr. 1927).

*) Texte donné pour le certificat d'études latines (février 1927).

*) Prière d'adresser les thèmes envoyés par la poste à M. le Secrétaire de la Faculté des Lettres.

Il est donc très important de s'appliquer de bonne heure à cultiver la mémoire dans les enfants, qui pour l'ordinaire l'ont très bonne, et qui d'ailleurs, dans ce bas âge ne sont presque encore susceptibles d'aucun autre travail; et cet exercice doit être continué régulièrement dans les années suivantes.

Quand je dis que l'art peut beaucoup servir à fortifier la mémoire, je ne parle point de cette mémoire artificielle dont l'invention vient des Grecs, et dont Cicéron et Quintilien exposent la méthode. Elle consistait à attacher à certains lieux et à certaines images les choses et les mots que l'on voulait retenir. On choisissait, par exemple, pour lieux les différentes parties d'une maison, comme le vestibule, le salon, la galerie, les chambres, etc. Dans le premier, on mettait l'exorde, dans le second la narration, et ainsi du reste. Dans le premier lieu, où l'on avait placé l'exorde, on mettait par ordre plusieurs images, dont les unes signifiaient les différentes parties et périodes de l'exorde, et les autres en marquaient les expressions. Il ne paraît pas que dans l'antiquité aucun orateur ait fait usage de cette méthode, moins propre, ce semble, à aider la mémoire qu'à la troubler et à l'accabler par un nouveau travail; et c'est le jugement qu'en porte Quintilien ¹⁾.

ROLLIN.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

A remettre à M. Pommier avant les vacances de Pâques.

Commenter ce jugement de Th. Gautier sur l'auteur du *Génie du Christianisme* : « Il a rouvert la grande nature fermée et inventé la mélancolie moderne ».

N. B. Le sujet indiqué au *Bulletin*, 8 mars, p. 197, a été attribué à tort au Certificat de Littérature comparée. Il est destiné aux Etudiants de Licence, sans distinction.

Les candidats du dehors pourront ne le remettre que le premier jeudi d'avril.

En outre, lire, à la ligne 5 du texte : *disait-il* ; — ligne dernière : paraît elle.

LANGUE ET LITTÉRATURE ANGLAISES

Version anglaise pour le 30 mars à remettre à M. Pons

IN UTRUMQUE PARATUS

IF, in the silent mind of One all-pure
At first imagin'd lay
The sacred world ; and by procession sure
From those still deeps, in form and colour drest,
Seasons alternating, and night and day,
The long-mus'd thought to north south east and west
Took then its all-seen way :

¹⁾ Texte donné, moins le 2^e alinéa, pour le Certificat d'études latines février 1927).

O waking on a world which thus-vise springs!
Whether it needs thee count
Betwixt thy waking and the birth of things
Ages or hours: O waking on Life's stream!
By lonely pureness to the all-pure Fount
(Only by this thou canst) the colour'd dream
Of Life remount.

Thin, thin the pleasant human noises grow;
And faint the city gleams;
Rare the lone pastoral huts: marvel not thou!
The solemn peaks but to the stars are known,
But to the stars, and the cold lunar beams:
Alone the sun arises, and alone
Spring the great streams.

But, if the wild unfather'd mass no birth
In divine seats hath known:
In the blank, echoing solitude, if Earth,
Rocking her obscure body to and fro,
Ceases not from all time to heave and groan,
Unfruitful oft, and, at her happiest throe,
Forms, what she forms, alone:

O seeming sole to awake, thy sun-bath'd head
Piercing the solemn cloud
Round thy still dreaming brother-world outspread!
O man, whom Earth, thy long-vext mother, bare
Not without joy; so radiant, so endow'd—
(Such happy issue crown'd her painful care)
Be not too proud!

O when most self-exalted most alone,
Chief dreamer, own thy dream!
Thy brother-world stirs at thy feet unknown;
Who hath a monarch's hath no brother's part;
Yet doth thine inmost soul with yearning teem.
O what a spasm shakes the dreamer's heart—
'I too but seem!'

Thème pour le 5 avril à remettre à M. Pons

M. Frédéric Moreau, nouvellement reçu bachelier, s'en retournait à Nogent-sur-Seine, où il devait languir pendant deux mois, avant d'aller *faire son droit*. Sa mère, avec la somme indispensable, l'avait envoyé au Havre voir un oncle, dont elle espérait, pour lui, l'héritage; il en était revenu la veille seulement: et il se dédommageait de ne pouvoir séjourner dans la capitale, en regagnant sa province par la route la plus longue.

Le tumulte s'apaisait ; tous avaient pris leur place ; quelques-uns, debout, se chauffaient autour de la machine et la cheminée crachait avec un râle lent et rythmique son panache de fumée noire ; des gouttelettes de rosée coulaient sur les cuivres ; le pont tremblait sous une petite vibration intérieure, et les deux roues, tournant rapidement battaient l'eau.

La rivière était bordée par des grèves de sable. On rencontrait des trains de bois qui se mettaient à onduler sous le remous des vagues, ou bien, dans un bateau sans voiles, un homme assis pêchait ; puis les brumes errantes se fondirent, le soleil parut, la colline qui suivait à droite le cours de la Seine peu à peu s'abaissa, et il en surgit une autre, plus proche, sur la rive opposée.

Des arbres la couronnaient parmi des maisons basses couvertes de toits à l'italienne. Elles avaient des jardins en pente que divisaient des murs neufs, des grilles de fer, des gazons, des serres chaudes, et des vases de géraniums, espacés régulièrement sur des terrasses où l'on pouvait s'accouder. Plus d'un, en apercevant ces coquettes résidences, si tranquilles, enviait d'en être le propriétaire, pour vivre là jusqu'à la fin de ses jours, avec un bon billard, une chaloupe, une femme ou quelque autre rêve. Le plaisir tout nouveau d'une excursion maritime facilitait les épanchements. Déjà les farceurs commençaient leurs plaisanteries. Beaucoup chantaient. On était gai. Il se versait des petits verres.

Frédéric pensait à la chambre qu'il occuperait là-bas, au plan d'un drame, à des sujets de tableaux, à des passions futures. Il trouvait que le bonheur mérité par l'excellence de son âme tardait à venir. Il se déclama des vers mélancoliques ; il marchait sur le pont à pas rapides ; il s'avança jusqu'au bout, du côté de la cloche ; — et, dans un cercle de passagers et de matelots, il vit un monsieur qui contait des galanteries à une paysanne, tout en lui maniant la croix d'or qu'elle portait sur la poitrine. C'était un gaillard d'une quarantaine d'années, à cheveux crépus. Sa taille robuste emplissait une jaquette de velours noir, deux émeraudes brillaient à sa chemise de batiste, et son large pantalon blanc tombait sur d'étranges bottes rouges, en cuir de Russie, rehaussées de dessins bleus.

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIIONALES

Version italienne pour le 7 avril 1927

Les taches de la lune.

Afferma alcun che d'altra cosa densa
Sia tra Febo e Febea corpo framesso,
Lo qual de lo splendor, ch'ei le dispensa,
In parte ad occupar venga il riflesso.
Il che se fusse pur, com'altri pensa,
Non sempre il volto suo fora l'istesso ;
Nè sempre la vedria chi 'n lei s'affisa
In un loco macchiata e d'una guisa.

Avvi chi crede che per esser tanto
Cinzia vicina a gli elementi vostri,

De la natura elementare alquanto
Convien pur che partecipe si mostri.
Così la gloria immacolata e 'l vanto
Cerca contaminar de' regni nostri,
Come cosa del ciel sincera e schietta
Possa di vil mistura essere infetta.

Altri vi fu ch'esser quel globo disse
Quasi opaco cristal, che 'l piombo ha dietro,
E che col suo reverbero venisse
L'ombra de le montagne a farlo tetro.
Ma qual sì terso mai fu che ferisse
Per cotanta distanza acciaio o vetro?
Et qual vista cerviera in specchio giunge
L'imagini a mirar così da lunge?

Egli è dunque da dir che più secreta
Colà s'asconda ed esplorata invano
Altra cagion, che penetrar si vieta
A l'ardimento de l'ingegno umano.
Or io ti fo saper che quel pianeta
Non è, com'altri vuol, pulito e piano,
Ma ne' recessi suoi profondi e cupi
Ha, non men che la terra, e valli e rupi.

La superficie sua mal conosciuta
Dico ch'è pur come la terra istessa
Aspra, ineguale è tumida e scrignuta,
Concava in parte, in parte ancor convessa.
Quivi veder potrai (ma la veduta
Noi può raffigurar se non s'appressa)
Altri mari, altri fiumi ed altri fonti,
Città, regni, provincie e piani e monti.

E questo è quel che fa laggiù parere
Nel bel viso di Trivia i segni foschi.
Bench'altre macchie ch'or non puoi vedere
Vo' ch'entro ancor vi scorga e vi conoschi,
Che son più spesse e più minute e nere,
E son pur scogli e colli e campi e boschi,
Son nel più puro de le bianche gote,
Ma da terra affisarle occhio non pote.

Tempo verrà che senza impedimento
Queste sue note ancor fien note e chiare
Mercè d'un ammirabile stromento
Per cui ciò ch'è lontan vicino appare;

E con un occhio chiuso e l'altro intento,
Speculando ciascum l'orbe lunare,
Scorciar potrà lunghissimi intervalli
Per un picciol cannone e duo cristalli.

Del telescopio a questa etate ignoto
Per te fia, Galileo, l'opra composta,
L'opra ch'al senso altrui, benchè remoto,
Fatto molto maggior l'oggetto accosta.
Tu solo osservator d'ogni suo moto,
E di qualunque ha in lei parte nascosta,
Potrai senza che vel nulla ne chiuda,
Novello Endimion, mirarla ignuda.

G. B. Marino, *L'Adone*, X, 36-43.

Thème italien pour le 28

Le même texte que pour le thème anglais.

HISTOIRE ANCIENNE

EPIGRAPHIE LATINE

Inscriptions récemment découvertes

1. Fragment d'un diplôme militaire mutilé à droite. (Helen Mc Clees). *American Journal of Archaeology*, 1926, 418.

IMP CAESAR
TRAIANVS O
DACICVS PON
NIC POTESTAT
IMP VI
IIS QVI NAVIG
DRIERE OPE ET
CLASSE PRAETOR
SVBQ · MARCIO TV
NOMINA SVBSC

2. Cumes. *Rivista di Filologia*, 1926, 370. (Degrassi).

Décrets reproduits d'après les actes officiels de la municipalité. Texte brisé à droite et à gauche.

CRI · MATRI · EIVS · SERVOS · PVBLICVS · V
ECRETVM · EST · ET · IVS · SEDENDI · VT · HABEAT · IN
VERVNT · ITEM · LOCVM · LECTICAE · IN · AMPH ·
V · C · DECIRNI · C · CVPIENNIO · SATRIO · MARCIANO
AS · TI · CAESARIS · AVGVSTI · ET · IVLIAE · AVGVSTAE · DEDIC
OLATIONES · FACIANT · HOSTIIS · MAIORIBVS · EX · PECV
TEXTAS · HABEANT · ET · SERVOS · PVBLICVS · IS · APPARE
SIBVS · PVLVINARIBVS · ET · CETERIS · DIEBVS · FESTIS
A · EIVS · PONATVR · LVDIS · OMNIBVS · IN · THEATRO

ET . POMPIS . ET . CIRCENSIBVS . CVM . CORONA . LAVREA
 OSTERISQVE . EIVS . VIRILE . SECVS . DECIRNI . AVGV
 CONTRA . MVNERARIVM . PROXIME . IVNCO
 AE . MACRI . MATRI . EIVS . SERVOS . PVBLICVS . VT
 TR . DECRETVM . EST . ET . IVS . SEDENDI . VT . HABE

3. Antioche de Pisidie. *Journal of roman studies*, 1924, 185. (Ramsay).

ACILIANO . LEPIDO
 FVLCINIANO . COS . CO
 MITI . IMP . CAES . L . SEPTIMI
 SEVERI . PERTINACIS . AVG
 IN EXPEDITIONE ORIENTALI
 PRAEPOSITO VEXILLATIO
 NIBVS ILLYRICIANIS PERINTHI
 TENDENTIBVS SODALI HADRI
 ANALI CVRIONI MINORI
 LEG AVG PR PR PROVIN BITHY
 NIAE ET PONTI LEG AVG LEGION
 XVI F F PRAETORI VRBANO
 LEG PR PR PROV NARBONENS
 /// BVN PLEBIS QVAEST PROV CRE
 TAE ET CYRENAR CVRAT NICO
 M/D CVR INTERAMNATIVM ///
 TIV / CVR GRADISCANOR . TR //
 MIL LATIC LEG XI CL P F XVI ///
 STLIT IVDIC

4. Beyrouth. *Syria*. 1926, 67. (R. Cagnat).

M . SENTIO . SEX
 F . FAB . PROCVLO . DEC . II VIR
 COL . PRAEF . COH . I . THRAC .
 SYR . EQ . ET . VEXILLAT . COH . I
 C . ILIC . ET . COH . VII . BREVCOR
 TRIB . MIL . LEG . XVI . F . F . PRAEF
 ALAE . GEM . COL . QVAEST . PRO
 VINC . ASIAE . TRIB . PL . PRAET .
 PEREG . LEG . PRO . PR . PROVIN
 CIAE . AFRICAE . PATRONO
 COLONIAE

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

CÉSAR, *Guerre des Gaules*, Texte établi et traduit par L.-A. Constans, Professeur à l'Université de Lille. T. I, livres I-IV ; T. II, livres V-VIII. *Collection des Universités de France*, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé. Paris. Les Belles-Lettres, 1926 (prix : 24 et 25 fr. ; — texte seul : 13 et 14 fr. ; — traduct. seule : 12 et 13 fr.).

Lorsque l'an dernier j'expliquai avec mes étudiants le VIIe livre des Commentaires, je ne pus leur recommander, après leur avoir signalé les

éditions anglaise et allemande de Rice-Holmes et de Meusel, que la petite édition classique française, excellente d'ailleurs, de Benoist et Dosson, revue par Lejay (Hachette). Cette année, je me serais empressé de leur indiquer l'édition de la collection Guillaume Budé par M. Constans. La traduction aidant, ils auraient au moins lu l'ensemble du livre qui était et est encore à leur programme. Peut-être même la curiosité les aurait-elle entraînés à rechercher, dans d'autres livres, de vieux souvenirs de classe.

Je ne vois que des éloges à faire de cette nouvelle édition. *L'Introduction* est sobre, mais donne tout l'essentiel, sur la rédaction des Commentaires que M. Constans croit, avec raison, nous semble-t-il, avoir été composés en une fois au cours de l'hiver qui suivit Alesia, — sur César, historien, excellent historien, quoique trop habile, mais géographe médiocre et qui s'est fort vraisemblablement contenté d'insérer dans son œuvre quelques compilations de géographes grecs fournies par ses secrétaires. On remarquera surtout l'effort original qui a été apporté à l'établissement du texte. Après Nipperdey, après Meusel et après Klotz, M. Constans a repris l'étude de la tradition manuscrite. Il est même arrivé sur ce point à quelques résultats nouveaux et intéressants qui ont été consignés dans la *Revue des Etudes anciennes* (1925, p. 279-296) et dans la *Revue de Philologie* (1924, p. 131-139). Il profère, à juste titre, la tradition des manuscrits α , mais accordé à Meusel que la tradition β n'est pas sans intérêt. Ce qu'il cherche à restituer, c'est le texte d'un manuscrit hypothétique γ qui serait la source ancienne à la fois de α et de β . Toutes les particularités de sa critique dérivent très logiquement de ce principe. Sa logique n'a d'ailleurs rien d'intransigeant, elle s'allie à la plus sage prudence, à une prudence trop sage selon nous et qui témoigne d'un respect excessif pour le manuscrit, si ancien soit-il. Car, enfin, quel doit être, le but de la critique ? Restituer le texte de tel ou tel manuscrit, prototype supposé de ceux que nous possédons, ou bien retrouver, à travers une tradition manuscrite corrompue, le texte même de César ? Ou ne saurait arriver à César sans doute que par les manuscrits et l'on n'y arrivera certainement jamais complètement. Dans la pratique, l'effort pour retrouver l'expression même de César se confondra le plus souvent avec l'effort pour restituer le texte d'un manuscrit primitif que l'on suppose à peu près correct. « Le parti que nous avons pris », confesse M. Constans, « ce n'est sans doute pas le plus logique : mais il est le plus prudent, car aller contre l'accord des manuscrits parce qu'on s'est formé la conviction qu'un auteur préférerait telle forme ou telle graphie à telle autre, c'est d'une méthode aventureuse... » — On reconnaît là une réaction contre ce qu'avait parfois de trop absolu la logique intransigeante de L. Havet. J'aimerais cependant mieux, pour mon compte, les principes rigoureusement rationnels de Havet, appliqués avec la souplesse et la sagesse ingénieuse de M. Constans.

En fait, le texte de M. Constans marque une réaction heureuse contre le parti pris de suppressions souvent intempestives de Meusel. Nous avons désormais, en France, un César qui peut, au point de vue de la critique, soutenir la comparaison avec ceux que possèdent nos voisins. D'ailleurs un appareil très soigné signale non seulement les diverses leçons des manuscrits, mais le plus intéressantes parmi les conjectures qui ont été proposées. Le livre est un précieux moyen de travail.

Malgré le peu de place laissé au commentaire, on s'aperçoit aisément que M. Constans n'est pas exclusivement un philologue, mais aussi un historien. Il a assez largement exploité Rice Holmes et le tome III de l'*Histoire de la Gaule* de C. Jullian qui réalisent un progrès sensible sur l'*Histoire de Jules César* de Napoléon III, base du commentaire de Dosson. En outre, le souci des réalités dirige constamment ou même inspire sa critique philologique et lui a suggéré plusieurs trouvailles heureuses. Il soutient surtout sa traduction qui, par sa précision, vaut souvent un véritable commentaire. Que l'on prenne par exemple le siège d'Alésia, on aperçoit aisément, à travers la traduction, une connaissance parfaite et approfondie de tous les résultats des fouilles. Cette édition de César représente un travail extrêmement sérieux, à la fois de critique et d'histoire, dont les résultats font le plus grand honneur à la Collection Budé et à la science française.

A. GRENIER.

P. MEDAN, *La latinité d'Apulée dans les Métamorphoses*, Hachette, 1926.

Décrire la langue et le style d'un auteur est une tâche à la fois utile et ingrate. C'est en relevant avec précision tous les détails de la langue de chaque auteur qu'on prépare l'étude d'ensemble, la description des états de langue dont la connaissance nous est accessible et l'explication des différences qui séparent tel état de l'état précédent ou suivant d'une langue donnée. De plus, la connaissance précise de la langue et du style d'un auteur, telle qu'on peut l'acquérir en étudiant les faits attestés avec certitude, nous permet de mieux comprendre et apprécier les leçons des manuscrits et nous délivre généralement de la manie des prétendues corrections conjecturales. M. Médan a profité de son étude prolongée du texte des *Métamorphoses* pour mieux apprécier et faire valoir la tradition manuscrite et c'est tout bénéfice.

Le côté ingrat de la description de la latinité d'un auteur est le suivant. Se borne-t-on à enregistrer les traits par lesquels l'auteur semble se distinguer des auteurs de son temps en des genres littéraires analogues, on aboutit, après une vaste enquête et les éliminations nécessaires, à la maigre et insignifiante constatation de quelques traits sans lien logique entre eux, et si ces traits nous paraissent caractéristiques, on peut toujours craindre que cela provienne seulement de notre ignorance de détails infinis que le temps a emportés avec lui. Si l'on prend l'ensemble des faits de la latinité d'un ouvrage pour le comparer à la langue de son temps et de son genre littéraire, on est entraîné par les nécessités de cet exposé à faire une description qui déborde largement de toute part le sujet choisi. Il ne faut donc pas trop tenir rigueur à M. Médan de n'avoir orienté nettement son étude ni dans l'un ni dans l'autre sens que nous venons d'indiquer.

Sans doute, dans l'Avant-Propos, M. Médan nous dit qu'il a choisi les *Métamorphoses* parce que cette œuvre est la plus représentative des tendances littéraires et des caractères propres de la langue, de la syntaxe et du style d'Apulée. Mais ce qu'on trouve dans le livre lui-même est presque uniquement un relevé des faits de langue chez Apulée organisé en vue d'une comparaison avec le latin classique. M. Médan prend pour guide

l'exposé du latin classique dans les livres autorisés tels que ceux de Riemann, de Gœlzer, de Kühner; il classe ses fiches d'après les divisions admises dans ces exposés en s'efforçant de distinguer les faits classiques de ceux qui ne le sont pas. Les faits présentés sont assez abondants pour que le travail de l'auteur soit utilisable en vue d'un tableau d'ensemble. Quant à l'explication des faits, l'auteur s'est généralement abstenu ou a répété quelques hypothèses courantes. Il ne faut pas lui en faire un reproche, car cette explication l'eût entraîné à déborder son sujet.

Quant au tableau des faits ainsi délimité, il présente certaines insuffisances provenant peut-être des conditions dans lesquelles l'auteur semble avoir travaillé. On y relève bien des inexactitudes ou des imprécisions. Ainsi p. 24 *unus quisque* et *nemo* sont classés parmi les sujets collectifs; on prétend, p. 27, que le sujet est repris à un autre cas que le nominatif dans : *Tuque, si me reddideris, quas tibi gratias perhibebo*; on donne souvent comme des « créations personnelles » des constructions dont simplement on n'a pas vu l'équivalent ailleurs; on voit un accusatif d'objet interne dans *prandere faenum*; on donne parfois comme spéciale à Apulée une construction attestée chez César, par exemple *medius* + génitif (p. 35); ou chez Cicéron, p. ex. *vereor* + génitif (p. 36); on range parfois les faits sous des rubriques qui ne leur conviennent pas, ainsi *noctis imperia* est donné comme un génitif de définition (p. 39); l'auteur se contredit : *imaginem savii mentiendo* est donné correctement, p. 30, comme un cas d'objet externe, mais l'analogue *intrepidum mentita vultum* est donné, p. 32, comme un accusatif de relation.

Abel JURET.

FOWLER, H. W., *A Dictionary of Modern English Usage*. Clarendon Press, Oxford, 1926, VIII + 742 pages. 7 sh. 6.

Au taux que nous imposent les changes d'aujourd'hui, il est rare qu'un Français puisse trouver bon marché un livre anglais. C'est pourtant le cas de ce nouveau dictionnaire. Je cherche en vain l'éditeur de chez nous qui, pour moins de 50 francs, nous offre 750 pages aussi bien imprimées, sur d'aussi beau papier, et sous une aussi solide et belle reliure. Une fois de plus les presses d'Oxford ont fait merveille.

Et l'auteur nous donne ici un instrument de travail, ou plutôt de contrôle, dont on peut dire qu'il est parmi les plus utiles, parmi les indispensables même, à quiconque entend lire en connaissance de cause, et parler, et écrire avec pureté l'anglais moderne.

On sait que la prononciation de l'anglais est difficile, non seulement à cause des originalités phonétiques de cette langue, mais aussi à cause des flottements de tout genre qu'elle tolère. M. Fowler nous renseigne peut-être d'une manière imparfaite sur les premières : on regrette qu'il n'ait pas adopté pour ses notations phonétiques le système éprouvé de l'Association internationale, et lorsqu'il veut signaler — dans un long article, en soi fort intéressant à consulter — les mots français aujourd'hui fréquemment employés en Angleterre (ils sont légion), il lui arrive de faire fausse route, comme lorsqu'il donne même valeur qualitative aux deux syllabes nasales de « en garçon » : « AN gar R s AN' » (p. 199). Mais après tout,

ceci ne trompera pas un étudiant français. Quant aux flottements, accentuels et autres, de la prononciation des mots anglais, les indications de M. Fowler sont pour un étranger d'autant plus précieuses que les premiers volumes de ce *New English Dictionary* (ou « N. E. D. » ; l'auteur préfère les initiales moins exactes « O. E. D. » = Oxford Eng. Dict.), que les Anglicistes regardent volontiers comme la Loi et les Prophètes, datent déjà de plusieurs dizaines d'années, si bien que « l'usage » a depuis lors, dans bien des cas, sensiblement évolué. Et par exemple, M. Fowler nous rassure, contre le N. E. D., en constatant la prédominance des prononciations de *ay* [aⁱ] et *aye* [eⁱ], de *cocaine* [kokeⁱn] de *fragile* [fradʒaⁱl] etc., etc. Tout sans doute n'est pas dit, et j'aimerais pour ma part savoir quelle prononciation de *because* est, selon M. Fowler, la plus conforme au bon usage d'aujourd'hui. Mais dans d'innombrables cas, l'étudiant qui veut surveiller sa langue trouvera ici un guide à la fois très sûr, et pourtant très libéral (car M. Fowler admet au moins deux des quatre manières distinctes de prononcer le mot *often* — je ne parle pas des moins distinctes ; il va jusqu'à tolérer cinq prononciations différentes de *contumely* !).

Mais c'est surtout comme guide pour l'anglais écrit que ce dictionnaire rendra des services. Déjà en matière morphologique il contient de précieuses indications — on oublie trop souvent que si la morphologie essentielle de l'anglais est simple, il est des nuances, ou des bizarreries de formes, devant lesquelles les plumes les plus attentives peuvent hésiter : tous les noms en *-o* ne forment pas leur pluriel en *-oes*, et les tendances ne sont pas faciles à définir qui recommandent *-y*, *-ey*, ou *-ie*, aux finales de certains adjectifs ou de certains diminutifs.

Et quant au style de l'anglais — cette langue qui passe, non sans raison, du moins dans ses grandes lignes, pour si facile — le livre de M. Fowler rappellera bien à propos avec quelle délicatesse quiconque se pique de la bien écrire doit la manier. Dans quelle mesure il convient (et souvent, suivant les genres) d'y admettre des gallicismes, des métaphores, des archaïsmes, des familiarités, voire de l'argot, des constructions où la logique intérieure l'emporte sur la logique formelle, — tels sont quelques-uns des innombrables problèmes qui se posent à l'écrivain soigneux, et pour lesquels M. Fowler nous propose des solutions dûment pesées, éclairée d'une telle richesse d'exemples qu'on demeure confondu à l'idée de son labeur. Et le plus étonnant peut-être est que le patient collectionneur ne semble avoir jamais perdu ni son ardeur à la recherche, ni sa joie à la découverte. Tous ces articles sont écrits avec une charmante bonne humeur. Le livre amuse en instruisant. Mais sa manière d'amuser est elle-même à chaque instant une fine leçon de goût.

En vérité, il n'est pas d'ouvrage qui se recommande, qui s'impose davantage à nos étudiants d'anglais.

A. KOSZUL.

Bibliothèque universitaire

Quelques acquisitions récentes

(du 15 janvier au 1^{er} mars 1927)

A (COLLECTIONS. BIBLIOGRAPHIE)

111.940 *Classified list of publications of the Carnegie Institution of Washington*. Washington (Carnegie Institution), 1925, in-8° 220 p.

12.769 *Statuti e ordinamenti della Università di Pavia dall' anno 1361 all' anno 1859*. Pavie (Tipogr. cooperat.), 1925, in-8°, 374 p.

111.955 *Bibliographie normalienne 1919-21*. Publiée par la Société des amis de l'Ecole Normale Supérieure. Paris (Presses Universitaires), 1922, in-8°.

111.959 **Seillière** (E.), *Une Académie à l'époque romantique*. Paris (Leroux), 1926, in-8°, 188 p.

500.167 ²⁰⁷ **Flaydar** (H.), *Ausgewählte Werke*, édités par G. Bebermeyer (*Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart*), Leipzig, 1925, in-8°, 207 p.

500.418 **Russo** (P.), *Recherches archéologiques sur le territoire des hauts plateaux* (Maroc oriental). (*Annales de l'Université de Lyon*, nouv. sér. I, fasc. 46), 1927.

500.214 *Collectanea Archeographica a Collegio archaeographico. Academiae scientiarum Ukrainae edita*. Kiew (typogr. acad.), 1926, in-8°, I.

500.321 **Puyvelde** (L. van), *Un hôpital du Moyen Age et une abbaye y annexée. Le Biloke de Gand. Etude archéologique*. (*Recueil de Travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres*, fasc. 57). Gand. Paris (Champion), 1925, in-8°, 124 p.

Dambre (O.), *De dichter Justus de Hardnijn (1582-1641)*, (Ib. fasc. 58). Ib., 1925, in-8°, 552 p.

Bh (BEAUX-ARTS)

16.457 **Kenney** (J. F.), *Catalogue of pictures including paintings, drawings and prints in the Public Archives of Canada I*. Ottawa (Mortimer), 1925, in-8°, 169 p., 15 pl.

500.135 **Charbonneaux** (J.), *Le sanctuaire d'Athéna Pronaia*, (*Fouilles de Delphes*, II. fasc. 4), Paris, 1925, in-4°, 35 p. + 36 fig.

Gottlob (K.), id. (planches). *Relevés et restaurations*, XXX pl. (Ib.).

111.808 *Exposition du livre italien*. Mai-juin 1926. Catalogue. [Bibliothèque Nationale.] Bois-Colombes (Impr. moderne des Beaux-Arts, 1926, in-8°, 160 p. + 30 pl.

500.006 **Døhring** (O.), *Goslar u. Hildesheim*. (*Berühmte Kunststätten*), Leipzig, 1926, in-8°, 247 p.

Ippel (A.), *Pompeii*. (Ib.), 1925, 207 p.

Polaczek (E.), *Strassburg*. (Ib.), 1926, 227.

116.810 **Deglagny** (L.), *Notes sur quelques enceintes de l'arrondissement de Bernay*. Rouen (Lecerf), 1926, in-8°, 21 p.

116.826 **Grdanitschky** (D.), *L'influence occidentale sur l'architecture religieuse en Rascie (anc. Serbie), du XII^e au XIV^e s. (thèse de Fribourg)*. Belgrade (Mirotchivi), 1924, in-8°, 50 p.

500.086 *Kunstdenkmäler von Bayern*. Regierungsbezirk Pfalz, hrsg. von Felix Mader. I. Stadt u. Bezirksamt Neustadt, v. Anton Eckardt. Munich (Oedenburg), 1926, in-8°.

116.832 **Stuttmann** (F.), *Universität Frankfurt. Auszug aus der Diss.: Mittelalterliche Wandmalerei im Gebiet des Mittelrheins*. Frankfurt a. M., 1922, in-8°, 2 p.

116.841 **Leach** (H. S.), *A bibliography of Howard Crosby Butler 1872-1922*. Princeton Univ. Library, 1924, in-8, 24 p.

C (PHILOLOGIE)

500.135 **Wess** (F. von), *Untersuchungen über das Urkundenwesen und den Publizitätsschutz im röm. Aegypten*. (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung, VI). Munich, 1924, in-8°, 389 p.

Schnebel (M.), *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, ib., fasc. 6, 1925, 379 p.

Steinwender (A.), *Die Streikbeendigung durch Urteil, Schiedsspruch u. Vergleich nach griech. Rechte*, ib., fasc. 8, 1925, 205 p.

Bruck (E. F.), *Totentil und Seelgerät im griech. Recht*, ib. 9, 373 p.

150.932 **Médan** (P.), *La latinité d'Apulée dans les Métamorphoses*, nouv. éd., Paris (Hachette), 1926, in-8°, 340 p.

150.930 *Bibliothek arabischer Historiker und Geographen*, hrsg. v. H. v. Mzik. Leipzig (Harrassowitz), 1926, in-8°, fasc. 1, 3.

150.951 **Kuiper** (T.), *Philodemus over den dood*. Proefschrift, Amsterdam (Paris), 1295, in-8°, 165 p.

500.143 **Hirschfeld** (H.), *Literary history of hebrew grammairians and lexicographers* (Publications Jew's College, n. 9), London, 1926, in-8°, 109 p.

500.070 **Johl** (C. H.), *Altägyptische Webstühle...* (Untersuch. zur Gsch. u. Altertumskunde Aegyptens, VIII). Leipzig, 1924, in-4°, 70 p.

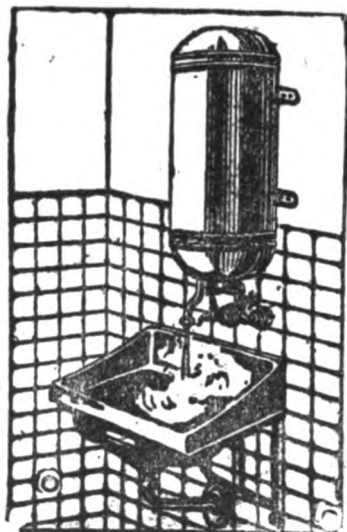
500.003 **Sjæstedt** (Marie L.), *L'aspect verbal et les formations à affixe nasal en Celtique* (Collection linguistique, XIX). Paris, 1926, in-8° VIII + 212 p.

150.935 **Petersson** (Axel), *De eptitoma Justinii quaestiones criticae*. Upsal (Almqvist), 1926, in-8°, 114 p.

150.934 **Callet** (Ch.), *Paléolinguistique et préhistoire. Le mystère du langage*. Paris (Maisonneuve), 1926, in-8°, 102 p.

500.022 **Schott** (Alb.), *Die Vergleiche in den akkadischen Königsinschriften* (Mitteilungen der vorderasiatisch-ägyptischen Gesellschaft, 1295, 2), 254 p.

500.137 **Schlachter** (Alois), *Der Globus. Seine Entstehung und Verwendung in der Antike*. Leipzig (Teubner), 1927, in-8°, 118 p.



**Installez
votre Salle de Bain,
votre Cuisine,
à l'ÉLECTRICITÉ.**

**Demandez notre Brochure:
CHAUFFAGE PAR ACCUMULATION.**

ELECTRICITE DE STRASBOURG S. A.

1, rue du 22-Novembre — Téléphones 9.47, 9.48.

Les bons produits

**UGMA
LORiot
LE PAYSAN**

sont un régal pour chacun.

En vente dans les bons magasins d'alimentation.

Confitures UGMA

Chocolats LORiot

Fruits confits UGMA

Bonbons LORiot

Fruits au sirop UGMA

Potages UGMA

Conserves de légumes UGMA

Farines UGMA

Tomates LE PAYSAN

Flocons d'avoine UGMA

Etablissements Ungemach
Société Alsacienne d'Alimentation UGMA
Strasbourg.

5^e ANNÉE
N^o 7

1927
MAI-JUIN

11
3101
BS

BULLETIN

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE STRASBOURG

PARAISANT
LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE



EN DÉPOT

A LA COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
(Chèques postaux 3670, Strasbourg)
ET DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Abonnement annuel donnant droit au
Livret-Guide : France 15 fr. - Etranger 20 fr.
Prix du numéro : France 2 fr. - Etranger 2,50 fr.

SOMMAIRE

	Pages
I. Les Archives et Bibliothèques de l'Alsace et de la Lorraine.	
P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, <i>La Bibliothèque publique de Metz</i> (fin) .	257
II. Chronique.	
<i>Réunions du Samedi.</i>	
(Linguistique, Orientalisme et Archéologie) p. 264,	
<i>Académie des Sciences morales et politiques</i>	265
<i>XVI^e Congrès des Etudiants de France</i>	266
<i>Société des Amis de l'Université</i>	266
III. Initiation et Méthodes.	
P. COLLOMP <i>Problèmes actuels de critique textuelle</i>	267
IV. Concours et Examens.	
1. — <i>Textes à traduire ou à commenter.</i>	
(Grec, p. 275, — Latin, p. 276, — Français, p. 276, —	
Allemand, p. 276, — Italien, p. 279, — Histoire du	
moyen âge, p. 280.)	
2. — <i>Sujets donnés aux concours de l'enseignement se-</i>	
<i>condaire.</i>	
(Agrégation d'Italien, p. 281) — Certificat secondaire	
d'anglais p. 281).	
3. — <i>Sujets donnés aux examens de la Faculté.</i>	
(Certificat de grammaire et philologie, p. 282) — Cer-	
tificat d'histoire ancienne, p. 282).	
V. Revue bibliographique.	
A. JURET L. LAURAND, <i>Etude sur le style des discours de Cicé-</i>	
<i>ron</i>	283
A. W. de GROOT, <i>La prose métrique des anciens</i>	284
P. VALLETTE J. CARCOPINO, <i>Etudes romaines</i>	284
E. HEPFFNER Ch. V. LANGLOIS, <i>La vie en France au moyen âge</i>	287
M. BLOCH L. BENÆRTS et Ch. SAMARAN; <i>Choix de textes historiques.</i>	289
F. E. SCHNÉEGANS Pierre MARCEL, <i>Jean Martin</i>	290
E. PONS O. ELTON, <i>Essays and Studies</i>	291
P. FLOTES, <i>La pensée politique et sociale d'A. de Vigny</i>	293
<i>Bibliothèque Nationale et Universitaire. Quelques acqui-</i>	
<i>sitions récents</i>	295

DIRECTION ET ÉDITION

COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Adresser toutes les communications relatives à la rédaction à M. MAUGAIN,
Professeur à la Faculté des Lettres, Palais de l'Université, Strasbourg.

Les Archives et Bibliothèques de l'Alsace et de la Lorraine

LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE METZ

(suite *)

Les incunables. — Le catalogue, dû à Victor Jacob¹⁾ et imprimé en 1876, décrivait sommairement 566 ouvrages, remontant au début de l'imprimerie. Depuis cette publication de 1876, on a identifié sur les rayons de la bibliothèque ou acquis, soit par don, soit par legs, quantité d'autres incunables, si bien que leur nombre total, si l'on s'en rapporte à la dernière statistique, celle de l'*Index generalis*, s'élève aujourd'hui à 778. Une pareille augmentation de cette catégorie d'imprimés rendait d'autant plus nécessaire la refonte du catalogue de Jacob qu'il ne présente ses références qu'à des éditions vieilles des ouvrages de Brunet, de Panzer, de Hain, alors qu'à présent la comparaison s'impose avec des éditions plus récentes, avec le supplément donné à Hain par Copinger, par exemple, ou avec des répertoires beaucoup plus complets, tels que celui de Mademoiselle Pellechet, continué par M. Polain, dont les premiers volumes seulement ont été publiés. Le conservateur actuel de la bibliothèque a eu ce souci de préparer une mise à jour imprimée du catalogue vieilli des incunables, car il a fait dresser par le bibliothécaire ce supplément devenu indispensable.

Le catalogue de Victor Jacob, fruit d'un travail sérieux d'inventaire, a permis de signaler les plus remarquables de ces premières impressions, parmi lesquelles il faut mentionner une bible allemande de 1477, (nos 47 et 48), illustrée d'images en couleurs et sortie des presses de Koburger²⁾ à Nuremberg. Nous citerons encore la *Chronique de Nuremberg* de Schedel, (n^o 448), ornée de figures gravées par Wolgemut et Pleydenwurf en 1493; la première édition des *Chroniques de France*, de 1476 (n^o 104, 105). Mais on doit particulièrement remarquer les incunables d'origine messine qui sont les *Admonicionēs* à l'imitation de Jésus-Christ (n^o 565), imprimés à Metz en 1482 par le carme Jean Colin, assisté de Gerhard de Villanova, le *Speculum animae peccatricis* (n^o 565), sorti de la même presse dans le même temps et joint à l'incunable précédent sous une seule reliure; le

* Voir *Bulletin* du 1^{er} avril.

¹⁾ Victor JACOB. *Catalogue des incunables de la bibliothèque de Metz, accompagné d'une table alphabétique et suivi des marques des imprimeurs messins*. Metz, Verronnais, 1876, in-8^o de 285 p.

²⁾ Antoine Koburger, imprimeur à Nuremberg dès 1471, mort le 3 octobre 1513.

Symbole d'Athanase (n° 566), d'origine analogue., Puis viennent les *Heures à l'Usage de Metz*, (armoire D 25), datées de 1498, qui n'ont pas dû être imprimées à Metz. En 1500, Gaspard Hochfeder ¹⁾, imprimeur de Nuremberg, établi à Metz, y imprimait une traduction allemande du « Chevalier aux dames » ou roman de Flore et Blanchefleur, qu'il ornait de gravures sur bois (n° 269).

Le fonds messin. — Sous cette rubrique on peut grouper non seulement tous les ouvrages imprimés à Metz, mais encore ceux qui traitent de l'histoire de cette ville, de celle des Trois-Évêchés, du duché de Lorraine, et du département de la Moselle jusqu'à nos jours, qui est intimement liée à la première. Outre les incunables cités plus haut, rentrent dans cette catégorie et méritent d'être cités des imprimés qui leur sont de peu postérieurs, portant les dates de 1511, 1514, 1516 et qu'indique dans son livre G.-F. Teissier ²⁾. Parmi ces premières impressions messines on a souvent mentionné un livret oblong, œuvre de Tallineau, et sorti de ses presses en 1530 aux frais de la ville de Metz. Cette plaquette donne avec leurs reproductions en regard la liste des monnaies qui avaient alors cours et qu'acceptaient les changeurs messins : elle fournit une des meilleures preuves de l'activité et de la puissance du commerce messin dans la première moitié du XVI^e siècle. Le premier bréviaire messin a été imprimé à Metz, en 1546 ³⁾. *La Rusticiade*, de Laurent Pilladius, est sorti des presses messines de Jean Palier en 1548. Notons encore que Victor Jacob a mis à la suite de son catalogue des incunables un petit recueil des marques employées par les imprimeurs messins de 1544 à 1762. Le plus notable de ces imprimeurs fut Abraham Fabert, le père du maréchal, qui édita de nombreux ouvrages. Les plus remarquables sont le *Missel de Metz*, imprimé en deux couleurs, à la date de 1597, les *Heures de Notre-Dame*, ornées de gravures, et, parmi elles, d'un frontispice de Pierre Woëriot, *Les coutumes de la ville de Metz et du pays messin*, de 1613. Il faut remarquer que le *Combat d'honneur*, imprimé en 1626 aux frais de la ville et richement illustré de gravures et de plans n'est pas sorti des presses de Fabert, comme on l'a cru longtemps, mais de celles d'Appier Hanzelet, qui imprimait alors à Pont-à-Mousson ⁴⁾.

Aimé Schuster, qui fut, nous l'avons dit, bibliothécaire de 1874 à 1887, publia depuis 1887 en neuf fascicules un catalogue des ouvrages relatifs à Metz et au pays messin ⁵⁾ qui est aussi insuffisant à certains égards que surabondant à d'autres. Si l'histoire de Lorraine de Dom Calmet, qui donne

¹⁾ Sur Hochfeder, voir HENRION. *Le dictionnaire latin-français de Gaspard Hochfeder, Metz, 1515* (Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, 1924, p. 153-183).

²⁾ [F.-G. TEISSIER]. *Essai philologique sur les commencements de la typographie à Metz et sur les imprimeurs de cette ville*, Metz, Dosquet, 1828.

³⁾ M. Paul Dorveaux a signalé un *Breviarium ad usum Metensis ecclesiae*, imprimé à Lyon en 1496 (Les cahiers lorrains 1925, octobre).

⁴⁾ Je dois ce dernier renseignement à l'obligeance de M. Fleur, bibliothécaire municipal, que j'ai mis souvent à contribution pour décrire les collections dont il la garde.

⁵⁾ AIMÉ SCHUSTER. *Catalogue des ouvrages imprimés de la bibliothèque de Metz (Histoire de Metz et du pays messin)*. Fascicules I-IX, Metz, Verronnais, puis Even, 1878-1887, in-8o.

une si grande place à celle de Metz, fait défaut dans les listes de Schuster, où sont portés 1746 ouvrages, on y remarque avec surprise les cours scientifiques et mêmes les programmes des cours qui ont été lithographiés à l'usage des élèves de l'école d'application de l'artillerie et du génie établie à Metz jusqu'en 1870 et en outre des textes de lois militaires, sous le motif qu'ils ont été réimprimés à Metz. A la fin de ce catalogue il manque une table alphabétique par noms d'auteurs qui permette de trouver rapidement un livre dans le labyrinthe du classement par matières. Ajoutons que le répertoire de Schuster est aujourd'hui vieilli et par suite devenu fort incomplet.

II. — *La bibliothèque populaire.*

Créée en 1906 et ouverte en 1907, elle avait pour but de mettre entre les mains des employés, des ouvriers qualifiés, de toutes les personnes ayant reçu quelque instruction, mais de peu de loisir, les livres de lecture courante se rattachant soit à la littérature générale, soit à une technique élémentaire, et qui permettraient à leurs lecteurs de développer les connaissances acquises dans les écoles et par la pratique des arts manuels. C'était par cette imaginaire nouveauté reprendre une idée déjà anciennement réalisée à Metz, car en 1828 l'Académie royale de cette ville avait organisé avec les ressources, que lui fournissait sa propre collection de livres, une bibliothèque dite industrielle, que les ouvriers pouvaient consulter sur place et dont il leur était permis d'emprunter les ouvrages. Cette libéralité de l'Académie à l'égard de la classe laborieuse ne semble pas avoir eu grand succès, puisqu'en 1835 la bibliothèque industrielle était fermée et ses livres, abandonnés à la ville de Metz par l'Académie, trouvaient un asile sur les rayons de la bibliothèque municipale.

La bibliothèque populaire a été prévue comme une annexe de la bibliothèque scientifique. Elle a deux magasins de livres qui lui sont propres et une salle spéciale de lecture, à l'entour de laquelle règnent des rayonnages, contenant soit les grands répertoires de consultation courante, tels que *La grande encyclopédie*, le *Larousse*, la *Biographie Didot-Hoefer*, etc..., soit les périodiques les plus consultés et les quotidiens locaux.

A la bibliothèque populaire est joint un bureau de prêt, où tout habitant de Metz, moyennant le dépôt remboursable d'une somme de dix francs destiné à garantir la restitution des volumes en bon état, peut emprunter les livres de vulgarisation très variés qui sont mis à la disposition du public. Les prêts consentis pour un espace de temps déterminé sont inscrits dans un carnet qui reste entre les mains de l'emprunteur.

III. — *Le cabinet des manuscrits.*

Cette section de la bibliothèque publique occupe une salle aménagée dans une extrémité du bas-côté de l'église des Petits-Carmes qui longe la rue Chèvremont : elle contient actuellement 1420 manuscrits en majeure partie décrits dans trois catalogues imprimés qui sont devenus aujourd'hui fort incomplets, puisque le plus récent publié aux frais de l'Etat français en 1879, mais élaboré bien avant 1870 recensait seulement 1029 manuscrits,

alors que leur nombre s'élevait déjà à 1062, six ans après l'annexion de Metz à l'Allemagne.

Classement de la collection. — Les manuscrits sont inventoriés aujourd'hui jusqu'au numéro 1029 dans l'ordre suivi pour la rédaction du catalogue de 1879 et pour les cotes supérieures à 1029 selon leur rang d'inscription au registre d'entrée.

Auparavant la collection était divisée en deux catégories : on distinguait d'une part l'*ancien fonds* qui appartenait à la bibliothèque, dès l'origine de celle-ci, et qui avait été classé par Holandre vers 1832 ; et d'autre part le *nouveau fonds*, dit aussi fonds de l'hôtel de ville, ou encore fonds historique, formé lors du versement à la bibliothèque en 1835 des manuscrits qui jusqu'alors se trouvaient aux archives municipales, car ils ne se rapportaient qu'à l'histoire de Metz. Dans ce nouveau fonds furent englobés par la suite des manuscrits ayant le même objet historique et versés à la bibliothèque en provenance soit de dons soit d'achats. Telle est la consistance du nouveau fonds ou fonds historique dont le catalogue prêt le premier fut imprimé en 1856.

Le classement de 1879, restant la base de l'ordre dans lequel se trouve numérotée actuellement la collection des manuscrits, est ainsi constitué : les articles portant les numéros 1 à 750 correspondent à l'ancien fonds et les articles étiquetés avec les numéros 751 à 1029 au nouveau fonds. Revenons à l'ancien fonds, et pour le définir plus exactement, nous ajouterons avec Auguste Prost qu'il « renferme des manuscrits grecs, latins et français, et un petit nombre d'autres en langues modernes étrangères, allemande, italienne, portugaise, quelques-uns même en langues orientales. Ces manuscrits traitent de matières diverses, lettres, sciences, arts, antiquités. » L'ancien fonds renferme les plus vénérables manuscrits, un du VII^e s., quatre du VIII^e s., neuf du IX^e s., vingt du X^e s., cinquante-quatre du XI^e s., vingt-huit du XII^e s. Des miniatures, remarquables par leur habile exécution ou par leur valeur documentaire, ornent plusieurs de ces manuscrits, de même que ceux d'autres époques moins reculées.

Les catalogues des manuscrits. — Dès 1841 on s'était en haut lieu préoccupé d'obtenir un inventaire descriptif des manuscrits de la bibliothèque de Metz et Jules Quicherat, alors au début de sa carrière de savant, fut chargé de préparer cet inventaire qui ne sortit des presses de l'imprimerie nationale qu'en 1879.

Mais bien avant cette dernière date deux catalogues, qui avaient pour objet chacun une partie de ces mêmes manuscrits, avaient vu le jour. Le premier de ces catalogues, où les notes de Jules Quicherat avaient été utilisées par le bibliothécaire Clercx, contient les titres des manuscrits latins et français relatifs uniquement à l'histoire de Metz et de la Lorraine¹⁾. Imprimé en 1856, il énumère 258 manuscrits, mais il reste aujourd'hui bien incomplet, puisque la série en question renferme au total à l'heure actuelle 530 manuscrits. Dans son travail cependant estimable Clercx inventorie avec soin les manuscrits et il le termine par une copieuse table analytique des matières. Aussi peut-on recommander encore aujourd'hui la consulta-

¹⁾ CLERCX. *Catalogue des manuscrits relatifs à l'histoire de Metz et de la Lorraine*, Metz, Blanc, 1856, in-8° de 238 pages.

tion du catalogue de Clercx. Ajoutons que dans une trop brève préface l'auteur indique la provenance de la plupart des manuscrits qui appartenaient de tout temps à la ville et étaient conservés dans le même local que ses archives. Quelques-uns de ces manuscrits, — et c'étaient les plus précieux, — en avaient été anciennement distraits soit par des emprunts abusifs, soit par des détournements encore plus blâmables. Faut-il rappeler qu'au cours du XIX^e siècle la ville fut amenée à racheter ce qui lui avait toujours appartenu en droit, à l'occasion de la vente de quelque collection réputée où, forte de la jurisprudence actuelle, l'administration municipale ne tolérerait plus leur présence avouée. Les principales acquisitions de cet ordre furent réalisées en 1802 à la vente après décès de M. Guelle, qui tenait ses manuscrits de Dom Tabouillot, l'un des auteurs de l'histoire de Metz due aux Bénédictins, et aussi de Dupré de Geneste, fameux érudit messin ; en 1833 à la vente de la bibliothèque du baron Marchant ; enfin, en 1849, lors de la dispersion aux enchères du magnifique cabinet de documents historiques du comte Emmerly, qui avait cherché, au début de sa carrière d'avocat, à continuer l'œuvre des Bénédictins, s'était fait remettre une partie de leurs transcriptions de pièces et avait aussi puisé à pleines mains dans le chartrier de la ville.

Le deuxième catalogue, pour la rédaction duquel furent encore mises à profit les notes de Jules Quicherat, fut dressé, en 1874, par Victor Jacob ¹⁾, successeur de Clercx. Il décrivait les 718 manuscrits laissés de côté par Clercx, car ils ne rentraient pas dans le plan que ce dernier s'était tracé : publier la liste des manuscrits exclusivement historiques et relatifs tant à Metz qu'à sa région. Il s'ensuivait que Jacob eut affaire seulement aux manuscrits de l'ancien fonds dont nous avons vu plus haut la consistance.

Le troisième catalogue dans l'ordre chronologique des impressions est celui qu'avait préparé depuis 1841 Jules Quicherat et dont les deux premiers auteurs de catalogues s'étaient très fortement inspirés, selon leur loyal aveu d'ailleurs. Donc le catalogue de Quicherat, rédigé en 1870, ne fut publié qu'en 1879, à Paris, par le ministère de l'Instruction publique dans le tome V du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, série in-4°. Le texte de Quicherat est précédé de l'excellente notice du savant messin Auguste Prost ²⁾ qui a fait tirer à part cette notice et l'a distribuée, avant qu'ait paru le tome V du *Catalogue général*. Deux index alphabétiques terminent ce volume : le premier donne les noms des auteurs dont les manuscrits se trouvent aux bibliothèques publiques de Metz, de Verdun, de Charleville, et sont décrits dans le tome V du *Catalogue général* imprimé ; le second index se réfère aux matières qui font l'objet des manuscrits et aux écrits anonymes.

Sous le titre de *Supplément au catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Metz*, son conservateur, M. l'abbé Paulus, a donné en 1903 dans le fascicule n° 6 du *Bibliographe moderne* ³⁾ une liste assez détaillée des

¹⁾ [V. JACOB]. *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Metz* (Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de la Moselle, t. XIII (1874), p. 165-338).

²⁾ A. PROST. *Notice sur la collection des manuscrits de la bibliothèque de Metz*. Paris, impr. nat. 1877, in-4°.

³⁾ Tirage à part, Besançon, Jaquin, 1904.

manuscrits de la collection Salis, classés sous les cotes 1147 à 1260. Parmi ces remarquables manuscrits, il faut citer la partie du nobiliaire de Dom Pelletier, affecté aux familles de chevalerie du duché de Lorraine (n° 1148), le pontifical de l'église de Sens, remontant dans sa partie la plus ancienne au XIII^e s. (n° 1160), un évangélaire du XI^e s. (n° 1180) ; un recueil de vies de saints daté de 1152 (n° 1183).

IV. — Les archives historiques de la ville.

Les archives municipales antérieures à 1790¹⁾ occupent une salle aménagée dans l'extrémité du bas-côté de l'église des Petits-Carmes qui tombe perpendiculairement sur la rue de la Bibliothèque et se dirige vers le sud, faisant pendant ainsi à la salle des manuscrits installés, comme on l'a vu, dans l'autre bas-côté. Liasses, registres et cartons remplissent tout l'espace disponible ; il a même fallu séparer des archives, faute de place, et transporter dans la salle des manuscrits la collection entière des nombreux registres paroissiaux de l'ancien régime.

L'inventaire des archives anciennes de Metz a été dressé de 1810 à 1820 par le secrétaire en chef de la mairie Lemaire : il a été rédigé pour l'impression par Nicolas, Jacquin et Diss, et imprimé dès avant 1870 pour partie, et pour le reste achevé d'imprimer en 1880. Il faut remarquer que la rédaction et surtout l'aménagement de l'inventaire-sommaire laissent assez à désirer ; malgré l'aide des trois tables des noms de lieu, des noms de personnes, des matières, on a quelque peine à savoir ce que contiennent les archives, d'autant qu'il n'existe pour ainsi dire aucune division par séries, aucune rubrique, aucun repère quelconque, en dehors de la numérotation courante.

En outre, depuis la publication de l'inventaire sommaire les archives anciennes ont eu d'assez importants accroissements. En 1885, lors du versement au dépôt départemental des archives du palais de justice, deux collections de registres judiciaires, l'une des sentences du maître-échevin, l'autre des sentences des treize, qui étaient mêlées aux fonds du parlement de Metz et des diverses juridictions des Trois Evêchés et du duché de Lorraine, ont été séparées de ceux-ci, puis transportées à la bibliothèque municipale pour y être réunies aux archives anciennes de la ville.

La donation de M. de Salis a fait entrer, en 1900, aux archives une belle série de pièces, qui ont été très sommairement indiquées par M. Clovis Brunel dans un article de la *Bibliothèque de l'école des chartes*, imprimée en 1914, aux pages 345-353, sous le titre : *Les parchemins de la collection Salis aux archives historiques de la ville de Metz*. On y mentionne un groupe de 878 actes provenant des amans de Metz ou relatifs à cette ville, un autre groupe de 234 pièces relatives à la Lorraine, et parmi ces dernières la charte d'anoblissement de Claude Callot, l'aïeul du fameux graveur, datée de 1584, sept bulles, dont deux du XII^e siècle, enfin près de

¹⁾ Le livre mentionné plus haut : *Lothringen und seine Hauptstadt* (Metz 1913), contient p. 455-459, un historique et un substantiel résumé, dû à l'archiviste Larue, de la consistance du fonds municipal.

800 documents étrangers à la région lorraine, dont certains remontent au XIII^e siècle.

A propos des manuscrits, il a été question des pillages dont les archives de la ville ont été victimes, surtout au moment de la Révolution. La plus considérable de ces soustractions de pièces a pour auteur l'avocat Emmery, qui mourut comte de Grosyeulx en 1823 et qui est bien connu des historiens de la Révolution et de l'Empire. Sa magnifique collection de documents et de pièces originales sur la Lorraine et les Trois-Évêchés vendue à Metz en 1849 et à Paris en 1850 se trouve aujourd'hui pour partie réintégrée par rachats à la bibliothèque de la ville de Metz, pour partie annexée à la collection Prost de la bibliothèque nationale à la suite d'une acquisition réalisée en 1915 sur les héritiers de l'abbé Clouët de Verdun¹⁾.

Les plus anciens titres des archives municipales ne remontent pas au delà du XIII^e siècle : ce sont des traités de paix, des rôles de bans de tréfonds, des sentences, des atours. L'ancien état civil commence en 1607. On n'a conservé les délibérations du conseil de ville en cahiers qu'à partir de 1567.

Il faut enfin remarquer qu'en 1835, les manuscrits jusqu'alors conservés dans le dépôt des archives, tels que le cartulaire de la cité des XIV^e-XVI^e siècles, le cartulaire de l'abbaye de Saint-Arnould, de la fin du XIII^e siècle, deux registres d'atours du XV^e siècle, d'autres registres contenant des règlements relatifs aux maltôtes et à la bullette, aux corporations, des volumes de chroniques, des recueils de pièces, jusqu'à des inventaires de ces mêmes archives ont été retirés de leur dépôt et, par une fâcheuse mesure qui mutilait un fonds, incorporés au cabinet des manuscrits de la bibliothèque.

Conclusion.

De la lecture des pages précédentes, on peut déduire que la bibliothèque de Metz, remise en bonnes mains, offre de grandes ressources pour tous les travaux d'érudition et particulièrement pour les études historiques relatives à Metz et au pays messin. Les catalogues, soit manuscrits, soit imprimés, et surtout les conseils expérimentés des bibliothécaires suffisent dans la plupart des cas à guider les recherches qui ont un but scientifique. Quelques lacunes imputables à l'annexion se rencontrent dans les séries d'ouvrages français, et elles sont insuffisamment compensées par l'afflux de livres allemands pendant cette période. Comparée aux bibliothèques municipales de Nancy et de Strasbourg, celle de Metz garde un rang très honorable, surtout si l'on envisage les collections de manuscrits et d'incunables.

P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

¹⁾ Cf. *Metensia. VII. Collections Emmery et Clouët-Buvignier sur l'histoire de Metz et de la Lorraine, conservées à la Bibliothèque nationale*. Inventaire publié par Henri OMONT. Paris, Klincksieck, 1919.

CHRONIQUE

Réunions du samedi

Linguistique, Orientalisme et Archéologie.

26 mars 1927

M. Cavaignac rend compte des deux ouvrages suivants :

1^o R. Weill. *Bases, Méthodes et Résultats de la Chronologie égyptienne*. 1926. — L'auteur consacre à fixer les dates de la XII^e dynastie (2000—1800) plus de pages peut-être que n'en exigeait une question que les ouvrages récents sont unanimes à résoudre, comme lui, par l'adoption de la chronologie courte. Par contre il propose pour l'Ancien-Empire une modification importante à la chronologie d'E. Meyer. E. Meyer fixait à 200 ans la période des Pharaons Hérakléopolitains intermédiaires entre la VIII^e dynastie et les Thébains (2160). Constatant que les expéditions au Ouadi-Hammâmat relatées par les inscriptions doivent avoir eu lieu, si l'on donne aux dynasties leurs dates reçues, respectivement entre le 11 février et le 20 avril pour la VI^e et entre le 11 janvier et le 23 mars pour les XI^e-XII^e, M. R. Weill pense que ce décalage inexplicable d'un mois peut être avantageusement supprimé si l'on diminue de 100 ans l'intervalle admis entre la VI^e dynastie et les XI^e-XII^e. La XII^e dynastie étant fixée, il rajeunirait la VI^e et avec elle tout l'ancien empire dont la chronologie interne paraît bien établie. Contraire à l'hypothèse de Borchardt le résultat de M. R. Weill satisfait peut-être mieux à la préoccupation très juste qui l'avait inspirée de rapprocher autant que possible les débuts de la grande civilisation égyptienne de la date admise pour l'introduction du calendrier égyptien. Cette introduction doit avoir été faite à l'une des époques où le lever de Sothis-Sirius coïncidait avec le jour de l'an, soit en 4241 ou 2781. Placer Ménès en 3315 — ou même d'ailleurs avec M. R. Weill en 3215 — et adopter en même temps la date d'introduction 4241, c'est supposer avant ce Pharaon, unanimement désigné comme le fondateur de l'unité égyptienne, et sous lequel l'état de choses paraît, d'après les documents contemporains, avoir encore été très primitif, mille ans d'emploi général d'un calendrier très savant : ce qui n'est pas très vraisemblable. Mais si l'on adopte à la fois la chronologie Weill et la date de 2781 pour l'introduction du calendrier, cette dernière coïncide à trente ans près avec l'avènement de la quatrième dynastie (2750), début de l'époque des pyramides de laquelle datent les premières attestations formelles du dit calendrier. Les dynasties précédentes ont d'ailleurs pu l'essayer, l'employer sporadiquement, comme en Chaldée on trouve l'ennéakaïdekaétéride sporadiquement employée avant qu'elle ne fonctionne régulièrement. Mais l'adoption générale suit ainsi l'unification de l'Empire égyptien au lieu de la précéder, et couronne l'ère du progrès décisif de la

civilisation égyptienne, ramenée à la fin du 4^e millénaire, et plus ancienne encore ainsi que toutes les autres civilisations historiques.

2° K. Sethe. *Ächtungen feindlicher Völker*, etc., *Abhandlungen* de l'Académie de Berlin, 1926, n° 5. — L'intérêt de ce travail réside, entre autres choses, dans la contribution qu'il apporte à l'étude de la question amorite ou amorrhéenne. La thèse généralement acceptée, et que Th. Bauer, *Die Ostkanaander*, 1926 (cf. Bulletin 1927, n° 5, p. 179) avait cru réfuter, voyait dans les Amorrhéens une vague sémitique venue de l'ouest, prenant au cours du 3^e millénaire une place prépondérante et en Chaldée, où elle établissait la première dynastie babylonienne, et en Syrie, où elle créait un certain nombre d'états attestés beaucoup plus tard dans les textes de Tell-el-Amarna et les récits bibliques. Réagissant contre la tendance de certains savants à grossir outre mesure le rôle de cette vague sémitique, Th. Bauer a soutenu que les gens de Martu et d'Amurru qui paraissent dans les textes chaldéens du 3^e millénaire sont une population qui, étroitement apparentée sans doute aux Cananéens et aux Hébreux, vient des bords du Tigre et entre en scène aux temps de la première dynastie babylonienne (depuis 2225). Elle n'a rien à voir avec les Amurru, beaucoup plus récents, de la Bible et de Tell-el-Amarna. — Or, M. Sethe publie des ostraka datés de 2000 ou un peu avant, et parmi les noms qu'ils contiennent MM. Dussaud et Montet ont reconnu, sous la forme 'Imu'r, le nom d'Amur si répandu plus tard dans les textes du Nouvel-Empire. Ainsi dès 2000 les Egyptiens connaissent le nom d'Amurru, qui ne peut avoir été créé qu'en Chaldée puisqu'il désigne toujours des gens ou des choses situées à l'occident de ceux qui l'emploient. Et cette constatation ramène à la thèse traditionnelle : une vague sémitique partie d'Arabie — de l'ouest donc de la Chaldée qui lui donne ce nom —, et s'implantant, vers la fin du 3^e millénaire, en Chaldée et dans la Syrie du Nord, y compris la région de Byblos où sans doute les Egyptiens l'ont entendu nommer. C'est vers cette région encore qu'est localisé l'Amurru 600 ans plus tard. On retiendra pourtant de la thèse de Th. Bauer que les Amorrhéens sont étroitement apparentés aux gens qui peuplèrent la terre de Canaan. Un même élément ethnique s'est différencié suivant les régions où il est devenu sédentaire. — Une tradition ne faisait-elle pas venir les Phéniciens des bords de la « mer Erythrée » ? — On comprendrait ainsi très bien aussi l'apparition du nom divin Hammu et dans le nom de Hammurabi et dans les Ostraka de K. Sethe, et les analogies du « Code de l'Alliance » avec le code de Hammurabi : ce seraient deux aboutissements écrits d'une même coutume, celle de la souche commune des Amorites de Babylone et des Amorrhéens de Syrie.

M. Collomp rend compte de : D. H. Quentin. *Essais de Critique Textuelle (Ecdotique)*, 1926. (Voir dans ce même numéro à : Initiation et Méthodes.)

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

M. Charles Blondel, professeur à la Faculté des Lettres, vient d'être élu correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques.

XVI^e CONGRÈS DES ÉTUDIANTS DE FRANCE

Le XVI^e Congrès des Étudiants de France s'est tenu à Strasbourg pendant les vacances de Pâques, selon un programme dont voici les grandes lignes :

Mardi, 19 avril 1927. — 11 heures : Réception à la Mairie. Allocution de M. le Maire. — 14 h. : Assemblée générale. — 20 h. : Banquet des Sections, sous la présidence des Doyens.

Mercredi, 20 avril. — 8 h. 30 : Service religieux commémoratif pour les Étudiants morts au champ d'honneur. — 9 h. 30 : Séance des Secrétariats d'Études. — 15 h. : Séance d'ouverture du Congrès, sous la présidence de M. le Recteur Pfister. Discours de M. Pfister, de MM. Ricklin, président de la Fédération de Strasbourg, Mac Adam, représentant de la Grande-Bretagne, Palacek (tchéco-slovaque), Ganef, représentant de la Bulgarie. — 17 h. : Réception des Chefs de Délégations par les Amis de l'Université. Allocution de M. le Président Poincaré. — 20 h. : Banquet d'ouverture sous la présidence de M. le Président du Conseil. Discours de M. Borromée, préfet du Bas-Rhin, de M. Poincaré, et de M. Bigot, président de l'U. N. — 24 h. : Traditionnel monôme silencieux autour du monument de Kléber, à l'occasion duquel fut déposée une palme en bronze, portant la mention : « Les Étudiants de France à Kléber ».

Jeudi, 21 avril. — 9 h. : Séance des Commissions. — 11 h. 30 : Réception par le journal *Les Dernières Nouvelles*. — 14 h. : Séance des Commissions. — 21 h. : Soirée artistique au Palais des Fêtes. Concert et Bal.

Vendredi, 22 avril. — 9 h. : Assemblée Générale C. I. E. Visite de la ville, promenade sur le Rhin, visite du Port, visite des Hospices Civils.

Samedi, 23 avril. — Excursions dans les Vosges. Banquet de clôture.

Dimanche, 24 avril. — Kermesse populaire à Hunsbach.

M. Poincaré était accompagné par M. Valot, Directeur général des Services d'Alsace et de Lorraine.

SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

L'Assemblée Générale ordinaire de la Société des Amis de l'Université a eu lieu, sous la présidence de M. Raymond Poincaré, le jeudi 21 avril 1927. Elle a témoigné à la Faculté des Lettres sa générosité habituelle.

M. le Président du Conseil a prononcé un important discours reproduit le lendemain par la presse de Strasbourg.

ADMINISTRATION DE LA FACULTÉ DES LETTRES

M. Gabriel Maugain est nommé doyen de la Faculté, pour une période de trois ans, à dater du 19 mars 1927.

M. Albert Grenier est nommé assesseur du doyen pour la même période.

Initiation et Méthodes

Problèmes actuels de critique textuelle à propos d'un livre récent¹⁾

L'importance des travaux de Dom H. Quentin serait prouvée, s'il en était besoin, par le nombre des comptes-rendus parus après son *Mémoire sur l'Etablissement du texte de la Vulgate*. Une bibliographie de la question, aussi complète qu'on a pu la faire, ne sera peut-être pas inutile ici. Elle est déjà donnée en grande partie par la *Revue Bénédictine*, XXXVI, 1924, N° 4. *Bulletin d'Ancienne Littérature chrétienne*, Nos 258-264. — Le numéro 10 m'est inaccessible.

1. D. H. Quentin. *Mémoire sur l'établissement du texte de la Vulgate*, 1922. (*Collectanea Biblica Latina*, VI.) — 2. J. Calès. C. R. dans : *Recherches de science religieuse*, XIII, 1923, p. 561. — 3. A. Vaccari. C. R. dans : *Biblica*, IV, 1923, p. 401. — 4. Dom de Bruyne. C. R. dans : *Revue Bénédictine*, XXXV, 1923. *Bulletin d'anc. Littérature chrétienne*, N° 146. — 5. M. Burkitt. *The Text of the Vulgate*. *Journal of Theological Studies*, XXIV, 1923, p. 406 (et une : *Note on the pictures of the Pentateuque of Tours*.) — 6. D. H. Quentin. *La critique de la Vulgate*. *Revue Bénédictine*, XXXVI, 1924, p. 137 (réponse aux Nos 4 et 5.) A la suite et sous le même titre : a) une réplique de D. de Bruyne; b) une réplique de Burkitt; c) une note nouvelle de D. de Bruyne, cette dernière renvoyant à : — 7. P. J. Lagrange. C. R. dans : *Revue Biblique*, XXXIII, 1924, p. 115. — 8. N. Peters. *Theologische Revue*, 1924, p. 244. — 9. A. Harnack. *Deutsche Literaturzeitung*, 1924, p. 190. — 10. E. K. Rand. *Dom Quentin's Memoir on the Text of the Vulgate*. *Harvard Theological Review*, XVII, 1924, p. 197 s. — 11. P. S[ynave]. C. R. dans : *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, XIII, 1924; *Supplément à janvier*, p. *1. — 12. X**. *Revue Bénédictine*, XXXVI, 1924. *Bulletin d'ancienne Littérature chrétienne Latine*, Nos 258-264, signale les Nos 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11; en indique sommairement les positions. — 13. D. H. Quentin. *Essais de Critique Textuelle (Ecdotique)*, 1926. Le ch. IV est en grande partie une reproduction de 6.) Le ch. V avait déjà paru — en partie — sous forme d'une piqûre de 4 pages. Trad. ital. : *Scuola Cattolica* de Milan, 15 juin 1924.) — 14. F. Grat. *La question de la Critique de Textes, à propos des Essais de critique textuelle de D. Quentin*. *Bulletin de l'Association G. Budé*, N° 13, octobre 1925, p. 29 s. — 15. J. Marouzeau. *La Critique des Textes : L. Havet et D. H. Quentin*. *Revue des Etudes Latines*, IV, 1926. *Bulletin Critique*, p. 253.

Les diverses réponses à D. Q. sont naturellement d'étendue et d'importance variables. Harnack (9) se borne à signaler la grande valeur du *Mémoire*. D'autres, et D. H. Q. le regrette (*Essais*, p. 97), ont plutôt présenté des observations sur des points de détail qu'un examen approfondi

¹⁾ Dom Henri Quentin. *Essais de Critique Textuelle (Ecdotique)*. Paris. Picard 1926. 1 vol. in-8° 180 pp.

des questions de méthode. Certains même ont pu se méprendre. C'est ainsi que K. Rand (10) donne un aperçu du système où D. H. Q. (*Essais*, ch. II), se refuse à le reconnaître. La méthode mérite d'autant plus d'attention que les travaux de D. Q. viennent en un temps où les principes même de la critique textuelle sont mis en question. La philologie depuis pas mal d'années, après Lachmann, s'est crue en possession d'un système rigoureux, qui demandait la reconstitution du texte surtout à un classement des manuscrits établi d'après les fautes communes. Mais en 1913, dans sa préface au *Lai de l'Ombre* de J. Renart, M. J. Bédier a cru démontrer qu'en fait tous les éditeurs avaient classé leurs manuscrits de manière à trouver un stemma « biparti », à deux familles, et ce dans l'intention — inconsciente — de réserver leur liberté ; que d'ailleurs cette reconstitution du stemma, si rigoureuse d'apparence, ne résiste pas à l'examen, et que l'éditeur d'un texte ne fera que sage de prendre un manuscrit de base et de le corriger conformément à son goût. Il y aurait bien des objections à formuler contre cette préface ; et la plus grave ne serait pas sans doute que les conditions de transmission — et par suite les conditions de critique — des textes français du moyen-âge ne sont pas les mêmes que celles des textes grecs et latins classiques. M. Bédier, sans doute, ne le pensait pas. Mais M. Grat écrit (14, p. 30-31) que la méthode Lachmann qui « servit à classer d'innombrables œuvres de l'antiquité ou du moyen-âge, grecques, latines et françaises » a reçu « le coup de grâce » dans la *Préface du Lai de l'Ombre* ! — Et ce coup de grâce n'est pas le dernier coup : M. V. Martin, dans une leçon d'ouverture : *Les Manuscrits antiques des classiques grecs et la méthode philologique*, 1919, et un article de la *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1919, p. 43 : *Les Papyrus et le texte du Nouveau Testament*, essaie de prouver que la critique, toute basée qu'elle soit sur la science, est un art, et qu'il restera toujours dans la reconstitution des textes une part de subjectivisme et d'éclectisme. Cette fois c'est de la papyrologie que vient l'attaque. Tout au contraire un juriste, E. Kantorowicz, dont l'*Einführung in die Textkritik*, 1921, veut être un « *Rechtsbuch der Textkritik* », présente en effet un système rigoureux. Mais E. Kantorowicz ne s'est pas préoccupé de répondre à J. Bédier ni non plus à V. Martin. — D. H. Q. ne répond pas non plus au second : il n'y a pas de question papyrologique pour la critique de la Vulgate.

Après les revendications du subjectivisme et de l'éclectisme il est rassurant d'entendre D. H. Q. parler d'une règle de fer... Mais le tragique de la situation c'est que si D. Q. veut utiliser un stemma ce n'est pas avec la méthode des fautes communes, la méthode Lachmann, qu'il croit pouvoir le construire. C'est dans un résumé favorable à son système que M. F. Grat a parlé du « coup de grâce » à la méthode Lachmann, et le royaume de la critique rigoureuse est divisé contre lui-même à l'heure de l'attaque étrangère. La gravité de la situation vaudrait bien sans doute que D. Q. nous donnât, à l'exemple de Kantorowicz, mais avec une mise au point des controverses, un traité de critique. Les *Essais*, en partie composés d'articles antérieurs réunis et revus, ne contiennent pas tout ce que l'on en espère. Plusieurs chapitres sont consacrés à des applications d'ailleurs très intéressantes. Mais le centre du livre est probablement

le chapitre III : *Esquisse d'une méthode pour le classement des manuscrits*, où l'exposé du système est très développé.

L'expression « règle de fer » restera sans doute attachée jusqu'à la fin de la philologie au système de D. H. Q. Cette règle n'est pourtant pas la partie originale du système. Appliquée à l'Octateuque, elle consiste à suivre toujours l'accord des trois manuscrits indépendants *Am. Ott. Tur.* ou de deux d'entre eux contre le troisième. C'est exactement pour le fond, et presque pour la métaphore, la « loi d'airain » dont J. Bédier, *Préface au Lai de l'Ombre*, p. XXXI, parle à propos du « classement triparti » de G. Paris. L'originalité du système Quentin n'est pas dans l'utilisation du stemma (Dom Quentin dit : schéma), laquelle repose sur un calcul de probabilité très simple et difficilement attaquant. Elle est dans le *procédé de construction* du stemma. Avant D. Q. on construit le stemma par l'observation des fautes communes, ou tout au moins des particularités communes. Car en dehors des fautes beaucoup de particularités communes, d'observations sur les dispositions matérielles des manuscrits, les accidents dont ils ont souffert, permettent des conclusions sur leur généalogie. Il suffit de renvoyer à A. C. Clark, *Descent of Manuscripts*, 1918. Mais ce n'est pas proprement en face de ce système que D. H. Q. a élevé le sien : c'est en face du système des fautes communes. La partie négative de ses théories est d'ailleurs, comme on l'a dit, peu développée. Elle n'emporte pas la conviction. Il faut s'en réjouir. La valeur de la méthode de D. H. Q. n'est pas liée à la non valeur de l'autre, et ce que la critique de textes pourrait souhaiter de mieux, ce serait de disposer de trois procédés, Lachmann, Clark, Quentin, indépendants l'un de l'autre et propres, par conséquent à se contrôler et donc à nous conduire, lorsque leurs résultats s'accordent, bien près de la certitude. — Dom Quentin proscriit la notion même de faute, parce que l'archétype de nos manuscrits était sûrement fautif. La « critique d'original » peut affirmer que telle leçon n'était pas dans l'original. La « critique d'archétype » ne peut pas affirmer que telle leçon n'était pas dans l'archétype. Ce raisonnement, très impressionnant *in abstracto*, n'est peut-être pas si contraignant qu'il apparaît d'abord. Si, tous les manuscrits conservés d'un texte ayant un archétype commun, quelques-uns portent, pour un passage donné, une leçon évidemment absurde et d'autres la leçon évidemment bonne, on pourra bien dire parfois que cette leçon bonne est une correction postérieure à l'archétype, qu'elle est vraie (Havet) ou *richtig* (Kantorowicz), sans être authentique (*echte*). Mais on ne peut guère le soutenir pour un grand nombre de leçons : ce n'est pas vraisemblable. Et l'on peut concevoir que certaines variantes soient telles que la « bonne leçon » ne puisse avoir été retrouvée par conjecture ; et que certaines fautes ne puissent être supposées dans l'archétype, si, par exemple, elle sont pour occasion une confusion faite sur une écriture postérieure à celle de l'archétype. — Quoi qu'il en soit, D. H. Q. en rejetant la notion de faute, n'opérera plus avec une méthode qualitative, mais quantitative ; ce n'est pas la nature des variantes qui lui fixera le classement. C'est la *constance* de l'accord des manuscrits entre eux, ou de leur désaccord, ou l'absence d'accord de deux manuscrits contre un troisième. Ainsi, pour déterminer les familles, D. Q. utilise

l'accord sur des variantes rares, et, pour obtenir une orientation générale, la statistique des accords des manuscrits entre eux. Il est bien à craindre que ces opérations qui — encore que la distinction des variantes à témoins rares et des variantes à témoins multiples et la théorie de leur emploi respectif paraissent difficiles à pénétrer — ont toutes chances d'être légitimes, ne le soient précisément, pour une bonne part, que parce que, portant sur un grand nombre de variantes, les accords décelés ont des chances de porter en partie sur des fautes. Un exemple le fera mieux voir.

Soit une tradition à deux rameaux, où l'ancêtre de chaque rameau n'aurait qu'un nombre infime de fautes propres : respectivement 3 et 5 ; de chaque rameau nous posséderions un manuscrit très fidèle à l'ancêtre et plusieurs autres criblés de fautes communes, dues à quelque ancêtre secondaire dans chaque famille, comme aussi de fautes propres. Si parfois — et c'est possible quoique rare — les deux ancêtres secondaires ont innové, chacun à sa manière, sur le même mot, les deux manuscrits fidèles pourront être seuls à s'accorder sur... la bonne leçon : et les voilà groupés par variantes à témoins rares ; de même que le tableau général de concordances les montrera très souvent d'accord, plus souvent peut-être que les manuscrits fautifs d'une même famille entre eux, s'ils sont très mauvais, plus souvent surtout peut-être que chacun d'entre eux deux ne sera d'accord avec les manuscrits fautifs de sa propre famille. Et sans doute, ainsi qu'on l'objectera, toute cette hypothèse est chimérique. Elle suggère pourtant que la méthode de D. H. Q., efficace assurément, pourrait bien devoir aux fautes communes une partie de son efficacité. — Mais d'ailleurs — et l'on n'est pas sûr de bien saisir comment cela s'accorde avec des affirmations comme celles que l'on trouve aux pages 36 (l. 28) et 126 (fin de la page) des *Essais* — D. H. Q. a recours à plusieurs reprises aux fautes communes : pour prouver que tous nos manuscrits de la Vulgate ont un archétype commun (*Mémoire*, p. 488 ; *Essais*, p. 106), et pour préciser ses résultats (*Essai*, p. 84 et pp. 103/104).

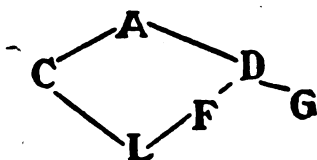
Les résultats propres de la méthode de D. H. Q. sont peut-être moins, en effet — lui-même le proclame, *Essais*, p. 81 —, l'établissement du schéma (ou stemma), de la généalogie, qu'un premier classement assez général et imprécis, et surtout la découverte des intermédiaires. Cette découverte est sans doute l'opération principale, et celle à laquelle l'auteur a donné le plus de soins. Le moyen en est la comparaison par groupes de trois. On n'a peut-être pas toujours assez nettement saisi la portée de cette opération. M. Marouzeau, par exemple, (14, p. 255) ne lui rend sûrement pas justice quand il écrit : « Comparer les manuscrits par groupes de trois. — N'y est-on pas amené par la force des choses ? » Peut-être : mais la question est de savoir ce que l'on demande à la comparaison et comment on la conduit. Dom Quentin lui demande, en prenant trois manuscrits, non pas au hasard, comme K. Rand l'avait compris, à la suite, sans doute, d'un passage mal interprété — bien fait d'ailleurs pour être mal interprété — du *Mémoire*, p. 218, mais parmi ceux qui paraissent avoir entre eux des rapports assez proches, de révéler si l'un d'eux est intermédiaire entre les deux autres, c'est-à-dire s'il est leur source, ou copie de l'un et modèle de l'autre (intermédiaire au sens ordinaire du mot),

ou copie combinée des deux ; ce résultat, il l'obtient s'il ressort de la comparaison que deux des trois manuscrits considérés ne sont jamais d'accord contre le troisième. On admettra sans peine avec D. H. Q. que deux copies d'un même modèle ou les deux modèles d'une copie qui contamine, ou le manuscrit modèle et sa copie indirecte ne peuvent être d'accord contre le modèle commun ou la copie commune ou l'intermédiaire au sens étroit, ni sur une faute, ni sur une bonne leçon ; — ou plus rigoureusement qu'il faudrait un hasard prodigieux pour que deux manuscrits ne s'écartassent jamais ensemble d'un troisième qui n'occuperait pas à leur égard une des trois situations sus indiquées. — Sur ce point donc D. H. Q. paraît atteindre un résultat très sûr, sans recourir aux fautes. Mais son « cas zéro » désigne l'intermédiaire sans préciser quel genre d'intermédiaire, ni quel est le manuscrit qui, au cas où la figure affecte la forme $A-B-C$, est le modèle et lequel est la copie indirecte, de A ou de C.

Toute statistique, surtout si la caractéristique principale qu'on y recherche est un zéro, demande des relevés complets : c'est pourquoi D. H. Q. attribue tant d'importance à l'établissement de l'apparat positif. Cette fois encore M. Marouzeau n'est pas tout à fait juste pour l'auteur : le principe de mentionner toutes les leçons non adoptées figure, dit-il, dans les *Règles pour éditions critiques* de Louis Havet. Sans doute ; mais un appareil conforme à ce principe restera purement négatif s'il ne donne pas explicitement tous les manuscrits qui ont la leçon adoptée dans le texte. L'apparat positif n'est pas une méthode nouvelle qui touche au fond même des choses, mais une simple commodité, une précaution dans la disposition matérielle. L'apparat négatif suppose que tout manuscrit non cité porte la leçon du texte. Le critique qui se sert de la méthode Quentin pourrait au besoin s'en contenter — même avant d'avoir choisi la leçon qu'il adopte, même sans distinguer encore entre le « bon texte » et les fautes, en prenant un texte base de collation : mais il aurait quelques chances de moins de ne rien oublier en construisant ensuite ses tableaux.

On ne saurait donner en quelques pages une idée complète de tout ce que contiennent les deux livres de D. H. Q., et rien ne peut dispenser de la lecture directe. La légitimité, l'utilité de la méthode ne sont guère douteuses : l'emploi paraît bien délicat, et les pages du *Mémoire* consacrées aux manuscrits de la Vulgate produisent une sorte de découragement et d'effroi. C'est qu'en effet cette tradition est si compliquée ! D. H. Q., *Mémoire*, p. 210, nous dit qu'il a voulu constituer sa méthode précisément en fonction de ce texte « vivant » où les contaminations et corrections sont continuelles, où les innovations n'ont pas une longue vie, corrigées qu'elles sont sans cesse : ce ne sont pas des observations à longue portée qui peuvent classer, mais « des caractéristiques de diffusion restreinte aussi bien dans le temps que dans l'espace ». La comparaison des manuscrits trois par trois répond bien à cette exigence. Pourtant on ne peut s'empêcher d'être inquiet, avec une « tradition manuscrite » à contaminations et à corrections, moins peut-être pour la méthode Quentin que pour la critique rigoureuse en elle-même. Il n'y a pas de science de l'arbitraire. Et ce n'est pas qu'on éprouve ici plus d'attrait pour la critique subjective, la critique « de goût », la critique-art... Celle-ci

proclame dès le principe même qu'elle est incertaine. — Mais avec des contaminations et corrections, que vaut le procédé Quentin? Sans doute on fera valoir que, procédé quantitatif et basé sur des constances ou des fréquences d'accord, il décélèra tout au moins les « bases de textes » qui ne peuvent être que sporadiquement recouvertes par quelque apport étranger à la famille de manuscrits considérée; tandis qu'il ne se laissera pas troubler, comme la méthode Lachmann, par quelque prétendue « faute commune », présente par correction ou consultation d'une source occasionnelle en deux ou plusieurs manuscrits non parents. On ne croit pas probable que les contaminations puissent donner un zéro là où il n'a que faire, et désigner ainsi faussement un intermédiaire. Mais on croit que le danger inverse n'est pas chimérique. D. H. Q., *Mémoire*, p. 220 s., l'admet pour quelques cas, l'élimine pour d'autres. Une fois au moins son optimisme paraît bien excessif. Il examine, à l'aide de son « exemple théorique », les divers genres de groupes de trois manuscrits qu'on peut trouver. — On sait en effet que, pour pouvoir plus commodément exposer le mécanisme de son système, Dom Quentin a « fabriqué » une succession de textes dont les rapports sont évidemment bien connus, et permettront ainsi de contrôler les résultats obtenus avec le dit système. Il a pris, dans le martyrologe de Florus, la notice sur sainte Anastasie; il appelle ce texte A, et tire une série de copies numérotées de B à Z où des variantes sont volontairement introduites, et régulièrement conservées dans leurs propres copies. — Donc, D. H. Q. constate, à l'aide de l'exemple théorique, que, si l'on compare 3 manuscrits appartenant à la même famille (on dirait plus clairement : descendant l'un de l'autre), le zéro se place devant l'intermédiaire, même si l'un des manuscrits est amalgamé. L'exemple est donné par les manuscrits D. F. L. du stemma type :

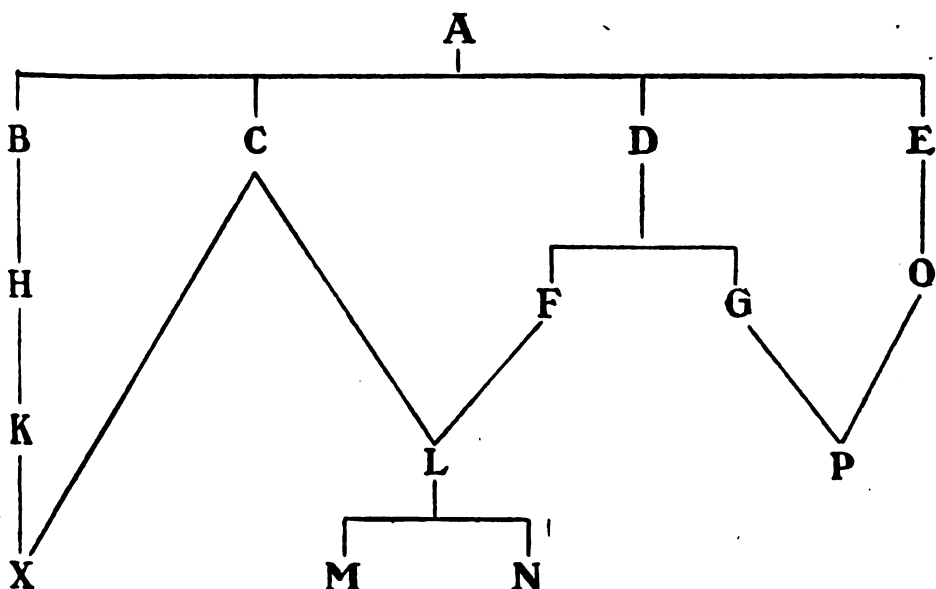


dont les résultats sont :

$$\begin{aligned}
 D < F \quad L &= 6. \\
 D > F < L &= 0. \\
 D \quad F > L &= 9.
 \end{aligned}$$

Et en effet, si l'on se reporte aux listes des variantes, on voit que L, bien que se servant de C et de F, a suivi F aux six leçons où F se sépare de D. Mais c'est un hasard ! L aurait pu, pour une ou plusieurs de ces six leçons, suivre la leçon de C, qui est cinq fois (var. 7, 25, 36, 38, 40) celle de D. Si la copie L avait ainsi procédé, nous aurions, sans rien changer au stemma, au lieu du zéro, $D < F < L = 1$, ou plus de 1, jusqu'à 5. On ne penserait guère à considérer F comme un intermédiaire. L'amalgame nuit donc sérieusement à la construction du stemma.

Mais le plus grave c'est que, même le schéma constitué, l'application en sera toujours gênée par un scrupule dès qu'on pense aux corrections et contaminations. S'il est bien exact que, pour l'Octateuque, *Am. Ott. Tur.* sont seuls à considérer, la « règle de fer » est au-dessous de toute attaque, qui veut que *Am. Ott.* < *Tur.* par exemple aient absolument raison... elle l'est jusques au moment où l'on se demande, pour une variante donnée, si cette variante n'est pas commune à *Am.* et *Ott.* parce que le copiste de l'un des deux — ou d'un ancêtre — aurait à cet endroit et à quelques autres, par fantaisie, introduit dans son texte une leçon qui n'était pas dans son modèle, mais qu'il trouvait dans un autre manuscrit, par hasard à portée de sa main à ce moment... Du reste rien ne saurait sans doute plus clairement faire voir l'embarras causé par les contaminations que l'incertitude qui peut en provenir dans la reconstitution du texte choisi par D. H. Q. pour son exemple théorique. — Voici le stemma — évidemment exact — de ces copies, arrêté ici aux copies X, M, N, P. On suppose en effet que ces quatre manuscrits subsistent seuls et qu'il faut reconstituer le texte avec eux : le témoignage de leurs descendants n'apporterait évidemment aucun secours utile.



Pour trois variantes l'apparat, réduit aux quatre manuscrits conservés par hypothèse, sera : 3. Aequé et X ; atque M N P. — 13. Denique X ; enim M N P. — 14. nisi M N P ; nisi om. X. — En possession du stemma correctement et complètement établi comme ci-dessus, l'éditeur aura de fortes raisons de préférer les leçons M N P, qui *peuvent* représenter l'accord de 3 copies immédiates C D E contre une faute de B transmise à X. Et de fait, en 14 il trouve : dixit X. dicebat M N P : dixit est une faute de B, dicebat la leçon de A transmise aux trois autres. Et pourtant atque,

enim et *nisi* sont trois fautes de D, passées à FG, et qui ont ainsi éliminé, de L et donc de MN, puis de P, les trois leçons de l'original A *aeque et, denique, dicebat (nisi om.)* que X a seul conservées. Et l'on se demande s'il ne faut pas reconnaître que, armée des méthodes Lachmann, Clark et Quentin, la critique aura sans doute d'inattaquables règles de fer pour toute tradition mécanique et non contaminée, mais restera sans ressources scientifiques en face des traditions contaminées. Or, il est bien à craindre que tous ou presque tous les auteurs classiques n'aient traversé de longs siècles où la contamination, la recension savante, la combinaison de textes divers étaient pratiques courantes. Avec tout le désavantage d'une tradition médiévale effroyablement compliquée D. H. Q. est heureux, lui qui dispose pour établir son texte de trois manuscrits si proches par leur date de l'original. Mais que feront les éditeurs de Thucydide ou de Platon, après que les papyrus et M. V. Martin leur ont appris que leurs manuscrits médiévaux descendent de recensions établies par choix ? Il n'y a pas de science de l'arbitraire ; et l'on ne remédie pas à l'arbitraire de la tradition en lui superposant l'arbitraire du « goût » et du subjectivisme, avec lequel la critique textuelle risque bien de rester, jusques à la découverte *a priori* presque impossible d'un procédé valable, une « pauvre petite science conjecturale ».

PAUL COLLOMP.

CONCOURS ET EXAMENS

I. Textes à traduire ou à commenter

PHILOLOGIE CLASSIQUE

Version grecque

pour le 23 mai 1927

Chant funèbre en l'honneur du poète Bion

Αἰνὰ μοι στοναχεῖτε, νάπαι καὶ Δῶριον ὕδωρ,
καὶ ποταμοὶ κλαίετε τὸν ἱμερόεντα Βίωνα.
Νὺν φυτὰ μοι μύρεσθε, καὶ ἄλσεα νῦν γοδοίσθε,
ἄνθεα νῦν στυγνοῖσιν ἀποπνεῖοιτε κορύμβοις,
νῦν ῥόδα φοινίσσεσθε τὰ πένθιμα, νῦν ἀνεμῶναι,
νῦν, ὕκινθε, λάλει τὰ σὰ γράμματα, καὶ πλέον αἰαί
λάμβανε τοῖς πετάλοισι· καλὸς τέθνακε μελικτῆς.

Ἄρχετε, Σικελικαί, τῷ πένθεος ἄρχετε, Μοῖσαι.
Ἀδόνες αἱ πυκινοῖσιν ὀδυρόμεναι ποτὶ φύλλοις
νάμασι τοῖς Σικελοῖς ἀγγεῖλατε τὰς Ἀρεθοῖσας
ὅττι Βίων τέθνακεν ὁ βουκόλος, ὅττι σὺν αὐτῷ
καὶ τὸ μέλος τέθνακε, καὶ ὤλετο Δωρὶς αἰοῖδ.

Ἀρχετε, Σικελικαί, τῷ πένθεος ἄρχετε, Μοῖσαι.
Στρυμόνιοι μύρεσθε παρ' ὕδασι νάπινα κύκνοι,
καὶ γοεροῖς στομάτεσσι μελίσδετε πένθιμον ψῆδαν,
οἷαν ἐν ὑμετέροις ποτὲ κήδεσι γῆρυς αἶδεν,
εἶπατε δ' αὐτοῖς Οἰαγρίσιν, εἶπατε πάσαις
Βιστονίαις Νύμφαισιν « ἀπώλετο Δῶριος Ὀρφεύς ».

Ἀρχετε, Σικελικαί, τῷ πένθεος ἄρχετε, Μοῖσαι.
Σεῖο, Βίων, ἔκλαυσε ταχὺν μόρον αὐτὸς Ἀπόλλων,
καὶ Σάτυροι μύροντο μελῳχλαιοὶ τε Πρίηποι·
καὶ Πᾶνες στοναχεῖντι τὸ σὸν μέλος, αἶ τε καθ' ὅταν
Κρανίδες ὠδύραντο, καὶ ὕδατα δάκρυα γέντο.
Ἄχῳ δ' ἐν πέτραισιν ὀδύρεται, ὅττι σιωπῇ
κούκέτι μιμνῆται τὰ σὰ χεῖλεα. Σὺ δ' ἐπ' ὀλέθρῳ
δένδρεα καρπὸν ἔριψε, τὰ δ' ἄνθεα πάντ' ἐμαράνθη.
Μάδων οὐκ ἔρρευσεν καλὸν γλῶσος, οὐ μέλι σίμβλων,
κάτθανε δ' ἐν κηρῷ λυπεύμενον· οὐκέτι γὰρ δεῖ
τῷ μέλιτος τῷ σῷ τεθνακότος αὐτὸ τρυγᾶσθαι.

Ἄρχετε, Σικελικαί, τῷ πένθεος ἀρχετε, Μοῖσαι.
 Οὐ τόσον εἰναλλιασι παρ' ᾧσι μύρατο Σειρήν,
 οὐδὲ τόσον ποκ' ᾗσειεν ἐνὶ σκοπέλοισιν Ἀηδῶν,
 οὐδὲ τόσον θρήνησεν ἀν' ὥρεα μακρὰ Χελιδών,
 Ἀλκυόνος δ' οὐ τόσον ἐπ' ἄλγεσιν Ἰαχε Κῆρυξ,
 οὐδὲ τόσον γλαυκοῖς ἐνὶ κύμασι κηρύλος ᾗδεν,
 οὐ τόσον ἄωοισιν ἐν ἄγκεσι παῖδα τὸν Ἄουτος
 ἱπτάμενος περὶ σάμα κινύρατο Μέμνωνος ὄρνις,
 ὅσσον ἀποφθιμένοιο κατωδύραντο Βίωνος.

Thème latin, pour le 25 mai

C'est par les sciences que l'esprit moderne est arrivé à se distinguer nettement de l'Antiquité. Tant qu'il ne s'occupait que des lettres, il ne pouvait se séparer d'elle et la regarder assez à distance pour se dire : « Et moi aussi je vaudrais autant que toi, ou mieux que toi ». On restait dans la religion du passé. Mais des génies originaux, de puissants observateurs se sont mis à interroger et à sonder la nature ; ils ont laissé de côté les vieux livres et les explications creuses, ont considéré les faits en eux-mêmes et ont constaté les lois. On a mieux connu notre globe, sa vraie figure, sa place dans l'univers, son mouvement dans l'espace : il en est résulté des vues certaines que les plus éclairés des Anciens n'avaient que par divination et par lueurs. Un grand génie, Descartes, est venu proclamer hardiment qu'il y avait des matières où l'érudition n'était qu'un embarras, et que l'esprit humain, pour procéder avec sûreté, n'avait qu'à s'armer de méthodes propres à lui, exactes et nouvelles. Dès lors cet esprit moderne s'est senti émancipé ; il a jeté son bagage, il a marché à la légère. Il s'est flatté même en tous les points de surpasser les Anciens ; il a voulu par le raisonnement réformer l'imagination, la poésie, comme le reste ; et ce qui était une révolution très légitime dans l'ordre de la pensée et de la science est devenu une insurrection contestée dans le domaine de la littérature. C'est l'histoire de cette insurrection qui constitue proprement l'épisode de la querelle des Anciens et des Modernes.¹⁾

Sainte-Beuve.

LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES

Programme de M. H. Gillot pendant le semestre d'été :

Agrégation : *La Nouvelle Héloïse* (fin). — *Voltaire*.

Licence : *Les origines du Classicisme* (fin). — *Explication d'auteurs* (Racine, Beaumarchais).

LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

Thème allemand

(A remettre à M. Vermeil le 12 mai)

Marie Bashkirtseff et Rome.

Mais ces cadres, très suffisants pour emprisonner dans notre souvenir tant de jeunes étrangères élégantes et romanesques, ne sauraient

¹⁾ Texte donné pour le concours de l'agrégation de grammaire (1926).

contenir et fixer celle qui fut en outre passionnée de Spinoza. Si mademoiselle Bashkirtseff doit être dite cosmopolite, c'est moins pour sa vie errante que pour son intelligence. Elle put se prêter aux hivers du littoral, aux printemps de Paris, à la saison de Londres : elle s'accommodait de toutes les mœurs, car il y a dans nos modernes cosmopolites ce que les manuels du baccalauréat nous disent d'Alcibiade, qui fut à Sparte le plus austère des hommes et chez les Perses plus mol qu'aucun voluptueux. La belle difficulté ! Disons-le en passant : qu'est Alcibiade auprès de nous qui n'avons jamais trouvé notre milieu et qui tout de même vivons trente-six vies ? Rapide à posséder le suprême ton de chaque monde, Marie nulle part ne se satisfait : elle aspirait vers la fièvre du lendemain, dont les frissons lui devaient être également médiocres et vains. De là son perpétuel vagabondage, fait du désir que son âme fût la somme des enthousiasmes et aggravé de l'insuffisance de toutes les émotions où elle avait participé ; de là aussi notre conviction raisonnée qu'après tout, la ville où cette jeunesse inquiète et magnifique se fût trouvée le moins dépourvue, c'est la cité éternelle, la ville catholique, la capitale, Rome.

Rome, en effet, malgré son caractère éminent, est moins un lieu particulier que le plus complet abrégé de la culture européenne. Elle est faite des plus graves fragments de l'humanité. Marie Bashkirtseff, élégante et nerveuse, et qui n'avait que vingt ans, ne pouvait certes s'identifier à ce colossal Panthéon, mais cette atmosphère lui offrait un peu de toutes les poussières qui, à travers le monde, avaient délicieusement desséché sa bouche, excité sa soif de jeune pèlerine. Elle n'y était privée d'aucune des ardeurs qui l'usaient, mais faisaient pour elle tout le prix de la vie.

Oui, Rome, qui fut à tous les siècles le cœur de l'Europe, est encore telle du point particulier d'où nous l'envisageons, et s'il faut à notre imagination un lieu idéal où placer cette jeune cosmopolite qui représente pour nous la sensibilité la plus moderne, ce n'est point un autre que nous élirons. Aucun des frissons qui agitent l'humanité n'est absent de Rome.

L'art de se servir des hommes, l'art de jouir des choses, l'art de découvrir le divin dans le monde, qui sont, n'est-ce pas ? les trois amusements, le jeu complet d'un civilisé, Rome les enseigne, et d'une maîtrise incomparable !

Est-ce la mélancolie des souvenirs, ses trésors d'art entassés ou les intérêts religieux ? Mais Rome présente une variété de nations, un mélange de sociétés, un concours de politiques, d'aristocrates et d'artistes, en même temps qu'une diversité de luxe, de poésies et de douleurs telle que, pour pénétrer les cœurs rares, les grandes intrigues et l'histoire des peuples, pour apprendre à se servir de la société, nul séjour ne prévaudra contre celui-ci, si l'on observe, d'autre part, qu'aucun des hommes supérieurs qu'il réunit n'y vient pour se distraire de soi-même, mais que chacun au contraire, est enfoncé plus avant dans sa manie par la gravité incomparable de cette ville.

M. BARRES,

Huit jours chez M. Renan.

Version allemande (à remettre à M. Leroux avant le 23 mai)

Bergpsalm.

Der Sturm hat seine Schlangen losgelassen.
In langen Windungen zischt Gras und Rohr
und keucht der See ans Land; die silberblassen
zerwühlten Weiden seufzen laut empor.
Empor, empor! Dort, wo die Kiefern sausen,
auf kahler Höhe will ich einsam stehn
und meine ferne Heimat dämmern sehn
und hören, was die dunkeln Wolken brausen.

Ihr grauen Pilger über mir: wohin?!
O könnt' ich mit euch, ziellos, ohne Stocken,
dies dumpfe Sehnen ohne Mass und Sinn
ausschütten in den Sturm wie Nebelflocken!
O meine Heimat! Silbern grüsst der Fluss
und glänzt zum Himmel aus dem Blau der Bäume,
und aus dem Zauberwald der Kinderträume
winkt klar der Mutter Blick und Kuss.

Was weinst du, Sturm? — Hinab, Erinnerungen!
dort pulst im Dunst der Weltstadt zitternd Herz! !
Es grollt ein Aufschrei von Millionen Zungen
nach Glück und Frieden: Wurm, was will dein Schmerz!
Nicht sickert einsam mehr von Brust zu Brüsten
wie einst die Sehnsucht, nur als stiller Quell;
heut stöhnt ein Volk nach Klarheit, wild und gell,
und du schwelgst noch in Wehmutslüsten?

Siehst du den Qualm mit dicken Fäusten drohn
dort über'm Wald der Schlote und der Essen?
Auf deine Reinheitsträume fällt der Hohn
der Arbeit! fühl's: sie ringt, von Schmerz zerfressen!
Du hast mit deiner Sehnsucht bloss gebuhlt,
in trüber Glut dich selber nur genossen;
schütte die Kraft aus, die dir zugeflossen,
und du wirst frei vom Druck der Schuld!

Und blutig glüht es um die zackigen Türme,
ein Dornenkranz umflammt die Stirn der Stadt,
ein goldner Fächer scheucht die Wolkenstürme,
hernieder strahlt ein Sonnenpalmenblatt.
O Herz der Weltstadt, du Millionenstimme,
die gell nach Brot vor Seelenhunger schreit:
still quillt's wie Heilandsblut durch diese Zeit,
die Liebe quillt aus deinem Grimme!

Den Kelch des Schweisses seh' ich geistverklärt,
das Kreuz der Mühsal blütenlaubumflattert!
Was lachst du, Sturm?! — Im Rohr der Nebel gärt,
die Kiefer knarrt und ächzt, mein Mantel knattert:

Empor aus deinem Rausch! Mitleid, glüh ab!
Lass dir die Kraft nicht von Gefühlen beugen!
Hinab! lass deine Sehnsucht Taten zeugen!
Empor, Gehirn! Hinab, Herz! Auf! hinab!

Richard Dehmel.

LANGUES ET LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

Composition en français ou en italien

L'art de la composition dans les poèmes en langue vulgaire de Pétrarque.

Version italienne (pour le 19 mai)

Discordie fra' Cerchi e i Donati.

Essendo molti cittadini un giorno, per seppellire una donna morta, alla piazza de' Frescobaldi, e essendo l'uso della terra a simili raunate i cittadini sedere basso in su stuoie di giunchi, e i cavalieri e dottori su alto sulle panche, e essendo a sedere, i Donati e i Cerchi, in terra (quelli che non erano cavalieri), l'una parte al dirimpetto all'altra, uno o per racconciarsi i panni o per altra cagione, si levò ritto. Gli avversari, per sospetto, anche si levarono, e missono mano alle spade; gli altri feciono il simile: e vennono alla zuffa: gli altri uomini che v'erano insieme, li tramezoronno, e non li lasciorono azuffare. Non si poté tanto amortare, che alle case de' Cerchi non andasse molta gente; la quale volentieri sarebbe ita a ritrovare i Donati, se non che alcuno de' Cerchi nullo consentì.

Uno giovane gentile, figliuolo di messer Cavalcante Calvalcanti, nobile cavaliere, chiamato Guido, cortese e ardito ma sdegnoso e solitario e intento allo studio, nimico di messer Corso, avea più volte deliberato offenderlo. Messer Corso forte lo temea, perchè lo conosceva di grande animo; e cercò d'assassinarlo, andando Guido in pellegrinaggio a San Iacopo; e non li venne fatto. Per che, tornato a Firenze e sentendolo, inanimò molti giovani contro a lui, i quali li promisono esser in suo aiuto. E essendo un dì a cavallo con alcuni da casa i Cherchi, con uno dardo in mano, spronò il cavallo contro a messer Corso, credendosi esser seguito da' Cerchi, per farli trascorrere nella briga: e trascorrendo il cavallo, lanciò il dardo, il quale andò in vano. Era quivi, con messer Corso, Simone suo figliuolo, forte e ardito giovane, e Cecchino de' Bardi, e molti altri, con le spade; e corsongli dietro: ma non lo giugnendo, li gittarono de' sassi; e dalle finestre gliene furono gittati, per modo fu ferito nella mano.

Cominciò per questo l'odio a moltiplicare.

La Cronica di Dino Compagni, XX.

Thème italien pour le 26 mai

Au moment de quitter cette triste demeure, Sigognac se sentit le cœur oppressé douloureusement. Il embrassa encore une fois du regard ces murailles noires de vétusté et vertes de mousse dont chaque pierre

lui était connue ; ces tours aux girouettes rouillées qu'il avait contemplées pendant tant d'heures d'ennui de cet œil fixe et distrait qui ne voit rien ; les fenêtres de ces chambres dévastées qu'il avait parcourues comme le fantôme d'un château maudit ayant presque peur du bruit de ses pas ; ce jardin inculte où sautelaient le crapaud sur la terre humide, où se glissait la couleuvre parmi les ronces ; cette chapelle au toit effondré, aux arceaux croulants qui obstruait de ses décombres les dalles verdies, sous lesquelles reposaient, côté à côté, son vieux père et sa mère... ; toutes ces choses vieilles, misérables, maussades, rechignées, poussiéreuses, somnolentes, qui lui avaient inspiré tant de dégoût et d'ennui, lui paraissaient maintenant pleines d'un charme qu'il avait méconnu. Il se trouvait ingrat envers ce pauvre castel démantelé qui pourtant l'avait abrité de son mieux et s'était, malgré sa caducité, obstiné à rester debout, comme un serviteur octogénaire qui se tient sur ses jambes tremblantes, tant que le maître est là ; mille amères douceurs, mille tristes plaisirs, mille joyeuses mélancolies lui revenaient en mémoire... Il lui sembla, en franchissant le porche, qu'une main invisible le tirait par son manteau, pour le faire retourner en arrière. Quand il déboucha de la porte, précédant le chariot, une bouffée de vent lui apporta une fraîche odeur de bruyères lavées par la pluie, doux et pénétrant arôme de la terre natale ; une cloche lointaine tintait et les vibrations argentines arrivaient sur les ailes de la même brise avec le parfum des landes. C'en était trop, et Sigognac, pris d'une nostalgie profonde, qu'oïqu'il fût à peine à quelques pas de sa demeure, fit un mouvement pour tourner bride.

Théophile GAUTIER.

CONFÉRENCE D'HISTOIRE DU MOYEN-ÂGE : L'EUROPE A L'ÉPOQUE DES INVASIONS

I. — FORMULE D'IMMUNITÉ (ROYAUME FRANC) (*Marculfi Form.* I, 3, éd. ZEUMER).

Emunitate regia.

Maximum regni nostri augere credimus monimentum, si beneficia oportuna loca ecclesiarum, aut cui volueris dicere, benivola deliberatione concedimus ac, Domino protegente, stabiliter perdurare conscribimus. Igitur noverit solertia vestra, nos ad petitionem apostolico vero domno illo, illius urbis episcopo, talem pro aeterna retributionem beneficium visi fuemus indulsisse, ut in villas ecclesie domni illius, quas moderno temporæ aut nostro aut cuiuslibet munere habere vidaetur, vel quas deinceps in iure ipsius sancti loci voluerit divina pietas ampliare, nullus iudex publicus ad causas audiendo aut freta undique exigendum quoque tempore non presumat ingredi ; sed hoc ipse pontifex vel successores eius propter nomen Domini sub integra emunitatis nomine valeant dominare. Statuentes ergo, ut neque vos neque iuniores neque successores vestri nec nulla publica iudiciaria potestas quoque tempore in villas ubicumque in regno nostro ipsius ecclesie aut regi aut privatorum largitate conlatas, aut qui inantea fuerint conlaturas, ad audiendas altercationes, ingredi, aut freta de quaslibet causas exigere, nec mansiones aut paratas vel fideiussoræ

tollere non presumatis; sed quicquid exinde aut de ingenuis aut de servientibus ceterisque nationibus, qui sunt infra agros vel fines seu super terras predictæ ecclesiæ conmanentes, fiscus aut de freta aut undecumque potuerat sperare, ex nostra indulgentia pro futura salutæ in luminaribus ipsius ecclesiæ per manu agentium eorum proficiat in perpetuum. Et quod nos propter nomen Domini et animæ nostræ remedium seu nostra subsequenti progeniæ plena devotione indulsumus, nec regales sublimitas nec cuiuslibet iudicum seva cupiditas refragare temptetur. Et ut presens auctoritas tam presentis quam futuris temporibus inviolata, Deo adiutori, permaneat, manus nostræ subscriptionibus infra roborare decrevimus.

II. — Sujets donnés aux Concours de l'Enseignement secondaire

AGRÉGATION D'ITALIEN (ORAL)

Version espagnole improvisée

La historia y el historiador

Yacen como en sepulcros, gastados ya y deshechos, en los monumentos de la venerable antigüedad, vestigios de sus cosas. Consérvance allí polvo y cenizas, o, cuando mucho, huesos secos de cuerpos enterrados, esto es indicios de acaecimientos, cuya memoria casi del todo pereció; a los cuales para restituirles la vida, el historiador ha menester, como otro Ezequiel, vaticinando sobre ellos, juntarlos, unirlos, engarzarlos, dándoles a cada uno su encaje, lugar y propio asiento en la disposición y cuerpo de la historia; añadirles, para su enlazamiento y fortaleza, nervios de bien trabadas conjeturas; vestirlos de carne, con raros y notables apoyos; extender sobre todo este cuerpo, así dispuesto, una hermosa piel de varia y bien seguida narración, y, ultimamente, infundirle un soplo de vida, con la energía de un tan vivo decir, que parezcan bullir y menearse las cosas de que trata, en medio de la pluma y del papel.

Jerónimo de San José.

(*Genio de la historia*).

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ANGLAISE
DANS LES LYCÉES ET COLLÈGES

Composition en langue anglaise.

Following up Scherer's endeavour to set off what common elements are found in all the various writers called humorists, Auguste Angellier has reduced them to two essentials: first, some sort of satirical intention, and second, a concrete way of expressing it, consequent on direct observation of life.

Test this broad definition of humour on *A Sentimental Journey*, and say whether it is adequate to account for Sterne's humour.

III. — Sujets donnés aux examens de la Faculté

CERTIFICATS D'ÉTUDES SUPÉRIEURES. — FÉVRIER 1927

Certificat de grammaire et philologie

Texte d'ancien français

- 109 Sainz Alexis out bone volentet :
Poruec en est ui cest jor onorez.
Li cors en *gist* en Rome la citet,
E l'aneme en est enz el paradis Deu.
Bien puet liez estre qui si est aloez. 5
- 110 Qui at *pechiet* bien s'en puet recorder ;
Par penitencie s'en puet tres bien salver.
Bries est cist siecles : plus durable atendez.
Ço depreioms la sainte trinitet
Qu'o lui ensemble *poissiems* el ciel regner. 10

(St. Alexis, v. 541-550.)

1^o Traduire en français moderne. — 2^o Phonétique et morphologie : Expliquer la formation et l'évolution ultérieure des mots soulignés : 1^o *poruec* et *ço* ; 2^o *gist* et *pechiet* ; 3^o *bries* ; 4^o *depreioms* et *poissiems* ; 5^o *o* (lui). — 3^o Versification : Faire les remarques qu'exigent : a) les assonances de ces deux strophes ; b) la césure de ces dix vers ; c) la structure métrique du vers 4.

Texte français moderne.

Corneille, *Cinna*, V, 2, depuis :

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
jusqu'à :

Le ciel rompt le succès que je m'étais promis.

1^o Donnez dans ce dialogue l'explication des passages qui vous semblent avoir besoin d'un commentaire. — 2^o Quels sont ici les traits caractéristiques, dans la langue et dans le style : a) pour l'époque, b) pour l'auteur ? — 3^o Montrez les rapports entre le style et les sentiments ou les pensées des personnages.

CERTIFICAT D'HISTOIRE ANCIENNE

Version latine

Discours du légat Cerialis aux Trévires et aux Lingons.

Regna bellaque per Gallias semper fuere, donec in nostrum ius cederitis. Nos, quamquam totiens lacessiti, iure victoriae id solum vobis addidimus, quo pacem tueremur ; nam neque quies gentium sine armis neque arma sine stipendiis neque stipendia sine tributis haberi queunt : cetera in communi sita sunt, ipsi plerumque legionibus nostris praesidentis, ipsi has aliasque provincias regitis ; nihil separatum clausumve. Quo modo sterilitatem aut nimios imbres et cetera naturae mala, ita luxum vel avaritiam dominantium tolerate. Vitia erunt, donec homines, sed

neque haec continua et meliorum interventu pensantur : nisi forte Tutore et Classico regnantibus moderatus imperium speratis, aut minoribus quam nunc tributis parabuntur exercitus, quibus Germani Britannique arceantur. Nam pulsus, quod di prohibeant, Romanis quid aliud quam bella omnium inter se gentium existent? Octingentorum annorum fortuna disciplinaque compages haec coëlit, quae convelli sine exitio convellentium non potest : sed vobis maximum discrimen, penes quos aurum et opes, praecipuae bellorum causae.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

L. LAURAND, *Études sur le style des discours de Cicéron*, livre II, *Le rythme oratoire*, 2^e éd. revue et corrigée. Paris, Les Belles Lettres, 1926.

Ce livre inspire confiance par la sûreté avec laquelle les faits sont observés et le bon sens ferme avec lequel ils sont interprétés. L'auteur y considère les éléments proprement musicaux de l'art de Cicéron : l'harmonie des sons dans les mots, l'allitération, l'hiatus, les constructions symétriques et antithétiques avec les assonances qu'elles peuvent amener, les constructions en périodes longues et complexes ou en phrases courtes et simples, enfin et surtout le rythme quantitatif dans le cours et en particulier à la fin de la proposition ou phrase. De son exposé résulte l'impression nette que pour Cicéron les divers procédés qu'il applique ne sont pas des lois strictes et rigides, mais des moyens d'une technique souple qui sait varier ses procédés selon le but à atteindre ; ainsi les clausules réputées pour être les plus harmonieuses se rencontrent surtout dans les exodes, les péroraisons, les mouvements oratoires, là où le style est le plus brillant ; elles sont choisies avec moins de soin dans les narrations familières, les discussions juridiques. Cette impression concorde avec l'enseignement de Quintilien. Avec son bon sens habituel, Quintilien dit en effet au livre 9 de son Institution, après avoir exposé la théorie du rythme dans le discours : *Nec ego, cum praecedentes pedes posui, legem dedi ne alii essent ; sed quid fere accideret, quid in praesentia videretur optimum ostendi* (9, 4, 109).

L'essentiel de la méthode de M. Laurand consiste à comparer la pratique de Cicéron à sa théorie. Pour comprendre la technique des anciens, il est évidemment très utile de bien comprendre leur théorie de cette technique et d'en faire le plus grand cas. Il s'agit ici en effet d'une technique tout à fait consciente. De plus l'auteur compare la pratique de Cicéron avec celle des autres auteurs de son temps et de quelques autres écrivains ; il compare Cicéron avec lui-même. Tout cela est excellent. On pourrait seulement souhaiter parfois un peu plus de précision dans ces comparaisons ; comme A. W. de Groot, on pourrait regretter qu'il ne compare pas assez systématiquement l'usage de Cicéron dans l'emploi du rythme avec celui d'une prose latine amétrique.

Dans la dernière partie de son livre l'auteur expose l'essentiel des interprétations modernes du rythme oratoire, c'est-à-dire des théories qui ont voulu classer et expliquer les faits sans partir des principes enseignés dans l'antiquité. Il en montre sans peine l'insuffisance et l'arbitraire.

Nous ne pouvons entrer dans le détail. Indiquons seulement le point suivant : les anciens comptaient le rythme de la prose par pieds et non par mots, quoiqu'en latin surtout la longueur d'un mot ne fût pas indifférente et que la syllabe finale d'un mot eût une valeur spéciale. Sur ce point Quintilien est bien plus d'accord avec Cicéron que ne laisse penser l'exposé de Laurand (p. 205). En effet, Quintilien dit formellement (9, 4, 91) : *Ut sint pedes alii aliis crebriores, non verba faciunt, ... sed commutatio et collocatio. Plerique ex commissuris verborum vel divisione fiunt pedes.*

L'étude du rythme de la prose éclaire celui de la poésie. Dans les deux genres il résulte uniquement des alternances de quantité obtenues au moyen de l'emplacement des mots. Dans les pieds qui composent le rythme des clausules en prose il n'y a évidemment aucun ictus intensif, mais une succession de longues et de brèves qui, bien adaptée à son but, suffisait à susciter les acclamations enthousiastes du public du forum (v. Cicéron, *Orator*, 63, 214). Le rythme des vers est aussi purement quantitatif.

A. JURET.

A. W. DE GROOT, *La prose métrique des anciens*. Paris, « Les Belles Lettres », 1926 ; 70 pages in-8°.

Cette brochure complète celle de Laurand. Dans un exposé très condensé et cependant très clair et accessible à tout lecteur, l'auteur nous présente dans la première partie l'état actuel de nos connaissances sur la prose métrique : les faits, les théories modernes, la méthode d'investigation. Dans la deuxième partie il résume l'histoire de l'emploi du rythme quantitatif dans la prose grecque et la prose latine, puis l'histoire de l'emploi des cadences fondées sur l'accent en grec et en latin. Ses indications sont ici très brèves, mais accompagnées de textes analysés au point de vue du rythme. Initiation complète, très intéressante et venant d'un maître d'une autorité reconnue en ces matières. Ce petit livre devrait être lu et étudié par tous ceux qui s'occupent de latin et de grec, mais n'ont pas encore eu l'occasion de se familiariser avec l'étude des faits si importants de l'histoire du rythme dans la prose antique.

A. JURET.

Jérôme CARCOPINO, *Études romaines. La Basilique pythagoricienne de la Porte majeure*. Paris, 1927. 1 vol. in-12° de 414 pages. (Avec 4 plans et 24 illustrations hors texte.)

Un accident banal, l'affaissement d'un tronçon de voie ferrée aux abords immédiats de Rome, tout près de la Porte majeure, le 23 avril 1917, a été l'occasion d'une découverte archéologique dont l'exceptionnel intérêt devait non seulement attirer l'attention, mais intriguer la curiosité des savants, et donner lieu du même coup à des interprétations très diverses. M. Jérôme Carcopino ne pouvait manquer d'intervenir dans ce débat avec l'autorité que lui confère sa parfaite connaissance des choses romaines. Il a repris la question dans son ensemble ; de ses pénétrantes recherches est sorti l'un des livres les plus solides, les plus attrayants, les plus riches en aperçus féconds qui aient paru depuis longtemps sur l'antiquité.

Ce dont un hasard imprévu a révélé l'existence, sans qu'aucun témoignage en eût conservé le souvenir, aucun indice matériel fait soupçonner la présence, est une construction entièrement souterraine couvrant au total une surface de 4 ares. Un atrium voûté en arc de cloître y précède une salle haute de 8 m., longue de 12 m., et divisée par une double rangée de piliers en trois nefs voûtées en berceau. La nef médiane, qui a 3 m. de largeur, contre 2 m. pour chacun des bas-côtés, se termine par une abside semi-circulaire. C'est, comme on voit, le plan des basiliques chrétiennes; ce n'en est pas une cependant, comme le prouvent, outre la date de l'édifice, les stucs qui, sur une partie des surfaces verticales et sur les voûtes, déploient la richesse et la variété de leurs reliefs.

Il résulte, en effet, d'un ensemble d'indices archéologiques que la basilique, pour lui donner ce nom avec M. Carcopino, a été construite sous Claude entre 41 et 54, et que, presque aussitôt après, elle a été fermée, dépouillée de son mobilier, désaffectée et abandonnée à l'oubli, probablement à la suite d'une de ces condamnations pour sacrilège qui frappèrent souvent, à cette époque, l'affiliation aux sectes religieuses illicites.

Car on n'en peut douter: elle avait une destination religieuse. C'était un lieu d'assemblée et de culte. Et les motifs figurés, qu'ils soient par eux-mêmes réalistes, mythologiques ou simplement décoratifs, se ramènent, sous leur diversité et leur manque apparent d'unité, à trois thèmes étroitement solidaires entre eux: la mort, le salut, l'initiation. La décoration de l'édifice guidait ainsi la méditation, exprimait et réalisait jusqu'à un certain point les espérances des fidèles qu'il réunissait.

Mais de quel culte, de quelle religion s'agit-il? Ce n'est ici le temple d'aucun dieu en particulier. Rites et mythes s'absorbent en un idéalisme supérieur qui les domine. Pris en eux-mêmes, les sujets qui décorent les voûtes de la basilique se rattachent chacun à un cycle déterminé de légendes ou de croyances; considérés dans leur dépendance réciproque et leurs rapports spirituels, il n'y a qu'une secte dont les spéculations en fournissent une explication satisfaisante, c'est le pythagorisme. Né, comme on sait, dans l'Italie méridionale, où il exerça entre 520 et 450 une hégémonie liée à celle de Crotone, le pythagorisme, dispersé par le vent de la persécution continua de vivre d'une vie latente, qui jette, au cours de l'histoire, des lueurs intermittentes, et dont le trait original est la transformation d'une philosophie en religion, d'une école en église. Une religion et une église dont les enseignements dogmatiques et les pratiques rituelles, pénétrés de notions qui leur sont communes avec l'orphisme, interprètent à leur usage les mythes antiques pour s'en faire autant de symboles, et tendent à libérer l'âme de ses entraves corporelles pour la réintégrer dans le sein de Dieu. La fin de la période républicaine est marquée à Rome par un réveil du pythagorisme, qui s'épanouit encore sous les premiers Césars, jusqu'au jour où les rigueurs du pouvoir parurent le faire rentrer de nouveau dans le sommeil. La basilique de la Porte majeure est un témoignage isolé, mais décisif de l'existence, brutalement interrompue, d'une communauté pythagoricienne sous le règne de Claude.

Une communauté ou un collège composé d'hommes et de femmes, si l'on en juge par quelques portraits échappés à la destruction, et limité

à 28 membres, nombre cher aux pythagoriciens pour ses rares vertus, s'il est vrai qu'un étrange motif autant de fois répété, avec des variations, autour de la nef : un paysage stylisé qui figure conventionnellement un tombeau — soit, dans une pensée toute pythagoricienne et par allusion au célèbre jeu de mots $\sigma\omega\mu\alpha, \sigma\eta\mu\alpha$, l'expression mystique de la personne transitoire de chacun d'eux. La mort est au contraire pour le fidèle pythagorien le commencement de la vie. L'existence terrestre est une épreuve ; la vraie damnation, c'en est la prolongation et le recommencement indéfini par la métempsychose. Car l'Hadès est supprimé, et les supplices infernaux ne sont qu'une allégorie des tourments que les méchants s'infligent à eux-mêmes en ce monde. Mais dès cette vie aussi, l'âme peut s'élever par degrés à une conscience supérieure, pour avoir part un jour à l'immortalité stellaire, au sein de l'éther lumineux, laquelle est proprement le salut pythagorien.

Or, si la structure et l'orientation de la basilique sont conformes aux préceptes du pythagorisme et s'adaptent aux exigences de sa liturgie, la décoration plus encore en exprime symboliquement la doctrine et l'esprit. Nains grotesques, Pygmées ridicules, Agavé en délire brandissant la tête de Penthée violateur des mystères, Marsyas vaincu par le dieu de la cithare, et ces femmes, déjà assimilées peut-être aux filles de Danaos, qui puisent de l'eau dans des vases percés — non initiés, faux initiés, asservis à l'empire de la Nécessité, condamnés à l'accablement sans trêve d'une besogne stérile : c'est dans le cadre de la vie terrestre que tous subissent leur peine. Mais voici, d'autre part, l'éducation, figurée par des scènes d'école et de gymnase, qui conduit l'homme jusqu'au mariage, souvent conçu dans la langue des mystères comme une initiation. De l'initiation même et des félicités dont elle est la source, l'idée partout est rendue sensible aux yeux, répétée, multipliée à satiété par des allusions dont un initié savait entendre le langage. A la voûte, Jason ravissant la toison d'or avec le secours de Médée ; Héraklès, fort de la sagesse d'Athéna pour délivrer Hésione ; Pâris entraînant Hélène par la puissance persuasive de l'amour ; Ulysse, le héros parfait, trempé par l'adversité et vainqueur de la mauvaise fortune, demandant à Hélène de l'aider à s'emparer du palladium : ces épisodes légendaires représentent, comme nous l'explique M. Carcopino, l'espoir anxieux et l'heureuse assurance du myste qui passe ou a passé par les degrés de l'initiation. La Leucippide emportée par un Dioscure, Ganymède enlevé par un génie ailé, c'est l'ascension des âmes et leur envolée vers les sphères supérieures, cependant qu'aux confins de l'abside les deux signes du zodiaque sous lesquels passe le soleil avant de parvenir au sommet de sa course, les Gémeaux et le Taureau, marquent la dernière étape des âmes dans leur élévation vers Dieu et ouvrent aux mortels les portes de l'éternité.

Cette progression atteint son point culminant dans la grande composition qui occupe la coquille de l'abside. Dans un cadre marin, une femme debout sur un rocher s'avance, prête à s'élancer vers Apollon, qui lui tend la main de l'autre côté du gouffre qui les sépare. C'est Sappho qui, consumée par un amour malheureux, se jette dans la mer du promontoire de Leucade. Mais les pythagoriciens l'entendaient dans un sens mystique. Le « saut de Leucade » pour eux n'est pas le suicide dans

l'acception vulgaire du mot, c'est un rite de rénovation spirituelle. Comme dans les mystères, la mort est ici une condition de régénération. Régénération sacramentelle et morale, par laquelle celui qui, comme Sappho, a abandonné son sort à la volonté divine, entre dans l'éternité bienheureuse des âmes. C'est ce qu'on peut entrevoir encore dans la 15^e *Héroïde* d'Ovide ; c'est surtout ce qui ressort d'un texte de Pline (*N. H.*, XXII, 20) dont il n'y a pas de raison sérieuse de contester la valeur. L'interprétation de cette scène finale, vers laquelle les autres convergent, est la trouvaille personnelle de M. Carcopino, à qui revient l'honneur et appartient le bonheur mérité d'avoir rendu intelligible ce qui est la synthèse même de tout le symbolisme de la basilique.

Ainsi s'achève élégamment une démonstration qu'il faut suivre dans le livre même pour en apprécier la force et la rigueur. M. Carcopino a une manière à lui d'entraîner son lecteur ; il l'oblige à prendre son pas, qui est le pas de charge ; et comme cet érudit est de plus un écrivain au style alerte et brillant, on est tenté parfois de se mettre sur la défensive, pour ne pas abandonner son jugement critique à une direction qui se fait si aisément accepter. Mais qu'on se ressaisisse, qu'on reprenne les arguments à tête reposée : pour quelques affirmations trop conjecturales peut-être sur lesquelles on pourra faire des réserves, l'observation archéologique en revanche est si précise, si attentive à tirer parti des moindres indices ; l'interprétation se fonde sur une telle abondance de textes littéraires et de monuments figurés, que la thèse s'impose dans son ensemble avec une netteté convaincante. Les visiteurs de la basilique ne risquent plus d'errer à l'aventure ; comme les mystes de jadis, ils n'ont qu'à se laisser guider sur la voie des révélations progressives qui, d'étape en étape, conduisaient aux destinées promises les âmes régénérées.

Entrevoit-on, à travers la sécheresse inévitable d'une analyse trop brève si elle ne voulait être trop longue, quel intérêt prend pour nous, maintenant qu'en est dégagée la signification, le monument de la Porte majeure ? De quelles notions nouvelles il enrichit l'histoire ? De quelle vie s'animent ces mythes qui ne semblaient que de fades ornements poétiques, dès qu'ils expriment l'angoisse religieuse et les espérances bénies d'une génération en quête du salut ? Mais surtout, quelle lumière jetée sur l'évolution des croyances religieuses à cette époque fascinante où s'annonce dans le lointain, s'élevant sur leurs ruines et s'enrichissant de leurs dépouilles, le triomphe du christianisme. Le christianisme, la pensée y est sans cesse ramenée au cours de cette enquête. Uniquement préoccupé d'expliquer, et se limitant à l'objet propre de son étude, M. Carcopino s'abstient ici de formuler les rapprochements qui d'eux-mêmes viennent à l'esprit. Mais dès à présent il nous laisse espérer, dans un travail ultérieur, le développement et les applications de faits qu'il a le droit de tenir pour établis. On peut l'y attendre avec confiance.

PAUL VALLETTE.

CH. V. LANGLOIS, *La Vie en France au moyen âge, de la fin du XII^e au milieu du XIV^e siècle* : I. D'après des romans mondains du temps, XXVII + 392 p., 23 pl., 1924 ; — II. D'après des moralistes du temps, XXVIII + 387 p., 20 pl., 1925 ; — III. La connaissance de la nature et du monde, XXX + 395 p., 12 pl., 1927. Paris, Hachette, in-8°.

Il y a trente ans que G. Paris faisait remarquer combien notre vieille littérature était « une mine inépuisable de renseignements sur les mœurs, les usages, les costumes, toute la vie privée de l'ancienne France ». Mais tout le monde n'a pas le courage et la patience nécessaires pour se plonger dans les œuvres, souvent prolixes et quelquefois fastidieuses, du moyen âge. C'est donc un véritable service à rendre à tous ceux qui voudraient connaître la vie matérielle et sociale, intellectuelle et morale de nos ancêtres aux XII^e et XIII^e siècles, que de leur offrir ces poèmes dépouillés du fatras qui les encombre, élagués et émondés des longueurs qui les gâtent, et réduits à leurs parties les plus intéressantes. Leur lecture devient ainsi facile et attrayante, et l'auteur qui procède de cette manière atteint un double but : il donne une illustration vivante de la vie médiévale et rend accessibles des documents dont la valeur littéraire, souvent méconnue, apparaît sous un jour plus favorable.

La plus grosse difficulté pour le critique consiste dans le choix à faire dans la foule d'ouvrages qui s'offrent à son attention. Même en écartant de prime abord les ouvrages d'un intérêt secondaire, il en reste assez pour fournir matière à plus d'un volume. L'auteur a donc dû laisser tomber, à contre-cœur, bon nombre de poèmes qui auraient mérité de figurer dans ses recueils. Il est évident que des œuvres telles que les romans de Chrétien de Troyes ne sont pas moins instructives, malgré leur soi-disant caractère breton, que celles de Jean Renart ; mais d'un accès relativement plus facile, en partie grâce à des adaptations modernes comme celles de la collection des « Poèmes et récits de la vieille France » de M. Jeanroy, elles ont dû s'effacer devant d'autres qui, sans être moins pittoresques, ne jouissent pas de la même vogue, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, et qui sont moins généralement connues. On aurait donc mauvaise grâce à vouloir chicaner l'auteur sur le choix auquel il a fini par s'arrêter.

Chaque chapitre est précédé d'une courte, mais substantielle introduction. M. Langlois, admirablement documenté, y examine, avec un bon sens qui trop souvent fait défaut dans des études de ce genre, les principales questions qui se rattachent à chacune de ces œuvres (auteur, date, caractère et valeur littéraires). Les jugements qu'il porte sont aussi solides que prudents et pondérés. C'est une excellente mise au point de l'état actuel de ces problèmes. Cela n'empêche pas l'auteur de présenter aussi des vues neuves et personnelles. Certaines études, plus poussées, p. ex. sur Jean Renart, au t. I^{er}, sur Gautier le Leu, au t. II, récemment découverts, ont tout l'attrait de la nouveauté.

Les romans du premier volume nous dévoilent surtout la brillante façade du monde féodal. Avec eux, nous pénétrons dans les châteaux et dans les cours seigneuriales, rarement dans l'intérieur bourgeois ou dans les couvents. On assiste aux grandes festivités, aux repas plantureux ; on nous fait admirer la finesse des sentiments, la distinction des paroles, l'élégance des manières. Mais les moralistes du tome II se chargent de nous faire connaître l'envers de la médaille, la triste et cruelle réalité. Les « proverbes aux vilains », l'âpre critique des « Etats du monde » nous introduisent de préférence dans le monde des bourgeois et des paysans, et avant tout dans le vaste monde du bas clergé et des moines. On nous révèle sans pitié leurs défauts et leurs vices ; mais on dévoile aussi les souffrances qu'ils endurent dans un monde rude et féroce. Evidemment, nos auteurs

ne seraient pas moralistes, s'ils ne présentaient pas les choses sous le jour le plus sombre. Il y a donc à prendre et à laisser. Enfin, avec le tome III, apparaît la science rudimentaire, souvent enfantine, dont se satisfait longtemps la vie intellectuelle du monde des illettrés, des laïcs, de tous ceux qui ne peuvent pas puiser directement aux sources latines. Et pourtant, ces livres, le moyen âge les a lus et les a reproduits sans jamais se lasser. Leur succès nous donne l'exacte mesure du niveau intellectuel des laïcs, au moins dans le domaine des sciences naturelles et physiques, depuis le XII^e jusqu'au XIV^e siècle.

Tels qu'ils sont conçus et exécutés, les trois volumes de M. Langlois forment une excellente introduction à la connaissance de la société du moyen âge. Leur lecture, aussi instructive qu'agréable, ne saurait assez être recommandée à nos étudiants. Ajoutons que grâce aux nombreuses citations intercalées dans le texte et accompagnées de notes explicatives, ils y trouvent l'occasion, en même temps, d'enrichir sans peine leur connaissance du vocabulaire courant du français médiéval.

E. HOEPFFNER.

L. BENAERTS et CH. SAMARAN, *Choix de textes historiques rédigé conformément aux programmes de 1925, pour la classe de Troisième : La France de 1328 à 1610*. Paris, A. Colin, 1926, in-16, IX - 282 p.

En instituant, dans l'enseignement secondaire, des « exercices pratiques » d'histoire, le plan d'études de 1925 a rendu la vie à ces « Lectures Historiques » que les écoliers de ma génération ont connues et où ils trouvaient plaisir et profit. Mais elles renaissent sous une forme nouvelle. Désormais les textes mis entre les mains des élèves et que les professeurs sont appelés à leur commenter ou faire commenter doivent être empruntés, en principe, aux documents originaux, à l'exclusion d'ouvrages de seconde main¹⁾. Le recueil que voici correspond à la classe de Troisième. Il a été composé avec beaucoup de soin et d'intelligence. Les textes en langues étrangères sont traduits. De même les textes latins, car les exercices pratiques sont prévus principalement pour les élèves des sections modernes ; il eût pu être instructif, pour les élèves des autres sections, de mettre en regard de la traduction l'original, mais vraisemblablement l'éditeur, soucieux de limiter ses frais, n'eût pas admis ce procédé. Les textes français sont discrètement rapprochés de l'usage actuel. Tous les extraits concernent l'histoire de France. Rien de plus naturel. L'ouvrage devait nécessairement être court ; à y faire place à l'histoire étrangère, on aurait risqué de ne pouvoir donner que des morceaux trop fragmentaires, touchant quelques points dispersés dans un champ trop vaste. Mais je dois avouer qu'une phrase de la préface sur « l'éminente dignité de notre histoire nationale » m'a, peut-être à tort, inspiré une légère inquiétude. Nos programmes prescrivent l'enseignement de l'histoire européenne et même mondiale. C'est un des plus beaux traits de nos mœurs pédagogiques. J'espère bien que

¹⁾ On notera que, dans le recueil de MM. Benaerts et Samaran, le n° 10 est en réalité l'analyse par un auteur moderne (M. l'abbé Mollat) d'un texte trop long pour être cité intégralement — procédé parfaitement légitime — et que le n° 17, d'une façon peut être moins heureuse, combine un document original, la prose de M. Denifle et celle des éditeurs eux mêmes.

personne ne songe à apporter à cette tradition le moindre changement. Le choix même des textes constituait sans doute la partie la plus délicate du travail. Il m'a paru, d'une façon générale, fort heureux. Un louable souci d'éducation critique a amené les éditeurs à donner, plusieurs fois, deux récits divergents d'un même événement (mort d'Etienne Marcel, bataille de Monthléry) : effort intéressant, qui n'est peut-être point sans danger. Comme on n'ouvre forcément devant l'élève qu'une partie du dossier, et que, lui mettant en mains deux documents contradictoires, on ne lui donne pas les moyens de les contrôler l'un et l'autre pour atteindre la vérité, ne risque-t-on pas de développer en lui moins le sens critique qu'un certain scepticisme d'essence assez grossière qui ne vaut pas mieux que la crédulité ? Ce sera au professeur à lutter contre ce péril.

Signaler dans un recueil de cette nature quelques lacunes serait, pour tout spécialiste, un jeu facile, mais sans portée. Chacun de nous peut se dire qu'il aurait parfois choisi autrement que les éditeurs ; mais aurions-nous choisi mieux qu'eux ? Il ne faut pas oublier que la place leur était assez étroitement mesurée. J'oserais pourtant indiquer deux regrets. Je ne vois rien sur la crise politique et sociale qui suivit Poitiers : n'eût-on pu donner au moins des fragments de l'émouvante et instructive lettre d'Etienne Marcel aux gens d'Ypres ? J'aurais pour ma part préféré un morceau de cette nature à un document financier tel que le n° 11, bien difficile à comprendre sans longues explications techniques. Et je ne trouve non plus rien ou presque rien sur l'humanisme et la « préréforme ».

Peut-être MM. Benaerts et Samaran pourront-ils un jour profiter de ces suggestions ou d'autres analogues pour une nouvelle édition. Je compte bien, pour ma part, que les éditions seront nombreuses. Ce petit livre est propre à inspirer le goût et le sens de l'histoire. C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage de cette sorte.

Marc BLOCH.

PIERRE MARCEL, *Jean Martin* (« Art et Esthétique »), Paris, Félix Alcan, 1927. 150 p. (15 fr.).

Jean Martin, Parisien, eut au XVI^e siècle son heure de gloire. Né à Paris, mort peu avant 1553, il est un de ces travailleurs érudits et modestes qui par des traductions ont fait connaître en France, au delà des cercles des humanistes, les œuvres des anciens et des Italiens. Ses débuts littéraires remontent à 1528, où nous le voyons retoucher et annoter une traduction du roman d'amour de Jacopo Caviceo de Parme, *Le Pèlerin* (Libro del Pelegrino). En 1544 paraissent les traductions du roman pastoral du Napolitain Sannazaro l'*Arcadie* et celle du *Roland furieux* d'Arioste, en 1550 celle de la *Viola animi*, abrégé de la fameuse *Theologia Naturalis* de Raymond Sebond ; en 1545 les *Azolains*, de *Nature d'Amour* de Bembo, traduits par J. Martin, mettent à la portée des « dames et demoiselles de ce royaume » les dialogues *Gli Asolani* et contribuent, pour leur part, à répandre les théories sur l'amour platonique.

Mais Jean Martin s'est spécialisé dans un travail de vulgarisation en traduisant les traités théoriques des architectes anciens et italiens : en 1545 il traduit l'*Architecture* de Jean-Baptiste Serlio qui a connu personnellement Jean Martin et a surveillé son travail. En 1547 paraît la

traduction de l'*Architute* de Leone Baptista Alberti. Ces deux ouvrages sont ornés de gravures.

En 1546, Jean Martin publie une traduction d'un des livres les plus curieux de la Renaissance italienne, le *Somnium Poliphili* de Francesco Colonna. Le récit des amours de Poliphile et Polia est pour l'auteur une occasion d'exposer ce que Jean Martin appelle « les bonnes choses cachées », des descriptions pittoresques « de temples, palais, thermes, fontaines, théâtres, portiques, tels qu'un artiste de la Renaissance peut se les représenter ». Rabelais a connu ce livre précieux et s'en est inspiré dans la description de l'abbaye de Thélème et dans celle du Temple de la Dive Bouteille¹⁾. Les gravures qui accompagnent le texte original comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'art italien. Jean Martin les a fait reproduire dans sa traduction, en les faisant retoucher par un grand artiste, aujourd'hui encore inconnu. On trouvera dans l'ouvrage de M. Pierre Marcel huit des plus belles gravures du livre, dont l'une représente l'Amant étendu sous un arbre et dénote d'un sens de la nature singulièrement pénétrant. Les belles gravures du Songe de Poliphile et celles qui ornent la traduction du *Horus Apollo* (1543), ont inspiré la décoration de nombreuses œuvres de la Renaissance.

En traduisant cet ouvrage, que Rabelais a, lui aussi, connu, et qui est un essai naïf d'interprétation de « notes hiéroglyphiques des Aegyptiens », en l'illustrant de très belles gravures d'un artiste inconnu, Jean Martin songeait aux sculpteurs, aux architectes, auxquels il fournit des motifs de décoration.

Les contemporains ont reconnu les mérites de Jean Martin. Malgré des erreurs de détail, de fausses interprétations et bien que ses écrits aient une valeur littéraire assez mince, ce travailleur laborieux a mis à la portée des gens de métier les principes architecturaux des anciens et des Italiens, répandu la connaissance et la compréhension exacte des termes techniques d'architecture qu'il traduit à l'usage des ouvriers. Des pièces de vers liminaires lui sont adressées et Ronsard lui dédie une de ses premières odes (l. I, Ode XV) et compose à la mémoire de Jean Martin une très belle épitaphe en dialogue, dont les « entre-parleurs » sont un Passant et le Génie du Trépassé. Ces textes sont reproduits à la fin du travail de M. P. Marcel.

Cette intéressante étude bien documentée s'adresse à l'historien de la Renaissance et des rapports intellectuels et artistiques de l'Italie et de la France, ainsi qu'à l'historien de l'art. Une première édition en avait paru en 1898¹⁾.
F. ED. SCHNEEGANS.

Essays and Studies by Members of the English Association. Vol. XI (1925).

Collected by Oliver ELTON. (Oxford, Clarendon Presse, 1925, 169 pages in-8° ; 7/6.)

¹⁾ Voy. W. F. Smith, *Revue des études Rabelaisiennes* IV, 1906, p. 236—239.

²⁾ Nous relevons quelques fautes d'impression : p. 14, l. 4 corr. Il ne faut, l. 10. Me sera, p. 72 et 144 corr. Arresta amorum (pour armorum), p. 120 note Pinvert (pour Puivert), p. 138 Pour tant de raisons bien dictes (pour Partout des), p. 141 Rathery (pour Rothery).

Les six Essays qui composent le recueil de 1925 des études de l'*English Association* sont, une fois de plus, de qualité fort diverse et vont du genre documentaire à celui des pures considérations esthétiques. Le groupement opéré, pour cette année, par Professeur Elton, témoigne, en même temps que du large éclectisme qui est de tradition dans l'Association, d'un goût assez net pour les problèmes d'idées, préférés aux trop étroites monographies.

La première étude, « A forgotten poet of the seventeenth century », de L. C. Martin, nous apporte une petite révélation historique, due aux efforts combinés de M. Martin et de M. Robin Flower du Département des Mss. du British Museum, en nous livrant le nom de l'auteur du charmant petit poème du XVIII^e siècle, « The Invitation », qui était jusqu'ici resté anonyme, et que l'on avait tendance à attribuer à Vaughan. L'auteur est le pasteur Nathaniel Wanley (1634-1680) dont M. Martin publie quelques autres poèmes extraits du recueil intitulé *Scintillulae Sacrae*, ainsi que le court poème narratif *The Witch of Endor*. Une édition complète des œuvres poétiques et des Lettres de Wanley nous est annoncée, qui sera la bienvenue.

Deux autres études « The Words and the Play », de Allan Monkhouse, et « This World's ideas of the Next » de H. V. Routh, traitent de questions générales et d'un intérêt permanent pour l'art littéraire : la première celle du rapport entre l'expression et l'action au théâtre, celle de l'importance relative du style et des jeux de scène, de l'idée et du métier, le problème étant envisagé surtout du point de vue du théâtre contemporain ; — la seconde examine les aspects essentiels du thème de l'au-delà et de la vie surnaturelle, visions paradisiaques, descentes aux Enfers, etc., dans la poésie de tous les temps, depuis l'antiquité orientale et la poésie de la Grèce et de Rome jusqu'au moyen âge latin, roman et germanique. Le champ paraît un peu vaste pour ces trente pages à peine, malgré l'effort consciencieux et probe de l'auteur et ses aperçus quelquefois ingénieux. Mais c'est là le plan d'une belle étude plutôt que ce n'en est l'achèvement.

Miss Edith Birkhead, dans son essai « Sentiment and Sensibility in the Eighteenth Century Novel », suit, d'une manière intéressante, les fluctuations de sens de ces deux mots à travers la littérature et surtout le roman du XVIII^e siècle, en s'efforçant de dessiner des luttes ou des conflits entre les deux tendances ironiste et sentimentale de l'époque et en réduisant peut-être trop, dans sa conclusion, la part qui revient, dans l'œuvre créatrice de l'art littéraire, au pur sentiment.

Nous n'avons nullement qualité pour parler de l'essai de Miss Janet Spens sur la « Pensée Morale de Chapman » (Chapman's Ethical Thought), mais nous nous permettrons de signaler le jugement compétent de M. F. Schœll (*Revue Anglo-Américaine*, février 1927), qui reproche à l'auteur sa connaissance insuffisante des humanistes des XV^e et XVI^e siècles, et des textes fondamentaux sur lesquels sont fondées les conceptions philosophiques et morales essentielles de Chapman.

Nous parlerons avec moins de gêne et plus de libre plaisir de la remarquable étude de M. H. C. Wyld, « Diction and Imagery in Anglo-Saxon Poetry » qui certainement fera date et sera le point de départ de nouvelles et fructueuses études stylistiques. M. Wyld, « s'aventure » là, mais avec beaucoup moins de risques qu'il ne voudrait modestement nous

le faire croire, hors du domaine proprement linguistique qui est son fief bien à lui, et se propose de donner la réplique aux trop nombreux critiques qui prétendent, avec M. Quiller-Couch, qu'il n'y a aucun lien véritable entre la riche et subtile poésie anglaise moderne et la primitive et rude poésie anglo-saxonne. Il montre admirablement ce qu'il y a dans le style poétique anglo-saxon de mâle vigueur et d'expressive concision. Tout n'est pas que « clichés » dans cette langue et ce vocabulaire ; les images vivantes et personnelles y abondent, le poète repense et recrée les vocables qui lui sont fournis par la tradition, il les assemble avec force et soudaineté selon le rythme changeant et presque toujours imprévu de son cœur au milieu des scènes impressionnantes parmi lesquelles il vit ou qu'il s'efforce d'évoquer. Dans la poésie anglaise moderne, il n'y a pas que la douceur romane ou la fantaisie celtique qui comptent ; l'inspiration germanique, rappelle M. Wyld, est encore ce qui en constitue le plus durable élément, par tout ce qu'elle représente de virtualités dramatiques, d'émotion refoulée et condensée. Nous-même, nous étions parvenu à des conclusions analogues à propos du sentiment de la Nature dans la poésie anglo-saxonne, et nous souscrivions à presque tous les jugements de l'auteur, excepté peut-être en ce qui concerne le poème du Phénix dont la beauté nous paraît plus fragile et le charme plus artificiel. Mais, comme M. Wyld, nous considérons que le passage de Beowulf où est décrit le repaire du monstre, sous la falaise (1357-76), constitue une des plus puissantes évocations de la poésie anglaise ; les images n'y ont rien d'automatique ou de maniéré, mais y sortent, toutes palpitantes et chaudes, d'une imagination qui exige d'elle-même le plus rigoureux et le plus sincère effort.

E. PONS.

Pierre FLOTTES, *La pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*, 1 vol., in-8° de XVI + 360 p. Strasbourg, 1926. (Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg.)

Vigny a été beaucoup étudié, mais surtout comme artiste ou écrivain moraliste. Sur la foi de Sainte-Beuve, sur la foi des apparences d'une vie trop discrète, on a généralement dédaigné l'étude de sa pensée politique. Qu'y trouverait-on, d'ailleurs ? De stériles regrets sur la monarchie qui s'en va ? La crainte tremblante de la démocratie conquérante ? Il y a quelques mois, encore, M. Paul Boncour parlait avec dédain de « la tour d'ivoire des égoïsmes et des quintessences » ; mais nous ne lui ferons pas l'injustice de croire qu'il pensait à Vigny.

En tous cas, l'ouvrage de M. Pierre Flottes est de nature à dissiper tous les doutes. « Montrer en quoi ce moraliste épique fut obsédé par la vie contemporaine, restituer à chacun des moments de sa pensée sa place dans le courant spirituel de son temps ; expliquer l'homme autant par les événements qui le pressent que par les livres qu'il a lu, retrouver dans cet esprit individuel les différentes familles d'esprits du siècle, montrer comment et pourquoi elles se sont substituées l'une à l'autre dans la génération de sa vie intérieure, voilà la tâche qu'on s'est proposée ici... »

Cette tâche, M. Flottes l'a exécutée avec l'aide d'une documentation abondante, où les manuscrits inédits viennent en première ligne. On sait

que Vigny a laissé, outre quatre-vingt carnets chargés de notes journalières, des centaines de pages de Mémoires, fragments et esquisses de toute sorte. M. Flottes a pu prendre connaissance de ces Mémoires, ce qui assure son livre contre le risque de publications ultérieures.

L'ouvrage est divisée en quatre parties, qui correspondent aux quatre périodes de la vie d'Alfred de Vigny. Très scrupuleusement, l'auteur a suivi une méthode historique, c'est-à-dire qu'il a placé tous les documents qu'il utilise à la date exacte où ils ont été produits : le Journal, les brouillons, la correspondance et les Mémoires permettent de dater presque mois par mois l'évolution de la pensée de Vigny. La première phase s'arrête à 1830 : Vigny pense et sert sous le signe des fleurs-de-lis, mais avec quelle indépendance : M. Flottes note, à travers le *Trappiste*, *Cinq-Mars* et les *Élévations*, « les étapes de l'affranchissement » du poète. Toutefois, détaché en secret de toute tradition, Vigny hésite sur la voie à suivre : le Saint-Simonisme lui offre « un asile fraternel et des armes audacieuses » ; à la faveur de la monarchie de Juillet, qu'il boude tout en l'utilisant, il se fait, pendant six ans, de *Paris* jusqu'à *Daphné*, l'interprète du socialisme et du pacifisme naissants : c'est la deuxième période de sa pensée.

Vers 1840, le gouvernement stabilisé fait entendre le fameux « Enrichissez-vous ! », dont Vigny dans ses *Mémoires*, dénonce la vulgarité ; toutefois, le poète subit l'influence de cette société conservatrice et on le voit, abandonnant son rêve social, défendre la propriété commerciale et louer la hiérarchie, que maudissait l'auteur de *Stello*. A la même époque, Auguste Comte médite son système, dont l'affinité avec la politique des *Destinées* a paru remarquable à M. Flottes : « Les *Destinées* sont dans le rayonnement du Positivisme comme *Chatterton* était dans le rayonnement du Saint-Simonisme, comme *Cinq-Mars* était, infidèlement d'ailleurs, dans le rayonnement de la théorie aristocratique. A chacune des ses grandes époques, l'art de Vigny a interprété une formule sociale » (p. 243).

Restent enfin à étudier les quinze dernières années de la pensée de Vigny, où M. Flottes voit un « nouveau cycle » reproduisant, mais avec moins de force, les trois étapes précédemment parcourues.

Ce livre a voulu être l'histoire d'une pensée. M. Flottes semble avoir lutté sans cesse contre le penchant qu'a tout lecteur à unifier et à simplifier son objet ; il a patiemment, trop minutieusement peut-être, noté tous les retours, toutes les hésitations, tous les scrupules, toutes les contradictions même d'une pensée trop riche pour être simple, trop loyale pour être paisible. On aurait aimé que, dans sa conclusion, l'auteur abandonnât la méthode historique pour parler en homme de notre temps, pour confronter Vigny, tel qu'il le voit, avec notre époque, pour dégager ce que nous lui devons dans la mêlée contemporaine des idées ; « il n'est pas un de nos attachements, dit M. Flottes, dont Vigny n'ait porté la chaîne ; il n'est pas une de nos inquiétudes, si hardie soit-elle, qu'il n'ait pressentie et formulée » (p. 327). M. Flottes n'a pas tort ; un chapitre de plus sur cet objet, si inattendu qu'il puisse être dans une thèse de doctorat, n'aurait pas déplu au lecteur.

Bibliothèque Nationale et Universitaire

Quelques acquisitions récentes

(du 15 janvier au 1^{er} mars 1927)

Cd (LITTÉRATURES MODERNES)

170.515 **Bruins** (S. G.), *Observations sur la langue d'Eustache Deschamps et de Christine de Pisan* (Proefschrift... Univ. van Amsterdam). Amsterdam (Maatschappij), 1925, in-8°, 143 p.

14.281 **Pompen** (Aurelius), *The English versions of the Ship of fools, a contribution to the history of the early French Renaissance in England*. (Proefschrift... Univ. van Amsterdam). New York (Longmans), 1925, in-4°, 348 p.

170.512 **Cardozo** (J. L.), *The contemporary jew in the Elizabethan drama*. (Proefschrift ... Univ. van Amsterdam). Amsterdam (Paris), 1925, in-8°, 335 p.

170.511 **Noordijk** (G.), *Untersuchungen auf dem Gebiete der kaiserlichen Kanzleisprache im XV. Jahrh.* (Ib.). Gouda (Tilburg), 1925, in-8°, 188 p.

170.510 **Frøe** (Arie de), *Lawrence Sterne and his works studied in the light of modern philology*. (Ib.). Groningue (Noordhoff), s. d., in-8°, 234 p.

170.514 **Andrease** (G.), *The dawn of juvenile literature in England* (Ib.). Amsterdam (Paris), 1925, in-8°, 122 p.

170.519 **Knickerbocker** (W. S.), *Creative Oxford, its influence in Victorian literature*. Diss. Univ. Columbia. N. York, 1925, in-8°, 224 p.

170.537 **Jørgensen** (Th.), *Om Anglo-Frisiske, Herulische og Burgundiske indskrifter med de eldre runer fra nordens riger Sonderborg* (Forfatterens Forlag), 1925, in-8°, 3 Hefte.

170.529 **Malakis** (E.), *French travellers in Greece (1770-1820), an early phase of French Philhellenism*. Thesis Univ. of Pennsylvania. Philadelphie, 1926, in-8°, 90 p.

170.612 **Thiel** (Maria A.), *La figure de Saül et sa représentation dans la littérature dramatique française*. Thèse d'Amsterdam. Amsterdam (H. J. Paris), 1926, in-8°, 138 p.

170.613 **Kok** (Bertha Louise de), *Guiboure et quelques autres figures de femmes dans les plus anciennes chansons de geste*. Proefschrift van Amsterdam, Paris (Presses Universitaires), 1926, in-8°, 190 p.

D (HISTOIRE. GÉOGRAPHIE)

191754 **Jouguet** (P.), *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient* (Evolution de l'humanité), Paris (Renaissance de Livre), 1926, in-8°, 503 p.

117.234 **Lucas-Dubreton** (J.), *La Restauration et la monarchie de Juillet* (Histoire de France racontée à tous, VII), Paris (Hachette), [1926], in-8°, 320 p.

500.464 **Rusch** (A.), *Die Stellung des Osiris im theologischen System von Heliopolis (Der Alte Orient, XXIV)*, Leipzig, 1925, in-8°, 30 p.

Jirku (A.), *Die Wanderungen der Hebräer im dritten und zweiten vorchristl. Jahrtausend*. (Ib.), ib., 1924, in-8°, 32 p.

Friedrich (J.), *Aus dem hethitischen Schrifttum*. (Ib.), ib. 1925, in-8°.

Landsberger (B.), *Assyrische Handelskolonien* (Ib.), ib. 1925, in-8°, 34 p.

500.230 ¹²¹ **Dotrengs** (B. J.), agent diplomatique du prince-évêque de Liège auprès de la cour de Bruxelles (1781-1794). *Correspondance* publiée par **E. Hubert** (*Collect. de Documents inédits relatifs à l'histoire de la Belgique*). Bruxelles, 1926, in-4°, 471 p.

500.216 **Barbey** (F.), *Louis de Chalon, prince d'Orange (1390-1463)*. Lausanne (*Mémoires publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 2e série, XIII), 1926, in-8°, 396 p.

500.514 *Fundberichte aus Schwaben, 1917-1922*, hrsg. von Oscar Parret, P. Gössler, N. F., 1-3. Stuttgart, I-III, 1922-6, in-4°.

500.375 **Reimer** (F.), *Historisches Ortslexikon für Kurhessen. Veröffentlich. der histor. Kommission für Hessen und Waldeck*, XIV, Marbourg, 1926, in-8°, 547 p.

500.401 **Müller** (Karl Otto), *Oberschwäbische Stadtrechte* (Württemberg. Geschichtsquellen, XXI). Stuttgart (Kohlhammer), 1924, in-8°, 339 p.

500.127 **Bark** (A.), *Die Pädagogik des Sokrates als Grundlegung des humanistischen Bildungsideals*. (Studien zur Gesch. u. Kultur des Altertums, XII). Würzburg (Becker), 1923, in-8°, 264 p.

G (ÉCONOMIE)

134.551 **Truchy** (H.), *Les finances de guerre de la France*. (Dotation Carnegie). Paris, 1926, in-8°, 171 p.

134.573 **Shortt** (A.), *Documents relatifs à la monnaie, au change et aux finances du Canada sous le régime français*. (Bureau des Publicat. Hist., Archives du Canada). Ottawa (Acland), 1925, 2 vol. in 8°.

134.572 **Viardin** (L.), *La maîtrise des eaux et forêts de Neufchâteau avant la Révolution*, Epinal (Impr. Vosgienne), 1923, in-8°, 96 p.

134.571 **Lémonon** (E.), *La nouvelle Europe et son bilan économique*. Paris (Alcan), 1926, in-8°, 178 p.

134.565 *Une enquête au Mexique (essai de compréhension)* par un Européen. Mexico (Rivadeneyra), 1926, in-8°, 280 p.

500.060 **Besse** (F.), *Krisis der Weltwirtschaft, Ueberbevölkerung Westeuropas* (*Schriften des Vereins für Sozialpolitik*, 172). Munich-Leipzig, 1926, in-8°, 363 p.

134.652 **Perret** (Jean), **Mazel** (Pierre), **Noyer** (Boris), *L'orientation professionnelle*. Paris (Flammarion), 1926, in-8°, 279 p.

134.602 **Jeggle** (T.), *Der internationale Teppichmarkt*. Diss. Köln. Düren (Dietrich), 1926, in-8°, 104 p.

TABLE DES MATIÈRES

LES INSTITUTS DE LA FACULTÉ DES LETTRES

	Pages
A. JURET, Institut de linguistique indo-européenne et des langues orientales	49

LES ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUES D'ALSACE ET DE LORRAINE

P. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, La Bibliothèque publique de Metz	213, 257
--	----------

VARIÉTÉS

CH. PFISTER, La Faculté des Lettres de Strasbourg (1810—1870)	
<i>La chaire de littérature grecque (fin)</i>	1

CHRONIQUES

Nécrologie : M. CAHEN	14
---------------------------------	----

Travaux récents soumis à la Faculté :

Doctorat d'Etat	11, 108
Doctorat d'Université	11
Diplôme d'études supérieures	11
<i>Statistique des examens de la Faculté</i>	10
<i>Concours de l'enseignement secondaire</i>	13
<i>Société des Amis de l'Université</i>	52, 266
<i>Don de livres aux Instituts</i>	103
<i>Amicale des Etudiants en Lettres</i>	107
<i>Avis aux Etudiants</i>	108, 137
<i>Professeurs étrangers, à la Faculté des Lettres</i>	52, 226

Réunions du samedi :

Histoire sociale	99
Histoire littéraire	100, 182, 223
Histoire des religions	100, 136, 184, 225
Linguistique, Orientalisme et Archéologie	102, 179, 219, 264
<i>Echos divers</i>	13, 108, 137, 226, 227

INITIATION ET MÉTHODES

Conseils aux étudiants d'histoire	16
H. BAULIG, Exercices cartographiques	23
A. BLEU, Baccalauréat. Composition française (série D)	60
M. CAHEN, Morphologie du verbe allemand	143, 228

	Pages
P. COLLOMP, La Papyrologie	89, 129, 171
P. COLLOMP, Problèmes actuels de critique textuelle	267
P. FOUCHÉ, Conseils pour l'explication d'un texte littéraire	138
A. GRENIER, Baccalauréat, Observations sur les explications de textes latins et français	17
A. OGUSE, Bibliographie sommaire des études grecques	53
A. PITOU, Baccalauréat. Conseils sur la composition française A, B, C	140

CONCOURS ET EXAMENS

I. Notes sur les auteurs et questions des programmes :

A. GRENIER, Conseils pour la préparation du 1 ^{er} livre de Tite-Live	61, 109, 151
J. POMMIER, Notes sur le Père Gariot	32

II. Sujets à traiter et textes à commenter :

Allemand, pp. 36, 66, 113, 197, 276.
Anglais, pp. 39, 113, 155, 244.
Epigraphie latine, pp. 43, 70, 117, 160, 248.
Espagnol, pp. 41, 115, 156.
Français, pp. 66, 112, 155, 197, 244, 276.
Grec, pp. 33, 64, 111, 153, 194, 241, 275.
Italien, pp. 42, 67, 116, 157, 199, 246, 279.
Latin, pp. 35, 65, 112, 155, 195, 242, 276.
Littérature comparée, pp. 66, 197.
Russe, p. 159.
Textes du moyen âge (Histoire), pp. 68, 119, 161, 280.

III. Sujets donnés aux concours de l'enseignement secondaire :

Agrégation de philosophie	72
— d'histoire et géographie	72
— des lettres	72
— de grammaire	73, 203
— des jeunes filles	40, 73, 204
— d'allemand	204
— d'anglais	74
— d'italien	281
Certificat secondaire d'allemand	75
— d'italien	41, 76, 116
— d'anglais	281

IV. Sujets donnés aux examens du Professorat des Ecoles normales . . . 67, 115

V. Sujets donnés aux examens de la Faculté :

Certificat d'études latines	35, 77, 242, 243
— littéraires classiques	242
Certificat de grammaire et philologie	163, 282
— pratique d'anglais	38
— d'histoire ancienne	282

Baccalauréat, pp. 34, 77, 164, 165, 201, 202.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

J. BAYET et R. THOUVENOT, <i>Histoire romaine</i> (A. Grenier)	166
L. BENAERTS et CH. SAMARAN, <i>Choix de textes historiques</i> (M. Bloch)	289
A. BERTUCCIOLI, <i>Pierre Loti</i>	207
— <i>Le dernier jour d'un condamné</i> de V. Hugo (G. Maugain)	207

	Pages
H. BRINKMANN, <i>Geschichte der lateinischen Liebesdichtung im Mittelalter</i> (E. Hoepffner)	122
— <i>Entstehungsgeschichte des Minnesanges</i> (E. Hoepffner)	125
J. CARCOPINO, <i>Etudes romaines</i> (P. Vallette)	283
G. COHEN, <i>Le Livre de conduite du régisseur pour le Mystère de la Passion</i> — <i>Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux du moyen âge</i> (E. H.)	81 205
L. V. CONSTANS, <i>Guerre des Gaules de César</i> (A. Grenier)	249
DE ANNA, <i>Traductions de Molière</i> (G. Maugain)	207
DE GROOT A. W., <i>La prose métrique des anciens</i> (A. Juret)	283
O. ELTON, <i>Essays and Studies by Members of the English Association</i> , Vol. XI. (E. Pons)	291
A. ERNOUT, <i>Morphologie historique du latin</i> (A. Grenier)	122
P. FLOTTES, <i>La pensée politique et sociale d'A. de Vigny</i>	293
H. W. FOWLER, <i>A Dictionary of modern english usage</i> (A. Koszul)	252
A. GALLETTI, <i>Poeti, poesia e storia</i> (G. Maugain)	207
KURT GLASER, <i>Altfranzösisches Lesebuch des späteren Mittelalters</i> (E. Hoepffner)	205
A. C. JURET, <i>Système de la syntaxe latine</i> (A. Grenier)	79
CH. V. LANGLOIS, <i>La vie en France au moyen âge</i> (E. Hoepffner)	287
L. LAURAND, <i>Etudes sur le style des discours de Cicéron</i> (A. Juret)	283
P. MARCEL, <i>Jean Martin</i> (E. Schnéegans)	290
G. MAUGAIN, <i>Ronsard en Italie</i>	45
M. MAZZIOTTI, <i>Napoleone terzo in Italia</i> (G. Maugain)	206
P. MÉDAN, <i>Métamorphoses d'Apulée</i> , C. XI (P. Vallette)	78
— <i>La latinité d'Apulée</i> (A. Juret)	251
A. MORET et P. CLOCHÉ, <i>Orient et Grèce</i> (A. Grenier)	166
G. NATALI, <i>Idee, Costumi, Uomini del settecento</i> (G. Maugain)	207
O. RIEMANN, <i>Syntaxe latine</i> (A. Grenier)	121
TRABALZA, ALLODOLI, TROMPEO, <i>Esempi di analisi letteraria</i> (G. Maugain)	166

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE ET UNIVERSITAIRE

Périodiques en cours	47
Quelques acquisitions récentes, pp. 86, 125, 167, 208, 254, 295.	

LIBRAIRIE HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, PARIS, VI^e

Les Grands Ecrivains de la France

LE but de cette collection — connue des lettrés du monde entier — peut tenir en quelques mots: établir l'édition critique définitive des œuvres de nos maîtres écrivains français. Un texte rigoureusement conforme au dernier état de l'œuvre revu par l'auteur, les variantes subies par ce texte d'une édition à l'autre, le classement méthodique et rationnel des éditions, les notes d'histoire nécessaires pour éclairer le texte: tous ces éléments font des éditions des «Grands écrivains de la France» les seules qui restent et fassent autorité.

DEUXIÈME SÉRIE

XVIII^e et XIX^e SIÈCLES

Publiée sous la direction de M. G. LANSON,
Directeur de l'Ecole Normale Supérieure

Victor Hugo

La Légende des Siècles

par M. Paul Berret.

6 volumes; chaque vol. 40 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Les Contemplations

par M. Joseph Vianey.

3 volumes; chaque vol. 40 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Lamartine

Méditations poétiques

par M. G. Lanson.

2 volumes; chaque vol. 40 fr.

J.-J. Rousseau

La Nouvelle Héloïse

par M. Daniel Mornet.

4 volumes; chaque vol. 40 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg

Depuis le 1^{er} novembre 1922, la Faculté des Lettres de Strasbourg publie un BULLETIN mensuel. Il paraît le 1^{er} de chaque mois, de novembre à mai et est complété par un important LIVRET-GUIDE DE L'ETUDIANT ÈS-LETTRES. Il a pour rédacteurs les professeurs de la Faculté et des Lycées de Strasbourg.

Le BULLETIN s'adresse, en premier lieu, à *tous les candidats aux concours et aux examens préparés dans les Facultés des Lettres*. Il leur offre programmes divers, conseils précis sur les ouvrages à consulter, textes à étudier ou à traduire, sujets donnés aux dernières sessions, rapports des autorités compétentes sur les épreuves jugées à ces sessions. Voici des exemples. Le BULLETIN a déjà inséré des études bibliographiques sur les *Hymnes* de Callimaque et le *Panégryrique* d'Isocrate, sur Apulée, Spinoza, Rabelais, Ronsard, Mme de Staël, Bürger, les origines de la langue littéraire moderne en Allemagne, le romantisme politique en Allemagne, *Troilus and Cressida* de Shakespeare, *Cymbeline* du même auteur, Arioste, Manzoni, les ordres monastiques en Italie au moyen âge, Martin Luther, la Gaule mérovingienne, etc. Notons encore, à titre d'exemples, que le *Bulletin* a reproduit en entier une églogue latine de Pétrarque et le livre VI de la *Pharsale* (avec notes) ; il a publié un commentaire des principaux passages d'Aristote sur le temps ; il publie, en ce moment, des exercices cartographiques. Chaque mois, une place est faite à l'épigraphie latine.

Le BULLETIN fait aussi une large part à *l'enseignement secondaire* et mérite, à ce titre, d'être lu par tous ceux qui ont la responsabilité de préparer des candidats au baccalauréat. C'est ainsi qu'il reproduit les sujets de composition, de version et de thème donnés au baccalauréat dans l'Académie de Strasbourg et les appréciations générales formulées par les examinateurs sur les copies et les réponses orales des candidats. Il groupe, sous le titre général *d'Initiation et Méthodes*, des articles comme les suivants : l'enseignement du français, la méthode directe dans l'enseignement des langues, la classe de philosophie au lycée.

Enfin, on ne saurait trop insister sur ce point, le BULLETIN a une portée plus générale : *il veut être utile aux travailleurs intellectuels de la France entière et de l'étranger*. Il imprime, par exemple, chaque mois, la liste des principales acquisitions récentes de la *Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg*, une des plus riches de France. Il donne le compte-rendu de nombreux ouvrages examinés par la Faculté dans ses réunions du samedi. Enfin, il va bientôt commencer à publier des bibliographies synthétiques enregistrant et appréciant les principaux travaux parus récemment et relatifs aux disciplines enseignées à la Faculté, par exemple les langues et littératures latines, provençales, slaves, italiennes, etc., l'histoire des religions, etc.

VENTE ET ABONNEMENT :

BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES de l'Université de Strasbourg. —
 7 fascicules annuels : environ 320 pages. — Abonnement avec le *Livret Guide de l'Étudiant* 15 fr.
 Chacune des années écoulées depuis 1922 20 fr.

SUPPLÉMENTS ANNUELS AU BULLETIN

Numéro spécial consacré aux « *Cours de vacances* » de l'Université de Strasbourg 5 fr.

LIVRET GUIDE DE L'ÉTUDIANT EN LETTRES A STRASBOURG — *tenu à jour chaque année* 4 fr.

S'adresser à la COMMISSION DE PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES.
Palais de l'Université, Strasbourg. Compte de Chèques postaux n° 3670, Strasbourg.

En vente aussi à la Société d'édition « *Les Belles Lettres* », 95, Boulevard Raspail, Paris, et dans toutes les librairies.

Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg.

SÉRIE BLEUE.

- Fasc. 1. Th. GEROLD, **L'art du Chant en France au XVII^e siècle**, 300 pages, avec musique 50 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Beaux-Arts. (Prix Baron de Joest).
- Fasc. 2. Th. GEROLD, **Le manuscrit de Bayeux**, texte et musique d'un recueil de chansons du xv^e s., 200 p. 30 fr.
- Fasc. 3. E. GILSON, **Études de philosophie médiévale**, 298 p. 30 fr.
ÉPUISÉ.
- Fasc. 4. L. LAVELLE, **La dialectique du monde sensible**, XLI, 232 pages 25 fr.
- Fasc. 5. L. LAVELLE, **La perception visuelle de la profondeur**, 75 pages 8 fr.
- Fasc. 6. P. PERDRIZET, **Negotium perambulans in tenebris**: Etudes de démonologie gréco-orientale, 38 pages, 15 gravures .. 8 fr.
- Fasc. 7-8. R. REUSS, **La Constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace**, Tome I (1790-1792), VII, 380 pages; Tome II (1793—1795), 343 pages et deux répertoires. Chaque volume 30 fr.
- Fasc. 9. P. LEUILLIOT, **Les Jacobins de Colmar**: Procès-verbaux des Séances de la Société Populaire (1791-1795), avec introduction et des notes, XXXVI, 504 p. 35 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques (Prix Flach).
- Fasc. 10-12. L. ZELIQZON, **Dictionnaire des Patois romans de la Moselle**. *Se vend soit en trois fascicules, prix du fascicule 25 fr., soit broché en un volume complet avec planches et carte. L'ouvrage complet* 75 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Prix Prost, 1925).
- Fasc. 13. A. PIGANIOL, **Recherches sur les Jeux romains**, 156 pages et deux planches. 20 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1925.
- Fasc. 14. E. VERMEIL, **La Constitution de Weimar et le Principe de la Démocratie allemande**, X, 473 pages. 30 fr.
- Fasc. 15. M.-L. CAZAMIAN, **Le roman et les idées en Angleterre. — L'influence de la Science : 1860-1890**, VIII, 484 pages 35 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie Britannique de Londres (Prix Rose Mary Crawshay).
- Fasc. 16. PH. LE HARIVEL, **Nicolas de Bonneville**, III, 198 p. 15 fr.
- Fasc. 17. R. LÉVÊQUE, **Le Problème de la Vérité dans la philosophie de Spinoza**, VIII, 155 pages 15 fr.
- Fasc. 18. E. CAVAIGNAC, **Population et Capital dans le Monde méditerranéen antique**, 163 pages 15 fr.
- Fasc. 19. MARC BLOCH, **Les Rois thaumaturges**. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la royauté, particulièrement en France et en Angleterre, 540 pages et 4 planches. 50 fr.
Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1925.
- Fasc. 20. R. REUSS, **La Grande Fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799**, 350 p. 30 fr.
- Fasc. 21. **Mélanges de Littérature et de Philologie germaniques** offerts à Charles Andler par ses amis et anciens élèves, 458 p. 35 fr.
- Fasc. 22. MAURICE LANGE, **Le Comte Arthur de Gobineau**. Étude biographique et critique, 1 vol., 293 pages et 1 planche 30 fr.
- Fasc. 23. G. COHEN, **Le livre de conduite du régisseur pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501**. 800 pages, 5 planches, 90 fr.
Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1926.

- Fasc. 24. P. MONTET, **Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'ancien empire**, 428 pages, 25 planches et nombreuses figures 100 fr.
- Fasc. 25. E. PONS, **Le thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne**, 168 pages 20 fr.
- Fasc. 26. E. PONS, Swift, **Les Années de Jeunesse et le Conte du Tonneau**, 409 pages et 1 planche 35 fr.
Couronné par l'Académie française. Prix Bordin, 1926.
- Fasc. 27. TH. LABANDE-JEANROY, **La question de la langue en Italie**, 264 pages 25 fr.
- Fasc. 28. J. ARNOLD, **L'Apparicion Maistre Jehan de Meun d'Honoré Bonnet**. Texte et commentaire, 215 pages. 20 fr.
- Fasc. 29. P. COLLOMP, **Recherches sur la chancellerie et la diplomatique des Lagides**, 255 p. et tableaux 30 fr.
- Fasc. 30. E. TONNELAT, **La Chanson des Nibelungen**. Étude sur la composition et la formation du poème épique, 396 p., 35 fr.
- Fasc. 31. RODOLPHE REUSS, **Soixante années d'activité scientifique et littéraire, 1864—1924**, avec une étude biographique, par CHR. PFISTER, Doyen de la Faculté des Lettres, avec 2 planches 25 fr.
- Fasc. 32. E. HEPFFNER, **La Chanson de Ste-Foy**, Tome 1. Texte et commentaire philologique, 376 pages et 12 planches ... 40 fr.
- Fasc. 33. P. ALFARIC, **La Chanson de Ste-Foy**, Tome 2. Traduction et Commentaire historique, 202 pages, 4 planches.... 20 fr.

DEUXIÈME SÉRIE. — In-16 carré.

- Fasc. 1. S. ROCHEBLAVE, **Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914**, 410 p., 1 planche 15 fr.

HORS SÉRIE.

- BIBLIOGRAPHIE ALSACIENNE. Revue critique des publications concernant l'Alsace par un groupe de professeurs et de savants.
Tome I. 1918—1921, 362 p. 40 fr.
» II. 1922—1924, 500 p. 40 fr.

VIENNENT DE PARAÎTRE.

A. JURET, Système de la Syntaxe latine.

1 fort vol. in-8°. 430 pages. Prix: 40 fr.

2^e Série, in 16 carré.

G. MAUGAIN, Ronsard en Italie.

1 vol. in-16 carré, 340 pages. Prix: 15 fr.

En vente:

A LA SOCIÉTÉ d'ÉDITION LES BELLES-LETTRES.

95, Boulevard Raspail, Paris (VI^e)

== *et chez tous les libraires.* ==



**Installez
votre Salle de Bain,
votre Cuisine,
à l'ÉLECTRICITÉ.**

**Demandez notre Brochure:
CHAUFFAGE PAR ACCUMULATION.**

ELECTRICITE DE STRASBOURG S. A.

1, rue du 22-Novembre — Téléphones 9.47, 9.48.

Les bons produits

**UGMA
LORiot
LE PAYSAN**

sont un régal pour chacun.

En vente dans les bons magasins d'alimentation.

Confitures UGMA

Chocolats LORiot

Fruits confits UGMA

Bonbons LORiot

Fruits au sirop UGMA

Potages UGMA

Conserves de légumes UGMA

Farines UGMA

Tomates LE PAYSAN

Flocons d'avoine UGMA

**Etablissements Ungemach
Société Alsacienne d'Alimentation UGMA
Strasbourg.**

**PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ
DE STRASBOURG.**

PREMIÈRE SÉRIE. — In 8°.

- Fasc. 1. Th. GEROLD, *L'art du Chant en France au XVII^e siècle*... 50 fr.
 Fasc. 2. Th. GEROLD, *Le manuscrit de Bayeux*..... 30 fr.
 Fasc. 3. E. GILSON, *Etudes de philosophie médiévale*. Epuisé. 30 fr.
 Fasc. 4. L. LAVELLE, *La dialectique du monde sensible*. 25 fr.
 Fasc. 5. L. LAVELLE, *La perception visuelle de la profondeur*. 8 fr.
 Fasc. 6. P. PERDRIZET, *Negotium perambulans in tenebris*..... 8 fr.
 Fasc. 7—8. R. REUSS, *La Constitution civile du clergé et la crise religieuse en Alsace*..... 30 fr.
 Fasc. 9. P. LEUILLIOT, *Les Jacobins de Colmar*..... 35 fr.
 Fasc. 10—12. L. ZELIÇON, *Dictionnaire des Patois romans de la Moselle*. 75 fr.
 Fasc. 13. A. PIGANIOI, *Recherches sur les Jeux romains*. 20 fr.
 Fasc. 14. E. VERMEIL, *La Constitution de Weimar et le Principe de la Démocratie allemande*. 30 fr.
 Fasc. 15. M. L. CAZAMIAN, *Le roman et les idées en Angleterre. — L'influence de la Science*. 35 fr.
 Fasc. 16. Ph. LE HARIVEL, *Nicolas de Bonneville*. 15 fr.
 Fasc. 17. R. LÉVÊQUE, *Le Problème de la Vérité dans la philosophie de Spinoza*. 15 fr.
 Fasc. 18. E. CAVAIGNAC, *Population et Capital dans le Monde méditerranéen antique*. 15 fr.
 Fasc. 19. MARC BLOCH, *Les Rois thaumaturges*. 50 fr.
 Fasc. 20. R. REUSS, *La Grande Fuite de décembre 1793 et la situation politique et religieuse du Bas-Rhin de 1794 à 1799*..... 30 fr.
 Fasc. 21. *Mélanges de Littérature et de Philologie germaniques offerts à Charles Andler par ses amis et anciens élèves*..... 35 fr.
 Fasc. 22. MAURICE LANGE, *Le Comte Arthur de Gobineau*..... 30 fr.
 Fasc. 23. G. COHEN, *Le livre de conduite du régisseur pour le Mystère de la Passion joué à Mons en 1501*. 90 fr.
 Fasc. 24. P. MONTET, *Les scènes de la vie privée dans des tombeaux égyptiens de l'ancien empire*. 100 fr.
 Fasc. 25. E. PONS, *Le thème et le sentiment de la nature dans la poésie anglo-saxonne*. 20 fr.
 Fasc. 26. E. PONS, Swift, *Les Années de Jeunesse et le Conte du Tonneau*. 35 fr.
 Fasc. 27. TH. LABANDE-JEANROY, *La question de la langue en Italie*. 25 fr.
 Fasc. 28. I. ARNOLD, *L'Apparicion Maistre Jehan de Meun d'Honoré Bonet*. 20 fr.
 Fasc. 29. P. COLLOMP, *Recherches sur la chancellerie et la diplomatie des Lagides*. 30 fr.
 Fasc. 30. E. TONNELAT, *La Chanson des Nibelungen*. 35 fr.
 Fasc. 31. R. REUSS, *Soixante années d'activité scientifique et littéraire*.. 25 fr.
 Fasc. 32. E. HOEPFFNER, *La Chanson de Ste-Foy, Tome 1*. 40 fr.
 Fasc. 33. P. ALFARIC, *La Chanson de Ste-Foy, Tome 2*..... 20 fr.
 Fasc. 34. A. C. JURET, *Système de la Syntaxe Latine*. 40 fr.
 Fasc. 35—36. P. ZELLER, *La Réunion de Metz à la France (1552—1648)*.
 1^{re} partie, *L'occupation 40 fr. 2^e partie, La Protection* 35 fr.
 Fasc. 37. P. FLOTTES, *La Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny*. 40 fr.
 Fasc. 38. E. LINCKENHELD, *Les stèles-maisons chez les Médiomatriques et en Gaule*. 25 fr.
 Fasc. 39. P. FOUCHÉ, *Etudes de Phonétique générale* (sous presse).
 Fasc. 40. CHR. PFISTER, *Pages alsaciennes* (sous presse).

DEUXIÈME SÉRIE. — In-16 carré.

- Fasc. 1. S. ROCHEBLAVE, *Louis de Fourcaud et le mouvement artistique en France de 1875 à 1914*. 15 fr.
 Fasc. 2. G. MAUGAIN, *Ronsard en Italie*. 15 fr.
 Fasc. 3. H. GILLOT, *Delacroix écrivain* (sous presse).

HORS SÉRIE.

- BIBLIOGRAPHIE ALSACIENNE.** Revue critique des publications concernant l'Alsace. T. I: 40 fr., T. II: 40 fr.
BULLETIN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE STRASBOURG, mensuel de Novembre à Mai, Abonnement annuel 15 fr., Années écoulées: 20 fr.
 Numéro spécial aux *Cours de Vacances* 5 fr.
Livret Guide de l'Étudiant en Lettres de Strasbourg 4 fr.

FOUND

NOV 18 1932

UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARY

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06944 5495

